



HAL
open science

Pouvoirs et monnaies dans l'Empire seldjoukide (429/1036 - 590/1194)

Jean-David Richaud-Mammeri

► **To cite this version:**

Jean-David Richaud-Mammeri. Pouvoirs et monnaies dans l'Empire seldjoukide (429/1036 - 590/1194). Histoire. Université Panthéon-Sorbonne - Paris I, 2023. Français. NNT : 2023PA01H078 . tel-04585197

HAL Id: tel-04585197

<https://theses.hal.science/tel-04585197>

Submitted on 23 May 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITÉ PARIS 1 PANTHÉON-SORBONNE
ÉCOLE DOCTORALE D'HISTOIRE

Laboratoire de rattachement : UMR 8167 – Orient et Méditerranée,
laboratoire « Islam médiéval »

THÈSE

pour l'obtention du titre de docteur en histoire
présentée et soutenue publiquement
le 22 décembre 2023 par
Jean-David RICHAUD-MAMMERI

POUVOIRS ET MONNAIES DANS L'EMPIRE SELDJOUKIDE
(429/1036 – 590/1194)



Volume I

Sous la direction de M. Éric Vallet

Professeur des Universités, Université de Strasbourg

Membre du Jury

Mme Cécile Bresc, Maîtresse de conférences, Sorbonne Université

Mme Anliese Nef, Professeure des Universités, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

Mme Ariana d'Ottone, Professeure, Università di Roma – La Sapienza

Mme Vanessa van Renterghem, Professeure des Universités INALCO

À Mamou et Nani

dont le souvenir fonde cette thèse.

Résumé

L'étude du pouvoir seldjoukide a reposé jusqu'à récemment principalement sur des sources extérieures au monde seldjoukide, peu nombreuses et rédigées à des périodes tardives. L'analyse des monnaies seldjoukides permet de mieux comprendre la *dawla al-salġuqiyya* à partir d'une source émise par les Seldjoukides eux-mêmes, contemporaine et relativement abondante. Étudier les Seldjoukides à partir de leurs monnaies a d'abord nécessité la création d'un catalogue large qui a permis de recenser 1314 émissions représentant 2203 pièces, majoritairement des dinars. À partir de ce corpus, nous avons pu mettre en lumière la nature impériale de leur monnayage qui devait permettre de les légitimer et d'affirmer leur domination sur l'Orient abbasside. Cette affirmation était d'autant plus nécessaire pour un groupe étranger à la région que l'espace était soumis à de fortes évolutions socio-politiques qui entraînaient de fortes compétitions pour la domination. Ce monnayage impérial s'est inscrit dans les principales évolutions monétaires de la période, que ce soit du point de vue des modes de production ou de variations régionales. Le monnayage impérial a trouvé sa singularité par la large participation des membres du clan au droit de *sikka* qui ne renvoie pas à un système anarchique ou caractérisant un État faible, mais un système complexe où la participation aux *regalia* va de pair avec la reconnaissance de la suprématie du pouvoir impérial.

Mots clés : Seldjoukides – Numismatique – Monnaies – Islam médiéval.

*

Summary

Until recently, the study of Seljuk power has been hampered by the scarcity of sources from outside the Seljuk world, but also written at later periods. The analysis of Seljuk coins allows us to better understand the *dawla al-salġuqiyya* from a contemporary and relatively abundant Seljuk-issued source. This first required the creation of an extensive catalog enabling this source to be interrogated. This enabled us to identify 1314 issues representing 2203 coins, mostly dinars. From this corpus, we can see the Seljuqs' intention to issue an imperial coinage that would legitimize them and assert their domination over the Middle East. This assertion was even more necessary for a group that was foreign to the region, as the area was undergoing major socio-political changes that led to strong competition for domination. This imperial coinage was part of the main monetary evolutions of the period, both in terms of modes of production and regional variations. Imperial coinage found its singularity in the broad participation of clan members in the right of *sikka*, which does not refer to an anarchic system or one characterizing a weak state, but a complex system where participation in the *regalia* goes hand in hand with recognition of the latter's supremacy.

Keywords : Seljukids – Numismatic – Coins – Medieval Islam.

Sommaire

Remerciements	p. 5
Notes sur les translitérations et abréviations	p. 7
Introduction	p. 11
Chapitre 1 : Les monnaies, une source essentielle pour l'histoire des Grands Seldjoukides ...	p. 45
Chapitre 2 : La frappe seldjoukide dans le temps et dans l'espace	p. 85
Chapitre 3 : Un numéraire qui doit légitimer les Seldjoukides face aux autres pouvoirs orientaux	p. 188
Chapitre 4 : Un attribut du pouvoir en partage au sein de l'appareil seldjoukide	p. 289
Conclusion	p. 374
Bibliographie	p. 382
Index	p. 441

Remerciements

Au moment de conclure cette thèse de doctorat et de nommer toutes les personnes qui ont contribué directement ou indirectement à sa réalisation, une foule de noms se présente, ainsi que la crainte d'en oublier ou de ne pouvoir exprimer l'entièreté de ma reconnaissance.

Mes premiers remerciements vont aux personnes qui ont eu l'ingrate charge de diriger mes travaux universitaires dans le domaine de l'Islam médiéval. Gabriel Martinez-Gros m'y a initié en licence puis master et m'a non seulement donné le goût des études de l'Orient médiéval mais m'a aussi ramené vers l'Histoire que je délaissais alors. Il est aussi celui qui m'a donné, de manière nonchalante, un objet d'étude qui me poursuit jusqu'à aujourd'hui : les Seldjoukides. Pour tout cela, je le remercie vivement. Arrivé à Paris 1, Anne-Marie Eddé m'a accueilli et a dirigé mes premières recherches. Avec disponibilité et bienveillance, elle m'a appris la rigueur scientifique et a su diriger avec patience et fermeté mes premiers travaux. Elle m'a enfin beaucoup accompagné quand ces premiers travaux se sont trouvés être dans une impasse ; je lui suis très reconnaissant de cet accompagnement et de ces enseignements qui me suivent encore. Éric Vallet m'a accueilli et dirigé sur le projet qui a donné cette thèse. Il a su me remobiliser dans les moments de doute ; avec largesse intellectuelle, il a su donner une direction aux idées informes que je lui soumettais.

Mes plus vifs remerciements vont également aux professeurs et chercheurs que cette thèse m'a amené à rencontrer et qui m'ont aidé à préciser ma pensée souvent nébuleuse. Annliese Nef a suivi mes travaux depuis mon arrivée à Paris 1 avec intérêt et curiosité constantes. Elle a également accepté de faire partie du comité de suivi de la thèse et n'a jamais été avare en bons conseils. Cécile Bresc a non seulement participé à mon comité de suivi mais m'a également fait profiter de tous les conseils et savoirs numismatiques qui me manquaient. Qu'elles en soient vivement remerciées. J'ai une pensée pour David Durand-Guédy, Camille Rhône-Quer, Viola Allegranzi et Vanessa van Renterghem qui m'ont prodigué leurs conseils bienveillants à différents moments et dont les travaux ont nourri ma propre réflexion.

Je tiens enfin à remercier le professeur Hostein dont le séminaire de numismatique romaine m'a beaucoup aidé à acquérir les bases de cette science que je découvrais et qui m'est chère aujourd'hui.

Mes pensées vont également à Paul Froment, chargé de collection à la BnF et Vesta Curtis, conservatrice au British Museum pour leur disponibilité et pour m'avoir donné accès aux collections de monnaies de leurs institutions.

Tout au long de mon travail de thèse, j'ai eu la chance d'enseigner en tant que professeur de Lettres-Histoire/Géographie en Lycée professionnel et au cours des dernières années à l'université de Paris 8 Vincennes – Saint-Denis en tant que chargé de cours. Ces activités d'enseignement étaient non seulement nécessaires d'un point de vue financier, mais elles ont aussi et surtout donné un sens à cette thèse, tant mes recherches si lointaines qu'elles soient, ont nourri mon enseignement et ont été nourries par la nécessité de transmettre. Je remercie mes collègues de l'enseignement secondaire et supérieur de m'avoir accompagné et mes élèves ou étudiants qui involontairement ont soutenu moralement ce travail.

Enfin, mes pensées vont à mon entourage qui a subi ma thèse. Je remercie mes amis qui ont toujours montré un intérêt certain pour les obscurs Seldjoukides et leurs monnaies plus obscures encore, notamment Carl qui a accepté l'ingrate tâche de la relecture et Raphaëlle avec qui j'ai commencé l'aventure de la recherche et qui m'a beaucoup encouragé dans cette voie quand je la voyais bouchée. Toute ma reconnaissance va à ma mère qui m'a transmis l'amour de l'histoire alors que j'étais jeune et qui a toujours été convaincu de l'intérêt de la recherche pour le plus grand nombre ; j'ai une pensée pour ma sœur dont le sourire a toujours su remonter mon moral ; je remercie enfin ma femme Kahina, qui a subi au quotidien ces travaux et qui m'a toujours connu « finissant ma thèse », pour sa patience, ses encouragements et son soutien.

Au moment de mettre un point final, ma pensée va vers mes aïeules qui m'ont transmis leur amour d'un Orient qui était leur terre d'élection et le goût de transmettre un savoir durement acquis qui était leur sacerdoce.

À tous et toutes, toutes et tous, merci.

Notes sur les translitérations et abréviations

La translitération d'un alphabet à l'autre est un exercice complexe, *a fortiori* lorsque cet alphabet sert à noter deux langues (le persan et l'arabe), en plus de l'onomastique turque. Le système de translitération de la revue *Arabica* a été retenu pour l'arabe, soit :

' / - (initial)	ء	d	ض
b	ب	‘	ع
t	ت	ğ	غ
ṭ	ٹ	f	ف
ğ	ج	q	ق
ḥ	ح	k	ك
ḫ	خ	l	ل
d	د	m	م
ḍ	ذ	n	ن
r	ر	w	و
s	س	h	ه
š	ش	ī/y	ي
ṣ	ص		

Afin que la translitération soit claire pour l'ensemble des lecteurs, nous avons choisi de translitérer le persan comme l'arabe lorsque les lettres sont communes. Les lettres propres au persan ont été translitéré comme suit :

p	پ	j	ژ
č	چ	ḥ ^w	خو
g	گ		

La question de la translittération des noms de lieu est toujours complexe, ceux-ci pouvant varier d'une langue à l'autre. Par ailleurs la frontière entre les noms de villes passés dans le français et ceux qui ne le sont pas varient d'une personne à l'autre. Afin d'assurer une homogénéité au travail, ils ont tous été translittérés. On écrira ainsi « Baġdād » et non Bagdad, « Dimašq » et non Damas, « Ḥalab » et non Alep, etc. Nous utiliserons par ailleurs la forme translittérée d'après la langue de la région où se trouve la ville. Nous écrirons ainsi Merw et non Marw/Merv, Ḥurāsān et non Khorassan, Iṣfahān et non Iṣbahān, Nišāpūr et non Nisābūr, etc.

L'onomastique présente une difficulté supplémentaire en raison des noms turcs. Nous avons choisi de translittérer selon les règles de l'arabe sauf pour des titres turcs qui sont translittérés selon la phonétique turque. On écrira ainsi Ṭuġril Beg et non Ṭuġril Bak, Alp Arslān et non Alb Arslan, Barkyārūq et non Barkyaruk.

Pour les noms des dynasties, nous avons retenu les graphies francisées traditionnelles (Bouyides, Fatimides, Seldjoukides).

Les mots arabes passés dans la langue française courante seront transcrits selon l'orthographe française. Nous écrirons ainsi *cadi* et non *qadī*, *oulémas* et non *ʿulāmā*. Dans le cas rare en règle générale, mais régulier dans cette thèse des pluriels de mots arabes (notamment le pluriel de « *fals* »), nous utiliserons le pluriel arabe. Nous écrirons ainsi des *fulūs* et non des *fals-s*.

Dans les textes que nous traduirons, la translittération des noms se fera selon la langue du texte, avec la translittération dans l'autre langue entre crochets si nécessaire.

Les dates sont données selon les calendriers hégiriens lunaires et grégoriens. Lorsque nous mentionnons une date selon le calendrier hégirien solaire, nous apposerons à la date hégirienne la lettre « š ».

Les textes cités seront traduits par nous, sauf mention contraire. Le *Coran* est cité dans la traduction de Denise Masson dans la collection de la Pléiade.

Nous utiliserons les abréviations suivantes :

ANS : American Numismatic Society

BEO : *Bulletin des Etudes orientales*

BIFAO : *Bulletin de l'Institut Français d'Archéologie Orientale*

BSOAS : *Bulletin of the School of Oriental et African Studies*

CHI : FRYE R. N. (dir.), *The Cambridge History of Iran*, 5 vols., Cambridge University Press, Cambridge, 1968-1991

EI² : *Encyclopédie de l'Islam*, 2^e édition, 1960-2007 (ressource en ligne)

EI³ : *Encyclopédie de l'Islam*, 3^e édition, en cours (ressource en ligne)

EIr : *Encyclopedia Iranica* (ressource en ligne)

GAL : BROCKELMAN C. F., *Geschichte der Arabischen Literatur*, 3 vols., Brill, Leyde, 1937-1942

IJMES : *International Journal of Middle East Studies*

Iran : *Iran. Journal of the British Institute of Persian Studies*

JA : *Journal Asiatique*

JESHO : *Journal of the Economic and Social History of the Orient*

JRAS : *Journal of the Royal Asiatic Society*

RCEA : COMBE, SAUVAGET J., WIET G., *Répertoire chronologique d'épigraphie arabe*, Le Caire, 1937

RHCO^r : Collectif, *Recueil des historiens des Croisades. Historiens orientaux*, 5 vols., Imprimerie nationale, Paris, 1872-1906

SNAT : *Sylloge Numorum Arabicorum Tübingen*

TEI : *Thésaurus d'Epigraphie Islamique* (ressource en ligne)

WZKM : Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes

ZDMG : Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft

Introduction

*Ἀπόδοτε οὖν τὰ Καίσαρος Καίσαρι καὶ τὰ τοῦ Θεοῦ τῷ Θεῷ*¹

« Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu ». Par ces mots prononcés en regardant l'effigie de l'empereur romain sur la pièce et en répondant à une question sur le paiement de l'impôt, le Christ rappelle la qualité triple de la monnaie : elle relève de l'État qui l'émet et qui décide de sa production ; elle exprime l'image du pouvoir politique ; elle est au cœur des échanges économiques.

Cette triple fonctionnalité fait de la monnaie une source importante pour l'étude des sociétés passées, importance mal rendue par la désignation de la numismatique comme une science « auxiliaire » de l'Histoire. L'apport de la numismatique a de fait été inégalement exploité dans les recherches historiques, centrées le plus souvent autour de l'étude des sources narratives et épigraphiques. Dans les études de l'Islam médiéval, elle l'a été moins qu'ailleurs, à de notables exceptions près².

¹ Marc 12,17 ; Matthieu 21-22 ; Luc 20,25.

² Sur le rôle de la numismatique en histoire de l'Islam médiéval, voir par exemple J. L. Bacharach, *Islamic History through Coins*, p. 3-21 et S. Heidemann, « Numismatic », p. 648-649. L'œuvre pionnière fut sans aucun doute l'ouvrage de G. C. Miles, *Numismatic History of Rayy*. On doit par ailleurs souligner les études de R. Bulliet qui cherchèrent à tirer des sources monétaires des reconstructions historiques : « Numismatic evidence for the relationship... » et « A Mu'tazilite coin of Maḥmūd of Ghazna ». Plus récemment Jere Bacharach, *Islamic History through coins*, a proposé une histoire des Ikhshidides (323-358/935-969) à partir de leur monnayage. L'utilisation du monnayage dans la perspective d'une meilleure compréhension d'une période trouble ou peu documentée a été illustrée la même année avec le travail de Teresa Berheimer sur la révolte d'Ibn Mu'āwiya, voir « The Revolt of 'Adbadallāh b. Mu'āwiya » ou par les travaux sur l'Asie centrale, notamment ceux de D. B. Kočnev sur les Qarakhanides, *Numizmaticheskaia istoriia karakhanidskogo...* ou « La chronologie et la généalogie des Karakhanides... ». Les études sur l'histoire monétaire égyptienne sont d'une manière générale beaucoup plus importantes, voir les travaux d'A. Ehrenkreutz sur l'Égypte ayyoubide ou de Warren Schultz sur le numéraire mamelouk. Les productions monétaires des premiers temps de l'Islam ont aussi fait l'objet

Une étude numismatique des Seldjoukides pourrait donc s'apparenter à la combinaison de deux domaines considérés traditionnellement comme sous-étudiés.

Les Seldjoukides dans l'Histoire

Il est une tradition dans les études sur les Seldjoukides, à laquelle il nous faut cependant déroger : la plainte de ce qu'une si importante dynastie n'a fait l'objet que de peu d'études en langues occidentales. Andrew Peacock, dans sa synthèse de 2015, écrivait ainsi qu' « en dépit de l'importance indubitable de la période, notre compréhension de celle-ci reste très limitée en raison de l'absence de recherches appropriées sur les Seldjoukides³ ».

Les Seldjoukides, oubliés de la recherche ?

Si le spécialiste peut toujours regretter que le nombre d'études sur son sujet ne reflète pas l'importance qu'il lui accorde et si nous rejoignons Andrew Peacock sur le constat que de nombreux aspects de la période seldjoukide sont au mieux méconnus, au pire parfaitement inconnus, nous devons pourtant bien reconnaître que de nombreux historiens se sont penchés sur le destin des fils de Selgūq. Les Seldjoukides sont de fait mal compris ; ce n'est cependant pas faute d'intérêt de la part des chercheurs modernes. La bibliographie que dresse Andrew Peacock dans son ouvrage de synthèse – plus de 400 références, sans compter les notices d'encyclopédie et les sources – montre

d'une attention particulière, voir J. L. Bacharach « Early Islamic Mint Output », T. El-Hibri, « Coinage Reform... » ou L. Ilisch, « Reichwährung und Regionalwährung... ».

³ A. C. S. Peacock, *The Great Seljuk Empire*, p. 9 : « Despite the indubitable significance of the period, our understanding of it remains very limited owing to the comparative absence of research on the Seljuks ».

que la plainte de l'auteur n'est qu'en partie justifiée. Ces études remontent par ailleurs pour certaines aux premiers temps de l'Histoire orientale comme discipline savante et montrent que l'intérêt est ancien, même s'il ne fut pas comparable à d'autres domaines de l'Islam médiéval.

Les études pionnières

Les premières études sur les Seldjoukides remontent aux « première[s] grande[s] œuvre[s] de l'érudition orientale⁴ ». Les souverains seldjoukides font ainsi l'objet de larges notices dans la *Bibliothèque orientale* de Barthélémy d'Herbelot Molainville (1625-1695)⁵. L'ouvrage, paru en 1697 à titre posthume grâce aux soins d'Antoine Galland, reprend essentiellement les informations contenues dans les œuvres d'Ibn al-Atīr, Miḥwānd et Ḥondemir qu'il complète à l'occasion par d'autres sources, en général tardives, comme le *Tāriḥ ġuzideh*. On doit cependant constater que d'Herbelot a d'une manière générale assez mal compris les Seldjoukides⁶.

Le premier orientaliste à proposer une étude complète et pertinente des Seldjoukides est Joseph de Guignes (1721-1800)⁷ qui consacre le livre X du deuxième volume de sa monumentale *Histoire générale des Huns, des Mongols et des autres Tartares*, parue entre 1756 et 1758. Outre la démarche globale, Guignes se distingue par son souci de peu décrire les réalités orientales avec un vocabulaire européen, exception faite des émirs qui sont parfois appelés les « Grands »⁸. En restant très près de ses sources, il restitue très fidèlement les faits transmis par les chroniques et son travail repose sur moins de biais que beaucoup d'historiens qui suivront. À part quelques lignes de

⁴ E. W. Saïd, *L'Orientalisme*, p. 145.

⁵ Sur d'Herbelot, voir S. Larzul, « Herbelot, Barthélemy d' »

⁶ Non seulement l'orientaliste plaqua sur les Seldjoukides la conception du pouvoir en vigueur au XVII^e siècle en France (par exemple p. 102-104) mais il choisit de complètement déconnecter les Seldjoukides de l'histoire des Turcomans ; le caractère turc des fils de Selçuk est conséquemment oblitéré, voir B. d'Herbelot, *La Bibliothèque orientale...*, p. 900-902

⁷ Sur Joseph de Guignes, voir I. Landrey-Deron, « Guignes Joseph de ».

⁸ J. de Guignes, *Histoire générale des Huns...*, vol. II, p. 203, 214.

commentaires à l'occasion du récit de la mort d'une personne ou pour qualifier l'action de quelques grands personnages, Guignes n'analyse quasiment jamais les faits qu'il rapporte avec exactitude. Cette sobriété n'empêche pas le lecteur de comprendre l'idée que Guignes se fait des Seldjoukides. Il s'agit d'un empire sédentaire, centralisé, avec à sa tête un sultan, qui transmet naturellement son pouvoir à son fils aîné, s'il a une descendance. Cet empire est appuyé par des Turcomans auxiliaires de la conquête qui sont nettement différenciés des Seldjoukides. L'histoire de l'empire, dont il faut retrancher l'Anatolie qui est traitée à part, connaît selon lui une véritable césure avec la mort de Sanğar en 552/1157 : « La mort de ce Sulthan acheva de ruiner la famille des Seljoucides de Perse : les Princes qui restoient se firent la guerre les uns aux autres, & ne furent plus respectés de tous les Rois voisins qui avoient été les vassaux des Sulthans précédents⁹ ». Par ailleurs, l'originalité de l'auteur tient aussi en ce qu'il est sensible à certaines particularités seldjoukides, même s'il ne s'y arrête pas. Il fait remarquer ainsi la tendance des Seldjoukides à toujours se déplacer d'une zone frontalière à l'autre en disant de Malikšāh, qu'il « étoit accoutumé de se transporter d'une extrémité de ses Etats à l'autre¹⁰ ». L'autre élément intéressant est que Guigne note qu'il y a une divergence d'appréciation dans la durée de vie des Seldjoukides de Perse :

Elle a duré environ 158 ans. Quelques Historiens font regner ces Princes plus long-tems, parce qu'ils y comprennent les années dans lesquelles Thoghrul-begh a fait ses premières expéditions. On peut compter environ 215 ans depuis que ces Seljoucides ont commencé à paroître.¹¹

La difficulté à quantifier la durée de la dynastie est liée à celle de la qualification de la nature de ce pouvoir. En notant cette divergence d'appréciation, Guignes renvoie à la question de l'essence même

⁹ *Ibid*, p. 260.

¹⁰ *Ibid*, p. 218.

¹¹ *Ibid*, p. 267.

de l'État seldjoukide et de son éventuelle évolution entre le statut nomade, les premières expéditions et le statut impérial, inauguré selon Guignes avec la première prise de Nīšāpūr en 429/1037.

Le baron Joseph von Hammer-Purgstall (1774-1856) fut aux études ottomanes ce que Guignes fut aux études turques¹². Son œuvre est immense et nous lui devons notamment une monumentale *Geschichte des Osmanischen Reiches* parue entre 1827 et 1835. Cette étude couvre l'histoire ottomane depuis les Seldjoukides jusqu'à 1718. Le premier chapitre de l'ouvrage est consacré aux origines des Turcs dont sont issus les Ottomans ; les Seldjoukides y ont droit à plusieurs pages¹³, puisque « l'Empire ottoman s'est élevé sur les débris des Seldjoukides¹⁴ ». Il y reprend la plupart des éléments avancés par Guignes qui est sa source principale. Mais un point distingue l'orientaliste français et le savant autrichien : ce dernier fait l'histoire des Seldjoukides avec en ligne de mire les Ottomans. Il s'agit pour lui d'étudier les ancêtres du pouvoir ottoman et ce qu'il qualifie de « race » turque n'est donc pas vue comme antithétique au pouvoir étatique comme l'avancera Grousset. Ainsi Hammer-Purgstall affirme-t-il la grandeur de la dynastie des descendants de Selğūq :

Elle [la dynastie ghaznévide] dut s'abaisser devant la race Seldschuk, qui, appelée d'abord par Mahmud au-delà de l'Oxus, tint pendant trois siècles sa main puissante étendue sur tout le pays situé entre la mer Caspienne et la Méditerranée ; et avec ses cinq doigts, c'est-à-dire, au moyen des cinq dynasties seldshukides, elle saisit par la force successivement les contrées de Fars, de Kerman, de Damas, d'Alep et de Rum ou Asie mineure.¹⁵

Pour Hammer-Purgstall, les Seldjoukides ont formé un État et un empire au sens européen du terme. De cette conception découle la longue présentation de Nizām al-Mulk et de sa grandeur, évoqués en termes emphatiques : « Le bien le plus précieux qu'Alp Arslan transmet avec son empire

¹² Sur Hammer-Purgstall, voir J. T. P. de Bruijn, « Hammer-Purgstall, Joseph Freiherr von », *EIr*.

¹³ J. von Hammer-Purgstall, *Geschichte des Osmanischen Reiches*, vol. I, p. 7-17.

¹⁴ *Ibid*, p. 7 : « das Reich der Osmanen sich auf den Trümmern des seldschukischen erhob ».

¹⁵ *Ibid*, p. 9 : « [Sie] unterlag der des Stammes Seldschuk, welcher, von Mahmud über den Oxus gerufen, die mächtige Hand der Herrschaft drey Jahrhunderte lang von dem caspischen Meere bis an das mitelländische erstreckte, und mit den fünf Fingern derselben, d. i. durch die fünf seldschukischen Dynastien in Fars, Kerman, Damaskus, Haleb und Rum oder Klein-Asien diese Länder gewaltig umgriff ».

à son fils Melek-Schah, le plus grand des souverains seldschuk, fut ce qu'il avait déjà reçu de son père, le plus grand de tous les grands vizirs, Nisamul-Mulk (Ordre de l'Etat)¹⁶ ». Le conseiller autrichien ne cautionne d'ailleurs pas du tout l'idée d'une décadence de la dynastie après la mort de Malikšāh. La guerre entre Barkyārūq et Maḥmūd I est tout simplement gommée et celle entre Barkyārūq et ses oncles est réglée en quelques lignes. Quelques pages plus loin, Barkyārūq et Saṅḡar sont considérés comme « les plus grands sultans des Seldschuks persans¹⁷ ».

Ces premières études, fondatrices et, à bien des égards, relativement complètes, restaient cependant assez en deçà de l'analyse des mécanismes du pouvoir seldjoukide, toutes occupées qu'elles étaient à établir la chronologie du règne des fils de Selḡūq.

Un relatif oubli au XIX^e siècle

Le XIX^e siècle est souvent à l'origine d'importantes traditions historiographiques ; ce ne fut pas le cas pour les Seldjoukides. Exception faite de quelques articles¹⁸, les seuls travaux sur les Seldjoukides sont produits par l'orientaliste néerlandais Martijin Theodoor Houtsma (1851-1943). Ce dernier, outre quelques articles de synthèse¹⁹, est l'auteur de la première et unique tentative de rassembler et éditer des textes propres aux Seldjoukides avec les *Textes relatifs à l'histoire des Seldjoucides*, paru en quatre volumes entre 1882 et 1902²⁰. C'est par ailleurs la première fois que

¹⁶ *Ibid.*, p. 11-12 : « Das schönste Vermächtniss, welches Alparslan nebst seinem weiten Reiche seinem Sohne Melek-Schah, dem grössten Herrscher der Seldschuken, hinterliess, war das schon von seinem Vater empfangene, des grössten aller Grosswesires Nisamul-mulks (Reichsordnung) ».

¹⁷ *Ibid.*, p. 27 : « den grössten Sultanen der persischen Seldschuken ».

¹⁸ À savoir deux articles de Charles Defreméry, « Recherches sur le règne du sultan seldjoukide Barkiarok ... » en 1853.

¹⁹ Il est notamment l'auteur de quatre articles : « Zur Geschichte des Selguquen von Kermân » (1885), « Die Ghuzzenstämme » (1888), « Some remarks on the history of the Seljuks » (1924), « The death of Nizam al-Mulk and its consequences » (1924).

²⁰ Johann August Vullers, professeur de persan à Giessen avait auparavant édité, traduit et commenté une section consacrée aux Seldjoukides du *Tārīḡ* du Miḡwānd, voir *Historia Seldschukidarum Persice* (1838). Houtsma se démarque par la volonté de rassembler un ensemble textuel dans le but de faire paraître par la suite une histoire des Seldjoukides.

l'étude des Seldjoukides acquit une réelle et durable autonomie dans le champ de la recherche. Cependant, Houtsma ne manifeste pas un intérêt égal à l'ensemble de la famille seldjoukide, considérant que la branche principale est suffisamment connue. Ce qui l'intéresse – et cela est très nettement dit dans la préface aux *Textes* – ce sont les Seldjoukides qui sont à l'origine des Ottomans, autrement dit la branche qui s'installe dans la marche anatolienne²¹. Houtsma ne s'intéresse pas aux Seldjoukides d'Işfahān et encore moins à ce qui peut se passer dans le Ḥurāsān. Mais ces travaux, tout importants qu'ils fussent, ne suscitent pas l'intérêt des chercheurs de la même manière que les Omeyyades, les Abbassides, le Coran ou al-Andalus qui firent dans la seconde moitié du XIX^e siècle l'objet des premières grandes synthèses académiques.

L'autonomisation des études seldjoukides au début du XX^e siècle

Il faut attendre le début du XX^e siècle pour que les Seldjoukides reviennent sur le devant de la scène selon deux modalités propres. La première est la science russe, avec les travaux centraux de Vassili Barthold (1896-1929) dont son *Turkestan down the Mongol Invasion*²². La seconde est liée à la naissance de la République de Turquie à partir des ruines de l'Empire ottoman. Alors que l'histoire seldjoukide avait peu attiré l'attention des savants ottomans du XIX^e siècle²³, les historiens turcs de la première moitié du XX^e siècle, proches du parti et des idéaux kémalistes, virent dans les Seldjoukides un des ferments d'une identité turque centrée autour de l'Anatolie qu'ils souhaitaient consolider.

La chute de la dynastie d'Osman et la naissance d'une Turquie moderne, centrée sur

²¹ M. Th. Houtsma, *Textes relatifs à l'histoire des Seldjoukides*, vol. I, p. VII-VIII.

²² L'ouvrage est paru en russe en 1900, comme thèse de doctorat de Barthold, sous le titre *Turkestan v èpokhu mongol'skogo nashestviya*. La version anglaise, bien plus tardive paraît dans une première édition en 1923, puis une édition révisée en 1927. Sur l'immense orientaliste que fut Barthold, voir Yu. Bregel, « Barthold, Vasilii Vladimirovich », *EtI*.

²³ Voir sur cette question M. Strohmeier, *Seldschukische Geschichte...*, p. 29-75.

l'Anatolie a bien évidemment profondément modifié la vision que les Turcs pouvaient avoir des Seldjoukides. Il s'agissait de donner une raison d'être à un territoire essentiellement rural et amputé de toutes parts. En outre, il fallait trouver une identité, une histoire et une origine à un peuple qui naissait d'un démembrement complet. Cette ambition, portée non seulement par Atatürk mais aussi par les intellectuels qui l'entouraient, nécessitait de revisiter l'histoire des Seldjoukides qui étaient connotés négativement dans les études occidentales. Quatre historiens furent particulièrement importants pour cette relecture de l'histoire seldjoukide qui était promue au rang de fondement de l'État turc moderne : Köprülü, Köymen, Kafesoğlu et secondairement Turan²⁴.

Fuad Mehmet Köprülü (1890-1966) est parti d'un travail sur les origines et le développement de la littérature turque et de son rapport avec les Byzantins²⁵. Il y montre que la civilisation ottomane ne dérive pas de Byzance, mais des Seldjoukides d'Anatolie, et à travers eux, des Grands Seldjoukides. Il va plus loin dans la turquification des études, en affirmant que les *tumar* ottomans ne viennent pas du système de l'*iqṭā'* arabe (pl. *iqṭā'āt*), mais ont été créés par les Seldjoukides. Il se fonde pour dire cela sur l'hérédité présumée du système ottoman, en désaccord avec le fonctionnement des *iqṭā'āt*. L'ensemble de ce travail est rassemblé et synthétisé dans *Les Origines de l'Empire ottoman*, publié en 1935, ouvrage constitué de conférences prononcées en Sorbonne en 1934. Il y défend l'idée d'une culture turque provenant d'une mosaïque de gouvernements turcs ayant dominé l'Anatolie, parmi lesquels les Seldjoukides ont joué un rôle fondamental : « L'histoire ottomane ne peut être hors du cadre général de l'histoire turque et ne peut être conçue, [...], que comme une continuation de l'histoire des Seldjoukides²⁶ ». Assuré d'une position dominante sociale, intellectuelle et politique²⁷,

²⁴ Outre M. Strohmeier cité précédemment, une synthèse de l'historiographie turque peut-être trouvée dans A. Başan, *The great Seljuqs*, p. 1-20.

²⁵ On peut citer notamment *Türk Edebiyatı Tarihinde Usül*, (*Méthode d'Histoire de la littérature turque*) en 1913, puis *Türk Edebiyatı Tarihi* (*Histoire de la littérature turque*).

²⁶ M.-F. Köprülü, *Les Origines de l'Empire ottoman*, p. 30.

²⁷ Il fut ministre des Affaires étrangères de 1950 à 1955 et de 1955 à 1956, période où la Turquie entre à l'OTAN.

doté d'une revue historique à tendance clairement nationaliste qui publie ses articles, *Belleten*, Köprülü poursuit ses travaux et approfondit ses thèses jusqu'en 1942, influençant toute une génération d'historiens. Martin Strohmeier ou C. Leiser (qui a traduit nombre de ses textes) en font d'ailleurs le père de l'historiographie turque moderne²⁸. Il y défend une civilisation turque plutôt pacifique, à tendance décentralisée où le sultan, malgré quelques exceptions, est avant tout un *primus inter pares*. Il y prend le contre-pied d'une vision occidentale qui présente les Turcs comme des rapaces, pilliers et destructeurs de civilisations. Les Alliés, aux discussions du traité de Sèvres en 1921, avaient insisté encore sur l'idée que les Ottomans avaient dévasté les terres chrétiennes conquises²⁹.

Mehmet Altay Köymen, né en 1916 et mort en 1993, commence ses recherches par une dissertation universitaire sur les sultans du Kirmān. En 1949, il soutient sa thèse sur le sultan Sanğar. Professeur d'histoire et civilisation turque, il enseigne également à l'étranger, notamment Londres et Hambourg dans les années 1970. Son œuvre majeure, *Büyük Selçuklu İmparatorluğu Tarihi (Histoire de l'Empire des Grands Seldjoukides)*, complétée par de nombreux articles, paraît en 1954. Il y fait une étude complète des Seldjoukides depuis la fondation du clan en 333/945 à la mort de Sanğar. İbrahim Kafesoğlu (1914-1984) est de la même génération que Köymen et présente les mêmes centres d'intérêt. Professeur à Erzurum puis Ankara, il publie en 1953 une thèse soutenue en 1949 sur Malikšāh : *Sultan Melikşah devrinde büyük Selçuklu imparatorluğu (Le Sultan Malikšāh à l'époque de l'empire des Grands Seldjoukides)*. L'ouvrage est complété en 1955 par la publication de ses recherches sur les origines seldjoukides avec *Selçuklu ailesinin menşei hakkında (Sur l'origine de la famille*

²⁸ Sur Köprülü et son importance dans l'historiographie turque, voir notamment F. İz, « Köprülü », *EP*² ; M. Strohmeier, *Seldschukische Geschichte*, p. 66-76.

²⁹ Sur l'opinion négative des Européens sur les peuples turcs, voir par exemple la description des Turcs par R. Grousset – qui leur consacre pourtant un livre – dans *L'Empire de steppes*, p. 22-27.

seldjoukide). Osman Turan (1914-1978), est un des historiens les plus célèbres de ce moment turc, tout en étant un des plus critiqués. Assistant de Köprülü, il entre au Parlement en 1954. Son activité politique lui vaut 18 mois de prison après le coup d'état de 1960. Ayant été expulsé de l'Institut d'Histoire turque pour ses critiques contre les réformes d'Atatürk, il quitte les milieux universitaires après avoir quitté la politique. Son œuvre majeure, reste *Selçuklular Zamanında Türkiye (La Turquie à l'époque des Seldjoukides)*, parue en 1971. Ces trois historiens sont à l'origine d'une historiographie qui connut son apogée dans les années 1950-1960 et qui a peu évolué depuis³⁰.

Ces trois historiens de la seconde génération, avec des nuances et parfois de violentes controverses qui les opposent³¹, vont à peu près tous dans le même sens. Tout d'abord, ils survalorisent la période seldjoukide en contre-point d'une période ottomane au statut ambigu. Cette mise en valeur de la dynastie seldjoukide est particulièrement sensible en ce qui concerne la branche de Konya, dont le territoire correspond à la nouvelle Turquie. Le parallèle entre les Seldjoukides de Rûm et la Turquie d'après 1921, certes facile à faire, est au fondement de toutes leurs recherches. Ainsi Alp Arslân, grand oublié de l'histoire seldjoukide occidentale devient une figure fondamentale de l'historiographie turque et est rapproché d'Atatürk : comme Alp Arslân a vaincu les Byzantins à Mantzikert ouvrant la voie à la turquification de l'Anatolie, Atatürk aurait vaincu les Grecs à Sakarya³² ; dans les deux cas, ce sont les deux chefs de guerre qui auraient créé les conditions de l'émergence de la Turquie. Par ailleurs, le temps des Seldjoukides devient, sous la plume de ces historiens, une époque bénie pour la Turquie où le génie de la nation pouvait s'exprimer sans autre influence sur un territoire restreint. Elle aurait été ainsi une période de bien-être et Köymen n'hésite pas, peu impressionné par le danger de l'anachronisme, à parler d'un État social sans classe, où l'on

³⁰ A. Başan, *The great Seljuqs, a history*, p. 13.

³¹ Notamment la controverse entre Kafesoğlu et Turan, voir G. Leiser, *A History of the Seljuks...*

³² Sur ce rapprochement, voir C. Hillenbrand, *Turkish Myth and Muslim Symbol*, p. 206-210.

trouve l'idée fondamentale et sous-jacente que la Turquie est une terre à socialiser³³. Il affirme par ailleurs que l'Etat seldjoukide était le plus juste des États de l'époque, allant jusqu'à considérer les Seldjoukides comme le fondement d'une « Renaissance islamique³⁴ ».

Tournant le dos à l'historiographie occidentale qui voit dans les Seldjoukides une dynastie persanisée, ces historiens turcs la considèrent avant tout comme un socle patrimonial historique pour la Turquie moderne, d'où la promotion de personnalités comme Alp Arslān, totalement ignoré du monde persan dont il semblait très éloigné. Rétablissant en cela un équilibre dans l'étude des Seldjoukides qui avait eu tendance à donner un poids démesuré à l'espace arabo-persan, ces travaux ont permis de voir l'histoire seldjoukide avec une approche neuve et plus favorable. Ce point de vue, expurgé de certains excès nationalistes, est aujourd'hui pleinement intégré dans les travaux sur les fils de Selğūq.

Les Seldjoukides : un sujet périphérique d'une histoire plus vaste

À la différence de ces travaux qui ont pour point commun de mettre en avant le caractère turc, nomade et tribal des Seldjoukides, les historiens occidentaux ont produit des analyses partant d'une grille de lecture impériale à partir de l'Entre-deux-guerres. Cette grille d'interprétation impériale, due à la mise en avant des éléments persans du pouvoir seldjoukide, ne consistait pas à affirmer que les Seldjoukides avaient formé un empire selon des modalités proches des Sassanides, mais plutôt qu'ils avaient tendu vers cette formation avec un succès qui est estimé différemment selon les auteurs. Cette lecture a amené les auteurs à se demander dans quelle mesure les Seldjoukides ont formé une entité impériale et selon quelle chronologie. M. F. Sanaullah, avec *The*

³³ Voir à ce sujet M. Strohmeier, *Seldschukische Geschichte*, p. 137-151.

³⁴ M. A. Köymen, « Einige Bemerkungen... », p. 14.

Decline of Seljuqid Empire, pose ainsi en 1938 que la construction impériale en marche sous Malikšāh connaît un brusque arrêt à la mort de ce dernier, précédée de peu de celle de Nizām al-Mulk, qui est à bien des égards un des protagonistes principaux de cette histoire impériale³⁵. Pour Sanaullah, Sanğar tenta vainement d'achever l'œuvre de son père pour son domaine, tentative emportée par de nouveaux envahisseurs de la steppe³⁶. Cette chronologie associée à la tentative de formation impériale au V^e/XI^e siècle, arrêtée en 485/1092, est au cœur des études menée par ce courant, essentiellement anglo-saxon. Il connaît un certain couronnement dans le champ universitaire avec les contributions de Clifford E. Bosworth et Ann-Katherine Lambton dans le cinquième volume de la *Cambridge History of Iran*³⁷, qui fut pendant un demi-siècle la seule synthèse sur les Seldjoukides en langue européenne véritablement accessible. Il n'est pas indifférent de noter que jusqu'en 2015, il fallait chercher dans une histoire de l'Iran les seules synthèses disponibles sur les Seldjoukides. Les travaux de Bosworth et Lambton faisaient donc des Grands Seldjoukides une partie de l'histoire iranienne. Cette démarche fut poursuivie par Carla Klausner dans son étude sur le vizirat, *The Seljuk Vezirate* (1973) où elle analyse la mort de Nizām al-Mulk et la troisième guerre de succession comme les signes de l'échec d'une tentative de mettre en place un pouvoir impérial centré sur les administrateurs aux dépens des émirs turcomans³⁸. Deux années plus tard, Richard Frye traitait de l'histoire seldjoukide comme l'ultime période d'un « âge d'or de la Perse »³⁹. Cette histoire des Seldjoukides conçue comme un chapitre – relativement secondaire⁴⁰ – de l'histoire de l'Iran se

³⁵ M. F. Sanaullah, *The Decline of Saljuqid Empire*, p. 36-37.

³⁶ *Ibid*, p. 127, 132.

³⁷ C. E. Bosworth, « The Political and Dynastic History of the Iranian World » et A. K. S. Lambton, « The Internal Structure of the Saljuq Empire ».

³⁸ C. Klausner, *The Seljuk Vezirate*, p. 7-22.

³⁹ R. N. Frye, *The Golden Age of Persia*.

⁴⁰ Le caractère secondaire de ce chapitre se lit dans le travail de Meisami à travers l'opposition qu'elle fait entre les Samanides et Ghaznévides dotés d'une historiographie de cour d'une part et les Seldjoukides qui en sont dénués de l'autre ; voir J.S. Meisami, *Persian historiography...*, p. 141-142.

maintint jusqu'à la fin du XX^e siècle, avec l'ouvrage de Julie Scott Meisami sur l'historiographie médiévale de langue persane, *Persian historiography to the end of 12th century* (1999).

Il est intéressant de noter que cette approche irano-centrée des Seldjoukides, n'a pas rencontré un grand succès parmi les historiens et intellectuels iraniens qui se sont peu intéressés à la période seldjoukide, pour plusieurs raisons. En premier lieu, la persanité des Seldjoukides est avant tout un point de vue occidental qui, comme le rappelle l'historiographie turque, n'est pas nécessairement partagée par les historiens du Moyen-Orient. Par ailleurs, comme le rappelle Neguin Yavari dans son travail sur Nizām al-Mulk, la période médiévale persane a été déconsidérée par une partie des intellectuels iraniens de la période antérieure à la Révolution de 1979⁴¹. La seule exception à ce désintérêt fut l'étude publiée à titre posthume en 1959 du grand intellectuel 'Abbās Eqbāl Aštīyānī (1896-1956) sur le vizirat seldjoukide : *Vežārat dar 'ahd salāṭīn bozorg Saljūqihī* (*Les ministres à l'époque des sultans grands Seldjoukides*). Le titre est d'ailleurs révélateur de ce que le centre d'intérêt d'Eqbāl Aštīyānī est avant tout les Persans – en l'occurrence administrateurs ; les Seldjoukides servent avant tout de bornes chronologiques et d'éléments avec lesquels interagit le vrai objet d'étude. La période qui suivit la Révolution iranienne exalta au contraire la période médiane⁴² ; mais encore une fois, les Seldjoukides sont bien moins importants que leurs contemporains persans. Le retour récent sur le devant de la scène intellectuelle de la période seldjoukide est d'ailleurs principalement celui de Nizām al-Mulk et non celui de ses maîtres⁴³.

Les Seldjoukides n'ont cependant pas été qu'un chapitre – un peu secondaire – de l'histoire iranienne. Ils l'ont été aussi de l'histoire de l'Orient arabophone. Les travaux de René Grousset présentent ainsi les Seldjoukides comme la périphérie de sujets jugés plus importants : les Croisades

⁴¹ N. Yavari, *Nizam al-Mulk Remembered*, p. 141-143.

⁴² Voir par exemple J. Tabatai, *Khwaṣṣa Nizam al-Mulk*.

⁴³ Pour une vision globale de la production iranienne récente, voir N. Yavari, *Nizam al-Mulk Remembered*, p. 143-145.

et les peuples de la steppe. Dans les deux cas, les Seldjoukides apparaissent comme un thème marginal du fait de leur évolution. Le savant français ne consacre ainsi que quelques pages aux fils de Selğūq dans *L'Empire des steppes* car ils échouèrent sur tous les plans⁴⁴ : ils quittèrent très vite l'histoire turque en se persanisant⁴⁵, mais de manière trop superficielle pour réellement produire un empire malgré l'origine steppique⁴⁶. Ce thème de l'échec de formation impériale est repris dans *l'Histoire des Croisades* qui constate l'impuissance seldjoukide face aux autres compétiteurs pour le Bilād al-Šām⁴⁷.

Claude Cahen fut sans doute l'historien le plus prolifique dans l'étude des Seldjoukides comme un chapitre de l'Orient arabe. Alors que le discours majoritaire dans l'université française – et européenne – voyait dans les V^e/XI^e et VI^e/XII^e siècles une période de déclin de l'Orient abbasside avant le cataclysme de l'invasion mongole, Claude Cahen s'attacha à montrer au contraire la richesse et l'importance d'une période de transition, à travers une multitude d'articles et un ouvrage fondamental sur la turquification de l'Anatolie⁴⁸. Si la plupart de ses travaux portèrent sur les évolutions socio-économiques⁴⁹, il mit également au jour certains éléments du pouvoir seldjoukide en s'intéressant à la *tuğrā*⁵⁰, au *Maliknāma*⁵¹ ou aux interactions au sein de la famille seldjoukide⁵².

⁴⁴ R. Grousset, *L'Empire des steppes*, p. 203-219 pour les pages consacrées aux Seldjoukides.

⁴⁵ *Ibid*, p. 212, 219.

⁴⁶ *Ibid*, p. 213 : « Si les sultans seldjoukides échouèrent dans leur effort constructif, s'ils n'arrivèrent pas à restaurer à leur profit la solide armature de l'Etat perse sassanide ou de ce « néo-sassanisme » qu'avaient constitué l'empire abbasside du IX^e siècle, la cause doit être à coup sûr en être recherchée dans l'incurable anarchie familiale, legs du passé turkmène, qu'ils traînaient avec eux. Malgré la réussite personnelle d'un Toghroul-Beg et d'un Mélik-Châh, ils se montrèrent incapables de s'élever durablement à la notion arabo-persane de l'Etat comme, malgré l'éclair de génie de Charlemagne, nos Carolingiens avaient été finalement incapables de s'élever à la notion de l'Etat romain ».

⁴⁷ R. Grousset, *Histoire des Croisades*, vol. 1, p. 58-59.

⁴⁸ Cl. Cahen, *La Turquie pré-ottomane* (1988).

⁴⁹ Voir notamment « Mouvement populaires et autonomie urbain ... » (1959) et « L'évolution de l'*iqta'*... » (1953).

⁵⁰ Cl. Cahen, « La Tuğra seljukide » (1945) et « Les Ĥazars et la Tuğra des Seljūqides... » (1981).

⁵¹ Cl. Cahen, « Le Malik nāmē et l'histoire des origines Seljukides... » (1949).

⁵² Notamment « Qutlumush et ses fils avant l'Asie mineure » (1964) ou « Les tribus turques d'Asie occidentale ... » (1948).

Les Seldjoukides dans la recherche occidentale de la fin du XX^e siècle

Les études du dernier quart du XX^e siècle se sont intéressées à des questions qui traversaient largement l'ensemble du champ ou qui étaient à l'inverse parfaitement ignorées. Ainsi, la question du rapport des Seldjoukides au calife d'une part et à l'islam d'autre part a nourri une intense production d'écrits. Dès les notices du *Recueil des Historiens des Croisades Orientales* (paru entre 1844 et 1906), les savants ont cherché à déterminer le rapport que les Seldjoukides entretenaient avec le calife. Ainsi les auteurs du *Recueil* affirmaient la mise sous tutelle du calife par le sultan qui l'avait délivré de l'odieuse tutelle bouyide jusqu'à la deuxième moitié du VI^e/XII^e siècle⁵³. Barthold quant à lui postulait un fanatisme religieux des sultans seldjoukides, propre aux nouveaux convertis⁵⁴. Irène Mélikoff proposait pour sa part de distinguer les sultans et les élites seldjoukides, parfaitement islamisés, des Turcomans qui l'étaient selon des modalités hétérodoxes⁵⁵. Le débat fut relancé par la question connexe de la « renaissance sunnite » (*Sunni revival*) qui émerge à partir des années 1960⁵⁶. George Makdisi fit partie des premiers à travailler cette question d'une renaissance du sunnisme après le siècle de domination du chiisme en Orient, en partant de Bagdad et notamment des madrasas⁵⁷. Il fut aussi un des premiers à nier tout rôle aux Seldjoukides dans les évolutions que connut le sunnisme au V^e/XI^e siècle : « Le Sunnī revival du XI^e siècle est invariablement attribué à des forces politiques et religieuses qui ont peu ou rien à voir avec. (...) Tughril Beg, Nizām al-Mulk, la madrasa Nizamiyya et Ghazzālī, voilà les héros d'un conte qui a été raconté encore et encore dans

⁵³ *RHCO*., vol. 1, p. XII.

⁵⁴ V. Barthold, *Turkestan down the Mongol Invasion*, p. 305.

⁵⁵ Voir I. Mélikoff, *Abū Muslim*, p. 62. Elle rejoignait sur ce point M. F. Köprülü qui avait étudié les sectes chiïtes en Turquie et en déduisait une islamisation propre des Turcomans.

⁵⁶ Pour une synthèse, voir J. P. Berkey, *The formation of Islam*, p. 189-202.

⁵⁷ En effet, outre une étude sur Ibn 'Aqil en 1963, il rédigea un premier article sur les madrasas bagdadienne « Muslim institutions of learning... », puis une synthèse générale sur les institutions d'enseignement, *The rise of colleges*.

nos manuels d'histoire islamique⁵⁸ ». Makdisi considère en effet que les Seldjoukides s'insèrent dans une évolution doctrinale et sociale qui les précède et les dépasse de loin ; il estime par ailleurs que le terme « revival » est moins pertinent que celui de « réveil » (*awakening*)⁵⁹. Richard Bulliet, même s'il propose une autre vision du *Sunni Revival*⁶⁰, suit sur ce point G. Makdisi⁶¹. La question a été réouverte plus récemment avec les travaux de Yasser Tabbaa qui voit dans les évolutions de l'art à cette période une conséquence des programmes idéologiques sunnites des Seldjoukides⁶².

La focalisation sur l'exercice sultanien du pouvoir explique sans doute que les études régionales aient mis du temps à émerger pour la période seldjoukide. On doit à Richard Bulliet la première étude avec les *Patricians of Nishapur* en 1972. Il fallut cependant attendre une vingtaine d'années pour que cette échelle soit adoptée par d'autres chercheurs. En 2002, Stefan Heidemann proposait une synthèse sur la Syrie du Nord à l'époque seldjoukide⁶³. Vanessa van Renterghem publia en 2015 sa thèse soutenue en 2004 sur les élites bagdadiennes⁶⁴ ; elle avait été précédée de quelques années par David Durand-Guédy avec sa thèse sur Işfahān soutenue en même temps mais publiée en 2010⁶⁵. Ces travaux sur les élites des capitales seldjoukides tendaient à montrer une certaine absence des conquérants turcs de ces villes où les élites traditionnelles conservaient une certaine autonomie.

⁵⁸ G. Makdisi, « The Sunni revival », p. 155 : « The Sunnī Revival of the 11th century is invariably attributed to political and religious forces which had little or nothing to do with it (...) Ṭughril Beg, Nizām al-Mulk, la madrasa Nizamiyya et Ghazzālī, these are the heroes of a tale which has been told over and over again in our textbook on Islamic history ».

⁵⁹ *Ibid*, p. 168.

⁶⁰ Il propose de parler de « recasting » plutôt que de « revival » pour désigner une uniformisation sous l'influence des populations de l'Est de l'Iran contraintes à la dispersion à travers l'Orient abbasside, voir R. Bulliet, *Islam : the View from the Edge*, p. 145-168.

⁶¹ *Ibid*, p. 148.

⁶² Voir Y. Tabbaa, *The Transformation of Islamic Art During the Sunni Revival*.

⁶³ S. Heidemann, *Die Renaissance der Städte in Nordsyrien und Nordmesopotamien*.

⁶⁴ V. van Renterghem, *Les élites bagdadiennes au temps des Seldjoukides*.

⁶⁵ D. Durand-Guédy, *Iranian Elites and Turkish Rulers*.

Les dernières études, dans le courant desquelles s'inscrit ce travail, font ressortir deux tendances, dues essentiellement à la volonté de nuancer des analyses antérieures souvent jugées trop radicales, en même temps que les Seldjoukides bénéficiaient d'une plus grande couverture médiatique⁶⁶. Tout d'abord le pouvoir seldjoukide est désigné comme un ensemble complexe, partagé entre différentes traditions du gouvernement qui doivent traiter avec une variété culturelle, linguistique, culturelle et de population. Ainsi, sans nier l'importance de l'élément ḥurāsānien, l'élément turc est remis en avant dans les productions scientifiques occidentales⁶⁷ (il n'a jamais cessé de l'être en Turquie). Par ailleurs, les travaux sur les capitales impériales ont montré la complexité des interactions entre les sultans et les élites locales. Cela amène à un discours construit autour de grandes inconnues. Ainsi A. C. S. Peacock note-t-il en 2015 qu'« en l'absence de recherches sur de nombreuses aires, ce livre ne prétend pas offrir une vue synthétique de ce qui fait le consensus des savants, tant il est vrai qu'il y a aussi peu de savants sur le sujet que de consensus entre eux⁶⁸ ».

Le caractère lacunaire de nos connaissances est affirmé avec d'autant plus de forces que les biais dans nos connaissances dus aux sources ont largement été analysés⁶⁹. La difficulté de s'appuyer sur des sources internes aux Seldjoukides, émanant directement d'eux, aurait pu amener les historiens à se pencher sur les monnaies, comme étant une des rares sources provenant de l'État seldjoukide directement. Ce ne fut pourtant pas le cas.

⁶⁶ Dont la manifestation la plus éclatante est une exposition au Metropolitan Museum of Art de New-York intitulée « Court and Cosmos : The Great Age of the Seljuqs » entre avril et juillet 2016.

⁶⁷ Voir notamment les articles sur le nomadisme des Seldjoukides (D. Durand-Guédy, « Where Where Did the Saljuqs Live ? » et « The tents of the Saljuqs »), l'ouvrage sur la poésie de cours seldjoukide de G. Tetley, *The Ghaznevid and Seljuq Turks*, ou encore les réflexions d'A. C. S. Peacock sur les origines des Seldjoukides, *Early Seljuq history*.

⁶⁸ A. C. S. Peacock, *The Great Seljuk Empire*, p. 10 : « Given this absence of research, on many areas, this book does not purport to offer a synthetic overview of the consensus of scholarship, as there is both too little scholarship and, in what there is, too little consensus. »

⁶⁹ La question des sources est traitée par *infra*, p. 45-75.

La question débattue des bases de la cohésion élitaires dans le système seldjoukide

Une des questions récurrentes de l'historiographie seldjoukide est la place que tenait respectivement chacun des groupes élitaires soutenant le pouvoir des fils de Selğūq et surtout quels étaient leur rapport avec les sultans⁷⁰. Les oppositions sur la question ont été d'autant plus vives qu'elles relevaient d'un débat sur la nature du pouvoir seldjoukide, vu tantôt comme profondément turc, tantôt comme fortement persanisé et plus rarement comme avant tout islamisé.

Les élites dans la perspective d'un empire seldjoukide islamisé

Une première vision consiste à voir la défense de l'islam comme le principal élément de cohésion au sein du système de pouvoir seldjoukide. Autant cette perspective fut longtemps importante dans les études sur les Seldjoukides, autant elle est aujourd'hui fortement contestée, même si elle conserve une certaine vigueur outre-Atlantique⁷¹. Cette orientation historiographique reprend en réalité les éloges que les chroniques des VI^e/XII^e et VII^e/XIII^e siècles faisaient de la piété des sultans seldjoukides, de leurs constructions pieuses (avant tout les madrasas) et de leur volonté de défendre le califat sunnite abbasside contre ses ennemis chiites.

Dans cette perspective, le pouvoir seldjoukide avait reposé avant tout sur trois ensembles élitaires. Le premier était constitué par des sultans présentés comme pieux et combattants du jihad. Les archétypes de ces sultans sont Alp Arslān et Sanğar qui luttèrent, pour l'un contre les Byzantins

⁷⁰ L'étude de Charles Defrémery sur Barkyaruk de 1853 interrogeait déjà la place de l'aristocratie turcomane dans le choix des sultans et sur la capacité de ces derniers à contrôler cette aristocratie, voir Ch. Defrémery, « Recherches sur le règne du sultan seldjoukide Barkiarok ... ». La numismatique a peu été convoquée sur cette question, à l'exception notable de E. J. Hanne, dans son article « Death on the Tigris » ; mais comme nous le verrons *infra*, p. 321-323, nous sommes cependant en complet désaccord avec ses conclusions, basées sur un corpus trop sélectif pour être pertinemment analysé.

⁷¹ La publication en 2006 par Omid Safi d'un ouvrage, *Politic of Knowledge*, principalement consacré à la remise en cause de l'idée d'une politique seldjoukide d'abord orientée par la défense de l'Islam montre la vigueur de cette thèse.

à Mantzikert, et pour l'autre contre les Turcs non islamisés. Cette parfaite islamisation des sultans n'impliquait toutefois pas celle du clan et des Turcs qui les accompagnaient⁷².

Le second ensemble était composé des administrateurs persans, dont la figure la plus importante est dans l'historiographie Nizām al-Mulk, surtout en raison de son implication dans la création des madrasas, de son financement des oulémas à travers l'empire, et de sa piété personnelle telle qu'elle a été transmise par les chroniques⁷³.

Le troisième ensemble aurait été constitué par les oulémas sur lesquels l'ensemble reposait. C'est afin de s'attirer le soutien des élites religieuses, et par eux, une légitimation qui leur faisait défaut, que les Seldjoukides développèrent une politique les favorisant. Un cas particulier au sein des élites religieuses était constitué par le calife qui était non seulement un dirigeant temporel avec lequel il fallait composer mais qui cristallisait aussi les attentions de l'ensemble de la classe religieuse. Le rôle des sultans et des vizirs dans le *Sunni revival* ayant été largement réévalué à la baisse à partir des années 1970, c'est ce troisième groupe qui a cristallisé plus récemment l'essentiel des débats. Ainsi, si G. Makdisi remettait fortement en cause le concept de *Sunni revival* et faisait remarquer que les Seldjoukides n'ont joué qu'un rôle marginal, il considérait que le rôle des oulémas était central dans cette période d'« *awakening* » du sunnisme⁷⁴. Depuis, l'importance des oulémas, a fait l'objet de discussions récurrentes et qui n'ont jamais pu aboutir à un consensus⁷⁵.

Cette perspective tend à mettre au second plan l'aristocratie turque qui aurait joué un rôle secondaire jusqu'à ce que cette aristocratie, à travers les Atabegs et notamment les Zenguides, ne

⁷² Voir notamment V. Barthold, *Turkestan down Mongol Invasion*, p. 307 ou I. Mélikoff, *Abū Muslim, le "Porte-hache" du Khorassan*, p. 62. Plus récemment, Deborah Tor a cherché à montrer dans une contribution que « the lives of the Great Seljuq sultans evince a significant degree of personal religiosity, particularly among the rulers through the time of Sanjar » (p. 41), voir D.G. Tor, « Religious life of the Great Seljuq sultans », 2012.

⁷³ Voir les notices nécrologiques chez Ibn al-Atīr, *al-Kāmil*, X, p. 201-210 ; Ibn al-Ġawzī, *Muntaẓām*, XVI, p. 302-307.

⁷⁴ G. Makdisi, « The Sunni Revival », p. 168.

⁷⁵ Voir notamment D. Ephrat, *A Learned Society in a Period of Transition* ; V. van Renterghem, *Les élites bagdadiennes au temps des Seldjoukides*.

reprenne le pouvoir aux Seldjoukides, en basant leur stratégie de légitimation sur la lutte contre les Francs⁷⁶.

Les élites dans la perspective d'un empire seldjoukide où l'élément turc dominait

La valorisation de la turcité comme élément de cohésion de la classe dirigeante seldjoukide est restée relativement minoritaire au sein de la recherche, d'autant que son fer de lance était la science turque du XX^e siècle teintée de nationalisme. Elle fut en effet mise en avant par des historiens turcs, souvent proches des milieux kémalistes, qui cherchaient à définir la turcité en même temps qu'il s'agissait de donner une histoire à une jeune nation, démembrée au sortir de la Première guerre mondiale⁷⁷.

Cette vision de l'histoire seldjoukide avait néanmoins le mérite de remettre au centre du système des fils de Selğūq les élites turques et turcomanes, plutôt que les élites religieuses. Mehmet Köprülü, suivi en cela par Ibrahim Kafesoğlu et Osman Turan (les principaux défenseurs de cette tradition historiographique), défendait l'idée d'un État seldjoukide décentralisé où le sultan, malgré quelques exceptions, aurait été avant tout un *primus inter pares*. Le pouvoir était perçu comme de nature féodale et se serait principalement reposé sur les membres du clan et les *begs* des autres grandes familles⁷⁸. Cet État décentralisé était également décrit comme très tolérant religieusement et relativement pacifique⁷⁹. Ce pacifisme des Seldjoukides ne les aurait pas empêchés de porter en eux l'idéal de domination mondiale propre aux peuples de la steppe⁸⁰.

⁷⁶ Sur cette stratégie voir les travaux de N. Elisséeff, *Nūr ad-Dīn*, vol. III, p. 701-780 ou de C. Hillenbrand, « What's in a Name ? Tughtegin... ».

⁷⁷ Pour avoir un aperçu de ce courant historiographique, voir la synthèse qu'en fait A. Başan dans *The great Seljuqs...*, p. 10-20.

⁷⁸ I. Kafesoğlu, « Selçuklular », p. 387 ; O. Turan, « Selçuklular hakkında yeni bir neşir münasebetiyle », p. 649 ; pour une traduction en anglais, voir G. Leiser, *A Seljuk History*, p. 84 et 145.

⁷⁹ O. Turan, « Les souverains seldjoucides et leurs sujets non-musulmans » ; I. Kafesoğlu, « Selçuklular », p. 403.

⁸⁰ I. Kafesoğlu, « Selçuklular », p. 392 ; O. Turan, « The idea of world domination among the medieval Turks ».

Il faut noter que cette perspective, aujourd'hui très minoritaire dans la recherche, a eu l'immense mérite, à une époque où le caractère turc de l'empire seldjoukide tendait à être minoré ou dévalorisé, de remettre en valeur la place des élites steppiques au sein de l'ensemble seldjoukide.

Les élites dans la perspective d'un empire seldjoukide où l'élément persan voulait s'imposer face à l'élément turc

Dans cette perspective, dont l'ouvrage archétypal fut le cinquième volume de la *Cambridge History of Iran* avec les contributions de C. E. Bosworth et d'A. K. S. Lambton, l'élément central dans l'analyse des fondements du pouvoir des Seldjoukides est une persanisation des sultans intervenue très vite après la conquête, mais coexistant avec un degré d'acculturation des autres éléments du clan plus divers. La plupart des historiens de ce courant historiographique – de loin le plus important en termes de chercheurs et de publications – considèrent que les Seldjoukides, sultans exceptés, ont échoué à se conformer à un modèle persano-islamique⁸¹.

Dans ce cadre, le pouvoir seldjoukide aurait été partagé entre les élites administratives persanes qui poussaient vers une sédentarisation de l'Empire et une organisation de type monarchique, quand une grande partie des élites turques refusait au contraire de se fondre dans le moule étatique persan et luttait contre une évolution par rapport aux coutumes de la steppe. Dans cette perspective, les élites religieuses n'auraient joué qu'un rôle secondaire et n'auraient été que peu impliquées dans le débat quant à l'iranisation du pouvoir seldjoukide⁸².

⁸¹ Voir A.K.S. Lambton, « The Internal structure of the Saljuq Empire », p. 203 ; C. Klausner, *The Seljuk vizirate*, p. 9-10. En dehors de cette école historiographique, on peut également noter les remarques de R. Grousset, *L'Empire des steppes*, p. 213.

⁸² Voir M. F. Sanavallah, *The Decline of Saljuqid Empire*, p. 36-37.

La figure de Nizām al-Mulk, et par extension de tous les vizirs, est ici à nouveau centrale, et opposé à celle des chefs turcomans qui voulaient rester fidèle à la steppe. La vigueur du ton contre les éléments turcomans dans le *Siyar al-Mulūk* attesterait de cette opposition entre les deux partis⁸³. La longue troisième guerre de succession et la difficulté à retrouver l'unité seldjoukide telle qu'elle se manifestait sous Malikšāh seraient alors le symptôme de l'échec des sultans et de leurs vizirs face à l'élément turcoman.

Les travaux les plus récents

Les travaux les plus récents tendent à mettre en avant la complexité de la question, tout en s'inscrivant de fait dans la démarche qui vient d'être décrite. En effet, le tropisme persan, ou plutôt ḥurāsānien, des Seldjoukides n'apparaît pas vraiment discutabile. Mais l'analyse de l'empire seldjoukide comme une opposition claire entre un élément persan et un élément turc ne permet pas de recouvrir la complexité des dynamiques au sein de l'empire des fils de Selğuk.

Les travaux de Vanessa van Renterghem sur Bağdād ou de David Durand-Guédy sur Işfahān⁸⁴ ont tout d'abord montré que les élites urbaines de ces villes – qu'elles fussent religieuses, marchandes ou administratives – semblent peu liées aux Seldjoukides. Si les sultans ou leurs proches administrateurs pouvaient protéger des religieux ou entreprendre des travaux de construction, ils rencontraient peu les élites locales et ne semblaient pas s'appuyer directement sur elles. L'aristocratie turque ne s'investissait pas dans les capitales impériales et seul le *šihna* rappelle la tutelle militaire turque – encore que celui-ci ne s'imposa jamais comme un membre de l'élite locale.

⁸³ Voir notamment dans le *Siyar al-Mulūk* les chapitres 26 et 40.

⁸⁴ V. van Renterghem, *Les élites bagdadiennes au temps des Seldjoukides* ; D. Durand-Guédy, *Iranian Elites and Turkish Rulers*.

Ces deux capitales à elles seules ne permettent donc pas d'appréhender les élites du pouvoir seldjoukides dans leur complexité.

Les travaux d'Andrew Peacock⁸⁵ et de David Durand-Guédy⁸⁶ ont mis en avant non seulement l'importance de l'élément persan, mais également l'importance de l'aristocratie turque et de la culture steppique du pouvoir. Cette culture politique, portée par une aristocratie turque dont étaient originaires les sultans et dont les souverains seldjoukides cherchaient à rester proches, faisait également l'objet d'une appropriation par les ministres persans. Par ailleurs, les éléments turcs étaient beaucoup plus familiers avec la culture persane que ne le laisse entendre une vision selon laquelle les deux cultures s'opposaient. Par ailleurs, une certaine forme de sédentarisation de certains seldjoukides n'excluait pas le maintien d'une culture turque et steppique qui pouvait être réactivée au besoin, comme le montre les ultimes campagnes de ʿTuḡril III à la fin du VI^e/XII^e siècle.

Dans quelle mesure le monnayage reflète-t-il ces articulations complexes au sein des élites dirigeantes seldjoukides ?

La numismatique seldjoukide, un champ encore peu exploité.

Force est de constater que le numéraire seldjoukide n'a pas encore été pleinement exploité dans le cadre d'une étude historique portant sur la dynastie. Le premier élément à prendre en compte est qu'il n'a pas encore fait l'objet d'une large collecte qui permettrait des analyses précises – contrairement aux Bouyides et aux Fatimides⁸⁷ – bien que deux catalogues aient été produits. Le

⁸⁵ A.C.S Peacock, *Early Seljuq history... ; The Great Seljuk Empire*.

⁸⁶ D. Durand-Guédy, « Goodbye to the Türkmens ?... », 2015 ; « Where Did the Saljuqs Live ? », 2015.

⁸⁷ L. Treadwell, *Buyid Coinage* et N. Norman, *A Corpus of Fāṭimid Coins*.

premier est celui de Coşkun Alptekin, qui recense 231 émissions, publié en 1971⁸⁸. Le second est un produit de la numismatique russe, avec le travail de Tirkeş Khodzhanıyazov qui regroupe 531 émissions, publié en 1977⁸⁹. Ces deux catalogues ont permis certes d'avoir une première vision du numéraire, mais ils étaient largement lacunaires. Tout d'abord, ils ne pouvaient pas s'appuyer sur les monnaies qui étaient dans les circuits de ventes privées, qui constituent une part importante de notre corpus. Par ailleurs, ils n'ont pas pu recourir aux catalogues de certaines grandes collections européennes ou de l'American Numismatic Society, publiées à des dates postérieures⁹⁰.

Cette absence d'outil de travail réellement complet explique le caractère au mieux lacunaire des quelques études numismatiques sur les Seldjoukides, au pire erroné. Ainsi, l'article de Richard Bulliet sur le rapport entre Čağrı Beg et Ƨuğril Beg⁹¹ publié en 1974, bien que novateur dans sa tentative de partir des monnaies pour combler une lacune des sources, ne peut pas être suivi dans ses conclusions car R. Bulliet se basait un ensemble de pièces très limité (près du tiers de celui que nous avons), et tirait des arguments du petit nombre de monnaies à sa disposition⁹². Plus récemment la contribution de Eric J. Hanne (2004-2005), qui vise à présenter certaines remarques sur la frappe de Bağdād, İşfahān et Nīşāpūr après la mort de Malikšāh, offre également une vision lacunaire⁹³. Il voit dans l'évolution des titulatures une marque de la faiblesse croissante des Seldjoukides après

⁸⁸ C. Alptekin, « Selçuklu paraları ». Le catalogue se base avant tout sur les grandes collections occidentales (Paris et le British Museum), les publications de D. Sourdel, les collections turques et les monnaies décrites dans la *Numismatic History of Rayy* de George Miles.

⁸⁹ T. Khodzhanıyazov, *Katalog monet gosudarstva Velikikh Sel'dzhukov*. Le catalogue repose sur les mêmes publications qu'Alptekin, auquel l'auteur ajoute les collections russes des grands musées de Moscou (Musée Historique d'État), Saint Pétersbourg (Ermitage) et de certains trésors trouvés sur le territoire soviétique.

⁹⁰ La collection seldjoukide de la Bibliothèque nationale de France n'a été publiée qu'en 1985 par exemple ; les collections de l'Ashmolean Museum n'ont jamais fait l'objet d'aucune publication pour les monnaies seldjoukides avant leur mise en ligne ; la collection du British Museum n'a pas fait l'objet d'une publication complète depuis le catalogue de Lane-Poole.

⁹¹ R. Bulliet, « Numismatic evidence for the relationship... ». L'article a fait l'objet d'une discussion par K. Shimizu, « The Bow and Arrow on Saljuqid Coins ».

⁹² R. Bulliet, « Numismatic evidence for the relationship... », p. 289.

⁹³ E. J. Hanne, « Death on the Tigris ... ».

485/1092, alors que l'évolution du nombre de titres remonte à Malikšāh. Dans la seconde partie de son article, Hanne s'intéresse plus particulièrement à l'histoire de Barkyārūq et cherche à compléter les sources narratives à partir des monnaies. Si la démarche de E. Hanne est intéressante, il ne se concentre que sur trois ateliers certes importants, mais loin d'être uniques. On comprend mal par ailleurs l'absence de l'atelier de Rayy dans le corpus de l'auteur. De la même manière, la tentative de M. Fedorov de retracer les grandes évolutions de la masse monétaire sous les Seldjoukides s'est heurté à des limites évidentes, liées à son usage exclusif du catalogue de Khodzhaniazov⁹⁴.

La première analyse numismatique tendant vers l'exhaustivité a été celle de Sadi Kucur (2005)⁹⁵ ; elle ne porte cependant que sur le monnayage de ʿUğrīl Beg dont il détaille les spécificités : importance de l'or (attribuée à la crise de l'argent), continuité de la frappe, étude de la titulature qui évolue en fonction de la position de ʿUğrīl Beg. L'article est très descriptif et ne propose pas une mise en relation du corpus avec d'autres numéraires.

Les monnaies ont donc peu été mises à contribution pour analyser la période seldjoukide, à l'exception de travaux portant sur des éléments périphériques à la numismatique seldjoukide. Ainsi Claude Cahen s'est-il intéressé dans deux articles à la *tuğrā* seldjoukide que l'on reconnaît sur les pièces⁹⁶. Stefan Heidemann a, quant à lui, étudié les critiques formulées par les religieux, notamment al-Ġazālī, sur la politique économique des Seldjoukides, à savoir la mise en place de taxes non-canoniques et une politique monétaire souple qui s'accommode du *ribā*⁹⁷. Selon son analyse, les Seldjoukides, à défaut d'avoir une politique économique et monétaire précise, réagissaient en fonction des aléas et ne pouvaient que contrôler à la marge la situation monétaire de leur empire.

⁹⁴ M. Fedorov, « The phases of coin circulation in State of the Great Seljuq ».

⁹⁵ Kucur Sadi, « A Study on the Coins of Tughrl Beg ... ».

⁹⁶ Cl. Cahen, « La Tuğra seljukide » et « Les Ĥazars et la Tuğrā des Seljūqides... ».

⁹⁷ S. Heidemann, « Unislamic Taxes and an Unislamic Monetary System ... ».

Cette politique entraine néanmoins en contradiction avec l'image de sultans sunnites orthodoxes dont les Seldjoukides faisaient la promotion.

De cet aperçu, il ressort clairement que les monnaies n'ont pas été à ce jour traitées comme une source à part entière qui doit être confrontée aux autres sources afin de mieux éclairer certains aspects du pouvoir qui les a produites.

Une étude de l'empire seldjoukide à partir des monnaies

Comme nous l'avons vu à travers l'historiographie des Seldjoukides, la nature de leur pouvoir ne fait pas l'objet d'un consensus. Sa forme n'est pas claire, bordée par une organisation de type steppique, une construction impériale et des interactions entre ces deux conceptions de l'État mal définies. La situation du pouvoir des fils de Selğūq doit par ailleurs être replacée dans une chronologie toujours débattue, mais dont l'interprétation macrohistorique souvent reprise – à de notables exceptions⁹⁸ – met en avant une croissance jusqu'en 485/1092 puis une lente agonie, ralentie par le talent de Sangar⁹⁹. Comme nous le verrons dans le chapitre consacré aux sources, les sources littéraires dont nous disposons présentent plusieurs limites sur lesquelles nous reviendrons.

Nous voulons avec l'étude d'une source interne au pouvoir seldjoukide, relativement abondante sur l'ensemble de l'empire et pendant toute la période qui nous intéresse, proposer des éléments de réponse pour définir un peu plus précisément ce qu'est ce pouvoir seldjoukide, que nous nommons commodément « empire », sans savoir toujours précisément ce qu'il recouvre.

⁹⁸ Notamment A.C.S. Peacock, voir *The Great Seljuk Empire*, p. 80-107.

⁹⁹ Voir C.E Bosworth, « The Political and Dynastic History of the Iranian World », p. 55 : « Alp-Arslan's reign of ten years (455-65/1063-73) and the succeeding twenty years' rule of his son Malik-Shāh form the apogee of the Great Saljuq sultanate ».

La notion d'empire appartient à cette catégorie de concepts parfaitement compris dans la discussion quotidienne, mais difficile à définir tant il recouvre des pouvoirs à la forme variée. Comme le fait remarquer A. Pagden, « 'Empire' est devenu autant une métaphore que la description d'un type particulier de société »¹⁰⁰. C'est pourquoi J. Burbank et F. Cooper parlent de « répertoires impériaux »¹⁰¹ pour désigner la variété des formes du gouvernement impérial. Devant la difficulté de définir la notion d'empire, notamment pour les pouvoirs qui ne se qualifiaient pas de cette manière, les savants ont pu avoir des positions variables, souvent liés à leur objet d'études. Ainsi le spécialiste de l'Antiquité Moses Finley désignait comme empire « tout exercice durable par un État d'une autorité, d'un pouvoir, ou d'un contrôle sur un ou plusieurs États, communautés ou peuples »¹⁰², ce qui le rapproche du sens de *imperium* latin. À l'inverse de cette définition très large, d'autres ont préféré donner une définition beaucoup plus précise. Jean Tulard, spécialiste de l'histoire napoléonienne, donne cinq critères pour définir un empire : une volonté expansionniste, une organisation centralisée avec à sa tête un empereur (doté du titre ou non), des peuples encadrés par une armature politique commune, une civilisation commune et des bornes chronologiques clairement identifiés¹⁰³. Souvent la perspective comparatiste pousse les auteurs à refuser l'exercice de la définition. Ainsi M. Duverger en 1966 l'affirme nettement dans l'ouvrage *Concept d'empires* : « A vouloir définir avec rigueur le concept d'empire, on le rendrait inutilisable¹⁰⁴ ». Dans une tentative plus récente, Frédéric Hurlet et John Tolan ont préféré mettre en avant des points

¹⁰⁰ A. Pagden, *Peoples and Empires*, 2001, p. XX : « 'Empire' has become as much a metaphor as the description of a particular kind of society ».

¹⁰¹ J. Burbank et F. Cooper, *Empire in World History*, p. 3.

¹⁰² M. Finley, *Economie et société en Grèce ancienne*, p. 60.

¹⁰³ J. Tulard, *Les Empires occidentaux de Rome à Berlin*, p. 11-12.

¹⁰⁴ M. Duverger (dir.), *Le concept d'Empire*, p. 6. Le refus de la définition préalable n'empêche la mise en valeur de certains critères plus ou moins absolus par Maurice Duverger, suivi d'une classification dualiste : le modèle impérial romain et le modèle impérial non-romain (p. 21).

communs plutôt qu'une définition¹⁰⁵. La notion d'empire est donc largement tributaire de l'espace étudié.

Dans l'Orient musulman, la notion d'empire est complexe à retrouver. Tout d'abord le mot « empire » n'a pas de strict équivalent en arabe. Le terme *imbarāṭūriya* est un calque récent du mot « empire ». Les Hommes du Moyen-Âge avaient de nombreux termes pour désigner le pouvoir¹⁰⁶. Le premier est le terme *sulṭān*, dérivé de la racine *S.L.Ṭ* qui désigne le pouvoir dans sa dimension coercitive¹⁰⁷. La période médiane est caractérisée par le glissement du sens de l'idée d'un pouvoir coercitif et de son éventuel détenteur vers une fonction politique au sein du *dār al-islām*¹⁰⁸. La période seldjoukide contribua beaucoup à cette évolution ; mais si le titre est utilisé pour qualifier les chefs du clan, il n'est pas encore utilisé pour désigner l'empire seldjoukide¹⁰⁹. Le terme *imām*, relevant de la légitimité religieuse ne fut jamais utilisé pour les Seldjoukides et de fait ces derniers ne revendiquèrent pas une légitimité religieuse ; tout au plus se posaient-ils comme les défenseurs de la religion dont le chef était le calife¹¹⁰. La troisième racine pouvant correspondre à l'idée d'empire est la racine *M.L.K.* qui renvoie à l'idée de possession¹¹¹. Le *mulk* renvoie à l'idée d'un pouvoir souvent personnel, dont est titulaire le souverain (*malik*). Cette idée est à rapprocher de la monarchie dans le sens où elle renvoie à un pouvoir personnel qui s'éteint avec la personne du souverain. Le titre de *malik* fut bien employé par les Seldjoukides eux-mêmes¹¹², mais plus rarement par les sources,

¹⁰⁵ F. Hurlet, J. Tolan, « Conclusions. Vertus et limites du comparatisme ».

¹⁰⁶ Sur la définition des termes du pouvoir dans la philosophie arabe classique, voir notamment M. Abbès, *Islam et politique à l'âge classique*, p. 26-30.

¹⁰⁷ Voir Kramers, « Sulṭān », *EI*²

¹⁰⁸ Sur le terme à la période seldjoukide, voir *infra*, p. 230-234 ; sur l'utilisation de ce terme dans la titulature de Saladin, voir A.-M. Eddé, *Saladin*, p. 183-185 et pour le sultanat rasulide, voir E. Vallet, *L'Arabie marchande...*, p. 39.

¹⁰⁹ L'historiographie contemporaine a d'ailleurs suivi en cela l'usage des médiévaux car le terme « sultanat » pour désigner les Seldjoukides n'est utilisé que pour les Seldjoukides de Rûm, les Grands seldjoukides étant toujours associé à un empire.

¹¹⁰ Nous discuterons par ailleurs de cette idée d'une légitimation comme défenseur du sunnisme, beaucoup plus due aux secrétaires postérieurs qu'à une politique de la période seldjoukide, voir *infra*, p. 240-242.

¹¹¹ Voir M. Plessner, « Mulk », *EI*² et A. Ayalon, « Malik », *EI*².

¹¹² Voir *infra*, p. 237-238.

notamment en raison de l'importance nouvelle du terme *sultān* et de la déconsidération rapide de la figure du *malik* à la période médiane. Cette tendance connaît quelques exceptions. Ainsi al-Iṣfahānī affirme que son ouvrage portera sur « les vizirs des rois seldjoukides » (*wuzarā' al-mulūk al-salġuqiyya*)¹¹³. Le territoire sur lequel s'établit cette royauté est désigné comme *mamlaka* (pl. *mamālik*), littéralement, la chose possédée par le souverain. Dans la géographie arabe classique, on distingue ainsi quatre grands *mamālik* : *mamlakat al-islām*, *mamlakat al-Rūm*, *mamlakat al-Ṣīn*, *mamlakat al-Hind*¹¹⁴. Ces mentions renvoient à l'idée d'un ensemble vaste et cohérent sous la tutelle d'un pouvoir commun¹¹⁵. Dans le *Siyar al-Mulūk* (rédigé en persan), le terme *mamlaka* désigne d'ailleurs l'ensemble sur lequel règne le souverain (*pādišāh*), aussi bien dans son aspect territorial que dans sa composante étatique, comme on peut le voir dans ces deux textes :

Il ordonna aux collecteurs de taxes de vendre toutes les céréales qu'ils avaient et même d'en donner une partie par charité. Partout à travers le royaume (*mamlaka*) les pauvres étaient assistés par des dons du trésor central et des trésors locaux.¹¹⁶

Le bien et ou la maladie du roi et du royaume dépendent du vizir. Quand le vizir est d'un bon caractère et juste, le royaume (*mamlakat*) est prospère, l'armée et les paysans sont satisfaits, pacifiques et bien pourvus et le roi est libéré de toute inquiétude. Mais quand le vizir est mauvais, un coup irréparable est porté au royaume (*mamlakat*) [...] ¹¹⁷.

Cependant on ne se retrouve pas ce terme dans les textes médiévaux arabophones pour désigner les Seldjoukides, qui préfèrent évoquer leur *dawla*. Ibn al-Aṭīr écrit ainsi « *dīkr 'ibtidā' al-dawla al-salġuqiyya* »¹¹⁸. Al-Ḥusaynī, quant à lui, a intitulé sa chronique du pouvoir seldjoukide

¹¹³ Al-Iṣfahānī, *al-Nuṣrat al-fatra*, fol. 1, l. 13-14. Il est à noter que la rareté de l'usage de ce terme dans les chroniques se lit dans l'abrégé qu'en fit al-Bundārī qui se contente d'évoquer « *al-wuzarā' al-salġuqiyya* » (voir al-Bundārī, *Zubdat al-nuṣra*, p. 2).

¹¹⁴ Voir par exemple Iṣṭaḥrī, *Kitāb al-masālik wal-l-mamālik*, p. 4.

¹¹⁵ Sur la tension entre le concept de *mamlakat al-islām* et la réalité d'une division entre plusieurs autorités, voir A. Miquel, *La géographie humaine du monde musulman*, vol. 1, p. 268-275.

¹¹⁶ Niẓām al-Mulk, *Siyar al-Mulūk*, p. 29.

¹¹⁷ *Ibid*, p. 30.

¹¹⁸ Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, IX, p. 473. La préférence d'Ibn al-Aṭīr pour le terme *dawla* se lit également dans le compte rendu de la mort de Niẓām al-Mulk (X, p. 206) : « Trente-cinq jours après [la mort de Niẓām al-Mulk], le sultan décéda, l'empire (*al-dawla*) s'effondra et le sabre fut sorti du fourreau ».

Aḥbār al-dawla al-salḡūqiyya. Si le terme est aujourd'hui traduit par « État », il n'a pas toujours eu ce sens. La racine *D.W.L* renvoie à l'idée de tourner. Avec la chute des Omeyyades, la *dawla* désigna avant tout l'idée que cela était au tour des Abbassides de régner¹¹⁹. Le sens a évolué pour donner l'idée de la période d'un règne personnel et plus largement d'une dynastie¹²⁰, ce qui est le sens de l'expression utilisée par Ibn al-Aṭīr ou al-Ḥusaynī. Nous nous retrouvons donc dans une situation où la notion d'empire peut se traduire par *mamlaka*, terme qui n'est cependant pas utilisé pour désigner l'ensemble seldjoukide. Le langage des Médiévaux ne peut donc qu'imparfaitement nous aider pour comprendre la nature de l'empire seldjoukide.

Les chercheurs anglo-saxons ont récemment tenté de donner une définition de l'empire qui conserve une certaine souplesse tout en posant plusieurs éléments qui permettent de distinguer le pouvoir impérial des autres formes de pouvoir. Pour J. Burbank et F. Cooper, la diversité des peuples au sein de l'espace impérial est la conséquence nécessaire de leur définition de l'empire comme un pouvoir expansionniste par contraste avec l'État-nation :

Qu'est-ce qu'un empire, donc, et comment distinguons-nous l'empire des autres entités politiques ? Les empires sont de larges unités politiques, expansionnistes ou avec la mémoire d'un pouvoir étendu sur plusieurs espaces, des politiques qui maintiennent une distinction et une hiérarchie lorsqu'ils ont incorporé de nouveaux peuples. L'État-nation, par contraste, est basé sur l'idée d'un seul peuple dans un seul territoire constituant en lui-même une communauté politique.¹²¹

Les deux chercheurs ajoutent un autre élément qui caractérise les empires : un imaginaire politique fondant un ordre symbolique partagé. A. Pagden les rejoint dans la définition de l'empire par une nature expansionniste et un imaginaire politique¹²². J. Burbank et F. Cooper ajoutent cependant un

¹¹⁹ F. Rosenthal, « Dawla », *EL*².

¹²⁰ H. Touati, « *Dawla*. La politique au miroir de la généalogie ».

¹²¹ J. Burbank et F. Cooper, *Empire in World History*, p. 8 : « What, then, is an empire, and how do we distinguish empire from other political entities? Empires are large political unites, expansionist or with a memory of power extended over space, polities that maintain distinction and hierarchy as they incorporate new people. The nation-state, in contrast, is based on the idea of a single people in a single territory constituting itself as a unique political community ».

¹²² A. Pagden, *Peoples ans Empires*, p. XXI-XXII.

troisième élément : la négociation avec des élites qui devait définir « l'allocation des pouvoirs et des privilèges »¹²³. C'est là un point qui sans doute a beaucoup brouillé l'analyse de la *dawla* seldjoukide : la multiplicité des élites, des groupes ethniques, les réguliers changements dans la distribution des pouvoirs et des honneurs, ont souvent redéfini ses formes. Un des enjeux importants pour comprendre l'empire seldjoukide est donc les relations entre les différents acteurs (califes, sultans, princes, émirs, élites locales...) qui se trouvaient être en compétition les uns avec les autres, dans le cadre d'un ordre symbolique partagé.

La compétition est une notion bien connue en sociologie¹²⁴. Elle désigne une rivalité pour l'obtention d'un bien ou d'un statut entre deux groupes ou deux personnes au moins et exclue les débordements de violence non maîtrisée¹²⁵. « À l'issue du processus compétitif, les positions ont été redéfinies, la hiérarchie réaffirmée¹²⁶ ». Ce concept a largement été exploité ces dernières années par les historiens du Haut Moyen-Âge occidental¹²⁷. Dans ce travail, nous nous intéresserons avant tout à la compétition dans le champ du pouvoir politique, puisqu'il s'agit de contribuer à déterminer les dynamiques d'obtention du pouvoir par les différents groupes à l'époque seldjoukide (Turcs et Turcomans, populations conquises, pouvoir locaux, calife, savants, etc.), et au sein des différents groupes par les diverses personnes qui la composent (sultan, princes, émirs, etc.).

Le prisme politique fait l'objet de l'essentiel de ce travail. Notre corpus et nos sources ne nous permettent en effet pas d'aller très loin dans l'histoire économique qui nécessite une

¹²³ *Ibid*, p. 16 : « allocations of power and privilege ».

¹²⁴ La notion est ancienne en sociologie, puisque Thorstein Veblen utilisait ce concept pour son analyse des biens de consommation en 1899 dans son ouvrage *The Theory of the Leisure Class*. Georg Simmel consacra au concept l'étude classique « Soziologie der Konkurrenz » en 1903. Son mécanisme a par ailleurs été étudié par Marcel Mauss dans « Essai sur le don... » (1923). Le rôle de la compétition dans la société a par ailleurs été relevé dans l'œuvre de P. Bourdieu, notamment *La Distinction...* (1979).

¹²⁵ P. Ansart, « Compétition ».

¹²⁶ R. Le Jan, « Compétition et sacré : médiation et exclusion », p. 5.

¹²⁷ F. Bougard, R. Le Jan, T. Lienhard (dir.) *Agôn. La compétition* ; F. Bougard, R. Le Jan, Ph. Depreux (dir.), *Compétition et sacré au haut-Moyen Âge* ; S. Joye et R. Le Jan (dir.), *Genre et compétition dans les sociétés occidentales du haut Moyen Âge*.

documentation archéologique qui se trouve être encore très lacunaire pour de larges parties de l'empire seldjoukide¹²⁸.

Bornes chronologiques et limites spatiales

Lorsque nous avons commencé notre travail, nous avons retenu les bornes chronologiques traditionnelles des « Grands Seljoukides », à savoir 429/1037 – 590/1194, soit les dates de la première prise de Nišāpūr et la mort du dernier seldjoukide d'Irak, Ṭuğril III. La réalité de notre corpus nous a amené sur des bornes différentes. Tout d'abord, la première monnaie datée remonte à 428/1036, ce qui nous oblige à légèrement remonter la borne haute. La borne basse est plus complexe à placer. Non seulement les sultans postérieurs à Sanğar ont émis de peu de monnaies – et encore moins d'étudiables –, mais en plus elles ne sont pas datées (la dernière monnaie datée est émise en 556/1161). Si les bornes sont donc restées larges, notre étude portera avant tout sur les Seldjoukides jusqu'à la mort de Sanğar. Les monnaies postérieures connues sont recensées dans le catalogue mais ne font pas l'objet d'une analyse spécifique.

La constitution du corpus et sa cohérence nous ont amené pareillement à la définition des limites spatiales. Nous avons en effet cherché à rassembler le monnayage des Grands seldjoukides, à savoir les monnaies qui mentionnent le nom d'un sultan seldjoukide ou d'une branche qui reconnaissait la suzeraineté d'un des Grands Seldjoukides. Cela nous a amené à exclure les

¹²⁸ M. Shatzmiller dans un article de 2011 nourri par la science économique contemporaine rappelle les paramètres demandés : calcul de la masse monétaire, degré de monétisation de l'économie, croissance démographie, urbanisation, croissance du territoire agraire, activités artisanales, fonctionnement d'institution de financement, rationalité des décisions économiques, voir « Economic Performance and Economic Growth ». Sur ces huit éléments, quatre critères au moins requièrent une documentation archéologique.

Seldjoukides de Rūm qui non seulement ont produit un monnayage conséquent mais en plus n'ont jamais reconnu la tutelle de la branche aînée. De la même manière, les frappes des dynasties turcomanes, à bien des égards liées aux Seldjoukides, ont été exclues. Il en est allé de même pour les monnayages des Atabegs une fois le pouvoir des émirs devenu indépendant. L'ensemble de ces critères nous ainsi amené à exclure de notre travail la branche syrienne des Seldjoukides. Non seulement la mort de Tutuš (488/1095) entraîna la fin de la suzeraineté des Grands seldjoukides sur le domaine du frère de Malikšāh, mais en plus les Atabegs prirent rapidement un ascendant sur les jeunes princes. L'exclusion des fils de Tutuš se trouvait par ailleurs justifiée par le fait que le Bilād al-Šam ne faisait pas partie de la même zone monétaire que le reste de l'empire, étant resté dans l'orbite fatimide ; son monnayage relevait donc de traditions numismatiques très différentes, d'autant que la région a dû faire avec le monnayage franc très rapidement après la conquête.

Plan

Notre travail se divise en deux grandes parties, correspondant aux deux volumes : l'analyse du numéraire seldjoukide (volume I) et le catalogue des monnaies classées par sultan (volume II). Le premier volume est divisé en quatre chapitres. Nous présentons les sources et le corpus du catalogue monétaire dans le premier chapitre. Puis nous proposons une analyse géographique, qualitative et quantitative de ce corpus, ce qui nous amène aux modestes analyses économiques que nous nous permettons, compte tenu des réserves émises plus haut. Dans le chapitre trois, nous cherchons à comprendre comment le monnayage seldjoukide a été un outil pour supporter la compétition face aux autres acteurs de l'Orient abbasside. Enfin, dans le chapitre quatre, nous

essayons de comprendre quels étaient les rapports de force interne au clan, tel que les monnaies nous les laissent comprendre.

Chapitre 1 : Les monnaies, une source essentielle pour l'histoire des Grands Seldjoukides

Les chroniques et dictionnaires biographiques qui ont longtemps constitué la base de notre connaissance des Seldjoukides sont d'usage délicat. Comme le rappelle A. C. S. Peacock, « toute tentative d'études de l'Empire seldjoukide comme un tout bute rapidement contre un obstacle majeur – l'extrême disparité de nos témoignages¹²⁹ ». Nous devons en effet nous baser non seulement sur une documentation tardive et essentiellement étrangère aux Seldjoukides, mais aussi écrite en des langues variées et par des auteurs ayant des rapports à l'histoire radicalement différents. Les problèmes posés par ces écrits rendent d'ailleurs particulièrement utile l'étude des monnaies qui vient offrir un contre-point « seldjoukide » aux chroniques arabo-persanes. Il convient tout d'abord de voir le contexte de production des sources littéraires afin d'en saisir l'exacte portée (I). Puis nous présenterons les principales sources écrites que nous avons utilisées dans ce travail (II). Enfin nous présenterons la composition de notre de corpus monétaire (III).

I. L'écriture de l'histoire seldjoukide au Moyen Âge

Un des enjeux majeurs pour écrire une histoire politique de la période seldjoukide est constitué par les sources à disposition. Nous voulons ici nous arrêter sur le problème de l'origine des

¹²⁹ A. C. S. Peacock, *The Great Seljuk Empire*, p. 12 : « Any attempt to study the Seljuk Empire as a whole soon comes up against a major obstacle in the extreme unevenness of our evidence ».

sources, qui n'émanent que rarement du pouvoir seldjoukide, mais plus souvent de savants qui semblent peu intéressés par leurs nouveaux maîtres. Cela est tout d'abord dû à plusieurs évolutions sociales qui touche le milieu des savants au cours de la période médiane et qui transforme les conditions de production des chroniques (A). Le deuxième élément – largement commenté par les historiens contemporains – est le rapport particulier que les Seldjoukides entretenirent à l'écriture de leur propre histoire (B).

A) Écrire l'histoire à la période médiane

Claude Cahen faisait en 1986 la remarque suivante :

Le milieu du XI^e siècle marque dans l'historiographie, comme dans la production culturelle en général, une coupure due aux bouleversements politiques qui, non seulement modifient les frontières mais donnent le pouvoir à une aristocratie étrangère aux traditions, voire souvent à la langue arabe. L'historiographie résiste cependant mieux que d'autres genres, parce que la matière s'en renouvelle naturellement sans qu'il y ait besoin d'un effort de renouvellement intellectuel¹³⁰.

Si les évolutions de l'historiographie arabe sont moins marquées que d'autres domaines intellectuels, Claude Cahen fait tout de même remarquer que l'une des particularités de cette historiographie est « la médiocrité et le rétrécissement d'horizons de la production historique¹³¹ », dont Ibn al-Ġawzī (510/1116 – 597/1200) serait, selon lui, symptomatique. Ce rétrécissement est d'autant plus étonnant pour l'historien français que celui-ci lie implicitement grandeur de l'empire et capacité à s'intéresser à l'histoire de vastes espaces ; à l'inverse, les périodes de morcellement feraient émerger une production historiographique plus locale. Le grand empire seldjoukide aurait

¹³⁰ Cl. Cahen, « L'historiographie arabe : des origines au VIIe s. H. », p. 171.

¹³¹ *Ibid*, p. 171.

donc dû produire des histoires universelles ; nous reviendrons par la suite sur ce paradoxe des sources de la période seldjoukide. Si Claude Cahen a une vision péjorative de ce que les historiens anglo-saxons appelleront quelques années plus tard « *the middle period* », c'est aussi parce qu'il est héritier d'un schéma historique qui veut que les III^e-IV^e/IX^e-X^e siècles constituent un âge d'or de la culture arabe classique¹³². Il utilise ainsi symptomatiquement un découpage historique « pré-classique/classique/postclassique »¹³³, dont l'acmé et la production historique est pour lui présent par Ṭabarī¹³⁴.

Les historiens postérieurs s'accordent avec lui pour dire que le V^e/XI^e siècle représenta une rupture dans la production des textes historiques, tout en mettant en avant d'autres causes. Ainsi Tarif Khalidi fait-il du V^e/XI^e siècle la période de naissance des historiens pour qui la préoccupation principale est la *siyāsa*, à savoir la question de l'organisation politique de l'empire islamique¹³⁵. Il explique aussi cette évolution de l'orientation des historiens musulmans par les évolutions du contexte socio-politique et l'irruption d'un « *new age* »¹³⁶ auquel il consacre quelques pages¹³⁷ – ce qu'il n'estime pas nécessaire dans sa présentation des trois autres tendances historiques qu'il étudie (*hadīṭ*, *adab*, *ḥikma*). Parmi les éléments importants de cette évolution, T. Khalidi note l'entrée croissante des oulémas dans la sphère politique, en tant que conseillers ou ambassadeurs. Ce changement de position sociale modifie le rapport que les historiens entretiennent avec leurs œuvres. Conscients de leur participation à la vie politique, les oulémas chargent leurs écrits d'éléments autobiographiques et composent leurs écrits en fonction de leurs horizons politiques et

¹³² Ce schéma est illustré par l'étude classique d'André Miquel sur la littérature arabe, qui distingue une « littérature conquérante » à la période omeyyade d'une littérature du souvenir à partir du VII^e/XIII^e siècle ; toute deux encadrent un très long chapitre décrivant une « littérature des rencontres » beaucoup plus riche et novatrice ; voir *La littérature arabe*.

¹³³ *Ibid*, p. 150, 171.

¹³⁴ *Ibid*, p. 147-149.

¹³⁵ T. Khalidi, *Arabic historical thought...*, p. 182-231.

¹³⁶ *Ibid*, p. 183.

¹³⁷ *Ibid*, p. 182-189.

sociaux. Les éléments autobiographiques et baġdādo-centrés présents chez Ibn al-Ġawzī ne sont plus vus comme un rétrécissement intellectuel comme chez Cahen¹³⁸, mais représentent la marque de l'évolution d'une classe sociale au sein de la société¹³⁹. L'historien palestinien considère également que la période médiane est aussi celle de l'essor des dictionnaires biographiques. La diminution du prestige du califat implique un rehaussement de celui des oulémas ; cette réévaluation les amena à développer les notices biographiques brèves pour garder le souvenir de l'ensemble d'une classe sociale qui pensait devoir remplacer le califat dans ses fonctions religieuses¹⁴⁰. Ibn al-Ġawzī fut d'ailleurs symptomatique du renouvellement de ce genre de la notice biographique en développant un important obituaire dans son *Muntaẓam*¹⁴¹.

Un autre élément expliquant le profond renouvellement de l'historiographie musulmane à partir du V^e/XI^e siècle est, pour R. S. Humphreys et Konrad Hirschler, la nouvelle situation linguistique. Ils remarquent en effet que le V^e/XI^e siècle vit l'apparition du persan comme langue de la science historique. Il s'imposa en quelques siècles face à l'arabe qui tendit en Iran à être progressivement cantonné aux sciences religieuses. Or l'historiographie persane diffère radicalement dans sa forme de l'historiographie arabe :

Plus important : la bifurcation entre les écrits historiques arabes et persans conduit à des différences quant aux structures narratives. Alors que les premiers tendaient à maintenir une chronologie exacte et une structure annalistique des travaux qui les avaient précédés pour organiser la narration historique, les historiens persanophones montrèrent souvent moins d'intérêts pour une chronologie précise des événements. De la même manière, ce désintérêt pour les séquences chronologiques exactes ouvrent la voie à une narration plus continue et plus unifiée en persan alors que beaucoup de textes arabes restaient des listes ordonnées chronologiquement d'évènements indépendants les uns des autres et souvent très disparates¹⁴².

¹³⁸ Cl. Cahen, « L'historiographie arabe : des origines au VIIe s. H. », p. 172.

¹³⁹ T. Khalidi, *Arabic historical thought in the classical period*, p. 200-201.

¹⁴⁰ *Ibid*, p. 204-210.

¹⁴¹ Voir Cl. Cahen, « L'historiographie arabe : des origines au VIIe s. H. », p. 172.

¹⁴² K. Hirschler, « Islam: The Arabic and Persian Tradition », p. 268 : « Most importantly, the bifurcation of Arabic and Persian historical writing led to different narrative structures: while the former tended to retain the exact chronology and the annalistic structure of earlier works for organizing the historical narrative, Persian-writing historians often

Cette évolution se lit dans une source de l'histoire seldjoukides longtemps très décriée, le *Raḥāt al-ṣudūr wa ayāt al-surūr* de Rāwandī comme nous le verrons par la suite.

La période médiane connaît donc de profonds bouleversements quant au contexte de production des sources – tant socio-politiques que linguistico-culturels. Mais nos sources se caractérisent aussi par un caractère fortement exogène et l'absence d'historiographie officielle du milieu seldjoukide avant la seconde moitié du VI^e/XII^e siècle.

B) Les Seldjoukides et la production historiographique

Un fait n'a pas manqué d'interpeller les historiens contemporains quant à la question des sources : la dynastie qui a contrôlé un espace immense pendant près d'un siècle et demi a produit très peu de sources. Claude Cahen le constatait déjà en 1962 : « Ni le début ni la fin de la domination seldjoukide ne marque un réel tournant dans le développement de l'historiographie musulmane ; l'esquisse d'un portrait d'une historiographie spécifiquement seldjoukide est donc impropre¹⁴³ ». La question n'a pas depuis cessé d'interroger les savants qui ont tenté d'expliquer ce paradoxe.

Ce débat a vu émerger deux grands types de réponses. La première consiste à expliquer l'absence d'historiographie seldjoukide par le désintérêt de la dynastie pour la question de l'écriture de l'histoire. Claude Cahen dans son article précurseur affirmait ainsi que les Seldjoukides prirent le

displayed less interest in precise chronologies of events. Concomitantly this disregard for the exact chronological sequence opened the way for more continuous and more unified narratives in Persian, whereas many Arabic texts remained to some extent chronologically ordered lists of discrete and often very disparate events » ; voir aussi R.S. Humphreys, *Islamic History*, p. 129-130.

¹⁴³ Cl. Cahen, « The historiography of the Seljuqid period », p. 59 : « Neither the beginning nor the end of Seljuq rule marks a true break in the development of Muslim historical literature ; the drawing of a specific picture of Seljuq historiography is therefore uncalled-for ».

pouvoir à un moment où l'historiographie musulmane avait connu sous les Ghaznévides un développement sans précédent : elle existait à toutes les échelles possibles (locales, dynastiques et universelles) et était déjà marquée par le bilinguisme ; l'absence de production en milieu seldjoukide ne pouvait donc pas s'expliquer par le contexte culturel et devait être nécessairement liée à une volonté des dirigeants¹⁴⁴. Julie Meisami considère quant à elle que les Seldjoukides se sont désintéressés de la question historiographique car ils étaient dénués de conscience impériale, d'intérêt pour les arts et n'ont pas pu profiter de stabilité politique¹⁴⁵.

À l'inverse de ces deux auteurs qui nient l'existence d'une production de l'histoire proprement seldjoukide, Carole Hillenbrand note qu'il y a une tradition historiographique mais moindre que pour les autres dynasties et que l'impression d'absence d'historiographie est due au discrédit jeté sur une partie des productions¹⁴⁶. A. C. S. Peacock met la faiblesse de la production historiographique sur le compte des traditions tribales¹⁴⁷ ; le titre même de son article, « Court historiography » implique par ailleurs qu'il présuppose l'existence d'une historiographie seldjoukide de cour.

Nous noterons avec Andrew Peacock et Carole Hillenbrand qu'il est faux de dire qu'il n'y a aucune historiographie seldjoukide. Julie Meisami étudie d'ailleurs sur 139 pages « the Historiography of the Saljūq Period » avec des auteurs comme Niẓām al-Mulk (408/1018 – 485/1092), Ẓahīr al-Dīn Nišāpūrī (m. ca. 580/1184-85) et Rāwandī (né ca. 560/1164-65) dont il est difficile de nier les liens avec les Seldjoukides¹⁴⁸. L'idée d'une absence de conscience impériale et d'un manque complet d'intérêt pour les arts sont par ailleurs tout aussi contestables. Il faut ainsi rappeler qu'Alp

¹⁴⁴ *Ibid*, p. 60.

¹⁴⁵ J. S. Meisami, *The Persian Historiography...*, p. 142.

¹⁴⁶ C. Hillenbrand, « Some Reflections on Seljuq Historiography », p. 73-88.

¹⁴⁷ A.C.S Peacock, « Court Historiography of the Seljuq Empire... », p. 327-345.

¹⁴⁸ J.S. Meisami, *The Persian Historiography...*, p. 141-280.

Arslān et Malikšāh avaient des poètes officiels attitrés¹⁴⁹, que Nizām al-Mulk était réputé financer une cour de poètes et que plusieurs princes seldjoukides furent connus pour leurs goûts des lettres¹⁵⁰. Quant à la question de la conscience impériale, les titulatures, le *Siyar al-Mulūk*, la politique de Malikšāh après la mort de son père et les monnaies entre autres choses rendent discutables l'idée d'une dynastie qui en aurait été dénuée.

D'autres éléments doivent par ailleurs être pris en considération quant à la question de l'historiographie seldjoukide. Tout d'abord, même s'il est perdu, les Seldjoukides ont produit un texte sur leur histoire : le *Maliknāma*¹⁵¹. Le fait qu'il ne soit pas parvenu jusqu'à nous ne doit pas nous faire oublier que ce texte a existé et a connu une réelle popularité ; les multiples traductions du texte et sa diffusion dans l'ensemble de la région l'attestent¹⁵². Les sultans seldjoukides ont en outre financé des poètes et des hommes de lettres. Or les poètes de cour persanophones ont développé une poésie de l'éloge qui conserve la mémoire des actes¹⁵³. Rāwandī est le meilleur exemple d'une histoire conservée par le biais de la poésie. Il faut aussi noter que l'organisation complexe des fils de Selğūq, éclatée entre les différents membres de la famille, a sans doute joué dans la faiblesse de la tradition historiographique seldjoukide. Celle-ci émergea d'ailleurs quand les Seldjoukides de Rūm reconstituèrent un État relativement centralisé en Anatolie. Enfin, il faut compter avec l'ambivalence profonde que les Seldjoukides ont entretenue avec les deux langues de culture de leur époque, le persan et l'arabe : ils les acceptaient comme langues de pouvoir mais celles-ci n'étaient pas les leurs. Cela peut expliquer un intérêt moindre pour la production de leur propre histoire.

¹⁴⁹ G. E. Tetley, *The Ghaznavid and Seljuk Turks...*, p. 91-122.

¹⁵⁰ Voir Nezāmī Arudī, *Čahār Maqāla*, p. 165.

¹⁵¹ Sur le *Maliknāma*, voir Claude Cahen, « Le Malik nāmé et l'histoire des origines Seljukides » et A. C. S. Peacock, *Early Seljūq history*, p. 27-47.

¹⁵² Le texte a été composé en persan. Il est sûr que le texte a été traduit en arabe puisqu'Ibn al-Atīr en a eu un exemplaire traduit en arabe.

¹⁵³ G. E. Tetley, *The Ghaznavid and Seljuk Turks...*, p. 1-16.

Il faut en outre prendre en compte les conséquences du bilinguisme culturel de la période seldjoukide qui fausse notre rapport aux sources de la période seldjoukide. Dans son article de 1962, Claude Cahen se montrait peu intéressé par les textes liés aux *Selġūqnāma*¹⁵⁴. Cela rejoint par ailleurs sa condamnation du *Rāḥat al-ṣudūr* de Rāwandī¹⁵⁵. Le caractère trop littéraire, peu historique et l'absence de recours aux textes arabes avaient semblé à l'historien des raisons suffisantes pour discréditer la chronique. Mais comme le fait remarquer Konrad Hirschler, ces traits sont le propre de l'historiographie persane de la période médiane, qui cherche dans ses narrations à retrouver le souffle épique du *Šāhnāma*¹⁵⁶. Un autre élément qu'il faut prendre en compte, relevé déjà par Claude Cahen qui n'en avait néanmoins pas tiré toutes les conséquences, est la régionalisation de l'histoire. L'histoire de l'empire seldjoukide est une histoire qui couvre un vaste ensemble comprenant des aires culturelles variées. Or à partir du IV^e/X^e siècle, la tendance est à raconter des histoires plus régionales comme nous avons pu le voir plus haut. Faisant une histoire locale, les historiens musulmans ne s'intéressent pas à une échelle continentale ; ce désintérêt est renforcé par l'extrême mobilité des Seldjoukides qui restaient rarement dans leurs capitales. Ils ne pouvaient donc que difficilement réunir un entourage savant et lettré à même de raconter leur histoire aux V^e/XI^e et VI^e/XII^e siècles.

*

La *dawla al-salġuqiyya* ne peut donc qu'être très imparfaitement comprise depuis les sources littéraires, non parce que la dimension impériale n'existait pas ou que la période médiane

¹⁵⁴ Cl. Cahen, « The historiography of the Seljuqid period », p. 75-76.

¹⁵⁵ Voir *infra*, p. 64-66.

¹⁵⁶ K. Hirschler, « Islam: The Arabic and Persian Tradition », p. 270.

n'a pas été marquée par de grands chroniqueurs, mais en raison de la nature de leur pouvoir, des caractéristiques socio-linguistiques de l'époque et les biais de conservation de certains textes, notamment le *Maliknāma*. Si les sources de la période seldjoukide ne nous offrent pas l'ensemble des éléments que nous souhaiterions en tirer, elles n'en sont pas moins précieuses pour engager un dialogue avec les monnaies.

II. *Les sources textuelles*

Les sources textuelles sont avant tout des sources littéraires qui peuvent être réparties en deux grandes catégories – toutes deux en persan ou en arabe. La plus importante est constituée des sources extérieures au pouvoir seldjoukide, produites par des savants médiévaux qui se trouvaient hors des milieux seldjoukides (A). Même si elle est plus réduite, la seconde catégorie rassemble les sources émanant des milieux seldjoukides (B).

A) Les sources extérieures au pouvoir seldjoukide

1/ Les sources irako-syriennes

Notre connaissance des événements du V^e/XI^e siècle est avant tout permise par les chroniques rédigées en arabe et produites dans le milieu irako-syrien. Elles ont pour points communs de ne pas être rédigées par des proches de la dynastie seldjoukide et offrent un point de vue extérieur à la *dawla salġūqiyya*. Certaines d'entre elles – Ibn al-Ġawzī notamment – montrent

même une certaine indifférence pour les nouveaux maîtres de l'Orient, au moins égale à leur indifférence pour les questions monétaires de manière générale. Ces sources présentent par ailleurs la particularité d'être liées entre elles, les auteurs reprenant nombre d'éléments donnés par leurs prédécesseurs. Deux genres sont particulièrement importants : les chroniques de type annalistiques et les dictionnaires biographiques.

- Les chroniques irako-syriennes

Trois grandes chroniques, rédigées en arabe par des oulémas des VI^e-VII^e/XII^e-XIII^e siècle ayant vécu en Irak ou en Syrie peu de temps avant ou après la chute des Grands Seldjoukides, ont longtemps servi de base à la présentation des Seldjoukides par les historiens : ce sont les chroniques d'Ibn al-Ġawzī, Ibn al-Atīr et de Sibṭ ibn al-Ġawzī.

Le plus ancien des trois chroniqueurs est Ibn al-Ġawzī¹⁵⁷. Né en 510/1116 et mort en 597/1200 à Baġdād, il fut un grand juriste hanbalite et prédicateur baġdādien. Issu d'une famille aisée, il reçut une éducation soignée. Il commença sa carrière de professeur sous le calife al-Muktafi (r. 530/1136 – 555/1160), grâce au soutien du vizir Ibn Hubayra, en qualité de professeur-assistant de *fiqh* auprès de son maître Abū Ḥākim al-Nahrawānī. À la mort de ce dernier en 556/1161, Ibn al-Ġawzī prit sa place. Soutien de la politique califal, il fut, parallèlement à ses fonctions de professeur, un prédicateur populaire appuyé par le pouvoir abbasside. À l'apogée de sa carrière, en 574/1178-79, il dirigeait cinq madrasas et était le savant le plus en vue de la capitale. L'arrivée au vizirat d'un chiite en 590/1194 marqua le début de la disgrâce qui caractérise les dernières années de sa vie. Il aurait écrit près de 200 ouvrages. Dans cette multitude, c'est son œuvre historique majeure, le *Kitāb al-muntaẓam fī*

¹⁵⁷ Voir H. Laoust « Ibn al-Djawzī », *EI*² ; V. van Renterghem, *Les élites bagdadiennes au temps des Seldjoukides*, vol. 1, p. 42-43.

ta'riḥ al-mulūk wa-l-umam, qui nous intéresse¹⁵⁸. Si le *Kitāb al-muntaẓam* est une source indispensable pour l'histoire du califat de 257/871 à 574/1179, il présente la particularité d'être très centré sur l'histoire irakienne, pour ne pas dire baġdādo-centré¹⁵⁹. Ce baġdādo-centrisme – en apparence antithétique avec le genre de l'histoire universelle – s'explique sans doute par l'horizon culturel propre à l'Irak des V^e/XI^e et VI^e/XII^e siècles. En effet, en s'intéressant au cas d'Ibn al-Bannā', V. van Renterghem a montré qu'un lettré baġdādien de cette époque dépendait, en plus des textes qu'il pouvait consulter, des informations parvenues via un réseau relativement réduit aussi bien en nombre de personnes qu'en superficie territoriale¹⁶⁰. Par ailleurs, comme l'historienne le note au sujet d'Ibn al-Ġawzī, ce dernier laisse une place importante dans son ouvrage au matériel autobiographique qui « [envahit] littéralement les dernières années du *Kitāb al-muntaẓam*¹⁶¹ ».

Le deuxième chroniqueur, sans doute le plus connu, est Ibn al-Atīr (555/1160 – 630/1233) ; ses œuvres figurent incontestablement parmi les sources les plus importantes pour la connaissance de la période seldjoukide¹⁶². Il est aussi l'un des historiens les plus célèbres, tant par ses successeurs que par les historiens contemporains¹⁶³. Son père, Muḥammad b. 'Abd al-Karīm, était un haut fonctionnaire zenguide en poste à Ġazīrat Ibn 'Umar. Né en 555/1160 dans une fratrie d'intellectuels (son frère aîné est connu pour son travail dans les sciences religieuses et son cadet dans la critique littéraire), 'Izz al-Dīn Abū l-Ḥasan 'Alī ibn al-Atīr a passé le plus clair de son temps à Mawṣil. Il est mort en 630/1233, après avoir servi les maîtres de Mawṣil, puis, sur la fin de sa vie, les maîtres de Ḥalab. S'il a écrit quelques abrégés de biographies de proches du Prophète, ce sont ses travaux

¹⁵⁸ L'ouvrage a fait l'objet d'une édition critique dans son intégralité par Muḥammad et Muṣṭafā 'Abd al-Qādir 'Aṭā à Beyrouth en 1412/1992.

¹⁵⁹ Cl. Cahen, « The historiography of the Seljuqid period », p. 62-63 ; A.C.S Peacock, *The Great Seljuk Empire*, p. 15.

¹⁶⁰ V. van Renterghem, « L'accès à l'information et les méthodes de travail... », p. 143-145.

¹⁶¹ *Ibid*, p. 147-148.

¹⁶² Voir F. Rosenthal, « Ibn al-Atīr », *EI²* ; D.S. Richards, *The Annals of the Seljuq Turks*, p. 1-8.

¹⁶³ F. Micheau, « Le *Kitāb al-kāmil fī l-ta'riḥ* d'Ibn al-Athīr... », p. 81.

historiques qui ont fait sa renommée. Son petit ouvrage sur les Atabegs de Mawṣil, *Ta'rīḥ al-bāḥir fi l-dawla al-Atābakiyya bi l-Mawṣil* est établi sur des renseignements de première main, provenant la plupart du temps de son père. C'est aussi un ouvrage destiné à la cour des Atabegs et qui montre clairement la position de panégyriste de l'auteur. Son autre œuvre, beaucoup plus imposante et intitulée *al-Kāmil fi l-ta'rīḥ* est une chronique universelle qui s'arrête en 628/1230-31¹⁶⁴. Vu l'ampleur et la complexité des informations rapportées par l'historien, Ibn al-Aṭīr a dû utiliser de nombreuses sources pour son *opus magnum*. Il ne les cite cependant jamais, laissant l'historien, comme le dit D.S. Richards, « errer dans un brouillard de conjecture et de supposition¹⁶⁵ » s'il veut reconstituer les sources du chroniqueur. La question des sources d'Ibn al-Aṭīr préoccupe d'ailleurs la recherche historique depuis longtemps puisque Carl Brockelmann y consacrait déjà en 1890 un ouvrage pour la partie du texte qui va jusqu'au III^e/IX^e siècle¹⁶⁶. Pour la période qui nous intéresse, il est certain qu'il a utilisé le *Maliknāma*, récit des origines seldjoukides rédigé à la cour d'Alp Arslān¹⁶⁷. D. S. Richards affirme qu'Ibn al-Aṭīr s'est aussi appuyé sur l'histoire de Ġars al-Ni'ma Muḥammad ibn Hilāl al-Ṣābī (m. 482/1088), dernier membre d'une famille de chroniqueurs au service des Bouyides¹⁶⁸. Par ailleurs, il est sûr que le *Kāmil* est tributaire du *Kitāb al-muntaẓam* d'Ibn al-Ġawzī ; en effet, le prédicateur bagdadien est l'une des seules sources qu'Ibn al-Aṭīr cite dans ses rares

¹⁶⁴ Le texte d'Ibn al-Aṭīr a connu de multiples éditions et a souvent été traduit à plusieurs reprises. Le *Kāmil* a tout d'abord été partiellement traduit dans le premier tome des *Historiens Orientaux* du *Recueil des Historiens des Croisades*. Une première édition scientifique est faite par Carl Johan Tornberg entre 1851 et 1876. Elle est suivie de près par deux éditions cairottes en 1884 et 1886. L'édition de Tornberg reste néanmoins l'édition de référence en raison du nombre conséquent de manuscrits consultés et de l'importance de l'apparat critique. Le texte de Tornberg est repris en 1965-1967 par la maison d'édition Dār al-Ṣādir de Beyrouth qui le republie. Les années 90 voient deux autres éditions du texte à Beyrouth. 'Umar Tadmiri en propose une 1997 et Abū'l-Fida' Abd Allāh al-Qāḍi en 1998. Nous nous servons de l'édition de Tornberg pour son accessibilité et pour son ample travail sur la tradition manuscrite.

¹⁶⁵ D.S Richards, *The annals of Saljuq Turks*, p. 6 : « To attempt to trace the sources use by Ibn al-Athīr (...) is to wander into a fog of surmise and supposition ».

¹⁶⁶ C. Brockelmann, *Das Verhältnis von Ibn-el-Aṭīrs...*

¹⁶⁷ Cl. Cahen, « Le Malik nāmē et l'histoire des origines Seljukides », p. 33 ; D.S Richards, *The annals of Saljuq Turks*, p. 6-7.

¹⁶⁸ D.S Richards, *The annals of Saljuq Turks*, p. 7.

remerciements¹⁶⁹. Mais ces chroniqueurs sont avares en informations dès que l'on sort de l'Irak. Il faut donc que notre historien se soit appuyé sur d'autres sources pour ses récits, relativement bien documentés, sur les autres régions de l'empire. Donald Richards suppose qu'il a dû connaître, directement ou indirectement, le texte d'Ibn Funduq al-Bayhaqī (m. 565/1169), intitulé *Mašārib al-Tağārib* et perdu pour nous¹⁷⁰. L'étendue géographique couverte par le *Kāmil* est en effet un élément par lequel Ibn al-Aṭīr se signale. Pour Françoise Micheau, cet intérêt pour une si grande aire géographique, au rebours des pratiques historiographiques qui lui sont contemporaines, vise à restituer l'unité du *dār al-islām*¹⁷¹. Il est d'ailleurs souvent notre seule source pour les événements dans les régions orientales. La grande richesse des informations apportées n'empêche pas que le *Kāmil* est d'un usage complexe à manier pour les historiens. En effet, certains paragraphes d'Ibn al-Aṭīr sont particulièrement allusifs et peu clairs. Par ailleurs, même si l'œuvre est volumineuse, elle n'en est pas pour autant exhaustive. Il faut enfin prendre en compte le fait que Ibn al-Aṭīr ne mentionne pas ses sources ; il est donc difficile de mesurer le degré de véracité de certaines assertions lorsqu'il est le seul à les tenir.

Le contemporain baḡdādien d'Ibn al-Aṭīr est Sibṭ ibn al-Ġawzī (581/1186 ou 582/1186 – 654/1256)¹⁷². Šams al-Dīn Abū Muḡaffar Yūsuf b. Kizoglu est le petit-fils d'Ibn al-Ġawzī, sa mère étant la fille de ce dernier. Si son père était un affranchi turc de la maison califal, Sibṭ fut élevé par son grand-père, après sa naissance. Après la mort de celui-ci, il part à Damas où il quitte le hanbalisme familial pour le hanafisme. Il devient également un prédicateur populaire jusqu'à sa mort. Son œuvre historique, le *Mir'āt al-zamān fi ta'rīḥ al-a'yān*, est beaucoup plus documenté que l'œuvre de

¹⁶⁹ Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, XI, p. 333.

¹⁷⁰ D.S Richards, *The annals of Saljuq Turks*, p. 7.

¹⁷¹ F. Micheau, « Le *Kitāb al-kāmil fi l-tā'rīkh* d'Ibn al-Athīr.... », p. 85-86.

¹⁷² Voir Brockelmann, *GAL*, I, p. 424-425 ; Cl. Cahen, « Sibṭ ibn al-Djawzī », *EI*² ; J. Rassi, "Le miroir du temps", de Sibṭ ibn al-Ġawzī (m. 654/1256), p. 1-10.

son aïeul, surtout concernant les évènements extra-bagdādiens. Il cite en outre, sans les modifier, des extraits de ses sources et nous donne par là-même une vision « plurielle » des évènements. En effet, il nous permet d'avoir des extraits d'historiens perdus qui nous donnent des informations de première main pour les années 447/1056 – 478/1086 comme Ġars al-Ni'ma. La question de l'édition du *Mir'āt* est toutefois pour le moins problématique¹⁷³. Par ailleurs, la tradition manuscrite est beaucoup plus complexe que ne pourrait laisser penser la notice de Brockelmann¹⁷⁴. La principale difficulté tient dans le fait qu'aucun manuscrit ne présente l'ensemble du *Mir'āt*. La présence exclusive de manuscrits lacunaires faisait dire à Claude Cahen que le texte ne devait pas avoir été mis au propre à la mort de l'auteur. Giuseppe Gabrieli a recensé l'ensemble des manuscrits en 1916 et les a présentés selon les informations qu'ils contenaient¹⁷⁵. Pour le V^e/XI^e siècle, il recense 8 manuscrits¹⁷⁶. Il y a aujourd'hui cinq éditions partielles du *Mir'āt*. La plus ancienne est celle de James Jewett qui édita en fac-simile la période 495-653/1101-1255. Cette édition s'est néanmoins basée sur un manuscrit lacunaire et ne peut être utilisable. La deuxième édition est celle d'Hayderabad en 2 volumes, parue en 1952. Juliette Rassi édita et commenta les années 395-411/1004-1021 dans sa thèse soutenue en 1987 et publiée en 2005. De qualité variable, ces éditions ne nous intéressent pas prioritairement étant donné qu'elles couvrent des périodes largement antérieures ou postérieures à notre sujet. Les années de domination des Seldjoukides ont été éditées par Ali Sevim en 1968 à Ankara. Cette édition concerne les règnes de Tuğril Beg, Alp Arslān et Malikšāh. Ce travail a été

¹⁷³ Une seule édition complète existe à ce jour, faite par Kāmil al-Juburī en 2013. Nous n'avons pas pu la consulter et avons travaillé dans le cadre de cette étude sur les éditions partielles du texte, à savoir celle d'A. Sevim.

¹⁷⁴ Brockelmann, *GAL*, I, p. 425.

¹⁷⁵ F. Gabrieli, « Appunti descrittivi e critici... », p. 1161-1164.

¹⁷⁶ Ce sont les manuscrits Bodleian (Uri) n° 679 et 759, Paris Scheffer (Blochet) 5688, Köprülüzāde 1157, Paris De Slane 1500, Leide (Dozy) 757 qui est le même que le Leide (de Goeje) 835, Yale (Landberg) 136.

approfondi par Ali Sevim qui reprend son édition en 1989-1992¹⁷⁷ ; néanmoins le texte est le même et l'absence d'index rend l'édition de 1968 toujours préférable.

- Les dictionnaires biographiques

Le genre du dictionnaire biographique est important pour l'Orient islamique, plus particulièrement pour la période médiane¹⁷⁸. Néanmoins rares sont les dictionnaires biographiques qui nous renseignent sur les Seldjoukides tant les préoccupations locales prédominent et la présence des fils de Selğūq apparût peu sensible dans la mémoire collective à cette échelle. Il faut donc se reporter sur des ouvrages plus importants qui conservent des traditions qui ont pu être perdues par ailleurs. Deux dictionnaires biographiques sont particulièrement importants dans cette perspective.

Le premier est le *Buğyat al-ṭalab fī ta'rīḥ Ḥalab*¹⁷⁹ de Kamāl al-Dīn 'Umar b. Aḥmad b. al-'Adīm (588-660/1192-1262). Issu d'une grande famille hanafite de Ḥalab, il eut aussi bien une carrière de notables de la ville au service des Ayyoubides que d'intellectuel et laissa une œuvre considérable¹⁸⁰. Son *Buğyat al-ṭalab* est un dictionnaire biographique centré sur Ḥalab, mais d'un volume tel qu'il nous apporte plusieurs informations sur la période seldjoukide¹⁸¹. L'importance de ce dictionnaire est renforcée par les très nombreuses sources consultées par Ibn al-'Adīm (plus de 500 travaux différents, en plus des sources orales qu'il a collectées).

Le deuxième dictionnaire biographique, doté d'une dimension plus universelle, est dû à Aḥmad b. Muḥammad b. Ibrāhīm Abū l-'Abbās Šams al-Dīn al-Barmakī al-Irbilī al-Šāfi'ī, dit Ibn

¹⁷⁷ Il faut ajouter qu'A. Sevim a traduit cette section du *Mir'āt* en turc.

¹⁷⁸ Sur l'importance des dictionnaires biographiques pour cette période, voir T. Khalidi, *Arabic historical thought...*, p. 204-210 ; sur le rôle du genre pour l'aire iranienne, voir J. Paul, « The Histories of Herat », p. 93-98 ; sur le genre des dictionnaires biographiques d'une manière générale, voir W. al-Qadi, « Biographical Dictionaries... ».

¹⁷⁹ Le texte a été édité par Suhayl Zakkār en 11 volumes en 1988.

¹⁸⁰ Pour une vue sur l'ensemble de son œuvre, voir A. M. Eddé, « Ibn al-'Adīm », *EF*.

¹⁸¹ Des 40 volumes présents à l'origine, seuls 10 ont survécu jusqu'à nous. L'état actuel du texte n'en comporte pas moins de 2081 notices, en plus d'une description du Nord du Bilād al-Šam. Il a été édité par S. Dahhān en trois volumes en 1968.

Ḥallikān. Ce dernier est un savant irakien né à Irbil en 608/1211 et mort en 681/1282¹⁸². Après avoir fait ses études à Ḥalab, il se rendit à Dimašq où il tissa des relations avec Ibn al-Aṭīr. Il s'établit par la suite en Égypte où il fut nommé adjoint du Grand cadī en 646/1249. Il devint à son tour Grand cadī à Dimašq en 659/1261 et ce jusqu'en 669/1271. Il réoccupa ce poste en 676/1277 jusqu'en 680/1281 où il fut révoqué par Qalāwūn. Son *opus magnum*, le *Kitāb wafayāt al-a'yān wa anbā' abnā' al-zamān* fut achevé en 672/1274, après vingt ans de gestation. L'ouvrage fut constamment amélioré par l'auteur et représente une source importante de données pour les personnages du V^e/XI^e et du VI^e/XII^e siècle. Pour les personnages les plus anciens, Ibn Ḥallikān est souvent le dernier dépositaire de sources perdues par ailleurs¹⁸³.

2/ Les sources venues des milieux persans

Les sources écrites par des auteurs persanophones peuvent aussi bien être composés en arabe qu'en persan. Mais quelles que soient les langues d'écriture, les persans ont en commun, comme nous l'avons vu plus haut, d'avoir un rapport à l'écriture de l'histoire différent des chroniqueurs de l'ensemble syro-irakien. Cette différence est d'autant plus marquée que ces lettrés ont cherché à faire une histoire dynastique quand les sources irako-syriennes intègrent des éléments portant sur les Seldjoukides dans un ensemble plus large.

¹⁸² Voir J. W. Fück, « Ibn Khallikān », *EI²*; Quatremère, *Histoire des sultans d'Égypte par Makrizi*, p. 180-189.

¹⁸³ Le *Kitāb wafayāt al-a'yān* a été édité en 8 volumes par Iḥsān 'Abbās à Beyrouth entre 1968 et 1972.

- Les chroniques du milieu des secrétaires.

Deux ouvrages rédigés en arabe, dont l'un fut abrégé par la suite, sont le fruit de secrétaires persans qui voulurent écrire une histoire dynastique des Seldjoukides alors que ceux-ci avaient perdu toute leur puissance.

Le plus ancien ouvrage sur l'histoire seldjoukide est l'œuvre du bien connu Imād al-Dīn al-Iṣfahānī (519-597/1125-1201), le célèbre secrétaire de Saladin¹⁸⁴. Intitulée le *Nuṣrat al-fatra wa-ʿuṣrat al-fiṭra*, elle représente une source absolument fondamentale, qui n'est malheureusement pas éditée aujourd'hui et a longtemps été considérée comme perdue¹⁸⁵. Al-Iṣfahānī est né en 519/1125 à Iṣfahān dans une famille de fonctionnaires ; ses grands-parents et parents avaient servi avant lui trois générations de Seldjoukides. Lui-même devint fonctionnaire seldjoukide et occupa diverses fonctions à Iṣfahān avant de tomber en disgrâce et de quitter l'Iran pour s'installer en Syrie en 562/1167. C'est alors qu'il entra au service des Zenguides, puis des Ayyoubides dont il écrivit également l'histoire et pour lesquels il représente une source centrale. Son œuvre concernant les Seldjoukides est une histoire des vizirs ayant été au service des sultans rédigée en arabe ; il se servit pour cela de sources de première main. Outre les documents familiaux qu'il a pu utiliser, quoi qu'en quantité négligeable selon David Durand-Guédy¹⁸⁶, al-Iṣfahānī s'est abondamment basé sur les écrits d'Anūršiwān b. Ḥālid (mort *ca.* 528/1134-35) qui fut un secrétaire ayant monté tous les échelons de l'administration jusqu'à devenir vizir sous Muḥammad Tapar puis Maḥmūd II¹⁸⁷. Les textes de ce dernier, notamment ses mémoires, sont perdus et ne sont connus que par al-Iṣfahānī qui en fait sa

¹⁸⁴ Sur cet auteur, voir notamment H. Massé, « 'Imād al-Dīn », *EI*² et D. S. Richards, « 'Emād-al-Dīn Kāteb, Abū 'Abd-Allāh Moḥammad », *Elr* ; L. Richter-Bernburg, *Der Syrische Blitz*, p. 25-136.

¹⁸⁵ Le seul manuscrit conservant l'ouvrage se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque nationale de France, sous la cote Arabe 2145 et daté du XVII^e siècle. Il est composé de 325 feuillets reliés et est écrit en *nashī*.

¹⁸⁶ D. Durand-Guédy, « Mémoires d'exilés... », p. 183.

¹⁸⁷ Les dates de naissance et mort ne sont pas connues. Il semble commencer sa carrière sous Malikšāh et connaît sa dernière disgrâce en 522/1128. Suite à cela, il se retire à Baḡdād où il réside encore six années durant lesquelles il rédige ses mémoires. Voir *Ibid*, p. 184.

source principale quand il ne fut pas lui-même témoin des évènements. Si l'ouvrage représente une source rare pour l'histoire seldjoukide, il n'est néanmoins pas dénué d'une forte orientation idéologique. D. Durand-Guédy a bien montré qu'al-Işfahānī partageait avec Anūršiwān un certain ressentiment à l'égard de l'évolution de l'empire après la mort de Malikšāh, ce qui les amène à survaloriser la grandeur des sultans du V^e/XI^e siècle, par opposition aux sultans du VI^e/XII^e siècles jugés décadents. Cette vision est en partie motivée par une série d'évènements ayant chassé Anūršiwān et la famille d'al-Işfahānī loin du pouvoir. Comme le résume D. Durand-Guédy : « Anūršiwān et 'Imād al-Dīn ont tous deux écrit une histoire des serviteurs iraniens de l'État saljūqide, mais c'est une histoire triste, car ils n'y ont plus leur place¹⁸⁸ ».

L'ouvrage d'al-Işfahānī n'a longtemps été connu que par l'abrégé qu'en fit en arabe al-Fatḥ b. 'Alī b. Muḥammad al-Işfahānī Qiwām al-Dīn al-Bundārī (première moitié du VII^e/XIII^e siècle¹⁸⁹) dont nous ignorons à peu près tout¹⁹⁰. Il semble avoir partagé sa vie entre l'Irak et le Bilād al-Şām. Sans doute lié à la cour de l'Ayyoubide al-Mu'azzam (r. 594/1198 – 624/1227), al-Bundārī a essentiellement composé des ouvrages d'histoire, notamment en abrégant la chronique de 'Imād al-Dīn al-Işfahānī. Il a aussi composé une traduction du *Şāhnāma* de Ferdowsi qu'il dédia à al-Mu'azzam en 624/1227. C'est l'abréviation de la chronique d'al-Işfahānī qui en fait un auteur important pour l'étude de la période seldjoukide¹⁹¹.

L'autre grand récit sur les Seldjoukides qui émane d'un auteur établi dans les régions orientales de l'Islam, est celui d'al-Ḥusaynī (début du VII^e/XIII^e siècle) quelque peu postérieur aux trois chroniques irakiennes. De Şadr al-Dīn Abū l-Ḥasan 'Alī b. Abū l-Fawāris Nāşir b. 'Alī l-Ḥusaynī,

¹⁸⁸ *Ibid*, p. 197.

¹⁸⁹ Les dates de naissance et de mort du compilateur ne sont pas connues. Mais il dédicace plusieurs de ses œuvres aux Ayyoubides dans la décennie 620/1223 et la Bibliothèque nationale de France possède un manuscrit autographe daté de 639/1241/1242 (MS arabe 6152).

¹⁹⁰ Voir M. Th. Houtsma et Cl. Cahen, « al-Bundārī », *ET²* ; M. Th. Houtsma, *Recueil de textes...*, vol. II, p. XXXVII-XXXVIII.

¹⁹¹ La seule édition du texte est due à M. Th. Houtsma en 1889.

nous savons peu de choses, si ce n'est qu'il vient du milieu des secrétaires¹⁹². De fait, la question de la paternité des *Aḥbār al-dawla al-salḡūqiyya* a fait l'objet de longues discussions¹⁹³. Une majorité des historiens¹⁹⁴ s'accorde sur le fait que l'auteur Ṣadr al-Dīn al-Ḥusaynī est natif de Nīšāpūr et assumait la charge de *mustawfi* (fonctionnaire en charge des affaires fiscales) pour le compte du Ḥwārazm Šāh 'Alā' al-Dīn b. Tekeš (r. 596/1200 – 617/1220). Il aurait composé une histoire beaucoup plus longue, appelée *Zubdat al-tawārīḥ*. Muḥammad 'Awfi raconte qu'al-Ḥusaynī a aussi écrit une *Tārīḥ-i Ḥwārazm-Šāhī*¹⁹⁵. Ce serait donc une connaissance ou un littérateur qui aurait repris et abrégé les œuvres d'al-Ḥusaynī au VII^e/XIII^e siècle pour donner le texte que nous connaissons aujourd'hui. Les *Aḥbār*, rédigés en arabe, ne cachent pas leur sympathie extrême pour la dynastie seldjoukide dont ils font l'histoire et s'inscrivent dans la nouvelle habitude historiographique des chroniques de dynasties¹⁹⁶. Par ailleurs, l'auteur a clairement connaissance du *Nuṣrat al-fatra* d'al-Iṣfahānī qu'il cite à l'occasion du récit de Dandanqān¹⁹⁷. Si, sur de nombreux points, al-Ḥusaynī ne modifie pas radicalement notre connaissance de l'histoire seldjoukide par rapport aux trois chroniques irakiennes, il nous permet une connaissance plus fine des campagnes d'Alp Arslān en Anatolie et nous offre quelques détails que les autres chroniqueurs omettent. La dimension panégyrique ne doit cependant pas être oubliée en ce qui concerne ce texte dédié à une dynastie dont le souvenir était déjà entré dans la légende quand l'auteur se mit à la rédaction de son ouvrage¹⁹⁸.

¹⁹² Voir C.E Bosworth, « al-Ḥusaynī », *EI*².

¹⁹³ Voir C.E Bosworth, *The History of the Seljuq state*, p. 4.

¹⁹⁴ À la suite de Qibla Ayaz, Bosworth suit M. Iqbal et Houtsma contre Angelika Hartmann et Hamdani qui soutiennent que l'auteur des *Aḥbār* était un secrétaire de la chancellerie d'al-Nāṣir. Voir C.E Bosworth, *Ibid*, p. 4-5.

¹⁹⁵ 'Awfi, *Lubāb al-albāb*, p. 27.

¹⁹⁶ R.S. Humphreys, *Islamic History*, p. 131.

¹⁹⁷ Al-Ḥusaynī, *Aḥbār al-dawla al-salḡūqiyya*, p. 44-45.

¹⁹⁸ Le texte d'al-Ḥusaynī a été édité à deux occasions. La première édition est du fait de M. Iqbal en 1933. L'édition se base sur un seul manuscrit conservé d'abord au British Museum et aujourd'hui à la British Library, le Supplément Arabe n°550. Une deuxième édition a été entreprise par Muḥammad Nūr al-Dīn en 1406/1986 à Beyrouth. Le texte est très peu différent de l'édition d'Iqbal et offre surtout un commentaire ample sur le contexte historique. Pour des raisons d'accessibilité, nous utilisons l'édition d'Iqbal.

- La descendance du *Salġūqnāma*

À l'inverse des textes évoqués jusque maintenant qui étaient largement indépendants les uns des autres, les chroniques de Rāwandī et de Ġūzġānī sont apparentées en ce qu'elles sont rédigées en persan, qu'elles prennent toutes comme source le *Salġūqnāma* de Ṣahīr al-Dīn al-Nīšāpūrī et qu'elles sont le reflet d'une dynastie sur le point de disparaître ou disparue et dont on écrit la légende.

Le *Salġūqnāma* est un petit ouvrage de Ṣahīr al-Dīn al-Nīšāpūrī, dont on ne sait rien si ce n'est qu'il était le tuteur des derniers princes seldjoukides et qu'il est probablement mort vers 580/1184-85¹⁹⁹. Le texte est un miroir des princes écrit vers 572/1177 pour Ṭuġril III alors qu'il n'était que prince ; l'ouvrage devait répondre à une question simple : comment justifier la présence des Turcs dans l'Orient abbasside alors que l'empire seldjoukide était en ruine ? La dimension didactique de cette œuvre de la cour seldjoukide, sans doute destinée au sultan, est non négligeable ; elle cherche à montrer que la piété est la grande valeur des fondateurs. Ces caractéristiques didactiques et moralisatrices se retrouvent dans toutes les œuvres s'inspirant du *Salġūqnāma*. Il s'agit moins de faire une histoire factuelle que de mettre en scène une histoire seldjoukide telle qu'elle est vue par les lointains descendants de Ṭuġril Beg²⁰⁰.

Muḥammad b. 'Alī Rāwandī (fin VI^e/XII^e siècle – début du VII^e/XIII^e siècle) est l'auteur qui a sans doute fait le plus couler d'encre dans les études seldjoukides²⁰¹. Venu d'une famille de savants de Rāwand, près de Kāšān, il étudia le *fiqh* de rite hanafite à Hamadān entre 570/1174 et 580/1184, puis devint secrétaire dans l'administration de Ṭuġril III. L'emprisonnement, puis la chute de ce dernier amena Rāwandī à trouver un nouveau patron qui pouvait apprécier les qualités de calligraphe et de

¹⁹⁹ Voir C. E. Bosworth, « Nīshāpūrī », *EI*² ; A. C. S. Peacock, *The Great Seljuk Empire*, p. 14 ; J. S. Meisami, *Persian Historiography...*, p. 229-234.

²⁰⁰ Nous nous basons sur la seule édition critique parue à ce jour, faite par A.H. Morton en 2004.

²⁰¹ Voir C. Hillenbrand, « Rāwandī », *EI*² ; C. Hillenbrand « Some Reflections on Seljuq Historiography », p. 73-88 ; J. S. Meisami, « Rāwandī's *Raḥat al-šudur...* » ; J. S. Meisami, *Persian Historiography...*, p. 237-255.

poète du chroniqueur. C'est Šihāb al-Dīn al-Kāšānī qui joua ce rôle et poussa Rāwandī à rédiger le *Rāḥat al-šudūr wa āyat al-surūr* en 599/1202²⁰². Une fois le texte rédigé, ne pouvant plus le vendre aux Seldjoukides de Perse déchus, il alla proposer le manuscrit aux Seldjoukides de Konya qui le lui achetèrent. Le statut du *Rāḥat al-šudūr* a fait l'objet d'un intense débat parmi les historiens. Après avoir été abondamment utilisée pour faire l'histoire seldjoukide²⁰³, cette histoire fut tout autant critiquée²⁰⁴. En effet, elle n'apporte que peu d'informations par rapport à sa source, le *Salǧūqnāma*. Le *Rāḥat* est par ailleurs ouvertement une œuvre poétique qui prend la forme d'un panégyrique de la famille seldjoukide. Il ne s'agit pas tant de restituer les faits que de créer la base d'une geste mémorable seldjoukide, à une époque où les exploits des Tuǧril Beg, Alp Arslān et Malikšāh sont bien lointains²⁰⁵. C'est sous cet aspect qu'il tend aujourd'hui à être réutilisé dans les études historiques. Il est par ailleurs révélateur de la manière dont les Seldjoukides de la fin du VI^e/XII^e siècle comprenaient des actions de leurs prédécesseurs du V^e/XI^e siècle. Le texte de Rāwandī offre enfin l'intérêt de nous restituer quelques passages du *Maliknāma* qu'il a lu mais qui sont perdus pour nous.

Minhāǧ al-Dīn Abū 'Amr 'Uṭmān b. Sirāǧ al-Dīn Muḥammad al-Ġūzǧānī est un historien persan, né dans les terres ghourides en 589/1193 et mort en Inde après 658/1260²⁰⁶. Né dans une famille d'officiers de la cour ghouride, il fuit en Inde après les invasions mongoles. Son œuvre monumentale, le *Ṭabaqāt-i nāširi* est composé sur la fin de sa vie, entre 657/1259 et 658/1260²⁰⁷. C'est une histoire universelle qui traite, après les origines, les rois persans pré-islamiques et les temps de Muḥammad, des dynasties musulmanes classées par origines. Il y a tout d'abord les dynasties

²⁰² Le texte a fait l'objet d'une édition par M. Iqbāl en 1921 qui reste l'édition de référence.

²⁰³ Voir E. G. Browne, « Account of a rare, if not unique, manuscript history of the Seljuqs », p. 649-687.

²⁰⁴ Voir par exemple la volonté de s'en passer manifestée par Claude Cahen en 1965 dans son article « Čaǧhrī-Beg » de l'*EP²*.

²⁰⁵ C. Hillenbrand « Some Reflections on Seljuq Historiography », p. 73-88.

²⁰⁶ Voir C.E. Bosworth, « Menhāj-e Serāj », *EP²* ; A. S. Bazmee Ansari, « al-Djūzǧānī », *EP²*.

²⁰⁷ Nous nous appuyons sur l'édition de 'Abd al-Ḥayy Ḥabībī, parue en 1363š/1984.

d'origine persane, puis les dynasties turques qui ont régné sur les régions persanes. C'est dans cette dernière partie que s'inscrit l'histoire des Seldjoukides. L'ouvrage se conclut sur l'arrivée des hordes d'Infidèles, à savoir les Mongols. Malgré son caractère relativement tardif, l'ouvrage présente l'intérêt d'avoir eu connaissance de sources orientales pour l'histoire de ces régions, qui sont aujourd'hui perdues pour nous.

3/ *L'adab* persan

À côté des sources historiques qui traitent principalement ou incidemment des Seldjoukides, nous pouvons trouver encore quelques informations dans les textes d'*adab* rédigés en persan par des auteurs ayant connu des savants et poètes proches du milieu seldjoukide. Outre le point de vue différent des historiographes qui nous est proposé par ces ouvrages, ils présentent l'intérêt d'être souvent plus anciens que les chroniques et dictionnaires biographiques. Leur matière remonte quant à elle à la fin du V^e/XI^e siècle.

Né à la fin du V^e/XI^e siècle, Niẓāmī 'Arūḏī Samarqandī est un poète de la cour ghuride qu'il servit pendant 45 ans²⁰⁸. Nous savons très peu de choses quant à son sujet, sinon qu'il voyagea à travers le Ḥurāsān et l'Asie centrale et rencontra les grandes figures poétiques de son temps (Ḥayyām et Mu'izzī notamment). Il tint d'eux plusieurs anecdotes qu'il retranscrit dans la seule œuvre qui soit parvenue jusqu'à nous, les *Čahār maqāla*²⁰⁹. Cet ouvrage est composé de quatre discours sur les grandes disciplines (littérature, médecine, astrologie et art du secrétariat) accompagnés d'anecdotes dont certaines se rapportaient au V^e/XI^e siècle. Elles furent transmises à l'auteur à travers des témoins

²⁰⁸ Voir E.G. Browne, *A Literary History of Persia*, p. 336-341 ; Ġolām-Ḥosayn Yūsufi, « Čahār maqāla », *EIr* ; H. Massé, « Niẓāmī 'Arūḏī Samarqandī », *EI*².

²⁰⁹ L'ouvrage a fait l'objet d'une édition en 1388š/2009 par Muḥammad Qazwinī.

de la scène quand elles n'avaient pas un caractère autobiographique²¹⁰. Même s'il faut prendre avec prudence les histoires racontées, elles nous offrent un des témoignages les plus proches de la cour seldjoukide du V^e/XI^e siècle.

Mufaḍḍal b. Sa'd al-Māfarruḥī est parfaitement inconnu, si ce n'est quelques bribes d'information laissées dans son *Kitāb Maḥāsin Iṣfahān*, rédigé semble-t-il sous le règne de Malikšāh²¹¹. Étant donné l'abondance de textes poétiques dans son histoire d'Iṣfahān, il est vraisemblable qu'il fut un lettré issu d'une bonne famille iṣfahānie. Il parle de son père comme d'un cheikh et son grand-père aurait été poète de la suite du bouyide 'Aḍud al-Dawla. Le texte désigne par ailleurs un milieu de littéraires plus que de savants en ce qu'il fait peu cas des personnalités religieuses d'Iṣfahān. Il est en revanche prolix en description des bâtiments les plus importants de la ville, en vers à la louange de la localité et en contes pré-islamiques. Le texte nous intéresse aussi par ses panégyriques en faveur des gouverneurs bouyides ou seldjoukides qui éclairent notre connaissance de l'administration seldjoukide.

Ces sources extérieures au monde seldjoukide sont les plus nombreuses. Elles peuvent néanmoins être complétées par quelques textes directement issus du pouvoir seldjoukide.

B) Les sources issues du pouvoir seldjoukide

Les sources provenant du milieu seldjoukide sont rares et ne nous donnent jamais accès aux sultans ou aux émirs. Nous ne disposons d'aucun document en turc (qu'il soit historique ou

²¹⁰ C'est par exemple le cas de Mu'izzī qui raconte à l'auteur la manière dont il obtint sa promotion sous Malikšāh. Voir Nezāmī 'Arūḍī, *Čahār Maqāla*, p. 161-164.

²¹¹ Voir R. Bulliet, « al-Māfarrūkhī », *EF* ; D. Durand-Guédy, « *Maḥāsen Eṣfahān* », *EIr*.

littéraire). Par ailleurs nous ne parvenons pas à retrouver les liens – s'ils ont existé – entre la littérature persane dans le milieu seldjoukide et les commanditaires. L'ouvrage le plus important quant à l'histoire seldjoukide produit par la cour – le *Maliknāma* – est perdu. Nous devons donc nous appuyer sur quelques textes de genres, contextes de production et auteurs radicalement différents, ce qui ne facilite pas pour l'historien l'accès au pouvoir seldjoukide.

1/ L'*adab* seldjoukide

Sous le titre d' « *adab* seldjoukide », nous regroupons trois textes très différents : un livre devant fixer les traditions orales, un livre d'histoire polémique et un miroir des princes. Mais au-delà de cette diversité formelle, nous regroupons ces trois écrits car ils ont pour point commun d'être les seules sources écrites émanant d'un milieu lettré seldjoukide.

- Le *Maliknāma*

Le *Maliknāma* est un texte, sans doute écrit à la cour d'Alp Arslān, retraçant l'histoire des Seldjoukides jusqu'aux années 451/1060. Ce texte devait probablement s'appuyer en grande partie sur des traditions orales turques et peut-être sur certains documents également perdus. S'il n'est pas parvenu jusqu'à nous, on sait que l'ouvrage fut abondamment copié, recopié, traduit et transporté à travers l'Orient abbasside. Des auteurs aussi différents que Bar Hebraeus²¹², Ibn al-At̄ir, Rāwandī ou

²¹² Abū l-Faraġ ibn al-'Ibrī plus connu sous son nom syriaque de Bar Hebraeus (622-684/1225-1286) est un religieux qui fut moine puis évêque jacobite de Gūbbāš avant de devenir Métropolitain de Ḥalab et enfin d'accéder à la tête de l'Église jacobite sous domination persane. Il aurait composé plus de 31 ouvrages sur des sujets aussi divers que la théologie, la philosophie, l'histoire, la grammaire et les sciences. De son œuvre, nous retiendrons pour notre période sa vaste *Chronographie*, vaste histoire universelle depuis la Création jusqu'à l'époque de Bar Hebraeus. Voir J. B. Segal, « Ibn al-'Ibrī », *IE*².

Mīrḡ wānd²¹³ disent avoir eu le texte entre les mains et y avoir trouvé des informations. Rāwandī dit même en citer des extraits.

Bien que perdu pour nous aujourd'hui, ce texte est un monument incontournable pour la formation de l'historiographie seldjoukide en tant qu'il fut la source de nombreuses chroniques. Son importance a d'ailleurs été régulièrement soulignée, car il a longtemps été considéré comme l'unique source qui ne serait pas exogène aux Seldjoukides. Sans minorer l'importance du *Maliknāma*, il faut néanmoins nuancer ce propos, comme nous le verrons par la suite. Dès 1949, Claude Cahen propose l'hypothèse selon laquelle l'ouvrage reflète en persan ce qui se disait dans les milieux proches d'Alp Arslān et de Ṭuḡril Beg²¹⁴. Il rajoute :

De ses limites on peut conclure qu'il concernait les seules origines seljukides, peut-être avec l'idée de les ajouter aux récits du *Shah-nameh* qui, traitant de la même région plus anciennement, les ignorait, ou de raccrocher leur histoire aux ouvrages plus généraux d'histoire iranienne avec lesquels, une fois les Seljukides maîtres de l'Iran, elle se continuait. Il se peut naturellement que, pour la dernière partie de son exposé, l'auteur du *Malik-nameh* ait mis à profit quelque-une de ces histoires iraniennes dont, comme par hasard, les deux antérieures à lui qui nous sont parvenues s'arrêtent aussi après Dandanqan.²¹⁵

Après avoir proposé une reconstitution du texte, il propose une histoire du début des Seldjoukides à partir du *Maliknāma* pour les périodes pré-migratoires et à partir des autres sources pour la suite²¹⁶. Ce texte a fait l'objet d'une nouvelle étude par A. C. S. Peacock²¹⁷, qui mit en évidence le dynamisme de l'historiographie seldjoukide et ses évolutions. Surtout, en se basant sur les nombreux historiens qui ont repris le texte (Ibn al-Aṭīr, Bar Hebraeus et Mīrḡ wānd notamment),

²¹³ Historien timouride (836-903/1433-1498). Né à Buḡārā, il profita du patronage du poète et homme d'État Mīr 'Alī Šīr Nawā'ī et rédigea en persan une monumentale histoire universelle, intitulée *Rawḡat al-ṣafā' fi sīrat al-anbiyā' wa-l-mulūk wa-l-ḫulafā'*.

²¹⁴ Claude Cahen, « Le Malik nāmé et l'histoire des origines Seljukides ».

²¹⁵ *Ibid*, p. 36-37.

²¹⁶ *Ibid*, p. 41-65.

²¹⁷ A. C. S. Peacock, *Early Seljuq history*, p. 27-47 ; A. C. S. Peacock, « Court Historiography of the Seljuq Empire ... », p. 327-345.

Andrew Peacock fait apparaître une « *Maliknāma* tradition »²¹⁸ dont il se sert pour mettre en évidence, par exemple, la volonté des Seldjoukides de se rattacher aux Khazars²¹⁹.

Cette tradition du *Maliknāma* se serait divisée en trois branches selon Andrew Peacock²²⁰. Une première branche serait un texte révisé de la fin du V^e/XI^e siècle ou du VI^e/XII^e siècle. Elle nous serait conservée par al-Ḥusaynī et Ibn al-Aṭīr. La seconde branche serait constituée par la version syriaque que nous transmet Bar Hebraeus. Enfin, la troisième branche serait une traduction arabe du *Maliknāma* attestée par Ibn Tiqtaqā (660-709/1262-1309) et Ibn al-ʿAdīm.

- *Le Kitāb tafḍīl al-atrāk ʿalā sālir al-aḡnād*

Abū l-ʿAlāʾ ibn Ḥassūl (V^e/XI^e siècle), auteur du *Kitāb tafḍīl al-atrāk ʿalā sālir al-aḡnād*, reste relativement mal connu²²¹. Son texte a reçu à l'inverse une certaine postérité même s'il est lacunaire et difficilement classable dans les catégories littéraires²²². Ibn Ḥassūl est un fonctionnaire seldjoukide qui reçoit une commande du vizir al-Kundurī dans la décennie 441/1050. Les Seldjoukides étaient alors en train de conquérir la Perse et l'Irak, détrônant par la même les Bouyides. L'ouvrage d'Ibn Ḥassūl est un ouvrage polémique aussi bien destiné à noircir l'image des Bouyides qu'à valoriser les Turcs, c'est-à-dire les Seldjoukides. Le texte qui nous est parvenu est bien maigre par rapport à ce que dut être l'original et n'offre aucune information factuelle que l'on puisse retenir. Mais il est intéressant à double titre. Tout d'abord il est l'un des rares documents émanant d'un

²¹⁸ A. C. S. Peacock, *Early Seljūq history*, p. 27.

²¹⁹ *Ibid*, pp. 27-35.

²²⁰ *Ibid*, p. 32.

²²¹ Voir Brockelmann, *GAL*, Supl. I, p. 553 (Brockelmann laisse une coquille en notant « Haul » au lieu de « Hassul ») ; Y. Frenkel, *The Turkic Peoples in Medieval Arabic Writings*, p. 68.

²²² Le texte nous est connu par un seul manuscrit (C. Brockelmann, *GAL*, Supl. I, p. 553) qui a été retranscrit par Abbas Azzavi dans la revue turque *Belleten* en 1940. Le texte arabe y est suivi d'une traduction turque.

membre de l'État seldjoukide qui soit parvenus jusqu'à nous, *a fortiori* pour une époque aussi haute. En outre, il révèle l'idéologie promue par le pouvoir seldjoukide et nous montre un souci bien réel de la part des sultans quant à leur image et à leur promotion auprès de populations récemment conquises ou en train d'être soumises.

- Le *Siyar al-mulūk*

Le *Siyar al-mulūk* ou *Siyāsatnāma*²²³ aurait été rédigé par le célèbre vizir Nizām al-Mulḳ (408-485/1018-1092) en deux temps – 479/1086 et 485/1092 – et était un miroir des princes destiné à Malikšāh²²⁴. Nizām al-Mulḳ y dresse le portrait de l'empire idéal en s'appuyant sur les *exempla* tirés de l'histoire sassanide, islamique, abbasside, samanide, ghaznévide ou encore seldjoukide. Composé de 50 chapitres, l'ouvrage est le seul texte issu avec certitude du milieu seldjoukide.

La question de la paternité du *Siyar al-mulūk* est une question qui reste très débattue dans la recherche, opposant les partisans d'une rédaction due à Nizām al-Mulḳ et ceux d'une rédaction largement postérieure. Comme le souligne A. Khismatulin, « disposant de leurs propres partisans, les deux points de vue survivent toujours, soutenus par de nouveaux arguments pour ou contre. [...] Aucune faction n'a fourni une réponse à cette question centrale qui prouverait de manière

²²³ Nous suivons l'avis de Charles-Henri de Fouchécour qui considère que le titre original est *Siyar al-Mulūk* alors que le titre persan, *Siyasatnāma* est une interpolation postérieure ; voir C.-H. de Fouchécour, *Le Sage et le Prince en Iran médiéval*, p. 384. Nous nous contentons ici d'une très rapide présentation car l'ouvrage sera étudié en détail par la suite ; voir partie II, chapitre 3.

²²⁴ L'ouvrage a été édité une première fois en 1892 par l'orientaliste Charles Scheffer. Cette édition du texte était accompagnée d'une traduction française qui a été rééditée sans modification par Sindbad dans les années 1980. L'édition critique du texte a été entreprise en 1962 par Hubert Darke, également traducteur de l'ouvrage en anglais. Le texte établi par Darke a été amélioré dans une réédition de 1968 en retenant quelques leçons du manuscrit de Tabriz daté de 672/1273. Il faut noter l'existence d'une édition du texte par Altay Kaviman à Ankara en 1976 ; néanmoins ce texte n'est basé que sur un manuscrit plus tardif (724/1324). C'est pour cette raison que nous avons conservé le texte de Darke comme édition de travail.

indubitable leurs affirmations ²²⁵». Pendant très longtemps, l'édition de Schefer faisant autorité, la question de la paternité avait été réglée par l'exorde du *Siyar al-mulūk* dans lequel le copiste, nommé al-Mağribī, expliquait que Malikšāh avait demandé à plusieurs hauts fonctionnaires de faire un portrait de l'empire seldjoukide avec des propositions pour l'améliorer²²⁶. Nizām al-Mulk aurait rendu son rapport en 479/1086 ; celui-ci comportait alors 39 chapitres. Il aurait complété son texte pour atteindre 50 chapitres quelques temps avant son assassinat en 485/1092. Cette version s'imposa comme la *doxa* sur l'histoire du *Siyar al-mulūk*, et l'est encore d'une certaine manière. En 1949 Boris Zakhoder, traducteur russe de l'ouvrage, contesta cette idée dans le commentaire qui accompagnait sa traduction russe du texte. Il soutenait que Nizām al-Mulk n'avait composé qu'une petite partie du *Siyar al-mulūk*. Cette version aurait été considérablement augmentée par la suite, notamment par al-Mağribī²²⁷. L'argumentation de Zakhoder n'emporta pas l'avis des historiens et n'a parfois même pas été relevée²²⁸ ; même lorsqu'elle le fut, elle ne fut pas acceptée avec tout ce qu'elle impliquait²²⁹. La polémique connut une nouvelle évolution avec le travail d'Hubert Darke. En effet, celui-ci estimait que les doutes étaient dus à une médiocre tradition manuscrite, contrairement au manuscrit qui servit de base à son édition et à sa traduction en anglais²³⁰. Cette nouvelle tradition manuscrite supprimait tous les doutes possibles sur l'authenticité du *Siyar al-Mulūk*²³¹. M.

²²⁵ A. Khismatulin, « Two Mirrors for Princes... », p. 95-96 : « Having their own followers, both views still survive, supported by additional arguments for and against. [...] Neither faction provides an answer to the central questions that would incontrovertibly prove their statements ».

²²⁶ Voir p. 1-5 de Nizām al-Mulk, *Siyāsatnāmeḥ*, éd. Schefer.

²²⁷ Pour la présentation détaillée de l'argumentation de Zakhoder, voir M. Simidschieva, « Siyāsat-Nāme revisited », p. 661-665.

²²⁸ C.-H. de Fouchécour, *Le Sage et le Prince*, p. 381-382.

²²⁹ G. Lazard, qui cite Zakhoder et suit son idée d'un Mağribī qui a allongé le texte initial, note que le manuscrit Schefer conserve un texte très ancien et reprend l'idée d'une composition en deux temps par Nizām al-Mulk, voir *Monuments de la prose persane*, vol. 1, p. 113-16.

²³⁰ Voir Nizām al-Mulk, *The Book of government...*, trad. H. Darke, p. XI-XII.

²³¹ En effet, pour Darke, le Naḥğavānī était une copie faite sur l'autographe du *Siyar al-Mulūk* et sur un autographe non modifié, puisque son copiste, pour Darke, était un illettré. L'idée d'une authenticité assurée par la découverte de cette nouvelle tradition manuscrite est d'ailleurs exprimée par A. K. S. Lambton, « The Dilemma of Government », p. 55.

Simidchieva, dans une contribution de 1995 reprend le débat et conteste les arguments de Zakhoder²³² pour affirmer la paternité nizāmienne²³³. La question est réouverte à la fin des années 2000 par Alexeï Khismatulin qui reprend les thèses de Zakhoder en les peaufinant²³⁴. Il propose notamment une identification du fameux al-Mağribī en l'assimilant au poète Mu'izzī qui aurait repris une première version du texte, écrite par Nizām al-Mulk et l'aurait considérablement allongée pour le présenter à Muḥammad Tapar. Les arguments de Khismatulin ont été contestés récemment par Neguin Yavari, notamment dans la notice de *l'Encyclopedia Iranica*²³⁵ et qui est suivie par Andrew Peacock²³⁶. Toute passionnante que soit la quête de la paternité du texte, nous ne souhaitons pas nous engager dans ce débat pour lequel nous n'avons pas de nouveaux éléments à apporter. Nous dirons donc « Nizām al-Mulk » pour désigner l'auteur (ou les auteurs) par commodité, sans pour autant nier la possibilité que le texte ait évolué entre une première version et celle que nous connaissons aujourd'hui. Si nous ne nous prononçons pas sur la question de la paternité, nous nous basons sur les points qui font consensus : il s'agit d'un texte produit par le milieu seldjoukide – probablement des secrétaires ḥurāsāniens – de la fin du V^e/XI^e siècle qui a sans doute fait l'objet d'une augmentation au cours du VI^e/XII^e siècle. À défaut d'être de manière certaine le fruit du vizir seldjoukide, il est le produit d'un groupe dont Nizām al-Mulk était issu.

²³² M. Simidschieva, « Siyāsāt-Nāme revisited ».

²³³ Tout d'abord, elle fait remarquer que le genre de l'*andarz* est par essence polyforme et qu'il est normal qu'il y ait un mélange des genres. Elle fait remarquer que les erreurs notées par Zakhoder sont explicables si on considère qu'un texte de conseils politiques raconte des histoires pour leurs valeurs didactiques et non pour leur valeur historique.

²³⁴ A. Khismatulin, « To Forge a Book in the Medieval Ages » (2008) et « Two Mirrors for Princes... » (2015).

²³⁵ N. Yavari, « Nedham-al-Molk », *Elr*.

²³⁶ A. C. S. Peacock, *The Great Seljuk Empire*, p. 66-67.

2/ La littérature de chancellerie

La littérature de chancellerie est quasi-inexistante pour la période seldjoukide. De cette époque, il ne reste qu'une trentaine de lettres de la chancellerie de Sanğar, alors qu'il est sultan du Ĥurāsān et quelques lettres datant d'Alp Arslān et de Malikšāh.

Les lettres datées du V^e/XI^e siècle sont connues à travers le *Munša'āt* d'Abū l-Qāsim Ivağli Ĥaydar qui est un recueil d'*inšā'* du XI^e/XVII^e siècle. L'ouvrage est dédié à Şafī Šāh (1019-1052/1611-1642), mais a été complété sous son successeur Šāh 'Abbās II (1042-1077/1632-1666). Le *Munša'āt* n'a pas encore été édité et est connu sous la forme de trois manuscrits²³⁷. Les textes datés d'Alp Arslān sont quatre lettres d'investiture : une concerne Nizām al-Mulk qui est nommé au poste de vizir de Malikšāh ; une deuxième investit un certain 'Amīd al-Mulk de la province du Qūhistān ; la troisième est adressée à un prince du Ĥwārazm ; la dernière est adressée à un religieux qui reçoit la charge de cadi. Ces documents ont fait l'objet d'une traduction et d'une étude par Heribert Horst²³⁸, qui ne remet pas en doute l'authenticité des documents²³⁹. Il faut néanmoins faire preuve d'une certaine prudence tant le témoin qui nous le transmet est postérieur à l'écriture du document. Même authentiques, ces lettres sont par ailleurs pauvres en information, car très stéréotypées, comme le veut le genre des modèles de chancellerie. Les dates d'écriture ne sont jamais retranscrites et le destinataire n'est pas toujours mentionné.

Le seul véritable recueil de documents de chancellerie seldjoukide est le '*Atabat al-katāba*, compilation de textes administratifs faite par le secrétaire Muntağab al-Dīn Badī' Atābeg Ĝuwaynī,

²³⁷ H. Horst évoque celui du British Museum Persia Add. 7688 (aujourd'hui British Library Add 7688), un deuxième à la Rylands Library de Manchester sous la côte 834 et un troisième manuscrit appartenant au Dr. Mahdī Bayānī. Voir H. Horst, *Die Staatsverwaltung...*, p. 10.

²³⁸ *Ibid*, p. 103, 113, 140, 147.

²³⁹ *Ibid*, p. 10.

dans la seconde moitié du VI^e/XII^e siècle. Il s'agit de 38 lettres provenant de la chancellerie de Sanğar, pour laquelle Muntağab al-Dīn a travaillé. Ces lettres ont été publiées en 1950 par A. Iqbāl et M. Qazwīnī.

Il faut enfin signaler une collection de textes conservés à Saint-Pétersbourg mais qui n'ont été que partiellement publiés par Barthold²⁴⁰ ou par Horst²⁴¹.

Si ces documents sont intéressants pour notre étude – et exceptionnels pour la période – ils n'apportent pas autant d'informations que l'on pourrait en attendre. Les lettres attribuées à Alp Arslān sont stéréotypées et ont pu être modifiées pour répondre à un idéal du document de chancellerie. Les lettres datant de Sanğar concernent quant à elles le Ḥurāsān exclusivement et nous informent peu sur le fonctionnement du pouvoir en dehors des éléments traditionnels des pouvoirs musulmans médiévaux.

*

Les sources textuelles à notre disposition présentent donc plusieurs décalages qui nous éloignent de la compréhension du pouvoir. Le décalage est non seulement dû à leur caractère exogène pour la très grande majorité d'entre-elles, mais aussi aux écarts temporels, linguistiques et culturels entre les chroniqueurs conquis et les sultans conquérants. En dehors de la chronologie qui nous est transmise par cette documentation, les sources littéraires nous informent plus sur l'idéologie des rédacteurs de la fin de la période médiane que sur celle des sultans turcs. Cela rend d'autant plus nécessaire une étude complète des monnaies qui nous sont parvenues et qui sont aujourd'hui majoritairement dans des collections publiques ou privées.

²⁴⁰ V. V. Barthold, *Turkestan v Epokhu Mongolskogo Nashestviya. Chast'I: Teksty*.

²⁴¹ A. C. S Peacock, *The Great Seljuk Empire*, p. 17.

III. Les collections numismatiques et le corpus monétaire seldjoukide

Peu des monnaies sur lesquelles nous avons travaillé sont issues de chantiers de fouilles archéologiques. Notre corpus est donc basé sur les monnaies conservées dans des collections publiques et privées qui se sont constituées essentiellement à partir du XIX^e siècle.

A) Les collections occidentales

Les Européens commencèrent à la période moderne à collectionner des monnaies orientales ; les premières publications furent plus tardives et remontent au XVIII^e siècle²⁴². Mais c'est avant tout à partir du XIX^e siècle que les grandes collections publiques se forment en France, en Grande-Bretagne, en Allemagne et en Russie. À partir du XX^e siècle, les États-Unis avec l'American Numismatic Society entrent dans le club des grandes collections occidentales.

1/ La Bibliothèque nationale de France

L'actuel département des monnaies, médailles et antiques de la Bibliothèque nationale de France (BnF) est l'héritier de l'ancien Cabinet des médailles du Roi qui rassemblait les collections particulières du souverain et qui connut sous Louis XIV une impulsion nouvelle. Rattaché à la Bibliothèque nationale au XIX^e siècle, elle augmente au même moment considérablement ses

²⁴² La première monographie de numismatique orientale est celle de Georg Jacob Kehr en 1724. Il s'agissait de l'étude d'un trésor trouvé près de Gdansk.

collections de monnaies islamiques commencées sous l’Ancien Régime, grâce aux acquisitions dans les espaces de vente. Quelques dons, notamment d’Arlette Nègre a augmenté la collection dans l’après-guerre.

Le département possède aujourd’hui 240 monnaies des Grands seldjoukides et 10 monnaies des Seldjoukides de Kirmān. Cette collection couvre l’ensemble de la période et la plupart des régions. Elles ont été publiées Gilles Hennequin en 1980²⁴³.

2/ Les collections anglaises : le British Museum et l’Ashmolean Museum

- Le British Museum

Des monnaies faisaient déjà partie de la collection de Hoans Sloan qui fut la matrice du British Museum fondé en 1753. Fondé en 1860, le département le Department of Coins and Medals est déjà considérablement enrichi par les achats et les dons de collections privées tout au long des XIX^e et XX^e siècle. La collection des monnaies islamiques a fait l’objet d’une première publication par le grand numismate Stanley Lane-Poole entre 1875 et 1890²⁴⁴. Mais en l’absence de mise à jour, ce catalogue est aujourd’hui largement obsolète, tant la collection a évolué depuis la fin du XIX^e siècle.

Le British Museum possède aujourd’hui 200 monnaies seldjoukides qui couvre l’ensemble de la période. Principalement issue des achats à des ventes aux enchères pendant les XIX^e et XX^e siècle, la collection a cru ces dernières années du fait de dons de collectionneurs.

²⁴³ G. Hennequin, *Catalogue des monnaies musulmanes de la Bibliothèque nationale...*

²⁴⁴ Les monnaies seldjoukides sont publiées dans le volume 3 (1877) et le volume 9 (1889).

- L'Ashmolean Museum

L'Ashmolean museum, musée de l'université d'Oxford, est fondé en 1682 grâce à la donation de l'antiquaire Elias Ashmole à l'université. Dès cette époque, des monnaies sont dans les collections. La distinction des monnaies des autres aspects de la collection du musée se fait avec la fondation de l'Heberden Coins Room en 1922. Il s'agit de l'aboutissement du projet d'Arthur Evans de rassembler l'ensemble des monnaies du musée et des différentes entités de l'université.

L'Heberden Coins Room possède aujourd'hui 40 monnaies de la période seldjoukide, toute consultable en ligne²⁴⁵.

3/ Tübingen

L'Allemagne s'est très vite imposée, dès le XIX^e siècle, comme un des centres des études sur les monnaies islamiques avec des centres importants comme l'université de Iéna, le cabinet des monnaies de Berlin ou encore l'université de Tübingen²⁴⁶. Dans le domaine des monnaies islamique, c'est la Forschungsstelle für Islamische Numismatik Tübingen (FINT) qui contient aujourd'hui la collection la plus considérable (75 000 monnaies). Le fond a été partiellement publié dans la collection des *Sylloge Numorum Arabicorum Tübingen (SNAT)*, qui compte aujourd'hui 10 volumes. Le fond fait également l'objet d'une numérisation, qui n'est cependant pas arrivée jusqu'aux monnaies seldjoukides.

²⁴⁵ Voir le site <https://hcr.ashmus.ox.ac.uk/collection/6>.

²⁴⁶ Sur l'histoire de la recherche numismatique islamique en Allemagne, voir notamment S. Heidemann « Das Orientalische Münzkabinett Jena... » et « Orientalistik und Orientalische Numismatik in Jena ».

Aujourd'hui, 79 monnaies seldjoukides de la collection de la FINT ont été publiées. Il s'agit des monnaies produites par les ateliers du Ḥurāsān, de Bactriane et d'Asie centrale.

4/ L'American Numismatic Society

L'American Numismatic Society est une association de numismatique new-yorkaise fondée en 1858 qui intègre l'American Numismatic and Archaeological Society en 1865. En 1907, elle reprend le nom d'American Numismatic Society. Elle est devenue très vite un des acteurs incontournables du monde de la numismatique (la collection est composée de plus de 800 000 monnaies aujourd'hui), non seulement par les importants achats qu'elle peut faire, mais aussi par les dons importants qu'elle a reçus et qu'elle reçoit encore.

L'American Numismatic Society dispose aujourd'hui de 282 monnaies seldjoukides, toutes consultables en ligne, pour la plupart avec une photographie de la monnaie²⁴⁷.

5/ Les collections russes

La numismatique islamique russe naquit à la fin du XIX^e siècle avec la constitution des premières collections privées et publiques et avec les premières publications, souvent par des savants allemands ou français. Les numismates européens furent vite remplacés par des numismates russes ou originaire des républiques soviétiques. Deux collections principales ont contribué à cette étude : celle de l'Ermitage de Saint-Pétersbourg et celle du Musée Historique d'État de Moscou. Nous

²⁴⁷ Voir le site de consultation <http://numismatics.org/search/?lang=fr>.

n'avons pas pu nous rendre auprès de ces institutions pour examiner les monnaies et nous avons donc dû travailler à partir du catalogue de Tirkeš Khodzaniyazov qui n'est sans doute pas à jour et ne tient pas compte des éventuelles acquisitions ou des réattributions de collections suite à la chute de l'URSS.

- La collection de l'Ermitage

Fondé en 1764 par Catherine II, le musée de l'Ermitage devait symboliser la grandeur nouvelle de la Russie par la prestigieuse collection d'œuvres d'art de l'impératrice. Le département de numismatique est l'un des plus importants de l'institution, nourri non seulement par les achats ou la nationalisation de certaines collections après la Révolution d'Octobre, mais aussi par la collecte des monnaies trouvées en fouille dans l'espace russe, puis soviétique. Pour l'aire islamique, les collections rassemblent plus de 180 000 monnaies dont d'importantes séries de monnaies centro-asiatiques.

Pour la période seldjoukide, T. Khodzaniyazov publie 107 monnaies.

- Le Musée Histoire d'Etat

Le musée est fondé en 1872 par un groupe de savants russes (notamment Ivan Zabéline et Alexeï Sergerovitch Ouvarov) afin de promouvoir l'histoire de la Russie. Il est inauguré par Alexandre III en 1883 avec des collections de monnaies dès l'origine du fait de dons. Le département de numismatique est créé suite à la Révolution de 1917 avec la nationalisation d'importantes collections privées, notamment constituées de monnaies orientales et de médailles russes. Aujourd'hui, le département possède 138 000 monnaies orientales.

Pour la période seldjoukide, T. Khodzaniyazov donne 42 monnaies.

B) Les collections orientales

1/ La collection du Caire

La Bibliothèque nationale du Caire (Dār al-Kutub) appartient aux institutions nées de la Naḥḍa. Le projet fut initié par Rifā‘a al-Ṭaḥṭāwī et inauguré en 1870 par le khédivé Isma‘īl Pacha. Si l'objectif premier de la Bibliothèque était de rassembler des manuscrits et livres arabes, elle rassembla aussi une collection de monnaie, relativement modeste comparée à sa collection de manuscrits. En effet, en 1982, date de publication du catalogue, elle comportait 5 269 monnaies en sus de trésors non publiés alors.

Sa collection de monnaies, a été publiée une première fois par Lane-Poole en 1897 puis à nouveau en 1982 par les soins de l'American Research Center in Egypt²⁴⁸. Pour la période seldjoukide, la collection ne recense que 23 monnaies.

2/ Les collections afghanes et iraniennes

Le musée de Kaboul, fondé en 1919, est connu aussi bien par sa riche collection que par son histoire tragique qui épouse celle de l'Afghanistan. Plusieurs fois endommagé par la guerre, pillé à de multiples occasions, nous n'avons pas pu connaître l'état actuel de la collection. Néanmoins,

²⁴⁸ N. D. Nicol, R. al-Nabarawy, J. L. Bacharach, *Catalog of the Islamic coins...*

Dominique Sourdel avait entrepris de faire en 1953 un inventaire des monnaies musulmanes du musée²⁴⁹. Cet inventaire nous renseigne sur 83 monnaies qui couvrent l'ensemble de la période.

Les collections iraniennes sont assurément riches en monnaies seldjoukides. Elles ne sont néanmoins pas publiées et n'ont pas pu être vu par nous.

3/ Le musée archéologique d'Istanbul

L'Istanbul Arkeoloji Müzeleri (musée archéologique d'Istanbul) a été fondé en 1891 par Osman Hamdi Bey sous le nom de Musée impérial, concomitamment avec le développement d'une archéologie menée par des Ottomans et comptait, lors de la publication du catalogue dans les années 1970, 2574 monnaies orientales²⁵⁰. Sur ce total, 16 concernaient les Grands Seldjoukides.

C) Les collections privées

1/ Les grandes collections

- **La collection Da Cunha**

José Gerson Da Cunha (1844-1900) fait partie de ces figures savantes uniques. Né à Goa d'une famille de colons portugais, il poursuivit des études de médecine à Bombay puis en Angleterre. Revenu en Inde, il se consacra à l'obstétrique mais aussi à l'histoire et à la linguistique. Il était

²⁴⁹ D. Sourdel, *Inventaire des monnaies musulmanes...*

²⁵⁰ I. Artuk et C. Artuk, *Istanbul Arkeoloji Müzeleri...*, p. XXII.

également passionné de numismatique et après avoir acquis les collections de James Gibbs de Bau Dhaji, il se trouva le possesseur d'une des plus grandes collections de monnaies de l'empire britannique. Elle fut publiée en partie entre 1888 et 1889

Les monnaies seldjoukides sont au nombre de 76 et documentent particulièrement les Seldjoukides du Kirmān.

- La collection Yahya

Ĝa'far Yahya est un ingénieur irakien qui a commencé une collection de monnaies islamiques à partir des années 1980²⁵¹.

Sa collection publiée comprend 133 monnaies, auquel son catalogue ajoute 8 monnaies vues dans des catalogues de vente ou dans des catalogues de collections. Les monnaies qu'il a publiées ont le mérite de couvrir l'ensemble presque toutes les années du règne des Seldjoukides à Baġdād et présentent souvent l'intérêt d'être notre seule documentation pour certaines années.

3/ Les ventes privées

Les monnaies qui ont pu être collationnées à partir des catalogues de vente ont permis une considérable amélioration de notre connaissance du monnayage seldjoukide. Avec 211 monnaies, ces ventes font partie des grandes « collections » du corpus, mais elles offrent aussi un aperçu sur des ateliers qui n'étaient pas documentés jusqu'à maintenant ou qui étaient peu connus.

²⁵¹ Voir Ĝ. Yahya, *The Seljuq period in Baghdad...*, p. VII-VIII.

D) Présentation du corpus monétaire

Notre corpus rassemble 2207 monnaies représentant 1317 émissions représentant 64 ateliers sur la période allant de 429/1036 au règne de Tuğril III (571-590/1176-1194). S'il est assez important pour permettre une première étude, il n'en est pas moins marqué par certains manques.

Tout d'abord, il est composé majoritairement de dinars (1132 émissions de dinars contre 127 de dirhams et 58 de *fulūs*). Majoritairement issu de collections, nous n'avons pas pu rassembler beaucoup de monnaies issues de fouilles. La faible part des monnaies du quotidien oriente nécessairement notre analyse.

Par ailleurs, pour des raisons personnelles ou géo-politiques, plusieurs collections n'ont pas pu être vues et parfois n'ont pas pu être intégrées, notamment les collections du Moyen Orient. Ces pièces manquantes auraient pu nous permettre de mieux connaître certains ateliers sous-représentés dans notre corpus ou de mieux évaluer la production de certains ateliers dont une part importante de la production nous est déjà connue.

Chapitre 2 : La frappe seldjoukide dans le temps et dans l'espace

C'est alors que la nécessité conduira le Prince à changer la frappe de monnaie. Si le changement effectué reproduit la situation précédente [monnayage de mauvais aloi], on aura les mêmes effets et le futur de la nouvelle monnaie sera comparable au sort de la précédente. De plus, si l'on sait que tous les ans, le Prince change la frappe monétaire, les gens s'écarteront de sa monnaie pour une autre par peur de la dépréciation et de la perte, ce qui affaiblira son pouvoir²⁵².

Al-Māwardī avertit ainsi le lecteur contre des innovations monétaires qui amèneraient à une perte de confiance dans le numéraire et pousserait à se reporter sur d'autres monnayages pour les transactions. Une telle évolution dirait la faiblesse du pouvoir. Mais le savant baḡdādien se référerait à un cadre où le prince disposant du droit de *sikka*²⁵³, à savoir le calife, était vu comme unique et incontesté. Dans cette situation, l'évolution des monnaies se résumerait à une question d'alliages, de bon aloi et relèverait avant tout de préoccupations financières et économiques. Mais durant la période médiane, le même danger d'un monnayage dévalué du fait d'évolutions trop fréquentes pesait sur des pouvoirs qui changeaient régulièrement de titulaire et d'organisation.

Les Seldjoukides arrivèrent dans l'Orient abbasside depuis les steppes et s'y installèrent en délogeant les pouvoirs qui les avaient précédés et qu'ils avaient parfois servis. Les premiers Seldjoukides étaient familiers de ces conquêtes qui renversaient des États, car ils avaient eux-mêmes servi dans les armées des pouvoirs rivaux qu'étaient les Samanides et les Ghaznévides à la fin du IV^e/X^e siècle²⁵⁴. Ils avaient été témoins de ce que la disparition des premiers et l'affirmation de la

²³² Al-Māwardī, *al-Aḥkām al-sulṭānīyya*, p. 245. trad. M. Abbès, p. 450.

²⁵³ La *sikka* désigne les opérations de frappe monétaire, voir C. E. Bosworth et al., « *Sikka* », *EI*².

²⁵⁴ Sur ces premières années des Seldjoukides, voir. A. C. S. Peacock, *The Early Seljuqid History...*

toute-puissance des seconds avaient entraîné, notamment du point de vue des monnaies. Une fois la conquête de l'Orient lancée après les victoires initiales de la fin des années 420/1030, les Seldjoukides furent confrontés aux mêmes questions, à savoir produire un numéraire qui affirmait le pouvoir naissant, tout en maintenant des cadres qui légitimaient la monnaie – qui elle-même devait les légitimer, comme nous le verrons dans le chapitre suivant.

La volonté et la capacité de produire un monnayage de qualité tout au long de la période a fait l'objet d'un certain scepticisme de la part de la recherche moderne. La notice consacrée aux Seldjoukides dans la seconde édition de *l'Encyclopédie de l'Islam* relève ainsi :

Toutes les branches de la dynastie saldjūkide ont frappé des monnaies, mais leur qualité et leur quantité varient largement. [...] Les dinārs en or n'étaient pas frappés d'après un étalon de poids fixe, mais l'échelle de poids de la majorité se trouve entre deux et cinq grammes. [...] Les luttes pour la succession entre les fils de Malik Shāh étaient reflétées dans leur monnaie complexe, mais le déclin en qualité et en quantité des pièces elles-mêmes révèle aussi que l'économie était en train d'être graduellement ruinée comme résultat de ces conflits. [...] Le déclin manifeste de la qualité de la monnaie pendant le VI^e/XII^e siècle était dû à des problèmes structureaux dans l'Etat saldjūkide, qui ne disposait pas d'une bureaucratie centrale capable d'imposer des étalons uniformes pour la monnaie et de surveiller sa production²⁵⁵.

Pourtant, comme nous le verrons au cours de ce chapitre, il ressort clairement du corpus monétaire que les Seldjoukides ont cherché à produire un monnayage de qualité et ce sur l'ensemble de la période et de l'espace qui leur était soumis.

Il est donc nécessaire de revenir dans un premier temps sur le cadre monétaire qui précéda les Seldjoukides et qui était multiple à de nombreux égards (I). Ce cadre posé, nous pourrions voir

²⁵⁵ R.E. Darley-Doran, 'Numismatic' in « Saldjūkides », *EP²*. Il est à noter que l'article récent de S. Heidemann sur les questions fiscales et monétaires de la période seldjoukide, avec des réflexions et des points de vue sur les Seldjoukides tout autres que R. E. Darley-Doran, aboutit à la même conclusion d'une dynastie seldjoukide contrainte dans sa politique monétaire, non pas par une incompétence des sultans ou de leur bureaucratie, mais par les évolutions socio-économiques de la période ; voir notamment, « Unislamic taxes and an Unislamic Monetary... », p. 494.

comment les Seldjoukides firent battre monnaie sur l'ensemble de leur territoire (II). Nous verrons enfin s'il est possible de discerner les évolutions générales au cours de l'ensemble de la période (III).

I. *La situation monétaire au V^e/XI^e siècle*

La monnaie est un instrument qui recherche et implique la confiance des agents en elle. Cette nécessaire confiance appelle souvent une stabilité des modèles monétaires. Le monnayage seldjoukide devait donc s'inscrire dans les normes monétaires antérieures, quand bien même ils auraient cherché à marquer une forte discontinuité avec les pouvoirs qui les précédaient – ce qui ne fut pas le cas. Le monnayage seldjoukide est en donc en grande partie l'héritier des monnayages qui le précédèrent au V^e/XI^e siècle²⁵⁶. Après une période où le jeune État musulman se contenta de contre-marquer les monnayages byzantins et sassanides, les monnaies intégralement islamiques sont apparues lors du califat omeyyade à la suite de la seconde *fitna* qui opposa le clan omeyyade à 'Abdallāh ibn al-Zubayr entre 60/680 et 73/692. La lutte pour la primauté sur la communauté entraîna en effet une surenchère des deux côtés dans l'expression d'une légitimité islamique qui s'exprima notamment par une évolution monétaire qui tranchait avec les modèles byzantins et sassanides. À la fin du I^{er}/VII^e siècle, les images disparurent des monnaies et seul le texte subsista. Le système monétaire fut également organisé autour d'une répartition tri-métallique : le dinar d'or dont le poids était aligné sur le *mitqāl* (4,29 g), le dirham d'argent (2,8 g) et le *fals* de cuivre dont le poids était variable. Les Abbassides ne changèrent que peu le modèle omeyyade à leur prise du pouvoir ; la seule évolution notable est le remplacement de la sourate CXII par l'expression « *Muḥammad rasūl Allāh* ». À partir de 144/762, le calife al-Mahdī fit inscrire son nom sur les monnaies et cette

²⁵⁶ Sur l'histoire du monnayage islamique jusqu'au V^e/XI^e siècle, voir S. Heidemann, « Numismatic ».

pratique continua jusqu'à la réforme d'al-Ma'mūn qui réorganisa la frappe entre 200/816 et 205/821²⁵⁷. Une deuxième marge circulaire fut instaurée, l'écriture tendit à s'arrondir et l'anonymat des monnaies fut restaurée (avant d'être à nouveau supprimée sous al-Mu'taṣim). La fin du III^e/IX^e siècle est marquée par l'apparition du nom des dirigeants sur les monnaies en sus de celui du calife. Cette situation unitaire prit fin au IV^e/X^e siècle avec la fragmentation du pouvoir abbasside.

A) Une multitude d'autorités de frappe

L'Orient abbasside était marqué avant la conquête seldjoukide par une multiplicité de pouvoirs et une complexe imbrication d'autorités à même de battre monnaie. L'ensemble de la région, Anatolie et Bilād al-Šām exceptés, était sous l'autorité nominale du calife de Baġdād. Ces territoires étaient cependant sous le contrôle réel de deux pouvoirs principaux qui se contestaient la suprématie dans la région : les Bouyides et les Ghaznévides. Ces deux États avaient eux-mêmes des vassaux installés à la tête de certaines principautés. Les Daylamites tout autant que les maîtres de Ġaznī disposaient d'un droit de *sikka* par délégation du calife abbasside, ce qui conférait à leurs monnayages une certaine unité.

L'Anatolie et le Bilād al-Šām étaient sous la coupe de pouvoirs qui ne reconnaissaient pas l'autorité baġdādienne. La première était sous l'autorité byzantine alors que la seconde était principalement sous la tutelle, même lointaine, des Fatimides du Caire. L'Anatolie n'émettait pas de monnaies, puisque seule Constantinople battait monnaie pour l'ensemble de l'empire. Quant au Bilād al-Šām, plusieurs villes émettaient des monnaies sous le contrôle des Fatimides.

²⁵⁷ Sur la réforme d'al-Ma'mūn, voir T. El-Hibri, « Coinage Reform under the 'Abbāsid Caliph... ».

Il est à noter que l'Irak émettait peu de monnaies et pas de dinars ; la région profitait de sa situation intermédiaire pour disposer des numéraires fatimides, bouyides ou ghaznévides, ce qui n'allait pas sans poser d'importants problèmes de légitimation pour les Abbassides. S'il pouvait paraître normal que l'économie baḡdādienne reposât en partie sur des monnaies frappées dans des ateliers orientaux par délégation califale, l'utilisation du numéraire fatimide interrogeait le statut des califes de Baḡdād. Cet usage était d'autant plus frappant que le numéraire fatimide avait cherché à se détacher du modèle sunnite en frappant des monnaies organisées selon des cercles concentriques et manifestait la dépendance des marchés de Baḡdād aux productions égyptiennes. Aussi le calife al-Qā'im dut-il interdire en 428/1036 l'utilisation des monnaies *maḡribī* et imposer le monnayage bouyide et surtout ghaznévide, ce qui manifestait son impuissance de fait²⁵⁸.

L'interdit d'al-Qā'im est intéressant en ce qu'il montre que cette diversité des autorités de frappe et des modèles monétaires en usage dans la région n'était pas handicapante dans les sphères économiques et sociales. Les échanges reposaient sur la valeur intrinsèque de la monnaie, comme le montre d'ailleurs le fait que les juristes musulmans ne distinguaient pas le métal sous sa forme pure ou sous sa forme frappée²⁵⁹.

²⁵⁸ Voir Ibn al-Ġawzī, *Muntaẓam*, XV, p. 253 ; Heidemann, « Unislamic taxes and an Unislamic Monetary System in Seljuq Baghdad », p. 504.

²⁵⁹ Voir à ce sujet R. Brunschvig, « Conceptions monétaires chez les juristes musulmans », p. 116-118.

B) Les monnayages bouyides et ghaznévides

La connaissance des monnayages bouyides et ghaznévide est assez inégale. Si le numéraire des Bouyides est aujourd'hui bien mieux connu grâce aux travaux de Luke Treadwell²⁶⁰, la frappe ghaznévide est documentée avant tout à travers une multitude de publications éparses et pour certaines très anciennes²⁶¹. Nous ne nous permettrons pas ici de proposer une étude qui se voudrait complète et encore moins une analyse exhaustive, mais seulement d'esquisser les principales caractéristiques de ces monnayages qui influencèrent directement le monnayage seldjoukide.

1/ Le monnayage ghaznévide

Le monnayage ghaznévide est assurément celui qui eut la plus grande influence sur la frappe seldjoukide. Cette influence s'explique non seulement par l'importance que les Ghaznévides avaient dans l'horizon seldjoukide et la longue fréquentation des princes de Ġaznī par les jeunes conquérants de l'Orient abbasside²⁶², mais aussi par la grande qualité de leur monnayage.

²⁶⁰ Voir notamment L. Treadwell, *Buyid Coinage* qui rassemble la majeure partie des coins connus. Le numismate a également repris et poursuivi les travaux entamés au début du siècle sur les graveurs de la période bouyide, voir L. Treadwell, *Craftsmen and coins*.

²⁶¹ La première étude du monnayage ghaznévide, assez remarquablement complète pour l'époque, remonte au XIX^e siècle avec les trois articles d'Edward Thomas entre 1848 et 1860 : « On the Coins of the King of Ghazni » (1848) ; « Note on Col. Stacey's Ghazni Coins » (1852) ; « Supplementary Contributions to the Series... » (1860). C. E Bosworth s'est également intéressé brièvement au monnayage seldjoukide dans son étude classique, *The Ghaznavids*, p. 78-79. Plus récemment, J. S. Dewell s'est intéressé en partie au monnayage ghaznévide en Inde avec *Living without Silver*, p. 71-78. Pour une synthèse rapide, voir S. Album, *Checklist of Islamic Coins*, p. 177-178.

²⁶² L'importance de Maḥmūd dans le *Siyar al-mulūk* de Niẓām al-Mulḳ est assez symptomatique d'une admiration d'une partie de l'entourage seldjoukide pour les Ghaznévides. À ce sujet voir, C.-H. de Fouchécour, *Le sage et le prince en Iran médiéval*, 2010, p. 384-385, N. Yavari, « Mirror for Princes of Hall of Mirrors? », p. 47-69 ; sur le rapport des Seldjoukides aux Ghaznévides, voir A.C.S. Peacock, *The Great Seljuk Empire*, p. 67.

L'importance des ateliers orientaux dans l'empire seldjoukide explique également le poids de la tradition ghaznévide dans le monnayage seldjoukide.

La frappe ghaznévide était principalement le fait de sept ateliers : Nišāpūr, Farwān, Balḥ, Andarāba, Ġaznī, Herāt, Walwālīg²⁶³. À ces ateliers, il faut ajouter celui de Rayy qui émit des monnaies par intermittence en fonction de la capacité des Ghaznévides à imposer leur autorité sur la cité²⁶⁴. Par ailleurs, la conquête de l'Inde du Nord et de Lahore amena un nouvel atelier dans la sphère ghaznévide, même si cet atelier ne prit de l'importance qu'après les défaites face aux Seldjoukides et le repli sur les territoires afghano-indiens²⁶⁵. Enfin, Gilles Hennequin mentionne l'atelier de Kūrat Badaḥšān qui n'est pas clairement identifié et devait participer à la production de l'Hindū Kuš²⁶⁶. Il est à noter que les ateliers des villes conquises par les Seldjoukides – Nišāpūr, Balḥ, Rayy et Walwālīg – continuèrent leur activité de frappe monétaire durant la période seldjoukide. Au sein de ce groupe de dix ateliers ghaznévides, Nišāpūr, Balḥ et Ġaznī produisaient les quantités les plus importantes. Ce petit nombre d'ateliers n'empêcha pas que le « monnayage ghaznévide [fût] immensément varié et complexe, différent profondément quant aux types et quant à la fabrication dans les différentes parties de l'empire²⁶⁷ ».

Comme le note C. E. Bosworth dans son étude classique sur la dynastie de Ġaznī, « comme on peut s'y attendre, le monnayage d'or des Ghaznévides conserva un haut standard [...]. Nous avons pu voir plus haut que le monnayage d'argent des premiers Ghaznévides semble avoir été d'un

²⁶³ S. Album, *Checklist of Islamic Coins*, p. 178 et F. Schwarz, *SNAT Ġazna/Kabul*, p. 7-8.

²⁶⁴ Sur Rayy et les Ghaznévides, voir Miles, *The Numismatic history of Rayy*, p. 199-207.

²⁶⁵ J. S. Deyell, *Living without Silver*, p. 73-74.

²⁶⁶ Sur cet atelier et l'atelier d'Andarāba, voir G. Hennequin, « Grandes monnaies Sāmānides et Ghaznavides ».

²⁶⁷ G. C. Miles, « Numismatics », p. 377 : « The Ghaznavid coinage is immensely varied and complex, differing widely in type and fabric in various parts of the empire ».

standard plus élevé que celui des Samanides²⁶⁸ ». Les dinars dits *nīšāpūrī* étaient par ailleurs réputés pour leur qualité et servaient de monnaies de référence dans les échanges à l'échelle de l'Orient abbasside. Nāṣir-i Ḥusraw notait ainsi en 443/1051 que les commerçants dans l'Est de la péninsule arabique utilisaient ces dinars dans les échanges commerciaux²⁶⁹. Il est à noter que la masse monétaire ghaznévide était alimentée par les conquêtes indiennes et le pillage des temples indiens²⁷⁰.

La reprise en l'état du réseau d'ateliers ghaznévides par les Seldjoukides explique par ailleurs la poursuite de leurs innovations esthétiques. Alors que les Samanides cherchaient à produire des dinars visuellement semblables aux dinars issus de la réforme d'al-Ma'mūn (proclamation de la fonction prophétique de Muḥammad sur trois lignes avec allongement des lettres au revers et aucune utilisation des marges)²⁷¹, les Ghaznévides commencèrent à surcharger les monnaies d'informations (notamment de titres²⁷²) et tranchèrent avec leurs prédécesseurs en introduisant par ailleurs des éléments décoratifs plus développés que les monnaies samanides, comme un sabre sur certaines monnaies ou des formes géométriques²⁷³. Au-delà des compétences ou des habitudes des différents graveurs, on note par ailleurs une évolution du style calligraphique qui tendit à abandonner un coufique classique pour s'arrondir²⁷⁴.

²⁶⁸ C. E. Bosworth, *The Ghaznavids*, p. 78-79 : « As might be expected, the Ghaznavids' gold coinage maintained a high standard. [...] We have seen above that the silver coinage of the early Ghaznavids seems to be of a higher standard than that of the Sāmānids ».

²⁶⁹ Nāṣir-i Ḥusraw, *Safarnāma*, p. 109.

²⁷⁰ C. E. Bosworth, *The Ghaznavids*, p. 78.

²⁷¹ Voir ainsi S. Heidemann, « Calligraphy on Islamic Coins », p. 163-164 pour les monnaies abbassides et G. Hennequin « Macrodirhams sāmānides inédits » et « Grandes monnaies sāmānides et ghaznavides de l'Hindū Kush ».

²⁷² La titulature des Ghaznévides à travers les sources épigraphiques et numismatique a fait l'objet d'une étude par R. Giunta et C. Bresc, « Listes des titulatures des Ghaznavides et des Ghurides... ».

²⁷³ Voir par exemple M. L. Bates, *Islamic coins*, p. 26.

²⁷⁴ Voir par exemple S. Heidemann, « Calligraphy on Islamic Coins », p. 165-167.

2/ Le monnayage bouyide

Le monnayage bouyide est par essence plus complexe à décrire en raison de l'organisation de type confédéral des différents princes daylamites et des fortes rivalités entre eux²⁷⁵.

La frappe était tout d'abord très éclatée dans la région. L. Treadwell recense 65 ateliers monétaires, dont certains eurent une production très limitée²⁷⁶. À cette multiplicité des lieux de frappe correspond une grande variété des styles monétaires. Treadwell note ainsi :

La caractéristique la plus notable du monnayage bouyide est la remarquable variété de style qui distingue les monnaies des trois principales régions : Fars, Iraq et Jibāl. Même la plus brève confrontation avec les différentes séries permet au collectionneur de faire une rapide distinction entre les productions de ces trois régions – comme le faisaient, sans aucun doute, les usagers contemporains de la monnaie bouyide²⁷⁷.

Le monnayage irakien fut le plus conservateur et le moins susceptible d'innovation par rapport au standard califal qui précédait la domination bouyide et se distinguait nettement des évolutions connues par les ateliers des autres régions²⁷⁸. Les dirhams du Fārs ont, de leur côté, connu un changement en deux temps. Tout d'abord, dès les années 324/936, des formules de bénédictions furent ajoutées. À partir du règne de 'Aḏud al-Dawla (338-372/944-983), un nouveau modèle monétaire fut émis à Šīrāz, le dirham 'adlī, qui marquait un retour au modèle omeyyade avec un style épigraphique simple et de longues ligatures²⁷⁹. Le modèle du dirham 'adlī connut une importante expansion avec une brève utilisation à Baġdād lors de la conquête par 'Aḏud al-Dawla

²⁷⁵ Sur les Bouyides, voir H. Busse, *Chalif und Grosskönig...* ainsi que sa synthèse pour la *CHI*, « Iran under the Būyids », p. 250-304 ; voir également J. Donohue, *The Buwayhid dynasty in Irak...* ; sur les évolutions culturelles, voir J. L. Kraemer, *Humanism in the Renaissance of Islam....*

²⁷⁶ L. Treadwell, *Buyid Coinage*, p. XX – XXI.

²⁷⁷ *Ibid*, p. XII : « The most notable characteristic of Buyid coinage is the remarkable stylistic variety which distinguishes the coins of the three principals regions of Fars, Iraq and the Jibāl. Even the briefest acquaintance with the series allows the collector to distinguish quickly between the issues of these three regions – as did, no doubt, the contemporary users of Buyid money ».

²⁷⁸ *Ibid*, p. XII.

²⁷⁹ Voir par exemple *Ibid*, p. 34 de la partie catalogue.

en 364/975, et sa reprise par les ateliers du Fārs, du Kirmān et d'Oman. On constate, à la fin du IV^e/X^e siècle et au début du V^e/XI^e siècle, une autre éclosion de styles nouveaux pour les coins du Fārs, et notamment de Šīrāz²⁸⁰. Le monnayage du Ġibāl est caractérisé par une plus grande stabilité dans le style – proche du standard califal – mais une importante variété dans les formulaires utilisés.

Les émissions bouyides étaient avant tout en argent et de manière moins importante en or. Si l'argent était frappé dans tous les ateliers, seuls les ateliers du Ġibāl, de Baġdād, d'Oman et d'al-Ahwāz émettaient des monnaies d'or. Quelques ateliers du Fārs, et ceux de al-Bašra, Amol et Ġūrgān ont frappé des émissions de dinars de prestige²⁸¹. Par contre très peu de monnaies de cuivre sont connues pour la période bouyide²⁸². Que cela concerne les dinars ou les dirhams, le monnayage bouyide se démarque par des émissions dévaluées et peu soucieuses de coïncider avec les standards monétaires. Les sources littéraires rappellent cette réalité avec les difficultés pour les Baġdādiens de s'appuyer sur un monnayage local de qualité. Cette difficulté, qui incitait de fait à utiliser pour les transactions importantes le monnayage fatimide, se lit dans l'interdiction décrétée par le calife al-Qā'im en 427/1036 d'utiliser ces monnaies et de privilégier les monnayages de Qāšān ou de Nīšāpūr, et non un monnayage plus local comme celui de Šīrāz ou de Rayy²⁸³.

D'un point de vue visuel, le monnayage bouyide se distingue par une utilisation maximale de l'espace de la pièce²⁸⁴. Néanmoins la volonté de rappeler le monnayage précédent est lisible dans une utilisation de l'alphabet coufique tel qu'il était connu auparavant. Les monnayages bouyides sont également marqués par l'augmentation exponentielle des titres que les émirs daylamites se

²⁸⁰ *Ibid*, p. XII-XIII.

²⁸¹ *Ibid*, p. XI.

²⁸² *Ibid*, p. XI. L'auteur en déduit une absence de frappe de *fulūs* par les Bouyides, ce qui nous semble être une conclusion trop radicale. Nous préférons y voir, comme pour les monnaies seldjoukides, un effet de la mauvaise conservation de ces pièces.

²⁸³ Ibn al-Ġawzī, *Muntaẓam*, XV, p. 253.

²⁸⁴ Voir L. Treadwell, *Buyid Coinage*, p. 1-171 de la partie catalogue.

voyaient octroyer²⁸⁵. Les monnaies portaient ainsi une multitude de titres sur une même monnaie, tout du moins sur les dinars et les dirhams. Cette utilisation maximale de l'espace sur la pièce, soit du fait du style *ʿadlī* et ses longues ligatures, soit du fait d'une augmentation du nombre de titres ne se traduit cependant jamais par une utilisation des bordures de champs comme le firent les Seldjoukides.

C) Les monnayages non-abbassides : les Fatimides et les Byzantins

1/ Les monnaies fatimides²⁸⁶

La frappe fatimide était localisée depuis la fin du IV^e/X^e siècle en partie en Égypte (Alexandrie, Tyr), au Yémen et en Palestine²⁸⁷. Durant longtemps la frappe chiite fut réputée pour son bon aloi et sa volonté de conserver la métrologie originelle de l'empire islamique avec un dinar de 4,26 g²⁸⁸. À partir du V^e/XI^e siècle, les califes du Caire durent néanmoins se résoudre à tolérer les expédients pratiqués dans l'Orient abbasside. Le non-respect de la métrologie traditionnelle apparut à partir du règne d'al-Zāhir (411/1020-21 – 427/1035-36) et progressa tout au long du siècle. À la mort d'al-Mustanşir en 487/1094, S. Album note que les dinars pesaient entre 3,5 g et 5 g²⁸⁹. La frappe d'argent était quant à elle de qualité assez médiocre pour la période qui précède l'arrivée des

²⁸⁵ Cette inflation est d'ailleurs condamnée par les contemporains. Voir Bosworth, « The titulature of the early Ghaznavids », p. 210-213.

²⁸⁶ Le monnayage fatimide a fait l'objet d'une attention relativement limitée jusqu'à récemment. L'ouvrage le plus complet est le catalogue de coins de Norman D. Nicol de 2006, *A corpus of Fāṭimid coins*, que le numismate doit compléter par une seconde édition (voir S. Album, *Checklist of Islamic Coins*, p. 94).

²⁸⁷ Pour un aperçu de l'ensemble des ateliers fatimides, voir N. D. Nicol, *A corpus of Fāṭimid coins*, p. XVI-XVIII.

²⁸⁸ S. Album, *Checklist of Islamic coins*, p. 95. Sur la question du bon aloi des monnaies fatimides, voir le débat entre A. Ehrenkreutz, « The Standard of Fineness of Gold Coins... » ou « Studies in the Monetary History... » et W. A. Oddy, « The Gold content of Fāṭimid Coins Reconsidered ». Sur l'usage de la monnaie comme outils de communication fatimide, voir I. A. Bierman, *Writing Signs*.

²⁸⁹ S. Album, *Checklist of Islamic coins*, p. 94-95.

Seldjoukides. La frappe des *dihram al-aswad* (dirham noirs) montre l'utilisation d'alliage pour le numéraire d'argent, pratique qui a d'ailleurs beaucoup participé à amener l'idée d'une crise de l'argent au V^e/XI^e siècle²⁹⁰.

Visuellement la frappe fatimide était parfaitement reconnaissable, même pour un illettré. En effet, cherchant à se démarquer « du consensus sunnite sur l'aspect des monnaies comme sur les autres aspects en matière politique ou religieuse »²⁹¹, les inscriptions sur les dinars fatimides étaient organisées en cercles concentriques²⁹². Laisée en héritage dans certains ateliers syriens, certaines émissions seldjoukides reprisent cette organisation, notamment à Dimašq.

2/ Les monnaies byzantines

Le monnayage byzantin était limité au Nord du Bilād al-Šām et à l'Anatolie²⁹³. Sa frappe était centralisée à Constantinople. La période du IV^e-V^e/X^e-XI^e siècle fut une période où le numéraire byzantin connut une série de réformes²⁹⁴. Tout d'abord Nicéphore II Phocas (912-969) introduisit une nouvelle monnaie d'or à côté du *solidus* étalon (le *nomisma*) : le *tetarteron* qui représentait un *solidus* diminué. La motivation d'une telle monnaie n'est pas évidente. Philip Grierson a avancé l'idée que le *tetarteron* était d'un poids à peu près équivalent au dinar arabe, ce qui permettait une

²⁹⁰ Voir Cl. Cahen, « Contribution à l'étude de la circulation monétaire... », p. 37-38.

²⁹¹ M. Bates, *Islamic coins*, p. 30 : « Fāṭimid rejection of the Sunnī consensus in coin design as in other aspects of politics and religion ».

²⁹² Voir par exemple N. D. Nicol, *A corpus of Fāṭimid coins*, n°351 – 367b.

²⁹³ Les études sur le monnayage byzantin sont relativement abondantes, en plus des publications des collections. Pour une vue d'ensemble, les ouvrages de Ph. Grierson ont longtemps fait autorité, notamment, *Byzantine Coins* (1982) et *Byzantine Coinage* (1999). Les francophones pouvaient se reporter à l'ouvrage de Philip Whitting, *Monnaies byzantines* (1973). Cécile Morisson a récemment proposé une nouvelle présentation du monnayage byzantin et une mise en relation avec l'évolution de l'Empire avec son étude *Byzance et sa monnaie* (2015), qui s'ajoute à la longue liste d'articles consacré à la frappe byzantine (plus d'une quarantaine), comme « La dévaluation de la monnaie byzantine au XI^e siècle... » ou « Monnaie et prix à Byzance du V^e au VII^e siècle ». Pour une vue d'ensemble de la production monétaire byzantine, voir A. U. Sommer, *Die Münzen des Byzantinischen Reiches*.

²⁹⁴ C. Morisson, *Byzance et sa monnaie*, p. 24-25.

introduction plus simple dans les territoires récemment repris aux Fatimides ; cette motivation rejoignait par ailleurs des causes d'ordre financier²⁹⁵. Le numéraire byzantin connut par la suite une forte évolution durant le V^e/XI^e siècle, pendant des réformes au sein de l'Empire destinées à contrer la triple menace turque, normande et péchéenègue. À partir de Michel IV (1034-1041), la monnaie d'or connut une importante dévaluation jusqu'aux réformes d'Alexis Comnène en 1092. Durant la même période, le *nomisma* connut également une évolution visuelle en étant agrandi (et donc affiné pour respecter la teneur en métal) ; Philip D. Whitting estime que cette évolution était commandée par la nécessité de différencier visuellement le *nomisma* du *tetarteron*²⁹⁶.

Alexis Comnène reforma complètement le système monétaire afin de montrer sa reprise en main de l'empire. Le nouveau monnayage byzantin était basé sur une nouvelle monnaie d'or, l'hyperpère, et ses deux fractions : l'*aspron trachy* en electrum (1/3 d'hyperpère) et l'*aspron trachy* de billon (1/48). Le monnayage de cuivre était représenté par un nouveau *tetarteron* et le demi-*tertateron*, monnaies sans point commun avec les introductions de Nicéphore II.

Si les réformes d'Alexis Comnène devaient permettre de répondre non seulement aux besoins de financement byzantins et de légitimation des Comnène, le numéraire byzantin conserva un prestige et un usage bien au-delà de la perte des territoires. L'utilisation de l'hyperpère et de ses subdivisions avec une contremarque est bien attestée jusqu'à l'apparition d'une frappe musulmane autonome au cours du VI^e/XII^e siècle en Anatolie²⁹⁷.

*

²⁹⁵ Ph. Grierson, *Byzantine Coins*, p. 196-197.

²⁹⁶ P. D. Whitting, *Monnaies byzantines*, p. 173.

²⁹⁷ Voir H. al-Akra, *L'histoire de Baalbek à l'époque médiévale d'après les monnaies*, p. 109. La Bibliothèque nationale de France dispose également d'une collection de monnaies byzantines contre-marquées, voir. G. Hennequin, *Catalogue des monnaies musulmanes de la Bibliothèque Nationale...*, p. 619-635.

Les modèles et pratiques monétaires étaient donc divers, non seulement du fait de la taille importante de l'Empire seljdoukide, mais aussi de l'éclatement des autorités gouvernant la région à l'aube du V^e/XI^e siècle. Les Seldjoukides pouvaient donc puiser dans un large répertoire et se reposaient sur de multiples traditions de frappe et d'organisation de celle-ci. À de nombreux égards, ils reprirent les cadres bouyido-ghaznévides qui les avaient précédés et tendirent vers une plus grande unification, poursuivant un processus déjà à l'œuvre la veille de leur conquête.

II. Répartition de la frappe

L'un des titres seljdoukides présent sur les monnaies était *Malik al-magrib wal-l-mašriq*²⁹⁸. Quoique légèrement disproportionné par rapport à un empire qui s'arrêtait au Bilād al-Šām à l'Ouest et à la Bactriane à l'Est, ce titre disait la réalité d'un empire étendu sur un territoire de la taille d'un continent. Les Seldjoukides ne firent pas le choix de bouleverser l'organisation décentralisée de la frappe qui s'étaient imposée depuis le début de la période islamique et leur numéraire fut émis par des dizaines d'ateliers (64 au total) qu'il faut commencer par identifier et situer (A). Cette répartition des ateliers à l'activité très variable nous dessine aussi une géographie de l'espace impérial seljdoukide (B).

²⁹⁸ Sur ce titre, voir *infra* p. 237-238.

A) Cartographie de la frappe seldjoukide

La frappe seldjoukide n'était pas centralisée et reprenait en grande partie le réseau des pouvoirs précédents. Si certains ateliers auparavant actifs, notamment bouyides, semblent avoir disparu à la période seldjoukide, il est plus difficile d'être affirmatif quant à des créations *ex nihilo*, tant il est difficile de trancher entre des réouvertures, des (ré)apparitions dans la documentation ou de réelles créations. Une seule région se détache par son absence : aucun atelier n'est connu pour l'Anatolie avant les Seldjoukides de Rūm. Deux régions ont un statut particulier : le Bilād al-Šām et la Ġazīra se démarquent sur le fond et sur la forme de la frappe. Ces deux régions à part, il convient néanmoins de noter que tous les ateliers attestés ne se signalent pas par des frappes d'ampleur comparable. On peut clairement distinguer trois groupes d'ateliers en nous attachant à la régularité et au volume des émissions : les ateliers de premier rang qui battirent monnaie sans interruption durant toute la période, des ateliers de second rang qui sont connus pour l'ensemble de la période ; mais dans des quantités moindres et des ateliers de troisième rang qui ne se signalent que par une frappe intermittente, dont parfois très peu de monnaie sont parvenues jusqu'à nous.

À ces trois groupes d'ateliers qui relèvent du territoire seldjoukide, il convient d'ajouter les ateliers sous influence seldjoukide et qui nomment à côté du souverain local le sultan seldjoukide régnant, manifestant ainsi une forme d'allégeance mêlée à une forte autonomie.

1/ Les régions peu ou pas représentées dans le corpus (Anatolie, Bilād al-Šām, Ġazīra)

- L'Anatolie et l'Arménie

L'absence de la frappe en Anatolie avant la période des Atabegs puis des Seldjoukides de Rūm s'explique aisément. Tout d'abord, il s'agissait d'une région – quelle que soit le statut qu'on veuille lui accorder²⁹⁹ – que le pouvoir seldjoukide ne chercha pas à contrôler directement. C'était avant tout une zone où la présence seldjoukide était essentiellement liée à celle des Turcomans, elle-même très mouvante. On y trouve peu de villes où le pouvoir seldjoukide chercha à s'imposer autrement que par l'imposition d'un tribut³⁰⁰. Par ailleurs, ces régions anciennement byzantines ou contestées aux Byzantins ne possédaient pas d'atelier monétaire, la frappe byzantine étant centralisée à Constantinople³⁰¹. Faire battre monnaie pour affirmer la mise sous tutelle de la région était donc complexe et peu en adéquation avec le statut de la province. Tout d'abord, la région ne possédait pas d'ateliers monétaires. Il est peu vraisemblable qu'elle ait été habitée par des graveurs prêts à l'emploi, à quoi il faut ajouter l'absence du matériel nécessaire pour battre monnaie. La région restait en outre majoritairement chrétienne et ses élites étaient peu à même d'intégrer l'entourage seldjoukide. Le paiement du tribut, seul élément réclamé par les sultans seldjoukides suffisait pour acter la soumission de ces régions, d'autant plus que la présence turque était liée aux Turcomans, moins intéressés par la frappe monétaire que l'État sultanien.

²⁹⁹ Sur la question du statut de l'Anatolie pendant la période seldjoukide, voir par exemple Cl. Cahen, *La Turquie pré-ottomane* ; S. Vriouy, *The Decline of Medieval Hellenism in Asia Minor* ; Th. Brüggeman, « Territorium oder Lebensraum ? ».

³⁰⁰ Le cas de l'Arménie est à ce titre emblématique. Voir G. Dédéyan, *Les Arméniens entre Grecs, Musulmans et Croisés*, vol. I, p. 63-64, 338-353 et M. Canard, « La campagne arménienne du sultan saljuqide Alp Arslân... » ; Ibn Ḥusaynī, *Aḥbār al-dawla al-saljuqīyya*, p. 38-39.

³⁰¹ Ph. Whitting, *Monnaies byzantines*, p. 60-70.

Enfin, le maintien d'une économie encore très liée à Byzance explique l'utilisation prédominante d'un numéraire byzantin ou d'un monnayage contre-marqué³⁰². La prégnance de celui-ci dans la région se lit par ailleurs dans son influence sur la frappe des Seldjoukides de Rūm lorsque ceux-ci se mirent à émettre leur propre monnaie à partir de Mas'ūd I^{er} et de Qilidj Arslān II³⁰³.

Le cas de l'Arménie est plus difficile à cerner. Disposant d'une relative indépendance du fait de la situation frontalière entre les terres chrétiennes et du *dār al-islām*, les princes arméniens avaient le droit de battre monnaie à la période médiévale³⁰⁴. La conquête de l'Arménie, prolongement naturel de celle de la Ğazīra, aurait dû être suivie de l'émission d'un monnayage au nom des Seldjoukides. Il paraît cependant aujourd'hui délicat de se prononcer sur l'existence d'un tel monnayage. Alexander Akopyan pense avoir identifié certaines émissions de Dvin, retrouvées en fouilles, qui remonteraient à Malikšāh et certains de ses successeurs³⁰⁵. Nous ne nions pas que la capitale arménienne continua de battre monnaie pendant la période seldjoukide. Mais les émissions de l'atelier posent de nombreux problèmes pour leur datation ou leur attribution. Tout d'abord, deux monnaies de cuivre attribuées à Malikšāh par Akopyan ne sont pas inscrites du nom du sultan et seule l'une d'elle porte le nom du calife al-Muqtadī. La troisième est attribuée au fils d'Alp Arslān en raison de la mention « Abū al-Faṭḥ ». Mais on peut y lire également la mention d'un certain Dā'ūd identifié par A. Akopyan avec l'arrière-petit-fils de Malikšāh et le petit-fils de Muḥammad Tapar. L'association de l'aïeul et du descendant sur la même monnaie nous semble impossible pour des raisons de chronologie et, sans que nous puissions proposer d'autres attributions, il semble difficile

³⁰² Voir par exemple, G. Hennequin, *Catalogue des monnaies musulmanes de la Bibliothèque Nationale...*, p. 619-635 ou H. al-Akra, *L'histoire de Baalbek à l'époque médiévale d'après les monnaies*, p. 63 et 109. Sur les liens entre l'Anatolie et Byzance, voir J.-C. Cheynet, *Pouvoirs et contestations à Byzance...*, p. 207-249 et 320-337.

³⁰³ G. Hennequin, *Catalogue des monnaies musulmanes de la Bibliothèque Nationale...*, p. 675-680.

³⁰⁴ Sur les principautés arméniennes, voir la somme de G. Dédéyan, *Les Arméniens entre Grecs, Musulmans et Croisés* ou d'I Augé, *Byzantins, Arméniens et Francs au temps de la Croisade*.

³⁰⁵ A. V. Akopyan, « Dvin in the eleventh and twelfth centuries ». p. 1037-1038 et fig. 13-15.

d'accepter celle proposée par le numismate russe. La monnaie attribuée à Muḥammad Tapar pose les mêmes problèmes d'identification, à savoir l'absence de mention du sultan. En somme, il nous paraît raisonnable d'affirmer que certains ateliers arméniens ont battu monnaie au nom des Seldjoukides, mais en l'état actuel de la documentation, il nous paraît difficile d'identifier cette frappe de cuivre et d'en proposer une analyse.

- Le Bilād al-Šām

La situation de la frappe monétaire au Bilād al-Šām est plus délicate à évaluer et doit être expliquée par une multiplicité de facteurs. Le seul élément qui peut être affirmé de manière sûre est que les ateliers du Bilād al-Šām ont battu monnaie pendant la période seldjoukide. Cela apparaît certain du fait de la présence d'ateliers nombreux et bien attestés dans la documentation aussi bien avant la conquête qu'après celle-ci³⁰⁶. Il faut par ailleurs noter que certaines collections contiennent des monnaies d'époque seldjoukide considérées comme syriennes³⁰⁷ ; seul leur état de conservation, très médiocre, empêche l'attribution à un atelier et la mise en relation avec un dirigeant seldjoukide. Gilles Hennequin attribue ainsi 10 monnaies d'époque seldjoukide aux ateliers syriens dans la collection de la Bibliothèque nationale de France et les distingue clairement de la frappe būride³⁰⁸. La même quantité se retrouve dans les collections de l'American Numismatic Society.

Plus que de l'absence du corpus, il convient donc de parler d'une représentation du Bilād al-Šām dans le corpus seldjoukide sans commune mesure avec le dynamisme économique, l'importance ou l'implication des Seldjoukides dans la région. Il est en outre à noter que le

³⁰⁶ Avant la conquête, voir C. Bresc, *Monuments numismatiques du Bilad al-Šam médiéval*, p. 7 et après la conquête voir par exemple H. al-Akra, *L'histoire de Baalbek...*, p. 110-119.

³⁰⁷ G. Hennequin, « Monnaies islamiques d'une collection particulière », 1986.

³⁰⁸ G. Hennequin, *Catalogue des monnaies musulmanes de la Bibliothèque Nationale...*, p. 151-155.

monnayage syrien se présente dans des matériaux qui tranchent avec le reste de la documentation : peu d'or et d'argent, mais beaucoup de cuivre. Cette faible présence est néanmoins étonnante en raison des fouilles archéologiques qui, proportionnellement plus nombreuses dans la région que dans le reste du territoire seldjoukide, auraient pu laisser présager la découverte d'un important numéraire seldjoukide. Par ailleurs, le numéraire du Bilād al-Šām ne documente que très mal les ateliers. En effet, à part les dinars émis à Dimašq, il est très difficile d'attribuer les monnaies retrouvées à un atelier précis.

On peut s'étonner de l'absence de dinars provenant de la région. Le premier élément à prendre en compte est la conquête tardive du Bilād al-Šām et son caractère peu systématique. Le sultan ne descendit pas au sud en personne et ses gouverneurs étant situés dans les villes du Nord quand Tutuš parvint à s'arroger une petite principauté autour de Dimašq après la conquête par un émir turc³⁰⁹. La conquête de Jérusalem elle-même ne semble pas marquer les chroniqueurs et la ville fut laissée aux bons soins d'un émir³¹⁰. Le Bilād al-Šām ne représentait pas un intérêt stratégique pour Malikšāh et n'apparaissait pas comme une priorité sultanale. Le prise de contrôle seldjoukide fut donc avant tout faite par délégation. Ce relatif désintérêt peut expliquer que la frappe de prestige ait été relativement limitée, contrairement à l'Irak ou au Ğibāl. Les ateliers y auraient donc simplement poursuivi une frappe de *fulūs* et de dirhams destinés aux usages du quotidien. Or, comme nous l'avons dit à de multiples reprises, ce monnayage s'est très mal conservé et n'est pas parvenu jusqu'à nous.

Mais même en prenant en compte ces éléments, plusieurs éléments nous interrogent. Tout d'abord il convient de relever une assez grande irrégularité dans la forme du monnayage. Tantôt les

³⁰⁹ Voir Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, X p. 148-151 ; Ibn al-Qalānīsī, *Ḍayl ta'rīḥ Dimašq*, p. 112-113.

³¹⁰ Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, X p. 68 ; Ibn al-Qalānīsī, *Ḍayl ta'rīḥ Dimašq*, p. 108-109 ne mentionne même pas la prise de la ville.

monnaies rappelaient clairement le monnayage impérial seldjoukide et abandonnaient le modèle hérité des Fatimides³¹¹, tantôt elles reprenaient clairement ce dernier³¹². Par ailleurs, nous comprenons mal que la frappe au nom de Tutuṣ soit demeurée aussi peu importante et le fait que le frère de Malikšāh n'ait pas cherché à produire une frappe de prestige. Cela est d'autant plus étonnant que ce dernier mena assez clairement une politique de légitimation usant de symboles visibles dès son gouvernorat sur Dimašq. L'épigraphie atteste sa politique de grands travaux et sa volonté de s'affirmer comme le maître de la région, à l'instar de certains de ses frères ou cousins³¹³. Or, les seules monnaies d'or que nous connaissions de Tutuṣ sont frappées hors du Bilād al-Šām et datent de la troisième guerre de succession (485-498/1092-1104)³¹⁴. On peut faire plusieurs hypothèses à ce sujet. Tout d'abord, il est possible que Tutuṣ ait émis des monnaies d'or à son nom, mais dans des volumes faibles qui ne sont pas parvenues jusqu'à nous. On peut également faire l'hypothèse d'une difficulté à se procurer de l'or pour frapper, ou tout du moins de l'existence d'une tradition locale d'émission sans or. De fait, si les ateliers du Bilād al-Šām sont bien attestés, la frappe de l'or est plus rare. Claude

Cahen écrivait ainsi :

En Bilād al-Šām non fatimide, nos collections ne contiennent aucune pièce d'or et, fait plus grave, elles ne contiennent même, non plus, aucune pièce d'or. Cela ne signifie pas qu'on n'y avait pas d'or, et nous ne manquons pas de témoignages pour prouver qu'on n'en manquait pas, mais il s'agissait d'or monnayé en territoire califal ou seldjuqide. La Bilād al-Šām fatimide avait frappé d'or jusqu'à la fin du XI^e siècle, mais la conquête des Croisés réduisit la domination fatimide à l'Égypte ; on n'y avait pas frappé d'argent. En Bilād al-Šām de domination turque, sunnite, on ne frappait que de cuivre ou analogues³¹⁵.

³¹¹ Voir MS Dim 2-3.

³¹² Voir Tu Dim 1-6.

³¹³ Voir les inscriptions dans la mosquée des Omeyyades, *RCEA*, VII, n° 2734 (TEI n° 6646), n° 2737 (TEI n° 6649), n° 2778 (TEI n° 6690) ou de la restauration du *mirhab* de la Grande mosquée de Jérusalem, M. Tütüncü et Kh. Salameh, « Mescid-i Aksa'da saklı selçuklu kitabesi », p. 11-17 (TEI n° 33329).

³¹⁴ Tu Bağ 1 ; Tu Ray 1 ; Tu Saw 1 ; Tu Zan 1.

³¹⁵ Cl. Cahen, « Contribution... », p. 42-43. Il est à noter qu'en 2002, Stefan Heidemann constate que la formule de Cahen reste valable malgré une meilleure connaissance de la frappe syrienne, cf. S. Heidemann, *Die Renaissance der Stadt*, p. 4.

Comme le note Cahen dans son article, les quelques émissions de monnaie en or, comme celle mentionnées par Ibn al-Qalānīsī³¹⁶, devaient être dues à des circonstances exceptionnelles et devaient relever d'émissions de prestige.

Formellement, la frappe syrienne est également à part. En effet, si la conquête entraîna quelques émissions sur le modèle abbasside (notamment quelques émissions datées du règne de Malikšāh³¹⁷), les monnaies émises par la suite sont organisées sur le modèle des monnaies fatimides, avec des formes concentriques³¹⁸. Si le texte est semblablement le même que sur les monnaies des régions orientales de l'empire, l'organisation de la monnaie renvoie visuellement à d'autres traditions numismatiques. Cette filiation du numéraire du Bilād al-Šām seldjoukide avec les Fatimides est d'autant plus surprenante que les monnaies d'or qui nous sont parvenues datent du milieu du VI^e/XII^e siècle, soit une époque où la domination fatimide n'était plus qu'un souvenir ancien et où rien n'empêchait une uniformisation avec le reste de l'empire seldjoukide. Cette uniformisation avait été d'autant plus attendue que les maîtres du Bilād al-Šām reconnaissaient la suzeraineté de Saṅğar.

Si les dinars se distinguent du reste de l'empire, les monnaies de cuivres ne sont pas moins déroutantes. En effet, sur les *fulūs* datés, on retrouve régulièrement des éléments figuratifs comme des lions. Si cette caractéristique devint courante sur les monnayages des Atabegs³¹⁹ ou des Seldjoukides de Rūm dans la seconde moitié du VI^e/XII^e siècle, cette pratique ne semble pas courante au V^e/XI^e siècle.

³¹⁶ Ibn al-Qalānīsī, *Dayl ta'rīḥ Dimašq*, p. 257.

³¹⁷ MS Dim 1-3.

³¹⁸ Tu Dim 3-6, S AI Occ 13, 15, 19, 20, 21.

³¹⁹ Voir par exemple G. Hennequin, *Catalogue des monnaies musulmanes de la Bibliothèque Nationale...*, p. 180-181.

- La Ğazīra

La frappe de Ğazīra soulève des questions similaires au Bilād al-Šām. Les ateliers de la région sont bien connus avant la conquête et bien attestés après le VI^e/XII^e siècle, mais sont très mal connus pour la période seldjoukide. Il est cependant à noter que si les ateliers de Ğazīra sont moins mal documentés que leurs homologues syriens, ils n'en sont pas moins problématiques.

Un premier atelier suscite un certain scepticisme : celui de Darāh ou Dārā. Longtemps connue par un seul dinar de Malikšāh de 469/1076-77, conservé au British Museum³²⁰, la mention de « Dārah » a été considéré comme une mauvaise lecture par Nicholas Lowick qui a proposé de lire « Basrah »³²¹. Le scepticisme du numismate pouvait paraître d'autant plus justifié qu'aucun atelier n'est attesté ni pour la période antérieure ni pour la période postérieure³²². Par ailleurs, la ville de Dārā attestée en Ğazīra au Sud-Est de Dunaysir, à mi-chemin entre Mardin et Nasibin, n'est pas connue pour avoir eu une grande importance durant la période médiévale médiane³²³. Tout au plus, une mention d'Ibn al-Aṭīr laisse supposer que certains émirs 'uqaylides étaient installés à Dārā, ce qui n'interdit ni ne confirme la présence d'un atelier³²⁴. Le débat peut néanmoins être réouvert du fait de l'existence d'un deuxième dinar, conservé au Musée historique d'État de Moscou, frappé en 486/1093-94 sous Barkyārūq³²⁵. Par ailleurs un troisième dinar a été repéré dans un catalogue de vente, également au nom de Barkyārūq et datée de 494/1100-01³²⁶. L'existence de trois dinars tendrait à confirmer l'existence de cet atelier, au moins à la fin du V^e/XI^e siècle. Deux éléments doivent

³²⁰ MS Dar 1.

³²¹ N. L. Lowick, « Further Unpublished Islamic Coins of the Persian Gulf », p. 247. La lecture « *dārah* » nous semble cependant plus probable.

³²² Voir ainsi non seulement E. v. Zambaur, mais également G.C. Miles, « Additions... » et G. Djaparidze « Nouvelles additions... ».

³²³ G. Le Strange, *The Lands of the Eastern Caliphate*, p. 96.

³²⁴ Voir Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, X, p. 17.

³²⁵ B Dar 1.

³²⁶ B Dar 2. Le catalogue précise que la monnaie a été frappée à « Garah ». Nous lisons plutôt « Dārah », d'autant plus qu'aucun atelier pour la période porte un tel nom.

cependant être pris en compte et sont de nature à laisser la question ouverte en attendant d'autres découvertes. Il faut ainsi remarquer que les deux monnaies ne s'accordent pas sur la manière d'écrire le nom de la ville. La monnaie de Malikšāh l'écrit « Dārah » quand celles de Barkyārūq l'écrivent « Darah ». Les deux orthographes se distinguent par ailleurs de la rédaction dans les chroniques qui est « Dārā ». Le second élément est qu'à notre connaissance, aucun atelier n'a jamais été attesté à Dārā. Cela fait rentrer cet atelier dans la catégorie des ouvertures discutables d'ateliers à la période seldjoukide.

L'existence des autres ateliers de Ğazīra renverse les termes du problème. En effet, nous connaissons ainsi deux dirhams issus de fouilles à Ḥarrān, qui nomment à la fois Mas'ūd comme roi et Muḥammad Tapar comme sultan mais sans que l'atelier et la date d'émission ne soient lisibles³²⁷. S. Heidemann, qui a travaillé sur les monnaies issues des fouilles, ne tranche pas en faveur d'une frappe à Mawṣil ou à Ḥarrān³²⁸, les deux hypothèses étant parfaitement plausibles. Dans les deux cas, il s'agirait alors d'une attestation seldjoukide d'ateliers bien connus pour les périodes antérieures ou postérieures³²⁹.

Les régions absentes ou peu présentes dans le corpus présentent donc une variété de situations. Alors qu'il s'agit pour le Bilād al-Šam d'une perte de témoins des monnayages, l'Anatolie n'a vraisemblablement jamais frappé de monnaie sous les Grands Seldjoukides. Les régions intermédiaires d'Arménie et de la Ğazīra relèvent quant à elles d'une troisième catégorie rassemblant des régions où les émissions durent être bien moindre qu'au Bilād al-Šam et sont peu parvenues jusqu'à nous. Mais ces trois cas sont finalement les plus rares. Lorsqu'une région était sous

³²⁷ MT AI 20-21.

³²⁸ S. Heidemann, « Die Fundmünzen von Ḥarrān ... », p. 283-284.

³²⁹ Pour Mossoul, voir. E. von Zambaur, *Die Münzprägungen des Islams*, p. 251-253 et L. Treadwell, *Buyid Coinage*, p. 158-161 et pour Ḥarrān, voir notamment E. von Zambaur, *Die Münzprägungen des Islams*, p. 104 et S. Heidemann, « Die Fundmünzen von Ḥarrān ... ».

tutelle seldjoukide, elle a massivement émis des monnaies, du fait de la présence d'ateliers plus ou moins importants.

2/ Les ateliers de premier rang

Les trois ateliers de premier rang repérables dans notre corpus correspondent à trois centres impériaux de la période seldjoukide (Nīšāpūr, Iṣfahān, Baġdād).

Nīšāpūr est de loin l'atelier le plus important dans le corpus. Il est attesté par 390 pièces représentant 176 émissions allant de 428/1036-37 à 551/1156-57. Non seulement nous avons conservé des émissions pour presque toutes les années du règne seldjoukide depuis la conquête jusqu'aux dernières années du règne de Sanġar, mais nous avons régulièrement la trace de plusieurs émissions durant la même année³³⁰. Par exemple, 9 coins obvers et 6 coins revers différents ont été utilisés pour la seule frappe en or de l'année 448/1056-57³³¹. L'atelier se signale donc non seulement par une longévité notable, mais aussi par un volume de monnaies émises particulièrement important.

Le second centre de frappe de l'empire est Baġdād. L'atelier est connu par 336 pièces représentant 167 émissions. Les premières monnaies datent de l'entrée de ʿUġrīl Beg dans la capitale abbasside en 447/1055-56 et se terminent en 552/1157-58. La frappe est constante tout au long du règne. Même si la propension est moindre qu'à Nīšāpūr, on remarque également l'utilisation de plusieurs paires de coin la même année³³².

Le troisième atelier de l'empire est celui d'Iṣfahān avec 148 pièces pour 115 émissions. La première année où l'atelier apparaît dans notre corpus est l'année 435/1043-44 et la dernière est

³³⁰ Dans le cas de 62 années, on peut identifier l'utilisation de deux paires de coins au moins, voir annexe D.

³³¹ TB Nīš 42 et voir annexe D.

³³² Le cas est attesté pour 17 années.

528/1133-34. Il est cependant à noter que les monnaies de la période 435-440/1043-1049³³³ reconnaissent la suzeraineté de ʿUğrīl Beg avant que les Seldjoukides n'aient conquis la ville. Elles mentionnent également l'émir kakouyide encore à la tête de la capitale du Ġibāl. La frappe régulière commence l'année suivant la conquête de la ville, à savoir 443/1051-52. De nombreuses années ne sont pas attestées pour cet atelier³³⁴. On peut cependant émettre l'hypothèse que cela est plus dû à la conservation des monnaies jusqu'à nous qu'à une frappe de dinars intermittente. Il est néanmoins certain que la frappe d'Iṣfahān est moins volumineuse que celle de Baġdād ou Nīšāpūr.

3/ Les ateliers de second rang

On peut qualifier d'ateliers de second rang sept ateliers dont la production fut sans doute assez importante, bien que moindre par rapport aux ateliers de premier rang. Ces émissions se sont cependant mal conservées et si l'on peut affirmer avec certitude que ces ateliers étaient d'une certaine importance, il est difficile d'approcher une estimation fiable de la production. Il faut par ailleurs prendre en compte le fait que ces ateliers ont pu avoir une importance variable selon les règnes.

Au sein de ce groupe des ateliers de second rang, il convient de distinguer deux sous-groupes qui se démarquent nettement aussi bien par la position géographique que par les monnaies produites. On peut rassembler dans le premier groupe trois ateliers du Ḥurāsān (Balḥ, Merw, Herāt) qui présentent une frappe assez volumineuse – proche des ateliers de premier rang dans le cas de Balḥ - mais marquée par des alternances entre des périodes d'émissions nombreuses et des périodes

³³³ TB Iṣf 1-5.

³³⁴ Notamment les années 450/1058-59 – 455/1063-64 ; 461/1068-69 – 462/1069-70 ; 464/1071-72 – 470/1077-78.

non documentées. On peut rassembler dans le second groupe trois ateliers occidentaux qui se caractérisent par une frappe plus régulière mais bien moins importante que les ateliers orientaux.

- Les ateliers orientaux : Balḥ, Merw et Herāt

Le plus important des ateliers du Ḥurāsān est celui de Balḥ, avec 95 émissions représentant 128 monnaies, à savoir une production qui en fait le quatrième atelier de l'empire, devant Merw qui fut pourtant une capitale impériale sous Sanğar. L'atelier est attesté de 438/1046-47 au califat d'al-Muqtafi (530/1136 – 555/1160). Les émissions de la seconde moitié du V^e/XI^e siècle sont particulièrement bien documentées, alors que la période la décennie 500/1106-07 n'est connue que par une monnaie de 504/1110-11. Un tel vide dans la documentation doit cependant être nuancé par le fait que les monnaies de Balḥ sont souvent non datées : avec 31 émissions non datées, il s'agit de l'atelier avec le plus grand nombre de monnaies non situées dans le temps, à rang égal avec Nišāpūr. Ainsi, pour le règne de Muḥammad Tapar, qui correspond à peu près à la période où nous connaissons peu de monnaies pour l'atelier, nous ignorons la date d'émission de 16 monnaies. L'importance de Balḥ pendant la période seldjoukide n'est cependant pas étonnante, puisqu'elle s'inscrit dans la continuité de la période ghaznévide³³⁵. L'atelier se distingue en outre de tous les ateliers de l'empire – Bagdād excepté dans une certaine mesure – par une évolution notable dans la forme des monnaies et par les différences quant au texte et à l'ornementation par rapport au reste de l'empire. En effet, la production de l'atelier se reconnaît, à partir de 486/1086-94 à l'usage d'une iconographie guerrière avec l'épée et parfois une hache, mais surtout avec l'inscription du verset du Trône au revers³³⁶, dans une version plus ou moins complète. L'ensemble de la titulature et de la

³³⁵ E. von Zambaur, *Die Münzprägungen des Islams*, p. 76.

³³⁶ *Coran*, II, 255 : « Allāh ! Point de divinité à part Lui, le Vivant, Celui qui subsiste par lui-même. Ni somnolence ni sommeil ne Le saisissent. À Lui appartient tout ce qui est dans les cieux et sur la terre. Qui peut intercéder auprès de Lui

šahāda sont logiquement renvoyées à l'obvers. Sur les 35 monnaies de cette période, 27 relèvent de ce modèle³³⁷. Alors que jusqu'à la mort de Malikšāh, les monnaies de la ville ne se distinguaient pas de celles des autres ateliers de l'empire, la troisième guerre de succession marqua une évolution notable du modèle. Sans parler d'école de graveurs propre à Balḥ, on doit néanmoins constater ce programme iconographique spécifique de l'atelier, d'autant moins aléatoire que l'inscription de ce long texte dans des monnaies de taille classique impliquait une réelle dextérité de la part du graveur³³⁸.

L'atelier de Merw nous est connu par 145 monnaies, représentant 55 émissions, ce qui fait de Merw un atelier aux volumes proches de Rayy. L'atelier est connu de 430/1038-39 au califat d'al-Muqtafi, soit entre 530/1136 et 555/1160, en sachant que la dernière monnaie clairement datée remonte à 506/1112-13. Si les volumes sont proches de ceux de Rayy et renverraient donc à l'atelier d'une ville importante et capitale d'un sultan, la physionomie de la frappe distingue nettement les deux ateliers. Tout d'abord, il est à signaler que notre corpus est marqué par des émissions dont de nombreuses pièces sont parvenues jusqu'à nous. Ainsi une des émissions de 458/1065-66³³⁹ est attestée par 8 pièces, ce qui peut nous laisser penser à une émission de prestige. En effet, plusieurs éléments concourent à émettre l'hypothèse d'une émission exceptionnelle. Tout d'abord, le sultan est arrivé à Merw en 457/1064-65 après une campagne victorieuse en Transoxiane, elle-même à la suite de la campagne victorieuse d'Ani en 456/1063-64³⁴⁰. On peut donc penser que le sultan et son entourage étaient arrivés à Merw enrichis du butin en nature ou en numéraire récemment acquis. Par ailleurs, le sultan a quitté la ville en 458/1065-66 pour réunir ses principaux émirs et chefs

sans Sa permission ? Il connaît leur passé et leur futur. Et, de Sa science, ils n'embrassent que ce qu'Il veut. Son Trône déborde les cieux et la terre, dont la garde ne Lui coûte aucune peine. Et Il est le Très Haut, le Très Grand. »

³³⁷ Les 12 exceptions sont S Bal 1-5, 7-14.

³³⁸ Sur l'analyse de cette particularité, voir *infra*, p. 224-228.

³³⁹ AA Mer 3.

³⁴⁰ Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, X, p. 37-41 et 49.

turcomans à Raykan, à 30 km au nord de Nīšāpūr pour procéder au partage des terres dans la famille et à l'intronisation de Malikšāh comme son héritier. Cette cérémonie s'est accompagnée d'une remise de présents aux émirs et Turcomans qui assistaient à la cérémonie³⁴¹. Il est donc vraisemblable que l'émission soit liée à cette circonstance particulière. Outre cette émission de prestige, la période 460/1067-68 – 463/1070-71 est une période d'intense activité, puisqu'on peut remarquer une moyenne de 3 émissions par an. Ces émissions comptent en outre certaines émissions de prestige comme celle de 461/1068-69³⁴². On peut en revanche s'étonner de ce que la production ne se développa pas sous Sanġar qui fit de la ville sa capitale. On doit se résoudre à l'hypothèse d'un atelier dont on a perdu une partie importante de la production ; cette idée est renforcée par le trésor de Qunduz qui comporte beaucoup de pièces trop détériorées pour que le nom de l'atelier soit lisible mais dont toutes les pièces dont l'origine est identifiable proviennent de Merw ou de Herāt³⁴³. L'importance du nombre de monnaies non attribuables à un atelier sous le règne de Sanġar rend d'autant plus probable cette hypothèse.

L'atelier de Herāt est connu par 127 monnaies correspondant à 64 émissions. Comme pour Merw, les monnaies qui nous sont parvenues forment un ensemble difficile à analyser. La frappe attestée commença en 435/1043-44 et alla jusqu'en 546/1151-1152. Certaines émissions sont particulièrement bien connues du fait de la découverte de trésors, comme celui de Qunduz³⁴⁴. On constate que la frappe semble particulièrement intense durant le règne d'Alp Arslān avec notamment les années 457/1064-65 (3 pièces³⁴⁵), 458/1065-66 (10 pièces³⁴⁶), 459/1066-67 (8 pièces³⁴⁷)

³⁴¹ *Ibid*, X, p. 50.

³⁴² AA Mer 8.

³⁴³ D. Sourdel, « Un trésor de dinars ġaznawides et sālġūqides... ».

³⁴⁴ *Ibid*, p. 216.

³⁴⁵ AA Her 8-9.

³⁴⁶ AA Her 10-12.

³⁴⁷ AA Her 13-14.

et 460/1067-68 (3 pièces³⁴⁸). Trois émissions sont en outre attestées pour l'année 458/1065-66, ce qui peut être rapproché de l'émission abondante de Merw pour la même année. À nouveau, l'atelier de Herāt semble avoir été dynamique mais avec de longues périodes sans monnaies parvenues jusqu'à nous et à l'inverse des ensembles de quelques années très bien documentées. On peut donc faire l'hypothèse que Herāt possédait un atelier important et actif durant toute la période mais qui ne frappait massivement de l'or qu'en certaines occasions. La frappe ordinaire de dinars, plus limitée, se serait quant à elle perdue.

- Les ateliers occidentaux : Hamadān, Rayy et al-Ahwāz

L'atelier de Rayy est le plus important des ateliers de second rang dans les régions occidentales. Avec 98 pièces pour 61 émissions, l'atelier est attesté de 434/1042-43 à 551/1156-57. Si la production peut sembler faible au regard de l'importance de la ville, qui fut capitale sous Ṭuġril Beg, elle s'explique aisément par des questions de conservation et, comme pour Iṣfahān et Merw, il est probable que l'atelier ait émis régulièrement des monnaies d'or, mais dans des volumes moindres que Nišāpūr, Baġdād ou Balḥ. Le volume total est également moindre en raison d'une perte d'importance de la ville au VI^e/XII^e siècle que notait déjà G. C. Miles en 1938³⁴⁹. Nous reviendrons sur l'évolution du statut de Rayy par la suite³⁵⁰.

L'atelier irakien le plus important, Baġdād excepté, est celui d'al-Ahwāz. Il est représenté par 61 monnaies correspondant à 42 émissions qui vont de 440/1048-49 à 517/1123-24. Seule l'année 448/1056-57 est particulièrement bien documentée avec deux versions d'une même émission (TB

³⁴⁸ AA Her 16.

³⁴⁹ G.C. Miles, *The Numismatic History of Rayy*, 1938, p. 196. Il est à noter que si nous nous accordons avec le constat de Miles sur la perte d'importance de l'atelier au VI^e/XII^e siècle, nous nous démarquons de la cause avancée par le numismate qui liait le petit nombre des émissions après Malikšāh avec le déclin de l'empire après 485/1092.

³⁵⁰ Voir *infra*, p. 145-146.

Ahw 2) et un total de 9 pièces. On peut mettre en relation cette frappe intense avec la lutte des Abbassides et des émirs seldjoukides contre l'émir de Wāsiṭ qui avait quitté le giron abbasside pour reconnaître la tutelle fatimide³⁵¹. En dehors de cette année exceptionnelle pour la région, on constate une frappe relativement régulière.

L'atelier de Hamaḍān est connu à travers 46 pièces liées à 39 émissions. La monnaie la plus ancienne est datée de 435/1043-44 et la plus récente remonte à 519/1125-26. Cet atelier se signale par le caractère fluctuant des monnaies parvenues jusqu'à nous. Ainsi nous ne connaissons aucune monnaie entre 479/1086-87 et 485/1092-93 puis entre 487/1094-95 et 503/1109-10. À l'inverse, certaines périodes sont mieux documentées : de 440/1048-49 à 442/1050-51, de 462/1069-70 à 468/1075-76 et de 476/1083-84 à 479/1086-87. On peut souvent lier ces années à une activité particulièrement intense des Seldjoukides dans la région. Les années 440/1048-49 – 442/1050-51 correspondaient ainsi à une lutte entre Ibrahīm Yināl et son cousin Ṭuḡrīl Beg au sujet de la suzeraineté d'Hamaḍān, alors qu'Ibrahīm Yināl menait des raids contre l'Anatolie³⁵². De même, les années 462/1069-70 – 468/1075-76 peuvent être mise en relation à des passages d'Alp Arslān dans la région après une révolte du Kirmān et lors de la reprise en main de la région qui fit suite aux combats de la deuxième guerre civile. Les années 476/1083-84 – 479/1086-87 sont liées à la prise de contrôle de la région par un émire de Malikšāh. On peut donc faire l'hypothèse que l'atelier de Hamaḍān était un important atelier régional qui était susceptible de frapper des monnaies de prestige en raison de la politique du sultan ainsi qu'une frappe de dinars ordinaires en moindre quantité et qui s'est mal conservée.

³⁵¹ Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, IX, p. 624-625 ; Sibṭ ibn al-Ġawzī, *Mir'āt*, p. 7-15.

³⁵² Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, IX, p. 556-557.

La plus grande importance des ateliers orientaux par rapport aux occidentaux n'est pas aussi étonnante qu'elle peut paraître *a priori*. Tout d'abord, Hamaḍān et al-Aḥwāz n'avaient pas des ateliers traditionnellement aussi importants que les ateliers orientaux³⁵³. De plus, comme nous allons le voir par la suite, les ateliers occidentaux étaient bordés non seulement par deux ateliers de premier rang (Baḡdād, Iṣfahān), mais aussi par une multitude d'ateliers de troisième rang qui rendaient inutiles des ateliers de plus grande importance dans la région. Enfin Rayy a connu une réelle perte d'influence au cours de son histoire, phénomène qui n'a touché aucun atelier oriental.

4/ Les ateliers de troisième rang

À côté des ateliers qui sont attestés sur la majeure partie de la période et qui ont une frappe de dinars récurrente, sinon importante, on trouve dans la documentation 50 ateliers qui ne sont connus que par quelques monnaies (moins de 30 émissions) ou par une frappe concentrée dans le temps. Comme nous avons pu le dire, rares sont les cas où on peut émettre l'hypothèse d'une création *ex nihilo*. Si les ateliers ont pu avoir une activité qui a varié avec la conquête, les potentielles créations étaient plutôt l'exception, les disparitions étant elles-mêmes plutôt rares ou sujettes à débat. Il paraît donc peu envisageable de voir dans ces ateliers de troisième rang, même les moins bien documentés, la marque d'ateliers itinérants ou de créations temporaires pour répondre à un besoin momentané, comme une guerre de succession. Il paraît plus vraisemblable d'y voir des ateliers de rayonnement local qui frappaient ordinairement des *fulūs* ou des dirhams pour les besoins quotidiens. La frappe de dinars y était à l'inverse plus rare, d'où une représentation infime

³⁵³ Voir notamment E. von Zambaur, *Die Münzprägungen des Islams*, p. 56 et 266, comparé à p. 259-262 et p. 76.

dans notre corpus. Cette hypothèse est par ailleurs renforcée par le fait que les villes dotées de ces ateliers sont pour la plupart connues pour avoir une certaine activité commerciale et une certaine taille. La présence d'un petit atelier permanent ne paraît donc pas aberrante.

- Ateliers du Ḥurāsān-Toḥarestān : Biḡār, Saraḥs, Walwālīḡ, Nisā et Merw al-Rūd

L'atelier de Biḡār est connu par une monnaie de Barkyārūq de 492/1098-99 et une de Muḥammad Tapar frappée en 494/1100-01. Si l'atelier est bien attesté avant la période seldjoukide, notamment pour la période samanide, il n'est néanmoins pas localisé avec précision³⁵⁴. La frappe samanide permet de supposer une localisation orientale.

L'atelier de Merw al-Rūd est peu attesté (3 monnaies³⁵⁵) et seulement pour le V^e/XI^e siècle : une au nom de Ṭuḡril Beg (430/1038-39), une au nom de Malikšāh (décennie 470/1077) et une au nom de Barkyārūq (490/1096-97). La période seldjoukide ne représente pas une rupture car l'atelier n'est pas réputé pour avoir eu une intense production³⁵⁶. La ville est à l'inverse bien connue et se situe en amont de la rivière du Murgāb qui irrigue la ville de Merw en aval³⁵⁷. Les voyageurs laissent entendre que la ville a connu une certaine prospérité à la période médiane³⁵⁸. Par ailleurs Mustawfi indique que Malikšāh a fait construire une large muraille³⁵⁹, ce qui peut nous indiquer une activité édilitaire plus large répondant à une période de croissance de la ville. Cela pourrait expliquer une plus grande activité de l'atelier sous les Seldjoukides, sans nécessité économique puisque la cité pouvait bénéficier du numéraire frappé dans la ville voisine de Merw.

³⁵⁴ G. Djaparidze, « Nouvelle... », 1980-81, p. 91.

³⁵⁵ TB Mera 1, MS Mera 1 et B Mera 1.

³⁵⁶ E. von Zambaur, *Die Münzprägungen des Islams*, p. 240.

³⁵⁷ G. Le Strange, *The Lands of the Eastern Caliphate*, p. 404-405.

³⁵⁸ Muqaddasī, *Aḥsan al-taqāsīm*, p. 314 ; Istaḥrī, *al-Masālik*, p. 269.

³⁵⁹ Mustawfi, *Zafarnāma*, p. 190.

La présence de l'atelier de Nisā dans notre corpus est plus étonnante. En effet, si l'ancienne capitale des Parthes est restée une ville importante durant la période médiévale, son atelier n'est pas bien documenté³⁶⁰. La période seldjoukide n'est guère plus prolifique et permet juste de faire l'hypothèse d'une activité minimale qui n'est pas parvenue jusqu'à nous dans son immense majorité. Pour la période seldjoukide, seul un dinar émis sous Malikšāh (MS Nis 1) est parvenu jusqu'à nous, sans doute une émission de prestige.

L'atelier de Saraḥs se situait dans une ville basée sur la rive orientale du Tağant et sur la route qui reliait Nišāpūr à Merw³⁶¹. Contrairement à Walwālīğ, si l'atelier précédait l'arrivée des Seldjoukides³⁶², son activité semble avoir toujours été très limitée. Il n'est ainsi connu par aucune monnaie ghaznévide. L'atelier est représenté par 7 monnaies³⁶³ : 4 monnaies de Malikšāh (entre 474/1081-82 et 485/1092-93), deux émises par Arslān Argūn (en 488/1095 et 489/1096) et une de Saṅğar non datée mais au nom d'al-Muqtafī (530/1136 – 555/1160). L'atelier, quoique de moindre importance, nous rappelle la situation de Walwālīğ : un petit atelier qui frappa surtout des dirhams ou des *fulūs* et plus exceptionnellement des dinars qui se sont perdus.

L'atelier de Walwālīğ est à la fois un des plus importants ateliers seldjoukides de troisième rang et le plus oriental de tous. La cité de Walwālīğ – proche de l'emplacement de l'actuelle Qunduz³⁶⁴ – est définie comme la ville principale du Toḥarestān par l'Anonyme des *Ḥudūd al-‘ālam*³⁶⁵. Elle est documentée par 19 monnaies (18 émissions) allant du règne de Malikšāh (la plus

³⁶⁰ G. Le Strange, *The Lands of the Eastern Caliphate*, p. 394-395 ; E. von Zambaur, *Die Münzprägungen des Islams*, p. 256 ne connaît aucune monnaie ni pour le V^e/XI^e siècle ni pour le VI^e/XII^e siècle.

³⁶¹ G. Le Strange, *The Lands of the Eastern Caliphate*, p. 395-396.

³⁶² Des monnaies omeyyades de cet atelier sont bien connues, voir E. von Zambaur, *Die Münzprägungen des Islams*, p. 142.

³⁶³ MS Sar 1-4 ; B Sar 1-2 ; S Sar 1.

³⁶⁴ G. Le Strange, *The Lands of the Eastern Caliphate*, p. 428.

³⁶⁵ Anonyme, *Ḥudūd al-‘ālam*, p. 100.

ancienne datée remonte à 475/1082-1083³⁶⁶) à celui de Sanğar (la dernière monnaie datée avec certitude est de 515/1121-22³⁶⁷). Si l'on ne connaît pas de monnaie pour les règnes précédant Malikšāh, tous ses successeurs sont attestés dans le numéraire de l'atelier. Son importance à la période ghaznévide³⁶⁸ et la frappe relativement régulière à partir de la fin du V^e/XII^e siècle laissent penser que la frappe ne s'est pas arrêtée, mais qu'étant de volume plus faible que l'atelier de Balḥ ou Merw, elle s'est perdue pour le début de la période seldjoukide.

- Ateliers du Kirmān et du Fārs : Bamm, Bardasīr, Darabğerd, Fasā, Ğiroft, Ištahr, Kāzerūn, Šīrāz, Sīrğān, Sūmayram, Yazd

La ville de Bamm est située dans une oasis bordant le désert du Dašt-i Lūṭ à 1257 km au sud de Téhéran. La ville était une des plus grandes villes de la région et bénéficiait d'une citadelle réputée inexpugnable³⁶⁹. L'atelier est bien attesté sous la période bouyide par la frappe de dirhams³⁷⁰. Pour la période seldjoukide, l'atelier est attesté par 5 émissions représentant 6 monnaies³⁷¹ : un dinar et un dirham de 450/1058 mentionnant Qarā Arslān Beg ainsi que Čağrī Beg pour le dirham ; un dinar de 457/1064-65 ou 459/1066-67 ne citant que Qarā Arslān Beg ; enfin deux émissions de dinars au nom de Sulṭānšāh de 471/1079-79 et 482/1089-90.

L'atelier de Bardasīr (ville aujourd'hui appelée Kerman), est l'atelier le plus important de la région avec 63 monnaies représentant 33 émissions, allant de 444/1048-49³⁷² à 483/1090-91³⁷³. La production de l'atelier présente tout de même une physionomie particulière, étant concentrée sur

³⁶⁶ MS Wal 1.

³⁶⁷ S Wal 3.

³⁶⁸ Comparer avec E. von Zambaur, *Die Münzprägungen des Islams*, p. 271.

³⁶⁹ G. Le Strange, *The Lands of the Eastern Caliphate*, p. 299, 312.

³⁷⁰ E. von Zambaur, *Die Münzprägungen des Islams*, p. 79 ; L. Treadwell, *Buyid Coinage*, p. 75-76.

³⁷¹ TB Bam 1-2 ; AA Bam 1 ; MS Bam 1-2.

³⁷² TB Bar 1.

³⁷³ MS Bar 10.

un demi-siècle. Le premier élément à prendre en compte est le statut de capitale de la ville sous les Bouyides et une production de dinars en conséquence³⁷⁴. Ce statut est par ailleurs maintenu par les Seldjoukides du Kirmān. Par ailleurs la disparition de l'atelier de notre documentation au VI^e/XII^e siècle doit sans doute être expliquée par la perte de la production plutôt que par une cessation de la frappe. En effet, un arrêt des activités de l'atelier de Bardasīr n'est pas cohérent avec l'économie florissante qui nous est décrite par les chroniques³⁷⁵. Par ailleurs, si les émissions du V^e/XI^e siècle ne sont pas négligeables, elles ne se trouvent pas être dans des volumes tels qu'il faille exclure une perte du monnayage.

Darabġerd n'est connu pour la période seldjoukide que par un dinar frappé en 512/1118-19 (S Dar 1) au seul nom de Maġmūd II – l'absence de mention de Saġar s'explique aisément par la quatrième guerre de succession qui oppose le fils de Muġammad Tapar à son oncle³⁷⁶. Si l'atelier est mal connu pour la période seldjoukide, il est attesté pour les époques antérieures, depuis les Omeyyades jusqu'au Bouyides³⁷⁷. La ville a été la capitale de sa région sous la période omeyyade et encore florissante au IV^e/X^e siècle. La situation a bien évolué au cours de la période seldjoukide puisqu'au VI^e/XII^e siècle, la ville semble être dévastée. On peut donc faire l'hypothèse que la ville a progressivement connu un déclin au cours du V^e/XI^e siècle (on ne connaît pas de frappe bouyide après 404/1013-14) et une frappe de dinars de plus en plus exceptionnelle. La frappe de Maġmūd II, en pleine guerre de succession, renforce l'idée d'une frappe de prestige destinée à assoir la légitimité peu assurée du sultan.

³⁷⁴ G. Le Strange, *The Lands of the Eastern Caliphate*, p. 302-307 ; L. Treadwell, *Buyid Coinage*, p. 76-78.

³⁷⁵ M. Th. Houstma, « Zur Geschichte des Selguqen von Kermān », p. 374.

³⁷⁶ Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, X, p. 548-553.

³⁷⁷ E. von Zambaur, *Die Münzprägungen des Islams*, p. 117 ; L. Treadwell, *Buyid Coinage*, p.14.

L'atelier de Fasā présente des caractéristiques similaires tant du point de vue de l'histoire, que de la localisation ou de la production. Situé à équidistance entre Darabğerd et Šīrāz, il n'est attesté pour la période seldjoukide que par un dinar non daté mais vraisemblablement remontant à la quatrième guerre de succession puisqu'il ne mentionne que Maḥmūd II (S Fas 1)³⁷⁸. L'atelier est néanmoins mieux connu pour les périodes antérieures, notamment bouyides, dont nous avons conservé une production importante. Tenue pour florissante à la période bouyide³⁷⁹, Fasā semble avoir connu une conquête seldjoukide particulièrement violente³⁸⁰. L'activité de l'atelier se serait donc réduite en dehors de frappes de prestige, du reste fort rares pour cette partie de l'empire.

Peu de monnaies de l'atelier de Ğīroft sont parvenues jusqu'à nous, bien que la ville soit d'une taille conséquente qu'elle constitue un centre commercial important³⁸¹ et que son atelier soit bien connu à la période bouyide³⁸². Nous ne connaissons en effet que huit émissions (soit 15 dinars), couvrant les deux siècles, quoi que de manière inégale. Six des sept émissions datent d'une période allant de 448/1056-57 et 461/1068-69³⁸³. La dernière émission connue (S Ğīr 1), sans doute de prestige en raison des efforts de décoration de la monnaie, a sans doute été émise dans le contexte de la quatrième guerre de succession, sur le modèle des émissions des ateliers de Fasā et de Darabğerd ; elle mentionne en effet le calife al-Mustaẓhir (mort en 512/1118) et Maḥmūd II.

Nous connaissons en outre une monnaie frappée à Iṣṭaḥr qui présente néanmoins de nombreuses difficultés et qui peut avoir été exceptionnelle. L'atelier d'Iṣṭaḥr, l'ancienne Persepolis, est bien attesté dans les premiers temps de l'Islam. Mais les dernières pièces connues datent de

³⁷⁸ Il est à noter que la seule mention de Maḥmūd II n'est pas certaine tant la monnaie est endommagée et la lecture incertaine.

³⁷⁹ G. Le Strange, *The Lands of the Eastern Caliphate*, p. 290.

³⁸⁰ Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, IX, p. 564-565.

³⁸¹ G. Le Strange, *The Lands of the Eastern Caliphate*, p. 314-315.

³⁸² L. Treadwell, *Buyid Coinage*, p. 78-80.

³⁸³ Trois émissions en 448/1056-57 (TB Ğīr 2-4), une en 449/1057-58 (TB Ğīr 5), une émission en 452/1060-61 (TB Ğīr 6), une dernière en 461/1068-69 (AA Ğīr 1).

282/895-96³⁸⁴. On peut donc hésiter quant au maintien d'un atelier dans une ville qui avait perdu de son importance depuis la fin du IV^e/X^e siècle³⁸⁵. Un argument en faveur du maintien d'un atelier, même modeste, réside dans le fait que les Seldjoukides ont peu créé d'ateliers *ex nihilo*, si tant est qu'ils en aient créé. Iṣṭaḥr serait donc une exception. On peut cependant objecter que la seule monnaie connue de cet atelier est frappée par un prince seldjoukide, Rasūl Tegīn, en 455/1063, soit pendant la première guerre de succession. On peut raisonnablement penser que le prince seldjoukide, désireux d'affirmer son indépendance alors que la famille était en pleine réécriture de la hiérarchie en son sein, a battu monnaie comme il a pu dans des conditions relativement précaires³⁸⁶.

Kāzerūn, située à l'Ouest de Šīrāz, était d'importance modeste et enrichie par le commerce de ses denrées agricoles tout autant que par sa situation intermédiaire entre le Golfe persique et la capitale du Fārs³⁸⁷. La ville comptait d'ailleurs un atelier dynamique à partir de la période bouyide et ce jusqu'à la conquête³⁸⁸. La domination seldjoukide semble moins faste : seules deux monnaies d'or sont connues sous le règne d'Alp Arslān. La première est datée de 459/1066-67 et une deuxième de 461/1068-69. La frappe de 459/1066-67 peut être mise en relation avec la campagne de soumission du Fārs entreprise par Alp Arslān la même année après sa victoire contre son frère Qāwurt Beg³⁸⁹. Si la frappe de dinars semble avoir disparu dans cet atelier, on peut néanmoins imaginer qu'il a continué à frapper des dirhams et des *fulūs*.

³⁸⁴ E. von Zambaur, *Die Münzprägungen des Islams*, p. 49.

³⁸⁵ Voir G. Le Strange, *The Lands of the Eastern Caliphate*, 1930, p. 275-276.

³⁸⁶ Voir N. Lowick, « A Gold Coin of Rasūltegin... », p. 230.

³⁸⁷ G. Le Strange, *The Lands of the Eastern Caliphate*, p. 266-267.

³⁸⁸ E. von Zambaur, *Die Münzprägungen des Islams*, p. 202 ; L. Treadwell, *Buyid Coinage*, p. 31-33.

³⁸⁹ Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, X, 53-54.

Šīrāz est, à la période seldjoukide, connue par une production relativement faible, ce qui contraste avec son importance sous les Bouyides³⁹⁰. L'atelier est attesté par 19 émissions documentées par 22 pièces. Celles-ci sont relativement concentrées : 449/1057-58³⁹¹ – 491/1097-98. Seule une monnaie de 530/1135-36 est connue en dehors de ces bornes³⁹². Il est indubitable que l'atelier de Šīrāz a une place à part. Bien qu'excentrée du Kirmān, la ville est tombée assez vite sous la tutelle des Seldjoukides du Kirmān³⁹³. La frappe d'or semble avant tout être une frappe de prestige liée à des événements particuliers comme la prise de contrôle de la ville par la branche du Kirmān, la nomination de Malikšāh comme successeur d'Alp Arslān ou l'accession au califat d'al-Muqtadī, etc. La diminution de la production entre la période bouyide et la période seldjoukide peut se comprendre de plusieurs manières. Tout d'abord, la frappe importante à la période bouyide est une frappe de dirhams, alors que peu de dirhams à la période seldjoukide nous sont parvenus. On peut donc faire l'hypothèse que la frappe de monnaies d'argent s'est poursuivie sous le règne des fils de Selğūq, mais qu'elle a été perdue. Il faut noter en outre les effets de la perte du statut de capitale avec la chute des Bouyides. Enfin, on doit noter que si la période bouyide est plus régulièrement documentée que la période seldjoukide, nous avons l'impression d'un ralentissement de la frappe au début du V^e/XI^e siècle que le passage sous tutelle seldjoukide n'a fait que confirmer.

L'atelier de Sīrġān, ancienne capitale du Kirmān jusqu'aux Bouyides³⁹⁴, n'est connu que par une monnaie : un dinar de 483/1090-91 frappé au nom de Malikšāh (MS Sir 1). Cette faible représentation de l'atelier tranche par ailleurs avec l'activité sous la période bouyide³⁹⁵ et avec

³⁹⁰ Voir L. Treadwell, *Buyid Coinage*, p. 33-65.

³⁹¹ TB Šīr 1 – B Šīr 3.

³⁹² S Šīr 1.

³⁹³ La conquête date nominalement de 445/1053-54 avec l'insertion de Tuġril Beg dans la *ḥuṭba* (Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, IX, p. 596). Dès 454/1062, Qāvurt Beg fait inscrire son nom sur les monnaies.

³⁹⁴ G. Le Strange, *The Lands of the Eastern Caliphate*, p. 300-302.

³⁹⁵ L. Treadwell, *Buyid Coinage*, p. 81-83.

l'histoire de la ville telle qu'on peut la reconstituer. Elle était prospère au IV^e/X^e siècle, malgré la perte du statut de capitale, lorsque Muqaddasī la décrit : deux marchés, un palais, une grande mosquée et des habitations riches³⁹⁶. Par ailleurs, la ville ne semble pas avoir connu de déclin au cours de la période médiane. On peut donc faire l'hypothèse d'un atelier produisant exclusivement des dirhams et des *fulūs* ou exceptionnellement des dinars qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

Le marché des monnaies a permis d'attester l'existence d'un atelier dans la ville de Sūmayram, ce qui ne va pas sans nous interroger. La ville de Sūmayram est bien connue ; située au Nord du Fārs, sur la route qui mène à Iṣfahān, la ville a une importante activité commerciale et dispose d'une forteresse³⁹⁷. Mais la ville n'est pas connue pour avoir émis des monnaies en dehors de la période seldjoukide. On se retrouverait donc devant un cas de création d'atelier *ex nihilo*, soit quelque chose de relativement unique, d'autant plus que si nous connaissons deux émissions en or³⁹⁸, leur dispersion dans le temps semble indiquer un atelier qui a battu monnaie de manière constante, même si la frappe de dinars était plus exceptionnelle. Si une création seldjoukide n'est pas à exclure, on ne doit cependant pas sous-estimer la possibilité d'un atelier bouyide très modeste et encore non attesté, mais qui aurait connu un développement sous la période seldjoukide.

Enfin, l'atelier de Yazd est connu par un dinar frappé en 508/1114-15 au nom de Muḥammad Tapar³⁹⁹. La ville est un site fortifié du Fārs dont le commerce était lié à Iṣfahān. L'atelier de Yazd nous pose plusieurs problèmes. Il ne semble pas avoir été fonctionnel sous la période bouyide. Si la production monétaire pour la ville est bien attestée à partir de 699/1299-1300, l'atelier n'est pas connu auparavant⁴⁰⁰. La production de la période seldjoukide est également minime. Enfin, les

³⁹⁶ Muqaddasī, *Aḥsan al-taqasim*, p. 464-465.

³⁹⁷ G. Le Strange, *The Lands of the Eastern Caliphate*, p. 283.

³⁹⁸ Une pour Malikšāh (MS Sūm 1) et une sous Ṭuḡril II (S Sūm 1).

³⁹⁹ MT Yaz 1.

⁴⁰⁰ E. von Zambaur, *Die Münzprägungen des Islams*, p. 273 ; G. Le Strange, *The Lands of the Eastern Caliphate*, p. 284-185.

chroniques ne laissent pas voir une intensification de la présence seldjoukide dans la province. Ibn al-Aṭīr mentionne une fois la ville pour y affirmer que Ṭuğrīl Beg attribue le district conquis à Abū Maṣṣūr ; Ibn al-Ğawzī ne mentionne jamais la ville, pas plus qu'al-Ḥusaynī ou al-Bundarī⁴⁰¹.

- Ateliers du Nord : Abhar, Amol, Ardabīl, Astarābād, Damġān, Gurgān, Kuġū, Rūyān, Sārīyya et Zanġān

L'atelier d'Abhar est attesté par un dinar de 492/1098-99 (B Abḥ 1). La ville, située à l'Ouest de Qazwīn, est dans une région fertile et disposait d'une forteresse rebâtie par Bahā' al-Dīn Ḥaydar⁴⁰². L'atelier est par ailleurs attesté au début du V^e/XI^e siècle⁴⁰³. On peut donc faire l'hypothèse d'un petit atelier local, habitué à frapper de l'argent et du cuivre et exceptionnellement de l'or dans le contexte de la troisième guerre de succession alors que Barkyārūq devait faire feu de tout bois pour s'opposer à son oncle et à ses frères. En effet, la situation précaire du fils de Malikšāh durant son règne explique une nécessité de faire frapper en dehors des grands centres de l'empire qu'il ne contrôlait pas systématiquement⁴⁰⁴. Si rien n'indique l'existence d'atelier mobile, on peut faire l'hypothèse que les princes, surtout devant s'attacher des fidélités, transportaient avec eux des métaux ou du numéraire qui pouvaient être fondus et frappés dans des ateliers habitués à émettre des dirhams ou des *fulūs*.

L'atelier d'Amol est bien attesté et nous est connu par trois séries de monnaies représentant 14 émissions (18 pièces). A été conservée tout d'abord une série de pièces au nom de Malikšāh : un dinar de 478/1085-86, un deuxième de 479/1086-87 et une monnaie non datée. Puis on compte aussi 7 monnaies d'or au nom de Barkyārūq, datées de 486/1093-94, 487/1094-95 ou 489/1096, 490/1096-

⁴⁰¹ Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, IX, p. 563.

⁴⁰² G. Le Strange, *The Lands of the Eastern Caliphate*, p. 221-222.

⁴⁰³ E. von Zambaur, *Die Münzprägungen des Islams*, p. 37.

⁴⁰⁴ Pour une synthèse des déplacements et des revers de fortune de Barkyārūq, voir Ch. Defréméry, « Recherches sur le règne du sultan seldjoukide Barkiarok ... ».

97, 492/1098-99, 493/1099-1100, 495/1101-02 et une dernière de la décennie 490/1096-97. La seconde série est composée de monnaies frappées par des vassaux seldjoukides au nom de Muḥammad Tapar et datant de 499/1105-06 (2 émissions), 503/1109-10 et 504/1110-11. Capitale du Ṭabaristān à partir des Abbassides, la ville était un centre commercial important et connu à partir du IV^e/X^e siècle une grande prospérité agricole⁴⁰⁵. L'atelier eut par ailleurs une activité continue et bien attestée depuis les Abbassides jusqu'aux Bouyides⁴⁰⁶. Sans aucun doute l'atelier a-t-il eu une activité constante, mais une frappe de l'or beaucoup plus occasionnelle.

L'atelier d'Ardabīl est un atelier attesté à une période tardive, connu sous les règnes de Mas'ūd⁴⁰⁷ et Malikšāh II⁴⁰⁸. Capitale de l'Adarbāyḡān sous les Abbassides, la ville a connu une certaine prospérité jusqu'à la conquête mongole⁴⁰⁹. Son atelier est d'ailleurs bien attesté, sauf pour le V^e/XI^e siècle⁴¹⁰. Cette relative disparition dans nos sources numismatiques peut s'expliquer par la perte d'une partie de la production mais surtout par une diminution de l'activité et par le recentrage de la production de dinars dans d'autres ateliers à la période seldjoukide.

L'atelier d'Astarābād est connu sous Sanḡar par un dinar de 519/1125-26 (S Ast 1). Deuxième ville de la province de Gurgān, elle est connue pour sa production de soie grège, mais ne fait pas l'objet de beaucoup d'attention de la part des géographes⁴¹¹. L'activité de son atelier n'en est pas moins bien attestée aux époques antérieures, notamment à la période bouyide et kakouyide⁴¹².

⁴⁰⁵ G. Le Strange, *The Lands of the Eastern Caliphate*, p. 370.

⁴⁰⁶ E. von Zambaur, *Die Münzprägungen des Islams*, p. 34 ; L. Treadwell, *Buyid Coinage*, p. 232-237 ; sur le monnayage d'Amol, voir aussi S. M. Stern, « The Coins of Āmol ».

⁴⁰⁷ Un dirham non daté et un *fals* de 531/1136-37 (S Ard 1).

⁴⁰⁸ Un *fals* de la décennie 540/1145-46 (S Ard 2).

⁴⁰⁹ G. Le Strange, *The Lands of the Eastern Caliphate*, p. 168.

⁴¹⁰ E. von Zambaur, *Die Münzprägungen des Islams*, p. 41.

⁴¹¹ G. Le Strange, *The Lands of the Eastern Caliphate* p. 378-379

⁴¹² E. von Zambaur, *Die Münzprägungen des Islams*, p. 46 ; L. Treadwell, *Buyid Coinage*, p. 237-239.

L'atelier de Damgān – capitale de la province de Qummis – n'est pas bien connu avant la période seldjoukide, alors que les Mongols y firent frapper sans discontinuer⁴⁴³. Pour la période seldjoukide, l'atelier est attesté par quatre dinars : deux dinars datés de 485/1092-93 sous Malikšāh (MS Dam 1), un dinar au nom de Barkyārūq en 492/1098-99 (B Dam 1) et un dinar daté de 536/1141-42 sous Sanğar (S Dam 1).

L'atelier de Gurgān, relativement actif sous la période bouyide⁴⁴⁴, n'est connu que par une pièce frappée sous Alp Arslān (AA Gur 1) en 459/1066-67 et un dinar émis sous Barkyārūq en 488/1095 (B Gur 1). La ville était la capitale de la région du Gurgān et relativement prospère au IV^e/X^e siècle, ce qui est corroboré par la production constante sur cette période⁴⁴⁵. Elle semble avoir bénéficié de l'attention des Seldjoukides au VI^e/XII^e siècle⁴⁴⁶, ce que l'on ne peut pas mettre en rapport avec la seule émission qui nous soit conservée. On doit plutôt faire l'hypothèse d'une ville qui perd de son importance lors de la conquête seldjoukide et qui retrouve son importance lorsque les princes seldjoukides reçoivent en apanage la région. S'il est très probable que l'atelier se soit maintenu tout au long de la période en frappant de l'argent et du cuivre, l'unique émission d'or connue à ce jour peut-être rapprochée de la logique de la frappe d'Abhar, soit une frappe exceptionnelle dans le cadre de la troisième guerre de succession.

Un trésor, dont les monnaies sont apparues sur le marché des Antiquités à Téhéran à partir de 1972 et décrit par A. H. Morton en 1987⁴⁴⁷, permet également de documenter deux ateliers inconnus jusque-là : Ruyān (2 monnaies de 502/1108-09) et Kuğū (3 monnaies de 504/1110-11). Les deux villes posent des problèmes d'identification, la graphie de ces villes du Māzandarān district,

⁴⁴³ C. Adle, « Dāmḡān », *Elr* ; Zambaur, *Die Münzprägungen des Islams*, p. 115.

⁴⁴⁴ E. von Zambaur, *Die Münzprägungen des Islams*, 1968, p. 96-97 ; L. Treadwell, *Buyid Coinage*, p. 240-243.

⁴⁴⁵ G. Le Strange, *The Lands of the Eastern Caliphate*, p. 377-378.

⁴⁴⁶ Mustawfī, *Zafārnāma*, p. 212-213.

⁴⁴⁷ A. H. Morton, « Dinars from Western Māzandarān vassals ... ».

tantôt indépendant, tantôt rattaché au Ṭabaristān, évoluant au gré des géographes. Si l'atelier de Ruyān est attesté à la période abbasside et bouyide⁴¹⁸, l'atelier de Kuḡū n'est attesté qu'à la période safavide.

À côté de l'atelier d'Amol, le Ṭabaristān est représenté par un deuxième atelier, Sāriyya. La ville, qui a pu se voir conférer le statut de capitale de la province au dépens d'Amol⁴¹⁹, était dotée d'un atelier bien connu sous la période bouyide⁴²⁰. La frappe de la période seldjoukide nous est connue par un trésor dit de « Šahriyār » du nom du prince local au nom duquel était frappée les monnaies. Porté à l'attention des numismates en 1967, il a été décrit par G. C. Miles en 1971⁴²¹. Il était composé de 42 monnaies au nom de Šahriyār b. Qārin (r. 466/1073 – 504/1111) et des sultans Barkyārūq et Muḡammad Tapar. Les monnaies datables remontent à 498/1104-05 et vont jusqu'à 506/1112-13.

L'atelier de Zanḡān, bien que mieux documenté sous Barkyārūq, est connu par quelques émissions antérieures. Il est d'abord attesté par une monnaie d'or au nom de Malikšāh de 484/1091-92 (MS Zan 1), puis par un dinar frappé au nom de Tutuš en 488/1095 (Tu Zan 1). Nous sont également parvenus deux dinars de 494/1100-01 et 496/1102-03 avec le nom de Barkyārūq. Il est à noter que les émissions de cet atelier sont à rapprocher, par la constance de leurs poids, à des demi-dinars puisqu'elles pèsent toutes entre 2 et 2,5 g. Les seules émissions de Tutuš et Barkyārūq auraient pu laisser penser que cette frappe de demi-dinars pourrait être mise en relation avec le pouvoir relativement précaire du frère et du fils de Malikšāh. L'émission au nom de ce dernier fragilise une

⁴¹⁸ L. Treadwell, *Buyid Coinage*, p. 244.

⁴¹⁹ G. Le Strange, *The Lands of the Eastern Caliphate*, p. 370.

⁴²⁰ E. von Zambaur, *Die Münzprägungen des Islams*, p. 136 ; L. Treadwell, *Buyid Coinage*, p. 244-246.

⁴²¹ G. C. Miles, « The Coinage of the Bāwandids of Ṭabaristān », p. 452-456.

telle interprétation et invite à comprendre ces émissions comme liées à des besoins locaux et non à des frappes de prestige ou destinées à financer en urgence des campagnes militaires.

- Ateliers du Ğibāl : Awāh, Burūġerd, Ğurbadaqān, Karaġ, Qašān, Qarmīsīn, Qumm, Sabūrḥ^wast Saweh

L'atelier d'Awāh n'est pas sans poser question. Il est connu par deux dinars. Le premier est frappé en 488/1095 sous Barkyārūq, quand le deuxième date de 493/1099-1100 et est émis sous l'autorité de Muḥammad Tapar. Une première difficulté vient de ce qu'on ne connaît pas d'autres monnaies portant ces mentions et aucun atelier de ce nom ne semble connu⁴²². À cela, il faut ajouter que la localisation de la ville n'est pas évidente. Deux villes du Ğibāl portent en effet ce nom : une proche de Hamadān et l'autre proche de Saweh⁴²³. C. Alptekin, sans trop être catégorique, semble pencher pour la ville proche de Hamadān⁴²⁴ ; Gotcha Djoparidze ne tranche pas et mentionne vaguement « Djibal »⁴²⁵. Nous penchons quant à nous pour la première identification, sans pouvoir l'affirmer de manière définitive, du fait que la ville semble avoir eu la fonction de chef-lieu du district⁴²⁶. Par ailleurs la Awah de Saweh est proche de deux centres monétaires attestés, Qumm et Saweh, quand la ville entre Zangān et Hamadān se situe dans une région relativement éloignée de centre monétaire. La présence d'un atelier y semble moins redondante. Un dernier argument est le fait que la Awāh du Nord-Est est dans la sphère d'influence de Muḥammad Tapar à cette époque

⁴²² La première monnaie est à l'Ermitage et n'a pas pu être vue ; la seconde est au British Museum et la lecture de l'atelier est certaine.

⁴²³ G. Le Strange, *The Lands of the Eastern Caliphate*, p. 196, 210-211.

⁴²⁴ C. Alptekin, *Selçuklu paraları*, p. 571. Pour le seul atelier d'Awāh, le numismate ne renseigne pas les longitudes et latitudes de l'atelier, se contentant de la mention « Zencan ve Hemedan arası », soit « Entre Zanzan et Hamadan ».

⁴²⁵ G. Djoparidze, « Nouvelles... », p. 90.

⁴²⁶ G. Le Strange, *The Lands of the Eastern Caliphate*, p. 196.

précoce, alors qu'en 493/1099-1100, la région de Saweh est mieux tenue par Barkyārūq⁴²⁷. Il n'en reste pas moins qu'il semblerait que cet atelier fasse partie des rares créations d'ateliers à la période seldjoukide. La division de l'espace seldjoukide entre les fils de Malikšāh, contestée de manière récurrente, peut avoir amené à cette création qui correspond à une meilleure exploitation d'espaces considérés comme secondaires par le pouvoir dans les moments où celui-ci est plus concentré. La disparition de cet atelier au VI^e/XII^e siècle, à notre connaissance, serait d'ailleurs un potentiel argument supplémentaire, bien que loin d'être décisif.

La ville de Burūġerd est l'une des grandes villes du Lorestān⁴²⁸, sur la route entre Rayy et le Ĥūzestān. Son atelier est connu par 12 dinars : un au nom de Ṭuġril Beg (447/1055-56) ; deux au nom d'Alp Arslān frappés en 460/1067-68 et 461/1068-69 ; un dinar au nom de Malikšāh (476/1083-84) ; deux dinars frappés au nom de Barkyārūq (491/1097-98 et un autre non daté) ; un dinar au nom de Muḥammad Tapar daté des années 490/1096-97 ; enfin cinq dinars de la seconde moitié du VI^e/XII^e siècle au nom de Muḥammad II, Sulaymānšāh et Arslānšāh. Malgré l'importance de la ville, nous ne connaissons pas de monnaie bouyide provenant de l'atelier, pourtant actif avant l'arrivée des Seldjoukides⁴²⁹. Nous pouvons donc faire l'hypothèse d'un petit atelier, à la production relativement modeste mais constante durant la période seldjoukide.

L'atelier de Ĝurbadaqān n'est attesté que par deux monnaies : une première au nom de Ṭuġril Beg de 446/1054-55 et une datée de 498/1104-1105 (MT Ĝur 1) et peut-être assimilée à une émission de prestige pour marquer l'accession au sultanat de Muḥammad Tapar alors que son frère venait de mourir. La ville est située entre Iṣfahān et Hamadān dans une région agricole⁴³⁰. Bien que

⁴²⁷ Ibn al-Aṯīr, *al-Kāmil*, X, p. 287 rappelle que Muḥammad Tapar s'était vu attribuer la région de Ganġa et d'Arrān par son frère Barkyārūq au début de la troisième guerre de succession. Par ailleurs (X, p. 303), il affirme que l'émir d'Awah, Surḥāb ibn Kayḥusraw était dans le camp de Muḥammad Tapar avant de faire défection.

⁴²⁸ E. Ehlers « Borūjerd », *Elr* ; G. Le Strange, *The Lands of the Eastern Caliphate*, p. 200-202.

⁴²⁹ E. von Zambaur, *Die Münzprägungen des Islams*, p. 72.

⁴³⁰ G. Le Strange, *The Lands of the Eastern Caliphate*, p. 210.

la ville ne se signale pas par son importance – ce qui peut expliquer la modestie de sa production monétaire –, elle est connue pour avoir battue monnaie sous les Kakouyides⁴³¹. Sans doute l'atelier émettait-il des dirhams ou des *fulūs* destinés à la consommation locale.

La ville de Karağ dite à l'époque « Karağ Abū Dulaf » était tout aussi modeste, à l'Est de Nihāwand sur une route marchande. Son site actuel n'est pas connu⁴³². L'atelier est attesté par trois émissions de dinars sous Barkyārūq pour 4 pièces (B Kar 1-3): deux datées (486/1093-94 et 496/1102-03) et l'autre de la décennie 490/1096-97. Si l'atelier n'est pas connu pour avoir eu une activité à sous la période bouyide, il est attesté au IV^e/X^e siècle⁴³³. La faiblesse de la production tend à faire penser à un atelier dont la production était limitée et réservée en temps normal à l'émission de *fulūs* et de dirhams.

La ville de Qāshān, à mi-chemin entre Rayy et Iṣfahān était une ville qui tirait ses richesses de sa situation mais aussi de ses activités intellectuelles (notamment des madrasas et calligraphes reconnus)⁴³⁴. Si la ville est bien connue, son atelier est surtout identifié pour sa production postérieure à la période seldjoukide⁴³⁵. La période bouyide n'est pas attestée⁴³⁶, ce qui pose la question d'une éventuelle création seldjoukide. L'atelier est bien attesté à travers 6 monnaies du V^e/XI^e siècle. Trois émissions sont connues pour Alp Arslān : une en 457/1064-65, une de 460/1067-68 et une en 463/1070-71. Une monnaie au nom de Malikšāh est datée de 471/1078-79. Deux monnaies sont connues au nom de ses deux fils : la première émise sous Barkyārūq en 488/1095 et une au nom de Muḥammad Tapar en 492/1098-99 alors que son frère est encore vivant.

⁴³¹ E. von Zambaur, *Die Münzprägungen des Islams*, p. 96.

⁴³² G. Le Strange, *The Lands of the Eastern Caliphate*, 1905, p. 197-198.

⁴³³ E. von Zambaur, *Die Münzprägungen des Islams*, p. 204.

⁴³⁴ J. Calmard, « Kāshān », *EP*².

⁴³⁵ Voir par exemple les collections de monnaie ilkhanides de l'American Numismatic Society.

⁴³⁶ E. von Zambaur, *Die Münzprägungen des Islams*, p. 189 et L. Treadwell, *Buyid Coinage*, p. XXI-XXII.

L'atelier de Qarmīsīn, actuelle Kermanshāh, est attesté par deux dinars : un frappé dans la décennie 440/1048-49, au nom de Ṭuġril Beg et un second en 491/1097-98 au nom de Barkyārūq. La ville faisait partie des quatre chefs-lieux du Ġibāl avec Rayy, Hamadān et Iṣfahān. Elle a connu une certaine prospérité à la période bouyide, où un atelier de frappe est attesté pour la première fois⁴³⁷. On a peu d'éléments pour expliquer la disparition de l'atelier de notre documentation au VI^e/XII^e siècle, étant donné que si la ville est donnée comme fortement réduite après l'invasion mongole, rien n'indique un dépérissement pendant la période seldjoukide. Tout au plus pouvons-nous faire l'hypothèse que cette disparition est à mettre en relation avec la réduction de la frappe de l'or dans la région, comme nous pouvons le voir à Iṣfahān, Rayy ou d'autres villes.

La ville de Qumm, bien connue pour son importance dans la religiosité chiite, est relativement mal documentée pour la période seldjoukide, contrairement à la période bouyide⁴³⁸. Son atelier est néanmoins attesté par quatre monnaies, datant toutes du V^e/XI^e siècle. Nous sont ainsi parvenues une monnaie d'or datée de 458/1065-66, une seconde datée de 486/1093-94, une troisième de 491/1097-98 et une dernière de 497/1103-1104.

La ville de Saweh, située à 125 km au sud-ouest de Téhéran était au croisement de la route qui reliait Qazwīn à Qumm et de celle qui reliait le Bas-Irak à Rayy⁴³⁹. Son atelier monétaire, est documenté par trois monnaies d'or. La première est datée de 466/1073-74 sous le règne de Malikšāh, la seconde étant frappée au nom de Tutuṣ alors qu'il réclamait le sultanat en 487/1094-95 et la dernière est datée du règne de Barkyārūq en 492/1098-99. La faiblesse de la frappe sous les

⁴³⁷ G. Le Strange, *The Lands of the Eastern Caliphate*, p. 186-187 ; E. von Zambaur, *Die Münzprägungen des Islams*, p. 193 ; L. Treadwell, *Buyid Coinage*, p. 218.

⁴³⁸ Zambaur, *Die Münzprägungen des Islams*, p. 198 ; L. Treadwell, *Buyid Coinage*, p. 225-229.

⁴³⁹ G. Le Strange, *The Lands of the Eastern Caliphate*, p. 211-212.

Bouyides⁴⁴⁰ et les monnaies seldjoukides, souvent liées à des prises de pouvoir récentes ou en cours, évoque un petit atelier qui ne frappait de l'or qu'en cas d'émission de prestige.

Si la ville de Sābūrḥ^wast est bien connue par les sources, notamment du fait de la présence d'une forteresse qui en fait un lieu de passage préférentiel pour les armées⁴⁴¹ ou de la révolte de Mankūbars⁴⁴². Son atelier est également bien attesté à une époque antérieure, avec une frappe kakouyide⁴⁴³, mais très mal documenté pour la période seldjoukide. En effet, nous ne connaissons qu'une seule émission en or, datée de 489/1096 au nom de Barkyārūq. On peut faire l'hypothèse d'un atelier proche de la situation d'Awāh, à savoir un petit atelier local qui a émis des monnaies d'or dans un contexte de fortes rivalités pour le pouvoir qui privait le sultan des ateliers les plus importants pour émettre les monnaies nécessaires au financement de la lutte pour le trône.

- Ateliers de l'Irak-Ḥūzestān : al-Baṣra, Wāsit, Aydağ, Balğān, Takrīt

L'atelier d'al-Baṣra, bien que très actif avant et après la période seldjoukide⁴⁴⁴, est assez mal connu pour les V^e/XI^e et VI^e/XII^e siècles. Il n'est en effet attesté que pour les deux premiers sultans avec 4 dinars frappés au nom de Ṭuğril Beg et 5 au nom d'Alp Arslān⁴⁴⁵. Nicholas Lowick en a même déduit une cessation de la frappe après la conquête seldjoukide – qu'il met en relation avec une cessation globale de la frappe dans le Golfe Persique durant la domination seldjoukide⁴⁴⁶. Plus qu'une cessation, nous préférons voir une centralisation de la frappe de l'or à al-Ahwāz, dont nous

⁴⁴⁰ L. Treadwell, *Buyid Coinage*, p. 230-231.

⁴⁴¹ Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, IX, p. 495, 603. Pour plus d'informations sur la ville, voir, G. Le Strange, *The Lands of the Eastern Caliphate*, p. 201-202.

⁴⁴² Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, X, 398.

⁴⁴³ E. von Zambaur, *Die Münzprägungen des Islams*, p. 135.

⁴⁴⁴ E. von Zambaur, *Die Münzprägungen des Islams*, p. 73 ; L. Treadwell, *Buyid coinage*, p. 109-120.

⁴⁴⁵ Sont ainsi parvenus deux dinars d'une émission de 448/1056-57, un dinar daté de 449/1057-58, un dinar de 452/1060-1061, deux dinars d'une émission de 458/1065-66, deux autres d'une série datée de 459/1066-67 et un dinar de 463/1070-71.

⁴⁴⁶ N. Lowick, « Further Unpublished Islamic Coins of the Persian Gulf », p. 247.

avons vu que la frappe est constante tout au long du VI^e/XII^e siècle, d'autant que si la frappe est limitée aux deux premiers sultans, elle se fait dans des quantités relativement importantes pour un atelier qui n'est pas une capitale et qui est proche de Baġdād.

L'atelier de Wāsiṭ présente les mêmes caractéristiques, à savoir une ville liée au commerce dans le Golfe Persique⁴⁴⁷ dont un monnayage est attesté pour le seul V^e/XI^e siècle, alors que l'atelier est bien attesté pour les périodes antérieures et postérieures⁴⁴⁸. Ainsi nous sont parvenus un dinar de Ṭuġril Beg daté de 451/1059-60, un autre d'Alp Arslān remontant à 457/1064-65 et un dernier de 480/1087-88 au nom de Malikšāh. Nous faisons également l'hypothèse d'une centralisation de la frappe de dinars à Baġdād ou à al-Ahwāz.

L'atelier d'Aydaġ n'est attesté que par une monnaie de Ṭuġril Beg de 447/1055-56. La capitale du Loristān est néanmoins connue pour avoir un atelier assez actif sous la période bouyide⁴⁴⁹. On peut donc faire l'hypothèse d'une émission de prestige par un atelier qui ne frappait que de l'argent et du cuivre en temps normal.

L'atelier de Balġan soulève de nombreuses questions. Tout d'abord, il n'est attesté que par un dinar de l'Ermitage, émis en 494/1100-01 par Muḡammad Tapar⁴⁵⁰. L'atelier, identifié par Tirkeš Khodzhaniazov à une ville entre al-Bašra et 'Abbādān⁴⁵¹, n'est cependant pas attesté pour les périodes antérieures ou postérieures. La faiblesse de l'activité, la difficulté à identifier la localité, l'impossibilité pour nous de voir la monnaie doit cependant nous amener à une certaine prudence vis-à-vis de cette mention.

⁴⁴⁷ G. Le Strange, *The Lands of the Eastern Caliphate*, p. 39-40.

⁴⁴⁸ E. von Zambaur, *Die Münzprägungen des Islams*, p. 268 ; L. Treadwell, *Buyid Coinage*, p. 163-166.

⁴⁴⁹ E. von Zambaur, *Die Münzprägungen des Islams*, p. 60 ; L. Treadwell, *Buyid Coinage*, p. 101-103.

⁴⁵⁰ MT Balġ 1.

⁴⁵¹ T. Khodzhaniazov, *Denezhnoe obrashchenie v gosudarstve Velikikh Sel'dzhukov*, p. 109.

Enfin, l'atelier de Takrīt, attesté par une seule monnaie de 540/1145-46 affirmant la double tutelle de Mas'ūd et de Saṅṅar⁴⁵². La ville des bords du Tigre au nord de Sāmarrā' et à la frontière entre la Ġazīra et l'Irak⁴⁵³ a visiblement toujours disposé d'un atelier d'appoint. Non seulement les Bouyides y firent battre monnaie⁴⁵⁴, mais également les 'Uqaylides⁴⁵⁵. L'attestation par une seule monnaie tardive nous interroge sur la permanence de l'atelier, sur la possibilité d'une frappe exceptionnelle et sur l'activité normale.

5/ Les ateliers d'influence

C'est vers l'Asie centrale que l'influence seldjokide s'est étendue sans se transformer en une tutelle ferme. Le tropisme centrasiatique des Seldjokides a été remarqué depuis longtemps par les historiens⁴⁵⁶, les sources ayant conservé la mémoire des velléités seldjokides vers l'Orient.

Le premier des ateliers sous influence est Samarqand. Ainsi, la ville d'Asie centrale a frappé des monnaies au nom de Malikšāh et de Saṅṅar parmi lesquelles nous sont parvenues cinq émissions⁴⁵⁷. Les monnaies au nom de Malikšāh sont à mettre en relation avec la conquête, suivie du mariage du fils d'Alp Arslān en 482/1089-90 avec une princesse de Transoxiane⁴⁵⁸. La troisième guerre de succession mit fin à la présence seldjokide dans la région. Saṅṅar retrouva à partir de 495/1101-02 l'influence qu'avait eue son père. Alors que le prince seldjokide venait de conclure une

⁴⁵² S Tak 1.

⁴⁵³ G. Le Strange, *The Lands of the Eastern Caliphate*, p. 57, 84, 87.

⁴⁵⁴ L. Treadwell, *Buyid Coinage*, p. 163.

⁴⁵⁵ E. von Zambaur, *Die Münzprägungen des Islams*, p. 90.

⁴⁵⁶ Cette caractéristique était déjà notée par de Guignes, voir J. de Guignes, *Histoire générale des Huns...*, vol. 2 p. 212 et S. G. Agadshyanow, *Der Staat der Seldschukiden...*, p. 135-138 ; sur la place de la culture turque à la cour seldjokide, voir A. C. S. Peacock, *The Great Seljuk Empire*, p. 181-184.

⁴⁵⁷ Deux émissions de 483/1090-91, une en 530/1135-36 et deux non-datées mais remontant à al-Muqtafi (530/1136 – 555/1160).

⁴⁵⁸ Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, X, p. 171-175 ; al-Ḥusaynī, *Aḥbār al-dawla al-salḡuqiyya*, p. 65-66.

alliance avec son frère Muḥammad Tapar, la volonté du maître de Samarqand, Qādir Ḥān, de s'emparer du Ḥurāsān contraignit Saṅḡar à une campagne en Sogdiane dont il sortit victorieux et qui lui permit de mettre à la tête de Samarqand une personnalité plus docile, Muḥammad Ḥān, autrefois installé à Merw⁴⁵⁹. L'influence seldjoukide en Asie centrale se fit plus ferme à partir de 524/1130 lorsque Saṅḡar prit Samarqand pour affirmer le pouvoir du fils de Muḥammad Ḥān, Naṣr Ḥān qui avait dû remplacer son père atteint de paralysie mais contesté dans la ville⁴⁶⁰. Il est à noter qu'Ibn al-Aṭīr mentionne le fait que Malikšāh avait obtenu le souverain de Kašḡar batte monnaie au nom du sultan seldjoukide en 482/1089-90⁴⁶¹ ; aucune monnaie n'est parvenue jusqu'à nous, sans doute du fait d'une mauvaise conservation des monnaies de l'atelier, qui plus est souvent en argent ou en cuivre.

Le deuxième ensemble d'ateliers regroupe ceux liés aux Ghaznévides, à savoir Kabūl et Ġaznī. Les Ghaznévides, après leurs défaites initiales contre Ṭuḡril Beg et Čaḡrī Beg, avaient réussi à conserver leur indépendance et avaient pu se replier sur leurs terres afghanes et indiennes⁴⁶². La mort de 'Alā' al-Dawla entraîna une querelle de succession entre Arslānšāh et son frère Bahrāmšāh dans laquelle Saṅḡar prit le parti de ce dernier. Le 20 šawwāl 510/25 février 1117, Saṅḡar fit son entrée dans Ġaznī et installa sur le trône Bahrāmšāh⁴⁶³. Dès lors, les terres ghaznévides passèrent sous suzeraineté seldjoukide, ce qui se marqua non seulement dans le numéraire émis, mais aussi par le paiement d'un tribut et par l'envoi d'otages à Merw⁴⁶⁴. C'est dans ce contexte que furent émises les

⁴⁵⁹ Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, X, 347-350.

⁴⁶⁰ *Ibid*, X, p. 661-662.

⁴⁶¹ *Ibid*, X, p. 172 ; la campagne en Asie centrale est située un an auparavant par al-Ḥusaynī, *Aḥbār al-dawlat al-salḡūqiyya*, p. 65.

⁴⁶² Sur cette période de l'histoire ghaznévide, voir la synthèse classique de C. E. Bosworth, *The Later Ghaznavids*, p. 50-58.

⁴⁶³ Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, X, p. 504-508. Sur l'intervention des Seldjoukides dans les affaires ghaznévides et la tutelle de Saṅḡar sur Bahrām Šāh, voir C. E. Bosworth, *The Later Ghaznavids*, p. 93-110.

⁴⁶⁴ C. E. Bosworth, *The Later Ghaznavids*, p. 99-100.

monnaies que nous connaissons dans la décennie 520/1126-27 (5 émissions) soit à une date non connue (7 émissions en plus de 2 émissions provenant de Kabūl). L'emprise seldjoukide se renforça par ailleurs après une seconde expédition de Sanğar dans les terres ghaznévides en 529/1135, suite à l'interruption du paiement du tribut⁴⁶⁵.

La production monétaire seldjoukide fut donc répartie sur l'ensemble du territoire, et même au-delà si l'on prend en compte les ateliers de vassaux. Elle ne fut cependant pas également répartie. Certains ateliers produisirent un monnayage abondant et souvent en or quand d'autres eurent une production plus limitée, voire confidentielle, et plus concentrée sur des matériaux comme le cuivre ou l'argent. Cette grande variabilité dans les monnaies produites nous permet de dresser, à partir des ateliers, une géographie de l'empire seldjoukide et d'identifier des variations dans l'exploitation de l'espace par les sultans turcs et des logiques régionales fortes.

B) Une géographie de l'empire seldjoukide

La carte des ateliers que nous venons de dresser dessine une organisation spatiale de l'empire seldjoukide qui mérite que l'on s'y arrête. On y voit se dessiner un cœur impérial avec trois villes principales rassemblant des fonctions de commandements. À l'opposé, trois régions apparaissent périphériques et relèvent de logiques d'organisation propres. Entre ces deux extrêmes, quatre provinces nous semblent s'organiser selon des logiques multipolaires où des centres impériaux ou régionaux sont liés à des pôles locaux. Ces quatre provinces présentent néanmoins une organisation différente. Alors que le Ḥurāsān est marqué par une logique de type archipelagique

⁴⁶⁵ Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, XI, 28-30.

avec quelques centres régionaux importants et peu de centres locaux, l'Ouest iranien se signale par une multitude de petites aires urbaines gravitant autour d'aires plus importantes et une dilution des fonctions de commandement.

1/ Le cœur impérial

Les trois plus importants ateliers (Nīšāpūr, Baġdād, Iṣfahān) correspondent au cœur impérial sur la longue durée. Sièges du pouvoir seldjoukide, les trois pôles principaux de l'empire étaient des centres économiques, ce qui explique également des ateliers produisant d'importantes quantités de monnaies, et notamment des monnaies d'or à même d'accompagner des activités commerciales ou d'émettre des séries de prestige.

Nīšāpūr était ainsi un cœur économique de l'empire à deux titres : c'était un centre de production artisanale important et un carrefour commercial. La production artisanale de la capitale du Ḥurāsān était essentiellement concentrée sur le coton⁴⁶⁶ et la poterie⁴⁶⁷. Le coton et l'industrie textile d'une manière générale, qui ont connu au IV^e/X^e siècle un fort développement⁴⁶⁸, étaient d'ailleurs à l'origine du développement de la ville qui comptait autant d'habitants que la Toscane du XIV^e siècle comme le note D. Durand-Guédy⁴⁶⁹. Pour la période seldjoukide, Richard Bulliet préfère voir dans le commerce des routes de la soie le moteur de l'économie locale⁴⁷⁰. Nīšāpūr était en effet

⁴⁶⁶ Anonyme, *Hudūd al-ʿālam*, p. 89 ; voir aussi C. E. Bosworth, *The Ghaznavids*, p. 149.

⁴⁶⁷ R. Bulliet, *Cotton, Climate and Camels in Early Islamic Iran*, p. 56-58.

⁴⁶⁸ *Ibid*, p. 20-35.

⁴⁶⁹ D. Durand-Guédy, « Pre-mongol Khurasan. A Historical Introduction », p. 4.

⁴⁷⁰ *Ibid*, p. 121-122. Richard Bulliet estime en effet que l'arrivée des Turcs et la dégradation climatique du V^e/XI^e siècle ont entraîné une contraction du commerce du coton, après la période d'expansion du IV^e/X^e siècle. Cette position est loin de faire l'unanimité au sein de la littérature scientifique. Non seulement la thèse d'un fort développement de la production de coton dans les premiers temps de l'Islam a été contestée par M. Decker, « Plants and Progress », mais également l'idée d'une réduction suite à l'arrivée des Seldjoukides (voir *infra*, p. 179-182).

au croisement de deux routes commerciales importantes comme le rappelait déjà Climmund Bosworth en 1963⁴⁷¹. Le long de l'axe Est-Ouest, Nišāpūr reliait l'Asie centrale et la Chine à l'Irak. Le long de l'axe Nord-Sud, la ville était sur la route qui reliait la mer d'Aral et la Caspienne au Kirmān qui était le point d'entrée du commerce avec l'Inde et la péninsule arabique. Cette prospérité et cette importante activité commerciale expliquait en partie l'importance historique de l'atelier monétaire déjà à l'époque ghaznévide.

À côté de ses fonctions économiques, la ville de Nišāpūr rassemblait des fonctions de commandement. C'était tout d'abord le lieu de résidence du commandement militaire⁴⁷². Par ailleurs les Tahirides (205/821 – 259/873) avait bâti un complexe palatial, le *Šadyaḥ* à l'extérieur de la ville⁴⁷³. Si la ville n'était pas la capitale des Samanides ou des Ghaznévides, elle conserva son rôle de capitale régionale et l'accueil d'une garnison. Ce statut de capitale politique lui fut en partie rendue par les Seldjoukides. Tuḡril Beg en fit sa première capitale et y finança au moins une madrasa⁴⁷⁴. Une fois le centre du pouvoir déplacé vers le Ġibāl, à Rayy, puis à Iṣfahān, Nišāpūr resta un des centres de l'autorité seldjoukide impériale et le centre régional. Outre qu'elle demeura la résidence du *šihna* et du *'amīd* du Ḥurāsān, il semble que la ville conservait une partie du trésor impérial⁴⁷⁵.

Même si les voyageurs aimaient à critiquer Baḡdād, l'arrogance de ses habitants et le déclin de la ville par rapport à un âge d'or passé⁴⁷⁶, la ville restait au V^e/XI^e – VI^e/XII^e siècle une très grande

⁴⁷¹ C. E. Bosworth, *The Ghaznavids*, p. 149-150.

⁴⁷² Anonyme, *Ḥudūd al-'ālam*, p. 89.

⁴⁷³ H. Laleh et al., « Le paysage urbain de Nishapur », p. 118.

⁴⁷⁴ Naṣer Ḥūsraw, *Safarnāma*, p. 3.

⁴⁷⁵ Voir par exemple le fait que l'on conseille à Niẓām al-Mulk de se rendre prioritairement à Nišāpūr après la mort d'Alp Arslān pour s'assurer du trésor, al-Ḥusaynī, *Aḥbār al-dawla al-salḡuqīyya*, p. 56.

⁴⁷⁶ Voir par exemple les commentaires d'Ibn Ġubayr à la fin du VI^e/XII^e siècle, *Rihla*, p. 217-231.

métropole du monde arabe. En plus de ses fonctions politiques, elle était également un centre commercial important.

L'importance politique de Baġdād était d'abord liée à la présence califale en acte et en symbole. Le statut de capitale califale impliquait d'abord la présence des Abbassides qui cherchaient à marquer leur présence et leur autorité sur la ville et sa région⁴⁷⁷. L'interdiction de l'utilisation des monnaies fatimides à Baġdād, la reprise en main de l'atelier en 462/1069-70⁴⁷⁸, tout comme le différend sur le statut de l'atelier entre le calife et Mas'ūd en 541/1146⁴⁷⁹, nous montrent que le calife entendait faire respecter son autorité personnelle sur la ville et les moyens de représentations comme l'atelier monétaire. Cette volonté de s'affirmer se lit d'ailleurs dans la production monétaire qui présente plusieurs particularités par rapport à la production de l'ensemble de l'empire⁴⁸⁰. On retrouve ainsi très régulièrement la formule de bénédiction sur le Prophète au revers des monnaies baġdādiennes, usage excessivement rare dans le reste de l'empire. L'importance politique de Baġdād est aussi due à son statut de capitale symbolique de l'empire abbasside, en dehors de la présence du calife. Contrairement à la Rome du *Sertorius* de Corneille, Baġdād n'est pas « toute où [il est] », comme le montre non seulement la révolte d'al-Basasīrī entre 446/1054-55 et 450/1058-59 ou la volonté de Malikšāh d'éloigner le calife de Baġdād juste avant sa mort⁴⁸¹. Le contrôle de Baġdād était indispensable pour affirmer le contrôle symbolique de l'empire. Vanessa van Renterghem a ainsi montré que la capitale irakienne faisait l'objet d'une politique de prestige seldjoukide tout au long

⁴⁷⁷ Voir E. J. Hanne, *Putting the Caliphate at his Place*, p. 61, 80-99 ; V. van Renterghem, *Les élites baġdadiennes*, vol. 1, p. 195-227.

⁴⁷⁸ Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, X, p. 60-61.

⁴⁷⁹ Ibn al-Ġawzī, *al-Muntaẓam*, XVIII, p. 49 ; voir aussi V. van Renterghem, « Controlling and developing Baghdad », p. 120.

⁴⁸⁰ Voir *infra*, p. 269-270.

⁴⁸¹ Ibn al-Ġawzī, *al-Muntaẓam*, XVI, p. 299.

du règne des fils de Selğūq, que ce soit de la part des sultans ou des hauts dignitaires⁴⁸². L'importance de la ville tenait également à son statut de grande ville du savoir et des sciences⁴⁸³.

Économiquement, la ville restait importante dans l'ensemble seldjoukide. Tout d'abord, elle avait sur son territoire des régions fertiles, propres à fournir des *'iqṭā'āt* de valeur à l'administration seldjoukide. Elle était par ailleurs un centre commercial important avec plus d'une vingtaine de marchés⁴⁸⁴.

Iṣfahān était la capitale du Ğibāl et la plus grande ville de l'Ouest iranien. Son importance économique résultait tout d'abord de son arrière-pays fertile et de sa position à la jonction de deux axes de communication : la route allant de Sīrāf à Rayy en passant par Šīrāz dans le sens Nord-Sud et la route reliant Baṣra à Nišāpūr via Izeh. Selon Ibn Ḥawqāl la ville était ainsi à la jonction du Fārs, du Ğibāl, du Ḥurāsān et du Ḥūzistān⁴⁸⁵. Si l'estimation du nombre d'habitants de la ville est complexe, D. Durand-Guédy propose une population comprise entre 100 000 et 150 000 habitants en se basant sur la méthode retenue par R. Bulliet pour Nišāpūr⁴⁸⁶.

Politiquement, la ville était la capitale de la petite dynastie des Kakouyides, qui furent tantôt les vassaux des Ghaznévides, tantôt indépendants⁴⁸⁷. La conquête de la ville par Tuğril Beg entraîna le déplacement de la centralité seldjoukide vers l'Ouest. Ibn al-Aṭīr note que la ville devint le lieu de résidence des Seldjoukides dès la conquête, le sultan trouvant la ville agréable⁴⁸⁸. D. Durand-Guédy a cependant bien montré que les Seldjoukides ne commencèrent vraiment à s'approprier la ville

⁴⁸² V. van Renterghem, *Les élites bagdadiennes au temps des Seldjoukides*, vol. 1, p. 483-502.

⁴⁸³ Voir à ce sujet R. Gareil, *Savoirs rationnels, pouvoir et construction de l'universel...*

⁴⁸⁴ *Ibid*, vol. 1, p. 413.

⁴⁸⁵ Ibn Ḥawqāl, p. 362.

⁴⁸⁶ D. Durand-Guédy, *Iṣfahān*, p. 26. La méthode retenue par Bulliet consiste à évaluer les hectares habités et à y appliquer une densité de population comprise entre 100 et 200 habitants par hectare.

⁴⁸⁷ D. Durand-Guédy, *Iṣfahān*, p. 54-55. Sur les Kakouyides, voir C. E. Bosworth, « Kākuyids », *Elr*.

⁴⁸⁸ Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, IX, p. 563.

qu'à partir de Malikšāh⁴⁸⁹. Elle acquit alors le statut de siège d'un pouvoir seldjoukide de plus en plus sédentaire à mesure que le territoire sous la tutelle des princes se rétrécissait au VI^e/XII^e siècle.

2/ Des régions périphériques de l'empire : Kirmān, Anatolie et Bilād al-Šām

Ces trois régions présentent la caractéristique de n'être peu ou pas représentées dans le corpus. On y battait peu de monnaies au nom des Seldjoukides, même si nous avons pu expliquer plus haut les biais que représentaient notre corpus. Pourtant, il serait inexact de dire que ces trois régions ne présentaient pas un certain dynamisme ou étaient dénuées d'une économie monétarisée. Même si ces trois régions se trouvaient sur les bords de l'empire seldjoukide, les Seldjoukides y étaient présents et y avaient même une intense activité. L'Anatolie et le Bilād al-Šām ont même été un plus grand enjeu de pouvoir que le Bas-Irak. On ne peut donc pas qualifier ces régions de périphériques au sens de régions secondaires, mais au sens où elles présentent des logiques d'organisation différentes des régions centrales⁴⁹⁰. Sans être moins dynamiques ou moins importantes que les régions irako-iraniennes, elles présentent des caractéristiques propres qu'illustre une absence de frappe monétaire importante ou de prestige, telle qu'elle ait pu parvenir jusqu'à nous.

Le Kirmān représentait tout d'abord une région moins liée à l'ensemble irako-ğibālo-ħurāsānien qu'à la péninsule Arabique et au commerce maritime arabo-indien⁴⁹¹. L'intégration du

⁴⁸⁹ D. Durand-Guédy, *Isfahan*, p. 75-82.

⁴⁹⁰ Sur la double signification de « périphérie » au sens spatial et au sens non spatial, voir M. Vigouroux, « Périphérie » dans *Les Mots de la géographie*.

⁴⁹¹ Voir notamment V. Piacentini, « The eleventh—twelfth centuries: an 'Umān-Kīy-Kirmān/Harmuz axis? ». Sur le commerce dans le Golfe persique à la période seldjoukide, voir B. Whitehouse, *Sīrāf...* et M. Tampoe, *Maritime Trade between China and the West...*, p. 113.

Kirmān à ‘Umān et au Fārs se lit dans d’ailleurs dans le fait que le *Fārsnāma* lie les revenus fiscaux des trois régions⁴⁹². Ainsi Ğiroft et Kirmānšahr étaient des villes-entrepôts dont les commerçants étaient aussi bien byzantins qu’indiens⁴⁹³. La richesse de Šīrāz était en partie due à la prospérité commerciale de la région. Le fait que les Seldjoukides en charge du Kirmān avaient très tôt intégré cette logique économique dans leur rapport à l’espace se lit dans le fait que Qāwurt Beg dut traverser le golfe Persique en 465/1072 pour aller contester la dévolution du sultanat à Malikšāh au cours de la seconde guerre de succession⁴⁹⁴. Cette traversée depuis ‘Umān jusqu’au Kirmān pour aller combattre Malikšāh est intéressante à plusieurs titres. Tout d’abord, loin d’une image de nomades qui allaient là où leurs chevaux les menaient, on constate que les Seldjoukides cherchaient à s’imposer dans l’ensemble de la région à laquelle est liée le Kirmān, quitte à traverser une mer qui fut d’ailleurs funeste à une partie des troupes de Qāwurt Beg. Mais la volonté du prince d’aller conquérir le titre sultanien de son défunt frère montre la volonté de suivre la tradition de la tanistrie sanglante et de ne pas s’affranchir des traditions turques. Ce souci de rester fidèle aux logiques claniques et familiales se lit d’ailleurs dans l’utilisation quasi-systématique de la *tuğrā* sur les monnaies frappées au Kirmān⁴⁹⁵, alors que cette pratique tend à s’estomper dans les autres régions. Éloignés des centres dans une région tournée vers le commerce de longue distance, les Seldjoukides y maintinrent des coutumes steppiques et furent moins touchés par les phénomènes d’acculturation qui caractérisaient les autres membres de la famille⁴⁹⁶.

On peut retrouver les mêmes logiques à l’œuvre en Anatolie. La région était incontestablement une région encore prospère pendant le VI^e/XII^e siècle⁴⁹⁷. Mais l’Anatolie était une

⁴⁹² Ibn Balḫī, *Fārsnāma*, p. 171.

⁴⁹³ M. Ibrahīm, *Tārīḫ*, p. 48-49, 83.

⁴⁹⁴ Al-Ḥusaynī, *Aḥbār al-dawla al-salḡuqiyya*, p. 56.

⁴⁹⁵ Sur 42 monnaies, il y a 41 *tuğrā*-s. Voir annexe C-4. Sur la *tuğrā*, voir *infra* p. 215-224.

⁴⁹⁶ Voir A. K. S. Lambton, « Kirmān », *EI*².

⁴⁹⁷ S. Vryonis, *The Decline of Medieval Hellenism ...*, 1971, p. 143-287.

région frontalière qui était liée à Byzance et au Bilād al-Šām. L'utilisation du numéraire byzantin contremarqué, tout comme le maintien de populations très majoritairement chrétiennes, témoigne d'ailleurs d'une région qui regardait moins vers l'Irak que vers Byzance et ses anciens territoires.

Le Bilād al-Šām enfin était une région de marche depuis plusieurs siècles. Zone frontalière entre l'Islam et Byzance, elle devint au IV^e/X^e siècle une région frontalière entre les Abbassides, les Fatimides et les Byzantins⁴⁹⁸. À partir du VI^e/XI^e siècle, la région fut marquée par l'invasion franque et la formation des États latins d'Orient. Au même moment, les émirs seldjoukides entreprirent de s'affranchir de la tutelle de la famille restée maîtresse de l'Irak et de l'Iran. Cette histoire d'une région frontalière s'inscrit par ailleurs dans un dynamisme commercial qui se lit dans les monnaies. En effet, les régions syriennes représentaient un carrefour dans le sens Nord-Sud entre l'Anatolie et l'Égypte et dans le sens Est-Ouest entre les régions orientales et l'Occident⁴⁹⁹. Cette organisation spatiale tournée vers le littoral syro-égyptien se lit jusque sur les monnaies et leurs aspects renvoyant bien plus aux monnayages latin et fatimide qu'au reste de l'empire⁵⁰⁰. Cet aspect montre aussi un conquérant turc moins investi dans les activités économiques que dans d'autres régions de l'empire, malgré une politique édilitaire de prestige dès la conquête par Tutuŝ.

3/ Un espace en cours d'intégration : l'ensemble Ğazīra-Arménie-Ađarbayĝān

Liée à l'Anatolie, à la Syrie du Nord et à la Ğazīra, l'ensemble Arménie-Ađarbayĝān avait une place particulière du fait de sa position frontalière, non seulement par rapport au territoire

⁴⁹⁸ M. Bonner, « The Naming of the frontier... » ; Th. Bianquis, « Les frontières de la Syrie au XI^e siècle ».

⁴⁹⁹ À ce sujet, voir notamment E. Ashtor, *A Social and Economic History of the Near East...* ; C. Hillenbrand, *The Crusades*, p. 329-429.

⁵⁰⁰ Le caractère varié des monnayages en usage dans la région se lit dans les variétés des monnaies trouvées en fouilles à Baalbek et publiées par H. al-Akra, *L'histoire de Baalbek à l'époque médiévale...*

seldjoukide, mais aussi par rapport au *Dār al-islām*⁵⁰¹. Il est intéressant de noter que cette place a beaucoup évolué au cours de la période seldjoukide dans le sens d'une plus grande intégration.

La conquête de l'espace ne fut pas systématique et laissa souvent des dynasties locales subsister. Sans qu'on puisse y trouver comme motif une résistance particulière des puissances locales – les sources laissant plutôt entendre des victoires aisées –, les Seldjoukides s'y prirent à plusieurs fois pour conquérir la région, souvent dans un contexte de rivalités internes à la famille⁵⁰².

La situation de la région changea avec la fin de la troisième guerre de succession. L'ensemble devint une marche frontalière confiée aux princes qui ne pouvaient régner sur l'Irak : Muḥammad Tapar alors que Barkyārūq était sultan (485-495/1092-1105) ; puis Mas'ūd durant le règne de Maḥmūd II (511-525/1118-1131). La région tomba finalement sous le contrôle des Eldigüzides à partir de 538/1143-44 pour la partie au Nord et sous celui des Zenguides au Sud. Mais le passage du statut de région périphérique à celui de zone attribuée nommément à un membre de la famille – qui en faisait une base arrière pour le contrôle de l'Irak et du sultanat – entraîna une mise en valeur et une prise de contrôle plus effective de la région. On peut constater ainsi, en nous intéressant aux apparitions d'ateliers dans l'empire seldjoukide à partir de la fin du V^e/XI^e siècle, que la très grande majorité d'entre elles sont situées dans cette zone⁵⁰³. Cette intensification de l'exploitation de la région, manifestée par le développement d'une frappe de qualité – avant tout due aux ambitions des princes puis des émirs exclus du pouvoir du cœur impérial, mais désireux d'y jouer un rôle important –, permit l'apparition de pouvoirs régionaux de plus en plus puissants et de plus en plus influents dans la gestion de la branche irako-ğibālienne du clan seldjoukide. Cette puissance était aussi sans doute

⁵⁰¹ Sur le caractère frontalier, voir C. E. Bosworth, « Azerbaijan IV. Islamic History to 1941 », *Elr*.

⁵⁰² Sur la conquête de la région, voir notamment A.C.S. Peacock, *Early Seljuq History*, p. 139-163, Cl. Cahen, « Qutlumush et ses fils avant l'Asie mineure » et « La première pénétration turque en Asie mineure » ; M. Canard, « La campagne arménienne du sultan salğūqide Alp Arslān et la prise d'Ani en 1064 » ; R. Huseynov, « La conquête de l'Azerbaïdjan par les Seldjoukides ».

⁵⁰³ Voir annexe B-4.

due à une position frontalière qui permettait à ces régions de profiter des relations pacifiques ou guerrières avec les régions restées sous domination byzantine et avec les différents groupes turcomans qui nomadisaient. On constate d'ailleurs que de tous les Atabegs établis dans la région, qu'il s'agisse des Eldigüzides et ou de Zenguides s'imposèrent vite comme les plus puissants aux dépens des Atabegs du Fārs ou de Buruğerd.

4/ Un espace multipolaire fortement quadrillé : Ġibāl, Ṭabaristān, Ḥuzistān et Mazandarān

Ces quatre provinces présentent une organisation spatiale qui tranche radicalement du reste de l'empire du fait d'un nombre beaucoup plus important d'ateliers. Sur les 64 ateliers connus, 17 se situent dans ces quatre régions ; parmi ceux-ci on compte un atelier de premiers rang (Iṣfahān) et quatre ateliers de second rangs (Rayy, Šīrāz, Hamaḍān et al-Ahwāz). Cette présence d'ateliers conséquents interdit d'envisager que la multitude de petits ateliers locaux servît à suppléer les besoins monétaires de ces provinces. La faible importance des villes attestées dans le corpus et la faible intervention des Seldjoukides dans la région empêchent également d'y voir seulement une volonté d'asseoir une légitimité dans cette partie de l'empire.

Rayy était indubitablement une ville moins importante que les capitales du cœur impérial, mais certainement plus importante que les autres villes de la région. Elle était un pôle urbain à la période seldjoukide et assurait certaines fonctions de commandement. Le gouverneur y disposait d'un palais⁵⁰⁴ et la ville était fortifiée. Sa position au sein du système seldjoukide était cependant due en grande partie à sa position centrale sur l'axe qui reliait le Ḥurāsān à l'Irak ou à l'Anatolie. Autant,

⁵⁰⁴ Ibn al-Aṭīr évoque les richesses qui y sont découvertes lors de la conquête en 434/1042-43, voir Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, IX, p. 508.

la ville représentait donc une place importante pour les sultans qui avaient à se déplacer entre les pôles Est ou Ouest de l'empire, autant elle perdit de son importance quand les différentes branches affirmèrent leur autonomie et agirent sur des espaces plus limités à partir du VI^e/XII^e siècle. On peut d'ailleurs mettre en relation l'évolution de la frappe monétaire de l'atelier des mentions de Rayy dans la chronique d'Ibn al-Aṭīr.

Période	Pièces	Attestation de la présence du sultan
430-449/1038-1058	46	434 : Conquête de Rayy (IX, 508) 439 : ʿUğrīl Beg quitte Rayy pour marcher contre Abū Kalīğar (IX, 542) 443 : ʿUğrīl Beg se rend à Rayy (IX, 580) 446 : ʿUğrīl Beg retourne à Rayy après une campagne en Anatolie et y reste jusqu'en 447 (IX, 599)
450-469/1058-1077	7	450 : ʿUğrīl Beg retourne à Rayy (IX, 645) 453 : L'épouse de ʿUğrīl Beg est enterrée à Rayy (X, 12) 454 : ʿUğrīl Beg est à Rayy (X, 20) 455 : ʿUğrīl Beg meurt à Rayy (X, 27). Alp Arslān s'y rend (X, 29) 456 : Combats entre Qutlumuš et Alp Arslān (X, 36) 459 : La cour est à Rayy (X, 54) 465 : Qawurt Beg veut prendre le contrôle de Rayy 467 : Malikšāh est à Rayy (X, 92)
470-489/1077-1096	19	473 : Malikšāh se rend à Rayy (X, 118) 477 : Malikšāh est à Rayy (X, 137-138) 485 : Barkyārūq est à Rayy (X, 215) 488 : Bataille entre Tutuš et Barkyārūq près de Rayy (X, 245)
490-509/1096-1115	13	492 : Bataille autour de Rayy (X, 282) 494 : Muḥammad Tapar et Sanğar arrivent à Rayy que Barkyārūq a quitté (X, 305) 495 : Bataille autour de Rayy (X, 332) 495 : Arrivée des principaux émirs de Muḥammad Tapar à Rayy (X, 359) 497 : Barkyārūq réside à Rayy (X, 370)
510-529/1115-1134	3	513 : Mahmud est à Rayy (X, 551) 522 : Sanğar à Rayy (X, 651)
530-549/1134-1154	1	543 : Mas'ūd est à Rayy 544 : Sanğar et Mas'ūd sont à Rayy (XI, 143) 548 : Inanğ conquiert Rayy (XI, 185)

À partir du VI^e/XII^e siècle, Rayy se vit donc marginalisée, comme étant une périphérie des Seldjoukides d'Irak.

Il faut voir dans cette cartographie des ateliers des régions au centre de l'Empire une organisation urbaine reposant sur des centres importants relayés par de plus petites unités urbaines disposant de certaines fonctions de commandements. Les fonctions commerciales de certaines unités urbaines ont pu également jouer un rôle important dans leur affirmation en tant que centre de frappe. Ces villes étaient souvent dotées d'un caravansérail et se trouvaient sur des routes commerciales importantes. On doit par ailleurs mettre cette répartition spatiale en relation avec la densité urbaine historique de la région. Ces quatre régions ont tout d'abord été soumises à une multitude de pouvoirs locaux sous la tutelle des Daylamites, eux-mêmes dotés d'une organisation fortement décentralisée. Le recours à une soixantaine d'ateliers, parfois pour un tirage très minime, rappelle cette décentralisation du pouvoir. De petites dynasties locales, comme les Bawandides jouèrent également un rôle dans l'installation d'un atelier dans de nombreuses villes d'importance secondaire.

On peut par ailleurs faire l'hypothèse de villes dynamiques, adossées à des activités agricoles prospères. L'explosion de ces petits ateliers à partir du règne de Malikšāh peut être mise en relation avec l'activité importante du sultan aussi bien dans l'édification d'infrastructures hydrauliques⁵⁰⁵, que dans la volonté de chasser les Turcomans de ces régions pour les diriger vers l'Anatolie⁵⁰⁶. Cette multiplication des sites à l'époque de Malikšāh ne doit cependant pas faire oublier que la région était quadrillée, à l'époque seldjoukide, par un plus petit nombre d'ateliers qu'à l'époque bouyide. Cette décroissance du nombre d'atelier ne semble cependant pas être liée à la conquête seldjoukide,

⁵⁰⁵ Voir Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, X, p.213 ; al-Ḥusaynī, *Aḥbār al-dawla al-salḡūqiyya*, p. 74.

⁵⁰⁶ Voir Durand-Guédy, « Goodbye the Turkmen ? ».

puisque la production bouyide dans la région semble avoir marqué le pas dès le début du V^e/XI^e siècle⁵⁰⁷.

5/ Un espace multipolaire à quadrillage relâché : le grand Ḥurāsān

La situation du Ḥurāsān est très différente des régions centrales à un double titre. Le nombre d'ateliers était beaucoup plus faible que dans les autres parties du territoire seldjoukide, ce qui pourrait sembler étonnant au regard de la place qu'occupe la région dans le système seldjoukide⁵⁰⁸. L'importance des ateliers était cependant beaucoup plus notable comparativement au reste de l'empire (dans les 10 premiers ateliers de l'empire, quatre se situent au Ḥurāsān). Cette organisation nous amène à déduire une organisation régionale centralisée autour de quelques métropoles concentrant les fonctions de commandement dans une région dynamique économiquement.

Cette organisation archipelagique s'inscrivait parfaitement dans l'histoire longue du Ḥurāsān. Les quatre villes les plus importantes (Nišāpūr, Merw, Balḥ et Herāt) étaient les chefs-lieux des quatre régions principales du Ḥurāsān depuis l'époque sassanide⁵⁰⁹. Ces pôles, situés dans les oasis ou les vallées les plus favorables à l'occupation, se trouvaient systématiquement sur des routes commerciales aussi anciennes qu'importantes (Nord – Sud, Est – Ouest ou au croisement de ces deux routes). Ces villes étaient dotées des fonctions de commandement, aussi bien à l'époque seldjoukide qu'aux époques antérieures. Outre la citadelle qui était le siège de l'administration régionale, ces métropoles disposaient d'importants ateliers monétaires (on se rappelle que les Ghaznévides se sont appuyés sur de rares ateliers, contrairement aux Bouyides dans l'Ouest iranien), et de lieux d'étude à fort rayonnement. On peut ainsi rappeler que ces quatre villes sont les seules

⁵⁰⁷ L. Treadwell, *Buyid coinage*, p. XV.

⁵⁰⁸ A.C.S. Peacock, *The Seljuk Empire*, p. 9.

⁵⁰⁹ D. Durand-Guédy, « A framework inquiry ».

de la région à avoir bénéficié de la construction d'une madrasa par Nizām al-Mulk selon la tradition⁵¹⁰.

Ces quatre cités, notamment les trois plus excentrées (Balḥ, Herāt, Merw), relevaient de territoires aux fortes identités locales et islamiques, ce qui peut être mis en relation avec les particularités formelles du monnayage de Balḥ⁵¹¹. Il est ainsi à rappeler que ces quatre cités représentent les limites de la conquête islamique rapide vers l'Asie centrale. Ces cités se sont constituées comme des points de départ pour la conquête de territoires plus éloignés⁵¹².

Il convient enfin de noter la place particulière de la région au sein de l'horizon mental seldjoukide. Si les sources littéraires insistent sur l'importance du triangle Baġdād – Rayy – Iṣfahān, nous pouvons remarquer que le Ḥurāsān – notamment les terres les plus orientales – fit l'objet de rivalités importantes au sein du clan. La région représentait symboliquement un lieu de sépulture pour un nombre important de souverains seldjoukides (Čaġrī Beg, Tuġril Beg, Alp Arslān et Saṅġar notamment⁵¹³). Mais on remarque également que dès le V^e/XI^e siècle, les personnes en charge du gouvernement des territoires orientaux affirmèrent leur autorité en faisant inscrire leur nom sur les monnaies. On connaît ainsi – situation unique pour l'empire seldjoukide – par les seules monnaies le nom des gouverneurs de l'ensemble Merw-Herāt de 466/1073-74 à 474/1081-82⁵¹⁴. Tekeš fait également inscrire son nom sur les monnaies de Balḥ quand il en est le gouverneur (467-477/1074-1085). Même si la comparaison avec la frappe syrienne est délicate en raison du déséquilibre entre monnayages occidentaux et orientaux, il reste intéressant de constater que pour la même époque, il

⁵¹⁰ N. Yavari, *The future of Iran's Past...*, p. 90.

⁵¹¹ Voir *infra*, p. 224-228.

⁵¹² Voir A. Azad et H. Kennedy, « The Coming of Islam to Balkh » ; C. Rhôné, *La défense du territoire en Iran Nord-Oriental* ; sur la chronologie de la conquête de l'Asie centrale, voir l'étude classique de H. A. R. Gibb, *The Arab conquests in Central Asia*.

⁵¹³ Čaġrī Beg et Tuġril Beg sont enterrés à Merw, de même que Saṅġar dont le mausolée a été conservé.

⁵¹⁴ Arslānšāh puis Toġānšāh, voir *infra*, p. 304-305.

ne nous reste presque aucune monnaie de Tutuš alors qu'il est prince de Dimašq (471-485/1078-1092). Cette vitalité dans la revendication des charges sur les monnaies dans les terres orientales montre l'importance qu'attachaient les membres du clan de la troisième génération à cette région. Le refus de Barkyārūq de céder le Ḥurāsān à son oncle Arslān Argūn (485-490/1092-1097), alors que ce dernier acceptait de reconnaître sa primauté sur le clan, nous montre également le poids symbolique du Ḥurāsān, qui semblait devoir revenir à la branche aînée de la famille. Là encore, la comparaison avec le Bilād al-Šām et l'abandon de ces territoires aux fils de Tutuš rend flagrant le poids symbolique de la région.

À côté de ces fonctions politico-culturelles, ces quatre villes étaient d'importants centres de production agricole et artisanale, en plus d'être situées sur des axes commerciaux majeurs. Ainsi, la capitale de l'ancienne Bactriane, Balḥ, se situait au carrefour d'un axe Est-Ouest sur la route de la soie et d'un axe Nord-Sud qui reliait le Ḥurāsān au nord de l'Inde, sans compter l'importante production agricole destinée à l'exportation⁵¹⁵ ; Merw était quant à elle sur la route entre Nīšāpūr et l'Asie centrale à travers le Ḥ^warezm⁵¹⁶.

Ces métropoles n'étaient cependant pas des îlots d'urbanité dans un océan désertique et montagneux, malgré le relief présent sur une partie du territoire et le caractère aride d'une autre partie ; elles s'appuyaient sur des villes de second rang, qui étaient à la tête des subdivisions administratives (Saraḥs ou Merw) ou qui occupaient des fonctions militaires (comme Walwālīḡ qui veillait sur la frontière orientale). L'Anonyme des *Ḥudūd al-‘ālam* recensait ainsi au IV^e/X^e siècle plus de 80 villes dans la région⁵¹⁷. La densité urbaine du Ḥurāsān, région d'autant plus importante qu'elle était en pleine expansion économique, ne s'était donc pas accompagnée d'une dilution des fonctions

⁵¹⁵ G. Le Strange, *The Lands of the Eastern Caliphate*, p. 420-422.

⁵¹⁶ *Ibid*, p. 399.

⁵¹⁷ Anonyme, *Ḥudūd al-‘ālam*, p. 88-101.

de commandement, ce qui peut s'expliquer en grande partie par une domination uniforme des différents pouvoirs qui s'y sont succédés (samanides, ghaznévides puis seldjoukides).

6/ En regardant vers l'Orient

Le monnayage frappé au nom des Seldjoukides nous rappelle une réelle tendance des sultans à tendre vers l'Est et non pas à renforcer une mainmise sur l'Ouest. Alors que l'essentiel des forces turcomanes tendait à se déplacer vers l'ensemble syro-anatolien, les sultans seldjoukides, tout en accompagnant ce mouvement, ont régulièrement cherché à établir une tutelle sur les territoires orientaux sans faire le même effort sur les territoires de occidentaux. Samarqand fit l'objet de deux campagnes au V^e/XI^e siècle et deux autres au VI^e/XII^e siècle⁵¹⁸ ; après une longue période d'accalmie durant la seconde moitié du V^e/XI^e siècle, les territoires ghaznévides firent l'objet d'une nouvelle attention de la part des Seldjoukides dès le début du VI^e/XII^e siècle⁵¹⁹. Les alliances matrimoniales montrent également l'attention portée vers l'Est et le prestige persistant des lignages orientaux, quand l'Ouest est relativement délaissé.

Les lieux symboliques du pouvoir se situaient également vers les parties orientales de l'Empire. La cérémonie d'intronisation de Malikšāh en 457/1064-65, de même que les lieux d'inhumation des sultans et chefs de la famille renvoient toujours vers l'Asie centrale et montrent des chefs seldjoukides peu enclins à créer une géographie symbolique qui tienne compte des territoires occidentaux.

⁵¹⁸ Voir *supra*, p. 134.

⁵¹⁹ Voir les campagnes de Saṅḡar vers Ġaznī, *supra*, p. 135. Sur l'activité des Seldjoukides en Asie centrale, voir la synthèse de P. Golden dans la *Cambridge History of Inner Asia*, « The Karakhanids and early Islam », p. 365-370.

La conquête et l'établissement de l'empire seldjoukide n'entraînèrent pas de bouleversements du point de vue de l'organisation spatiale de l'Orient abbasside telle qu'elle se développait au V^e/XI^e siècle. Les régions centrales conservèrent une répartition de l'activité monétaire entre de multiples ateliers, souvent de petites tailles, parmi lesquels l'atelier califal de Bagdad retrouvait une domination qui ne se démentit pas pendant la période seldjoukide. À l'Est, la frappe se répartit entre un nombre plus réduit d'ateliers mais qui avaient une activité beaucoup plus importante. L'intérêt pour les régions de la steppe, qui se lit dans les chroniques laissa peu de traces numismatiques, en dehors de la conquête plus ou moins longue des ateliers d'Asie centrale, comme Samarqand ou Ġaznī. Cette présentation spatiale montre dans l'ensemble une inscription des Seldjoukides dans les cadres géopolitiques qui les précédaient. Il nous faut voir maintenant comment cette inscription évolua dans le temps et nous interroger sur la présumée perte de qualité de la frappe seldjoukide postulée par les historiens.

III. *Évolution de la frappe*

« [La *sikka*] doit aussi frapper les pièces à la marque du souverain (*‘alāma l-sultāt*), qui garantit leur qualité et leur titre⁵²⁰ ». La remarque d'Ibn Ḥaldūn dans la *Muqaddima*, sur les principes régissant la *sikka* rappelle que la « marque » du souverain doit permettre aux différents acteurs

⁵²⁰ Ibn Ḥaldūn, *al-Muqaddima*, II, p. 612 : « *al-sikka* [...] *tuma fi waḍa‘a ‘alāma l-sultāt ‘alā tilka al-nuqūd bi-l-istiḡāda wa-l-ḥulūṣ bi-rasm* ».

d'accorder leur confiance à la monnaie. La frappe monétaire seldjoukide telle qu'elle nous est connue est relativement constante de ce point de vue, à l'exception des deux extrémités de la chronologie. La stabilité de la quantité de monnaies frappée correspond, sauf exception, à une qualité égale tout au long des V^e-VI^e/XI^e-XII^e siècles, sauf à la fin de la période seldjoukide. Il n'en est pas moins surprenant de constater que les monnaies qui nous sont parvenues sont avant tout des dinars et très peu de dirhams. Cela rend difficile toute estimation de la masse monétaire comme les numismates antiquisants ont pu essayer de le faire pour les monnayages de leur période.

A) Évolution de la masse monétaire

1/ Une frappe constante jusqu'à la deuxième moitié du VI^e/XII^e siècle

La plus ancienne monnaie seldjoukide est frappée en 428/1036-37 à Nišāpūr⁵²¹. Les émissions seldjoukides connaissent par la suite une croissance constante liée à l'extension du territoire contrôlé. Cette augmentation du nombre d'émission n'est cependant pas seulement liée à la conquête formelle d'un territoire. Ainsi Işfahān a émis des monnaies au nom de ʿUğrīl Beg dès 435/1043-44, marquant ainsi la vassalisation des Kakouyides bien avant la conquête formelle de la ville en 442/1051⁵²². On peut également se demander si une émission de Hamadān de 435/1043-44

⁵²¹ TB Niš 1. Cette monnaie n'est pas sans nous poser question. En effet, Ibn al-Atīr affirme que la première conquête de Nišāpūr par les Seldjoukides remonte à 429/1037-38 et situe plutôt l'évènement vers la fin de l'année (*al-Kāmil*, IX, p. 458). Il est rejoint par al-Bayhaqī (*Tārīḥ*, p. 720-723). Deux possibilités peuvent expliquer le décalage. La première est qu'Ibn al-Atīr et Bayhaqī situent une année trop tard la première conquête de Nišāpūr qu'il faut faire remonter à 428/1036-37 (solution retenue par R. Bulliet, *The Patricians of Nishapur*, p. 204, note 10). La deuxième possibilité consiste à considérer les sources littéraires comme justes et la monnaie comme une mule entre un avers de 428/1036-37 avec un revers gravé en 429/1037-38. Sur la conquête de Nišāpūr, voir J. Paul, « The Seljuq Conquest(s) of Nishapur ».

⁵²² TB Işf 1-6. Ibn al-Atīr mentionne la vassalisation des Kakouyides en 434/1042-43 alors que ʿUğrīl Beg a l'intention de conquérir la ville depuis Rayy (*al-Kāmil*, IX, p. 509). La conquête a lieu après un long siège en 442/1051 (*al-Kāmil*, IX, p. 562). Sur les étapes de la conquête, voir D. Durand-Guédy, *Iranian Elites and Turkish Rulers*, p. 71-74.

(TB Ham 1) ne relèverait pas de cette logique. En effet, Ibn al-Aṭīr indique que la prise de la ville date de 437/1045-46 avec l'envoi par Ṭuğril Beg d'Ibrahīm Yināl à la conquête de ce territoire⁵²³. Mais la présence seldjoukide dans la région (Rayy a été conquise l'année précédente et Iṣfahān a déjà reconnu la tutelle de Ṭuğril Beg) a pu amener la cité à reconnaître par avance la tutelle turque. Cette hypothèse est renforcée par l'appellation qui apparaît sur la monnaie. Ṭuğril Beg y est qualifié de « *sultān al-mu'azzam* » alors que ce titre n'apparaît vraiment sur les monnaies émises directement par Ṭuğril Beg qu'à partir de 437-438/1045-1047. La seule exception est le monnayage d'Iṣfahān où l'appellation de « *sultān* » renvoie plus à une domination qu'à une titulature bien réglementée par l'entourage de Ṭuğril Beg. Ces émissions d'influence nous invitent ainsi à remonter la chronologie de l'expansion seldjoukide de quelques années⁵²⁴. Il est cependant à noter que ces émissions d'influence, même si elles suggèrent une plus forte dynamique seldjoukide que ne le laissent entendre les chroniques, sont des exceptions. La frappe au nom des fils de Selğūq est surtout liée à la conquête effective de chaque ville. Le monnayage seldjouko-kakouyide d'Iṣfahān et l'émission immédiate de monnaie au nom des conquérants au moment de la prise de la ville montrent par ailleurs l'attention du pouvoir seldjoukide à cette forme de légitimation.

Après la période de croissance initiale entre 435/1043-44 et 447/1055-56, les émissions sont par la suite relativement stables, aux alentours d'une cinquantaine d'émissions quinquennales. Notre corpus montre deux périodes de production qui semblent avoir été plus intenses : la période 455-459/1063-67 et la période 485-494/1092-1101⁵²⁵. La première période correspond à la mort de

⁵²³ Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, IX, p. 528.

⁵²⁴ À la frappe d'Iṣfahān et de Hamadān, il faut ajouter l'émission bağdādienne de 435/1043-44 recensée au musée de Mossoul (TB Bağ 1). Plusieurs éléments nous amènent à laisser cette émission de côté en l'état de notre documentation. La monnaie n'a pas pu être vue et la description du catalogue est particulièrement lacunaire. La titulature est également étonnante au vu de la date précoce. Enfin, nous ne possédons aucune autre émission au nom des Seldjoukides entre 435/1043-44 et 447/1055-56, date d'entrée de Ṭuğril Beg dans Bağdād.

⁵²⁵ Voir annexes C-1 et E-1.

Ṭuġril Beg et l'accession d'Alp Arslān au sultanat. Cette poussée peut être mise en relation avec la volonté de faire des émissions de prestige en même temps qu'elle montre une production à l'échelle d'un empire agrandi du fait de la réunion des domaines de Ṭuġril Beg et de ceux de son défunt frère. La deuxième période correspond à la fin du règne de Malikšāh et s'explique par la conservation de monnaies issues d'ateliers très mal connus (Saraḥs, Qāšān, Damġān, Darah, Awah) et une activité particulièrement soutenue des ateliers de premier rang : nous avons conservé 7,5 émissions en moyenne par an pour Balḥ contre une moyenne de 3,9 sur la période ; 7 émissions d'Iṣfahān nous sont conservées contre une moyenne de 3,1 ; Rayy est documenté par 6,5 émissions pour une moyenne de 2,91 ; Nīšāpūr relève de la même logique avec 13 émissions contre une moyenne de 7,17. Seul l'atelier de Baġdād se signale par une production dans la moyenne de la période seldjoukide. On peut mettre en relation cette période d'intense frappe monétaire avec les rivalités qui s'expriment au cours de la troisième guerre de succession. Il est à noter que celle-ci n'entraîne pas une chute des émissions qui reviennent juste à un niveau plus cohérent avec la production de la seconde moitié du V^e/XI^e siècle. Il faut ainsi attendre la période 505/1111-12 – 509/1115-16 pour retomber pour la première fois à un nombre d'émission inférieur à 30 (25). Si le pouvoir seldjoukide connaît des conflits internes, ces derniers ne perturbèrent donc pas la production monétaire, voire au contraire la stimulèrent.

Il convient par ailleurs de prendre avec précaution le chiffre des émissions monétaires pour la première moitié du VI^e/XII^e siècle. En effet, une lecture rapide des chiffres pourrait donner l'idée d'une production fortement réduite à partir de 505/1111-12 et qui ne cesse de décroître. Or, tout donne à penser qu'au contraire la production monétaire au nom des Seldjoukides se maintint et que d'une manière plus générale, la région continua à bénéficier des mêmes dynamiques économiques. En effet, trois éléments sont à prendre en compte. Tout d'abord, un nombre très important de monnaies

à partir de 511/1117-18 frappées au nom de Sanġar ne sont ni datables ni assimilables à un atelier (plus de 116 émissions). Réparties sur l'ensemble du règne de Sanġar, elles aplanissent considérablement la courbe⁵²⁶. Le deuxième point à noter est que le règne de Sanġar correspond au moment d'extension maximale de l'empire seldjokide, n'en déplaie à Ibn al-Aṭīr⁵²⁷. En effet, en plus des ateliers monétaires sous la tutelle directe des Seldjokides, Sanġar est nommé sur les monnaies de Ġaznī et de Samarqand. De la même manière, les ateliers du Caucase et du Ḥwārezm sont attestés pour la première fois dans notre corpus. C'est donc sous son règne que l'influence seldjokide fut la plus étendue, des confins de la Chine et de l'Inde à la Méditerranée. Enfin, indépendamment de l'influence seldjokide, il est à noter que certains ateliers de premier rang, notamment Baġdād, ont émis des monnaies qui ne se référèrent à aucun Seldjokide, en raison de luttes internes à la famille, luttes dans lesquelles le calife ne voulut pas prendre parti⁵²⁸. Cette pratique, bien attestée au V^e/XI^e siècle devint plus récurrente au VI^e/XII^e siècle⁵²⁹, en même temps que le calife tendait à s'émanciper de la tutelle seldjokide⁵³⁰. Ces monnaies ne sont donc pas intégrées à notre corpus mais circulaient tout de même dans le circuit économique.

2/ Une réduction notable de la frappe dans la deuxième moitié du VI^e/XII^e siècle

La baisse réelle des émissions seldjokides se situe dans la deuxième moitié du VI^e/XII^e siècle, soit après les premières défaites face aux forces d'Asie centrale puis la mort du dernier

⁵²⁶ Voir annexe E-1.

⁵²⁷ Ce dernier célébrait la grandeur du domaine seldjokide à la mort de Malikšāh de la Syrie à la Chine, des terres musulmanes les plus au Nord jusqu'au Yémen (*al-Kāmil*, X, 211).

⁵²⁸ Voir dans Ġ. Yahya, *The Seljuq period in Baghdad*, les émissions des années 455/1062 (p. 16-117) ou 485/1092, (p. 36).

⁵²⁹ Voir *Ibid*, p. 58 (521/1127-28), 60 (525/1130-31), 63-64 (527-529/1132-1135), 74 (548/1153-54), 75 (552/1157-58).

⁵³⁰ Voir ainsi E. J. Hanne, *Putting the caliphate at his place*, p. 102-181.

filis de Malikšāh⁵³¹ en 552/1157. Cette évolution s'explique aisément au regard de la situation politique des fils de Selğūq à partir de la moitié du VI^e/XII^e siècle.

Le premier élément à prendre en compte est la perte des zones d'influence sur lesquels Sanğar s'était imposé. Atsiz, maître du H^wārezm montra des vellétés d'indépendance dès 529/1134-35 et devint indépendant de fait à partir de 537/1142-43⁵³². Par ailleurs, la conquête des Turcomans à l'Est entraîna la perte d'ateliers importants comme Merw en 548/1153 et Nišāpūr en 557/1162. Les dates de la perte de ces villes dans les chroniques sont cependant séparées des dernières monnaies attestées de plusieurs années. Ainsi la dernière monnaie connue et datée de Nišāpūr remonte à 551/1156-57⁵³³, quand celle de Merw remonte au règne de Sanğar comme sultan mais sans mention de date⁵³⁴. Même si l'absence d'un élément doit toujours être interprétée avec prudence – la monnaie a pu être perdue –, cette diminution brutale de la production ħurāsānienne à partir des premières défaites de Sanğar contre les Ghuzz nous invite à penser que ces échecs militaires et la réapparition d'un nombre important de nomades dans les territoires seldjoukides perturbèrent la frappe monétaire, *a minima* des dinars, à partir du milieu du VI^e/XII^e siècle. À ces facteurs politiques, il faut ajouter le tremblement de terre de 540/1145 qui frappe Nišāpūr et a pu contribuer à une baisse notable de la frappe monétaire⁵³⁵.

Dans le même temps, Bağdād retrouva son indépendance à partir de 548/1152-53 avec la fin des mentions des sultans seldjoukides d'Irak et la reconnaissance de Sanğar seulement⁵³⁶. Les

⁵³¹ Sur cette période, voir notamment A. C. S. Peacock, *The Great Seljuk Empire*, p. 107-121.

⁵³² Sur les relations entre Sanğar et Atsiz, voir J. Paul, « Sanjar and Atsiz. Indépendance, Lordship and Literature ».

⁵³³ S Niš 27.

⁵³⁴ S Mer 1 et 2.

⁵³⁵ C Melville, « Earthquakes in the History of Nishapur », p. 105.

⁵³⁶ S Bağ 54-55 et 57-59. Cette progressive reprise d'indépendance des califes a été particulièrement étudiée par V. Van Renterghem, *Les élites bagdadiennes*, vol. I p. 195-205, 219-227, 339-341, 490-494 et E. J. Hanne, *Putting the Caliphate in His Place* ; pour la fin du VI^e/XII^e siècle, voir aussi A. Hartmann, *an-Našir li-Dīn Allāh*, p. 69-91 et p. 109-122.

dernières monnaies frappées à Bagdād au nom des Seldjoukides sont datées de 552/1156-57⁵³⁷. La fin de la mention des Seldjoukides ne signifia cependant pas une frappe moins importante de l'atelier califal⁵³⁸.

Dans le cœur de l'empire, la prise du pouvoir du Fārs par l'émir Sonqur b. Mawdūd en 543/1148 marque le progressif détachement des Salghourides des Seldjoukides, même si ceux-ci restaient les suzerains officiels⁵³⁹.

Les derniers éléments du pouvoir seldjoukide se concentrèrent alors dans une faible mesure sur le Ġibāl et l'Adarbayġān⁵⁴⁰, alors que l'Anatolie voyait la branche issue de Qutlumuš s'affirmer comme le nouveau pouvoir régional⁵⁴¹.

Le deuxième élément à prendre en compte est la probable difficulté des ateliers à se procurer de l'or qui constitue la matière première de la majorité des pièces de notre corpus. En effet, l'affaiblissement des Seldjoukides eut pour corollaire une augmentation des flux de Turcomans et surtout une augmentation des révoltes qui ont pu perturber les routes commerciales et compliquer l'approvisionnement des ateliers. Il est ainsi intéressant de noter la chute de la production connue pour Işfahān à partir de 525/1130-31 et les constantes difficultés auxquelles la ville a été confrontée à partir de la révolte de Mengü-Bars dans le Fārs en 532/1138⁵⁴². Une meilleure connaissance de la frappe de dirhams et de *fulūs* nous donnerait sans doute une autre image de la frappe des derniers Seldjoukides.

Nous devons enfin noter un dernier élément qui contribue à la quasi-disparition du numéraire seldjoukide dans la deuxième moitié du VI^e/XII^e siècle. Comme l'a montré D. Durand-

⁵³⁷ S Baġ 57-59.

⁵³⁸ Sur la poursuite de l'activité de l'atelier baġdādien, voir *infra*, p. 364-366.

⁵³⁹ Sur les Salġurides, voir notamment B. Spuler, « Atābakān-e-Fārs », *Elr.*

⁵⁴⁰ Sur les Ildegüzides, voir C. E. Bosworth, « Ildeñizides ou Eldigüzides », *El²*.

⁵⁴¹ Voir notamment la classique étude de Cl. Cahen, *La Turquie pré-ottomane*, p. 11-55.

⁵⁴² Voir D. Durand Guédy, *Iranian Elites and Turkish Rulers*, p. 259-280.

Guédy⁵⁴³, les derniers Seldjoukides changèrent alors de stratégie de légitimation auprès des Turcomans, dernières troupes qu'ils pouvaient rassembler à moindre frais, en faisant revivre des traditions steppiques comme la vie sous tente et en campement. La frappe de numéraire en or a pu dans ce contexte apparaître comme un moyen superflu et sans doute hors de portée des derniers sultans. Le recours à une force militaire non stipendiée en or, mais récompensée en butin, renforce cette hypothèse d'un pouvoir seldjoukide qui n'aurait plus la main sur l'appareil de frappe de la monnaie.

D'un point de quantitatif, il faut donc attendre la fin de la domination seldjoukide sur l'ensemble de son territoire pour constater une réelle baisse de la production monétaire. Mais la quantité de monnaie émise n'est pas synonyme d'une égale qualité. Il nous faut donc revenir sur ce trait constant de l'historiographie qui postule une dégradation de la qualité des émissions à partir de la mort de Malikšāh, voire un peu avant.

B) Une frappe d'inégale qualité au cours des siècles ?

La qualité de la frappe des premiers Seldjoukides est un élément repéré depuis longtemps dans l'historiographie, tout comme sa dégradation au cours du temps⁵⁴⁴. Cette vision d'une frappe qui aurait perdu progressivement en qualité se base notamment sur la multiplication des dinars de mauvais aloi à partir des règnes d'Alp Arslān et surtout de Malikšāh, alors que l'on n'en trouve quasiment pas pour la période de ʿŪğril Beg. Les historiens ont par ailleurs remarqué une certaine

⁵⁴³ D. Durand-Guédy, « The tents of the Saljuqs » et « Goodbye to the Turkmen? ».

⁵⁴⁴ R. E. Darley-Doran, 'Numismatics' in "Saljūkides", *EI*².

réduction du poids et de la taille des monnaies à partir du VI^e/XII^e siècle. Cette vision du numéraire seldjoukide est renforcée par les polémiques menées par certains religieux baḡdādiens contre le pouvoir seldjoukide portant sur la perte de la qualité de la monnaie⁵⁴⁵.

Il convient cependant de confronter cette idée communément admise à la réalité des monnaies que nous connaissons. L'étude métrologique d'un corpus monétaire est toujours délicate, *a fortiori* lorsqu'il est surtout composé de monnaies issues de collections et non trouvées en fouilles. En effet, la recherche et la sélection de belles pièces peuvent biaiser les statistiques en augmentant artificiellement les moyennes. Par ailleurs le poids et la taille de la monnaie, pour être significatifs, doivent être corroborés par des analyses des alliages que nous n'avons pu mener et qui n'ont jamais été pratiquées pour le monnayage seldjoukide⁵⁴⁶. Notre corpus est néanmoins assez important et divers pour permettre des études métrologiques. Non seulement nous disposons d'un nombre important de monnaies, mais nous pouvons nous baser sur des monnaies qui ont été produites par une variété d'ateliers importante, tant du point de vue de la localisation que de la taille ; nous avons donc un corpus relativement représentatif des différentes conditions d'émission.

⁵⁴⁵ S. Heidemann, « Unislamic taxes and an Unislamic Monetary System in Seljuq Baghdad ».

⁵⁴⁶ A. Ehrenkreutz a beaucoup travaillé sur la composition des monnaies islamiques, voir les deux articles parus dans le *JESHO* « Studies in the Monetary History of the Near East... » (1959 et 1963) pour les monnayages islamiques en général et « The Standard of Fineness... » (1954) puis « Contributions to the Knowledge of the Standard » (1988) pour le monnayage égyptien.

1/ Métrologie du monnayage des Grands Seldjoukides à l'échelle de l'empire

Nous devons tout d'abord noter que la description du numéraire seldjoukide comme étant de qualité au V^e/XI^e siècle et se dégradant par la suite participe clairement d'une vision traditionnelle de l'histoire seldjoukide qui veut que 485/1092 soit l'acmé de la période⁵⁴⁷.

Or la documentation numismatique tend à ne pas la corroborer. En effet, il faut tout d'abord noter que les dinars faits d'alliage d'or et d'argent sont assez présents dès les règnes d'Alp Arslān (16 pièces) et Malikšāh (45 pièces). À l'inverse, il y en a peu qui nous sont connus pour Barkyārūq (13 pièces). Dans tous les cas, ces monnayages sont avant tout liés aux ateliers orientaux (Herāt, Merw, Balḥ, Walwālīg). On peut donc émettre l'hypothèse que cette multiplication de monnaie à alliage atteste plus une diminution temporaire du stock d'or et des difficultés à frapper de l'or sans devoir y ajouter de l'argent au cours des règnes, pourtant jugés prospères, d'Alp Arslān et de son fils. Cette évolution conjoncturelle de la frappe dans les dernières décennies du VI^e/XI^e siècle trouve un écho chez Ibn al-Aṭīr qui note qu'en 462/1069-70, la frappe de dinars contrefaits et de mauvais aloi devint si importante que le calife décida de reprendre en main les ateliers et démonétisa les dinars non-conformes⁵⁴⁸. La prépondérance des questions d'accès à l'or sur la capacité à émettre des monnaies de qualité trouve par ailleurs un argument dans la localisation avant tout orientale de ces dinars de faible aloi et ce sur l'ensemble de la période⁵⁴⁹. L'importance de ces ateliers interdit d'imaginer une incapacité à frapper des dinars de bon aloi ou une indifférence aux qualités des émissions. Il faut donc plutôt y voir une difficulté à s'approvisionner en or, à l'inverse de l'argent extrait des mines

⁵⁴⁷ La contribution de C. E. Bosworth pour la *Cambridge History of Iran*, « The Political and Dynastic History of the Iranian World », p. 66-102, peut être considérée comme symptomatique de cette lecture de la période seldjoukide.

⁵⁴⁸ Ibn al-Aṭīr, *Kāmil*, X, p. 60-61.

⁵⁴⁹ Certaines monnaies relèvent visuellement plus du dirham que du dinar tant la couleur rapproche le module de l'argent ; voir notamment AA Bal 2, MS Bal 10-11 et 18, MT Bal 5-6, 16 et 30.

d'Asie centrale. Il est également important de noter que l'extrême rareté de pièces de mauvais aloi pour la période de ʿUğril Beg ne veut pas dire qu'il n'en a pas été frappé pour cette période⁵⁵⁰. La frappe de Čağrı Beg fait d'ailleurs la part belle à l'utilisation de l'argent et à une frappe de moins grande valeur. On peut donc faire la conclusion que la hausse des émissions de monnaies de faible aloi à partir d'Alp Arslān est avant tout due à une meilleure connaissance des productions des ateliers orientaux. En conclusion, la variabilité dans le recours à l'argent ou au cuivre dans les monnayages d'or doit bien plus être mis en relation avec des difficultés d'accès à l'or soit de manière momentanée soit de manière plus pérenne pour des raisons géographiques.

Par ailleurs l'étude métrologique tend à ne montrer de réels décrochages des poids qu'à partir de Muḥammad Tapar et surtout de Saṅğar⁵⁵¹ (notamment à partir de la décennie 520/1126-27). En effet, le poids moyen des dinars de ʿUğril Beg est à 3,68 g (médiane à 3,64 g), ceux d'Alp Arslān de 3,46 g (médiane 3,49 g), ceux de Malikšāh ont un poids moyen de 3,58 g (médiane 3,63 g) alors que ceux de Barkyārūq ont un poids moyen de 3,31 g (médiane identique). Le poids moyen des dinars de Muḥammad Tapar descend en revanche à 3,10 g (médiane 3,09 g) quand celui de l'époque de Saṅğar est à 2,95 g (médiane, 2,85 g). On peut donc constater que même si les dinars du VI^e/XII^e siècle sont en moyenne un peu plus légers, notamment du fait de l'absence des monnaies les plus lourdes (dont le poids est largement supérieur à 5 g), il n'y a pas de chute brutale du poids des monnaies. Il est particulièrement intéressant de noter que la métrologie des monnaies de Barkyārūq rappelle celle d'Alp Arslān et montre encore une fois que la date de 485/1092 n'est pas une date pertinente pour juger des évolutions de la période seldjoukide dans le domaine monétaire.

⁵⁵⁰ Ces monnaies, bien que rares ne sont par ailleurs pas absentes des monnaies de ʿUğril Beg (12 monnaies), avant tout situées dans les ateliers orientaux.

⁵⁵¹ Voir annexe E-2 et E-3.

La métrologie des monnaies frappées sous Malikšāh est également intéressante en ce que les moyennes et médianes semblent rappeler celles de ʿUğril Beg. Pourtant la répartition des quartiles montre une physionomie très différente avec des extrêmes beaucoup larges que le monnayage de l'époque de ʿUğril Beg : le quatrième quartile du monnayage de ʿUğril Beg va ainsi de 4,25 g à 5,93 g contre un intervalle de 4,24 g à 6,36 ; la même différence se retrouve pour le premier quartile qui va de 1,35 g à 3,07 g pour le règne de ʿUğril Beg contre un intervalle de 0,64 g à 2,68 pour celui de Malikšāh. Ces différences peuvent avoir deux causes. La première est bien sûr un règne beaucoup plus long pour Malikšāh et donc de plus fortes possibilités d'émettre de petits modules. Mais la différence la plus importante concerne la taille des territoires dont l'extension ouvrit la possibilité d'une frappe beaucoup plus diversifiée, aussi bien dans la production de monnaies plus légères que plus lourdes. Cela doit donc nous amener à considérer différemment le numéraire de ʿUğril Beg, qui a peut-être moins souhaité un numéraire de qualité qu'il n'a profité d'émissions plus homogènes du fait d'un territoire un peu plus restreint et surtout composé des grands ateliers du Ḥurāsān, du Ġibāl et de l'Irak.

Le seul monnayage qui « décroche » vraiment du point de vue du poids est celui de Saṅğar, à partir de 520/1126-27. C'est aussi une période où se multiplièrent les monnaies d'or et d'argent de mauvais aloi et les modules plus légers. Par ailleurs, la disparition des pièces vraiment lourdes (plus de 5 g), malgré un règne très long et un territoire important semble indiquer une évolution de la frappe, sans qu'il faille imaginer une crise économique ou d'autorité. En effet, le monnayage des premiers sultans continuait à circuler dans l'espace seldjoukide ; il n'y a donc pas de raisons d'imaginer une crise économique ou un rétrécissement de la masse monétaire. Il faut plutôt imaginer une plus grande difficulté à faire venir de l'or brut pour frapper de nouveaux dinars de qualité. Nous pouvons trouver un écho dans les sources littéraires de cette diminution de la qualité

du monnayage dans la deuxième moitié du VI^e/XII^e siècle couplée à une masse monétaire comparable. En effet, al-Ḥusaynī évoque un festin qui a coûté l'équivalent de 150 000 dinars d'Iṣfahān soit l'équivalent de 75 000 dinars de l'époque de l'auteur⁵⁵². Cette mention d'une inflation de 100 % par rapport à l'époque de rédaction de la chronique – même en admettant un caractère stéréotypé des chiffres – appuie l'hypothèse d'une production abondante de monnaies de mauvais aloi.

En ce qui concerne les dirhams, le petit nombre d'exemplaire rend les affirmations plus incertaines. Il semble cependant qu'il y ait une plus grande variabilité du poids des monnaies, même si la tendance est plutôt à des pièces dépassant les 4 g. Cette situation d'une grande stabilité pour les dinars et d'une plus grande variabilité des dirhams n'est pas sans rappeler la situation omeyyade dont l'organisation décentralisée était très perceptible pour l'argent alors que l'or suivait le cadre imposé par le pouvoir.

L'étude des poids et des tailles de monnaies n'accrédite donc pas une chute de la qualité des monnaies avant le milieu du VI^e/XII^e siècle. Les caractéristiques du monnayage de Ṭuġril Beg – qui sont considérées comme posant un étalon pour la période seldjoukide – sont avant tout une exception du fait du petit nombre de territoires contrôlés, de la grande attention du souverain à la qualité des émissions de prestige dans un contexte où la lutte pour la reconnaissance contre le calife, les Ghaznévides et les Bouyides était forte. La norme monétaire seldjoukide est beaucoup plus à chercher dans les règnes de ses successeurs et se retrouve observée jusqu'aux revers de Saṅġar.

⁵⁵² Al-Ḥusaynī, *Aḥbār al-dawla al-salġūqiyya*, p. 156.

2/ Métrologie des monnayages seldjoukides à l'échelle des ateliers

Les remarques métrologiques sur un monnayage émis sur un territoire de la taille d'un continent sur des décennies permettent de donner une vision globale. Elles doivent néanmoins être corroborées par des études plus fines et locales en s'intéressant à la production de chaque atelier.

Une étude métrologique n'est bien sûr pas possible pour l'ensemble des ateliers documentés. En effet, certains ne sont connus que par une production bien trop limitée ou trop espacée dans le temps pour pouvoir faire l'objet d'une étude statistique. Seuls 17 ateliers ont produit une quantité de monnaies telle que nous puissions les étudier. Nous avons été amenés à identifier trois grands groupes d'ateliers : deux groupes aux caractéristiques atypiques qui ont produit soit des monnaies régulièrement plus légères soit des monnaies régulièrement plus lourdes et un groupe intermédiaire dont les émissions représentent un caractère standard⁵⁵³.

- Les ateliers produisant de petits modules

Ils sont de fait assez rares. Seuls quatre ateliers, tous de troisième rang, produisent des monnaies plus légères : Amol, Nihāwand, Sārīyya et Zangān.

Les quatre ateliers ne sont connus que par des dinars dont le poids est inférieur à 3 grammes (un dinar de Nihāwand est à 3,2 g). Le poids médian y est respectivement de 1,95 g, 1,52 g, 1,57 g, 2,54 g. Le poids moyen est quant à lui respectivement de 2,15 g, 1,9 g, 1,73 g et 2,44 g.

L'étude de la taille des monnaies ne peut pas être aussi complète que celle des poids car nous manquons de données représentatives. On remarque néanmoins que si les coins de Nihāwand sont effectivement plus petits que la moyenne (22 mm en moyenne et une médiane de 21,5 mm), ceux

⁵⁵³ Voir annexe E-2.

d'Amol sont plutôt plus grands que la moyenne (26,5 mm en moyenne et en médiane), du fait de la présence de plus grands modules (jusque 30 mm).

Ces caractéristiques ne semblent par ailleurs pas connaître de variation temporelle. Il n'est pas étonnant de constater que ce groupe rassemble majoritairement des ateliers de villes plutôt secondaires et plutôt à la périphérie de l'empire aussi bien du point de vue économique que politique ; l'exception à ce portrait est Nihāwand.

L'exception représentée par Nihāwand est due avant tout à des biais de conservation. En effet cet atelier nous a laissé beaucoup de monnaies pour un atelier de troisième rang, notamment du Ĝibāl dont les ateliers se distinguent par une frappe de dinars assez faible. L'importance du volume de l'atelier a permis ce qui ne l'a pas été pour des ateliers voisins, à savoir une étude statistique. Mais si l'on regarde les émissions de ces ateliers⁵⁵⁴, on retrouve souvent des monnaies aux caractéristiques similaires. Cela renvoyait sans doute à des productions faites avec moins de soin et destinées avant tout à des usages locaux dans une région où les petites villes étaient dans la sphère d'influence d'Iṣfahān, de Baġdād ou de Rayy.

- Les ateliers de production des dinars de poids standard

Cette catégorie rassemble les ateliers dont le 3^e quartile ne dépasse pas 3 g. Six ateliers, soit une part importante du corpus sont concernés : Baġdād, Balḥ, Herāt, Qazwin, Rayy et Walwālīġ. Comme souvent dans les catégories créées en négatif des extrêmes, elles ne rassemblent pas d'atelier-type. Il est intéressant de noter que cette catégorie regroupe des ateliers relevant de l'ensemble des rangs avec un atelier de premier rang (Baġdād), trois ateliers de second rang (Rayy,

⁵⁵⁴ Voir ainsi la production de Karaġ (B Kar 1-3) ou de Saburḥ^wāst (B Sab 1).

Balḥ et Herāt) et deux ateliers troisième rang (Qazwin et Walwālīġ). Cette catégorie concerne également aussi bien l'espace occidental qu'oriental de l'empire avec trois ateliers de chaque aire.

Si ces ateliers sont donc regroupés dans un même ensemble, il faut sans doute y voir un biais statistique. En effet, la présence de Baġdād, Rayy ou Balḥ s'explique aisément par la volonté des principaux ateliers d'émettre des monnaies d'un poids standard, correspondant à une subdivision du *mitqāl*. Ils avaient par ailleurs sans doute les moyens de leurs ambitions avec un atelier employant un personnel stable et compétent, à même de maintenir une constance dans la production de l'atelier. On peut faire l'hypothèse que les émissions de Qazwin et de Walwālīġ correspondent à un standard en raison du petit nombre de dinars émis et à une volonté que ces rares émissions correspondent aux standards impériaux.

- Des ateliers produisant de gros modules

Le troisième groupe d'ateliers rassemble ceux dont le troisième quartile dépasse 4 g et est constitué de 7 ateliers : al-Ahwāz, al-Baṣra, Hamaḍān, Iṣfahān, Merw, Nišāpūr et Šīrāz. On peut remarquer que cet ensemble est relativement homogène quant au statut des villes qui accueillent les ateliers. Elles sont sur les principales routes commerciales et ont disposé du statut de capitale durant une partie de la période si ce n'est sur l'ensemble (Hamaḍān, al-Baṣra et al-Ahwāz exceptés).

Cette relative homogénéité du groupe cache cependant une diversité des pratiques de frappe. Ainsi l'atelier de Merw se distingue par une frappe marquée par des extrêmes importants (la plus légère monnaie pesant 1 g et la plus lourde 6,3 g). Cette frappe quelque peu erratique quant au poids explique que son troisième quartile (4,44 g) et la médiane (3,78 g) soient les plus élevées de l'ensemble étudié, mais la moyenne (3,3 g) assez proche de ce que l'on retrouve pour l'ensemble du corpus. L'atelier de Merw mis de côté, on remarque que cette catégorie peut se diviser en deux

groupes qui ne recourent pas de différences politico-économiques. Ainsi al-Baṣra, Nīšāpūr et Šīrāz ont un monnayage en moyenne plus lourd (supérieur à 3,5 g) qu'Iṣfahān, Hamadān et al-Ahwāz (légèrement inférieur à 3,5 g). Par ailleurs quant aux différences entre les quartiles, on remarque qu'al-Baṣra et Šīrāz présentent un faciès différent des cinq autres ateliers ; cela peut être expliqué par la différence du nombre de monnaies frappées.

L'étude métrologique du monnayage seldjoukide n'atteste donc pas une baisse de la qualité de la frappe seldjoukide avant le règne de Sanğar ; la moyenne à l'échelle de l'empire est cependant largement artificielle en raison d'une certaine variabilité quant aux caractéristiques du numéraire dû aux différences entre ateliers. La moyenne de l'empire est en effet largement baissée par des ateliers de troisième rang qui produisaient des modules plus petits et plus légers, sans doute destinés à un usage local, contrairement aux productions des ateliers les plus importants et qui étaient le reflet d'une politique impériale d'émission de monnaies de qualité. La multiplication des alliages dans les monnaies nous semble avant tout liée à des difficultés dans l'accès au stock d'or, plus qu'à l'incapacité des Seldjoukides et de leurs entourages à émettre une frappe de qualité. Il convient, avant de nous pencher sur la masse monétaire, de revenir sur la question de l'accessibilité de l'argent à la période médiane et de la notion de *Silver famine*.

C) Une crise de l'argent aux V^e-VI^e/XI^e-XII^e siècles ?

1/ **Une question largement débattue dans l'historiographie**

Comme nous avons pu le noter à plusieurs reprises, peu de monnaies d'argent et de cuivre d'époque seldjoukide nous sont parvenues. Plusieurs chercheurs ont mis cette lacune, plutôt rare en numismatique, en relation avec la crise de l'argent qui aurait touché le Mašrīq entre le V^e/XI^e siècle et le VI^e/XII^e siècle. Sadi Kucur note ainsi :

La crise de l'argent du XI^e siècle précédant la fondation de l'État des Grands Seldjoukides, affecta tous les pouvoirs en Asie centrale et au Proche-Orient. La crise causa d'abord la corruption, puis l'élimination des monnaies d'argent ainsi que leur remplacement par les monnaies d'or et de cuivre⁵⁵⁵.

Or l'existence même d'une crise de l'argent a fait l'objet d'un important débat au sein des numismates.

De nombreux chercheurs ont remarqué depuis longtemps la rareté de l'argent dans la frappe monétaire des V^e-VII^e/XI^e-XIII^e siècles. Cette idée a largement été reprise par une partie de la recherche occidentale⁵⁵⁶ et est toujours soutenue par les savants russes, d'O. Pakhomov à M. Federov⁵⁵⁷. L'ensemble de ces chercheurs mettent en relation deux évolutions dans les monnaies de la période. Non seulement nous connaissons peu de monnaies d'argent frappées au cœur des terres abbassides, mais on constate en plus une chute du nombre de dirhams dans les trésors trouvés en Europe. Alors que les trésors de dirhams de bon aloi sont légions en Asie centrale et en Europe de l'Est pendant la période des II^e-IV^e/VIII^e-X^e siècles, ils disparaissent durant la période médiane. Il

⁵⁵⁵ S. Kucur, « A Study on the Coins of Tughrl Beg », p. 1601 : « This silver crisis of the XIth century preceding the foundation of the Great Seljuqs State, affected all the states in Central Asia and in Near East. The crisis triggered first the corruption, and then elimination of the silver coins, and gold and copper coins replaced them. »

⁵⁵⁶ Par exemple Blake, « The Circulation of Silver » (1937) ou plus récemment M. Shatzmiller, « Economic Performance and Economic Growth », p. 145 qui reprend le concept sans trancher sur les origines.

⁵⁵⁷ M. Fedorov, « On the "silver crisis" in Central Asia... ».

faut ajouter à cela une multiplication de la frappe de billon – les fameux *dirham al-aswad* – et de *fulūs*. Dans certains cas – notamment les Seldjoukides –, on constate à l'inverse une production intense de dinars, ce qui a été interprété comme la volonté de produire une monnaie permettant le commerce à longue distance⁵⁵⁸. Cela a amené ces chercheurs à supposer une pénurie du minerai d'argent pour laquelle les auteurs ont proposé différentes explications. Mikhaïl Masson a cherché à l'expliquer par une chute de la production du minerai en Asie centrale, elle-même due à une surexploitation des mines d'argent aux II^e-IV^e /VIII^e-X^e siècles⁵⁵⁹. E. Pakhomov a préféré lier la crise de l'argent à l'évolution socio-économique de la période seldjoukide et le développement de l'*iqṭā'* qui aurait rendu en partie superflu le dirham de qualité⁵⁶⁰. Dans ce schéma, les Seldjoukides étaient liés à la crise du système socio-économique de l'Orient abbasside et la frappe de mauvaise qualité était le symptôme de la crise. O. Litvinsky y voyait au contraire le symptôme d'une croissance des villes qui auraient demandé plus d'argent que les mines ne pouvaient en fournir⁵⁶¹. Davidovitch et Federov ajoutent que la croissance des villes et la désintégration de l'État centralisé empêchaient une mobilisation efficace d'un stock d'argent qui était de toute manière trop faible⁵⁶².

Cette description de la crise de l'argent a néanmoins fait l'objet de nombreuses critiques. Thomas Noonan a ainsi relevé de manière assez nuancée ce concept en s'intéressant à ses effets en Europe⁵⁶³. Il souligne le manque d'information à notre disposition et soutient que rien ne permet de soutenir l'idée d'une crise de l'argent, si ce n'est l'évolution des trésors. Il rejette l'argument d'un

⁵⁵⁸ Voir R. E. Darley-Doran, 'Numismatic' et d'une manière générale S. Heidemann, « How to Measure Economic Growth in the Middle East? », p. 48.

⁵⁵⁹ M. E. Masson, « K voprosu o vzaimootnosheniakh Vizantii i Srednei Azn po dannym numizmatiki », 1951, suivi par S. Album, *Checklist of Islamic coins*, p. 13, même si ce dernier est moins catégorique.

⁵⁶⁰ E. Pakhomov, « Monetnoe obrashchenie Azerbaidjana v XII i nachale XIII v », 1957.

⁵⁶¹ Litvinsky, « O nekotorykh momentakh razvitiia srednevekovogo goroda Srednei Azn », 1953.

⁵⁶² M. Fedorov, « On the "silver crisis" in Central Asia... », p. 6.

⁵⁶³ Noonan T. S., « The Start of the Silver Crisis in Islam ».

assèchement des mines et propose des explication extra-monétaires, notamment la chute des Samanides et la réorientation du système économique de l'Asie centrale. Il ne se prononce pas sur les effets remarquables dans les régions centrales de califat abbasside.

Claude Cahen s'est également intéressé à la question avec un article paru dans les *Annales Islamologiques* de 1979⁵⁶⁴. Il note la réduction de la part du dirham dans sa forme traditionnelle dans la masse monétaire durant les V^e/XI^e et VI^e/XII^e siècles : « entre l'or des grosses tractations et des thésaurisations d'Etat et les petites monnaies divisionnaires ne s'interposent plus autant qu'auparavant des monnaies moyennes⁵⁶⁵ ». Il ne se prononce pas sur les causes de cette situation ; la possibilité d'une pénurie du métal est mentionnée, sans être soutenue ou exclue :

Le fait de n'avoir pas frappé d'argent ne signifie donc pas obligatoirement qu'on n'en avait pas. Il semble que si l'on en avait réellement éprouvé le manque, cela aurait fait monter le taux du change, ce qui n'a pas été. Mais cette relative stabilité peut provenir aussi bien du fait qu'on s'est habitué à n'en avoir plus besoin, parce qu'on le remplaçait par d'autres métaux⁵⁶⁶.

A. Lieber a proposé une critique plus radicale du concept de *silver crisis*, dont il remet en cause l'existence⁵⁶⁷. Tout d'abord, il fait remarquer que toutes les sources musulmanes évoquent l'utilisation de l'argent dans les terres islamiques durant le V^e-VII^e/XI^e-XIII^e siècles. Si les dirhams sont moins présents, c'est que l'on frappe moins de dirhams dans les terres centrales (les Ghaznévides ne connaissent pas cette crise). Il avance l'hypothèse d'une baisse du prix de l'argent, due au contraire à une surproduction. Celle-ci entraîne une volonté de thésauriser l'argent dans des objets qui sont rapidement convertibles en monnaies si besoin. Cela permet selon lui d'expliquer l'absence de dirhams sur cette période et la faiblesse du nombre d'objets en argent, puisqu'ils

⁵⁶⁴ Cahen Cl., « Contribution à l'étude de la circulation monétaire ».

⁵⁶⁵ *Ibid*, p. 46.

⁵⁶⁶ *Ibid*, p. 46.

⁵⁶⁷ Lieber A., « Did a 'Silver Crisis' in Central Asia... ».

auraient été convertis en monnaie par la suite. Quant à l'argument des trésors de dirhams en Europe, il préfère avancer l'hypothèse d'une redirection du commerce musulman à la fin du IV^e/X^e siècle.

2/ Peu d'éléments tendent à confirmer une crise de l'argent sous les Seldjoukides

Les dirhams et les *fulūs* sont de fait anormalement peu nombreux dans le corpus. Plusieurs explications peuvent être tirées de la formation même de celui-ci. Il est essentiellement composé de monnaies issues de collections publiques ou privées. Le biais qu'implique la logique de collections qui privilégient les belles pièces au détriment de monnaies moins exceptionnelles, voire dénuées du moindre intérêt esthétique en raison d'une attention moins grande lors de la frappe ou de condition de conservation moins bonnes, explique la prédominance de l'or. Un argument qui irait dans ce sens est lié au fait que la découverte de trésors, qu'ils soient liés ou non à des fouilles archéologiques, nous fournit une quantité bien plus importante de dirhams ou de *fulūs*⁵⁶⁸. La faiblesse des recherches archéologiques pour les zones et périodes correspondant à la domination seldjoukide explique donc en partie la composition du corpus.

Il n'empêche que le très petit nombre de monnaies d'argent et de cuivre, surtout par comparaison aux monnaies attribuées aux pouvoirs qui précédèrent ou succédèrent aux Seldjoukides, n'a pas manqué d'interroger les auteurs⁵⁶⁹. Les données provenant d'un corpus tendant vers l'exhaustivité permettent d'affiner les analyses pour la période seldjoukide. On constate que l'argent, s'il n'est pas omniprésent, n'est tout d'abord pas absent du corpus. Il est d'autant plus présent si l'on prend en compte la multiplication des alliages d'or et d'argent qui peuvent fournir la

⁵⁶⁸ Voir par exemple M. Fedorov, « The Osh hoard of copper... » ou A. Akopyan, « Dvin in the eleventh and twelfth centuries ».

⁵⁶⁹ S. Kucur, « A study on the coins of Tughril Beg... », p. 1600-1601.

majorité de la production de certains ateliers comme Balḥ⁵⁷⁰. Par ailleurs, contrairement à la situation prévalant en Europe, la limite des fouilles archéologiques en Orient permet de penser que de nombreux trésors sont encore sous terre. L'argument des partisans de la crise de l'argent reposant sur les trésors européens ne peut donc être transposé à l'Orient. La frappe d'argent sous le règne de Saḡar interdit enfin d'imaginer une réelle difficulté à frapper de l'argent au VI^e/XII^e siècle.

Un autre élément à prendre en compte dans la critique de l'idée d'une crise de l'argent est d'ordre métrologique. On remarque que même pour la période de Tuḡril Beg, où le nombre de dirhams est moins important, les modules frappés sont toujours relativement lourds (4 g en moyenne) et d'une taille classique (plus de 20 mm)⁵⁷¹. Il n'en ressort donc pas une difficulté à se procurer de l'argent et une volonté de rationner la frappe. Ces quelques monnaies tendent plutôt à donner du poids aux hypothèses de Lieber. Il faut par ailleurs prendre en compte le fait que l'on a retrouvé très peu de billon pour les règnes seldjoukides ; cela ne plaide pas en faveur d'une difficulté à frapper des dirhams de qualité standard.

On peut enfin reprendre une autre explication mise en avant par Lieber pour expliquer la faiblesse de l'argent dans notre corpus, sans pour autant recourir à l'hypothèse d'une crise de l'argent. L'idée d'une fonte du numéraire seldjoukide afin d'en tirer des objets d'argent est cohérente avec la forte instabilité politique et sécuritaire dans les régions orientales de l'empire seldjoukide à partir de la seconde moitié du VI^e/XII^e siècle ; cette dernière a pu pousser à une thésaurisation de l'argent sous la forme d'objets et une refonte plus importante des dirhams seldjoukides par rapport aux dinars qui avaient toujours une valeur intrinsèque.

⁵⁷⁰ Sur la production de Balḥ, on trouve au moins 53 émissions dinars faits d'alliage, soit 64 %.

⁵⁷¹ Voir par exemple TB Ahw 3 ; TB Bal 1-4, 6, 9-10 ; TB Bam 1 ; TB Bar 2, 11, 15.

Le petit nombre de *fulūs* ne saurait quant à lui s'expliquer par d'autres raisons que les biais induits par la nature du corpus et la difficulté fréquente à identifier les souverains de frappe sur des *fulūs* souvent très mal conservés.

En conclusion, pour la période et les régions seldjoukides, l'idée d'une pénurie de l'argent – due à un épuisement des ressources en argent ou à une organisation politico-économique qui rendrait difficile une frappe régulière en argent – semble devoir être abandonnée en l'état de nos connaissances. La rareté relative des monnaies d'argent semble davantage tenir à des questions de conservation des monnaies, qui ont pu être thésaurisées dans des trésors, des objets en argent ou être refondues.

D) Masse monétaire et économie

Les études métrologiques ont tendu à réfuter l'idée d'une baisse progressive de la qualité de la frappe au long de la période seldjoukide et, malgré l'existence d'une variabilité de poids et de taille entre les ateliers, ont suggéré l'existence de normes à l'échelle impériale quant aux caractéristiques de poids et de mesures. Il nous faut maintenant confirmer cette idée par les données venant d'une étude de la masse monétaire et des informations que nous pouvons avoir sur l'économie de l'Orient abbasside durant la période seldjoukide.

1/ La délicate question de la masse monétaire

Il est compliqué d'émettre des certitudes quant à l'économie pendant la période seldjoukide, en se fondant sur un corpus monétaire qui peut à peine nous donner une image de la masse des dinars en circulation. La question est d'autant plus compliquée que les monnaies émises à partir de métaux précieux, notamment l'or, peuvent avoir une zone de circulation qui dépasse les frontières de l'État qui fait battre monnaie. La diffusion de monnaies fatimides en Irak est ainsi bien attestée au début du VI^e/XI^e siècle. Il convient néanmoins de mettre en relation les éléments dont nous disposons avec les hypothèses fondées sur les chroniques et les sources archéologiques.

- L'impossible calcul de la masse monétaire

Le calcul de la masse monétaire a fait l'objet d'importants travaux dans la numismatique antique depuis une quarantaine d'années. Outre le recours à des modèles mathématiques qui permettent de calculer la masse monétaire (notamment ceux de Warren W. Etsy et G. F. Carter⁵⁷²), les numismates spécialisés sur la période antique ont cherché à déterminer expérimentalement le nombre de monnaies qui pouvaient être frappées par un coin⁵⁷³.

Dans le cas des Seldjoukides, il est aujourd'hui impossible de proposer un calcul de la masse monétaire. En effet, les méthodes actuelles, notamment les modèles d'Etsy et Carter, nécessite de posséder un nombre important de monnaies pour la même année. Sans quoi la formule s'avère

⁵⁷² G. F. Carter, « A simplified Method for Calculating the Original Number of Dies from Die-Link Statistics », W.W. Etsy, « Estimation of the Size of a Coinage ». Ces méthodes ont fait l'objet d'un important débat épistémologique dans la communauté des antiquisants. Voir notamment Buttrey, « Calculating Ancient Coin production II » et F. de Callataj, « Calculating Ancient Coin Production: Seeking a Balance ».

⁵⁷³ Th. Faucher et al, *A la recherche des ateliers monétaire grecs*. Dans le domaine oriental, voir les travaux d'A. Ehrenkreutz, « Early Islamic Mint Output... » et « Numismato-statistical Reflections... ».

inopérante⁵⁷⁴. Or les ateliers ne sont pas connus par assez de monnaies issues de coins différents et de monnaies issues de coins identiques, exception faite de quelques années pour Baġdād ou Nīšāpūr. Mais ces années fastes en monnaies sont trop rares pour produire une statistique utile. Puisque nous ne pouvons pas faire d'estimations reconnues comme fiables du nombre de coins utilisés par les ateliers, l'estimation de la masse monétaire produite est impossible.

- Masse monétaire, archéologie et sources littéraires

En l'absence de statistiques, nous devons donc aller chercher dans les sources archéologiques et littéraires non pas pour calculer une masse monétaire mais pour nous aider à cerner les besoins de l'économie en termes de monnaies.

On peut tout d'abord remarquer que les sources littéraires et archéologiques attestent un certain développement urbain à partir du V^e/XI^e siècle pour une grande partie de l'empire. Dès les premières conquêtes, Ṭuġrīl Beg ordonne par exemple de nouvelles constructions à Nīšāpūr⁵⁷⁵. Par ailleurs, les recherches archéologiques tendent à montrer une expansion de cette ville à la même époque. Ainsi les fouilles du Qohandez (la zone de la forteresse, connue dans la tradition populaire locale comme le « Alp Arslān Tepe ») par une équipe franco-italienne en 2005 et 2007, semble indiquer une intégration de ce secteur dans la zone urbaine et la perte de sa fonction défensive ; cela amène à supposer une expansion de la ville à la période médiane⁵⁷⁶. La conquête de Rayy, particulièrement violente d'après les sources, fut également suivie d'une politique de reconstruction dont on ne connaît pas l'ampleur⁵⁷⁷. Iṣfahān, qui souffrit également de la conquête, profita

⁵⁷⁴ Voir à ce sujet W. W. Esty, « How to estimate the original number... », p. 361.

⁵⁷⁵ Naser Ḥūsraw, *Safarnāme*, p. 3.

⁵⁷⁶ R. Rante et A. Collinet, *Nishapur Revisited*, p. 54-55.

⁵⁷⁷ Sur la violence de la conquête et l'importance des destructions voir Ibn al-Aṭīr, *Kāmil*, IX, 507-508 et Ibn al-Ġawzī, *Muntaẓam*, XV, p. 116 ; sur la politique de reconstruction, voir Ibn al-Aṭīr, *Kāmil*, IX, 507.

doublement de la générosité du pouvoir turc. Tuğril Beg lança un programme édilitaire de 500 000 dinars d'après Māfarrūhī⁵⁷⁸. Malikšāh marqua également la ville de son empreinte avec la construction de la forteresse du Šāhdiz, en sus de la réfection des murs et de la construction de deux madrasas, d'une mosquée monumentale et d'un observatoire⁵⁷⁹. L'entrée dans Bağdād en 447/1055 de Tuğril Beg fut suivie quant à elle d'un important programme de construction sur la rive orientale, comprenant notamment un palais, le Dār al-Mamlaka. Malikšāh y adjoignit le Ğami' al-Sulṭān. À ces constructions sultaniennes, il faut ajouter les cinq madrasas édifiées par des fonctionnaires seldjoukides⁵⁸⁰. En tout, V. van Renterghem a recensé 11 travaux et constructions d'origine seldjoukide (famille et proches) sur la rive occidentale et 37 sur la rive orientale⁵⁸¹.

Malikšāh est crédité d'importants travaux sur les routes, canaux et caravansérails dans l'ensemble de l'empire⁵⁸². La politique édilitaire des sultans seldjoukides et des princes est également perceptible en Ğazira et au Bilād al-Šām avec la réfection de plusieurs bâtiments. Ainsi, par les inscriptions, nous savons que la ville de Ḥalab a bénéficié de plusieurs travaux d'embellissement comme la réfection d'un puit⁵⁸³ ou la restauration du minaret de la grande mosquée⁵⁸⁴ sous la direction du gouverneur Aq-Sunqur. Les murailles de la cité de Diyār Bakr profitèrent également d'un programme de travaux sous Malikšāh avec l'édification d'une tour en 482/1089-90⁵⁸⁵ ou la construction d'une mosquée en 484/1091-91⁵⁸⁶. L'évergétisme princier pour cette cité se maintint par

⁵⁷⁸ Māfarrūhī, *Maḥāsīn Isfahān*, p. 101.

⁵⁷⁹ Sur les constructions durant le V^e/XI^e siècle à Isfahān, voir D. Durand-Guédy, *Iranian Elites and Turkish Rulers*, p. 90-93.

⁵⁸⁰ Sur les constructions seldjoukides à Bagdad, voir notamment V. van Renterghem, *Les élites bagdadiennes au temps des Seldjoukides*, vol. 1, p. 484-490 ; sur les madrasas, voir *Ibid*, vol. 2, p. 103-107.

⁵⁸¹ *Ibid*, vol 2, p. 41.

⁵⁸² Ibn al-Aṭīr, *Kāmil*, XI, p. 213. Dans les environs de Bağdād, voir Kh. J. Duri, *Society and Economy of Iraq...*, p. 175-177.

⁵⁸³ *RCEA*, VII, 2764 (TEI n° 6676).

⁵⁸⁴ *RCEA*, VII, 2783 (TEI n°6696).

⁵⁸⁵ Voir l'inscription qui date l'érection de la tour, *RCEA*, VII, n°2780 (TEI n°6692).

⁵⁸⁶ *RCEA*, VII, 2792 (TEI n° 6705).

la suite avec les travaux de Tutuř sur la muraille⁵⁸⁷ ou la construction d'une *maqřura* par Muřammad Tapar en 511/1117-18⁵⁸⁸. Située en un point opposé de l'empire, la cité de Tirmid̄ bénéficia d'un important programme de travaux à la demande de Malikřāh après la conquête de la ville en 466/1073-74 ; ceux-ci concernaient la citadelle, la muraille et les fossés⁵⁸⁹. Saņęar se manifesta également par une importante activité édilitaire au Ĥurāsān et notamment à Merw⁵⁹⁰.

À côté de l'évergétisme des princes seldjoukides et de leurs entourages, l'archéologie tend à montrer le développement urbain d'au moins deux régions : le Bilād al-řām et l'ensemble constitué par l'Asie centrale et le Ĥurāsān. Ainsi S. Heidemann estime que la période seldjoukide est à la base du renouvellement urbain bien attesté de la période zenguide⁵⁹¹. Par ailleurs l'archéologie soviétique a mis en avant une période de croissance urbaine entre le V^e/XI^e siècle et le VII^e/XIII^e siècle, non seulement à Merw mais aussi dans la région de Tirmid̄ ou de řař⁵⁹². L'ensemble de ces activités urbaines impliquaient la mobilisation d'importantes sommes d'argent qui était mise en circulation dans l'économie. L'abondante frappe de dinars à partir de Ťuęril Beg entre en résonance avec cette politique de grands travaux qui excèdent l'embellissement d'une ville.

Les sources littéraires laissent également penser que la période seldjoukide était avec une période où l'économie profita d'une abondance de liquidités. Si les chroniques sont relativement avaries en informations économiques, elles mentionnent régulièrement les sommes qui permettaient des accords de paix, qui étaient levées ou utilisées dans une construction⁵⁹³. Même si

⁵⁸⁷ RCEA, VII, 2804 (TEI n° 6719).

⁵⁸⁸ RCEA, VII, 2973 (TEI n° 7649).

⁵⁸⁹ Les travaux sont mentionnés par Ibn al-Ařir, *Kāmil*, XI, p. 92. Les travaux de la mission archéologique franco-ouzbèkes (MAFOUZ) entre 1993 et 1996 tendent à confirmer les travaux de réfections des murailles au V^e/XI^e siècle, voir P. Leriche, « Termez antique médiévale ».

⁵⁹⁰ Voir G. Herrmann, *Monuments of Merv* et T. Williams, « The City of Sultan Kala, Merv, Turkmenistan ».

⁵⁹¹ S. Heideman, *Die Renaissance des Städte* et « Charity and Piety for the Transformation of Cities ».

⁵⁹² K. M. Baypakov, « Culture urbaine du Kazakhstan du Sud... » ; G. Agadshanow, *Der Staat des Seldshukiden*, p. 184-200.

⁵⁹³ Voir annexe C-8.

l'on relativise à l'extrême les chiffres dans les chroniques, on constate que l'essentiels des tributs étaient payés en argent liquide et non en bien ou en richesses matérielles ; les montants avancés sont par ailleurs relativement stables⁵⁹⁴.

Si l'on s'appuie sur les sources archéologiques et littéraires, nous pouvons ainsi estimer que la période seldjoukide n'est pas une période de rétractation de la masse monétaire ou du dynamisme économique, bien au contraire.

2/ Un renouveau économique dans la seconde moitié du V^e/XI^e siècle ?

Les effets de la conquête seldjoukide sur la situation socio-économique du V^e/XI^e siècle ont fait l'objet de nombreuses discussions parmi les historiens. Ce débat reflète les informations contradictoires données par les sources littéraires qui oscillent entre les louanges envers le conquérant porteur de prospérité et la condamnation définitive du sauvage prédateur qui affamait les populations.

- L'impact de la conquête sur l'Orient abbasside.

La question de savoir si la conquête seldjoukide fut synonyme de relèvement ou de destruction remonte au VII^e/XIII^e siècle. Ibn al-Aṭīr rapporte en effet une dispute entre Ṭuğril Beg et Čağrī Beg qui s'accusaient mutuellement d'avoir ravagé la région qu'ils avaient conquise puis dirigée :

[Čağrī Beg] était vertueux, juste et vécut une vie louable, reconnaissant les faveurs de Dieu Tout puissant pour lui et pour lesquelles il était reconnaissant. Une des marques de cela est qu'il avait envoyé à son frère Ṭuğril [un message] avec 'Abd al-Samad, cadī de Saraḥs, dans lequel il disait : « J'ai entendu que tu es

⁵⁹⁴ Voir annexe C-6.

en train de ruiner les terres que tu as conquises et prises et que leurs habitants les ont fuies » [...] Tuğril Beg dit : « Mon frère, tu as conquis le Ḥurāsān alors que c'était un pays florissant et tu l'as ruiné alors que du fait de ton établissement en cette position, c'était ton devoir de le rendre florissant⁵⁹⁵.

Les sources offrent un portrait assez contrasté de la conquête et de la période seldjokide. En effet, les chroniqueurs – musulmans et chrétiens – font remarquer que la conquête fut souvent violente et souvent associée à des famines⁵⁹⁶. La violence est redoublée par le fait que la conquête menée par la famille seldjokide fut souvent précédée par des raids de Turcomans plus ou moins liés aux fils de Seldjouk, mais qui causèrent de nombreuses destructions⁵⁹⁷. Il est d'ailleurs à noter que les chroniques opposent souvent des Turcomans, qui pillent et détruisent sans retour, aux sultans qui font la conquête mais cherchent à reconstruire lorsque la conquête a été violente⁵⁹⁸. En dehors de la conquête, les chroniques rappellent que la présence du sultan à Bağdād est redoutée par la population en raison des craintes d'atteintes aux biens ou de la hausse des prix de denrées⁵⁹⁹. Certaines sources affirment enfin un délabrement généralisé de certaines régions à partir des Seldjoukides⁶⁰⁰. Ce sont cependant ces mêmes sources qui évoquent des périodes de prospérité sous le règne seldjokide. Comme le fait remarquer Andrew Peacock, « l'impact seldjokide sur les économies et les sociétés qu'ils dirigeaient sont autant controversé aujourd'hui⁶⁰¹ ».

⁵⁹⁵ Ibn al-Aṭīr, *Kāmil*, X, 6-7.

⁵⁹⁶ Voir par exemple Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, IX, p. 463, 507, 528, 562 ; Bayhaqī, *Tārīḥ*, p. 77, 643, 662 ; Bar Hebraeus, *Chronography*, p. 198, 202, 203. Cette vision a été reprise par exemple par C. E. Bosworth, *The Ghaznavids*, p. 248. Pour une vision plus nuancée sur les modalités de la conquête par les Seldjoukides, voir A. C. S. Peacock, *Early Seljuq History*, p. 77-79, 89-94.

⁵⁹⁷ Le cas est particulièrement bien documenté pour le Bilād al-Šam avec Ibn al-Qalānisī, *Dayl ta'rīḥ Dimašq*, p. 108-109. Sur l'Irak pendant la période de la conquête, voir Kh. J. Duri, *Society and Economy of Iraq...*, p. 98-101. Sur les interactions entre les Seldjoukides et les Turcomans, voir Cl. Cahen, « Les tribus turques d'Asie occidentale pendant la période Seljukide ».

⁵⁹⁸ Par exemple la conquête de Rayy, Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, IX, p. 507.

⁵⁹⁹ Ibn al-Bannā', II, p. 19, § 6.

⁶⁰⁰ Ibn Ballḥī, *Fārsnāma*, p. 133, 147.

⁶⁰¹ A. C. S. Peacock, *The Great Seljuk Empire*, p. 286 : « The Seljuk impact on the economies and societies they rule is equally controversial today ».

Le premier point qui a cristallisé les oppositions porte sur le rapport des nomades, en l'occurrence turcs, à l'agriculture. Ainsi, Andrew Watson, suivi par Richard Bulliet, estime que la présence importante des Turcomans a entraîné une chute de la production agricole⁶⁰². En cela, les auteurs reprennent une opposition traditionnelle entre les nomades turcs et l'agriculture des régions sédentaires⁶⁰³. À l'inverse, Ann-Katherin Lambton estime qu'il y a une synergie positive entre les sédentaires et les semi-nomades turcomans, rejointe en cela par Claude Cahen ou Jean-Luc Krawczyk qui s'est attaché à discuter la thèse de Watson⁶⁰⁴. En effet, les Turcomans pouvaient participer au commerce, fournir les villes et leurs campagnes en biens venant de l'Asie centrale et acheter en échange des biens artisanaux dont ils avaient besoin.

Le second sujet qui a fait couler beaucoup d'encre est l'*iqṭā'*⁶⁰⁵. L'*iqṭā'* était un territoire dont une partie du revenu fiscal était concédée à un *muqṭa'* qui devait en échange rendre un service militaire⁶⁰⁶. Le développement des dynasties militaires, bouyides puis seldjoukides, a été traditionnellement associé au développement de ce système à partir du IV^e/X^e siècle. Les historiens ont souvent une vision négative de ce système qui affaiblissait l'État central et empêchait une politique agraire efficace. En effet, le *muqṭa'*, peu au fait de l'agriculture et sans lien au territoire dont il touchait les impôts aurait avant tout cherché à pressurer le territoire aux dépens de la valorisation agricole et des frais d'entretiens des systèmes d'irrigation⁶⁰⁷. Par ailleurs le système de l'*iqṭā'* aurait été la cause tout autant que la conséquence d'un transfert du pouvoir depuis l'Etat central vers les

⁶⁰² Voir A. Watson, *Agricultural Innovations*, p. 143 et R. Bulliet, *Islam. The View from the Edge*, p. 139-140.

⁶⁰³ Voir par exemple R. Grousset, *L'empire des steppes*, p. 22-23.

⁶⁰⁴ A. K. S. Lambton, *Continuity and Change in Medieval Persia*, p. 124 ; Cl. Cahen, « Nomades et sédentaires », p. 102-103 ; J.-L. Krawczyk, « The Relationship between Pastoral Nomadism and Agriculture ».

⁶⁰⁵ H. F. Amedroz s'intéressa dès le début du XX^e siècle aux différents statuts de la terre en Irak et notamment sur la gestion de ces terres dans son article « Abbasid Administration in Its Decay » (1913). Il est à noter que les études sur l'*iqṭa'* dans l'Inde musulmane ont une vision relativement différente des auteurs sur l'Orient abbasside ; voir ainsi D. Kaur, « Iqtadari system and Growth of Towns in Medieval India ».

⁶⁰⁶ Sur l'origine et l'évolution de l'*iqṭā'* avant les Bouyides, voir Cl. Cahen, « L'évolution de l'*iqṭā'*... », p. 25-32.

⁶⁰⁷ Cl. Cahen, « L'évolution de l'*iqṭā'*... », p. 33.

émirs⁶⁰⁸. Stefan Heidemman, au sujet du Nord du Bilād al-Šām, a proposé une vision plus nuancée, en affirmant que le développement plus tardif de ce système dans cette région la rendit concomitante à une évolution qui voulait que l'*iqṭā'* devenait un territoire héréditaire qui contribua à une meilleure exploitation de ces territoires⁶⁰⁹. Néanmoins, il rejoint l'ensemble des historiens pour y voir une réponse à une économie agraire peu monétarisée⁶¹⁰.

À ces deux thématiques anciennes, mais toujours d'actualité, la thématique récente de l'histoire du climat a ajouté un autre point de discussion. En effet, les progrès quant aux données paléoclimatiques ont amené à supputer une dégradation du climat à la fin du IV^e/X^e siècle au Moyen Orient et en Asie centrale, d'ailleurs parfois mise en relation avec les migrations des Seldjoukides⁶¹¹. Richard Bulliet voit dans cette évolution du climat une cause de la rétractation des productions agricoles et la fin de la croissance économique due au coton⁶¹². Mais ces deux questions font l'objet d'un débat nourri. Non seulement d'aucuns contestent l'existence d'une réelle dégradation du climat⁶¹³, mais le lien avec les migrations seldjoukides est particulièrement remis en question⁶¹⁴.

- L'apport de la numismatique

Nous pouvons apporter notre contribution au débat en nous intéressant aux informations que nous donne la production des ateliers monétaires en tant que signe de la vitalité économique. Nous ne reviendrons pas sur le Bilād al-Šām qui a déjà fait l'objet d'un travail approfondi de la part

⁶⁰⁸ A. K. S. Lambton, « The Evolution of the Iqṭā'... », p. 45, 48 ; C. Klausner, *The Seljuk Vezirate*, p. 10-13.

⁶⁰⁹ S. Heidemann, *Die Renaissance der Städte in Nordsyrien...*, p. 306-315.

⁶¹⁰ S. Heidemann, « Unislamic Taxes and unislamic monetary system... », p. 497.

⁶¹¹ R. Bulliet, *Cotton, Climate and Camels in Early Islamic Iran*, p. 96-106 ; R. Ellenblum, *The Collapse of the Eastern Mediterranean*, p. 64 sq.

⁶¹² R. Bulliet, *Cotton, Climate and Camels in Early Islamic Iran*, p. 69-95.

⁶¹³ F. Domingo-Castro, « How Useful ... », V. Lieberman, *Strange Parallels*, p. 101-12, 156-7 ; Henry F. Diaz et al., « Spatial and Temporal Characteristics of Climate Change ».

⁶¹⁴ Voir notamment la discussion par A. C. S. Peacock, *Early Seljuq History*, p. 44-45.

de Stefan Heidemann et pour lequel nous avons peu de données⁶¹⁵. Il y affirme que la période seldjoukide est une période qui est à la base de la croissance et de la prospérité des périodes zenguides et ayyoubides.

Nous pouvons tout d'abord nous pencher sur ce que signifie d'un point de vue économique l'évolution des ateliers entre les périodes bouyide et seldjoukide. Une comparaison brute des ateliers des deux périodes donne une impression de forte réduction du nombre d'ateliers avec la conquête seldjoukide pour le territoire bouyide⁶¹⁶. L'Irak passe ainsi de 8 ateliers à 4, le Ğibāl de 14 à 4⁶¹⁷, le Ḥūzistān de 6 à 2, le Fārs-Kirmān-ʿUmān de 22 à 5. Même en admettant que certains ateliers attestés à partir d'Alp Arslān furent déjà en activité sous Ṭuġril Beg, on arrive à une division par deux du nombre d'ateliers se trouvant en position de battre des monnaies d'or. Une telle évolution tendrait à renforcer l'idée d'une période de contraction de l'activité économique au moment de la conquête, suivie d'une progressive croissance économique à partir d'Alp Arslān et surtout de Malikšāh.

Une étude plus poussée des productions d'ateliers nous donne pourtant une autre chronologie. Ainsi, on constate que 24 ateliers attestés à la période bouyide ne le sont pas à la période seldjoukide (8 dans le Fars, 2 au Kirmān, l'atelier de ʿUmān, 3 ateliers au Ḥūzistān, 3 dans l'ensemble Ğazīra-Irak, 5 au Ğibāl, 2 sur la Caspienne). On peut ajouter quatre ateliers qui ne sont attestés à nouveau qu'au VI^e/XII^e siècle dont il est difficile de dire s'il s'agit d'une production perdue ou d'une production arrêtée puis reprise : Astarabad, Takrīt, Fasā, Tustar min Ahwāz. Mais, sur ces 24 ateliers, seuls 7 ateliers ont une production attestée au cours du V^e/XI^e siècle : Darabġerd (dernière attestation en 404/1013-14), Sabur (unique attestation en 408/1017-18), Tawwaġ (dernière attestation en 410/1019-20), ʿUmān (attesté jusqu'en 436/1044-45), Ramhurmuz (jusqu'en 402/1011-12) et Mah al-

⁶¹⁵ Voir notamment S. Heidemann, *Die Renaissance des Städte*, p. 355-435.

⁶¹⁶ Voir annexe C-2.

⁶¹⁷ Nous ne comptons que les ateliers attestés sous Ṭuġril Beg.

Kūfa qui est attesté jusqu'en 412/1021-22. Il faut laisser de côté 'Umān pour lequel les modalités de la conquête seldjoukide sont mal connues. Sur les 24 ateliers qui connaissent une disparition de la documentation, 21 semblent avoir une production faible ou inexistante dès la fin du IV^e/X^e siècle. La concentration de la frappe ou la diminution de la frappe d'or et d'argent est donc bien antérieure à la conquête seldjoukide et relève d'un phénomène qui a commencé sous les Bouyides. La conquête a pu s'accompagner de destructions, mais ne s'est pas traduite par une évolution majeure des structures économiques antérieures. Les localités qui disposaient d'ateliers ont continué à battre monnaie, ce qui montre que ces cités n'ont pas connu de dépopulation ou d'appauvrissement majeur du fait de la conquête. Un autre élément allant dans ce sens est le fait que la moitié de ces ateliers qui ont disparu de notre documentation se situe dans le Fārs (Darabġerd, Sabur) ; or cette région a fait l'objet d'une conquête moins systématique par les Seldjoukides. À l'inverse, le phénomène de cessation d'activité est négligeable dans les régions où la conquête est mieux organisée. En somme, l'étude des productions d'atelier ne tend pas à mettre en évidence une économie orientale bouleversée par la conquête.

On peut en outre faire l'hypothèse d'une certaine prospérité dans la seconde moitié du V^e/XI^e siècle. Comme nous l'avons dit plus haut, les chroniques ont largement documenté les travaux de mise en valeur de l'espace sous les premiers sultans seldjoukides, notamment Malikšāh. Les sources littéraires insistent sur les travaux de mise en valeur de l'espace sous le règne du fils d'Alp Arslān. Ceux-ci sont documentés par l'archéologie ou l'épigraphie. La numismatique semble aller dans ce sens, tout en élargissant les bornes chronologiques. En effet, il convient tout d'abord de rappeler que l'augmentation du nombre d'émissions commence avec la montée sur le trône sultanien d'Alp Arslān. En cela, la production sous Malikšāh s'inscrit dans la lignée du règne de son père. Par ailleurs, 9 ateliers sont attestés pour la première fois sous les règnes d'Alp Arslān et de son fils : Kāzirūn,

Saweh, Qazwīn, Nihāwand et Qumm pour Alp Arslān ; Sirġān, Amol, Farġ et Gurgān pour Malikšāh. Or sur ces 9 ateliers, seuls quatre avaient une activité attestée pour le V^e/XI^e siècle sous les Bouyides : Kazirūn, Furġ, Qazwīn et Qumm. On peut donc faire l'hypothèse que les cinq autres ateliers ont connu une reviviscence si ce n'est une réouverture dans la seconde moitié du V^e/XI^e siècle, alors qu'ils étaient en déclin à partir de la fin du IV^e/IX^e siècle. Dans l'aire anciennement ghaznévide, le règne d'Alp Arslān marque également une intensification de la production des ateliers les plus orientaux comme Merw et Herāt.

Seul un ensemble d'ateliers ne s'inscrit pas dans cette chronologie : il s'agit des deux ateliers du Bas-Irak, à savoir al-Baṣra et Wāsiṭ. Les deux cités commerçantes sont des villes importantes historiquement et économiquement⁶¹⁸. Al-Baṣra était même un des ateliers principaux de la période bouyide, point d'entrée du commerce du Golfe persique et débouché naturel de Baġdād. La cessation de l'activité de l'atelier à partir des Seldjoukides est donc étonnante et a déjà été remarquée par les historiens⁶¹⁹. Ainsi Nicholas Lowick note la disparition des ateliers du Golfe et en déduit une réduction de l'activité avant un nouveau développement à la fin du VI^e/XII^e siècle⁶²⁰. De fait, le dernier dinar connu frappé à al-Baṣra remonte à 465/1072-73⁶²¹ ; quant à Wāsiṭ, sa dernière émission de dinar connue remonte à 457/1064-65⁶²². Une explication facile serait d'affirmer un déclin des cités commerçantes. Elle doit cependant être rejetée car le dynamisme du commerce dans le Golfe persique est à nouveau attesté par les monnaies à partir du VI^e/XII^e siècle. Ibn al-Atīr évoque l'affermage des impôts d'al-Baṣra pour 100 000 dinars et 100 chevaux par an en 472/1079-80, ce qui

⁶¹⁸ Sur al-Baṣra, voir notamment G. Le Strange, *The lands of the eastern caliphate*, p. 44-46, A. J. Naji et Y. N. Ali, « The suqs of Basrah » ; pour Wāsiṭ, voir G. Le Strange, *The lands of the eastern caliphate*, p. 21-29 et M. Sakly « Wāsiṭ », *EI*².

⁶¹⁹ La réduction de l'activité de l'atelier de Wāsiṭ a commencé dès la moitié du IV^e/X^e siècle, au profit d'al-Ahwāz et al-Baṣra. Cette évolution était déjà notée par R. E. Darley-Doran dans la section 'The Mint' de l'article « Wasit » de l'*EI*².

⁶²⁰ N. M. Lowick, « Further Unpublished Islamic Coins of the Persian Gulf ».

⁶²¹ AA Baṣ 4.

⁶²² AA Wās 1.

en faisait une des grandes *'iqtā'āt* de l'empire⁶²³. L'importance de la région est confirmée au début du VI^e/XII^e, lorsque Zengī y assumait ses premières charges pour les Seldjoukides⁶²⁴. Par ailleurs, même si le Bas-Irak voyait le pouvoir seldjoukide cohabiter avec les tribus arabes de Mazyad, cela n'empêche ni le fonctionnement des ateliers, ni la frappe au nom des Seldjoukides. Il nous semble préférable de rapprocher cette disparition des ateliers d'al-Baṣra et Wāsiṭ d'une augmentation et d'une standardisation de la frappe baḡdādienne dont les deux villes étaient les dépendances commerciales sur le Tigre alors que le dynamisme des ports du Kirmān se maintenaient, privant Wāsiṭ et al-Baṣra d'un report qui aurait pu maintenir l'activité d'un atelier. Cette évolution de l'activité des deux ateliers nous semble donc à mettre en relation avec une évolution des rapports politiques entre Baḡdād et son territoire plutôt qu'à une évolution strictement économique.

* *

*

La frappe seldjoukide s'est étendue sur un large espace et sur le temps long. Avant la deuxième moitié du VI^e/XII^e siècle, la frappe régulière de l'or atteste une relative constance dans les activités économiques et dans le fonctionnement des circuits commerciaux. La stabilité de la localisation des ateliers par rapport aux souverains qui précédaient atteste également d'une certaine conservation des équilibres régionaux entre les différents espaces et au sein de ceux-ci même si les

⁶²³ Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, X, p. 116.

⁶²⁴ N. Elisséeff, *Nūr Ad-Dīn*, vol. 2, p. 325.

Seldjoukides ont mis en valeur certaines villes comme Nišāpūr. On peut voir que l'un des effets incontestables des Seldjoukides quant aux territoires conquis est l'unification d'espaces traditionnellement distincts politiquement et aux logiques régionales propres.

Chapitre 3 : Un numéraire qui doit légitimer les Seldjoukides face aux autres pouvoirs orientaux

L'inclusion du nom dans le protocole monétaire (*sikka*) et durant la prière du vendredi (*khutba*) servait à affirmer aux sujets qui était l'actuel dirigeant. [...] Cependant, le sermon du vendredi était purement oral et à partir de là passager, alors que sur les monnaies, le protocole était instauré de manière permanente sur un objet métallique qui était reproduit en grand nombre, comme la publication « d'un bulletin de l'État »⁶²⁵.

Cette publication d'un « bulletin de l'État » valait non seulement pour les sujets comme le dit S. Heidemann, mais aussi pour les autres pouvoirs face auxquels les Seldjoukides devaient s'imposer. Arrivés dans l'Orient abbasside depuis l'Asie centrale, ils furent par ailleurs vite confrontés à un procès en illégitimité qui convoquait plusieurs charges et qui fut initié par plusieurs groupes⁶²⁶ : le mépris fort pour une turcité revendiquée ; le manque de légitimité d'un pouvoir obtenu à la suite d'une ascension éclair ; un fossé culturel (et religieux) maintenu avec les populations conquises ; une conquête violente à certains moments ; une position d'intermédiaires entre les Turcomans et les autochtones ; une extraction peu glorieuse ; une position de rivalités avec des pouvoirs installés, dont certains étaient soutenus par une ancienneté et une légitimité multiséculaires (les Abbassides). La dilution de ce procès du fait des profondes mutations socio-politiques de la région dont les Seldjoukides furent les contemporains n'en amoindrit cependant pas la force. Or la monnaie tint

⁶²⁵ S. Heidemann, « Calligraphy on Islamic Coins », p. 162 : « The inclusion of the name in the coin protocol (*sikka*) and the Friday sermon (*khutba*) served to prove to subjects who the actual ruler was. [...] The Friday sermon, however, was purely verbal and therefore transient, whereas on coins the protocol is permanently stored on a metal object which was reproduced in great numbers, like a published 'bulletin of state'. »

⁶²⁶ La littérature scientifique sur la question de la légitimité des Seldjoukides est abondante. On pourra se reporter utilement à l'étude classique de G. Makdisi, « Les rapports entre calife et sultan » et plus récemment A. C. S. Peacock, *The Great Seljuk Empire*, p. 124-155, J. S. Meisami, *Persian Historiography*, p. 141-143.

une place de choix dans ce travail de légitimation, engagé rapidement dès le début de leur règne ; elle en constitue même l'un des principales traces pour nous.

« Malgré leurs territoires étendus, les Saldjūks n'ont jamais établi une monnaie impériale selon le modèle des Umayyades ou des premiers 'Abbāsides, mais ils se sont contentés d'adapter les motifs de la monnaie qui avait été consacrés précédemment⁶²⁷ ». Cette assertion de R. E. Darley-Doran dans la notice consacrée aux Seldjoukides dans la seconde édition de *l'Encyclopédie de l'Islam*, qui affirme l'absence d'une politique monétaire seldjoukide, résiste-t-elle à l'examen. Nous devons tout d'abord revenir sur cette question et voir dans quelle mesure le monnayage seldjoukide releva d'une frappe impériale tout en rendant compte de cette diversité régionale évoquée dans *l'Encyclopédie de l'Islam* (I). Une fois établi qu'il exista une politique monétaire seldjoukide sur l'ensemble de la période, il nous faudra voir comment les Seldjoukides cherchèrent à nommer leur propre pouvoir à travers une étude de la titulature seldjoukide et en quoi ce protocole pouvait se différencier de ceux connus par d'autres sources (II). Ce discours impérial, qui relevait tant d'un monnayage, uni malgré la diversité, que d'une manière de dire le pouvoir, fut mis au service de la lutte des Seldjoukides face aux autres acteurs de l'Orient abbasside qui cherchaient au même moment à s'imposer, dans le contexte de la profonde évolution socio-politique de la région à la période médiane (III).

⁶²⁷ R. E. Darley-Doran, 'Numismatique' dans « Saldjūkides », *EI*².

I. Le monnayage seldjoukide : une unité dans la diversité

Ibn al-Aṭīr dit de l'empire seldjoukide qu'il allait de la Chine à la Méditerranée⁶²⁸. Sur un tel espace, longtemps divisé entre plusieurs pouvoirs, il n'est pas étonnant de voir une certaine diversité dans les pratiques monétaires. Mais la diversité – relative comme nous l'avons vu du point de vue de la métrologie – ne signifiait pas l'absence d'une politique monétaire impériale⁶²⁹. Comme le note T. El-Hibri, il faut distinguer deux catégories d'éléments qui peuvent créer une diversité des monnaies⁶³⁰. La première relève de caractéristiques techniques qui illustraient une certaine autonomie dans la production des monnaies ou la différence de compétence des différents graveurs. La seconde catégorie touchait au discours politique et/ou religieux portés par les monnaies et renvoyait au discours impérial porté par la politique monétaire seldjoukide. Cette distinction, fondamentale pour comprendre un monnayage produit à une échelle continentale, nous permet d'envisager, à travers les Seldjoukides, le cas d'une frappe impériale décentralisée. En l'absence de documents de chancellerie ou de textes théoriques qui nous renseigneraient sur le processus de la frappe monétaire⁶³¹, nous devons tenter d'établir le rôle des différents acteurs (graveur, responsable

⁶²⁸ Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, X, p. 211 : « *ḥuṭba lahu min ḥudūd al-Šīn ilā āḥīr al-Šām wa-min aqāṣī bilād al-islām fi al-šamāl ilā āḥīr bilād al-Yaman* ».

⁶²⁹ Tayeb El-Hibri dans son article « Coinage reform under the 'Abbāsīd caliph al-Ma'mūn » a bien montré que la réforme monétaire d'al-Ma'mūn a relevé d'un « processus évolutionnaire » (« *evolutionary process* », p. 64) qui a été adopté dans l'empire de manière différencié et progressive sur l'ensemble du règne du calife. Ainsi les nouveaux dinars apparaissent à Baġdād dès 205/820 mais seulement en 214/829 en Egypte. L'introduction des nouveaux dirhams est encore plus longue. Le règne d'al-Ma'mūn fut donc marqué par un monnayage diversifié alors que le calife portait un discours idéologique d'autant plus fort qu'il était consécutif d'une longue guerre fratricide.

⁶³⁰ *Ibid*, p. 73.

⁶³¹ De toutes les chancelleries seldjoukides, seuls quelques documents de Saṅġar nous sont parvenus transcrit dans le *'Atabat al-Kataba* de Muntaġab al-Dīn. Dans cette compilation de 39 lettres, une seule évoque brièvement la *sikka* pour affirmer parmi les charges du *muḥtasib* la classique fonction de veiller à ce que les pièces soient de bon aloi et au bon poids (p. 120) : « *dar kār 'ayār wa sekeh-yi dīnār wa diram iḥtiyāṭi tamām mī konad tā be zu'yūf wa nabahraġāt* » ; sur cette littérature de chancellerie de la période seldjoukide, voir A.K.S. Lambton, « The Administration of Sanġar's Empire... » et H. Horst, *Die Staatsverwaltung...* Sur le processus et les différents acteurs, on possède peu de textes pratiques et tous d'une période plus tardive comme l'a montré Audrey Peli dans sa thèse sur le monnayage yéménite, voir A. Peli, *Monnaie, métal et pouvoir...*

de l'atelier, pouvoir impérial) à partir d'un faisceau d'éléments issus exclusivement des monnaies, notamment les récurrences à travers le territoire seldjoukide qui dénotaient une pratique impériale et à l'inverse les particularités de chaque atelier. Le monnayage seldjoukide présente indéniablement des variations régionales, voire entre les ateliers dus aux graveurs ou aux ateliers (A). Mais certains éléments, notamment la *tuḡrā*, nous permettent d'affirmer qu'il existait un cadre impérial qui était amené à interagir avec l'échelon local (B).

A) Une réelle diversité entre les ateliers

En l'absence de sources qui nous donneraient à voir le fonctionnement quotidien d'un atelier de l'Orient abbasside durant la période médiane, il est difficile de distinguer dans les variations monétaires ce qui relevait de la fantaisie d'un graveur (*naqqāš*) et de la commande d'un responsable de l'atelier (*muḏarrib*). La frontière est d'autant plus difficile à établir qu'il semble que de nombreux ateliers travaillaient à partir de coins ouvragés par des graveurs qui pouvaient travailler pour plusieurs ateliers ou avoir une activité par ailleurs, ce qui transformait le lien de subordination. Enfin, on ne peut pas exclure que la matrice faisait l'objet d'une discussion préalable ou d'une commande particulière. Nous sommes donc bien conscients du caractère quelque peu artificiel de la distinction que nous allons faire ci-dessous entre ce qui relèverait de la pratique des graveurs et de ce qui appartiendrait plutôt à la décision du maître de l'atelier, certains éléments pouvant relever des deux simultanément.

1/ Une diversité des pratiques de graveurs

Deux éléments nous semblent incontestablement relever des compétences propres à chaque graveur : la calligraphie qui tend à évoluer au cours de la période médiane et le phénomène rare mais attesté de la signature des coins.

- Une calligraphie en pleine évolution

L'étude de la graphie monétaire se situe à mi-chemin entre l'épigraphie et la calligraphie. Or la période médiane fut un moment de profonde évolution dans les deux domaines : le coufique courant à lettres brisées restait un style visuel important mais tendait à être remplacé par un style plus arrondi en cours de codification⁶³². Cette codification est d'ailleurs attestée par une page de Rāwandī dans le *Rāḥat al-ṣudūr*, qui synthétise les éléments d'un traité de calligraphie qu'il avait rédigé et qui est aujourd'hui perdu⁶³³. L'épigraphie monumentale fut pareillement touchée par le développement très progressif d'une écriture cursive, dont les premières manifestations épigraphiques apparaissent dans l'aire ghaznévide⁶³⁴.

Les monnaies orientales connurent également une évolution esthétique au cours de la période médiane. Le monnayage abbasside des II^e/VIII^e et III^e/IX^e siècles se distinguait par plusieurs éléments : l'usage du coufique, sans ponctuation ni diacritation ; l'écriture de Muḥammad avec un *hā* limité à une barre horizontale et un *dāl* allongé ; la possibilité d'une élongation de certains mots⁶³⁵. Le recours à des lettres brisées alternait avec un style plus arrondi. Dans la sphère monétaire

⁶³² S. Blair, *Islamic Calligraphy*, p. 195.

⁶³³ *Ibid*, p. 211-214.

⁶³⁴ Voir notamment les travaux de R. Giunta sur la question, *Les inscriptions funéraires de Ġaznī*, p. 379-432 et plus particulièrement p. 409-425 sur le style cursif.

⁶³⁵ Pour une vue globale, voir S. Heidemann, « Calligraphy on Islamic Coins », p. 162-164.

bouyide, le modèle abbasside resta influent durant la majeure partie du IV^e/X^e siècle, notamment du fait de l'influence des dinars *ʿadlī* qui visaient à rappeler les modèles monétaires abbassides antérieurs et à maintenir l'illusion d'une continuité politique⁶³⁶. C'est ainsi que si le style coufique brisé tendit à devenir rare, le nom *Muḥammad* était toujours écrit à la manière abbasside avec l'allongement du *dāl* et le *ḥā* réduit à un trait horizontal⁶³⁷. Il faut attendre la fin du IV^e/X^e siècle et le début du V^e/XI^e siècle pour voir une évolution graphique. Ainsi le *mīm* de *Muḥammad* tendit à être placé au-dessus de la ligne et le *ḥā* s'allongea jusqu'à passer au-dessus du deuxième *mīm*⁶³⁸, ce qui le rapprochait de la pratique épigraphique contemporaine⁶³⁹. Les causes de cette évolution ne sont pas évidentes à déterminer. Une première explication repose sur l'idée que les régions les plus orientales furent l'origine d'une évolution vers une graphie plus arrondie⁶⁴⁰ et qu'elles auraient influencé les ateliers bouyides. On remarque cependant que certains ateliers irakiens du Ḥūzistān connurent cette évolution dès le début du IV^e/X^e siècle, soit dans une temporalité similaire aux ateliers de l'Est⁶⁴¹. Nous sommes donc plus enclins à voir dans cette évolution un trait commun à l'Orient abbasside, sous l'effet d'une évolution globale de la calligraphie ; ce changement progressif aurait été quelque peu ralenti dans la sphère bouyide par les dinars *ʿadlī* qui étaient ouvertement archaisants pour des motifs idéologiques. Quelles que furent les raisons de cette évolution stylistique, il est néanmoins sûr qu'à l'arrivée des Seldjoukides, le style calligraphique des monnaies bouyides s'était largement rapproché du style oriental, à savoir un coufique plus arrondi et plus proche des pratiques manuscrites. Pour les régions orientales, comme cela a déjà été remarqué, les

⁶³⁶ Sur le style *ʿadlī* des Bouyides, voir L. Treadwell, *Buyid Coinage*, p. XII.

⁶³⁷ Voir par exemple *Ibid*, p. 1-20 du catalogue.

⁶³⁸ Voir par exemple *Ibid*, p. 51.

⁶³⁹ Voir ainsi la forme de la lettre *ḥā* dans les inscriptions du palais de Ġazna, V. Allegranzi, *Aux sources de la poésie persane*, vol. II, planche IV.

⁶⁴⁰ Voir par exemple M. L. Bates, *Islamic coinage*, p. 24 ou S. Heidemann, « Calligraphy on Islamic Coins », p. 164.

⁶⁴¹ L. Treadwell, *Buyid Coinage*, p. 78-79 du catalogue.

Samanides marquent une rupture avec une calligraphie coufique plus arrondie à partir du IV^e/X^e siècle qui tendait à se rapprocher du *nashī*. Cette évolution vers le *nashī* ne fut pas une révolution immédiate et précipitée⁶⁴². Ainsi, dans une émission de dinar de 335/946-47 d'Ibrahīm à Nīšāpūr⁶⁴³, la pièce présente un aspect global relevant parfaitement du style bouyide : seule la mention de l'émir samanide, « Ibrahīm bin Aḥmad » est gravée dans un style *nashī* évident. Les Ghaznévides reprirent le style fixé par les Samanides en abandonnant l'allongement des lettres, arrondissant le style coufique et tendant vers le *nashī*. Rares furent alors les émissions dont le style rappelait le monnayage abbasside⁶⁴⁴. Volontairement ou non, les différentes dynasties du monde abbassides tendirent donc vers une évolution qui rapprochait le style épigraphique monétaire des pratiques calligraphiques des manuscrits.

Les monnaies seldjoukides s'inscrivirent pleinement dans cette période de transition calligraphique, qui ne relevait pas en tant que telle d'une décision impériale ; ces changements étaient avant tout du fait des compétences des graveurs et secondairement des commandes des ateliers. Il faut noter que la majorité des monnaies seldjoukides relevèrent de ce style courant bouyido-ghaznévide, à savoir un coufique arrondi non ponctué et non diacrité. Une telle constance n'est pas pour nous étonner, les monnaies étant un support relativement conservateur : un style épigraphique original pouvait nuire à l'authentification de la monnaie et à la confiance qu'on pouvait lui accorder.

On remarque néanmoins le maintien de la pratique samanide d'introduire dans une monnaie au style coufique arrondi courant quelques lettres ou quelques mots clairement gravés

⁶⁴² Une évolution brusque est par ailleurs une exception dans le monde monétaire, comme l'a déjà montré T. El Hibri au sujet de la réforme d'al-Ma'mūn, voir *supra* note 619.

⁶⁴³ ANS 1965.208.1.

⁶⁴⁴ Par exemple ANS 1922.211.76 émise à Nīšāpūr en 415/1024-25.

dans un style *nashī*. Régulièrement, il s'agit de la particule « *lā* » dont les deux hampes ne remontent pas de manière droite ou de manière à se rejoindre, mais sont beaucoup plus penchées et la boucle beaucoup plus arrondie que dans le coufique courant⁶⁴⁵. L'autre lettre sujette à l'évolution est le couple *sīn/šīn* dont les ligatures tendent également à s'arrondir⁶⁴⁶. Les évolutions sont parfois encore plus légères, comme le croisement du *lā* plus arrondi qu'à l'accoutumée ou d'autres liaisons du *lām* avec une autre lettre⁶⁴⁷. L'une des marques les plus constante de l'évolution vers le *nashī* de la calligraphie monétaire est le mot « *bin* », où le *bā* et le *nūn* sont fondus en une vague⁶⁴⁸.

L'autre évolution majeure – et à notre connaissance propre aux Seldjoukides – qui rapproche les monnaies de la pratique manuscrite, est l'apparition de certains signes diacritiques sur les monnaies. Cette diacritation consiste quasi-exclusivement en l'apposition des trois points du *šīn*. Nous connaissons ainsi vingt émissions⁶⁴⁹ où le *šīn* est diacrité, ce qui représente une évolution très modeste, mais certaine.

À côté de ces émissions intégrant des éléments cursifs à côté d'une graphie coufique classique, nous retrouvons plusieurs émissions qui cherchèrent au contraire à retrouver un style que nous appelons archaïsant puisqu'il renvoyait au style abbasside qui n'était clairement plus utilisé dans l'empire. L'archaïsation pouvait se faire du fait de l'élongation du nom de Muḥammad par l'allongement du *dāl*, selon la règle à la période abbasside remise à l'honneur par le style '*adli*'⁶⁵⁰. Le

⁶⁴⁵ Voir par exemple TB Arr 2, TB Ham 4, TB Niš 18, AA Isf 4 et 8 ou AA Mer 11 et 23.

⁶⁴⁶ Voir par exemple TB Ray 7 et 8, AA Bur 1, AA Işf 4 et 8 ou AA Mer 11 et 23.

⁶⁴⁷ TB Šīr 5.

⁶⁴⁸ La pratique est attestée dès Tuğril Beg (voir TB Ham 1), mais devient récurrente à partir du VI^e/XII^e siècle, voir par exemple MT Ahw 6-8, MT Amo 2, MT Ham 4, S Ahw 2-3, S Ğīr 1, S Işf 17.

⁶⁴⁹ Voir AA Bağ 14, AA Her 9 et 16, AA Işf 4, AA Mer 7 et 15, AA AI 12, MS Bar 7, MS Işf 5, 7 et 14, MS AI 10 et 34, MT Işf 8 et 18, MT Sar 2, 9 et 10, MT Yaz 1 et S Niš 26.

⁶⁵⁰ Voir par exemple TB AI 2 et 26 ou MS Işf 12.

style archaisant pouvait être dû à un allongement des lettres et/ou à l'abandon de lignes courbes au profit d'angles droits⁶⁵¹.

Rares sont les monnaies, au final, dont le graveur a abandonné le style coufique pour adopter un style *naṣḥī* qui rassemblait les caractéristiques suivantes : aucune élongation de lettre, abandon du *dāl* avec une hampe finale, style arrondi et absence de ligature droite. Nous en avons repéré une quinzaine qui couvrent l'ensemble de la période seldjoukide – à l'exception du monnayage de Tuğril Beg pour lequel la pratique n'est pas attestée⁶⁵².

Ce panorama – non exhaustif – nous montre que les Seldjoukides ont été les contemporains d'une évolution des pratiques dans les milieux des graveurs sur lesquels ils avaient peu de prise tant la diversité semble la règle. La diversité des ateliers concernés par certaines caractéristiques nous empêche également d'y voir des écoles régionales ou la diffusion d'un modèle oriental, dont nous avons dit les limites déjà pour la période précédente. Nous pouvons donc voir que le milieu des artisans de la période médiane est traversé par une évolution sourde mais profonde, qui poussait à abandonner un modèle monétaire ancien pour lui substituer progressivement une nouvelle graphie. Cette évolution ne fut cependant pas linéaire comme l'atteste la reprise régulière de graphie archaisante, sans que l'on puisse déterminer s'il s'agissait d'une volonté du graveur – peut être lié à une compétence particulière – ou d'une demande de l'atelier qui voulait produire une monnaie la plus « authentique » possible. La question est d'autant plus ouverte que la période médiane est marquée par la pratique rare – mais signifiante – de la signature des coins par les graveurs qui attestait une certaine autonomisation de la profession⁶⁵³.

⁶⁵¹ Voir par exemple TB AI 2 et 26, TB Mer 1 ; pour le recours à des angles droits, voir par exemple obvers AA Ahw 4, le revers d'AA Bağ 2, MS Her 12.

⁶⁵² AA Işf 4, AA AI 2, AA AI 12, MS Ahw 6, B Ray 1, MT Her 7, MT Ray 6, S Ahw 3, S Işf 8 et 17, S Tus 3.

⁶⁵³ Sur la prolifération des signatures des artisans, datée de la fin du V^e/XI^e siècle, voir M. Meinecke, « Zur sogenannten Anonymität der Künstler », qui lie ce phénomène avec l'apparition d'une classe urbaine riche qui constitua un marché

- La question des signatures de graveurs

De toutes les activités artisanales, la gravure de coins monétaires est sans doute la plus impropre à ce que l'artisan signe son œuvre. Comme le fait remarquer Luke Treadwell qui a consacré une étude sur la question⁶⁵⁴ :

La signature de coins était une pratique particulièrement rare durant la période pré-moderne. A la différence des artefacts de luxe, les monnaies étaient destinées à un usage public plutôt qu'à une jouissance privée. Le motif de la monnaie représentait le dirigeant qui l'émettait et garantissait la valeur de la pièce elle-même. En tant que document public d'une valeur et d'un prestige important mais d'une taille réduite, les monnaies ne pouvaient porter d'éléments renvoyant aux agents autres que ceux qui leur commandaient [l'émission] (empereur, roi, prêtre, gouverneur, responsable officiel de l'atelier) et à la culture qu'il (ou, plus rarement, elle) assumait. Le dirigeant protégeait son monopole sur la production monétaire et regardait sa violation comme un crime abominable⁶⁵⁵.

La mention du nom d'un particulier tendait à faire perdre à la monnaie sa valeur puisque la pièce était dépossédée de la garantie publique de bon aloi. Il est pourtant bien établi aujourd'hui que certains graveurs de la période médiane ont fait paraître leur signature sur des coins⁶⁵⁶. Nous connaissons ainsi quatre graveurs qui officièrent dans l'espace iranien sous les différentes dynasties du IV^e/X^e siècle : Muğīb, Al-Ḥārit, al-Ḥasan b. Muḥammad et Muḥammad. Ces signatures pouvaient comprendre l'*ism*, le *laqab* ou un nom complet (*ism* et *nasab*). Plus rarement, le nom est précédé

pour des biens de haute valeur artistique et favorisa une compétition évergétique. Sur la critique de l'assimilation des signatures des coins avec celles sur les autres artefacts, voir L. Treadwell, *Craftsmen and coins*, p. 95.

⁶⁵⁴ L. Treadwell, *Craftsmen and coins*.

⁶⁵⁵ *Ibid*, p. 12 : « Die signing was a most uncommon practice in the pre-modern era. Unlike luxury artefacts, coins were intended for public use rather than private enjoyment. A coin's design represented the issuing ruler and guaranteed the value of itself. As public documents of high value and prestige but restricted size, coins could not bear references to agents other than the authority which commissioned them (emperor, king, priest, governor or mint official and the culture which he (or, much more rarely, she) endorsed. The ruler protected his monopoly over coin production and regarded its infringement as a heinous crime. »

⁶⁵⁶ George Miles, en 1938, a été le premier à remarquer la signature d'un graveur maintenant bien connu, al-Ḥasan b. Muḥammad, voir G.C. Miles, « Note on a die-engraver ». U. Welin en 1961 et G. Rispling en 1989 ont par la suite mis en avant un autre graveur, Muğīb (voir U. L. S. Welin, « Some rare Samanid dirhams » et G. Rispling, « Names of die engravers ... »). Le numismate suédois Hans Lundberg a également travaillé sur cette thématique mais n'a pas pu publier ses travaux. Luke Treadwell a commencé à travailler sur ces questions à travers un article, puis son étude synthétique, *Craftsmen and coins*.

d'une mention identifiant le rôle de celui qui est nommé. Luke Treadwell estime que la pratique de la signature de coin, rare pour la période seldjoukide, disparaît après le VI^e/XII^e siècle⁶⁵⁷.

Le monnayage seldjoukide ne présente qu'une émission avec une signature nette ; les autres ne sont pas aussi spectaculaires que celles étudiées par Luke Treadwell et nous entendrons ici la signature dans un sens plus large, à savoir un élément qui permettait au graveur de singulariser un coin. Nous avons identifié neuf émissions « signées » en cette large acception⁶⁵⁸. Pour une seule d'entre elle, la signature est claire ; dans quatre cas, il s'agit de lettres au-dessus de la dernière marge circulaire de la pièce (AA Işf 3, AA Šīr 1, MS Her 4, MT AI 4) ; à trois reprises, il s'agit de formes géométriques (TB Işf 13, MS Her 2, B Bal 1 et B Wal 1) ; la dernière porte des lignes qui nous semblent être des arabesques. Il est à noter que sur ces 9 émissions, seules deux peuvent être reliées par la signature (B Bal 1 et B Wal 1). Même si la « signature », à savoir trois points dans des espaces libres entre deux *lām*, ne nous donne pas de noms et ne nécessite pas un talent unique, la forme de la gravure sur les monnaies d'une manière générale et l'inscription des trois points, unique dans les émissions que nous connaissons, nous permettent de proposer qu'il s'agisse d'un même graveur que nous appellerons l'Anonyme de Balḥ, faute de mieux. Cette signature nous montre donc que l'Anonyme travaillait pour deux ateliers relativement proches. Nous pouvons faire l'hypothèse d'un graveur itinérant entre plusieurs ateliers d'une même région, pratique attestée à la période bouyide.

L'émission MS Nis 1 porte au revers l'expression qui est lue par A. Ghanouchi comme « *naqš bin Ḥaddān* »⁶⁵⁹. Si le début de l'inscription et la fin nous semblent assez clairement intelligible, la lecture des deux premières consonnes du *nasab* est moins assurée en l'absence de diacritation.

⁶⁵⁷ L. Treadwell, *Craftsmen and coins*, p. 13-14.

⁶⁵⁸ Voir Annexe A-2.

⁶⁵⁹ A. Ghanouchi, *Ganḡmah-i sikkahā-yi Neyšābūr*, p. 171.

Pour les monnaies signées par des lettres, nous avons deux cas où l'on peut raisonnablement proposer la reconstitution d'un nom. Pour l'émission MT AI 4, nous proposons la lecture d'une séquence *kāf* – *mīm* – *lām* ou *nūn*. Si nous faisons l'hypothèse d'un nom, nous pouvons proposer de lire « Kamāl ». Le deuxième cas est AA Šir 1, où il apparaît que plusieurs mots ont été insérés. Sur ces trois mots, un est complètement illisible du fait la conservation de la monnaie. Le premier est assez lisible et peut être restitué comme « Naṣr ». Le deuxième mot, inséré dans les *lām* du mot suivant, est d'interprétation plus difficile. En effet, les deux premières lettres sont assez nettes : un *yā/tā/tā/bā/nūn* suivi d'une hampe qui peut être un *alif* ou plus vraisemblablement un *lām*. Les trois autres signes sont plus complexes à interpréter : il s'agit d'abord d'une indentation, d'une forme ronde, puis d'un *rā*, *zāy* ou *nūn*. Dans le cas de l'émission MS Her 4, la lecture du *mīm* ne fait pas de doute. La lettre le précédant peut être interprétée comme un *ʿayn* ou un *ǧayn*. La photographie de la monnaie et l'état de conservation de la pièce empêchent par ailleurs de voir si ce sont les deux seules lettres ou s'il y avait une troisième lettre qui a mal été imprimé sur le flanc et complètement recouverte par la rouille. Le graveur a-t-il inscrit son nom complet dont nous manque la première lettre ou seulement deux lettres de son nom (pour *Ġānim* ?) ? Nous retrouvons les mêmes interrogations pour l'émission AA Işf 3. Le second mot semble être assez certainement *lilah*. Le premier mot est constitué de deux lettres : une indentation (*yā/tā/tā/bā/nūn*), qui vu la place restreinte pourrait être un *lām*, suivi d'un *wāw* assez certain, qui se fond dans le *dāl* de la ligne en-dessous. À nouveau, on peut se demander s'il s'agissait de noter une partie de son nom, un mot ou une expression sur l'ensemble de la pièce dont le bord rogné par endroit nous empêche de nous faire une idée complète des marges.

Cette pratique nous renseigne moins quant à l'autonomie des ateliers ou des élites locales que sur l'autonomie des graveurs, artisans dont nous connaissons mal l'activité pour les périodes

anciennes et médiévales. Le premier élément à noter est, une fois de plus, la continuité des pratiques de la période bouyide et/ou ghaznévide et de la période seldjoukide. Elle nous permet également d'imaginer le fonctionnement d'un atelier, loin de l'image d'Épinal d'un service étatique centralisé. Même si la signature des coins est avant tout une trace laissée par quelques artisans particulièrement doués, qui n'avaient aucune connexion entre eux comme le souligne Luke Treadwell⁶⁶⁰, elle nous permet de faire l'hypothèse de graveurs qui pouvaient se consacrer à la production de coins pour plusieurs villes ou qui pouvaient à l'inverse ne produire des coins monétaires qu'à l'occasion, en plus d'une activité d'artisans de graveurs de divers objets métalliques⁶⁶¹. La signature de l'Anonyme de Balḥ est à ce sujet particulièrement éclairante. En effet, si le graveur d'un atelier important comme celui de Balḥ pouvait être amené à se déplacer vers l'atelier plus modeste de Walwālīğ ou à travailler pour les deux ateliers, on peut faire l'hypothèse raisonnable que cette pratique était d'autant plus courante dans les régions centrales où les ateliers de troisième rang fleurissaient. La circulation des artisans à une échelle régionale a déjà été établie pour les graveurs de bois et de pierre⁶⁶² ; on peut imaginer qu'il en allait de même pour les graveurs de coins, qui pouvaient notamment travailler pour les plus petits ateliers. En effet, la production importante d'ateliers de premier rang et la multiplication de paires de coins d'une même main pour une seule année nous invite à penser que les trois ateliers principaux, Nīšāpūr, Bağdād et peut-être Işfahān, recouraient à un graveur plus ou moins permanent qui pouvait compléter son activité avec une boutique au bazar de la ville ou avec d'autres ateliers de la même région.

⁶⁶⁰ L. Treadwell, *Craftsmen and coins*, p. 94-95.

⁶⁶¹ *Ibid*, p. 90-94.

⁶⁶² Voir à ce sujet le travail de L. Korn, « The sultan stopped at Ḥalab... ».

2/ Une pratique entre l'initiative du graveur et la commande de l'atelier : les ornements

Au-delà de la signature, d'autres éléments graphiques singularisaient les frappes. Nous parlerons d'ornements pour désigner l'ensemble des dessins que nous retrouvons sur les monnaies – *tuḡrā* exclu – et qui sont d'une grande variété. S'il est probable que certains ornements relèvent de l'initiative des graveurs, d'autres devaient figurer dans la commande de l'atelier tant leur signification est claire et devaient avoir fait l'objet d'un accord.

- Une ornementation variée

Les décorations ont été regroupées en trois grandes catégories : les ornements dont le cœur est un ensemble de points, éventuellement reliés entre eux (catégorie « Op » dont nous avons exclu les points seuls car ils peuvent résulter d'un moyen pour le graveur de fixer le coin et n'avoir aucune fonction décorative) ; les dessins figuratifs ou représentant une forme géométrique reconnaissable (catégorie « Fi ») ; les motifs relevant d'arabesques plus ou moins complexes (catégorie « Ar »)⁶⁶³.

Sur l'ensemble de la période, nous remarquons la grande diversité de ces motifs, puisque ces trois grandes catégories ont été divisées en plusieurs classes (23 au total), elles-mêmes divisées en plusieurs types. En tout, c'est plus d'une cinquantaine de motifs que nous retrouvons sur les monnaies, dont certains connurent des variations au gré des volontés des ateliers et/ou du talent du graveur.

Sur les 23 classes, quatre furent récurrentes : les classes 1 et 2 des figures (soit les étoiles et les armes) ainsi que les classes 1 et 2 des arabesques (soit les arabesques simples et les arabesques à

⁶⁶³ Voir annexe A-1.

motif central descendant). Si la classe Fi 2 est particulièrement signifiante, les autres classes se distinguent par le caractère purement ornemental et la dextérité nécessaire de certains graveurs, notamment la classe Ar 2.

- Une pratique qui s'inscrit dans l'histoire numismatique de l'Orient abbasside

Le recours à des ornements sur des monnaies d'or et d'argent n'était pas une pratique monétaire traditionnelle de l'Orient islamique – voire de l'Islam dans son ensemble – depuis la réforme du monnayage par 'Abd al-Malik à la fin du I^{er}/VII^e siècle. Comme le souligne Stefan Heidemann, « les autorités islamiques ont initialement produit des monnaies comme des documents textuels [...]. L'art du monnayage dans les mondes chinois et islamiques s'est concentré sur la beauté du texte⁶⁶⁴ ». Cette pratique d'une frappe de dinars ou de dirhams aniconiques et sans ornements se maintint dans les terres centrales de l'Orient abbasside et les Bouyides n'ajoutèrent jamais d'ornements sur leurs monnaies.

L'évolution de la pratique vint de l'Est et se développa très progressivement. Dès le III^e/IX^e siècle, les ateliers les plus orientaux comme Balḥ ou Andarāba, alors sous la tutelle des Samanides et parfois sous la double tutelle des Samanides et des Banidjourides⁶⁶⁵ émirent des monnaies avec des ornements proches de ceux qui furent utilisés par les Seldjoukides, notamment des arabesques avec un motif central descendant⁶⁶⁶. La pratique se diffusa au début du IV^e/X^e dans le Ḥurāsān et les territoires samanides, même si elle releva plutôt de l'ordre de l'exception⁶⁶⁷. Les Ghaznévides

⁶⁶⁴ S. Heidemann, « Calligraphy on Islamic Coins », p. 161 : « Islamic authorities initially created coins as text documents. [...] The art of the coin in the Chinese and in the Islamic world focused on the beauty of the designed characters ».

⁶⁶⁵ Sur cette petite dynastie d'Asie centrale, voir C.E. Bosworth, « Bānīdjūrīds », *EP*².

⁶⁶⁶ Pour Balḥ, voir par exemple une émission de 297/909/-10 (ANS 1966.247.4) et pour Andarāba une émission de 293/905-06 (ANS 1971.316.370).

⁶⁶⁷ Voir par exemple une émission de Naṣr II ibn Aḥmad II en 321/933 à Nīšāpūr (ANS 1965.270.2), une émission de Qumm du même souverain en 330/941-42 (ANS 1964.18.2) ou une émission de Nuh III à Gorgān en 338/949-50 (ANS 1985.93.1).

reprirent très vite cette pratique et l'accentuèrent en chargeant de significations certains ornements, et ce dès le gouvernorat de Sebüktegin⁶⁶⁸. Maḥmūd, tout en reprenant certains ornements, notamment des étoiles⁶⁶⁹, fit surtout graver sur ses monnaies un sabre⁶⁷⁰ (plus rarement deux⁶⁷¹) et ce dès les premières années de son règne. La gravure du sabre a été rapprochée depuis longtemps du *laqab* « Sayf al-Dawla » et de la qualification de *gazi* de ce prince ghaznévide en mal de légitimité⁶⁷². S'il est difficile de bien saisir le rôle des pouvoirs locaux dans l'utilisation de ces ornements, dont l'origine était à chercher dans des ateliers frontaliers du *dār al-islām* pour lesquels les interactions avec les pouvoirs émiraux sont difficiles à saisir, il apparaît comme très clair que l'inscription du sabre est une volonté du pouvoir ghaznévide qui exprimait une idéologie bien attestée par ailleurs⁶⁷³.

Les Seldjoukides s'inscrivirent pleinement dans cette évolution des pratiques monétaires, tant du point de vue des motifs que de la progressivité de la diffusion qui apparaît nettement dans notre corpus⁶⁷⁴. On constate ainsi que Tuḡril Beg ne recourut à un monnayage orné qu'à 58 reprises sur les monnaies conservées de notre corpus (auxquels il faut ajouter les 13 occurrences dans les monnayages des princes). Ces occurrences doublent pour le règne d'Alp Arslān (104) alors que le monnayage fut moins important. Le nombre d'attestation augmenta également sous Malikšāh avec 200 occurrences (ce qui s'explique aussi par des émissions plus nombreuses que son père). Les proportions restent stables par la suite.

⁶⁶⁸ Sur un dinar, voir une émission de Herāt en 385/995-96 (ANS 1995.84.1) et sur un dinar, voir une émission de Kabūl en 380/990-91 (ANS 1952.183.6).

⁶⁶⁹ Par exemple une émission de dinar de Nišāpūr de 391/1000-01 (ANS 1922.211.60).

⁶⁷⁰ Par exemple une émission de dinar à Nišāpūr de 385/995-96 (ANS 1966.64.8 et 1966.136.14) ou une émission de dirham à Andaraba datée de 389/998-99 (ANS 2000.7.123).

⁶⁷¹ Par exemple une émission de Herāt de 403/1012-13 (ANS 1967.54.1).

⁶⁷² Sur le lien avec le *laqab*, voir M. L. Bates, *Islamic coins*, p. 26 ; sur l'idéologie ghaznévide, voir C. Rhoné-Quer, *La défense du territoire en Iran nord-oriental*, p. 778-782 ; Anooshahr, *The Ghazi Sultans*.

⁶⁷³ Voir notamment C. Bresc et R. Giunta, « Liste de la titulature des Ghaznavides et des Ghurides... », p. 182.

⁶⁷⁴ Voir annexe C-6.

Il est à noter que cette évolution est cohérente avec les contours du monnayage seldjoukide que nous voyons par ailleurs. Alors que le monnayage de ʿUğril Beg se distingue nettement par une certaine sobriété par rapport à ses contemporains ou ses successeurs, les monnayages d’Alp Arslān, Malikšāh, Barkyārūq et Muḥammad Tapar partagent des caractéristiques communes et sont clairement liés à un même canon esthétique monétaire. Le monnayage sous Sanğar connut une nouvelle transformation, notamment du fait de l’évolution des structures impériales et de la hiérarchie au sein du clan, avec des sultans en second. En l’occurrence, la multiplication des titres priva alors le graveur de la place sur la pièce, ce qui limitait la possibilité de recourir à des ornements.

- Une pratique signifiante

Nous pourrions être tenté de faire la distinction entre les ornements dont le sens paraît évident (notamment les armes) et les ornements dénués de sens (les arabesques ou les points) ou dont la signification ne peut pas être reconstruite *a priori*. L’exemple ghaznévide nous donnerait en la matière un cas désormais bien connu.

Dans le cas seldjoukide, cette distinction nous paraît quelque peu artificielle. En effet, le recours aux dessins d’armes sur les monnaies ne nous semble pas être signifiant de la même manière qu’à la période ghaznévide. Maḥmūd de Ghazna portait un *laqab* renvoyant au sabre et était soutenu par une idéologie qui exaltait sa position de *gazi* et de soldat de la *dawla al-‘abbāsiyya*⁶⁷⁵. Or, en ce qui concerne les Grands Seldjoukides, non seulement les *alqāb* en « *Sayfal-* » sont particulièrement rares (pour ne pas dire exceptionnels)⁶⁷⁶, mais en plus leur présentation en tant que *gazi* est en

⁶⁷⁵ Cette réputation est encore bien vivante dans l’aire seldjoukide à la fin du V^e/XI^e siècle et au début du VI^e/XII^e siècle, comme le montre le *Siyar al-Mulūk*, p. 189-190.

⁶⁷⁶ Voir annexe C-4 et *infra*, p. 240-242.

définitive peu présente dans les sources⁶⁷⁷. Le recours important à la figure du sabre au VI^e/XII^e siècle alors que les Seldjoukides ne conquièrent plus de territoires, *a fortiori* au sein du *dār al-ḥarb* va dans ce sens. Nous ne pouvons pas exclure l'hypothèse des Seldjoukides recourant à cette symbolique pour compenser une réalité de moins en moins flatteuse. Le recours aux sabres nous semble cependant à lire autrement, notamment en mettant en relation cette augmentation de l'importance du sabre avec la diminution de celle de la *tuğrā* sur les monnaies. Ces deux figures renvoyaient également à l'idée d'une dynastie militaire, la seconde marquant plus la culture turque que la première. On doit par ailleurs prendre en compte le fait que le motif du sabre est avant tout un motif présent dans les régions orientales de l'empire où il était attesté à la période ghaznévide. Cela nous renvoie donc beaucoup plus à une pratique régionale, qui est à rapprocher du recours au Verset du trône dans le même espace comme nous le verrons⁶⁷⁸. Il nous semble donc qu'il s'agit moins d'exprimer pour le pouvoir seldjoukide ḥurāsānien une idéologie militaire qu'une identité régionale renforcée par une décentralisation de l'organisation impériale après les années de centralisation de la seconde moitié du V^e/XI^e siècle.

À l'inverse, les ornements dont le sens ne nous apparaît pas *a priori*, sont particulièrement révélateurs quant à la propagation d'une pratique exclusivement orientale à l'origine. En effet, si la multiplication des armes à l'Est semble indiquer une identité régionale qui s'affirmait, la diffusion de la pratique ornementale sur les dinars et les dirhams témoigne de l'expansion d'une culture ḥurāsānienne à travers l'Orient abbasside, que l'on peut rapprocher de la diffusion du persan comme langue du pouvoir⁶⁷⁹. Cette diffusion a pu se faire selon trois modalités qui ne s'excluent pas. Tout

⁶⁷⁷ Seul Alp Arslān est décrit comme *muğāhid* ou *šahid* ; voir à ce sujet C. Hillenbrand, *Turkish Myth and Muslim Symbol...* ou J.-D. Richaud-Mammeri, « Alp Arslān et la construction de la figure du sultan-muğāhid ».

⁶⁷⁸ Voir *infra*, p. 224-227.

⁶⁷⁹ Voir *infra*, p. 206-208.

d'abord, l'usage important de ces motifs dans le monnayage des princes, par opposition à Tuğril Beg qui fut plus modeste en la matière, peut montrer la volonté des princes d'émettre des monnaies similaires aux modèles ḥurāsāniens pour s'affirmer comme des princes selon les modèles ghaznévides côtoyés dans les débuts de la migration. Mais elle a pu se faire aussi par la diffusion dans les terres centrales des administrateurs et peut-être de graveurs ḥurāsāniens qui accompagnèrent l'expansion des Seldjoukides. Enfin, on ne peut pas exclure l'idée que le prestige des monnayages de Nišāpūr ait poussé les ateliers irako-ğibāliens à imiter des pratiques monétaires d'un monnayage dont la zone monétaire tendait à incorporer ces ateliers de l'Ouest du fait de l'expansion seldjoukide et de la tendance centralisatrice de l'État à partir d'Alp Arslān. On peut en effet tirer argument de la diffusion des ornements sur les monnaies des ateliers occidentaux à partir d'Alp Arslān.

L'usage d'ornements sur les monnaies relève donc d'une zone grise pour une période où le groupe social des graveurs de coins est mal connu, contrairement à la désignation des villes de frappe par la monnaie qui par sa constance relève de la demande de l'atelier et traduit l'évolution du rapport de force entre les différentes langues de la civilisation islamique.

3/ La fin du monopole de l'arabe dans la dénomination des villes

Nous avons déjà fait remarquer que la période médiane est marquée par la diffusion du persan comme langue du pouvoir et de culture⁶⁸⁰. Alors que le persan était avant tout une langue littéraire et de culture dans les cours du Ḥurāsān sous les Samanides⁶⁸¹, elle s'imposa et

⁶⁸⁰ Voir *supra*, p. 46-49.

⁶⁸¹ Sur l'évolution du persan, voir les travaux de G. Lazard, notamment *La langue des plus anciens monuments...*, sa contribution au volume 4 de la *CHI*, « The Rise of the New Persian Language », le recueil d'articles *La formation de la*

progressivement comme langue des inscriptions monumentales, d'abord chez les Ghaznévides puis chez les Seldjoukides de Rūm⁶⁸². Viola Allegranzi a fait remarquer dans son travail que le domaine des Grands Seldjoukides n'a pas laissé de traces de cette évolution⁶⁸³.

Cette contestation de l'arabe comme langue de la documentation officielle se lit selon une modalité particulière sur les monnaies, une fois dit que l'usage du titre *šāhanšāh* n'était plus au V^e/XI^e siècle un marqueur fort de persanité, comme nous le verrons par la suite⁶⁸⁴. En effet, à partir de la fin du V^e/XI^e siècle certains ateliers, émettent des monnaies où le nom de la ville était orthographié selon les normes du persan et non plus de l'arabe⁶⁸⁵. C'est ainsi que le monnayage de la ville de Karağ inscrivit dans les marges circulaires que le dinar avait été frappé « *bi-Karah* »⁶⁸⁶ alors que le monnayage antérieur – qui remonte à la période bouyide – nous transmet la graphie Karağ⁶⁸⁷. Or, Yāqūt nous apprend que Karah était la prononciation persane de la ville⁶⁸⁸. Nous retrouvons le même phénomène à Işfahān. Ainsi, le monnayage antérieur à Malikšāh notait le nom de la ville selon l'orthographe arabe, Işbahān⁶⁸⁹. Mais à partir de Malikšāh, on assiste à la transformation du nom du lieu en Işfahān. Les émissions de 465/1072-73 et 471/1078-79 notaient ainsi Işbahān⁶⁹⁰ ; mais une émission de 475/1082-83 a remplacé la prononciation arabe par l'orthographe persane en écrivant

langue persane ainsi que « Pârsi et dari. Nouvelles remarques ». Sur le persan à la cour samanide et ghaznévide, voir J.S Meisami, *The Persian Historiography*, p. 15-140.

⁶⁸² Sur la diffusion du persan dans les inscriptions épigraphiques, voir les travaux de Viola Allegranzi, *Aux sources la poésie ghaznavide*, vol. I, p. 207-224.

⁶⁸³ *Ibid*, p. 220. L'auteure mentionne quelques inscriptions datant des Eldigüzides dans le territoire arménien comme « les seules attestations connues de l'usage du persan dans l'épigraphie monumentale d'un territoire qui a fait partie de la sphère d'influence des Grands Seldjoukides ». Ce « trou » seldjoukide dans la documentation peut s'expliquer par un refus d'utiliser le persan dans l'épigraphie monumentale ou par une destruction des monuments par les Mongols.

⁶⁸⁴ Voir *infra*, p. 234-237.

⁶⁸⁵ Le phénomène avait déjà été noté par Gilles Hennequin dans son catalogue des monnaies de la Bibliothèque nationale mais selon une chronologie beaucoup plus basse que celle que nous proposons, puisque sa remarque fait remonter l'évolution graphique au règne de Muḥammad Tapar, voir G. Hennequin, *Catalogue des monnaies musulmanes de la Bibliothèque Nationale...*, p. 83.

⁶⁸⁶ Voir B Kar 1 et 2. Nous ne connaissons pas pour cet atelier de monnaies antérieures ou postérieures à Barkyāruq.

⁶⁸⁷ Voir L. Treadwell, *Buyid Coinage*, p. 184-186 du catalogue et p. 138-139 des reproductions.

⁶⁸⁸ Yāqūt, *Mu ḡam al-buldān*, IV, p. 446.

⁶⁸⁹ Voir par exemple AA Işf 3 où il ne peut y avoir d'hésitation sur la lecture du texte.

⁶⁹⁰ Voir MS Işf 1 et 2.

Iṣfahān⁶⁹¹. Sur toutes les émissions suivantes dont la lecture de la ville est certaine, la graphie persane est systématique. Cette transformation fut pérenne et se retrouva dans les émissions des successeurs du fils d'Alp Arslān.

Cette évolution – modeste – ne nous semble pas attribuable à une volonté du pouvoir impérial. En effet, même si nous n'excluons pas un biais dû aux aléas de conservation, surtout pour la période pré-mongole, il nous semble plus vraisemblable que les Seldjoukides ne cherchèrent pas à promouvoir le persan en dehors des cercles du pouvoir et ne recoururent pas à cette langue pour les inscriptions monumentales⁶⁹². Par ailleurs, ce phénomène de persanisation des noms de ville ne fut clairement pas généralisé. Ainsi l'atelier de Gurgān produit une émission en 485/1092-93 où l'orthographe retenue est clairement l'orthographe arabe (*Ġurġān*). Il s'agit donc bien d'une évolution propre à deux ateliers du Ġibāl. Elle montre un changement progressif des mentalités par lequel la prononciation persane s'imposait dans la pratique des ateliers et un renforcement des identités régionales dans le cadre impérial. Si l'évolution ne fut sans doute pas le résultat d'un édit central, on peut néanmoins faire l'hypothèse d'une demande des responsables de l'atelier plus que d'une initiative des graveurs. En effet, outre l'importance de la lisibilité de l'atelier dans un monde où la valeur d'une émission dépendait aussi de l'atelier de production, il est difficile d'envisager que le coin ne fût pas relu et validé par les responsables de la frappe. Par ailleurs, la constance attestée de la pratique à Iṣfahān semble indiquer une volonté des maîtres de l'atelier plus qu'à une habitude ou une fantaisie de graveur. Cette évolution semble donc plutôt renvoyer à des élites locales qui

⁶⁹¹ Voir MS Iṣf 5 ; les émissions MS Iṣf 3 et 4 ne permettent pas de se décider, l'une n'étant pas connue par une image et l'autre étant trop abimée à cette partie de la pièce pour distinguer entre un *bā* et un *fā*.

⁶⁹² Si le biais de conservation ne peut pas être exclu, nous pouvons remarquer que nous connaissons plusieurs monuments épigraphiques seldjoukides, y compris dans l'aire iranienne, dont aucun n'use du persan. Par ailleurs, le plat en argent conservé à Boston (*RCEA*, VII, n° 2661) et sans doute destiné à Alp Arslān ou à un proche du sultan et qui aurait été propre à un usage du persan comporte un texte en arabe. L'absence du persan dans l'épigraphie seldjoukide nous semble donc davantage à mettre en relation avec une volonté du pouvoir qui usait de l'arabe pour le discours destiné à l'extérieur du clan, même si le persan était bien plus central dans les milieux seldjoukides, y compris turcoman.

mettaient en avant une culture régionale. Elle atteste l'existence d'un échelon local soumis à un ordre impérial dont la tutelle n'était pas contestée tant la modification était mineure et à peine lisible à l'œil nu.

4/ La question des lettres isolées

Le dossier des lettres isolées sur les monnaies est beaucoup plus ardu et résiste beaucoup plus à toute tentative d'interprétation.

Elles sont présentes sur de très nombreux monnayages dans l'ensemble de l'Orient islamique sur une longue période. Ces marques n'ont pas manqué d'interroger les historiens, *a fortiori* lorsqu'ils étudiaient des monnayages caractérisés par une grande économie de mots et de symboles sur les monnaies. Force est de constater que cette interrogation est restée sans réponse et que tous les historiens qui se sont penchés sur la question ont fait preuve d'une grande prudence dans les propositions de signification, reconnaissant par ailleurs qu'aucune n'était pleinement convaincante ou ne permettait d'expliquer toutes les situations⁶⁹³.

Dans certains cas, la lettre a été assimilée à une abréviation du nom du dirigeant⁶⁹⁴. Mais dans la plupart des cas, si les historiens ont proposé une explication, la proposition restait hautement hypothétique. Les lettres isolées ont été assimilées dans certains cas à une signature du graveur⁶⁹⁵, explication qui ne conviendrait que dans le cas d'une période où la possibilité de signer le coin est attestée par la pratique de signatures par ailleurs⁶⁹⁶. Elle reste néanmoins difficile à

⁶⁹³ Voir ainsi, J. L. Bacharach, *Islamic History through coins*, p. 111 ; L. Treadwell, *Buyid Coinage*, p. XVIII-XIX.

⁶⁹⁴ Voir par exemple J. L. Bacharach, *Islamic History through coins*, p. 111 qui met en relation la lettre *kāf* avec la première lettre du nom du premier Ikhshidide, Kāfūr.

⁶⁹⁵ L. Treadwell, *Buyid Coinage*, p. IV.

⁶⁹⁶ Cela n'est le cas que dans l'aire iranienne entre le IV^e/X^e et le VI^e/XII^e siècle, voir *supra*, p. 197-201.

accepter tant la signature est un phénomène ultra-minoritaire qui se cachait dans les interstices des marges, à peine visible à l'œil nu. Une variante de cette proposition est de considérer que cela était une marque d'atelier. Ces explications sont par ailleurs difficiles à embrasser pleinement du fait d'une parfaite inconstance de la pratique, au sein du même atelier⁶⁹⁷.

Enfin la troisième proposition consiste à y voir la marque de personnes à qui l'atelier avait été affermé par les autorités ; cette idée a notamment été avancée à titre d'hypothèse par Luke Treadwell à partir du monnayage bouyide⁶⁹⁸. Il suggère que certaines personnes (appelées « *mint farmer* » par l'historien) se voyaient chargées de faire battre monnaie au nom du souverain. Ils payaient pour ce privilège et se rémunéraient sur les revenus de l'atelier. La marque du fermier était nécessaire pour tracer la frappe et pour pouvoir se retourner contre lui en cas de malfaçon. Cette proposition permettrait d'expliquer le caractère erratique des lettres isolées, les fermiers pouvant se déplacer d'un atelier à l'autre. L'absence de lettres renverrait à des ateliers sous directe supervision des autorités. L. Treadwell propose ainsi qu'un dénommé Ḥusayn⁶⁹⁹ (pour les lettres *hā* et *sīn*) aurait d'abord frappé à Baġdād entre 340/951-52 et 341/952-53, puis à Sīrāf à partir de 342/953-54. Cette proposition, de l'aveu même du numismate, mériterait d'être confirmée par une étude exhaustive des lettres isolées du corpus bouyide.

- Quelques remarques sur le monnayage seldjoukide

Avant de procéder à l'analyse des lettres isolées sur le monnayage seldjoukide, il est nécessaire de faire quelques remarques méthodologiques qui nous amèneront à être encore plus

⁶⁹⁷ Voir ainsi pour le monnayage ikhshidide les catégories 5 et 6, provenant de l'atelier de Miṣr et émises en 325/936-37 dont l'une porte la lettre *hā* et l'autre la lettre *kāf*, voir J. Bacharach, *Islamic History through Coins*, p. 112. Pour la période seldjoukide, voir par exemple TB Baġ 5 ou AA Her 1 et 2.

⁶⁹⁸ L. Treadwell, *Buyid Coinage*, p. XIX.

⁶⁹⁹ L. Treadwell propose à titre d'hypothèse cet *ism* à partir des lettres *hā* et *sīn*.

prudents que nos prédécesseurs. Tout d'abord, certains signes sont assimilés à des lettres de manière certaine ou à titre d'hypothèse principale mais pourraient avoir été des ornements décoratifs⁷⁰⁰. Ainsi, le *mīm* ou le *ḥā* pourraient être des ornements puisque ces lettres reposent avant tout sur des formes géométriques. Il en va de même pour le *hā* et un anneau. Par ailleurs, l'identification des lettres, quand bien même elle serait certaine, est discutable. Ainsi, la distinction entre le *ṣād* et le *mīm* relève avant tout de l'interprétation du numismate et moins de l'évidence paléographique. Il faut ajouter l'absence de diacritation qui augmente les possibilités d'identification, d'autant plus que les signes récurrents renvoient souvent à des lettres diacritées.

Nous devons par ailleurs signaler une différence majeure entre les lettres isolées des monnayages bouyides ou ikhshidides, et celles des Seldjoukides. Là où les lettres isolées des premiers apparaissent clairement mises en avant, en haut ou en bas du champ, les lettres isolées seldjoukides étaient avant tout sur les côtés, plus rarement en bas du champ. Le déplacement n'est pas nécessairement signifiant, mais doit en tout cas retenir notre attention comme potentiellement modifiant le sens et/ou l'importance de la pratique.

Ces précisions méthodologiques faites, on peut néanmoins faire quelques remarques sur les lettres isolées. La première est que les lettres isolées sont relativement peu nombreuses : *ḥā ḥā/ǧīm* ; *hā* ; *mīm* ; *ṣād/dād* ; *qāf* ; *ayn* ; *kāf* ; *sīn/šīn*⁷⁰¹. Elles sont cependant dans le spectre des lettres isolées repérées dans d'autres monnayages. La graphie des lettres a sans doute eu un rôle important dans ce choix, dans la mesure où elle repose sur des formes géométriques aisément réalisables par un graveur, même aux compétences modestes. La possibilité que les lettres isolées soient des marques d'atelier nous semble extrêmement faible, en raison de l'absence de régularité au sein d'un atelier.

⁷⁰⁰ Voir par exemple MS Amo 3.

⁷⁰¹ Comparer avec la liste des lettres isolées dans le monnayage Ikhshidide, J. L. Bacharach, *Islamic History through coins*, p. 112.

Nous n'excluons pas la possibilité que ce fut une « marque de fabrique » de graveurs soucieux d'identifier ou de faire identifier leur travail de manière quelque peu cryptique, encore qu'il soit étonnant que les ateliers aient laissé les graveurs signer aussi ostensiblement leurs coins, à l'encontre des pratiques normales. L'hypothèse de L. Treadwell, à savoir la marque d'un fermier, bien que reposant sur peu d'éléments, nous semble avoir le mérite de rendre compte de certains phénomènes, notamment la complète disparition de lettres isolées sur le monnayage baḡdādien, dont nous savons par Ibn al-Aṭīr qu'il a été repris en main par les agents califaux en 462/1069-70⁷⁰². Le même atelier vient cependant affaiblir la proposition puisque nous avons pour la même année des émissions portant un *ḥā* en haut du champ et des émissions sans lettre isolée⁷⁰³. L'idée que l'affermage ne concerne pas l'ensemble des émissions de l'atelier pour une année nous semble peu envisageable. Il faudrait alors imaginer que toutes les monnaies sans lettre isolée à Baḡdād pour certaines années soient des contre façons de l'époque, ce qui nous semble peu raisonnable.

Les lettres isolées restent donc un dossier qui n'a pas reçu d'explication satisfaisante pour tout ou une partie d'entre elles.

*

Nous avons donc pu voir les différents éléments concourant à une diversité de la frappe seldjoukide. Il s'agissait tout d'abord d'une évolution tant de la pratique des graveurs que de leur place dans la société. Par ailleurs, nous constatons l'aboutissement d'un renforcement des revendications régionales dans un cadre plus vaste qui ne fut pas pour autant remis en cause. Mais

⁷⁰² Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, X, p. 60-61.

⁷⁰³ Voir par exemple pour l'année 449/1057-58 les émissions TB Baḡ 8 et 9 sans *ḥā* et TB Baḡ 10 et 11 avec la lettre isolée.

ce processus commencé bien avant pendant la période abbasside, encouragé par la montée en puissance de pouvoirs régionaux à l'identité culturelle revendiquée, ne fit qu'aboutir à la période seldjoukide, sans que l'organisation de ces derniers n'aient poussé à cette évolution.

Nous pouvons donc constater une certaine marge d'autonomie pour les ateliers sur une prérogative étatique à une période de l'histoire islamique où l'unité de la *'umma* relevait davantage de la fiction, quand bien même celle-ci était à la base d'un discours politique, d'un horizon intellectuel ou un objectif à atteindre⁷⁰⁴.

Cette réelle autonomie locale ne doit cependant pas nous amener à sous-estimer l'importance du cadre impérial dont le discours affirmait tendre à la réunification de la *umma* comme nous le verrons dans l'étude de la titulature⁷⁰⁵.

B) Un cadre impérial souple

Nous avons déjà pu faire des remarques d'ordre métrologique et insister sur la relative régularité de la frappe monétaire dans l'espace et le temps durant la période qui nous intéresse⁷⁰⁶. Il convient maintenant d'élargir les remarques du chapitre précédent pour mieux cerner les dimensions impériales des choix monétaires seldjoukides.

⁷⁰⁴ L'absence d'unité dans l'espace abbasside, comme nous l'avons vu, était une donnée antérieure à la période seldjoukide ; voir A. Miquel, *Géographie humaine du monde musulman...*, vol. 1, p. 310-312 ; sur la question du rapport à la *umma* à la période médiane, voir l'étude de F. Micheau sur Ibn al-Atīr et son rapport à l'unité de la *umma* à travers son œuvre, « Le *Kitāb al-kāmil fī l-tā'rikh* d'Ibn al-Athīr... ».

⁷⁰⁵ Voir *infra*, p. 237-240.

⁷⁰⁶ Voir *supra*, p. 161-165.

1/ Le cadre impérial

Tout d'abord, nous constatons une grande constance dans l'utilisation des titulatures pour les différents sultans et princes de l'empire. Outre une claire hiérarchisation au sein du clan comme nous le verrons, nous remarquons une grande constance dans l'ordre et l'emploi de la multitude de titres accordés au sultan⁷⁰⁷. En effet, les trois quarts des émissions mentionnent le titre sultanal – l'atelier califal jouant un rôle important dans les exceptions⁷⁰⁸. Dans la moitié des émissions, on retrouve un *laqab* principal du sultan pris au sein de sa titulature ; la seule exception est Malikšāh dont la titulature est plus variée. On constate par ailleurs que cette titulature évolua peu pendant les règnes des sultans, même les plus longs, qui ne changèrent pas de manière de se désigner, si ce n'est en cas d'évolution de statut (et encore, le *laqab* restait en ce cas le plus souvent le même). Une telle constance à l'échelle de l'empire indique un clair cadre impérial que se devaient de respecter les ateliers.

Contrairement aux monnayages bouyides, dont on peut reconnaître les régionalismes dans l'apparence des coins⁷⁰⁹, en dehors de Baġdād et des ateliers les plus orientaux à partir de la fin du V^e/XI^e siècle, la frappe seldjokide ne présente pas de particularité régionale ; une monnaie du Kirmān est semblable à une monnaie du Ġibāl ou du Ḥurāsān. Cela renvoie tout autant à un cadre impérial qu'à un cadre culturel commun à l'Orient abbasside, d'autant plus évident pour les régions irako-ġibālienne qu'il apparaissait comme une évolution par rapport aux habitudes de la période daylamite.

⁷⁰⁷ Voir *infra*, p. 229-258.

⁷⁰⁸ Voir *infra*, p. 269-272.

⁷⁰⁹ Voir à ce sujet la remarque de Luke Treadwell, *Buyid Coinage*, p. XII.

Mais l'élément le plus fort pour affirmer l'existence d'un cadre impérial est sans aucun doute la *tuğrā* qui manifeste l'existence d'une unité seldjoukide, d'autant plus clair qu'il reprenait une pratique et une symbolique turque.

2/ La *tuğrā* et la symbolique turque au cœur de l'Orient abbasside

- Le sceau des Seldjoukides, une symbolique complexe

Nous savons par al-Kašğarī que les Turcs avaient pour habitude d'apposer un signe géométrique sur leurs armes et bétails pour marquer leur propriété⁷¹⁰. Ce symbole est désigné sous le terme de *tamğa*⁷¹¹. Or Bar Hebraeus nous apprend que Tuğril Beg faisait apposer sur ses lettres un arc et une flèche avec ses titres⁷¹². 'Imād al-Dīn al-Iṣfahānī affirme par ailleurs qu'il existait une fonction au sein de la chancellerie, l'*amīr al-tuğrāī* chargé d'apposer la *tuğrā*⁷¹³. Jusqu'à Nizām al-Mulk, il s'agissait d'une fonction confiée à un émir turc de haut rang. Ce dernier aurait fusionné la fonction avec le *diwān al-inšā'*, mais la fonction est restée, semble-t-il, entre les mains d'un émir turc jusqu'à Sanğar et bien au-delà puisque la *tuğrā* est restée chez les Seldjoukides de Rūm, les dynasties turcomanes et les Ottomans comme le synonyme du sceau du pouvoir turc. Depuis l'article précurseur de Claude Cahen sur la *tuğrā* seldjoukide⁷¹⁴, la recherche a assimilé à cette dernière les éléments symbolisant un arc et une flèche.

Plusieurs historiens ont voulu trouver une origine steppique à la *tuğrā* seldjoukide. Claude Cahen, dans un très court article de 1985 avait proposé une origine khazar à partir de ce qui semblait

⁷¹⁰ Al-Kašğarī, *Diwān al-luğat al-Turk*, vol. 1, p. 101 et 321.

⁷¹¹ Sur les tamğa, voir G. Leiser, « Tamgha », *EI*², C. H. Waddington, « Horse Brand of the Mongolians ».

⁷¹² Bar Hebraeus, *Chronography*, p. 206.

⁷¹³ Al Bundārī, *Zubda al-nuṣra*, p. 83.

⁷¹⁴ C. Cahen, « La Tuğra seldjoukide ».

être à l'auteur une ressemblance visuelle entre les deux symboles et du lien entre les Seldjoukides et les Khazars déduits du *Maliknāma*⁷¹⁵. Cette proposition nous semble difficilement tenable. Tout d'abord, la ressemblance visuelle est plus que contestable. Ensuite, contrairement à la *tuğrā*, le symbole des monnaies khazar se rapproche bien plus des *tamğa* que l'arc et la flèche seldjoukide. Enfin, le lien des premiers Seldjoukides avec les Khazars reste discuté⁷¹⁶. Kosuke Shimizu proposa en 1998 de lier la *tuğrā* seldjoukide aux arcs et flèches qui ornent les monnaies qarakhanides à partir du début du V^e/XI^e siècle⁷¹⁷. Le savant japonais ne s'attarde pas sur les motivations qui auraient amené les Seldjoukides à reprendre la pratique qarakhanide. Nous pouvons néanmoins en fournir deux qui ne s'excluent pas. La première serait tout simplement d'y voir une tradition steppique attestée par les deux premiers grands pouvoirs steppiques du *dār al-islām*. La seconde serait tout à la fois une reprise et une contestation de la symbolique du pouvoir turc aux qarakhanides, de la même manière que Tuğril Beg, en s'arrogeant le titre de sultan, le contestait aux Ghaznévides⁷¹⁸. Plusieurs éléments nous empêchent cependant d'adhérer pleinement à cette proposition. Tout d'abord, le monnayage qarakhanide se caractérise par une très grande variété formelle due non seulement à la diversité des territoires conquis mais aussi à la division du Khanat à partir de 431/1040⁷¹⁹. Cela entraîne une grande diversité des motifs d'arc et de flèches, aussi grande que leurs positions sur la pièce⁷²⁰. Mais aucun de ces motifs n'est comparable au modèle seldjoukide. Par ailleurs, nous remarquons que la *tuğrā* se retrouve sur les monnayages de l'ensemble de l'empire, mais préférentiellement dans les régions

⁷¹⁵ Cl. Cahen, « Les Ḥazars et la Tuğrā des Seljūqides... ».

⁷¹⁶ Sur la discussion de ce lien, voir A. C. S. Peacock, *Early Seljuq History...*, p. 27-35.

⁷¹⁷ S. Kosuke, « The Bow and Arrow on Saljūqid Coins », p. 91-94. Il est suivi par A. C. S. Peacock, *The Great Seljuk Empire*, p. 126-127. Il se base sur une monnaie du British Museum, émise en 423/1031-31 par Ali Tegīn, voir S. Lane-Poole, *Catalogue of Oriental Coins...*, II, p. 125, n°446.

⁷¹⁸ Cette solution est suggérée par Andrew Peacock, sans être développée, dans *The Great Seljuk Empire*, p. 127 : « The Seljuks followed the Qarakhanid example ».

⁷¹⁹ J. Paul, « Karakhanids », *EF*.

⁷²⁰ Comparer M. Fedorov, « Qarākhanid coins as a source... », fig. 3, p. 271 et la monnaie qui sert de base à la réflexion de K. Shimizu, « The Bow and Arrow on Saljūqid Coins », p. 93.

occidentales ; elle est plus aléatoire dès le règne de Tuğril Beg à Balh, Herat et sur le monnayage de Čağrı Beg, en prise direct avec les maîtres de la steppe. Cela rend difficilement tenable l'idée d'une volonté de leur contester la suprématie et donc l'idée de reprendre une pratique qarakhanide. Reste la possibilité d'une pratique commune de groupes Turcs pour affirmer leur turcité auprès des populations musulmanes conquises, sans qu'il y ait eu d'interférences. Nous ne pouvons pas exclure cette proposition. Néanmoins, nous constatons que les Seldjoukides en usèrent autrement. Non seulement ils s'attachèrent à représenter la *tuğrā* sous des formes relevant d'un répertoire limité à quatre catégories, contrairement aux Qarakhanides qui firent varier le motif. Par ailleurs, les premiers Seldjoukides en usèrent avec beaucoup plus de constance que leurs homologues d'Asie centrale.

Il est intéressant de noter que ce couple d'objets ne sont pas des *tamğa* au sens traditionnel du terme. En effet, les *tamğa* sont des signes géométriques qui désignent un groupe steppique parmi d'autres⁷²¹. L'usage de la *tamğa* sur les monnayages des groupes nomades d'Asie centrale installés sur les territoires sédentaires est d'ailleurs bien attesté et parfaitement établi pour les époques antérieures, notamment lors des grandes migrations du V^e/VI^e siècles⁷²². Mais ces *tamğa* étaient non seulement assimilables à celles répertoriées par al-Kašğarī⁷²³, mais étaient aussi très spécifiques et en cela répondaient à la fonction d'identification du clan⁷²⁴. Par ailleurs, comme le souligne Jean-Paul Roux, la *tamğa* était notamment utilisée sur les flèches pour marquer le propriétaire⁷²⁵ ; l'intérêt de dessiner une flèche sur une flèche est particulièrement peu évident.

⁷²¹ Voir les exemples de *tamğa* transmise par al-Kašğarī, *Dīwān luğāt al-Turk*, vol. 1, p. 101-102.

⁷²² Voir par exemple les monnayages des Turcs occidentaux dans K. Vondrovec, *Coinage of the Iranians Huns and their successors*, ... La pratique est par ailleurs parfaitement attestée pour les numéraires turcs des I^{er}/VII^e et II^e/VIII^e siècle et frappés en Asie centrale, voir les articles de M. Fedorov, « Notes on the Early Medieval Numismatic of Central Asia », *Early Medieval Chachian coins with Lyre...* ».

⁷²³ Voir par exemple M. Fedorov, « Early Mediaeval Chachian coins with Trident-Shaped... », p. 318.

⁷²⁴ Comparer par exemple *Ibid*, p. 318 et al-Kašğarī, *Dīwān luğāt al-Turk*, vol. 1, p. 101-102.

⁷²⁵ J. P. Roux, « Quelques objets numineux des Turcs et des Mongols », p. 17-18.

De tout cela nous devons conclure deux éléments : premièrement, la *tuğrā* seldjoukide tenait lieu de *tamğa* pour des populations non turques, au sens où elle identifiait une dynastie régnante, mais n'en était en aucun cas une au sens de la steppe ; deuxièmement, la *tuğrā* sur les monnaies était bien une pratique héritée de la steppe, mais déjà transformée par les Seldjoukides et ce dès les premières années de la conquête pour s'adresser aux populations conquises et aux autres pouvoirs. Cela montre encore une fois que le clan était sensible aux questions de discours politiques, de légitimité et aux jeux de symboles.

Les chroniques se plaisent à rappeler que les Seldjoukides avaient fait de l'arc et de la flèche leur symbole⁷²⁶. Outre les sceaux, il est rapporté que Tuğril Beg fit son entrée dans Nīšāpūr armé d'un arc ; Bar Hebraeus affirme que ce dernier avait derrière son trône un arc et des flèches d'apparat⁷²⁷ ; Alp Arslān, dans la colère qui lui coûta la vie, se jeta sur l'arc et les flèches disposés à côté de son trône pour punir le prisonnier qui s'était moqué de lui. Par ailleurs, les flèches permettaient de transmettre les ordres. Dans les récits moins assurés historiquement, puisque héritiers du *Māliknāma*, on trouve l'histoire d'Arslān Isra'īl qui sonna le rassemblement du clan contre les Ghaznévides au moyen d'une flèche⁷²⁸. De même, le surnom de Selğūq est « Timur Yalig », soit « Arc de fer ». Le manuscrit Scheffer du *Siyar al-Mulūk* contient un éloge final, où la flèche est désignée comme l'arme par excellence du sultan⁷²⁹. En cela, les Seldjoukides ne faisaient pas exception aux pratiques de la steppe. Jean-Paul Roux, dans son étude consacrée à l'importance de l'arc et de la flèche dans l'imaginaire turco-mongol, rappelle que la flèche est un objet servant à la divination ou

⁷²⁶ Voir à ce sujet le recensement de Cl. Cahen dans « La Tuğra seldjoukide », p. 168-169.

⁷²⁷ Bar Hebraeus, *Chronography*, p. 201.

⁷²⁸ Rāwandī, *Rāhāt al-šudūr*, p. 89.

⁷²⁹ Nizām al-Mulk, *Siasset Nāmeḥ*, p. 311.

employé dans des fonctions apotropaïques⁷³⁰. Le don de la flèche pouvait servir de symbole pour la création d'une tribu⁷³¹.

Il est cependant intéressant de noter que sans les *tuğrā* sur les monnaies, cette assimilation par les sources, répétée à l'envi, des Seldjoukides à l'arc et la flèche serait avant tout considérée par les historiens comme un topos littéraire assimilant les nomades d'Asie centrale à leurs armes fétiches, comme cela est fait de manière récurrente par les sources sédentaires sur un millénaire⁷³². La présence de la *tuğrā* nous force à nuancer en partie cet avis. En effet, si les monnaies montrent que l'arc et la flèche formaient indiscutablement le sceau des Seldjoukides comme nous l'affirment les chroniques et s'il est très probable que les Seldjoukides développèrent une symbolique autour de ces armes, il n'en reste pas moins qu'il s'agit de la reprise d'un symbole de la turcité aux yeux des populations conquises. Ce faisant, les Seldjoukides affirmaient de la manière la plus claire une origine turque aux yeux des conquis et des autres pouvoirs, avec un sens distinct notamment du sabre de certaines monnaies ghaznévides. L'usage de la *tuğrā* permettait par ailleurs de tenir un autre discours à l'adresse des autres membres du clan et des Turcomans : elle disait que la famille seldjoukide n'était pas un clan ou une tribu clairement identifiable dans la hiérarchie oğuz, mais bien le regroupement de plusieurs groupes autour de quelques chefs charismatiques issus d'une famille particulière⁷³³. Si la *tuğrā* était une *tamğa* avec un caractère générique, cela nous dit aussi que les Seldjoukides sont nés non pas de la migration telle que rapportée par le *Maliknāma*, mais dans la fédération sur les terres sédentaires de groupes. Sans quoi, il est probable que les

⁷³⁰ J. P. Roux, « Quelques objets numineux des Turcs et des Mongols », p. 11-16.

⁷³¹ *Ibid*, p. 23-24.

⁷³² Sur les *topoi* littéraires concernant les Turcs dans la littérature arabe, voir notamment Y. Frenkel, *The Turks in the Arabic writings* et notamment concernant les flèches, p. 9. Ce thème se retrouve chez les historiens contemporains, notamment R. Grousset, voir *L'empire des steppes*, p. 22. Plus récemment, A. C. S. Peacock, dans *Early Seljuq History*, p. 76-77 reprend cette idée.

⁷³³ Sur la question du caractère hétéroclite des troupes seldjoukides et sur leur origine, voir la synthèse d'A. C. S. Peacock dans *Early Seljuq History*, p. 68-71, 81-98.

Seldjoukides auraient usé d'une *tamğa* propre au clan ou tout du moins à la famille. La *tuğrā* était bien une pratique de la steppe, mais une pratique qui a reçu sa forme alors que les Turcs étaient déjà sur les territoires sédentaires et se sont alors coalisés.

- La *tuğrā* sur les monnaies : unité dans la diversité

Nous avons recensé 300 occurrences de *tuğrā* sur les émissions seldjoukides soit environ 20 % des émissions qui nous sont connues⁷³⁴. Comme souvent, ces chiffres globaux sur l'ensemble de la période cachent de très nombreuses disparités, non seulement dans le temps comme nous allons le voir, mais aussi dans la forme. Il y a tout d'abord une variété de la forme de l'arc, tantôt plus réaliste⁷³⁵, tantôt simple arc de cercle⁷³⁶. Par ailleurs, la flèche peut se situer en des positions variées et parfois ne pas être présente du tout. Nous avons ainsi distingué trois catégories de *tuğrā* : la flèche à droite (classe 1), la flèche à gauche (classe 2) et ni à droite ni à gauche (classe 3). Dans cette dernière catégorie, la flèche peut être dans l'arc (Tu 3C, Tu 3D et Tu 3F), mais elle peut aussi être complètement absente (toutes les autres *tuğrā* de la classe 3). À ces trois grandes catégories, il faut ajouter les cas où la *tuğrā* encercle un espace vide et les cas où elle entoure un mot (souvent *'ādil*, *fath* ou *lillāh*), une lettre (*tā* ou *hā*) ou un dessin. En tout, nous avons déterminé 28 *tuğrā* différentes sur l'ensemble de la période seldjoukide. Cela illustre bien la tension entre une certaine unité dans la représentation du sceau seldjoukide et une variété qui doit autant aux graveurs qu'à la volonté des Seldjoukides.

En effet, s'il existe un nombre important de variétés, on remarque que la très grande majorité brode autour du modèle commun de l'arc et de la flèche. Par ailleurs, la classe 1 est très largement

⁷³⁴ Voir les annexes C5 et C6.

⁷³⁵ Voir par exemple AA Işf 3.

⁷³⁶ Voir par exemple TB Ray 16.

majoritaire (les 2/3 des *tuğrā*). Il était par ailleurs peu probable que les contemporains – Seldjoukides compris – aient fait une différence entre les deux premières classes. Par ailleurs, de nombreux types de *tuğrā*, notamment celles où l'arc enserme un mot, sont moins dues à une volonté de varier le type de *tuğrā* qu'à celle d'intégrer la symbolique seldjoukide dans un modèle monétaire préexistant. La diversité est donc largement due aux contraintes pratiques des graveurs qui devaient ajouter un symbole sur des coins déjà très chargés.

La diversité n'est cependant pas due qu'à des contraintes pratiques ou à des biais de la recherche actuelle qui multiplie les subdivisions plus que ne le faisaient les médiévaux. Elle était parfois voulue car la *tuğrā* permettait non seulement d'affirmer l'appartenance au clan, mais aussi de dire sa différence. Il est à ce titre révélateur que la classe 3 des *tuğrā* soit beaucoup moins importante chez les sultans que chez les princes. La volonté de jouer sur la *tuğrā* pour manifester sa différence devient évidente quand on remarque que les monnyages des princes ne présentent jamais une *tuğrā* des classes 1 et 2. Alors que Tuğril Beg n'utilisa que de manière marginale un *tuğrā* de la classe trois⁷³⁷, son frère, Payğū et les Seldjoukides du Kirmān n'usèrent que de *tuğrā* de cette catégorie. Cette volonté de distinction est manifeste chez les Seldjoukides du Kirmān car la *tuğrā* de type 3C en est l'unique représentation sur leur monnayage, plus abondant que celui de tous les princes réunis⁷³⁸. On peut lire dans cette diversité la trace de l'implication des Seldjoukides dans la définition des normes monétaires pour les ateliers de leur dépendance. À cet égard, la relative importance de la classe 3 dans les émissions sultanales à partir d'Alp Arslān peut correspondre à un certain désintérêt pour les sens de la *tuğrā* à un moment où l'empire tendit vers une plus grande centralisation. Mais si les sultans délaissèrent cette symbolique, ce n'était pas le cas des princes,

⁷³⁷ Nous ne connaissons que trois émissions (TB Bağ 13, TB Ham 3, TB Ray 13) sur les 37 émissions portant une *tuğrā*' de la classe 3 durant son règne.

⁷³⁸ Voir annexe C-5.

notamment du Kirmān, qui continuèrent à user de manière quasi-exclusive des *tuğrā* de la troisième classe, ce qui peut être vu comme une relation restée forte avec la steppe mais aussi comme le moyen de revendiquer un rôle au sein de l'empire.

- Un symbole qui perdit de son importance

La *tuğrā* est un symbole qui perdit très vite de sa centralité sur le monnayage seldjoukide. On la retrouve sur près de 40 % des côtés d'émission sous ʿUğrīl Beg. Mais ce chiffre tombe à 21 % sous Alp Arslān et tourne autour des 5 % à partir de Malikšāh. Cette évolution ne manque pas de nous interroger. En effet, une chute aussi rapide au V^e/XI^e siècle aurait pu laisser présager une totale disparition d'un symbole considéré comme superflu au fur et à mesure que la culture steppique s'éloignait. Pourtant, même si l'arc et la flèche devinrent résiduels au VI^e/XII^e siècle, ils ne disparurent pas et se maintinrent jusque tard⁷³⁹. Le symbole s'était affaibli mais n'avait pas disparu ; cela le classe donc dans l'ensemble des éléments turcs qui semblèrent perdre de leur importance au cours de la période mais restèrent néanmoins dans la culture du clan et réapparurent alors qu'on les pensait perdus pour les Seldjoukides⁷⁴⁰.

Le deuxième élément qui peut étonner est la chute importante de la présence de la *tuğrā* dès le règne d'Alp Arslān. Le désintérêt du fils de Čağrī Beg peut se lire aussi dans la plus grande variété de *tuğrā* utilisées sous son règne par rapport à celui de ʿUğrīl Beg. Certes, sur le rapport à ce symbole, comme sur bien d'autres éléments, le règne d'Alp Arslān amorça ce qui sera pleinement visible sous son fils. Il n'en reste pas moins étonnant qu'un sultan et qui restait en de très nombreux

⁷³⁹ On retrouve une *tuğrā* sur une émission de 524/1129-30 (S Tus 3).

⁷⁴⁰ Le maintien d'une culture steppique à des périodes tardives et sa réactivation en fonction des besoins a été illustré et analysé par David Durand-Guédy dans le rapport aux Turcomans dans son article « Goodbye to the Turkmen ? », p. 326-331.

points fidèle aux traditions de son père et de son oncle, vit son règne marqué par la réduction de l'importance du symbole de la steppe par excellence. La chose est d'autant plus étonnante que son frère Qāwurt ne démentit à aucun moment l'intérêt pour le sceau seldjoukide dans son monnayage⁷⁴¹. En l'absence de connaissance fine de la manière dont les ateliers recevaient les instructions pour la gravure des coins, nous sommes réduits à faire des conjectures, une fois dit que la chute de l'importance de la *tuğrā* ne peut pas être interprétée comme le fruit d'une rapide acculturation des Seldjoukides et la disparition des symboles turcs⁷⁴². Nous pouvons faire l'hypothèse que les sultans se sont désintéressés des questions monétaires au profit de leurs entourages pour qui la *tuğrā* était sans doute moins fondamentale, contrairement à la titulature. Par ailleurs, un moindre grand contrôle du contenu ornemental des monnaies par le pouvoir sultanal a pu permettre le développement des traditions locales quant à l'ornementation aux dépens de la symbolique turque. En même temps que la *tuğrā* perdait de son importance, on voit en effet la multiplication d'ornements variés et souvent relativement uniques ou propres à un graveur. Le maintien occasionnel de la *tuğrā* peut s'expliquer dans ce contexte par le fait qu'elle restait le sceau des pouvoirs seldjoukides, comme le montre le maintien d'un émir *al-tuğrā'ī*. Le maintien du symbole chez les Seldjoukides expliquerait l'apparition aléatoire – pour nous – de l'arc et de la flèche.

L'évolution de la présence de la *tuğrā* nous invite donc à concevoir un échelon impérial souple qui interagissait avec les échelons locaux. Certaines émissions du VI^e/XII^e siècle renforcent

⁷⁴¹ Voir annexe C-5.

⁷⁴² Voir ainsi le récit de la cérémonie de désignation de Malikšāh comme successeur, (Ibn al-Atīr, *al-Kāmil*, X, p. 50) ou les travaux de David Durand-Guédy sur le mode de déplacement et de vie sous les tentes (« Where Did the Saljuqs Live ?... » ou « The tents of the Saljuqs »).

cette interprétation du système seldjoukide comme celui d'un cadre impérial qui autorisait la manifestation de particularités régionales.

3/ Un dialogue entre les différents échelons

L'existence d'interaction entre le niveau impérial et le niveau local ne peut être formulé qu'à titre d'hypothèse en l'absence de textes sur la frappe monétaire pour la période seldjoukide. Nous devons néanmoins rendre compte des particularités des émissions du domaine oriental de l'empire seldjoukide à partir de la fin V^e/XI^e siècle. Balḥ en premier lieu, Merw, Herāt et Warwālīğ dans une moindre mesure, eurent à partir de la troisième guerre de succession une tendance régulière, à inscrire sur le revers de la monnaie le verset du Trône sans commune mesure avec le reste de l'empire⁷⁴³. Il s'agit clairement d'un programme monétaire mené à une échelle régionale, et dans le cas de Balḥ, avec une rare constance. On peut se demander s'il s'agit d'une volonté locale, d'un programme voulu par le pouvoir seldjoukide ou d'un compromis entre les deux échelons.

Les historiens travaillant sur l'organisation des cités de l'Islam médiéval ont largement insisté sur l'importance des élites locales dans les prises de décision⁷⁴⁴. Marshall Hodgson a ainsi proposé d'appeler « système *a'yān-amīr* » cette pratique de gouvernement où le représentant du sultan détenait l'autorité mais devait composer avec les élites locales pour diriger la ville⁷⁴⁵. Dans

⁷⁴³ Sur les citations coraniques sur les monnaies seldjoukides, voir *infra*, p. 276-278.

⁷⁴⁴ Voir D. Durand-Guédy, *Iranian Elites and Turkish Rulers* pour Iṣfahān, R. Bulliet, *The Patricians of Nishapur*, R. Mottahedeh, « Administration in Būyid Qazwīn », J. Aubin, « L'aristocratie urbaine dans l'Iran seldjoukide » pour Sabzavār ; les conclusions de V. van Renterghem, si elle affirme une relative marginalité des élites seldjoukides, sont plus complexes pour Baġdād en raison du statut de capitale califale. Ces travaux confirment d'ailleurs la mise en avant de l'importance de l'échelle locale soulevée par Claude Cahen dans son article pionnier « Mouvement populaire et autonomie urbaine... » de 1958.

⁷⁴⁵ M. Hodgson, *The Venture of Islam*, II, p. 67-69. Sur l'empire comme un ensemble d'Etats régionaux indépendants aux V^e/XI^e et VI^e/XII^e siècles, voir l'ouvrage de J. Paul, *Lokale und imperiale Herrschaft im Iran*.

cette perspective, il serait tentant de voir dans l'inscription du verset du Trône une volonté des élites de Balḥ d'affirmer une autonomie à travers un monnayage unique et reconnaissable au premier coup d'œil même par un illettré. Si Jürgen Paul dans son étude sur Balḥ n'évoque pas clairement les questions monétaires, ses conclusions permettent d'envisager que le programme monétaire ait relevé d'une initiative locale⁷⁴⁶. La seule source de chancellerie mentionnant la *sikka*, la lettre au *ra'īs* du Māzanderān, tendrait d'ailleurs à leur donner raison puisque la personne en charge de la surveillance de la monnaie est un officier local qui doit se contenter d'après la lettre de vérifier les poids et mesure, et non pas la correspondance avec des instructions impériales⁷⁴⁷.

Nous souscrivons complètement à l'idée d'une importance de l'échelon local dans ce choix d'un programme monétaire propre qui s'inscrivait par ailleurs dans un registre de pratiques attestées dans l'ensemble impérial. Le seul fait que cette pratique fût circonscrite à certains ateliers confirme l'importance de cette échelle. Nous pouvons même aller plus loin en affirmant l'importance de l'échelon de l'atelier : si les revers se caractérisaient par la citation du verset du Trône, celle-ci varia grandement, sans doute du fait du talent plus ou moins important de chaque graveur et de sa capacité à faire tenir un texte long dans un espace réduit⁷⁴⁸. Enfin, parmi les rares sources littéraires que nous possédons sur la frappe monétaire à la période seldjoukide, se trouve un texte d'Ibn al-Qalānisi qui illustre les procédures mises en place :

À la fin de cette année-là, une personne connue sous le nom d'al-Aṣma'ī se présenta auprès du *dīwān* de Šihāb et demanda l'autorisation de frapper à Damas des dinars, à condition que le demi-dinar, le quart et le huitième de dinar fussent en or, et le reste en argent et en cuivre. Il réitéra sa demande jusqu'à ce qu'on lui accorde ce qu'il demandait. Il fut décidé que son émission aurait lieu de cette manière et que la monnaie serait

⁷⁴⁶ J. Paul, « Balkh, from the Seljuqs... ». Outre le fait que la thèse de l'article est que Balḥ forma à la période seldjoukide « the urban centre of a regional state » (p. 314), Paul conclut : « Thus, even when ostensibly structured as a province within the well-ordered Great Seljuq empire, Balkh and its hinterland constituted a separate political sphere. Urban affairs, including fiscal and legal matters, were left to the city government, the *ra'īs* and the *qadi*. » (p. 330-331).

⁷⁴⁷ Muntaḡab al-Dīn, *Atabat al-Katabā*, p. 25.

⁷⁴⁸ Comparer ainsi B Bal 2 et S Bal 6.

frappée au nom de l'imām al-Rāšīd billāh, Commandeur des croyants, du grand sultan (*sulṭān al-mu'azzam*) Mas'ūd et de Šihāb al-Dīn⁷⁴⁹.

Le texte montre bien les interactions entre un particulier et une administration locale qui s'accordent sur une délégation de la frappe de dinars et de dirhams dans une proportion qui doit assurer un bénéfice au particulier. L'accord prévoit également le texte devant figurer sur la monnaie, sans que cela nécessite un accord avec le pouvoir impérial – qui ne l'aurait d'ailleurs pas validé puisque le chroniqueur damasquin fait immédiatement suivre cette histoire de l'annonce de la chute d'al-Rāšīd qui rendait le formulaire caduc.

Nous pensons néanmoins qu'il faut insister davantage sur l'idée de discussions et de consensus avec l'échelon impérial, comme le suggère le concept de système *aḡyān-amīr*. Cette nuance par rapport à la thèse de Jürgen Paul – et d'une manière générale de l'ensemble de l'historiographie insistant sur la primauté de l'échelon local pour la prise de décision en matière économique et légale – nous semble être appelée par plusieurs éléments. Tout d'abord, l'inscription du verset du Trône ne fut pas le seul fait de Balḡ mais bien d'un ensemble d'ateliers situés sur les terres les plus orientales de l'empire. La volonté d'affirmer une identité locale doit donc être pensée à l'échelle de plusieurs cités, qui par ailleurs avaient la particularité d'être situées en position frontalière.

La chronologie nous invite également à imaginer un rôle actif des autorités seldjoukides. Le recours quasi-systématique à ce verset intervint ainsi avec la prise du contrôle du Ḥurāsān par Arslān Argūn (485-490/1092-1096-97) et se perpétua par la suite. Le contexte particulier de la troisième guerre de succession, et d'une négociation entre Arslān Argūn et son neveu pour la répartition des terres et l'activité intense du prince seldjoukide pour s'assurer la fidélité des autorités locales⁷⁵⁰ nous

⁷⁴⁹ Ibn al-Qalānīsī, *Dayl ta'rīḡ Dimašq*, p. 257.

⁷⁵⁰ Voir notamment Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, X, p. 262-264.

amènent à faire l'hypothèse d'une grande implication de ce dernier dans les formulaires des monnaies. Par ailleurs la concomitance de l'évolution des formulaires semble aller dans le sens d'un programme du prince seldjoukide en pleine tourmente pour assurer sa légitimité notamment vis-à-vis des populations locales dans le contexte de la troisième guerre de succession. Par ailleurs, il nous semble peu probable que le formulaire de l'atelier de Merw n'ait pas fait l'objet d'une approbation par les autorités sultanales, *a fortiori* lorsque la ville était la capitale de Sanğar. C'est pourquoi nous proposons que ce formulaire propre aux régions les plus orientales du domaine seldjoukide releva d'une négociation et d'un accord entre les autorités locales soucieuses d'affirmer un échelon régional et les autorités seldjoukides à la recherche d'un monnayage relativement uniforme et légitimant. Cela illustre à notre sens un programme impérial décentralisé.

*

La relative diversité dans le monnayage seldjoukide n'est donc pas tant due à une dynastie incapable de développer une politique monétaire qu'à des pratiques propres aux graveurs et aux ateliers, renforcées par un cadre impérial relativement souple qui devait composer avec les élites urbaines locales. La titulature, si elle évolua au cours de la période seldjoukide, resta dans un cadre constant relativement homogène, ce qui renforce l'idée d'une monnaie impériale seldjoukide.

II. Nommer la dawla al-salġūqiyyā

Dans le *Siyar al-Mulūk*, nous pouvons lire :

Lorsque le *laqab* d'un homme du bazar ou d'un *dihqān* sera le même que celui d'un gouverneur ou d'un haut-officier, il n'y a pas de différences entre eux et le notable comme l'insignifiant sont au même rang. Supposons qu'un imām ou un savant ou un juge porte le titre de Mu'in al-Dīn et qu'un jeune turc ou un *ġulām* qui ne connaît pas la moindre chose au sujet de la loi religieuse et ne peut probablement pas même écrire ou lire, porte également le même titre de Mu'in, alors quelle est la différence de rang entre les juges et jeunes Turcs, entre sachant et ignorant ? Les deux ont le même titre et cela n'est pas juste⁷⁵¹.

Nizām al-Mulk rappelle ici la nécessité de bien nommer les gens afin que l'ordre soit maintenu en ce bas-monde, fonction essentielle du souverain⁷⁵². Si cette partie du miroir des princes seldjoukide relève d'une charge contre la manière de faire des nouveaux maîtres du pouvoir, elle rappelle le caractère sensible de la titulature censée nommer précisément non seulement la nature de la *dawla* dont le titulaire est le représentant, mais aussi son inscription dans un paysage politique et institutionnel complexe⁷⁵³.

Il est notoire que les Seldjoukides recoururent à une titulature abondante, reprenant par là même une pratique initiée par les différents pouvoirs du IV^e/X^e siècle⁷⁵⁴. Ce phénomène, outre qu'il a été relevé pour les contemporains, souvent dans une optique critique⁷⁵⁵, a par ailleurs été analysé dans ses mécanismes dès la période médiévale⁷⁵⁶.

⁷⁵¹ Nizām al-Mulk, *Siyar al-Mulūk*, p. 189.

⁷⁵² Sur l'idéologie du *Siyar al-Mulūk*, voir A. K. S. Lambton, « The Dilemma of Government in Islamic Persia... » ; M. Simidchieva, « Kingship and Legitimacy... ».

⁷⁵³ Voir aussi sur la question de l'onomastique arabe le travail de J. Sublet, *Le voile du nom...*

⁷⁵⁴ Sur l'inflation de la titulature, voir notamment C. E. Bosworth, « The Titulature of the early Ghaznavids », p. 210-211.

⁷⁵⁵ Voir les remarques d'Ibn al-Qalānisī, *Dayl ta'rīḥ Dimašq*, p. 283.

⁷⁵⁶ Voir notamment les remarques d'Ibn Ḥaldūn, *al-Muqqadima*, II, p. 613-620.

Les monnaies nous offrent cependant un autre regard sur la titulature seldjoukide et nous montrent des sultans beaucoup plus attentifs à la manière dont le monnayage nommait la nature de leur pouvoir et les inscrivait dans un ensemble politique oriental. Même si les titres furent nombreux, leur usage fut beaucoup plus rationnel et subtil que ne peuvent le montrer les sources épigraphiques et manuscrites. Nous devons donc commencer par voir quels furent les différents titres utilisés sur les monnaies et les variations par rapport aux autres sources (A), avant de chercher à comprendre la hiérarchie faite par les Seldjoukides quant à leurs différents titres (B). Mais les *alqāb* n'étaient pas les seuls éléments qui permettait de nommer la *dawla al-salġūqiyya*. L'onomastique, dans le cas d'un pouvoir turc, servait également à signaler l'origine d'un pouvoir qui s'appuyait notamment au début sur ses caractéristiques guerrières pour se légitimer (C).

A) Les titres seldjoukides sur les monnaies

1/ Panorama des principaux titres

Nous avons recensé une quarantaine de titres pour les seuls sultans, dont certains furent communs à plusieurs d'entre eux⁷⁵⁷. Nous souhaitons proposer une analyse des *alqāb* les plus importants, certains apparaissant comme étant des *unica* dont il est difficile de proposer une analyse dans le cadre seldjoukide⁷⁵⁸. Nous procédons à une analyse dans l'ordre d'importance décroissante en rassemblant les titres relevant d'une thématique similaire. Nous ne nous arrêterons pas non plus

⁷⁵⁷ Voir annexe C-3.

⁷⁵⁸ Notamment les titres *Ġamāl al-umma*, *Riqāb al-imāmī*.

sur le titre d'*amīr* que porta ʿUğrīl Beg au début de son pouvoir et qui marqua une étape de la construction de l'État seldjoukide et non un discours sur cet État.

- *Sultān*

Il s'agit – sans surprise – du seul titre porté par l'ensemble des chefs du clan durant la période seldjoukide. Le titre a déjà fait l'objet d'abondants commentaires dans la littérature scientifique⁷⁵⁹. Dérivé de la racine *S.L.T*, il désigne originellement le pouvoir coercitif⁷⁶⁰. Dans les premiers siècles de l'Islam, il désigna le pouvoir gouvernemental, puis son sens dérivait progressivement pour renvoyer dans la littérature au détenteur d'un pouvoir impersonnel. Al-Manṣūr se qualifia par exemple dans une *ḥuṭba* de *sultān Allāh*⁷⁶¹. La transformation du nom en titre fut toute aussi progressive. Les Barmécides furent les premiers à en bénéficier. Mais c'est à partir des Ghaznévides que le terme devint un titre à part entière de manière récurrente⁷⁶². Au début du V^e/XI^e siècle, on remarque également que les Bouyides usèrent du nom dans des *alqāb* comme Abū Šuġā' (402/1012 – 414/1024) qui se faisait appeler *Sultān al-dawla*. Mais cet usage du nom montre qu'il ne s'agissait pas d'un titre à part entière pour désigner des dirigeants, puisque les Bouyides ne l'utilisèrent qu'en composition. Ibn al-Ġawzī nous rapporte que le calife refusa en 423/1032 d'accorder le titre de *sultān al-mu'azzam* aux princes daylamites car cela ne pouvait que désigner un Abbasside⁷⁶³. L'usage du

⁷⁵⁹ Pour une synthèse sur le titre, voir Kramers, « Sultān », *EI*². Sur le rapport entre le titre *sultān* et le pouvoir qu'il représente, voir l'étude classique de Makdisi « Les rapports entre calife et sultan à l'époque Saljuqide » ; plus récemment, voir M. Abbès, *Islam et politique à l'âge classique*, p. 29-30.

⁷⁶⁰ Dans le Coran, le mot « sultān » désigne une autorité supportée par des preuves irréfutables et qui conduisent l'auditeur à croire (voir par exemple XIV, 12-13) ; le nom *sultān* désigne à plusieurs reprises le pouvoir qu'Iblīs a sur les Hommes (par exemple XIV, 26 ; XV, 42).

⁷⁶¹ Ṭabarī, *Tārīḥ*, III, p. 426.

⁷⁶² Il existe un débat sur l'obtention du titre auprès du calife et de manière claire, les Ghaznévides ne l'utilisèrent pas sur leur monnaie. Mais leurs historiographes, à commencer par al-'Utbī, recourent régulièrement au titre de sultan pour désigner Maḥmūd. Voir C. Bresc et R. Giunta, « Listes des titulatures des Ghaznavides et des Ghurides », p. 185-190.

⁷⁶³ Ibn al-Ġawzī, *Muntaẓam*, vol. XV, p. 225-226.

terme était donc largement mouvant lorsque les Seldjoukides s'en emparèrent pour en faire un titre⁷⁶⁴.

L'appropriation du titre par les Seldjoukides est difficile à dater du fait d'éléments contradictoires au sein d'une même source et entre les différentes sources. Ibn al-Aṭīr affirme que ʿUğrīl Beg fit prononcer le titre de *sulṭān al-muʿaẓẓam* dans la *ḥuṭba* en Šaʿban 432/avril-mai 1040⁷⁶⁵. Mais le chroniqueur n'utilise lui-même le terme pour désigner ʿUğrīl Beg qu'à partir du récit de l'année 436/1044-45⁷⁶⁶. Ces deux dates sont par ailleurs divergentes par rapport aux autres sources. Rāwandī date l'obtention du titre beaucoup plus tard, en 447/1058⁷⁶⁷. Ibn al-Ġawzī pour sa part n'appelle ʿUğrīl Beg sultan qu'à partir du récit de l'année 448/1056-57⁷⁶⁸. Les monnaies nous amènent quant à elles sur d'autres dates. En effet, alors qu'Iṣfahān fit battre monnaie au nom du « *sulṭān al-muʿaẓẓam ʿUğrīl Bak* » dès 435/1043-44⁷⁶⁹, l'évolution date clairement de l'année 438/1046-47 si l'on regarde l'atelier de Nišāpūr⁷⁷⁰ ou l'atelier de Rayy⁷⁷¹.

On peut avec une certaine certitude éliminer les bornes extrêmes des chroniques. La date de 432/1040 d'Ibn al-Aṭīr est en claire contradiction avec les monnaies et semble extrêmement prématurée, y compris pour le chroniqueur qui n'y recourut réellement que plus tard. Par ailleurs, le texte peut se comprendre comme la volonté de doter ʿUğrīl Beg des attributs du pouvoir

⁷⁶⁴ Il est à noter que pour le *Sīyar al-Mulūk* (p. 61), le terme sultan devient un titre à partir de Maḥmūd de Ghazna, ce qui montre une certaine fluidité quant à l'histoire du terme au V^e/XI^e siècle.

⁷⁶⁵ Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, IX, p. 481.

⁷⁶⁶ *Ibid*, IX, p. 526.

⁷⁶⁷ Rāwandī, *Rāḥat al-šudūr*, p. 105.

⁷⁶⁸ Ibn al-Ġawzī, *Muntaẓam*, XVI, p. 4.

⁷⁶⁹ TB Iṣf 1 ; il est à noter qu'une monnaie d'Hamadān (TB Ham 1) reprend la même titulature. Mais cette monnaie pose problème du fait d'une prise de la ville postérieure à 435 d'après les chroniques. Devant l'incertitude, nous préférons laisser de côté cet exemplaire.

⁷⁷⁰ TB Niš 19 alors que TB Niš 18, de la même année, inscrit encore le titre émiral. Le nombre important de monnaie et l'absence de trou dans la documentation de l'atelier rendant la datation assez certaine.

⁷⁷¹ TB Ray 4.

équivalents aux Ghaznévides qu'il venait de vaincre dans le texte d'Ibn al-Aṭīr⁷⁷². À l'opposé, la fin de la décennie 440/1048-49 est davantage liée à une réticence personnelle d'Ibn al-Ġawzī qui épousait peut-être sur ce sujet les positions califales que nous verrons plus loin⁷⁷³. Il était d'ailleurs en la matière plus royaliste que le roi puisque dès 447/1055-56, l'atelier de Madīnat al-Salam émit des monnaies avec le titre sultanal⁷⁷⁴. Les hésitations doivent donc porter sur un temps compris entre 435/1043-44 et 438/1046-47. Nous penchons pour la seconde date pour deux raisons. Tout d'abord l'atelier de Nišāpūr offre une production nous permettant une datation précise, par ailleurs sous le contrôle et l'attention directe du pouvoir seldjoukide. Le changement de titulature en cours d'année nous invite à faire l'hypothèse d'une évolution brutale de la titulature de ʿUğrīl Beg avec l'accord du calife ou non. À l'inverse l'atelier d'Iṣfahān est encore sous le contrôle des Kakouyides qui peuvent avoir donné ce titre – sans doute abstrait si l'on suit les pratiques du Ġībāl d'alors – dans une démarche de flagornerie envers la nouvelle puissance régionale, alors que les Kakouyides cherchaient avant tout à se maintenir par la soumission.

Kramers dans son article de l'*EI*² note que :

Tughrīl Beg est aussi le premier souverain musulman dont les monnaies portent l'épithète, ou plutôt le titre, de *Sulṭān* et cela immédiatement dans la combinaison al-Sulṭān al-Mu'azzam (Stanley Lane Poole, *Catalogue of Oriental Coins*, III, 28). Cette circonstance rend très vraisemblable le fait que les Saldjūkides sont les premiers pour qui *Sulṭān* était devenu un véritable titre souverain ; il fallut la spécification par *al-Mu'azzam* pour faire sortir le mot définitivement de sa fonction d'appellatif plus ou moins impersonnel⁷⁷⁵.

⁷⁷² Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, IX, p. 481 avec la victoire de Dandanaqan à la page précédente. On retrouve le même schéma narratif chez Bar Hebraeus, *Chronography*, p. 200-2002.

⁷⁷³ Voir *infra*, p. 269-271.

⁷⁷⁴ TB Bağ 2.

⁷⁷⁵ Kramers, « Sulṭān », *EI*².

Pour Kramers, l'inscription du titre sur les monnaies par Ṭuġrīl Beg marqua un tournant dans le statut de l'expression et la transforma en un des titres les plus hauts de l'islam. Plusieurs éléments nous invitent cependant à plus de précaution, surtout pour le V^e/XI^e siècle⁷⁷⁶.

Le premier élément à remarquer est que le titre de sultan, s'il était très souvent porté sur les monnaies, ce qui montre que les Seldjoukides se l'étaient parfaitement approprié, ne se retrouve que sur les trois quarts des émissions en moyenne (entre 70 % et 80 % selon les sultans, voir annexe C-3). Nous verrons que l'atelier de Baġdād est la principale cause de variation dans l'utilisation de ce titre qui était plus revendiqué par les Seldjoukides qu'il n'était reconnu par l'autorité califale, sans doute attachée à une ancienne utilisation du titre ou d'une manière générale appréciant peu de fixer un titre qui contestait sa suprématie⁷⁷⁷.

Le deuxième élément qui doit attirer notre attention est la variabilité de la qualification. Tout au long de la période seldjoukide, les sultans sont soit *mu'azzam* ou *'azam* sans que nous puissions déceler une réelle signification dans cette variation. Sous Ṭuġrīl Beg et Alp Arslān, seul l'adjectif *mu'azzam* est utilisé. Sous Malikšāh, le titre *'azam* est recensé pour neuf émissions (soit 3,5 % de l'ensemble des émissions), bien loin des 179 mentions de *mu'azzam* (66,5 % des émissions). Les sultanats de Maġmūd I^{er} et Tutuš ont produit trop peu de monnaies pour que l'étude soit significative, si ce n'est qu'ils montrent bien que l'adjectif *mu'azzam* resta la norme. À partir du VI^e/XII^e siècle, la variation entre les deux titres permet de distinguer le sultan-chef de famille et le sultan-chef de clan, comme nous le verrons par la suite.

⁷⁷⁶ La transformation de l'expression en titre du détenteur du pouvoir suprême hors calife nous semble parfaitement assurée pour le VI^e/XII^e siècle. Les émissions baġdādiennes sur lesquelles nous reviendrons plus bas nous semblent être allées à l'époque à contre-sens de l'évolution, dans une dernière tentative califale de s'affirmer dans l'Orient abbasside.

⁷⁷⁷ Voir *infra*, p. 269-271.

Nous devons par ailleurs, nous arrêter aux émissions de Malikšāh qui eut le règne où le titre sultanal a été le plus varié. En effet, si le terme de *sulṭān al-mu‘azzam* est largement majoritaire, on trouve également les mentions de *sulṭān zahīr* (4 mentions soit 1,5 %) et de *Sulṭān Dīn Allāh* (14 mentions, soit 4 % des émissions, à savoir plus que l'expression *sulṭān al-‘azzam*). Il est intéressant de noter que ce titre ne se retrouve que sur des monnaies orientales (Balḥ, Herat et Merw al-Rūd), souvent liées au gouvernorat de Tekeš ; nous reviendrons par la suite sur cette particularité qui témoigne avant tout des revendications de Tekeš vis-à-vis de son frère⁷⁷⁸. Il nous semble donc préférable de voir dans l'institutionnalisation du titre sultanal l'effet d'une pratique continue tout au long du V^e/XI^e siècle malgré les réticences califales ou de certains membres du clan. Elle fut également renforcée par l'utilisation du titre sur l'ensemble des monnayages seldjoukides et sur un espace bien plus grand que celui des pouvoirs qui avaient tenté avant eux de relever leur fonction émirale au sein de la hiérarchie abbasside.

- *Šāhanšāh*

L'antique titre persan⁷⁷⁹ fut le titre le plus porté et sur la plus longue durée après celui de *sulṭān*. Son usage n'en suivit pas moins une histoire différente. Tombé en désuétude après la fin de l'empire sassanide, les Bouyides le remirent en avant. Le sens de ce retour du titre impérial persan sous les Daylamites et la question de savoir à quoi renvoyait ce titre a été l'objet d'un débat historiographique dans les années 1970 et 1980. En effet, W. Madelung a soutenu, en 1969, que les luttes de pouvoir au sein de la famille bouyide avaient entraîné une utilisation croissante du titre de *šāhanšāh*, qui était, par la même occasion, dévalué. Ce titre, qui symbolisait la domination d'un

⁷⁷⁸ Voir *infra*, p. 307-309.

⁷⁷⁹ Voir F. C. de Blois, « *Shāhanshāh* », *EI*².

prince sur le reste du clan à l'époque de 'Aḏud al-Dawla (324/936 – 372/983), ne servait alors plus qu'à désigner un prince parmi tant d'autres. Il montre aussi comment ce titre persan aux connotations hérétiques pour les milieux arabes avait fini par être accepté par les savants baġdādiens en 429/1038⁷⁸⁰. H. Busse, dans son étude sur l'utilisation du titre par 'Aḏud al-Dawla, y voit une claire volonté des Bouyides de s'inscrire dans une tradition sassanide que les Daylamites auraient cherché à faire revivre⁷⁸¹. C'est notamment contre cette interprétation que L. Richter-Bernburg a réouvert la question en 1980 en s'appuyant avant tout sur les monnaies. Il considère que si 'Aḏud al-Dawla joua avec une symbolique sassanide, il ne reprit que des éléments qui avaient été islamisés. Le titre de *šāhanšāh* viserait surtout à affirmer l'autorité du prince sur l'ensemble de la région dans les cadres islamiques⁷⁸².

Nous avons dans un travail antérieur insisté sur la possibilité d'une multiplicité de sens de ce titre à la période seldjoukide, *a fortiori* si nous retenons une logique diachronique⁷⁸³. Le recours à l'expression a pu être à l'origine l'appropriation d'une terminologie bouyide au moment où il s'agissait de les combattre. Dans le même temps il pouvait s'agir d'affirmer une autorité sur les princes du clan. Cette hypothèse est renforcée par le recours à l'équivalent arabe « *malik al-mulūk* » dans les monnayages du Kirmān pour désigner Čaġrī Beg⁷⁸⁴ qui renvoyait à la volonté de donner un titre évoquant la supériorité sur des princes, peu importe la langue ou la référence culturelle ancienne. Ces sens originels ont pu se transformer en des références à la culture persane au gré des acculturations au sein du clan⁷⁸⁵. Dans tous les cas, l'adjonction régulière d'un adjectif arabe (*al-aġall*

⁷⁸⁰ W. Madelung, « The Assumption of the Title Shāhanšāh... ».

⁷⁸¹ H. Busse, « The Revival of Persian Kingship... ».

⁷⁸² L. Richter-Bernburg, « Amīr-Malik-Shāhānšāh... ».

⁷⁸³ J.-D. Richaud, « Quelques remarques sur la titulature seldjoukide », p. 253-254.

⁷⁸⁴ TB Bam 1 ; TB Bar 2, 6, 8, 10 ; TB Ġīr 1-3, 5 ; TB AI 14.

⁷⁸⁵ J.-D. Richaud, « Quelques remarques sur la titulature seldjoukide... », p. 251-254.

ou *al-‘aẓam*) réduit la force du renvoi à une culture persane multiséculaire et montre la parfaite intégration du titre dans les régions arabophones de l’Orient abbasside.

Si le titre est présent sur les monnayages de l’ensemble des sultans (Maḥmūd I^{er} et Tutuš exceptés en raison du petit nombre d’émissions), nous pouvons constater la décroissance de son importance au cours de la période seldjoukide. Si l’on cumule les mentions *šāhanšāh* et *šāhanšāh al-ağall* (sous ʤuğrīl Beg) ou *šāhanšāh al-‘aẓam* (sous tous les autres sultans), on constate ainsi qu’elles étaient sur 69,5 % des émissions de ʤuğrīl Beg, 60,7 % des émissions d’Alp Arslān, 48,5 % sous Malikšāh, et aux alentours de 5 % pour les sultans suivants. Cette évolution, du statut d’équivalent à celui de sultan à un titre secondaire, peut s’expliquer de différentes manières dont aucune n’est exclusive. Tout d’abord, on peut mettre en avant la multiplication des titres qui impliquait de rationaliser la titulature sur les monnaies et la disparition des titres les moins importants – ce qu’était devenu *šāhanšāh* au moment où le titre sultanal s’était imposé. Par ailleurs la division du pouvoir entre les différentes familles du clan a pu rendre particulièrement peu adéquat un titre qui supposait la suprématie d’un chef sur l’ensemble du clan ; on peut ainsi mettre en relation la relative dévalorisation du titre de sultan attribué à plusieurs chefs de famille seldjoukide et la quasi-disparition du titre de *šāhanšāh*.

Mais ces explications ne rendent pas compte de la diminution de l’importance du titre dès Malikšāh, qui était pourtant le souverain dont on aurait pu attendre qu’il utilisât le plus ce titre en raison de sa persanisation et de son important pouvoir⁷⁸⁶. Nous pouvons y voir un affaiblissement du titre en raison de l’affermissement du pouvoir seldjoukide. ʤuğrīl Beg usa beaucoup de ce titre pour affirmer un pouvoir qui s’élevait et pour contester la suprématie à ceux qui l’avaient porté avant lui, à savoir les Bouyides. La relégation de la menace bouyide au passé rendait le titre de *šāhanšāh*

⁷⁸⁶ Sur la persanisation de Malikšāh, voir al-Bundarī, *Zubdat al-nuṣra*, p. 59.

beaucoup moins fort dans un clan resté sensible avant tout à la titulature arabe comme étant la plus légitime. Cette diminution nous amène à relativiser l'idée de Seldjoukides attachés à la monarchie persano-islamique comme mode d'affirmation du pouvoir⁷⁸⁷, qui se légitimait avant tout par des titres arabes, comme le montre d'ailleurs l'utilisation d'adjectifs arabes quand il s'agissait de qualifier le *šāhanšāh*.

- *Malik al-Islām / Malik al-Islām wa-l-Muslimīn*

Ces deux titres furent populaires de manière circonscrite dans l'histoire seldjoukide. Tuğril Beg n'y recourut jamais ; si Alp Arslān en fait un de ses *alqāb* parmi les plus récurrents (présents sur 93 émissions soit 60 %), Malikšāh n'y recourut pas plus sur ses monnaies que sur les inscriptions. Le titre revint réellement à partir de Barkyārūq dans le monnayage duquel on le retrouve à 22 reprises, soit 15,6 % de ses émissions (16 fois *Malik al-Islām* et 6 fois *Malik al-Islām wa-l-Muslimīn*). Muḥammad Tapar y recourut de manière beaucoup plus exceptionnelle (2 reprises seulement⁷⁸⁸), sans doute pour se distinguer de son frère mais aussi parce que le titre faisait double emploi avec son *laqab* principal (*Ġiyāt al-Islām wa-l-Muslimīn*). Le titre n'est attesté pour Saṅğar que dans les chroniques⁷⁸⁹. L'absence de ce titre sur les monnaies peut s'expliquer par un attachement moindre au titre mais aussi par la difficulté d'inscrire plusieurs titres sur des monnaies surchargées. Si les contraintes pratiques ont pu jouer, on doit cependant remarquer que sur une inscription de Saṅğar, pourtant fort prolixes en titres, on ne retrouve pas le titre *Malik al-Islām*⁷⁹⁰. Il n'est pas inintéressant

⁷⁸⁷ Cette idée est récurrente dans la littérature, voir notamment A. C. S. Peacock, *The Great Seljuk Empire*, p. 134-142.

⁷⁸⁸ MT Ğur 1, MT AI 18.

⁷⁸⁹ Voir ainsi al-Ḥusaynī, *Aḥbār al-dawla al-salġūqīyya*, p. 85.

⁷⁹⁰ A. Godard, « Khorāsān - Robāṭ Sharaf », p. 13 (TEI n°34491).

de voir que le titre était pareillement en usage chez les Ghaznévides plutôt dans la deuxième moitié du V^e/XI^e siècle et plus exceptionnellement dans la première moitié du VI^e/XII^e siècle⁷⁹¹.

- *Rukn al-Dīn / Rukn al-Islām / Mu'izz al-Dīn / Mu'izz al-Islām*

Ces titres sont parmi les plus fréquents sur les monnaies, notamment du V^e/XI^e siècle puisqu'on retrouve notamment dans cette catégorie les *alqāb* principaux de Ṭuġril Beg (*Rukn al-Dīn*) et Malikšāh (*Mu'izz al-Dīn*). On retrouve ainsi *Rukn al-Dīn* sur un peu plus de la moitié des monnaies de Ṭuġril Beg (86 occurrences). Le titre voisin de *Rukn al-Islām*, sans doute pendant du *Malik al-Islām* d'Alp Arslān, faisait également partie de la titulature principale de Malikšāh comme le montre la récurrence du terme sur ses monnaies (103 attestations, soit sur 38,3 % des émissions) et sur certaines inscriptions⁷⁹². Quant à un des principaux *alqāb* de Malikšāh, *Mu'izz al-Dīn*, il est présent sur 40 émissions (14,9 %), complété par sa forme longue de *Mu'izz al-Dunyā wa-l-Dīn*, comme nous le verrons par la suite.

Ces *alqāb* furent assez fréquents dans l'histoire de l'Orient islamique et avaient été largement portés avant les Seldjoukides. Il s'agissait clairement, pour les Abbassides qui donnaient le titre et pour les Seldjoukides qui le promouvaient, d'une manière de s'insérer dans le système de dénomination des souverains traditionnels des terres abbassides. On doit cependant s'arrêter à un phénomène important à constater pour le V^e/XI^e siècle et qui disparut au VI^e/XII^e siècle : le *laqab* arabe est proportionnellement moins mis en valeur que d'autres titres comme *šāhanšāh*, et quand ils sont concomitants, ils leur sont subordonnés comme nous le verrons par la suite⁷⁹³. Le caractère

⁷⁹¹ C. Bresc et R. Giunta, « Liste de la titulature des Ghaznavides et des Ghurides... », p. 198.

⁷⁹² *RCEA*, VII, n°2783 (TEI n°6696). On notera que sur le mur de Diyār Bakr, où la titulature est longue, le *laqab Rukn al-Islām* est absent, voir *RCEA*, VII, n° 2792 (TEI n° 6705).

⁷⁹³ Voir *infra*, p 252-255.

très générique de ces expressions n'était visiblement pas gage d'une autorité qui satisfassent les Seldjoukides.

- *Rukn al-Dīn wa-l-Dunyā / Mu'izz al-Dīn wa-l-Dunyā / Nāṣir al-Dunyā wa-l-Dīn / Ġiyāt al-Dunyā wa-l-Dīn.*

D'un point de vue sémantique, cette catégorie de titres est radicalement différente de la précédente. En effet, alors que les titres en « *al-dīn* » renvoyait au seul domaine de la religion, les titres en « *al-dīn wa-l-dunyā* » désignaient la totalité du monde de l'ici-bas et de l'au-delà. Alors que la première catégorie indiquait un domaine, en l'occurrence religieux, la seconde renvoyait à une totalité qui dépassait les frontières humaines et inscrivait le souverain dans une dialectique traditionnelle du souverain qui devait rendre des comptes à Dieu quant à son gouvernement⁷⁹⁴.

Pourtant, les monnaies donnent de fait l'impression de l'utilisation d'une catégorie comme la variante de l'autre et inversement. Ainsi pour Barkyārūq, dont le *laqab* principal était *Rukn al-Dīn wa-l-Dunyā*, on constate qu'à onze reprises, seul le complément « *al-dīn* »⁷⁹⁵ est noté (contre 74 occurrences de l'expression complète), sans doute pour des raisons d'espace sur la pièce et le caractère interchangeable des deux titres pour le graveur ou le maître de l'atelier. De la même manière, on trouve autant *Mu'izz al-Dīn* que *Mu'izz al-Dīn wa-l-Dunyā* sur les monnaies quand les inscriptions donnaient le privilège à la seconde expression. La titulature de Muḥammad Tapar semble avoir été soumise aux mêmes principes avec son *laqab* *Ġiyāt al-Dunyā wa-l-Dīn* abrégé à 22 reprises en *Ġiyāt al-Dīn* et 2 reprises en *Ġiyāt al-Dunyā*. Nous retrouvons le même phénomène pour Saṅṅar où l'expression *Mu'izz al-Dīn* semblait être le diminutif de *Mu'izz al-Dīn wa-l-Dunyā*.

⁷⁹⁴ Voir par exemple le premier chapitre du *Siyar al-Mulūk* ; sur la conception du souverain devant rendre compte de sa souveraineté à Dieu, voir A. K. S. Lambton, « Internal Structure of Saljuqid Empire », p. 205-211.

⁷⁹⁵ B Sari 1 ; B Niš 2-4, 6, 10 ; B Qum 1 ; B Ray 2 ; B AI 1, 5, 16.

Doit-on conclure à une dévalorisation de cette forme de titulature du fait que « *al-dunyā wa-l-dīn* » et « *al-dīn* » semblent interchangeables ? Nikita Elisséeff dans son étude classique sur la titulature de Nūr al-Dīn répondit par la négative en faisant remarquer que les formes complètes étaient les propres des sultans dans les inscriptions monumentales. Seul Saladin eut le droit de porter un titre avec la forme complète, Nūr al-Dīn ayant dû se contenter d'un titre sous la forme abrégée. L'exception de Saladin est pour Elisséef une concession califienne qui lui refusait le titre sultanal⁷⁹⁶. On constate par ailleurs sur les monnaies que les émirs ou les princes ne portèrent effectivement jamais de titres sous la forme étendue. D'ailleurs, le fait que la forme longue soit privilégiée au VI^e/XII^e siècle quand cela était possible montre l'importance attachée à ce titre et sans doute la sensibilité au fait qu'il s'agissait d'une prérogative sultanales. Il nous semble préférable de voir dans le titre complet non pas la variante indifférente de la forme simple, mais au contraire, la forme simple comme une manière d'inscrire un titre quand un manque de place ne le permettait pas.

- *ʿAdud al-Dawla / Ġalāl al-Dawla / Sayf al-Dawla / Tāġ al-Dawla / Muʿizz al-Dawla*

Les titres en « *al-dawla* » sont particulièrement intéressants en ce qu'ils ont une longue histoire dans l'Orient abbasside et ont été largement commentés par les historiens médiévaux ou modernes⁷⁹⁷. Bien que traduit régulièrement par « État », le terme *al-dawla* désignait le règne d'une dynastie fortement marquée dans le temps. À la période qui nous intéresse, le terme « *al-dawla* » renvoyait à « *al-dawla al-ʿabbāsiyya* ». Le *Siyar al-Mulūk* affirme que les titres en « *al-dawla* » servait

⁷⁹⁶ N. Elisséeff, « La titulature de Nūr ad-Dīn », p. 177.

⁷⁹⁷ Voir ainsi Ibn Ḥaldūn, *al-Muqqadima*, II, p. 613-620 et Niẓām al-Mulūk, *Siyar al-Mulūk*, p. 198 ; sur les études modernes, voir F. Rosenthal, « Dawla », *IE*².

honorer des militaires⁷⁹⁸. De fait, l'histoire de cet élément de titulature est plus complexe. Il fut d'abord attribué au vizir al-Qāsim b. 'Ubayd Allāh ibn Wahb à la fin du III^e/début du X^e siècle dans la composition *Walī al-Dawla*⁷⁹⁹. C'est néanmoins dans le contexte de la dispersion du pouvoir au sein des multiples dynasties orientales que les titres en *al-dawla* connurent un important développement, tant chez les Bouyides que les Hamdanides. Les Ghaznévides leur emboîtèrent le pas soit dans un contexte de rivalités pour les terres ġibāliennes soit à la suite d'une pratique qui s'était aussi développée à la cour samanide⁸⁰⁰. De fait, les Seldjoukides entraînèrent une évolution de la pratique puisque Tuğril Beg ne fut gratifié d'aucun titre en *al-dawla*, sans doute pour mieux se distinguer de ses concurrents lui préférant un titre renvoyant à la religion. La présence des titres en *al-dīn* est cependant bien attestée pour les Ghaznévides, ce qui montrait une évolution de la position califale sur la question, bien que timide⁸⁰¹. Ce rejet des termes en *al-dawla* par les Seldjoukides pourrait être cependant vu comme d'une très courte durée puisqu'Alp Arslān obtint le *laqab* de 'Aḏud al-Dawla et en fit son *laqab* principal. Le numéraire tend néanmoins à relativiser une telle chronologie puisque ce titre n'est présent que sur 25 % des émissions du fils de Čağrī Beg, le titre de *Malik al-Islām* étant largement préféré (présent sur 60 % des émissions). Même si le *laqab* avait été attribué par le calife, il est manifeste qu'il n'était pas revendiqué en premier par le sultan, sans doute pour les mêmes raisons que son oncle. On retrouve le même phénomène pour Malikšāh dont un des principaux *laqab* était *Ġalāl al-dawla*, mais qui ne figure que sur 17 % de ses monnaies alors que le titre *Rukn al-Islām* était présent sur 38 % de son monnayage. La même réticence à utiliser ce *laqab* sur les monnaies se retrouve chez Tutuš, pourtant connu dans les chroniques essentiellement par le

⁷⁹⁸ Nizām al-Mulk, *Ibid*, p. 198.

⁷⁹⁹ F. Rosenthal, « Dawla », *Et*².

⁸⁰⁰ C. E. Bosworth dans son étude sur la titulature ghaznévide retient cette deuxième option, voir « Titulature of the Early Ghaznavids », p. 214-215.

⁸⁰¹ C. Bresc et R. Giunta, « Liste de la titulature des Ghaznavides et des Ghurides... », p. 184, 196, 200-202.

nom *Tāğ al-Dawla*⁸⁰². Enfin, seul 12 % des monnayages de Barkyārūq portèrent ce titre. Au VI^e/XII^e siècle, on retrouve la même réticence à utiliser ce formulaire. Dans le cas de Saṅğar, qui eut comme *laqab* *‘Aḏud al-Dawla*, on ne trouve que 13 occurrences de ce terme, dont 9 sont émises dans les terres vassales ghaznévides et n’ont donc pas fait l’objet d’un contrôle direct du sultan.

On constate donc une réelle réticence des Seldjoukides à user de ce titre en *al-dawla* quand il s’agissait d’opérer une sélection fine des titres en raison du manque de place sur le support. Celle-ci n’est pas étonnante au regard du passé du titre, qui dénotait une soumission aux Abbassides à un moment où ils cherchaient à établir leur propre *dawla*. Par ailleurs, la frilosité sultanale pouvait s’expliquer aussi par l’importance du titre dans les rangs émiraux et les fonctions subalternes. La revendication des premières places parmi les souverains impliquait de ne pas mettre en avant un titre conféré aux serviteurs. Il est assez symptomatique que la titulature de Nūr al-Dīn sur les inscriptions ait également rechigné à user d’un titre qui ne valorisait plus son titulaire⁸⁰³.

- *Malik al-mağrib wa-l-mašriq / Malik al-‘arab wa-l-‘ağam*

Ces titres sont particulièrement rares et, sur les monnaies, relevèrent avant tout des règnes de deux premiers sultans et plus exceptionnellement celui de Saṅğar. Il est à noter que ces titres furent néanmoins plus populaires dans l’épigraphie où ils sont bien mieux attestés⁸⁰⁴. Ils n’en sont

⁸⁰² Voir ainsi Ibn al-Qalānīsī, *Dayl ta’riḥ Dimašq* qui mentionne 3 fois le nom de Tutuš (p. 112, 119, 122) contre 62 fois son *laqab*.

⁸⁰³ N. Elisséeff, « La titulature de Nūr ad-Dīn... », p. 182-183. Nous faisons ici une analyse différente de N. Elisséeff qui constate que les titres en *al-dawla* ne se retrouvent que sur 3 inscriptions sur 29 mais n’en déduit pas une dévalorisation du titre. Il préfère interpréter le *laqab Qasīm al-dawla* comme une marque de souveraineté et de pleine association au pouvoir califal sur l’espace syrien. Il nous semble que, si cela avait été le cas et non pas la survivance d’une pratique à laquelle les Zenguides ne prêtaient plus d’attention, le titre se serait retrouvé beaucoup plus souvent dans le protocole du prince.

⁸⁰⁴ Voir par exemple *RCEA*, VII, n°2775 (TEI n°6687) ; *RCEA*, VIII, n°2974, (TEI n°7650) ; A. Godard, « Khorāsān - Robāt Sharaf » (TEI n° 34491).

pas moins particulièrement intéressants parce qu'ils sont dotés d'une histoire riche. Les deux titres renvoient à la désignation d'une totalité, qu'elle soit géographique ou ethnique.

L'expression *Malik al-mağrib wa-l-mašriq* fut attribuée en grande pompe à ʿUğur Beg le 25 Du-l-Qa'da 449/24 janvier 1058 à l'occasion de la seconde entrée dans Bağdād faisant suite à la révolte d'al-Basāsīn⁸⁰⁵. L'attribution du titre fut accompagnée de l'octroi des *regalia* signifiant une souveraineté universelle⁸⁰⁶. Le titre est attesté par les monnaies pour les deux premiers sultans, à de rares occasions. Par l'épigraphie, il est aussi connu pour Malikšāh⁸⁰⁷ et se retrouva dans la titulature des Seldjoukides de Rūm⁸⁰⁸.

L'expression *Malik al-ʿarab wa-l-ʿağam* n'est pas attestée pour ʿUğur Beg, que ce soit sur les monnaies, l'épigraphie ou les chroniques. Elle l'est par contre pour Alp Arslān sur les monnaies et Malikšāh sur les inscriptions. Elle est par ailleurs récurrente dans l'épigraphie pour les sultans qui suivent⁸⁰⁹. Le couple *ʿarab/ʿağam* remonte aux premiers temps de l'islam et notamment aux premiers chroniqueurs⁸¹⁰. La distinction *ʿarab/ʿağam* a notamment servi aux premiers siècles de l'Hégire à distinguer dans les discours un « eux » persan conquis et un « nous » arabe (conquérant). Ce couple de termes ressurgit ensuite à la cour ghaznévide dans l'épigraphie et l'éloge, même si le titre *Malik al-ʿarab wa-l-ʿağam* ne figure pas dans la titulature ghaznévide⁸¹¹. On peut noter qu'à ce

⁸⁰⁵ La cérémonie est bien connue par les chroniques qui l'ont longuement relatée. Voir al-Bundarī, *Zubdat al-nuṣra*, p. 14, Šibṭ ibn al-Ġawzī, *Mir'āt*, p. 25-26, 137.

⁸⁰⁶ Voir à ce sujet A.C.S. Peacock, *The Great Seljuk Empire*, p. 137.

⁸⁰⁷ S. Blair, *The monumental inscriptions from early Islamic Iran...*, p. 160, n° 61 (TEI n°6687).

⁸⁰⁸ Sur la symbolique de la prétention universelle et la postérité en Anatolie, voir D. Korobeinikov, « 'The King of the East and the West'... ».

⁸⁰⁹ Voir *RCEA*, VIII, n° 29605 (TEI n°7638) pour Muḥammad Tapar ; *RCEA*, VIII, n° 3007 (TEI n°7685) pour Maḥmūd II ; A. Godard, « Khorāsān - Robāṭ Sharaf », p. 13 (TEI n°3491) pour Saṅğar.

⁸¹⁰ Voir F. Gabrieli, « 'Adjam », *EI*².

⁸¹¹ Pour son attestation épigraphique dans les palais ghaznévides, voir Allegranzi *Aux sources de la poésie persane*, vol. I, p. 129-130. Pour les exemples poétiques, voir Farruḥī, *Dīvān*, p. 141. D'une manière générale, voir C. Bresc et R. Giunta, « Liste de la titulature des Ghaznavides et des Ghurides... », p. 205-216.

moment-là, dans un contexte persanophone, l'opposition retourne les rôles puisqu'il s'agit avant de désigner un « eux » arabophone soumis et un « nous » persanophone conquérant.

Les Seldjoukides reprirent donc un titre avec une longue histoire, mais en se l'appropriant, ils en modifièrent le sens. Tout d'abord, il est à noter que les Seldjoukides n'appartenaient à aucun des deux groupes puisque le terme *ʿağam* était devenu synonyme de persan ; dans le contexte seldjoukide le titre pourrait bien avoir renvoyé à la supériorité de la souveraineté turque par rapport aux Arabes et aux Persans. Par ailleurs, en reprenant cette appellation à leur compte, ils réimportaient dans l'espace irako-syrien un titre disparu depuis longtemps. Ce transfert et ce travail sur la titulature doivent par ailleurs être rapprochés d'un discours dont on voit les prémisses chez Ibn Ḥassūl. En effet, dans le *Tafḍīl al-atrāk* on retrouve cette expression pour exprimer la totalité du monde islamique :

À cela il faut ajouter la parole de celui sur qui soit la paix [le Prophète] : « Moi, j'ai été envoyé [comme prophète] chez les noirs et les rouges », c'est-à-dire les Arabes et les non-Arabes (*al-ʿarab wa-l-ʿağam*), et il commanda : « Combattez toutes les nations jusqu'à ce que la parole de l'islam l'emporte et [alors les Turcs] entreront dans la communauté des croyants »⁸¹².

Mais l'intérêt de ce titre se voit aussi dans sa réception. En effet, nous constatons que ce titre ne se retrouve sur les monnaies d'Alp Arslān que dans un contexte très particulier. Les 6 émissions connues avec ce titre relèvent de l'espace irakien, avec 5 émissions bağdādiennes et une émission de Wāsiṭ⁸¹³, donc dans un contexte où, comme nous l'avons vu, il y avait une réticence à utiliser le terme de sultan (d'ailleurs sur les 5 émissions de Madīnat al-salām, une seule portait également le titre sultanal⁸¹⁴). Le titre était donc non seulement un élément bien connu du prince ḥurāsānien qu'était Alp Arslān, mais il était également beaucoup plus acceptable dans l'espace irako-syrien et

⁸¹² Ibn Ḥassūl, *Tafḍīl al-atrāk*, p. 42.

⁸¹³ AA Bağ 1, 2, 8, 13, 17 ; AA Wās 1.

⁸¹⁴ AA Bağ 17.

dans l'entourage califal où il renvoyait à un passé prestigieux et où il était un titre plus acceptable que celui de sultan en cours de cristallisation.

Les deux titres tendirent à disparaître des monnaies après la troisième guerre de succession pour plusieurs raisons⁸¹⁵. Tout d'abord la division du territoire en apanage rendit ces titres peu en adéquation avec la réalité d'un pouvoir qui tendait à se concentrer sur des ensembles limités et à distinguer un *malik al-mašriq* et un *malik al-mağrib*⁸¹⁶. À ce titre, l'évolution du titre dans la titulature de Sanğar qui nous est transmise par l'épigraphie est révélatrice. En effet, dans un *ribāt*, Sanğar se fait appeler « *sayyid mulūk al-‘arab wa-l-‘ağam*⁸¹⁷ », épousant par là-même l'évolution de l'empire vers un modèle plus confédéral. L'arrivée des Croisades et la fin de l'expansion vers l'Ouest rendait également le couple *mağrib/mašriq* moins en phase avec les réalités politiques du moment. Surtout, la montée en puissance de la contre-croisade, la perte de sens de ces titres, du reste marginaux, dans la titulature peuvent aussi expliquer leur remplacement par des formules plus génériques et liées à l'Islam d'une manière générale.

- Les titres en rapports avec le calife : *Zahīr al-imām / Mu‘īn ḥalīfat Allāh*

Cette catégorie de titres en lien avec le calife, bien attestée dans l'épigraphie et les sources littéraires⁸¹⁸, est particulièrement rare sur les monnaies. Le premier titre est attesté par 4 occurrences sur le monnayage d'Alp Arslān⁸¹⁹, quand le second se retrouve à quatre reprises sur le numéraire de

⁸¹⁵ On ne connaît que deux occurrences du couple *‘arab/‘ağam* sous la forme *Mawla al-‘arab wa-l-‘ağam* dans des émissions de prestige, mal conservées du reste (voir S Bal 6 et S AI Or 4).

⁸¹⁶ Encore ce titre était peu en adéquation avec la réalité puisque les sultans en charge du domaine occidental régnaient sur peu de territoires relevant du *Mağrib* au sens de la géographie médiévale.

⁸¹⁷ A. Godard, « Khorāsān – Robāt Sharaf », p. 13 (TEI n°3491).

⁸¹⁸ Voir par exemple *RCEA*, VIII, n°2974 (TEI n°7650), *RCEA*, VIII, n°2973 (TEI n°7649).

⁸¹⁹ AA Bal 1-2, 5 ; AA AI 19.

Malikšāh⁸²⁰ et deux fois sur celui de Saṅğar⁸²¹. Là encore, contrairement à la titulature connue par les autres sources, les Seldjoukides rechignèrent à mettre en avant cet aspect de leur *dawla* sur leurs monnaies.

La rareté de cette catégorie sur les pièces n'est cependant pas étonnante. Tout d'abord, les Seldjoukides ont cherché à avoir une certaine indépendance par rapport aux Abbassides, ce qui est à mettre également en rapport avec la faible proportion des *alqāb* en *dawla*. Par ailleurs, cette faiblesse du titre peut s'expliquer aussi par une perte d'importance de la personne califale comme garant de l'unité de la *umma* alors que les oulémas s'imposaient comme un groupe disposant d'une légitimité supérieure⁸²². Les Abbassides étaient centraux en tant qu'ils devaient représenter non seulement un lien avec le Prophète mais aussi le principe de l'unité de l'Islam. Mais ils ne disposaient plus d'un monopole en matière de légitimation. Cela nous montre que les Seldjoukides se sont moins affichés sur leurs monnaies comme les bras armés du calife que n'a voulu le dire tout un discours que l'on peut retrouver dans les chroniques ou dans les commentaires des historiens modernes⁸²³. Les Seldjoukides s'inscrivaient certes dans un cadre abbasside mais comme un pouvoir autonome. Nous voyons les chroniqueurs et les califes beaucoup plus attachés à forcer, au moins dans le discours, une subordination qui leur échappait de fait.

Ce large panorama des titres sur les monnaies doit maintenant être confronté avec les autres sources afin de déterminer dans quelle mesure les monnaies nous permettent de préciser le discours porté par le reste de la documentation sur les Seldjoukides.

⁸²⁰ MS Bal 1-3 ; MS Al 43.

⁸²¹ S Her 3 ; S Wal 3.

⁸²² À ce sujet voir notamment T. Khalidi, *Arabic Historical Thought...*, p. 200-204 ; M. Abbès, « Essai sur les arts de gouverner l'Islam », 173-211 ou encore H. Kennedy, *The Caliphate*, p. 161-172.

⁸²³ Par exemple C. E. Bosworth, « Political and Dynastic History... », p. 48, G. Makdisi, « Les rapport entre calife et sultān... » ou plus récemment R. E. Darley-Doran, 'Numismatics'.

2/ La titulature monétaire confrontée aux sources littéraires et épigraphiques

Nous ne disposons pas de documents émanant de la chancellerie seldjoukide, mise à part quelques lettres de Sanğar. L'épigraphie étant peu abondante pour les fils de Selğūq, nous avons peu d'éléments de comparaison. Pourtant, en croisant plusieurs éléments, nous pouvons voir un réel décalage entre les titres issus des différentes sources.

- Une titulature monétaire en miniature de la titulature épigraphique ou littéraire.

Ce décalage entre les sources numismatiques et le reste de la documentation porte avant tout sur le nombre beaucoup moins important de titres attestés par les monnaies par rapport aux autres sources.

Dans le cas de ʿUğrīl Beg, on constate ainsi que les chroniques nous renseignent sur une titulature particulièrement longue. Ainsi Ibn al-Qalānisī rapporte que la titulature complète était « *al-Sultān al-muʿazzam Šāhanšāh al-aʿzam Rukn al-dīn Ġiyāt al-muslimīn Bahā Allāh wa Sultān Bilād Allāh wa Muğīt ʿIbad Allāh Yamīn Ḥalīfat Allāh ʿUğrīl Bak*⁸²⁴ ». À cette longue liste de qualificatifs, il faut ajouter « *Malik al-Mašriq wa-l-mağrib* » connue par ailleurs⁸²⁵. De ces 9 titres, seuls 5 se retrouvent sur les monnaies.

Al-Ḥusaynī nous renseigne sur la titulature d'Alp Arslān accordée par le calife au sultan, à travers une lettre envoyée suite à la bataille de Mantzikert : *al-walīd al-sayyid al-Ağall al-muʿayyad al-Manşūr al-Muzaḥḥar al-sultān al-aʿzam mālik al-ʿarab wa-l-ağam Sayyid Mulūk al-ʿimam Ḍayaʿ al-dīn Ġiyāt al-muslimīn Ḍahīr al-Imām Kahf al-ʿAnām ʿAdud al-Dawla al-Qāhira Tāğ al-milla al-bāhira*

⁸²⁴ Ibn al-Qalānisī, *Ḍayl taʿrīḥ Dimāşq*, p. 243.

⁸²⁵ Al-Bundarī, *Zubda al-nuşra*, p. 14, Şibṭ ibn al-Ġawzī, *Mirʿāt*, p. 24-26.

*sultān Diyār al-muslimīn Burhān Amīr al-mu‘minīn*⁸²⁶ ». L'épigraphie note : « *al-sultān ‘aḍud al-dīn, taqdīma li-l-ḥadra al-ağall al-sultān al-mu‘azzam Alb Arslān*⁸²⁷ ». Là encore, on peut remarquer que sur les 19 titres connus, seuls 10 sont attestés par les monnaies.

Pour Malikšāh, les sources épigraphiques sont plus abondantes. On trouve régulièrement la titulature suivante : « *al-sultān al-mu‘azzam Šāhanšāh al-a‘zam Malik al-mašriq wa-l-mağrib Rukn al-Islām wa-l-muslimīn mu‘izz al-dunyā wal-l-dīn Abū al-Faḥ Malikšāh b. Muḥammad b. Dā‘ūd Yamīn Ḥalīfat Allāh*⁸²⁸ ». La situation s'inverse en l'occurrence puisque les monnaies nous transmettent 13 titres de plus que les autres sources.

La titulature de Tutuš n'est connue par les sources littéraires que sous sa forme abrégée⁸²⁹. Seule l'épigraphie nous donne une version plus complète : « *Al-sultān al-mu‘azzam Šāhanšāh al-A‘zam Tāğ al-Dawla al-Qāhira wa sirāğ al-umma al-zāhir wa šaraf al-milla al-bāhira Abū Sa‘īd Tutuš b. Muḥammad Nāsir Amīr al-mu‘minīn*⁸³⁰ ». Cela nous montre un numéraire qui renseigne, comme pour Tuğril Beg et Alp Arslān, la moitié des titres connus par les inscriptions (3 titres pour les monnaies et 7 en ce qui concerne l'épigraphie monumentale).

Pour Barkyārūq, nous ne connaissons ni inscription ni information des chroniques qui pourraient nous renseigner sur la titulature complète ; nous ne connaissons donc que sa forme courte⁸³¹.

Exception faite de Muḥammad Tapar où l'épigraphie et la numismatique nous donnent un nombre équivalent de titres, les sultans seldjoukides du VI^e/XII^e siècle montrent le même

⁸²⁶ Al-Ḥusaynī, *Aḥbār al-dawlat al-salğūqiyya*, p. 53.

⁸²⁷ RCEA, VII, n° 2661 (TEI n°6869).

⁸²⁸ S. Blair, *The monumental inscriptions from early Islamic Iran...*, p. 160, n° 61 (TEI n°6687).

⁸²⁹ Voir par exemple Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, X, p. 202 ou Ibn al-Qalānisī, *Dayl ta'riḥ Dimāšq*, p. 112.

⁸³⁰ RCEA, VIII, n° 2804 (TEI n°6719).

⁸³¹ Voir al-Ḥusaynī, *Aḥbār al-dawla al-salğūqiyya*, p. 75.

déséquilibre entre un protocole relativement limité sur les monnaies, mais allongé exponentiellement sur les monuments.

La titulature complète de Muḥammad Tapar nous a été transmise par l'épigraphie : « *Al-malik al-ʿādil al-sultān al-muʿazzam Šāhanšāh al-ʿAzam Mawlā al-ʿarab wa-l-ʿaġam Abū Šaġāh Muḥammad b. Malikšāh Qasīm Amīr al-Muʿminīn*⁸³² ». ».

Pour Maḥmūd II, l'épigraphie nous donne « *Al-sultān al-muʿazzam Šāhanšāh al-ʿAzam Mālik Riqāb al-Umam Mawlā al-ʿarab wa-l-ʿaġam Nāšir ʿIbād Allāh Zahrī Ḥalīfat Allāh Muġīt al-dunyā wa-l-dīn Malik al-Islām wa-l-muslimīn Abū al-Qasīm Maḥmūd b. Muḥammad b. Malikšāh Yamīn Amīr al-Muʿminīn*⁸³³ ». ».

Pour Maʿsūd, Ibn al-Qalānisī rapporte que la titulature était : « *Al-sultān al-muʿazzam Šāhanšāh al-ʿAzam Mālik Riqāb al-Umam Mawlā al-ʿarab wa-l-ʿaġam Ġalāl Dīn Allāh Sultān Ard Allāh Nāšir ʿIbād Allāh Ḥāfiẓ bilād Allāh Zahrī Ḥalīfat Allah Ġiyāt al-dunyā wa-l-dīn Rukn al-Islām wa-l-muslimīn ʿAḍud al-Dawla al-qāhira wa Muġīt al-Umam al-bāhira Abū-l-Faṭḥ Masʿūd b. Muḥammad b. Malikšāh Qasīm Amīr al-muʿminīn*⁸³⁴ ». ».

Pour Saṅġar, Ibn al-Qalānisī nous rapporte la titulature suivante : « *Al-sultān al-muʿazzam Šāhanšāh al-ʿAzam Mālik Riqāb al-Umam Sayyid Salātīn al-ʿArab wa-l-ʿaġam Nāšir Dīn Allāh Malik ʿIbād Allāh Ḥāfiẓ bilād Allāh Sultān ard Allāh Muʿīn Ḥalīfat Allāh Muʿizz al-dunyā wa-l-dīn Kahf al-islām wa-l-muslimīn ʿAḍud al-Dawla al-Qāhira Taġ al-milla al-zāhira wa Ġiyāt al-umam al-bāhira Abū al-Hart Saṅġar b. Malikšāh Burhān Amīr al-muʿminīn*⁸³⁵ ». Par l'épigraphie, nous avons comme variante « *Sayyid Mulūk al-ʿarab wa-l-ʿaġam* » au lieu de « *Sayyid Salātīn al-ʿArab wa-l-ʿaġam*⁸³⁶ ». ».

⁸³² RCEA, VIII, n° 2974 (TEI n° 7650).

⁸³³ RCEA, VIII, n° 3007 (TEI n° 7685).

⁸³⁴ Ibn al-Qalānisī, *Dayl taʿrīḥ Dimašq*, p. 284.

⁸³⁵ *Ibid*, p. 284.

⁸³⁶ A. Godard, « Khorāsān – Robāt Sharaf », p. 13 (TEI n° 3491).

Nous pouvons donc voir que les monnaies puisaient dans un répertoire de titres beaucoup plus limité que les lapidaires ou les rédacteurs de chroniques. La seule question de place sur les monnaies ne suffit pas à expliquer un tel décalage, les graveurs pouvant faire varier les titres, comme on en constate la pratique sur les monnayages des sultans du V^e/XI^e siècle. Nous préférons y voir non seulement une appropriation plus grande de certains titres par les sultans et surtout une acceptation de certains titres seulement dans la population conquise.

- Une évolution de la titulature monétaire en miroir de la titulature épigraphique

L'évolution des titulatures est également intéressante à observer dans le temps. Alors que la titulature monétaire tendit à se réduire et à se limiter à quelques titres emblématiques, la titulature épigraphique connut à l'inverse un allongement important. Plusieurs éléments peuvent expliquer cette évolution inversée.

Tout d'abord, si la titulature se rallonge, on constate que les titres seldjoukides tendaient à se répéter d'un sultan à l'autre. Non seulement les titres de sultan et de *Šāhanšāh* étaient-ils repris, mais en plus « *Mālik Riqāb al-Umam* », « *Mawlā al-‘arab wa-l-‘ağam* » (ou une variante reposant sur le même couple conceptuel) « *Nāṣir ‘Ibād Allāh* », « *Sulṭān Arḍ Allāh* » qui sont communs à tous les sultans du VI^e/XII^e siècle. Alors que les titres du V^e/XI^e siècle étaient relativement propres à chaque sultan, on retrouve au VI^e/XII^e siècle le développement d'une tendance à fixer certains titres en lien avec la fonction sultanale (sans distinction du rang au sein du clan). Les monnaies, qui devaient distinguer des personnes particulières en un espace restreint, n'étaient bien sûr pas le support le plus adéquat pour porter ces titres génériques peu nominatifs et largement redondants.

Mais ces deux évolutions disent la même tendance d'un pouvoir qui s'est largement ancré dans l'espace politique, dont la titulature est désormais standardisée et dont la puissance n'a plus à être exprimée par un usage inventif des titres contrairement aux sultans du V^e/XI^e siècle.

Le discours idéologique développé par les Seldjoukides ne fut cependant pas seulement porté par le choix de certains titres, y compris dans une titulature excessivement longue. Il se retrouve également dans la hiérarchie des titres que l'organisation des monnaies nous livre, là où l'épigraphie aligne des lignes de titres sans hiérarchie particulière.

B) L'organisation des titres

L'inflation du nombre de titres sous les Seldjoukides obligea très souvent les graveurs à exploiter des espaces traditionnellement vides dans les monnayages abbassides. Cette utilisation maximale des espaces nous permet non pas de savoir quels étaient les titres jugés comme secondaires – la décision de mettre en marge relevant clairement du graveur confronté à un manque de place dans l'espace central – mais l'ordre des titres voulus par le pouvoir seldjoukide. Nous ne nous intéresserons pas aux monnayages baḡdādiens qui seront étudiés par la suite et qui présentent certaines particularités⁸³⁷. Cette organisation de l'espace évolua au cours de la période, signifiant par la même une inflexion de l'idéologie seldjoukide au fur et à mesure que le pouvoir s'installait dans une position dominante dans l'Orient abbasside.

⁸³⁷ Voir *infra*, p. 269-271.

1/ De ʤuǧril Beg à la troisième guerre de succession

Il est à noter que les monnayages présentent, sauf exception, la répartition classique des titres. À l'obvers, on retrouve le nom du calife, dont le titre peut-être plus ou moins développé et au revers la titulature sultanale. Seule la présence d'un prince peut amener parfois à rejeter le titre sultanal à l'obvers.

- Sous ʤuǧril Beg

Premier élément à remarquer : monnayage de ʤuǧril Beg présente la particularité d'une relative plasticité et ave des monnayages qui évoluent quant à la répartition des titres entre le calife et le sultan⁸³⁸. Plus qu'une volonté de s'imposer face au calife, nous y voyons plutôt une période de flottement avant l'instauration définitive des canons monétaires seldjoukides. Cependant une fois ceux-ci posés, le monnayage devient très régulier.

Au revers, on observe une constante quant aux titres : le titre de sultan est systématiquement mis en premier, tout de suite après la fin de la *šahāda*. Il est ensuite suivi de *šāhanšāh*, éventuellement du *laqab*, puis du nom turc potentiellement suivi de la *kunya*.

Dans les marges, on retrouve quasi-exclusivement les deux *alqāb* *Rukn al-Dīn* et *Ġiyāt al-muslimīn*). Ainsi, sur 60 expressions en marge, on retrouve 11 fois le titre honorifique *Ġiyāt al-muslimīn* et 41 fois *Rukn al-Dīn* (68 % des cas). *Šāhanšāh* ne se retrouve que trois fois dans les marges⁸³⁹, soit le même nombre de fois que la *kunya*⁸⁴⁰. Sur les 52 occasion où un des *alqāb* a été mis

⁸³⁸ Voir ainsi TB Nīš 1-2 où le calife est au revers juste avant le nom de ʤuǧril Beg ou TB Ahw 3 où le nom du calife est dans les bordures de champ au revers alors que le *laqab* et la *kunya* de ʤuǧril Beg sont inscrits à l'obvers.

⁸³⁹ TB Bağ 7 ; TB Nīš 25, 27.

⁸⁴⁰ TB Nīš 37, 49 ; TB Ray 15.

en marge, on ne trouve que deux occurrences où le centre de la pièce ne contient pas le titre *šāhanšāh*. De ces quelques chiffres il ressort clairement que pour ʿUğril Beg et pour son entourage, les titres importants étaient *šāhanšāh* et *sulṭān* alors que les autres *alqāb* pouvaient être oblitérés ou mis de côté. Il faut sans doute voir dans cette préférence, manifestement à rebours des pratiques protocolaires de leurs contemporains, une volonté de se distinguer et d'émettre des monnaies clairement différentes de leurs compétiteurs sur le fond, à défaut de l'être dans la forme.

- Sous Alp Arslān

Le monnayage d'Alp Arslān fut d'une plus grande régularité et s'inscrivit dans les canons mis en place par son oncle quant à la répartition entre la face consacrée au sultan et la face attribuée au calife.

À l'obvers, le modèle évolua légèrement par rapport à l'époque de ʿUğril Beg. Ainsi, le titre de sultan suivit quasi-systématiquement la fin de la *šahāda*⁸⁴¹. Le titre de *šāhanšāh*, quand il était inscrit succédait toujours au titre sultanal, à une exception près⁸⁴². Suivaient ensuite les *alqāb* de *Malik al-Islām* et plus rarement de *ʿAḍud al-Dawla*.

Les marges furent beaucoup moins exploitées pour inscrire du texte, ce qui peut nous indiquer que les monnaies firent l'objet d'un enjeu moindre du fait de la suprématie en acte des Seldjoukides qui s'installait, comme nous le soulignerons par la suite⁸⁴³. Cela renforce l'idée qui se dégage des chroniques d'un manque d'intérêt d'Alp Arslān pour les titulatures, à l'inverse de son

⁸⁴¹ L'atelier de Bağdād excepté, le titre est omis à quatre reprises (AA Ahw 9 ; AA Bal 1-2 ; AA AI 20) et une fois il est en marge (AA Ahw 8).

⁸⁴² AA Ray 2.

⁸⁴³ Voir *infra* p. 257-259.

oncle. Il se contenta de s'inscrire dans les pratiques de son père⁸⁴⁴. Ainsi on ne trouve que 26 inscriptions dans les marges, soit près de trois fois moins que Tuğril Beg pour une production quasi identique. *Šāhanšāh* apparaît 6 fois dans les marges⁸⁴⁵, à chaque fois en cédant la prééminence à un des deux *alqāb* (5 fois *Malik al-Islām* et 1 fois *ʿAḏud al-Dawla*). Plus surprenant, *al-sultā al-muʿazzam* est noté 8 fois en marge⁸⁴⁶, à chaque fois aux dépens du couple *šāhanšāh/malik al-Islām*⁸⁴⁷. À quatre reprises, le titre *ʿAḏud al-Dawla* est en marge⁸⁴⁸, soit une de plus que *Malik al-Islām*. À trois reprises, le nom turc du souverain est mis en marge⁸⁴⁹, pratique rare puis l'onomastique turque restait centrale dans le discours seldjokide. Enfin, les marges sont occupées à deux reprises par le titre *Malik al-Mağrib wa-l-Mašriq*, ce qui peut s'expliquer par la rareté du titre et la longueur de l'expression⁸⁵⁰.

De cette organisation on peut tirer plusieurs conclusions. Tout d'abord, nous retrouvons une bien moins grande régularité dans la hiérarchie des titres puisque se retrouvèrent autant de fois en marge le nom du souverain, le titre sultanal, le titre de *šāhanšāh* et les *alqāb*. Cela nous renseigne sur une attention moindre quant à l'ordre des titres. Cela nous informe également sur le caractère devenu très plastique de la titulature seldjokide. Le titre sultanal semblait être ainsi moins ce titre suprême convoité de tous qu'un titre important parmi un d'autres, disant la puissance sur le clan et sur le territoire seldjokide. Cette évolution, encore peu visible au V^e/XI^e siècle alors que le pouvoir

⁸⁴⁴ Voir par exemple la manière d'obtenir les titres auprès du calife via une simple ambassade. Sur la question des titres de Čağrı Beg, voir *infra* p. 292-296.

⁸⁴⁵ AA Gor 1 ; AA Saw 1.

⁸⁴⁶ AA Ahw 8 ; AA Işf 2,6 ; AA Qaz 2-3 ; AA Ray 3, 5 ; AA AI 2.

⁸⁴⁷ Ce qui nous montre bien que le titre sultanal ne s'impose qu'au cours d'un long processus au cours du V^e/XI^e siècle dont Alp Arslān est le contemporain après la période de mises en avant du titre par Tuğril Beg.

⁸⁴⁸ AA Ham 1 ; AA Nih 1, 2 (sur les deux faces) ; AA AI 8.

⁸⁴⁹ AA Bağ 13, 17 ; AA Kāz 1.

⁸⁵⁰ AA Her 13 ; AA AI 4.

tendait à se concentrer, permet de mieux comprendre la diffusion du titre au sein de la famille au VI^e/XII^e siècle.

- Sous Malikšāh

Nous retrouvons les mêmes tendances que pour le monnayage de son père : des marges peu exploitées (seule 30 inscriptions marginales, si l'on exclut les titres des gouverneurs et du calife, sur 269 émissions) et une certaine indifférence quant aux textes mis sur le côté. Par ailleurs, l'ordre du protocole tendit à se conformer aux normes de la période abbasside avec une mise de côté du titre *šāhanšāh*.

Pour le champ central du revers, on peut constater deux évolutions notables. Tout d'abord, la quasi-disparition du titre *šāhanšāh* entraîna un ordre nouveau. Après la *šahāda*, on retrouve le traditionnel titre sultanal, suivi la plupart du temps du *laqab*. La fin de la titulature est plus variable, notamment en raison de la *kunya*. Sous Tuğril Beg, celle-ci était toujours subordonnée au nom ; sous Alp Arslān, bien que moins fréquente, elle restait toujours dans la même position⁸⁵¹. Sous Malikšāh, la *kunya*, devenue plus récurrente, précédait systématiquement l'*ism* de Malikšāh, qui pouvait être suivi de manière moins fréquente du *nasab*.

Dans les marges, on retrouve à quatre reprises le nom de Malikšāh, qui apparaît en plus une fois avec la *kunya*⁸⁵². Son *laqab* se retrouve à 9 reprises dans les marges⁸⁵³. Une seule fois on retrouve le titre *al-sultān al-mu'azzam*, plus une fois l'expression *zahīr sultān*⁸⁵⁴. Les trois mentions du *laqab*

⁸⁵¹ Il y a 14 occurrences : AA Baş 1 ; AA Bağ 2-5, 7-8, 10 ; AA Işf 9 ; AA Işt 1 ; AA Kāz 1 ; AA Nih 2 ; AA AI 8.

⁸⁵² MS Ahw 2 ; MS Işf 4,8 ; MS AI 43 ; MS Mera 1.

⁸⁵³ Pour *Mu'iz al-Dīn* : MS Ham 9 ; MS Işf 13 ; MS Mer 13 ; MS Niş 25 ; MS Ray 7 ; MS Sar 4 ; MS AI 16 ; MS AI 49, 53.

⁸⁵⁴ MS Šir 1 ; MS AI 1.

Rukn al-Dawla se retrouvent en marge⁸⁵⁵, tandis qu'à trois reprises, il s'agit du *laqab Ğalāl al-Dawla*⁸⁵⁶ et une fois de *Ğamāl al-umma*⁸⁵⁷. Les *alqāb* en *Rukn al-* sont plus régulièrement en marge : huit fois pour *Rukn al-Islām*⁸⁵⁸ et une seule fois pour *Rukn al-muslimān*⁸⁵⁹. Les titres *šāhanšāh* et *mu'iz al-dunyā wa-l-dīn* se retrouvent chacun une fois en marge⁸⁶⁰. Une seule fois, on y trouve *Malik al-Islām*⁸⁶¹.

Nous pouvons constater des continuités avec les pratiques d'Alp Arslān. Après le titre sultanal, un *laqab* en rapport avec l'islam s'impose ainsi dans le groupe de titres normaux du chef du clan. L'arabisation des monnaies se poursuit également avec la disparition même du nom turc et l'affirmation d'une onomastique parfaitement arabisée au centre de la pièce avec une *kunya*, un *ism* suivi d'un *nasab*.

- La troisième guerre de succession

Les monnayages de Maḥmūd I^{er} et de Tutuš furent trop peu importants en nombre et émis sur une trop courte durée (deux ans en moyenne) pour que les souverains ou leur entourage aient pu réellement décider de modifications quant aux traditions précédentes ou pour que nous puissions nous en rendre compte.

En ce qui concerne les revers des monnaies de Maḥmūd I^{er}, nous pouvons la reprise d'un schéma standardisé : la *šahāda* est suivie du titre sultanal, lui-même suivi du *laqab* puis de l'*ism* et du *nasab*. La position de la *kunya* du sultan-enfant est plus variable : elle se retrouve une fois dans la marge supérieure, déconnectée de la titulature⁸⁶² ; d'autres fois elle est insérée dans la dénomination

⁸⁵⁵ MS Niš 30 ; MS Šir 1 ; MS AI 31.

⁸⁵⁶ MS Niš 30 ; MS Ray 8 ; MS AI 31.

⁸⁵⁷ MS Ray 8.

⁸⁵⁸ MS Ham 2-3, 5-8, 11 ; MS Işf 7.

⁸⁵⁹ MS Ham 10.

⁸⁶⁰ MS Ray 7.

⁸⁶¹ MS AI 10.

⁸⁶² Mah Işf 2.

en précédant l'*ism*⁸⁶³. Une seule fois le *laqab* se retrouve dans les marges en raison de la mention du sultan à l'obvers avec le calife du fait de la mention d'un émir au revers.

Le monnayage de Tutuš, encore moins important, est plus stable encore et présenta l'ordre classique : titre sultanal, *laqab*, *kunya* et *ism*⁸⁶⁴ suivi une fois d'un *nasab*⁸⁶⁵. La seule exception est bağdādienne où, classiquement, le titre sultanal est omis ainsi que la *kunya*⁸⁶⁶.

2/ Barkyārūq et Muḥammad Tapar : le retour aux pratiques seldjoukides après les tourments de la troisième guerre de succession

- Barkyārūq

Le monnayage de Barkyārūq est le premier pour lequel il faut distinguer deux types de territoires quant à la frappe monétaire : les territoires sous administration directe et le Ḥurāsān, placé sous le contrôle d'Arslān Argūn puis de Sanğar qui reconnaissaient la tutelle de Barkyārūq mais supervisaient la frappe sur son territoire. Mais si cela entraîna par moment la nécessité d'inscrire plus de noms et de titres sur la monnaie, on remarque surtout que la dynamique enclenchée par Alp Arslān et Malikšāh se sédimenta sous Barkyārūq. Non seulement la suite constituée par l'ensemble sultan – *laqab* – nom du sultan (le plus souvent dans l'ordre *kunya* – *ism* – *nasab*) devint la norme, mais le recours aux marges devint résiduel⁸⁶⁷ et la titulature suivit les règles traditionnelles de la titulature monétaire.

⁸⁶³ Mah Işf 5 et 6.

⁸⁶⁴ Tu Saw 1 et Tu Zan 1.

⁸⁶⁵ Tu Ray 1.

⁸⁶⁶ Tu Bağ 1.

⁸⁶⁷ Pour les exceptions, voir B Ahw 7 ; B Amo 1 ; B Awa 1 ; B Dam 1 ; B Ham 1, 3 ; B Işf 1-2, 6-7 ; B Nīš 3 ; B Ray 1, 3, 5 ; B AI 2 ; B AI 5 ; B AI 13.

- Muḥammad Tapar, dans la continuité de Barkyārūq

Dans les territoires hors du Ḥurāsān, nous remarquons tout d'abord que l'ordre classique, sultan – *laqab* – nom avec *kunya*, *ism* et *nasab*, est largement repris. Comme pour les autres sultans à partir d'Alp Arslān, le *laqab* est rarement renvoyé dans les bordures (6 occurrences⁸⁶⁸ sur 120 mentions).

Dans les territoires de Sanğar, on retrouve la même logique que sous Barkyārūq aussi bien dans la désignation de Muḥammad Tapar (à savoir le respect de la titulature sur la face obvers) que dans l'appellation de Sanğar au revers. La seule variation dans l'appellation de Muḥammad Tapar peut s'expliquer par des questions pratiques de place qui amenèrent à souvent supprimer la *kunya* au profit du titre sultanal, de l'*ism* et du *nasab* qui étaient plus légitimant que la *kunya*.

3/ Sanğar

Le long règne de Sanğar et les multiples sultans en second modifièrent largement l'organisation des monnaies du fait d'une augmentation des titres à placer sur la pièce.

L'organisation des pièces du domaine seldjoukide occidental se distingua tout d'abord de celles du domaine oriental puisqu'il fallait y faire figurer les noms et titres des deux sultans. Deux solutions firent leur apparition. Dans certains ateliers, la politique consista à mettre les deux noms au revers de la pièce⁸⁶⁹. Dans ce cas, le modèle le plus fréquent mettait au centre les *alqāb* et dans les marges les noms des deux sultans, relié par la conjonction « *wa* »⁸⁷⁰. Les *alqāb* apparaissaient ainsi comme prioritaires contre la tendance générale de valorisation du nom, notamment turc dans le cas

⁸⁶⁸ MT Ahw 3, 4, 5, 8 ; MT Ğur 1 ; MT Işf 6.

⁸⁶⁹ Notamment les ateliers de Bağdād, Takrit et Işfahān.

⁸⁷⁰ Voir par exemple S Bağ 4, S Bağ 33.

de Sanğar. Mais la pratique de la mention des deux autorités sur la même face resta le cas le plus rare, puisque la pratique majoritaire consistait à mettre à l'obvers un des deux sultans et au revers l'autre. On constate aussi un certain manque de régularité puisque le nom de Sanğar pouvait aussi bien se retrouver à l'obvers qu'au revers⁸⁷¹. Il faut au quel cas noter que la notion d'obvers et de revers est une distinction de numismate et on peut émettre l'hypothèse que le choix d'une des faces de la monnaie n'apparaissait pas comme signifiante aux maîtres d'ateliers et/ou aux graveurs.

Dans le domaine oriental, l'organisation des titres reprit la tradition mise en place à partir de Barkyārūq à savoir le titre sultanal, suivi du *laqab* principal puis du nom du sultan (avec l'*ism*, la *kunya* et le *nasab*).

*

Les monnaies seldjoukides nous montrent donc non seulement une évolution quant à des standards monétaires qui s'instituèrent progressivement, en relation avec une installation progressive des sultans dans le paysage politique de l'Orient abbasside. Elles nous renseignent également sur une certaine arabisation et adaptation aux normes sédentaires. L'étude de l'onomastique nous permet cependant de nuancer ce point, tant l'élément turc resta présent sur leurs monnaies.

⁸⁷¹ Pour la première possibilité, voir par exemple S Ard 1 ou S Işf 12 et pour la seconde voir par exemple S Nih 8 ou S Ray 2. Il est à noter que l'inscription du nom de Sanğar à l'obvers est la situation la plus fréquente.

C) Une onomastique polymorphe

Ibn al-ʿAdīm note que tous les sultans seldjoukides avaient un nom turc et un nom arabe⁸⁷².

Nous avons noté dans un article antérieur l'importance de cette onomastique turque dans un protocole où les titres turcs étaient absents pour les sultans et rares pour les princes⁸⁷³. Or nous remarquons que si les noms arabes prirent une plus grande importance au cours de la période seldjoukide, l'onomastique turque se maintint.

1/ Une arabisation de plus en plus poussée

Comme nous le verrons par la suite⁸⁷⁴, l'arabisation des noms seldjoukides commença avec l'obtention du titre sultanal. À partir de 437/1044-45, Tuğril Beg inscrivit son nom dans une forme arabisée sous la forme d'une *kunya* la plupart du temps, et plus rarement d'un *nasab*. Ainsi 63 émissions (38,4 %) de Tuğril Beg portent la mention « Abū Ṭālib » ; « ibn Mikā'il » est mentionné sur 10 émissions (0,6 %) ⁸⁷⁵. Sans être écrasant, cela représente un gros tiers des émissions. Le règne d'Alp Arslān fut moins versé dans cette pratique, et montrant par là-même un intérêt limité à s'intégrer dans les normes abbassides du point de vue de l'onomastique. Seules 11 % des émissions mentionnent une *kunya* (14 mentions) ou un *nasab* (2 occurrences)⁸⁷⁶. Comme nous avons déjà pu

⁸⁷² Ibn al-ʿAdīm, *Bughya*, p. 70.

⁸⁷³ J.-D. Richaud, « Quelques remarques sur la titulature seldjoukide... », p. 254-257. Sur la discussion de cette idée, voir A. C. S. Peacock, *The Great Seljuk Empire*, p. 136-137.

⁸⁷⁴ Voir *supra* p. 252-253.

⁸⁷⁵ TB Ham 1-2 ; TB Niš 51 ; TB Ray 1-3, 5-6 ; TB AI 1, 4.

⁸⁷⁶ Pour la *kunya* : AA Bağ 1-5, 7-8, 10 ; AA Baş 1 ; AA Işf 9 ; AA Kāz 1 ; AA Nih 2 ; AA AI 8. Pour le *nasab* : AA Ham 1 et AA Işf 6.

le faire remarquer, Malikšāh marqua l'entrée de l'onomastique arabisée comme une norme. En effet, 63,9 % des émissions portent un *nasab* (26 occurrences monétaires) et/ou une *kunya* (73 mentions).

Le VI^e/XII^e siècle est marqué par une arabisation importante de l'onomastique sous l'effet de phénomènes nouveaux. Tout d'abord, avec la génération des fils de Malikšāh, les noms arabes devinrent le nom principal de certains princes : Maḥmūd et Muḥammad pour les fils ou Mas'ūd pour les petits-fils. Même si l'arabisation s'arrêta du point de vue de l'*ism* aux noms les plus courants, à savoir souvent des variations sur la racine du nom du Prophète, on constate que l'onomastique arabe s'affirma à côté de l'onomastique turque. Le deuxième élément à prendre en compte est l'utilisation de plus en plus fréquente d'une *kunya* – quasi-systématique pour Bakyāruq ou Sanğar qui furent d'ailleurs les derniers sultans à porter un nom turc et à émettre des monnaies en quantité. Le troisième élément est l'évocation de plus en plus importante du *nasab* soit l'ascendance de Malikšāh ; ce dernier pouvait être en effet une source de légitimité en rappelant les grandes heures du pouvoir impérial seldjoukide. L'arabisation de l'onomastique avait moins pour but ici de s'inscrire dans les normes de l'Orient abbasside que de revendiquer un héritage glorieux, d'abord dans un contexte de guerres de succession, puis à un moment où la légende des premiers Seldjoukides se cristallisa dans la mémoire collective.

2/ La persistance de l'élément turc

L'arabisation de l'onomastique sur les monnaies – à dissocier d'une arabisation ou d'une persanisation des Seldjoukides – est donc indiscutable tout au long de la période. L'élément turc n'a pourtant jamais disparu des monnaies, ce qui nous montre que la revendication d'une origine turque

n'a jamais été éteinte au sein du pouvoir seldjoukide. Peut-on donc aller jusqu'à parler d'une turcification des monnaies de l'Orient abbasside ?

Nous relevons tout d'abord que le nom turc des sultans et des princes était systématiquement retranscrit sur les monnaies alors que la transcription du nom arabe – hors *kunya* – était beaucoup plus aléatoire. Ce phénomène était toujours vivant à la fin du V^e/XI^e siècle puisque Barkyārūq ne fit jamais figurer son nom arabe (qui n'est pas connu d'après les sources hors sa *kunya*)⁸⁷⁷. On retrouve le même phénomène pour Saṅḡar qui n'usa jamais de son *ism* arabe sur les monnaies. Le phénomène réapparut à la fin de la période seldjoukide, lorsque les noms turcs revinrent dans l'onomastique seldjoukide⁸⁷⁸. On remarque également que les émirs, tout en affichant des titres arabes, faisaient inscrire leur nom turc et parfois leur titre d'atabeg, pourtant peu explicites pour les populations locales au début de la période seldjoukide⁸⁷⁹.

Il faut rappeler enfin que l'inscription des noms turcs dans un alphabet arabe n'était en rien une évidence. Au fait que l'élément turc pâtissait encore d'une vision relativement péjorative en Orient malgré les efforts des savants proches du pouvoir⁸⁸⁰, il faut ajouter l'inadaptation de l'alphabet arabe à des noms ou des titres turcs, ce qui entraînait la régulière mutilation du nom des souverains seldjoukides.

S'il est donc indiscutable que la revendication de l'élément turc s'imposa comme une norme dans l'Orient abbasside durant la période seldjoukide, on ne peut cependant pas pour autant parler de turcification des monnaies. Tout d'abord, les branches irako-persanes de la famille seldjoukide tendirent à arabiser leurs noms au VI^e/XII^e siècle, même si la culture des princes resta persano-

⁸⁷⁷ Voir al-Ḥusaynī, *Aḥbār al-dawla al-salḡūqiyya*, p. 75.

⁸⁷⁸ Voir ainsi les sultans Ṭuḡril III ou Arslān.

⁸⁷⁹ Voir ainsi MT Amo 3 ; S Ham 1 ; S Maw 2-4 ; S Nih 5-12 ; S Šīr 1.

⁸⁸⁰ Voir Y. Frenkel, *The Turkic Peoples in Medieval Arabic Writings*, p. 18-21.

turque, comme l'a montré D. Durand-Guédy⁸⁸¹. Par ailleurs, on ne constate que les ateliers manièrent que d'une façon très approximative l'onomastique turque qui n'était clairement pas assimilée par les populations conquises⁸⁸². Cela nous renvoie à la grande plasticité des noms turcs dans les sources arabes, pourtant largement postérieures à l'arrivée des Seldjoukides et composées à une époque où le phénomène turc dans en Orient s'était normalisé. Cela montre enfin la faible intégration des Turcs aux sociétés locales et le maintien d'un fossé qui perdura pendant plusieurs siècles.

*

L'étude du protocole seldjoukide sur les monnaies et sa confrontation avec les autres sources nous ont montré que les Seldjoukides tinrent un discours idéologique cohérent et évolutif à travers la hiérarchie de leurs titres ainsi que par le choix de leur onomastique. La grande régularité dans la titulature, la rationalisation progressive de celle-ci comme le maintien d'un élément turc dans l'onomastique montrent une démarche volontaire du pouvoir qui chercha à poser une légitimité et à prétendre à un gouvernement universel, ce qui nous ramène à une politique impériale. Cette dernière passait par une capacité à s'affirmer face aux autres pouvoirs, dont certains ne restèrent pas passifs, comme le pouvoir califal.

⁸⁸¹ D. Durand-Guédy, « The tents of the Saljuqs », p. 183-185 et « Goodbye to the Türkmens ?... », p. 126-131.

⁸⁸² Cette difficulté se lit par exemple dans la difficulté à trancher entre un nom en deux composantes ou une seule (*Albarslān* ou *Alb Arslān*).

III. *S'affirmer face aux autres pouvoirs*

Du passé, les Seldjoukides ne firent pas table rase. La conquête de l'Orient abbasside passa par une opposition à d'autres dynasties liées aux Abbassides, la négociation et la lutte avec le pouvoir califal et un discours vis-à-vis des oulémas qui s'imposaient comme un acteur de poids à la période médiane. Le monnayage fut un des éléments importants de cette politique de légitimation, tant au moment de l'installation du pouvoir que par la suite.

A) Face au calife

La question du califat au regard du monnayage seldjoukide s'inscrit dans une double problématique. Tout d'abord, le calife est une autorité avec laquelle les Seldjoukides ont dû compter tout au long de leur règne, même si ces rapports ont évolué. La relation entre les Abbassides et les sultans est donc en soi une question complexe, objet d'une abondante littérature que nous devons prendre en compte. En outre, le calife est l'autorité détentrice du droit de *sikka* par définition. Durant la période seldjoukide, les Abbassides ont largement utilisé ce droit et ont maintenu leur contrôle sur l'atelier baḡdādien, usant à leur tour des monnaies pour tenir un discours idéologique qui leur était propre et affirmer leur autonomie. Ce contrôle étroit ne s'exerçait cependant qu'à Baḡdād. Cela nous oblige à réfléchir différemment selon que l'atelier était dans la capitale califale ou non, ce qui complique notre étude du numéraire.

1/ Les Seldjoukides et le calife : bilan historiographique

La question des relations entre le pouvoir sultanien et le pouvoir califal est une question ancienne qui a surgit dès l'arrivée des Seldjoukides dans l'Orient abbasside. Ainsi, dès le V^e/XI^e siècle, les contemporains réfléchirent à l'articulation d'un pouvoir doté de la légitimité mais sans autorité et capacité de gouverner et d'un pouvoir dénué de toute légitimité mais seul capable d'affirmer l'autorité et d'exercer le gouvernement⁸⁸³.

Les historiens se sont penchés sur la question en tentant de qualifier une relation qui évolua et fit l'objet d'une constante négociation entre les titulaires de deux pouvoirs. Les premiers orientalistes avaient cru retrouver dans la dyarchie calife/sultan la distinction bien connue des Européens entre un pouvoir spirituel (le califat) et un pouvoir temporel qui servait de bras armé au pouvoir spirituel (le sultanat). Ainsi le *Recueil des Historiens des Croisades Orientales* affirmait :

La conquête de l'Irak par les Bouïdes détruisit complètement le prestige qui avait environné le Khalifat, et il fallut à cette institution la protection des Seldjoukides pour qu'elle pût regagner le respect dont elle avait joui autrefois ; Nidam el-Molk, vizir du sultan Malek-Chah, rétablit sous un aspect plus brillant la majesté spirituelle du Khalifat. La souveraineté temporelle et l'administration dans l'Irak furent réservées au sultan, ainsi que le choix des principaux officiers et des fermiers d'impôts. On laissa aux Khalifes la possession d'une propriété territoriale dont ils percevaient le revenu. Après la mort de Mahmoud II, petit fils de Malek Chah, le Khalife el Mostarched sut obtenir dans l'Irak une autorité indépendante et dans plusieurs circonstances, il ne laissa au sultan d'autres prérogatives que celle de la *Khotba*. Les armées se réunissaient sous ses ordres ; il commandait lui même et faisait la guerre en personne. L'indépendance du petit Etat qui formait dès lors le royaume des Khalifes continua de se maintenir jusqu'à la prise de Bagdad par les Tartares.⁸⁸⁴

⁸⁸³ Sur la réflexion des oulémas sur le statut du calife à partir de la période bouyide, voir notamment T. Khalidi, *Arabic Historical Thought*, p. 200-204 ; M. Abbès, « Essai sur les arts de gouverner l'Islam », 173-211, H. Kennedy, *The Caliphate*, p. 161-172 ou C. Hillenbrand, « Islamic orthodoxy or Realpolitik ? ».

⁸⁸⁴ *RHCO*., vol. 1, p. XII. Il est à noter que cette lecture fut promise à un long succès, puisque C. E. Bosworth la reprend dans la *Cambridge History of Iran*, voir « Political et Dynastic History... », p. 48.

Outre cette grille de lecture, les premiers historiens du califat jugèrent très négativement les Abbassides tardifs, considérant qu'ils avaient perdu toutes capacités à agir au cours de la période médiane ; cette perte d'autonomie, sauf en de brefs moments, trouvait à leurs yeux son point culminant avec la prise de Bagdad en 655/1258 par les Mongols, le massacre de la majeure partie de la famille califale et l'exil au Caire sous la haute protection des Mamelouks. Sir William Muir, dans sa monumentale histoire du califat abbasside, *The Caliphate : Its Rise, Decline and Fall*, parue en 1891, montre tout l'intérêt qu'il portait à la période seldjoukide en y consacrant 5 pages, soit trois fois moins que pour le seul règne d'al-Ma'mūn⁸⁸⁵. D'al-Qā'im, il note ainsi :

Le règne d'Alp Arslān qui suivit, non seulement étendit largement et profondément le domaine spirituel [d'al-Qā'im], mais restaura à Bagdad une sécurité inconnue depuis longtemps et avec celle-ci, le renouvellement de l'art du commerce, la paix et l'enseignement. Mais on entend peu parler [d'al-Qā'im], qui malgré son long califat se montra comme faible et sans but⁸⁸⁶.

Muir prolonge cette idée d'un califat inapte en rappelant l'absence de réponse abbasside aux Croisades. Selon les rares titulaires du califat parvinrent au mieux à mieux « à occuper une position plus ou moins indépendante [...] et soutenue par une troupe suffisante pour des campagnes occasionnelles mais d'importance locale et éphémère⁸⁸⁷ ».

Cette vision des relations entre les Seldjoukides et le califat a progressivement été complexifiée du fait de l'abandon de l'application d'une grille de lecture européenne sur l'espace oriental⁸⁸⁸. George Makdisi fut l'un des premiers à nuancer ce jugement en 1975 et à défendre l'idée

⁸⁸⁵ W. Muir, *The Caliphate...*, p. 492-507.

⁸⁸⁶ *Ibid*, p. 577 : « Alp Arslan's reign which followed, not only extended far and wide the spiritual dominion of Caim, but restored to Bagdad a security long unknown, and with it again the arts of commerce, peace, and learning. But we hear little of Caim, who throughout his prolonged caliphate showed himself but weak and aimless ».

⁸⁸⁷ *Ibid*, p. 580 : « to occupy a more or less independent position, [...] and supported by a force sufficient for an occasional campaign of but local and ephemeral import. »

⁸⁸⁸ Cette grille de lecture fut cependant résistante. En 1962, C. E. Bosworth écrit encore que « the Abbasids were reduced to the position of *fénéants* », voir « The Titulature of the early Ghaznavids », p. 211.

que les Seldjoukides et Abbassides étaient indissolublement liés par le fait que le calife disposait de l'autorité nécessaire aux Seldjoukides pour exercer leur pouvoir. En affinant les relations entre les deux entités, le savant américain redonnait aux califes une place dans la politique orientale⁸⁸⁹.

La fin du XX^e siècle et le début du XXI^e ont marqué une profonde évolution dans le traitement du califat abbasside tardif. La première étude importante visant la réhabilitation des derniers califes baḡdādiens fut celle d'Angelika Hartmann sur le calife al-Nāṣir (575/1180 – 622/1225) qui parvint à rétablir pleinement l'indépendance califale et son autorité sur l'Irak⁸⁹⁰. La revalorisation des califes du V^e/XI^e et de la première moitié du VI^e/XII^e, plus complexe à démontrer, dut attendre les années 2000 avec les travaux d'Eric J. Hanne⁸⁹¹ et de Vanessa van Renterghem⁸⁹² qui y travaillèrent avec des approches différentes. Eric J. Hanne chercha à reprendre l'histoire des V^e/XI^e et V^e/XII^e siècle en se concentrant sur « les plus incompris des acteurs, les califes abbassides »⁸⁹³. Il s'agissait pour lui de montrer par son récit que « [l]es califes abbassides des cinquième-sixième/onzième-douzième siècles, bien que faibles en comparaison aux autres entités militaires, s'imposèrent comme des acteurs à part entière dans les événements sociaux, politiques et militaires de l'époque⁸⁹⁴ » ; il s'appuyait notamment sur une conception de la notion de pouvoir héritière des travaux des années 1950-1970 ; le pouvoir y est compris comme un moyen d'exercer une autorité et/ou une influence dans une société composée de réseaux de pouvoirs. Partant de cette base conceptuelle, il définit la société abbasside de la période médiane comme une « arène politique » (*political arena*) où le calife agit comme un « acteur à part entière » (*integral player*)⁸⁹⁵. Vanessa van

⁸⁸⁹ G. Makdisi, « Les Rapports entre calife et Sultan... ».

⁸⁹⁰ A. Hartmann, *an-Nāṣir li-Dīn Allāh* (1180-1225).

⁸⁹¹ E. J. Hanne, *Putting the Caliph in his Place*.

⁸⁹² V. van Renterghem, *Les élites baḡdadiennes à l'époque seldjoukide*.

⁸⁹³ E. J. Hanne, *Putting the Caliph in his place*, p. 9 : « most misunderstood players, the Abbasid caliphs ».

⁸⁹⁴ *Ibid*, p. 21 : « The Abbasid caliphs of the fifth-sixth/eleventh-twelfth centuries although weak in comparison to other military entities, established themselves as integral players in the cultural, political, and military events of the day ».

⁸⁹⁵ *Ibid*, notamment p. 40-46.

Renterghem s'est concentrée quant à elle sur les élites baġdādiennes, dont le calife et son entourage faisaient partie. Cela lui a permis notamment de montrer tout d'abord que les Seldjoukides eurent une influence limitée sur la capitale califale, mais surtout que les relations entre le calife et les Seldjoukides furent particulièrement évolutives et tendant vers une progressive restauration de l'autonomie abbasside.

Andrew Peacock, dans sa synthèse sur l'empire seldjoukide, adopte une position relativement nuancée qui se démarque des précédentes analyses. En effet, s'il reprend l'idée du calife comme un acteur à part entière dans l'histoire orientale, y compris dans ses aspects les plus violents⁸⁹⁶, il se démarque du schéma linéaire selon lequel les Abbassides se seraient progressivement détachés des Seldjoukides pour rétablir leur autorité :

Bien que la lutte entre Abbassides et Seldjoukides se conclut par l'affirmation du calife le plus puissant depuis 300 ans en la personne d'al-Nāṣir et la déposition de Ṭuġril III, ce serait se tromper que d'y voir une claire trajectoire linéaire de montée du pouvoir califal aux dépens d'une autorité sultanale déclinante. Il y eut plutôt des hauts et des bas, des retours en arrière et des triomphes pour chacun des camps, jusqu'à la fin⁸⁹⁷.

Dans quelle mesure les monnaies peuvent-elles confirmer ou infirmer ces riches analyses ?

⁸⁹⁶ Il évoque ainsi les assassinats de Malikšāh I et III ou le combat d'al-Nāṣir contre Ṭuġril III. Voir A. C. S. Peacock, *The Great Seljuk Empire*, p. 125.

⁸⁹⁷ *Ibid*, p. 154 : « Although the 'Abbasid – Seljuk struggle ended with the emergence of the most powerful caliph for 300 years in the person of al-Nasir and the demise of Tughril III, it would be mistaken to see a clear linear trajectory of rising caliphal power at the expense of declining sultanlic authority. Rather, there were peaks and troughs, setbacks and triumphs for each side until the end. »

2/ Le calife et les monnaies à Baġdād

Les ateliers baġdādiens, à savoir principalement celui de Madīnat al-Salām⁸⁹⁸, présentaient à plusieurs égards certaines particularités qui les distinguaient, montrant la volonté du calife d'affirmer son autorité sur sa capitale mais aussi sur l'ensemble du *dār al-islām*.

L'intérêt porté aux monnaies par les autorités de Baġdād se lit d'abord dans la régularité de la frappe, aussi bien dans la gravure que dans les poids et mesures⁸⁹⁹. De tous les ateliers de l'empire, celui de Madīnat al-Salām fut sans aucun doute celui qui offrit la plus grande régularité et la plus grande constance dans les formulaires. La similarité des monnaies laisse également penser que l'atelier devait non seulement employer le même graveur sur une longue durée, mais aussi que les graveurs se transmirent un modèle qui se perpétua à travers les décennies.

Le deuxième trait distinctif important est la mention sur un nombre important de monnaies de l'héritier califal (*walī al-'ahd*) dans les marges de la pièce⁹⁰⁰. Cette pratique, qui n'était plus attestée à Baġdād depuis l'avènement des Bouyides⁹⁰¹ et qui demeura absente des autres frappes de l'empire, avait une riche signification. D'abord elle affirmait clairement l'autorité califale sur l'atelier, non seulement par la désignation de deux Abbassides, mais aussi par une pratique propre à la capitale irakienne. Elle rappelait ensuite le principe dynastique qui régissait l'institution califale et qui était une source traditionnelle de légitimité en islam. Enfin, la nomination de l'héritier devait avoir une fonction apotropaïque à une époque où la déposition des Abbassides et leur

⁸⁹⁸ En de rares occasions, l'atelier fut transféré dans un camp, sans doute à l'extérieur de la ville ; la monnaie porte alors la mention « *al-'askar* » sans que nous soyons vraiment renseigné sur cet atelier mobile.

⁸⁹⁹ Voir *supra*, p. 108 et 166 et annexe D.

⁹⁰⁰ Les exceptions sont TB Baġ 1, 5-7, 9-21 ; AA Baġ 6-7, 12-13 ; MS Baġ 1-6 ; Tu Baġ 1 ; B Baġ 2-3 ; MT Baġ 14 ; S Baġ 1-2, 4-7, 20, 24, 26-27, 30-50, 56, DS Baġ 1.

⁹⁰¹ La dernière attestation remonte à des émissions de 334/945-46 voir L. Treadwell, *Buyid Coinage*, p. 140. Pour l'abandon de la pratique, voir *Ibid.*, p. 140-158.

remplacement par un prince seldjoukide apparut comme une possibilité dans un contexte de forte compétition et d'alliances matrimoniales régulières⁹⁰².

Il est en outre à noter que Baġdād fut la seule ville qui put émettre des monnaies ne renvoyant à aucun sultan seldjoukide. En effet, à plusieurs reprises, lorsque la succession sultanale restait dans une certaine forme d'incertitude, l'atelier de Madīnat al-Salām frappa des pièces où seul le nom du calife et de son héritier apparaissait. Cette pratique renvoyait bien sûr à la situation lors des guerres de succession et était d'abord une conséquence directe de l'organisation seldjoukide. Mais elle montrait aussi que la réelle continuité du pouvoir au sein du *dār al-islām*, se trouvait dans la famille abbasside. Le fait que cette pratique soit restée une exception baġdādienne montre cependant que cette idée fut loin d'apparaître comme une évidence dans un empire où les guerres de succession n'entraînèrent ailleurs jamais d'émission sans nom de sultan⁹⁰³.

La compétition pour la légitimité entre califes et sultans se lit très nettement dans la titulature laissée aux Seldjoukides sur les monnaies baġdādiennes, notamment dans le refus d'inscrire le titre sultanal et ce dès le règne d'Alp Arslān⁹⁰⁴. Ainsi on retrouve 12 émissions baġdādiennes (sur un total de 15) où son nom est mentionné sans le titre de *sultān* pour désigner le souverain seldjoukide. Dans notre corpus, l'atelier de Madīnat al-Salām est ensuite à l'origine de 24 % des émissions dépourvues du titre sultanal sous le fils de Čaġrī Beg. Cette tendance s'accrut avec le temps. Sur les 30 émissions de la capitale irakienne sous Malikšāh, 21 étaient dénuées du titre principal des Seldjoukides. Baġdād représente pour ce règne 35 % des émissions ne mentionnant

⁹⁰² Sur les mariages entre Seldjoukides et Abbassides, voir A. K. S. Lambton, « The Internal Structure of Saljuqid Empire », p. 212-213 ; G. Makdisi, « The marriage of Tughril Beg ».

⁹⁰³ Les émissions d'Iṣfahān au début de la troisième de succession sont symptomatiques du refus d'émettre des monnaies sans sultan, quitte à nommer tous les impétrants, voir Mah Iṣf 1-3.

⁹⁰⁴ Cela confirme par ailleurs le rôle central d'Al-Qā'im dans l'initiation du mouvement de restauration califale sur lequel insiste E. J. Hanne dans son ouvrage, voir *Putting the Caliph in his Place*, p. 82-101. Il est par ailleurs à noter que d'après Ibn al-'Adīm, le titre ne fut pas prononcé dans la *ḥuṭba* baġdādienne jusqu'au règne d'Alp Arslān voir Ibn al-'Adīm, *Buġyat*, p. 7-17, 36

pas le titre de *sultān*. Sous Barkyārūq, aucune émission baġdādienne ne lui accorda le titre de sultan, soit 55 % des émissions de l'empire de ce titre. La proportion fut la même sous Muḡammad Tapar (24 émissions sur 25 et 58,5 % de l'ensemble des territoires) et Saḡar (aucune émission ne porte le titre sultanal soit 60 % des émissions avec cette caractéristique).

Baġdād s'affirma donc comme une exception dans l'Orient abbasside de manière continue, fait d'autant plus remarquable que le titre sultanal s'imposait de plus en plus ailleurs comme la norme. Cette politique du pouvoir califal est d'autant plus étonnante que les sources confirment toutes que le titre d'« *al-sultān al-mu'azzam* » était bien accordé publiquement aux maîtres seldjoukides : l'enjeu de la conquête de Baġdād pendant les guerres de succession était d'ailleurs souvent lié à l'obtention de ce titre⁹⁰⁵. Elle se comprend mieux si l'on prend en compte deux éléments. La création de la fonction sultanale autorité distincte du califat et potentiellement rivale dans le contrôle de l'ensemble du *dār al-islām* était contemporaine des Seldjoukides et n'était pas encore définitivement actée comme nous l'avons déjà dit. Le refus de qualifier sur les monnaies le chef de la dynastie du titre qu'il exhibait en toutes autres occasions, lui préférant d'abord le titre persan de *šāhanšāh*, plus vague et moins concurrent dans la hiérarchie islamique, montrait l'opposition abbasside quant à cette évolution des fonctions d'autorité au sein de l'Islam. Il affirmait aussi la revendication par le calife de l'autorité principale dans l'espace baġdādien, dans un contexte de tentatives de prise de contrôle réel de la capitale irakienne et de son arrière-pays par les Seldjoukides⁹⁰⁶.

D'une manière moins ostensible, nous pouvons en outre remarquer que l'atelier baġdādien était le seul atelier de premier rang à n'utiliser que de manière marginale pour ne pas dire

⁹⁰⁵ Voir à ce sujet V. van Renterghem, *Les élites bagdadiennes au temps des Seldjoukides*, vol. 1, p. 197-198.

⁹⁰⁶ Sur ces tentatives, voir E. J. Hanne, *Putting the Caliph in his Place*, p. 102-180 et V. van Renterghem, *Les élites bagdadiennes à la période seljoukide*, vol. I, p. 219-225, 490-493.

exceptionnelle les ornements sur les monnaies, fidèle en cela aux pratiques monétaires irako-ğibāliennes antérieures à l'arrivée des Seldjoukides.

Enfin un dernier élément distinguait le monnayage bağdādien : le recours systématique à la bénédiction du Prophète au revers. Cette pratique ne fut pas uniquement bağdādienne et se retrouva à Amol⁹⁰⁷, Bardasir⁹⁰⁸, Balḥ⁹⁰⁹, Bamm⁹¹⁰, Herāt⁹¹¹ ou Işfahān⁹¹². Néanmoins la constance de la pratique distinguait l'atelier de Madīnat al-Salām. Elle rappelait que la légitimité religieuse, quoi qu'en dise la pompeuse titulature seldjoukide, restait l'apanage des califes et de ses monnaies qui surenchérisaient dans l'orthodoxie sunnite.

3/ Le calife et les monnaies hors de Bağdād

Hors de la frappe bağdādienne, le calife eut peu de poids dans la frappe monétaire à l'échelle de l'empire seldjoukide.

Il est important de noter que le modèle monétaire bağdādien, dont on pourrait attendre qu'il représente une référence monétaire, n'essaima pas à travers l'empire. Non seulement le recours à la formule de bénédiction sur Muḥammad fut rarement repris comme nous l'avons vu, mais la mention de l'héritier califal sur les monnaies resta une spécificité bağdādienne. On remarque également que certains titres octroyés aux Seldjoukides par les califes furent avant tout utilisés sur les monnaies irakiennes. Le cas le plus emblématique d'un usage relevant avant tout du microcosme bağdādien

⁹⁰⁷ MT Amo 1 et 2.

⁹⁰⁸ AA Bar 2 ; MS Bar 5, 7, 10.

⁹⁰⁹ AA Bal 2.

⁹¹⁰ MS Bam 1 et 2.

⁹¹¹ MS Her 1.

⁹¹² MT Işf 24.

est le titre de *Malik al-Mašriq wa-l-Mağrib* octroyé à ʿUğrīl Beg à la suite de son entrée à Bağdād en 449/1058. Alors que les chroniques, irako-centrées, ont largement commenté l’octroi de ce titre par le calife, on remarque que les Seldjoukides n’y recoururent jamais sur leur monnaie, en dehors du monnayage de Madīnat al-Salām. Qu’il s’agisse des monnaies ou du reste des prérogatives étatiques médiévales, l’autorité du calife était donc circonscrite à la capitale irakienne et à son arrière-pays.

Pourtant, la faible capacité d’intervention du calife à l’échelle de l’empire ne doit pas nous conduire à occulter son rôle incontournable dans l’ensemble du processus qui débouchait sur la frappe. Il était tout d’abord la seule autorité à pouvoir attribuer des titres aux sultans susceptibles de se retrouver sur les monnaies. Comme nous le verrons, nous ne connaissons pas de titres sur les monnaies qui ne fissent partie des titres octroyés par le calife en de multiples occasions, notamment les couronnements.

Le calife participait également à la frappe par la délégation du droit de *sikka* qu’il était en théorie le seul à même de concéder. Avec la prononciation de la *ḥuṭba* à Bağdād et l’octroi des titulatures, le droit de *sikka* était en effet perçu comme appartenant en propre au pouvoir califal. Toutefois, si les chroniques mentionnent régulièrement la lutte et les négociations entre les Seldjoukides et le calife pour la *ḥuṭba* et la titulature, la question de la *sikka* ne semble pas les avoir intéressés. Seul un texte de Sibṭ ibn al-Ġawzī évoque l’octroi du droit de *sikka* à Alp Arslān dans le cadre des échanges d’ambassades quant à l’octroi des titres et la mention dans la *ḥuṭba* en 456/1063-64⁹¹³. Ce texte lie clairement les éléments financiers, diplomatiques et les légitimations symboliques comme faisant partie d’un ensemble. On peut faire l’hypothèse raisonnable que chaque ambassade ou déplacement personnel du sultan pour obtenir les éléments traditionnels de légitimation (robes d’honneur, titres, mention dans la *ḥuṭba*) incluait la question de la *sikka*.

⁹¹³ Sibṭ ibn al-Ġawzī, *Mir‘āt*, p. 115.

Au total, il convient cependant de ne pas surestimer les marges de manœuvre du calife. Si l'octroi des éléments de légitimation nécessitait l'accord de ce dernier, il devait dans les faits tenir compte des rapports de force. Par ailleurs, si en théorie le droit de *sikka* était délégué par le calife, la frappe hors de Baġdād était avant tout liée à la conquête de la cité par un pouvoir – quel qu'il soit – comme le montre la frappe automatique au nom des conquérants sans pour autant que le droit ait été formellement concédé par le calife⁹¹⁴. Comme pour la *ḥuṭba*, on retrouve une tension entre une prérogative universelle théorique du calife et une pratique locale mobilisée par des élites d'une cité pour affirmer leur obédience au pouvoir dominant du moment ou au contraire leur refus de choisir entre plusieurs souverains lorsqu'il y avait compétition. Les monnayages d'Iṣfahān aux noms de Maḥmūd I^{er} et Barkyārūq au début de la troisième guerre de succession, alors que seul Maḥmūd I^{er} avait reçu l'aval califal⁹¹⁵, l'attestent de manière évidente.

À côté du calife, un autre groupe lié à la légitimité religieuse s'imposa comme un acteur de poids au cours de la période médiane, les oulémas, entretenant des rapports complexes avec le pouvoir seldjoukide. Dans quelle mesure les usages monétaires sont-ils révélateurs de ces nouveaux équilibres ?

⁹¹⁴ Cela est particulièrement évident à travers les frappes monétaires dans les premiers temps de la conquête où les émissions suivent de peu la conquête, bien avant toute possibilité de négocier un titre ou un droit de *sikka* avec le calife.

⁹¹⁵ Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, X, p. 214-215.

B) Face aux oulémas

La période médiane marque un moment où les oulémas s'imposèrent définitivement comme un groupe dépositaire collectivement de la légitimité religieuse en lieu et place d'un califat jugé déclinant quant à son pouvoir et face aux pouvoirs qui s'étaient emparés l'Orient abbasside⁹¹⁶.

La question du rapport des Seldjoukides aux oulémas a fait l'objet d'une littérature scientifique aussi abondante bien que plus récente que celle du rapport des sultans aux califes.

Les chroniques mettent en avant une proximité ou une volonté de proximité des Seldjoukides avec les oulémas. Ils dépeignent par ailleurs un milieu sultanal pieux et défenseur des principes de l'Islam sunnite⁹¹⁷. A. C. S. Peacock a cependant bien montré les biais que présentaient ces sources sur la question⁹¹⁸.

Malgré les précautions qui, pour ces raisons, sont nécessaires à l'étude du rapport des Seldjoukides aux oulémas, l'ensemble des travaux construits autour de l'idée d'une « renaissance sunnite » (*Sunni Revival*) à partir de la fin du IV^e/X^e siècle et durant la période seldjoukide ont durablement inscrit dans l'historiographie l'idée que les Seldjoukides, en mal de légitimité, cherchèrent à obtenir le soutien des oulémas qui en retour bénéficièrent des largesses des nouveaux maîtres de la région⁹¹⁹. Dans l'historiographie, la figure centrale de cette histoire est Nizām al-Mulk, à propos duquel les chroniques répètent à l'envi qu'il s'entourait de religieux et finançait largement leurs activités⁹²⁰. La madrasa est vue comme l'emblème de cette politique visant à s'allier une classe

⁹¹⁶ Sur l'évolution du statut des oulémas et de leur propre représentation, voir *supra*, p. 46-49.

⁹¹⁷ D. G. Tor, « Sovereign and Pious ».

⁹¹⁸ A. C. S. Peacock, *The Great Seljuk Empire*, p. 250-258.

⁹¹⁹ Voir A. K. S. Lambton, « Internal Structure of Saljuqid Empire », p. 214-215 ; « Saldjukides », *EI*² ; C. Klausner, *The Seljuk Vezirate*, p. 22-27.

⁹²⁰ Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, X, p. 208 ; Ibn al-Ġawzī, *al-Muntaẓam*, XVI, p. 303-307.

religieuse qui possédait un réel pouvoir d'influence sur la société médiévale. La proximité de certaines grandes figures théologiques avec le pouvoir turc comme al-Ġazālī (m. 505/1111) ou al-Ġuwaynī (m. 478/1085) attesterait non seulement la réalité de cette politique mais aussi son succès.

Même lorsque la notion de *Sunni Revival* fut fortement contestée, cette idée s'est maintenue sous une forme à peine modifiée et reste encore aujourd'hui un trait fort de l'historiographie seldjoukide⁹²¹. L'abandon du paradigme du *Revival* a consisté avant tout à mettre en avant le caractère autonome de la formalisation du sunnisme oriental et de l'acquisition de l'indépendance de la classe des oulémas. Les Seldjoukides auraient accompagné, sans être décisifs, le processus d'évolution de l'orthodoxie sunnite⁹²². La volonté des Seldjoukides de s'impliquer à travers les oulémas est cependant toujours postulée avec vigueur. Cela est d'ailleurs manifeste dans l'étude récente de Stefan Heidemann sur les critiques des religieux, al-Ġazālī en premier lieu, contre la politique fiscale et monétaire des Seldjoukides⁹²³.

Le discours à destination des oulémas est sans doute celui qui est le moins perceptible à travers les sources numismatiques, sauf cas exceptionnel⁹²⁴. En effet, le discours idéologique porté par les monnaies n'était pas destiné à un groupe en particulier, comme pouvait l'être le financement d'oulémas ou d'institutions pieuses, mais à l'ensemble d'une population. S'il est facile de retrouver les critiques – très classiques du reste⁹²⁵ – des religieux à l'encontre d'un pouvoir accusé de pratiquer

⁹²¹ À ce sujet, voir A. C. S. Peacock, *The Great Seljuk Empire*, p. 249.

⁹²² Voir par exemple D. Ephrat, « The Seljuq and the Public Sphere... » ; R. Bulliet, « The Sunni 'Revival' ? ».

⁹²³ S. Heidemann, « Unislamic taxes and unislamic system... », voir plus particulièrement p. 494.

⁹²⁴ Voir par exemple l'étude de R. Bulliet sur une émission ghaznévide de 387/997 qui montre d'après l'historien un rapprochement de Maḥmūd de Ghazna avec les oulémas mu'tazilite de Nišāpūr, « A Mu'tazilite Coin of Maḥmūd of Ghazna ».

⁹²⁵ Sur les inquiétudes des religieux à propos de la monnaie, voir l'étude classique de R. Brunschvig « Conceptions monétaires chez les juristes musulmans ».

l'usure (*ribā*)⁹²⁶, il est plus difficile de lire dans les monnaies la volonté du pouvoir de plaire à une catégorie sociale par ailleurs relativement étrangère aux processus qui commandaient la frappe monétaire. Les monnaies ne peuvent donc pas vraiment nous aider à déterminer un discours de légitimation destiné à complaire aux oulémas ou à s'imposer face aux religieux.

Nous pouvons par contre nous intéresser au discours religieux émanant du pouvoir seldjoukide qui transparait à travers les monnaies. Le discours religieux sur les monnaies est balisé par les différentes évolutions des monnaies abbassides⁹²⁷.

Le monnayage seldjoukide s'est en effet parfaitement moulé dans les traditions abbassides en reprenant les marges circulaires coraniques traditionnelles, à savoir les versets IX, 33 et XXX, 4-5 du Coran⁹²⁸. À cela s'ajoutait sur certaines émissions l'inscription du verset dit du Trône (II, 255)⁹²⁹ ou de la sourate *al-Ihlās* (sourate CXII)⁹³⁰. Le répertoire des références religieuses traduisait donc un discours classique pour ne pas dire conservateur. Le recours à ce cadre ancien correspondait à un discours d'inscription des Seldjoukides dans le cadre abbasside et sunnite traditionnel.

Plusieurs éléments nous amènent toutefois à nuancer l'importance de ce discours de propagande religieuse censé légitimer le milieu seldjoukide, contrairement aux reconstructions postérieures des chroniques du VII^e/XIII^e siècle épousées par la recherche contemporaine. Tout d'abord, la reprise de la sourate CXII est particulièrement peu fréquente : aucune émission de Tuğril

⁹²⁶ S. Heidemann « Unislamic Taxes and an Unislamic Monetary », p. 434-435.

⁹²⁷ Voir L. Treadwell, « Qur'anic Inscriptions on the Coins... ».

⁹²⁸ *Coran*, IX, 33 : « C'est lui qui a envoyé son Prophète avec la Direction et la Religion vraie pour la faire prévaloir sur toute autre religion, en dépit des polythéistes. » ; *Coran*, XXX, 4-5 : « Le commandement appartient à Dieu, avant comme après cela. Ce jour-là, les croyants se réjouiront de la victoire de Dieu. »

⁹²⁹ *Coran*, II, 255 : « Dieu ! Il n'y a de Dieu que lui : le Vivant ; celui qui subsiste par lui-même ! Ni l'assoupissement, ni le sommeil n'ont de prise sur lui ! Tout ce qui est dans les cieus et sur la terre lui appartient ! Qui intercédéra auprès de lui, sans sa permission ? Il sait ce qui se trouve devant les hommes et derrière eux, alors que ceux-ci n'embrassent, de sa Science, que ce qu'il veut. »

⁹³⁰ *Coran* CXII : « Dis : 'Lui, Dieu est Un ! Dieu ! L'impénétrable ! Il n'engendre pas ; il n'est pas engendré ; nul n'est égal à lui !' ».

Beg ne la porte ; seule une émission d'Alp Arslān la mentionne⁹³¹, quatre émissions sous Malikšāh⁹³², deux sous Barkyārūq⁹³³, aucune sous Muḥammad Tapar ou sous Sanğar. Si nous ne saisissons pas aujourd'hui le contexte de ces émissions, la rareté nous amène à postuler qu'il s'agissait d'émissions de prestige exceptionnelles, plus que d'un discours réellement porté par le pouvoir. En ce qui concerne la sourate du Trône, la reprise fut beaucoup plus importante mais de manière très concentrée dans l'espace, puisqu'il s'agissait avant tout d'ateliers orientaux comme nous l'avons vu précédemment⁹³⁴. La localisation précise et la temporalité élargie de cette reprise dépassant un souverain particulier, cela nous invite à considérer cette pratique comme affirmation d'une spécificité régionale plus que comme un discours pensé par le pouvoir seldjoukide. Par ailleurs, l'absence d'intérêt pour une surenchère sur la légitimité religieuse se lit également dans la rareté de la bénédiction sur le Prophète, avant tout circonscrite à Bağdād pour les raisons que nous avons vues.

L'absence d'éléments de propagande religieuse spécifiques aux Seldjoukides sur les monnaies ne nous permet pas de conclure, contre l'avis de la majorité de la recherche, que cette propagande n'a pas existé. Les monnaies prises isolément ne sauraient clore ou rouvrir le débat sur le rapport des Seldjoukides aux élites religieuses. Nous pouvons néanmoins affirmer que les monnaies ne montrèrent aucun discours religieux particulier y compris sous Tuğril Beg dont nous verrons qu'il prenait un grand soin au choix des textes apparaissant sur ses monnaies. Cela doit nous inviter à une certaine prudence, en considérant a minima que les Seldjoukides ne cherchèrent pas à utiliser les monnaies pour mettre en avant leur prétention à être les champions du sunnisme.

⁹³¹ AA Mer 8

⁹³² MS Far 1 ; MS Her 2 ; MS Işf 11 ; MS AI 3.

⁹³³ B Ahw 3, 8.

⁹³⁴ Voir *supra*, p. 224-228.

C) La dawla salġūqiyya face aux autres dynasties

Dans un monde où le numéraire valait pour sa teneur en métal précieux et pouvait être utilisé bien au-delà des frontières d'un pouvoir donné si la monnaie était reconnue comme fiable, les monnayages étaient un moyen de s'affirmer face à d'autres pouvoirs, qu'ils soient durables ou éphémères. Nous avons ainsi vu qu'au début du V^e/XI^e siècle, la faiblesse du califat abbasside se lisait du point de vue monétaire par l'utilisation des pièces ghaznévides et surtout fatimides à Baġdād. La réaction d'al-Qā'im lorsqu'il interdisit les pièces *magribī* en 428/1036 est ainsi clairement à mettre en relation avec la volonté de ce calife d'affirmer et d'asseoir son autorité alors que la tutelle bouyide commençait à vaciller.

Les enjeux de l'affirmation des Seldjoukides face aux autres pouvoirs islamiques varièrent naturellement selon la période étudiée. Alors que la première moitié du V^e/XI^e siècle fut marquée par l'assertion d'un nouveau pouvoir dynastique en cours de formation, la fin du V^e/XI^e siècle et la première moitié du VI^e/XII^e siècle virent se déployer la démonstration d'une toute puissance de fait.

1/ L'affirmation d'un pouvoir naissant sous le règne de ʿUğrīl Beg.

Le pouvoir seldjoukide a très tôt compris les logiques de légitimation qui prévalaient dans les territoires conquis et la nécessité de s'en emparer dans une dynamique conquérante et impériale ; l'entourage de ʿUğrīl Beg semble avoir été particulièrement actif sur ces questions⁹³⁵. Les programmes de construction de bâtiments précocement engagés en constituent un premier

⁹³⁵ Sur la *fitna* de Nišāpūr à cause d'al-Kundurī, voir H. Halm, « Der Wesir al-Kunduri und die Fitna von Nishapur ».

témoignage. Ainsi non seulement ʿUğrīl Beg lança-t-il un programme évergétique à Nišāpūr ou la reconstruction de Rayy après la conquête, mais il fit surtout bâtir un imposant complexe palatial à Baġdād, montrant sa volonté d’inscrire son pouvoir dans l’architecture de la cité face au pouvoir califal⁹³⁶. À côté de la politique édilitaire, le milieu seldjoukide chercha à assumer – de manière certes assez modeste – dès ses débuts son rôle dans la protection des arts et des lettres. Ainsi le premier gouverneur d’Iṣfahān finança-t-il la rédaction du *Wīs wa Rāmīn* de Gurgānī⁹³⁷. L’entourage seldjoukide chercha également à lutter contre l’influence bouyide sur le terrain de l’historiographie. Le vizir al-Kundurī commanda ainsi un traité à Ibn Ḥassūl, le *Tafḍīl al-atrāk*, exaltant la grandeur seldjoukide et dénigrant l’histoire bouyide, y compris celle du règne glorieux de ‘Aḏud al-Dawla⁹³⁸. Le dernier élément à prendre en compte – et non des moindres – se situa dans le dialogue, parfois difficile, avec l’autorité califale. L’ensemble des sources s’accordent pour dire que dès la prise de Nišāpūr, ʿUğrīl Beg chercha à voir reconnaître son autorité par al-Qā’im⁹³⁹. Les échanges de correspondances dont le fond nous a été gardé par les chroniques montrent la volonté des Seldjoukides de s’inscrire dans ce cadre légitimant. Même si l’on doit prendre en compte les transformations et adaptations qu’ont pu subir les contenus de ces documents au gré de la transmission, en accord avec ce que nous savons par ailleurs, nous pouvons penser que cette volonté était bien présente dès le départ dans leur correspondance, d’autant plus que celle-ci était dans les mains de la chancellerie naissante des Seldjoukides et gérée par les administrateurs ḥurāsāniens qui avaient été parfois au service des Ghaznévides auparavant⁹⁴⁰. Or la volonté de s’inscrire dans le cadre

⁹³⁶ Sur le programme édilitaire de ʿUğrīl Beg, voir *supra*, p. 176-177.

⁹³⁷ Sur le contexte de rédaction du *Wīs wa Rāmīn*, voir D. Davis, « Vis o Rāmīn », *EIr* et la préface par Gurgānī du *Wīs wa Rāmīn*, p. 24-39.

⁹³⁸ Voir Y. Frenkel, *The Turkic Peoples in Medieval Arabic Writings*, p. 18-21.

⁹³⁹ Voir notamment Bar Hebraeus, *Chronography*, p. 198.

⁹⁴⁰ Ibn Ḥassūl et al-Kundurī travaillaient pour les chancelleries ghaznévides avant de servir les Seldjoukides. Le père de Niẓām al-Mulk, si ce n’est Niẓām al-Mulk lui-même, servit les maîtres de Ġaznī.

abbasside illustre bien la volonté de se légitimer à la manière des pouvoirs qui avaient précédé les Seldjoukides (Samanides, Ghaznévides et Bouyides), sans pour autant renoncer à certaines particularités turques. L'entrée de ʿUğrīl Beg dans Baġdād et la réinstallation du calife après la révolte d'al-Basāsīrī en firent l'éclatante démonstration.

Nous notons dans l'ensemble de ces éléments le rôle du milieu entourant le souverain qui, à bien des égards, cherchait à traduire pour les populations conquises la réalité d'un pouvoir effectif et en pleine croissance. La fonction d'interprète de l'arabe au turc qu'exerça al-Kundurī lors de l'entrée à Baġdād⁹⁴¹ symbolise parfaitement le rôle des administrateurs ħurāsāniens dans l'acquisition très rapide des codes du pouvoir sédentaire, par une dynastie à bien des égards encore nomade.

Les monnaies participèrent pleinement de ce mouvement et rencontrèrent les dynamiques que les autres sources nous révèlent. Tout d'abord, elles reprirent les codes qui avaient précédé en s'apparentant pleinement au monnayage ghaznévide. Ensuite, les monnaies illustrent le passage du pouvoir seldjoukide d'une emprise locale vers un horizon impérial. Le monnayage de Nīšāpūr est à cet égard particulièrement intéressant. Jusqu'en 437/1045-46, le premier monnayage seldjoukide apparaît particulièrement sobre, même pour des dinars pourtant plus propres à une expression du pouvoir au superlatif. Ainsi, ʿUğrīl Beg n'y était qualifié que de grand émir (« *al-amīr al-aġall* » ou « *al-sayyid* ») et les monnaies ne portaient que son nom turc, en dessous de celui du calife au revers, puis en dessous de la *šahāda*⁹⁴².

Mais à partir de 438/1046-47, avec l'obtention du titre sultanal, la monnaie changea profondément et représenta dès lors un pouvoir impérial, destiné à s'imposer aux autres pouvoirs

⁹⁴¹ Al-Bundarī, *Zubda al-nuṣra*, p. 13, 17 ; Šibṭ ibn al-Ġawzī, *Mir'āt*, p. 25.

⁹⁴² Voir TB Niš 1-2 puis TB Niš 3-16.

orientaux. Non seulement les titres évoluèrent, mais ils doublèrent. Du titre d'émir, le chef de clan passa au titre de sultan, doublé de la mention « *šāhānšāh* » qui affirmait la supériorité des Seldjoukides sur les autres pouvoirs de la région, en même temps qu'il reprenait un élément de l'idéologie ghaznévide. En outre, l'onomastique du pouvoir fut modifiée également puisque le nom ʿUğrīl Beg se trouva complété d'une *kunya* « Abū Ṭālib »⁹⁴³, fort artificielle pour un souverain turc sans enfant. Le tournant de 437-438/1045-1047 marqua ainsi une évolution dans la manière dont le pouvoir se disait : il s'imposait désormais comme un pouvoir impérial à l'ambition universelle, en ajoutant à un titre de domination universelle d'autres indications dans les langues locales de par l'utilisation d'une onomastique et d'une titulature plus familière. Le caractère impérial fut alors renforcé dans l'idéologie par une titulature disant le caractère expansionniste des Seldjoukides avec l'adjonction du titre « *malik al-mašriq wa-l-mağrib* »⁹⁴⁴ qui affirmait la vocation à aller vers l'Ouest, même si dans la réalité les velléités à l'encontre des Fatimides semblèrent relativement limitées.

Nous avons dit plus haut l'importance de l'entourage de ʿUğrīl Beg dans l'intégration des normes locales du pouvoir. Pour les monnaies également nous pouvons faire l'hypothèse que le rôle des administrateurs fut déterminant. On ne peut cependant pas omettre le rôle que dut jouer le sultan et par là-même, affirmer que la stratégie de légitimation fut pleinement comprise et voulue par ce dernier. En effet, on peut remarquer que sur un médium commun – la monnaie – et à l'entourage similaire, Čağrī Beg n'endossa pas du tout la même politique. L'absence de mention de politique édilitaire ou évergétique, de correspondance califale ou de mécénat peut être mise sur le compte de sources défailtantes ou d'un manque d'intérêt pour le frère en charge du territoire le plus lointain. Mais les monnaies nous sont parvenues en un nombre suffisamment important pour que

⁹⁴³ Par exemple les monnaies de Nišāpūr, à partir de TB Niš 16.

⁹⁴⁴ TB Bağ 19 et TB Isf 7.

nous puissions en tirer argument. Or le monnayage de Čağrī Beg, comme nous le verrons par la suite⁹⁴⁵, fut dénué de toute titulature ou signe renvoyant à une logique impériale. Celle-ci fut paradoxalement plus affirmée par la branche vassale des Seldjoukides du Kirmān⁹⁴⁶ que par le propre monnayage du prince oriental. Cela nous montre bien que Čağrī Beg opta pour une politique résolument différente, sans aucun doute plus liée aux Turcomans, délaissant les cadres de légitimation abbasside. Contrairement à ce que peut affirmer R. E. Darley-Doran dans la notice de la seconde édition *l'Encyclopédie de l'Islam*, la politique monétaire fit indiscutablement l'objet d'une attention de Tuğril Beg et ne dépendit pas uniquement des pratiques des ateliers ou des bureaucrates antérieurs à la conquête⁹⁴⁷.

2/ L'expression de la puissance impériale sous les règnes d'Alp Arslān et Malikšāh

De nombreux éléments amenèrent une évolution du pouvoir seldjoukide à la mort de Tuğril Beg. La première guerre de succession permit la réunification de deux patrimoines et l'élimination d'une branche du clan. Si la nature du pouvoir seldjoukide ne changea pas fondamentalement, la réalité de ce pouvoir impérial tendit du fait des événements, vers une forme plus monarchique. Il faut ajouter à cela l'arrivée d'une nouvelle génération plus accoutumée à l'expression abbasside du pouvoir bien qu'attachée aux traditions steppiques.

Alp Arslān a longtemps souffert d'une image négative au sein de la littérature scientifique qui a souvent vu en lui un personnage effacé derrière Nizām al-Mulk⁹⁴⁸ et peu au fait des pratiques

⁹⁴⁵ Voir *infra*, p. 292-296.

⁹⁴⁶ Voir par exemple TB Bam 1, TB Bar 2 ou TB Ğīr 1.

⁹⁴⁷ Voir *supra* note n°255.

⁹⁴⁸ Voir notamment la notice qui lui est consacrée par Cl. Cahen, « Alp Arslan », *EI*².

impériales, contrairement à son fils. Ce portrait a paradoxalement peu de rapport avec ce que les sources médiévales dirent de lui, puisque ces dernières exaltaient un sultan *muğāhid*⁹⁴⁹. Malikšāh, de son côté, a été souvent décrit comme le parangon du pouvoir impérial islamo-persan⁹⁵⁰. De fait Alp Arslān laissa un souvenir beaucoup plus vague aux chroniqueurs et nous gardons peu de traces de sa vie par rapport à celle de son oncle ou de son fils. Mais plusieurs éléments peuvent nous permettre d'affirmer qu'Alp Arslān amorça bien l'affirmation d'un pouvoir impérial qui trouva sa pleine expression avec son fils. Il est en effet crédité de la mise par écrit de l'histoire du clan en persan avec la rédaction du *Maliknāma*, aujourd'hui perdu⁹⁵¹. Par ailleurs, il assura la fonction de mécène des lettres en partie délaissée par son oncle⁹⁵². De plus, il faut ajouter à l'œuvre du sultan celle de son milieu et prendre en compte l'évergétisme financé par son vizir et la poursuite des programmes de constructions de son prédécesseur. La distinction entre l'action du sultan et celle de son entourage est à bien des égards artificielle. Ainsi, si Alp Arslān ne partit pas pour Bağdād afin de recevoir du calife ses titres et robes d'honneur, et préféra mener une campagne de razzia avec les troupes turcomanes qu'il devait fidéliser, il envoya une ambassade à Bağdād pour obtenir les éléments de légitimité califaux⁹⁵³. La campagne vers l'Anatolie et la délégation vers le calife doivent être pris comme les deux faces d'une politique qui visait à s'appuyer sur de multiples sources de légitimation. Enfin, nous n'insisterons pas sur le fait que le règne de Malikšāh accentua la politique de son père, d'autant plus qu'il était parfaitement familiarisé avec la culture sédentaire, persane

⁹⁴⁹ J.-D. Richaud, « Alp Arslān et la construction de la figure du sultan-*muğāhid* ».

⁹⁵⁰ M. F. Sanaullah, *The Decline of Saljuqid Empire*, p. 37 ; R. Grousset, *Histoire des Croisades*, vol. 1, p. 58-59.

⁹⁵¹ Voir *supra*, p. 68-70.

⁹⁵² G. E. Tetley, *The Ghaznavid and Seljuk Turks...*, p. 91.

⁹⁵³ Sibṭ ibn al-Ġawzī, *Mir'āt*, p. 115 ; Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, X, p. 35-41 ; J.-D. Richaud, « Alp Arslān et la construction de la figure du sultan-*muğāhid* ».

notamment, et les modes de légitimation. Cela a été abondamment relevé par la recherche comme nous avons pu le dire⁹⁵⁴.

Les monnaies à leur tour montrent que la fin du V^e/XI^e siècle est marquée par une volonté du pouvoir seldjoukide d'affirmer une puissance devenue incontestée et victorieuse de type impérial et monarchique. Dans un contexte où il n'existait plus de pouvoirs réellement concurrents dans l'espace abbasside, il s'agissait pour les Seldjoukides d'affirmer l'ambition universelle et impériale de leur pouvoir. La titulature est à ce titre révélatrice. Non seulement les titres en « *al-islām* » apparurent sur les monnaies, mais également les titres en « *al-dunyā wa-l-dīn* » qui disaient la volonté d'exprimer une totalité du pouvoir seldjoukide. On constate également une multiplication des titulatures, renvoyant à un pouvoir toujours plus important et sortit renforcé des première et deuxième guerres de succession. Ainsi, alors que ʿUğrīl Beg usa de 8 titres différents – et en réalité 6 si l'on enlève les titres d'émirs, Alp Arslān recourut à 11 titres différents et Malikšāh en connut 15 dont 11 nouveaux.

3/ Un monopole du pouvoir de fait durant les règnes Barkyārūq et Muḥammad Tapar

Il est traditionnel de considérer que les règnes des deux premiers fils de Malikšāh marquent le début d'un déclin des Seldjoukides⁹⁵⁵.

Or, la fin de la troisième guerre de succession marqua indiscutablement une puissance seldjoukide qui relevait d'un monopole du pouvoir de fait. Le règne de Barkyārūq fut bien trop

⁹⁵⁴ Voir *supra*, p. 255-256.

⁹⁵⁵ L'idée était déjà clairement affirmée par M. F. Sanallah dans *The Decline of the Saljūqid Empire*, p. XVI, est reprise par C. E. Bosworth, « Political and Dynastic History... », p. 67 ou S. G. Agadshyanov, *Der Staat der Seldschukiden...*, p. 162-166.

mouvementé, faits de victoires et de revers de fortune, qui l'empêchèrent d'exercer pleinement les prérogatives sultanales et de mettre en avant des éléments de légitimation devenus traditionnels⁹⁵⁶. Mais le règne de son frère Muḥammad Tapar marqua un retour des pratiques de leur père. On peut ainsi rappeler que la première Croisade entraîna une demande d'aide des cités du Bilād al-Šām au calife et au sultan seldjokide qui s'imposaient comme les autorités de la région⁹⁵⁷. Quelques années plus tard, Muḥammad Tapar assuma cette fonction impériale en lançant les premières campagnes de la contre-Croisade qui se révélèrent sans effet, mais affirmaient sa stature au sein du *dār al-islām*⁹⁵⁸.

Les monnaies accompagnèrent ce mouvement par une rationalisation des titres qui correspondait à un pouvoir qui n'avait plus besoin de trouver de nouveaux moyens d'exprimer sa puissance mais dont la forme s'institutionnalisait aussi. Barkyārūq n'usa ainsi que de 9 titres sur ses monnaies et Muḥammad Tapar seulement de 7. Le recours plus fréquent au titre d'*al-sultān al-mu'azzam* nous informe aussi sur la parfaite intégration de l'institution sultanales dans le paysage politique, après avoir été une innovation au début du V^e/XI^e siècle. L'utilisation devenue systématique des titres en *dīn* ainsi que des titres en *al-dunyā wa-l-dīn* rappelait une puissance qui s'affirmait comme totale. Il est à noter que les monnayages de Barkyārūq et Muḥammad Tapar s'inscrivent pleinement dans la pratique de Malikšāh de leur père, contrairement aux évolutions qui marquèrent le règne de Sanğar.

⁹⁵⁶ Voir notamment C. Defréméry, « Recherches sur le règne du sultan Barkyaroq... »

⁹⁵⁷ Sur la réaction seldjokide aux Croisades, voir C. Hillenbrand, *The Crusades*, p. 78-79.

⁹⁵⁸ Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, X, p. 501.

4/ La reconfiguration du pouvoir impérial sous le règne de Sanğar

La fin de la quatrième guerre de succession et la victoire de Sanğar sur son frère aboutirent à reconfigurer le cadre impérial dans le cadre d'une évolution en apparence paradoxale. Certes les pouvoirs extérieurs à l'empire connaissaient alors un déclin certain : la conquête de Samarqand et de Ġaznī par Sanğar fut symptomatique d'un affaiblissement des pouvoirs extérieurs traditionnellement concurrents des Seldjoukides. Mais ces derniers durent alors tenter de s'affirmer face à des pouvoirs qui étaient issus de leur propre *dawla*, à savoir les Atabegs.

Cette évolution se lit tout d'abord dans la nécessité de nommer deux pouvoirs sultanaux sur les monnaies de l'ensemble du territoire, à l'exception du Ĥurāsān. Cette augmentation du nombre de pouvoirs à citer obligea à une rationalisation des titres et des formulaires, sensible sur les monnaies. La régionalisation se lit aussi dans la grande variété qui marque les manières de citer les deux pouvoirs, parfois séparés sur les deux flancs, parfois ramenés au revers⁹⁵⁹. Parallèlement, les mentions des atabegs et gouverneurs locaux se multiplièrent sur les monnaies, sans que cela remette la légitimité seldjoukide en cause dans un premier temps⁹⁶⁰. À partir de là, le pouvoir sultanal seldjoukide tendit à devenir moins une puissance effective qu'une source de légitimité au regard de laquelle les nouveaux pouvoirs s'affirmaient.

* *

*

⁹⁵⁹ Voir *supra*, p. 258.

⁹⁶⁰ Voir *infra*, p. 343-363.

Les Seldjoukides, que ce fût pour affirmer une puissance en devenir ou un pouvoir en acte, usèrent très clairement de l'outil monétaire pour dire la place qu'ils souhaitaient ou qu'ils avaient dans l'Orient abbasside. Les sultans et leurs entourages s'impliquèrent dans la politique monétaire pour nommer la *dawla salġūqiyya* dans ce qu'elle avait d'original (turcité assumée, prétention à la souveraineté universelle, indépendance par rapport aux califes) mais aussi dans ce qu'elle reprenait à ses concurrents ou devanciers. Cette manière de se nommer évolua au fur et à mesure que les fils de Selġūq devinrent les maîtres de l'Orient abbasside. Cette politique monétaire qui manifestait une volonté impériale, en même temps qu'elle en était l'un des principaux supports, s'est cependant développée dans un contexte où elle coexistait de multiples échelles de pouvoir, régionales et locales, selon des dynamiques que manifeste aussi l'évolution du numéraire.

Chapitre 4 : Le monnayage, attribut du pouvoir en partage au sein de l'appareil seldjoukide

Les Turcomans, bien qu'ayant causé de sérieux ennuis et étant très nombreux, ont acquis des droits à la bienveillance de la dynastie actuelle, car ils lui ont rendu, au commencement, de nombreux services ; ils ont beaucoup souffert pour elle et lui sont attachés par les liens de parentés⁹⁶¹.

Le commentaire de Nizām al-Mulk sur la place des Turcomans dans le cadre d'un État dynastique envisagé comme un empire islamique a longuement été interprété comme représentant la pensée du groupe des secrétaires ḥurāsāniens à l'encontre d'une aristocratie turque accusée de tous les maux. Selon certains historiens, ce chapitre du *Siyar al-Mulūk* montrerait un empire tiraillé entre les partisans d'un système islamo-persan et les tenants d'une tradition steppique résolument anti-étatique⁹⁶². L'argument monétaire n'a que peu été convoqué sur cette question – cette vision n'ayant fait en réalité l'objet d'un questionnement que très récemment⁹⁶³. Pourtant, le même numismate remarquait quelques lignes plus haut que les « les princes et gouverneurs [...] frappaient des pièces en leur propre nom chaque fois où cela leur était permis, ou quand ils croyaient que leur pouvoir était assez grand pour saisir ce privilège ». C'est en effet un trait évident du numéraire seldjoukide que d'avoir été produit en associant des membres du clan dominant autres que les sultans, et ce dès les premières conquêtes. Certes, il n'est pas aisé de qualifier les différents groupes appartenant au groupe dirigeant des Seldjoukides, les sources elles-mêmes usant d'une terminologie fluctuante. Nous distinguerons ici deux cas principaux, celui des « princes », terme que nous

⁹⁶¹ Nizām al-Mulk, *Siyar al-Mulūk*, p. 131.

⁹⁶² C. Klausner, *The Seljuk Vizirate*, p. p. 34-36, 89-96 ; A. K. S. Lambton, « The Internal Structure of Saljuq Empire », p. 219 ; voir aussi l'article « Saldjūkides », *EF*².

⁹⁶³ A. C. S. Peacock, *The Great Seljuq Empire*, p. 191-192.

réserverons à la désignation d'un chef appartenant à la famille seldjoukide, sans être le chef principal du clan. Nous y incluons donc ce que la littérature scientifique a pris l'habitude d'appeler « les sultans en second » au cours du VI^e/XII^e siècle. Nous utiliserons par ailleurs le terme d'« émirs » pour désigner les chefs turcs qui n'étaient pas de la famille, étaient au mieux rattachés au clan Ğuzz, mais qui disposaient de pouvoirs importants, soit comme gouverneurs, soit comme atabegs.

L'association de princes et d'émirs à l'émission d'un monnayage devrait nous interroger, tant le paradigme des nomades étrangers à la frappe monétaire semble être un trait qui fait consensus dans la communauté scientifique. Nous y voyons au contraire une parfaite maîtrise des codes monétaires par les élites seldjoukides, aristocratie turcomane comprise, et ce dès les premières années. Faut-il y voir cependant une organisation seldjoukide tendant vers l'anarchie où n'importe quelle personne prétendant être doté d'une parcelle de pouvoir se mettait à battre monnaie ?

Nous commencerons par nous intéresser aux émissions des princes seldjoukides dont le rôle évolua tout au long de la période, qu'ils reconnaissent l'autorité du sultan ou non (I). Puis nous nous pencherons sur les monnaies où un émir seldjoukide est mentionné afin de déterminer les différentes stratégies des émirs pour affirmer leur poids dans le système seldjoukide (II). Ces deux premiers temps permettront de montrer l'existence d'un droit de *sikka* largement partagé au sein du pouvoir seldjoukide, en envisageant celui-ci avant tout comme le produit d'un réseau d'autorités cherchant néanmoins à maintenir une réelle unité d'ensemble, loin d'une quelconque anarchie. Cette culture commune du monnayage seldjoukide n'eut cependant qu'une faible postérité dans les territoires de l'empire une fois les sultans en difficulté pour imposer leur pouvoir (III).

I. *Les princes seldjoukides et la monnaie*

L'un des traits du monnayage seldjoukide fut sa rapide et importante appropriation par une multitude de personnalités parvenues au pouvoir dans le sillage de la nouvelle dynastie. Outre le calife et le sultan, autorités traditionnellement titulaires du droit de *sikka*, nombre de princes firent inscrire leurs noms sur les monnaies. Si le phénomène est constant tout au long de la période, il a néanmoins profondément évolué au gré des modifications des équilibres de pouvoirs au sein de la famille dirigeante. Aux princes de la famille seldjoukide, il convient d'ajouter une troisième catégorie, qui est celle des vassaux dont on peut considérer, qu'ils relevaient d'une logique similaire, à savoir la domination d'une famille reconnue comme légitime sur un territoire. Nous verrons que le monnayage des princes fut une pratique normale, renvoyant à l'organisation clanique du pouvoir seldjoukide ; il conviendra néanmoins de nous intéresser aux monnayages de sécession, à savoir des monnaies émises dans un contexte perçu comme étant de défiance de l'autorité.

A) Les émissions des princes

Le monnayage des princes est un trait constant tout au long de la période seldjoukide même s'il changea d'importance et de signification au fur et à mesure que l'organisation de l'empire évoluait. La génération de la conquête est marquée par une multiplicité de princes qui saisirent des territoires dans lesquels ils firent battre monnaie, souvent en reconnaissant la tutelle d'un des deux aînés de la famille, à savoir ʿUğrīl Beg ou Čāgrī Beg. Ce partage du pouvoir entre les membres de la famille tendit à se rapprocher de la personne du sultan sous Alp Arslān, Malikšāh, Barkyārūq et

Muḥammad Tapar au gré de la défaite ou de la disparition des branches plus éloignées. C'est ainsi que les Seldjoukides du Kirmān s'émancipèrent complètement à ce moment, tout en se reconnaissant comme membre de la sphère seldjoukide. La défaite de Maḥmūd II contre son oncle Saṅḡar à la fin de la 4^e guerre de succession (512/1118-19) marqua une évolution profonde où les sultans – chefs de famille intégraient la catégorie des princes, puisque reconnaissant la tutelle du sultan – chef de clan.

1/ La génération de Ṭuḡril Beg

- Da'ūd ibn Mika'il Čaġrī Beg

Frère de Ṭuḡril Beg, à la suite des premières victoires contre les Ghaznévides à partir de 428/1036-37, il obtient les territoires orientaux et poursuit les combats contre les Ghaznévides⁹⁶⁴.

Le monnayage de Čaġrī Beg est relativement varié et offre une grande diversité de situations. Nous connaissons 33 émissions à son nom : 13 le mentionnent comme le suzerain des Seldjoukides du Kirmān⁹⁶⁵, et 20 le montrent comme seul souverain de son territoire⁹⁶⁶.

Le monnayage du frère de Ṭuḡril Beg pose toutefois de nombreuses questions⁹⁶⁷. La première question est la faible quantité d'émissions et les matériaux de celles-ci, à savoir majoritairement des dirhams (16 dirhams et 1 *fals*). C. E. Darley-Doran met ce phénomène sur le compte d'une bureaucratie locale moins performante et moins apte à des émissions régulières et de qualité⁹⁶⁸.

⁹⁶⁴ Sur Čaġrī Beg, voir notamment C. E. Bosworth, « Čaġrī Beg Dāwūd », *EIr*.

⁹⁶⁵ TB Bam 1 ; TB Bar 2, 6, 8, 10, 13 ; TB Čir 1-6 ; TB AI 14.

⁹⁶⁶ TB Bal 1-5, 7, 10 ; TB Her 7 ; TB Mer 1 ; TB AI 16-26.

⁹⁶⁷ R. Bulliet, dans sa contribution « Numismatic evidence for the relationship » (1974) avait déjà soulevé le caractère étonnant de ce monnayage.

⁹⁶⁸ C. E. Darley-Doran, 'Numismatique', 'Numismatique' in « Saldjūkides », *EI²*

Richard Bulliet a quant à lui imaginé un processus de soumission de Čağrī Beg à son frère⁹⁶⁹. Ces deux explications nous semblent peu soutenables. Tout d'abord, ces analyses reposaient sur un corpus bien moins important que celui que nous connaissons. Par ailleurs, l'idée d'une bureaucratie moins efficiente était liée à l'idée que Merw et Balḥ étaient des ateliers de bien moindre importance par rapport à Nišāpūr. Si la production de ce dernier atelier était sans aucun doute plus volumineuse, nous avons pu voir que Balḥ appartenait clairement à la catégorie des grands ateliers de l'empire, sauf pour le règne de ʿUğrīl Beg. Si l'on met cela en relation avec le fait que les monnaies de cet atelier sont avant tout connues par le marché des antiquités et que de nouvelles monnaies apparaissent chaque année, on peut y voir avant tout un biais de conservation.

Le deuxième point qui a beaucoup questionné les historiens tient à l'absence de titre sur les monnaies de Čağrī Beg. Rappelons toutefois que les monnaies conservées ont été principalement frappées en argent, support ayant une vocation moindre à l'ostentation et à l'affirmation des titulatures. On peut néanmoins s'étonner de la particulière sobriété de ces pièces. En effet, les monnaies émises dans les régions orientales ne mentionnent jamais un titre de Čağrī Beg ; seules les monnaies des Seldjoukides du Kirmān le gratifient du titre de « *malik al-mulūk* »⁹⁷⁰. On peut s'interroger sur cette absence de titres sur le numéraire émis dans son domaine, alors que ses frères Paygū et ʿUğrīl Beg ne manquaient jamais d'utiliser un titre aux mêmes époques, et que les Seldjoukides du Kirmān rechignaient à citer Čağrī Beg sans l'affubler d'un titre proche de celui de son frère. La différence de métal ne semble pas ici une explication suffisante.

On pourrait faire l'hypothèse que l'absence de titre renverrait à une situation où, étant l'aîné de la famille, il n'aurait pas eu besoin de titres pour légitimer l'importance qu'il avait de fait, comme

⁹⁶⁹ R. Bulliet, « Numismatic evidence for the relationship ». La thèse a été discutée par K. Shimizu en 1998, voir « The Bow and Arrow on Saljuqid Coins ».

⁹⁷⁰ TB Bam 1 ; TB Bar 1, 6, 8, 10 ; TB Ğir 1-3, 5 ; TB AI 14.

le montre d'ailleurs la suzeraineté qu'il exerça continûment sur les premiers territoires conquis qui étaient les plus proches des terres ancestrales. Cette explication est cependant au mieux insuffisante, au pire erronée. Il faut tout d'abord noter que le silence des sources peut être interprété en des sens opposés : R. Bulliet en tirait argument pour soutenir une subordination de Čağrı Beg à son frère. Le deuxième élément à prendre en compte relève des chroniques dont aucune ne sous-entend une primauté, ne serait-ce que nominale, de Čağrı Beg sur son frère et qui tendent plutôt à exprimer le contraire⁹⁷¹. Même le partage des terres n'impliquait pas nécessairement une primauté de l'un sur l'autre : certes Čağrı Beg prit en charge les régions orientales, terres par la suite régulièrement attribuées aux princes et tournées vers les terres ancestrales ; mais il était privé de Nīšāpūr qui était clairement le cœur économique de la région, l'objet des premières convoitises des deux frères et la capitale politique de la province. Ajoutons-y un dernier argument : quand bien même on accorderait à Čağrı Beg une légitimité telle qu'elle le dispenserait d'afficher ses titres sur les monnaies, cela ne serait entendable que par les Turcs et Turcomans, les seuls à même de reconnaître son statut de chef de clan, au moins formellement. Or les monnaies n'étaient pas un outil de légitimation du pouvoir auprès des Turcomans, au moins à cette période de l'histoire seldjoukide ; elles étaient avant tout destinées aux populations sédentaires auprès desquelles il est étonnant que le pouvoir seldjoukide, partout enclin à inscrire son pouvoir dans les catégories bien connues d'émir, de *malik* ou de sultan, ait renoncé à afficher les titres légitimant son autorité dans ces régions.

Nous souhaitons ainsi mettre en avant un autre ensemble de facteurs pour expliquer cette particularité du monnayage de Čağrı Beg, en dehors du fait que l'absence de dinars conservés pour

⁹⁷¹ Voir par exemple Bayhaqī, non suspect d'une reconstruction postérieure, écrire que Tuğril Beg est l'aîné de la famille (*Tārīḫ*, p. 833). Voir aussi Peacock, *Early Seljuq History*, p. 66-67.

Čaġrī Beg empêche toute conclusion définitive. La chronologie nous paraît devoir être prise en considération plus fortement. Nous devons garder en mémoire que le monnayage frappé au nom de Čaġrī Beg est ancien, à un moment où le système seldjoukide était encore en gestation.

Sa situation géographique mérite aussi d'être considérée. En effet, contrairement à ses frères, Čaġrī Beg s'est vite retrouvé bloqué dans ses conquêtes, soit par un terrain peu favorable, soit par des Ghaznévides décidés à défendre les territoires méridionaux de leur empire. Cette situation était radicalement différente de celles de ʿUğrīl Beg, d'Ibrahīm Yināl ou Payġū qui devaient non seulement se légitimer auprès des populations jusque là soumises à d'autres pouvoirs dont ils conquéraient rapidement les territoires, mais également contre les autres princes seldjoukides. Ce besoin de se légitimer auprès des populations conquises étant plus secondaire dans son cas, Čaġrī Beg a pu se désintéresser d'une pratique qui ne lui était peut-être pas familière. Rappelons ici que les chroniques présentent souvent Čaġrī Beg comme beaucoup plus lié aux pratiques nomades que son frère⁹⁷². Même s'il y a sans doute un biais des sources, on peut faire l'hypothèse qu'elle repose en partie sur le fait que ce dernier s'était bien moins entouré des signes extérieurs de souveraineté⁹⁷³. Ce désintérêt relatif pour la frappe monétaire peut se lire aussi dans l'absence complète de régularité dans les motifs des monnaies frappées en son nom, qui semble indiquer l'absence de consignes données aux ateliers, contrairement aux régions occidentales où la question de la légitimation était plus centrale. Cela explique pourquoi les Seldjoukides du Kirmān, beaucoup plus impliqués dans la formalisation des liens de souveraineté qui les concernaient, ont cherché à lui attribuer le titre de « *malik al-mulūk* », parfaitement équivalent au « *šāhanšāh* » de ʿUğrīl Beg.

⁹⁷² Voir notamment le raid en Arménie ou la dispute entre les deux frères sur la prise de Nišāpūr, Bar Hebraeus, *Chronography*, p. 198-199 ou Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, IX, p. 458.

⁹⁷³ Claude Cahen y voyait un argument pour présenter Čaġrī Beg comme un souverain beaucoup plus passif que son frère (voir sa notice « Čaġrī-beg » dans l'*EI*²).

- Paygū ibn Mika'il Fahr al-Mulk

Il était le frère de Ṭuġrīl Beg et Čaġrī Beg⁹⁷⁴. Avec ses deux frères, il se signala par ses conquêtes et ses actions militaires⁹⁷⁵. Ses dates de naissance et de mort nous sont inconnues. Les sources évoquent néanmoins des campagnes dès 426/1034-1035⁹⁷⁶ et nous savons par ailleurs qu'il participa à la première guerre de succession en 456/1063-34 où il fut battu mais épargné par Alp Arslān⁹⁷⁷. Lors des années de conquête du Ḥurāsān par Ṭuġrīl Beg, Čaġrī Beg et Paygū, il semble que ce dernier se soit attribué Herāt comme fief, territoire qui était toujours sien au moment de la première guerre de succession⁹⁷⁸.

Cette chronologie est légèrement complexifiée par les émissions de monnaies le mentionnant, puisqu'en 450/1058-59 et 452/1060-61⁹⁷⁹, les monnaies de Herāt furent émises au nom de Čaġrī Beg seul puis aux noms de Ṭuġrīl Beg et Alp Arslān. Ces années correspondant à la révolte d'Ibrahīm Yināl, on peut faire l'hypothèse que Paygū avait suivi ce dernier dans son opposition à Ṭuġrīl Beg ; la défaite d'Ibrahīm Yināl expliquerait alors la fin d'une autonomie synonyme de droit de *sikka*, même s'il était toujours installé à Herāt en 456/1063-64. Au total, le monnayage de Paygū nous est parvenu à travers 6 dinars⁹⁸⁰ dont deux sont émis en 435/1043-44, un en 448/1056-57, un dans la décennie 440/1048-49 et deux ne sont pas datés mais proviennent de la même émission. Toutes les monnaies proviennent logiquement de l'atelier de Herāt.

Le numéraire de Paygū se distingue assez nettement de celui de ses frères. Si le prince fait figurer les mentions traditionnelles du calife et de la *šahāda*, il ne mentionne jamais la suzeraineté

⁹⁷⁴ Voir notamment Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, IX, p. 473. Sur son nom, que d'aucuns estiment être le titre de « Yabġu » déformé, voir Cahen, « Bayghu », *ET*.

⁹⁷⁵ Voir notamment Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, IX, p. 459, 474-475, 477-478, 481-484.

⁹⁷⁶ Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, IX, p. 477.

⁹⁷⁷ *Ibid*, X, 34.

⁹⁷⁸ *Ibid*, IX, 483-484 et X, p. 34.

⁹⁷⁹ TB Her 7-8.

⁹⁸⁰ TB Her 1-6.

de Tuğril Beg ou de Čağrī Beg. Seul son nom figure systématiquement au revers. Alors que le *laqab* de Faḥr al-Mulk nous est transmis par Ibn al-Aṭīr, aucune monnaie ne porte cette mention. Le prince s’y qualifie par contre d’« *al-malik al-‘ādil* »⁹⁸¹, d’« *al-malik al-muẓaffar* »⁹⁸², de « *mu‘izz al-dawla* »⁹⁸³ et de « *naṣr al-dīn* »⁹⁸⁴. Il semble que les trois premiers titres formèrent le cœur de sa titulature une fois son pouvoir affirmé, puisqu’ils se retrouvent dans les monnaies postérieures à 440/1048-49. Tout en affirmant une certaine autonomie, Payğū n’est donc pas allé jusqu’à s’arroger un titre de sultan, marquant par là-même un rang inférieur à Tuğril Beg.

Le deuxième point qui distingue le numéraire de Payğū est formel. Les monnaies qui nous sont parvenues présentent ainsi des éléments décoratifs, qui sans être uniques, sont peu attestés dans le numéraire de cette période. Sur l’émission de 435/1043-44 (TB Her 1), le motif Fi 4N est disposé symétriquement de part et d’autre de son nom – pratique non attestée par ailleurs dans le numéraire seldjoukide. Sur cette émission de prestige, on remarque également un motif Fi 5A au droit qui n’est pas connu par ailleurs. On pourrait émettre l’hypothèse que ce motif évoque un arc bandé, et serait donc soit une *tuğrā* soit un signe rappelant la victoire militaire qui provoqua l’émission exceptionnelle. Il est à noter que la possibilité de voir en Fi 5A une *tuğrā* est rendue moins probable par le fait que l’émission de 448/1056-1057 (TB Her 5) semble porter une *tuğrā* gravée à la manière du reste de l’empire. L’hypothèse d’un arc bandé évoquant la victoire militaire des Seldjoukides contre les Ghaznévides⁹⁸⁵ est soutenue par l’inscription sur la monnaie du titre de « *naṣr al-dīn* ». La particularité de ce monnayage se signale enfin par un *hā* qui est intercalé entre

⁹⁸¹ TB Her 1-3.

⁹⁸² TB Her 5-6, 10.

⁹⁸³ TB Her 10.

⁹⁸⁴ TB Her 1.

⁹⁸⁵ Ibn al-Aṭīr, *al-Kamīl*, IX, p. 518.

« *Allāh* » et « *Muḥammad rassūl Allāh* » au revers d'une émission de la décennie 440/1048-49 (TB Her 6).

- Ibrahīm Yināl

Il s'agit du frère utérin de Ṭuḡril Beg et Čaḡrī Beg⁹⁸⁶. Il semble avoir pris la tête d'un groupe de Turcomans distinct des Seldjoukides, connu sous le nom *Yenāliān*⁹⁸⁷, qui participa avec Ṭuḡril Beg et Čaḡrī Beg aux conquêtes de l'Orient abbasside. Régulièrement en conflit avec Ṭuḡril Beg, il fut exécuté le 9 ġumada II 451/23 juillet 1059 par ce dernier, à la suite d'une énième révolte⁹⁸⁸.

L'unique émission à son nom qui nous soit parvenue, datée de 441/1049-50⁹⁸⁹, est d'ailleurs à mettre en relation avec une révolte attestée tant par les sources que par la monnaie. En effet, si la région de Hamaḍān est conquise dès 437/1045-46 par les troupes d'Ibrahīm Yināl⁹⁹⁰, les monnaies émises par l'atelier sont au nom de Ṭuḡril Beg, tantôt affublé du titre de sultan⁹⁹¹, tantôt d'émir⁹⁹². En 441/4049-50, Ṭuḡril Beg demanda à son frère de lui octroyer Hamaḍān et ses territoires, ce que dernier refusat⁹⁹³. C'est alors qu'il fit frapper une émission de prestige à son nom dont deux exemplaires nous sont parvenus⁹⁹⁴.

Cette unique émission connue à ce jour est originale en raison de la titulature dont se pare Ibrahīm Yināl. Outre qu'au droit, il se désigne comme « *Ibrahīm bin Inānġ Yabġū* », il fait inscrire au

⁹⁸⁶ Ibrahīm Yināl a suscité un certain intérêt des historiens modernes qui l'ont désigné comme le représentant par excellence de la turcité seldjoukide et comme une figure réfractaire envers l'évolution vers le modèle arabo-persan, voir notamment Bosworth, « Ebrāhīm Ināl », *Elr* et Cl. Cahen, « Le Malik-nāmeḥ et l'histoire des origines seljukides ».

⁹⁸⁷ Bayhaqī, *Tārīḡ*, p. 695, 755 ; sur le statut d'Ibrahīm Yināl, voir A.C.S. Peacock, *Ealy Seljūq History*, p. 66-68.

⁹⁸⁸ Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, IX, p. 645.

⁹⁸⁹ TB Ham 4.

⁹⁹⁰ Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, IX, p. 528.

⁹⁹¹ TB Ham 2.

⁹⁹² TB Ham 3.

⁹⁹³ Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, IX, p. 556.

⁹⁹⁴ Le caractère prestigieux se lit non seulement dans l'attention qui a été apporté à la frappe des monnaies mais également à son poids.

revers après le titre usuel de « *sayfal-dawla* » celui de « *kahfal-umma* », qui ne se rencontre pas chez les autres Seldjoukides. Outre l'utilisation du titre turc de chef de clan « *Yabǧū* », exceptionnel sur les monnaies seldjoukides de cette période, il recourt donc à un *laqab* peu utilisé avant lui ou par les chefs qui lui étaient contemporains. On peut y lire une volonté claire de se distinguer et d'affirmer une légitimité steppique.

- Rasūl Tegīn

Cousin de ʤuǧril Beg, connu pour la mention par Ibn al-Aṭīr⁹⁹⁵ de sa révolte en 449/1057-58, a frappé monnaie avant la mort de ʤuǧril Beg, puis pendant la première guerre de succession⁹⁹⁶. Sur la vie de ce cousin de ʤuǧril Beg, nous sommes peu informés⁹⁹⁷. Visiblement très lié au Fārs et au Ḥūzistān, il est connu pour avoir pillé des territoires que ʤuǧril Beg avait attribué à Hazarasb ibn Bankir ibn Iyad⁹⁹⁸. Il fut finalement capturé par cet officier seldjoukide qui l'envoya à ʤuǧril Beg pour qu'il fût jugé et mis aux fers. On perd sa trace à la suite de ces événements. Il ne rallia sans doute pas Alp Arslān ou Sulaymān ibn Qutlumuš, au vu de sa seconde émission de monnaies. Mais il n'est pas mentionné par les sources littéraires dans le camp des vainqueurs ou des vaincus.

La première monnaie – un *fals* non daté et frappé à Hamaḍān – mentionne ʤuǧril Beg comme « *šāhanšāh* » et « *sulṭān muʿaẓẓam* ». Rasūl Tegīn est mentionné dans les marges avec son nom turc et le *laqab* « Ḥusām al-Dīn ». La deuxième pièce est un dinar, frappé à Iṣṭahr en 455/1063. Cette monnaie ne mentionne aucun sultan et qualifie Rasūl Tegīn de « *al-amīr al-aǧall Ḥusām al-*

⁹⁹⁵ Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, IX, p. 634-635.

⁹⁹⁶ TB Ham 8 et AA Iṣṭ 1.

⁹⁹⁷ N. Lowick, « A Gold Coin of Rasūltegīn ».

⁹⁹⁸ Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, IX, p. 634-635.

Dīn Abū Šaġa Rasūltekin bin Mu‘izz al-Dawla ». Une mention en bordure de champs note « *Šaraf al-Dawla* ».

Ce monnayage présente une indiscutable continuité. Le *laqab* de Rasūl Tegīn est constant, comme l'utilisation de la *tugrā*. La seconde monnaie présente une titulature développée puisque la place laissée par la mort de Tuġril Beg amena le prince à s'autoproclamer « émir » et à afficher une généalogie.

- Alp Arslān

Avant d'émettre des monnaies en tant que sultan, il a fait battre monnaie dès 450/1058-59, d'abord en tant que prince héritier de Čaġrī Beg (4 émissions pour 5 pièces)⁹⁹⁹, puis en tant que maître du Ḥurāsān (3 émissions représentant 4 pièces)¹⁰⁰⁰. Dans les émissions du premier type, Alp Arslān est nommé sans qu'un titre ne lui soit associé. Dans celles du second type, la variation est de règle : il est nommé une fois « *amīr al-aġall* »¹⁰⁰¹ et deux fois son nom est précédé de son *laqab* « *Aḡud al-Dawla* »¹⁰⁰².

Ces émissions confirment ce que nous savons par ailleurs de la prise de pouvoir progressive d'Alp Arslān dans les territoires de son père. Il fut en effet envoyé à la tête des armées seldjoukides contre les Ghaznévides en 444/1052-53, puis se vit confier le gouvernement des régions frontalières¹⁰⁰³. La datation de la mort de Čaġrī Beg et l'accession au pouvoir de son fils, placée entre 450/1058-59 et 452/1060 par les sources¹⁰⁰⁴, n'est pas directement décidable aujourd'hui par les

⁹⁹⁹ TB Bal 4-5, 7 ; TB Her 7.

¹⁰⁰⁰ TB Her 8-9 ; TB Mer 2 ; TB AI 22.

¹⁰⁰¹ TB AI 22.

¹⁰⁰² TB Her 8 et TB Mer 2.

¹⁰⁰³ Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, IX, 585 ; al-Ḥusaynī, *Aḥbār al-dawla al-salġuqiyya*, p. 26-27.

¹⁰⁰⁴ Ibn al-Aṭīr propose la date de raġab 451/août-septembre 1059 mais affirme que d'autres sources proposent safar 452/mars-avril 1060, voir *al-Kāmil*, X, p. 6. Al-Bundārī (*Zubdat al-nuṣra*, p. 28), Ibn al-Ġawzī (*Muntaẓam*, XV, p. 198) et Šibṭī ibn al-Ġawzī (*Mir'āt*, p. 44) avancent la date de 450/1058-59.

monnaies. En effet, les émissions de 450/1058-59 sont clairement au nom de Čaġrī Beg et de son fils, mais n'interdisent pas une mort du souverain après la frappe de la monnaie. À l'inverse, les premières monnaies où Alp Arslān est mentionné seul sont datées de 452/1060-61. Mais si l'on se réfère au monnayage kirmānien, on remarque que l'année de transition entre le numéraire qui nomme Čaġrī Beg et celui qui ne nomme plus que les Seldjoukides du Kirmān est l'année 451/1059-60¹⁰⁰⁵. Cela tendrait à donner raison à la datation proposée par Ibn al-Atīr (451/1059).

Le monnayage d'Alp Arslān en tant que prince ne présente pas de particularité esthétique particulière, si ce n'est l'absence de titulature qui rappelle le monnayage de Čaġrī Beg, même si les enjeux ne sont pas tout à fait les mêmes pour les deux frappes. En effet, on peut comprendre qu'Alp Arslān ne soit mentionné sans aucun titre sur des monnaies où son père en était également dépourvu. Quant aux monnaies en tant que maître du Ḥurāsān, on peut faire l'hypothèse qu'Alp Arslān reprit la tradition de sobriété de son père avec la mention de son seul *laqab*, sauf quand il était amené à mentionner son oncle ; auquel cas, la rivalité de pouvoir imposait une inflation de titres et l'apposition de celui qui restait le plus neutre.

2/ Les Seldjoukides du Kirmān

- Qāwurt Beg b. Čaġrī Beg ou Qarā Arslān Beg

Si la conquête du Kirmān est mal connue, nous disposons des monnaies émises à partir de 448/1056-57. Vingt-huit émissions (pour 56 monnaies), qui vont jusqu'en 467/1074-75, nous sont parvenues. Ces émissions proviennent de plusieurs ateliers : Šīrāz, Ġiroft, Bamm et Bardasīr. Elles

¹⁰⁰⁵ Voir TB Bar 8 et 10 pour le monnayage nommant Čaġrī Beg et TB Bar 9 et 11 pour celui qui pour la même ville et la même année ne le nomme plus.

mentionnent toutes ce frère d'Alp Arslān, fondateur de la branche kirmānienne des Seldjoukides et maître de la région jusqu'à sa mort en ša'bān 465/avril 1073 lors de la deuxième guerre de succession¹⁰⁰⁶.

Le monnayage de Qāwurt Beg présente plusieurs particularités. Si la métrologie s'inscrit dans la fourchette de variabilité des autres monnaies seldjoukides, les inscriptions et ornements sont assez différentes des émissions des autres princes ou des sultans. Tout d'abord, on peut relever que Qāwurt Beg, bien connu sous ce nom dans l'ensemble des chroniques, se fait nommer Qarā Arslān Beg sur toutes ses émissions. En outre, il est fréquent qu'il fasse inscrire son nom au droit et au revers, contre toutes les habitudes prises dans la frappe orientale¹⁰⁰⁷. À l'inverse, il est rare que les monnaies mentionnent le nom des sultans (11 émissions seulement¹⁰⁰⁸) et la mort de la première génération n'entraîna pas la mention de leurs fils. Ainsi Alp Arslān n'est jamais mentionné, qu'il fût maître du Ḥurāsān ou sultan. La titulature de Qāwurt Beg s'inscrit dans cette volonté d'afficher une forme d'indépendance, tout en conservant une loyauté envers son père et son oncle. La mort de ces derniers causa une autonomisation par rapport à son frère, ce qui lui sera d'ailleurs reconnu par ce dernier sur son lit de mort¹⁰⁰⁹. Il se fait ainsi appeler « le prince juste » (*al-malik al-'ādil*) et « pilier de la dynastie » (*'imād al-dawla*). Le dernier élément à noter est l'utilisation de la formule de bénédiction envers le Prophète dans l'inscription de la *šahāda*¹⁰¹⁰. Cette mention n'est pas unique dans l'empire, mais rare en dehors de l'atelier baḡdādien.

¹⁰⁰⁶ Pour une synthèse voir, M.T. Houtsma, « Zur Geschichte der Selḡuqen... », p. 367-371 ; Bosworth, « Qāwurd », *EP*².

¹⁰⁰⁷ TB Bar 2, 9, 11, 13-15 ; TB Ğīr 4, 6 ; TB Šīr 3, 5, TB AI 13, 15.

¹⁰⁰⁸ TB Bam 1 ; TB Bar 2, 8, 10 ; TB Ğīr 1-3, 5 ; TB Šīr 4,6 ; TB AI 14

¹⁰⁰⁹ Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, X, p. 76 : sur son lit de mort, Alp Arslān recommande à son fils de laisser à son frère ses possessions. Le sultan sera d'ailleurs exaucé par son fils qui confirmera les fils de Qarā Arslān Beg dans leur contrôle du Kirmān après la mort de ce dernier sur le champ de bataille.

¹⁰¹⁰ TB Bar 9, 11, 13-15 ; TB Šīr 3, 5.

Du point de vue ornemental, le premier élément marquant de ce monnayage est l'utilisation d'une *tuğrā* dont la forme varie beaucoup par rapport aux formes utilisées dans le reste des terres seldjoukides. Ainsi, au lieu de figurer la flèche à gauche ou à droite de l'arc, les *tuğrā* de Qāwurt Beg montrent une flèche inscrite dans l'arc. À cela, il faut ajouter le glaive figurant au revers d'une émission de Šīrāz datée de la décennie 450/1058-59¹⁰¹¹. Le dernier élément relativement remarquable du monnayage du prince du Kirmān est la constance du répertoire iconographique. Ainsi sur un grand nombre de pièces, on retrouve l'ornement Ar 2H ou une variante (Ar 2N ou 2I) sur la face ne présentant pas la *tuğrā*¹⁰¹². Cette continuité dans l'utilisation de certains motifs ornementaux – que l'on retrouve chez les fils de Qāwurt Beg – laisse supposer que les Seldjoukides du Kirmān exercèrent un contrôle plus fort sur les activités de frappe monétaire que dans les autres territoires seldjoukides.

- Sulṭānšāh

Ce fils de Qāwurt Beg régna de 467/1074-75 à 477/1084-85¹⁰¹³. Après la mort de Qāwurt Beg, Malikšāh laissa le Kirmān à ses enfants¹⁰¹⁴.

Six émissions de Sulṭānšāh nous sont parvenues. Émises entre 465/1072-73 et 478/1085-86, elles proviennent toutes de l'atelier de Bardasīr. Le petit nombre d'émission est à mettre en rapport avec les difficultés du jeune prince alors que son territoire était menacé par la puissance de son oncle Malikšāh¹⁰¹⁵. Le programme iconographique des monnaies s'inscrit dans la lignée du monnayage du père de Sulṭānšāh. La seule vraie différence étant l'utilisation du *nasab* « ibn Qarā Arslān ».

¹⁰¹¹ TB Šīr 3.

¹⁰¹² Voir ainsi TB Bar 8-9, 14 ; TB Ğīr 2 ; TB Šīr 5 ; TB AI 13-14.

¹⁰¹³ M.T. Houtsma, « Zur Geschichte der Selğūqen... », p. 371-372.

¹⁰¹⁴ Voir Ibn al-Atīr, *al-Kāmil*, X, p. 79 ; Al-Husayni, *Aḥbār al dawla al-salğūqīyya*, p. 58.

¹⁰¹⁵ Ibn al-Atīr, *al-Kāmil*, X, p. 115 ; Ibrahīm, *Tārīḥ*, p. 17-21.

- Tūrānšāh

Cet autre fils de Qāwurt Beg, qui régna de 477/1084-85 à 490/1096-97¹⁰¹⁶, semble avoir eu une politique édilitaire et évergétique importante durant son long règne. Il mourut en 490/1069-97, après avoir voulu lutter contre la tentative des fils de Malikšāh de récupérer le Fārs et le Kirmān durant la troisième guerre de succession¹⁰¹⁷.

Son monnayage est plus abondant que celui de son frère mais n'atteint pas le volume de son père. Nous connaissons des émissions comprises entre 478/1085-86 et 485/1092-93. Comme le monnayage de son frère, celui de Tūrānšāh s'inscrit dans la tradition des monnaies de Qāwurt Beg, que ce soit pour les mentions au droit et au revers, pour l'utilisation de la *tuḡrā* à la flèche inscrite dans l'arc ou pour l'absence de mention des sultans tutélaire. Comme son frère, Tūrānšāh est désigné avec son *nasab* « ibn Qarā Arslān ».

- Irānšāh

Ce fils de de Tūrānšāh eut un règne mouvementé entre 490/1096-97 et 495/1101-02¹⁰¹⁸. Confronté à la montée de l'ismaélisme au Kirmān, il fut rapidement détrôné au profit de son cousin Arslānšāh.

Une seule pièce nous documente son règne¹⁰¹⁹, datée de 492/1098-99, mais non localisée.

¹⁰¹⁶ M. T. Houtsma, « Zur Geschichte der Selḡuqen... », p. 372-373.

¹⁰¹⁷ Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, X, p. 239.

¹⁰¹⁸ Voir M. T. Houtsma, « Zur Geschichte der Selḡuqen... », p. 373-374.

¹⁰¹⁹ B AI 7.

- Arslānšāh

Il s'agit du fils de Kermanšāh et donc du petit-fils de Qāwurt Beg. Monté sur le trône en 495/1101, il le conserva pendant 42 ans, jusqu'à sa mort en 537/1142-43. Son règne présenté comme très prospère et Bardasīr semble avoir connu alors une grande période de croissance¹⁰²⁰.

Les restes numismatiques de ce règne sont beaucoup plus modestes que ce que pourrait suggérer le portrait laissé dans les sources, puisque nous ne connaissons ce prince que par une seule émission de Ğiroft datée de 512/1118-19¹⁰²¹. On ne peut qu'émettre des hypothèses pour expliquer une telle rareté. On peut tout d'abord mettre en relation cette situation avec la perte probable d'une part importante du monnayage du Kirmān, peut-être accentuée par l'importance du commerce au long cours dans le Golfe persique qui amenait une partie de la production dans des contrées plus lointaines.

3/ Les frères et fils d'Alp Arslān

- Ilyās ibn Čagrī Beg

Il s'agit d'un autre frère d'Alp Arslān, qui n'est mentionné qu'une seule fois dans les chroniques. Ibn al-Aṭīr affirme en effet qu'il reçut le gouvernorat du Toḡarestān en 458/1065-66¹⁰²².

Il est en revanche beaucoup mieux connu par les monnaies.

¹⁰²⁰ Ibrahīm, *Tārīḫ*, p. 43-95.

¹⁰²¹ S Ğir 1.

¹⁰²² Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, X, p. 50.

Huit pièces portant le nom d'Ilyās ibn Čaġrī Beg nous sont parvenues. Ces émissions ont la particularité d'être polarisées sur deux bornes extrêmes, soit 454/1062¹⁰²³ et 465/1072-73¹⁰²⁴, et frappées systématiquement à Balḥ.

Il est à noter la relative constance formelle de ces monnaies. Ilyās y est toujours nommé au droit par son nom arabe, sans mention de son père ni *laqab*. Il se qualifie juste de « *malik* » dans les dernières émissions, en plus de la mention de son frère comme sultan.

Si les sources littéraires sont avares en informations et si peu de monnaies nous sont restées, nous pouvons raisonnablement faire l'hypothèse suivante sur la place d'Ilyās au sein de la famille seldjoukide. Fils de Čaġrī Beg, il obtint le gouvernorat de Balḥ lorsque son frère prit la suite de leur père à la tête du Ḥurāsān, ce qui explique l'émission de 454/1062. Ce gouvernorat dura au moins jusqu'en 458/1065-66, lorsque son autorité fut confirmée dans les terres les plus orientales, avec la question de savoir s'il perdit effectivement le gouvernement de Balḥ comme l'affirme Ibn al-Atīr ou s'il le conserva avec la tutelle de son plus jeune frère Sulaymān. En tout cas, il conserva un haut rang, au moins jusqu'à la mort de son frère, ce qui explique la deuxième série d'émissions parvenue jusqu'à nous, qui n'était certainement pas dans les faits la deuxième de son gouvernorat. En effet, nous n'avons aucune monnaie de Balḥ entre 454/1062 et 465/1072 ; on peut donc faire l'hypothèse que si nous disposions des monnaies de cette période, le monnayage d'Ilyās serait mieux documenté.

¹⁰²³ TB Bal 6, 8.

¹⁰²⁴ AA Bal 1, 3-5.

- Sulaymān b. Da'ūd

Il s'agit du demi-frère d'Alp Arslān, né probablement en 451/1059-60¹⁰²⁵. Sa mère épouse ʤuġril Beg à la mort de Čaġrī Beg¹⁰²⁶. Sulaymān fut désigné comme successeur de ʤuġril Beg, sa candidature étant soutenue par le vizir 'Amīd al-Mulk al-Kundurī qui cherchait sans doute à installer un sultan manipulable¹⁰²⁷. Après la victoire d'Alp Arslān en 455/1063, il ne subit aucune représailles et obtint même le gouvernorat de Balḡ en 458/1065-66, bien que nous puissions nous interroger sur une éventuelle tutelle de son frère Ilyās, comme nous l'avons vu¹⁰²⁸. Nous n'avons plus de mention de lui après cette date. On peut émettre l'hypothèse d'une mort relativement précoce puisque dès 465/1072-73, le gouvernorat de Balḡ passa des mains d'Ilyās à celles de Tekeš, frère de Malikšāh, sans qu'il ait été fait mention d'une révolte ou d'un évènement nécessitant un changement de gouvernement de la région.

L'unique monnaie faisant figurer le nom du jeune frère d'Alp Arslān est un *fals* daté de la décennie 460/1067-68¹⁰²⁹ et dont l'atelier n'est pas établi. Le nom de Sulaymān est noté en bordure du champ, à côté de la mention traditionnelle d'Alp Arslān comme sultan.

- Tekeš

Il s'agit d'un frère bien connu de Malikšāh¹⁰³⁰ ; il fut à la fois prince en charge d'une province et rebelle à l'autorité de son frère. À l'issue de la campagne qui amena à la prise de Tirmid en 467/1074-75, Malikšāh le nomma gouverneur de Balḡ et du Toḡarestān¹⁰³¹. Il se rebella une première

¹⁰²⁵ Sans nous donner la date de sa naissance, on sait qu'il a 5 ans lorsque son ʤuġril Beg meurt, voir Sibṭ ibn al-Ġawzī, *Mir'āt*, p. 98.

¹⁰²⁶ Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, X, p. 6.

¹⁰²⁷ Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, X, p. 29 ; Sibṭ ibn al-Ġawzī, *Mir'āt*, p. 97, 100, 108.

¹⁰²⁸ Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, X, p. 50.

¹⁰²⁹ AA AI 10.

¹⁰³⁰ Voir ainsi Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, X, p. 215-217 ; al-Ḥusaynī, *Aḥbār al-dawla al-salġuqiyya*, p. 45-47.

¹⁰³¹ Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, X, p. 92.

fois en 473/1080-81¹⁰³² et une seconde fois en 477/1084-85¹⁰³³. S'il fut pardonné la première fois, il fut aveuglé et emprisonné la seconde. Il fut finalement tué en rabī I 487/mars – avril 1094 par Barkyārūq inquiet que son oncle pût grossir les rangs de Tutuṣ¹⁰³⁴.

Vingt-sept pièces représentant 16 émissions nous sont parvenues avec le nom de Tekeš. Trois émissions sont frappées en un atelier indéterminé¹⁰³⁵ ; une seule provient de l'atelier de Herāt à la date de 476/1083-84¹⁰³⁶. Onze émissions proviennent de l'atelier de Balḥ. La plus ancienne remonte à 465/1072-73 et la plus récente date de 477/1084-85¹⁰³⁷. Deux émissions ne sont pas datées¹⁰³⁸. Trois pièces ne sont pas attribuables à un atelier. Toutes les monnaies reconnaissent Malikšāh comme autorité suprême, y compris une monnaie émise pendant une période de rébellion.

Les monnaies de Tekeš sont intéressantes à plusieurs titres. Tout d'abord, on retrouve systématiquement une mise au revers de la mention du calife (ce qui n'est pas une constante des ateliers). Le nom de Tekeš évolue quant à lui. Si son *laqab* le plus récurrent est « *šihāb al-dawla* », il se fait appeler une fois « *malik al-islām* ». Quant à son nom turc, il est aussi bien appelé « Tekeš Beg » (4 émissions)¹⁰³⁹ que « Tekeš Arslān » (9 émissions)¹⁰⁴⁰. La manière de reconnaître la suzeraineté de Malikšāh est tout aussi aléatoire. Il est quatre fois qualifié de « *Ẓahīr sulṭān* »¹⁰⁴¹, à 15 reprises « *sulṭān dīn Allāh* »¹⁰⁴² dont quatre fois où le titre est complété de « *mu'īn ḥalīfat Allāh* »¹⁰⁴³ ; une seule

¹⁰³² *Ibid*, p. 118 ; il est à noter qu'Ibn al-Ġawzī et Sibṭ ibn al-Ġawzī retardent la révolte à 475/1082-83, (*Mir'āt*, 209-218 et *Muntaẓam*, IX, 4).

¹⁰³³ Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, X, p. 137-138.

¹⁰³⁴ *Ibid*, X, p. 239.

¹⁰³⁵ MS AI 1 (465/1072-73 ou 467/1074-75) ; MS AI 64 ; MS AI 66.

¹⁰³⁶ MS Her 6.

¹⁰³⁷ MS Bal 1 et MS Bal 8.

¹⁰³⁸ MS Bal 20-21.

¹⁰³⁹ MS Bal 1-3, 20.

¹⁰⁴⁰ MS Bal 4, 6-8, 21 ; MS Her 6 ; MS Wal 2 ; MS AI 1.

¹⁰⁴¹ MS Bal 1-3 ; MS AI 43.

¹⁰⁴² MS Bal 4-8, 13, 16, 18, 20 ; MS Her 6 ; MS Mera 1 ; MS AI 47-48, 64, 66.

¹⁰⁴³ MS Bal 16, 18 ; MS Mera 1 ; MS AI 47.

fois, Malikšāh n'est dit que « *sultān* »¹⁰⁴⁴. Ce caractère aléatoire et la réticence quant à conférer à son frère le titre attendu d'*al-sultān al-mu'azzam* nous montre aussi une volonté de ne pas céder le pas au chef du clan plus que le strict nécessaire.

Il est intéressant de noter que le monnayage de Tekeš présente un personnage beaucoup plus complexe et subtil que le portrait qui en a été laissé par les chroniques qui le peignent avant tout comme un frère insubordonné, dans la grande lignée des princes seldjoukides révoltés contre l'autorité impériale¹⁰⁴⁵. Le monnayage – qui reconnaît de manière variée et subtile la suzeraineté de Malikšāh – fait à l'inverse le portrait d'un prince qui reconnaissait la suzeraineté du chef du clan mais entendait ne pas être dépossédé des prérogatives qui étaient les siennes en tant que maître d'un territoire et chef d'une famille du clan régnant. Il s'inscrivait dans la tradition encore vivante au sein de l'aristocratie turcomane, d'ailleurs réactivée pendant et après la troisième guerre de succession.

- Tutuš

Cet autre frère bien connu de Malikšāh conquiert Dimašq en 471/1078-79¹⁰⁴⁶. Devenu maître de la Syrie, il chercha à s'étendre au nord aux dépens de son cousin Sulaymān ibn Qutlumuš qu'il tua au cours d'une bataille en 479/1086-87¹⁰⁴⁷. Il ne parvint néanmoins pas à s'imposer en Syrie du Nord qui préféra chercher la protection sultanale contre le prince de Dimašq. Lors de la troisième guerre de succession, il chercha à supplanter ses neveux. Il fut finalement tué au cours d'une bataille contre Barkyārūq en šafar 488/février 1095 près de Rayy¹⁰⁴⁸.

¹⁰⁴⁴ MS Bal 21.

¹⁰⁴⁵ Voir par exemple al-Ḥusaynī, *Aḥbār al-dawla al-salġūqiyya*, p.112.

¹⁰⁴⁶ Ibn al-Aṭīr, *al-Kamīl*, X, p. 112 ; Ibn al-Qalānisī, *Dayl ta'riḥ Dimašq*, p. 112.

¹⁰⁴⁷ Ibn al-Qalānisī, *Dayl ta'riḥ Dimašq*, p. 118-119.

¹⁰⁴⁸ Ibn al-Aṭīr, *al-Kamīl*, X, p. 219-222, 232-233, 244-245 ; Ibn al-Qalānisī, *Dayl ta'riḥ Dimašq*, p. 121-130 .

Si Tutuš nous a laissé un nombre important d'inscriptions (ramené au nombre total d'inscriptions datant de la période seldjoukide), son monnayage est relativement maigre¹⁰⁴⁹. En effet, nous lui connaissons deux émissions pour l'année 487/1094-95 (une à Baġdād et une à Saweh) ainsi que deux émissions en 488/1095 (frappées à Zanġān et Rayy). Par ailleurs nous disposons de deux *fulūs* dont la date et l'atelier d'émission sont inconnus mais qui ne citent que Tutuš et qui peuvent avoir été émis après la mort de Malikšāh. La faible importance de ce monnayage interdit d'être formel, et l'émission peut aussi remonter au principat syrien de Tutuš qui ne prenait pas la peine de citer son frère sur de très petits modules¹⁰⁵⁰.

Le monnayage de Tutuš ne présente pas de particularité formelle et s'inscrit dans les traditions des ateliers où les pièces ont été frappées. Quant aux titres, on peut remarquer la présence du *laqab* connu de « diadème de la dynastie » (*Tāġ al-dawla*) » (sur la monnaie bagdadienne), de sa *kunya* également attestée par l'épigraphie *Abū Sa'īd* et son *nasab* « *ibn Mahmūd* ». Seul le *laqab* 'Aḡud al-dīn, repris par les émissions de Zanġān, Saweh et Rayy, n'est pas attesté par ailleurs.

- Arslān Arġūn

Il est le plus jeune fils d'Alp Arslān et il n'est pas bien connu avant la troisième guerre de succession, exception faite de sa mention dans la liste des enfants d'Alp Arslān¹⁰⁵¹. Prince vraisemblablement faiblement doté en terres lorsque son frère Malikšāh décéda, il partit pour le Ḥurāsān où il parvint à fédérer des soutiens et à s'approprier la région¹⁰⁵². Il repoussa une première

¹⁰⁴⁹ Cette particularité du monnayage de Tutuš est résumée par la notice qui lui consacre Stephen Album. Ce dernier lui attribue trois références, dont deux « *lack the name of titles of Tutush* » ; voir S. Album, *Checklist of Islamic Coins*, p. 102.

¹⁰⁵⁰ Tu Baš 1 et 2.

¹⁰⁵¹ Il existe un débat pour savoir si Arslān Arġūn a reçu le Ḥ^warezm en apanage comme cela est affirmé par al-Ḥusaynī, *Aḥbār al-dawla al-salġūqiyya*, p. 40. A ce sujet, voir J.-D. Richaud, « Le sultan est mort ! Vive le sultan ? », p. 176.

¹⁰⁵² Sur l'épopée d'Arslān Arġūn, voir notamment J. Paul, « Arslān Arġūn – Nomadic Revival ? ».

tentative de Barkyārūq pour récupérer la région orientale, mais fut assassiné par un de ses mamelouks en 490/1096-97. Son neveu installa alors Sanğar sur les terres du dernier fils d'Alp Arslān.

Le monnayage d'Arslān Argūn, sans être pléthorique, est relativement abondant si l'on tient compte de son règne de quatre années (27 pièces représentant 18 émissions). L'importance relative de la frappe s'explique assez aisément si l'on se rappelle qu'en contrôlant le Ḥurāsān, Arslān Argūn contrôlait notamment les ateliers de Nišāpūr et Balḥ, à savoir le premier et quatrième atelier de l'empire¹⁰⁵³.

La répartition du monnayage d'Arslān Argūn est à bien des égards la frappe d'un souverain qui utilise pleinement les ressources de son royaume. Sur les 19 émissions, 6 proviennent de Balḥ¹⁰⁵⁴, 2 de Merw¹⁰⁵⁵, 4 de Nišāpūr¹⁰⁵⁶, 2 de Saraḥs¹⁰⁵⁷, 2 de Walwālīg¹⁰⁵⁸, 1 d'Iṣfahān¹⁰⁵⁹, 1 de Herāt¹⁰⁶⁰ et 1 d'un atelier indéterminé¹⁰⁶¹.

Le monnayage d'Arslān Argūn présente une grande variabilité, sans doute liée à l'instabilité politique de la période et à la diversité des traditions d'ateliers. La plupart des émissions reconnaissent Barkyārūq comme chef de la famille et ne mentionnent Arslān Argūn qu'en tant que prince du Ḥurāsān. Mais l'émission de 486/1093-94 ne mentionne pas le fils de Malikšāh et ne le reconnaît de fait pas comme sultan – sans accorder pour autant une telle place au fils d'Alp Arslān. Nous reviendrons en détail par la suite sur ce monnayage qui transcrit une situation mouvante au

¹⁰⁵³ Sur ce point, les monnaies invalident une partie des analyses de Jürgen Paul qui postule que Nišāpūr n'est jamais conquise par le prince seldjoukide.

¹⁰⁵⁴ B Bal 1-5, 15.

¹⁰⁵⁵ B Mer 1-2.

¹⁰⁵⁶ B Niš 1, 7-9.

¹⁰⁵⁷ B Sar 1-2.

¹⁰⁵⁸ B Wal 1-2.

¹⁰⁵⁹ B Iṣf 3.

¹⁰⁶⁰ B Her 1.

¹⁰⁶¹ B AI 4.

sein de la famille dans un contexte de guerre de succession. Du point de vue des ornements, on retrouve les programmes iconographiques propres à chaque atelier.

- Arslānšāh

C'est un personnage d'identification complexe. Ibn al-Atīr mentionne à deux reprises un fils d'Alp Arslān appelé « Arslānšāh »¹⁰⁶² : la première fois pour évoquer un mariage avec une princesse ghaznévide et la deuxième fois pour affirmer qu'Alp Arslān a confié Merw audit Arslānšāh. Cette dernière mention serait cohérente avec le monnayage au nom de ce prince, dont au moins une monnaie vient certainement de cette ville. Mais il est à noter que ce fils – assez important pour entrer dans la politique matrimoniale de la famille et recevoir le gouvernorat d'une importante cité du Hurāsān – n'est pas mentionné dans les listes d'enfants d'Alp Arslān¹⁰⁶³, ce qui ne manque pas de nous interroger.

Le monnayage qui nous est resté de ce prince est d'aloï médiocre et fait avec des gravures peu soignées. La première pièce est datée de 465/1072-73 et provient avec certitude de l'atelier de Merw¹⁰⁶⁴. Les deux autres pièces ne sont pas datées¹⁰⁶⁵ et la première d'entre elles n'est pas localisée. On peut néanmoins faire l'hypothèse qu'elle a été frappée à Merw également. Les trois monnaies reconnaissent Malikšāh comme maître. Il est à noter que ces monnaies présentent des ornements relativement fréquents dans l'atelier de Merw et bien attestés pour la suite du règne de Malikšāh. Étant donné le peu d'informations – mal assurées du reste –, nous sommes réduits à faire l'hypothèse d'un fils d'Alp Arslān, peut-être d'une autre femme que la mère de ses autres enfants qui obtint une place dans la hiérarchie seldjoukide à la fin du règne de celui-ci avec le gouvernorat de Merw. Mais très vite, il perdit cette fonction, car dès 466/1072-73, il n'est plus mentionné sur le monnayage de la ville. On peut faire

¹⁰⁶² Ibn al-Atīr, *al-Kāmil*, X, p. 41 et 50.

¹⁰⁶³ Voir, p. 75 et al-Ḥusaynī, *Aḥbar al-dawla al-salġūqiyya*, p. 54.

¹⁰⁶⁴ MS Mer 1.

¹⁰⁶⁵ MS Mer 16-17.

l'hypothèse qu'il ait été remplacé par des personnes jugées plus sûres par Malikšāh, ou qu'il décéda. Cette dernière possibilité est renforcée par la survenue des combats opposant les Seldjoukides au maître de Samarqand Altegīn. Ibn al-Aṭīr mentionne ainsi une sanglante défaite des Seldjoukides au printemps 465/1073¹⁰⁶⁶, dont il n'est pas interdit de penser qu'elle fut fatale à Arslānšāh, trop peu connu du chroniqueur syrien pour qu'il mentionne son trépas.

- Mahmūd Burhān al-Dawla

C'est un autre personnage difficile à identifier. Trois monnaies, vraisemblablement frappées à Balḥ et datées de 483/1090-91, mentionnent, à côté du sultan Malikšāh, un certain « Mahmūd Burhān al-Dawla ». Florian Schwarz, qui publie ces monnaies, en déduit qu'il s'agit d'un frère de Malikšāh à qui échut le gouvernorat de Balḥ, sans doute après la révolte de Tekeš en 477/1084-85¹⁰⁶⁷. Mais nous ne connaissons pas de fils d'Alp Arslān dénommé Maḥmūd¹⁰⁶⁸. Nous suivons cependant Schwarz dans sa proposition en considérant que si Balḥ a toujours été confié à un prince, il n'y a pas de raison de penser que le gouverneur de la région devienne subitement un émir. La difficulté peut être résolue si l'on considère qu'il s'agit d'un frère utérin ou d'un cousin proche.

¹⁰⁶⁶ Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, X, p. 77.

¹⁰⁶⁷ *Ibid*, X, p. 137-138.

¹⁰⁶⁸ Voir notamment les listes d'al-Ḥusaynī, *Aḥbār al-dawla al-salḡūqiyya*, p. 50 ; Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, X, p. 75.

4/ Au VI^e/XII^e siècle, le renouvellement de la pratique

- La poursuite et la formalisation d'une évolution

Si la logique de multiplicité des autorités dotées d'un droit de *sikka* se maintint au VI^e/XII^e siècle, la forme évolua. En effet, l'organisation relativement souple et pragmatique qui semble avoir prévalu dans la seconde moitié du V^e/XI^e siècle céda la place à une formalisation des hiérarchies en même temps qu'une rationalisation du droit de *sikka*.

En effet, en même temps que le titre de sultan se répandait à travers les différentes branches – ce qui n'était pas arrivé pas avant la mort de Malikšāh – la hiérarchie entre le chef du clan et le responsable d'un territoire se figea dans une forme stable pour une demi-siècle. Cette fixation des pouvoirs, droits et prérogatives au sein de la branche aînée des fils de Selğūq et des relations entre cette branche avec les branches secondaires entraîna une régulation du droit de *sikka* et des titulatures. Ainsi, alors que le V^e/XI^e siècle avait vu une certaine flexibilité dans le droit de frapper à son nom dans un territoire que l'on contrôlait, avec une progressive affirmation des princes dotés d'un gouvernement sous le contrôle du sultan, le VI^e/XII^e siècle au sortir de la quatrième guerre de succession vit avant tout deux autorités de frappe : le sultan-chef de clan et le sultan-chef de famille. La frappe des princes, frères et cousins tendit à disparaître, sauf dans le cas des atabegs-gouverneurs que nous étudierons plus loin.

Cette double évolution d'une rationalisation et d'une fixation du droit de *sikka* n'entraîna cependant pas une fixation de la titulature qui semble avoir été plus flexible que ne l'ont dit les historiens. En effet, il est coutumier de dire que le sultan-chef de clan (Sanğar) est intitulé « *sultān al-a'zam* » alors que le sultan-chef de famille (Maḥmūd II et Mas'ūd notamment) ont le titre de

« *sulṭān al-muʿazzam* »¹⁰⁶⁹. Les monnaies montrent une situation plus souple. Tout d'abord la distinction entre les deux grandeurs ne se retrouvait pas dans le domaine de Sanğar qui était appelé *al-sulṭān al-muʿazzam* sur toutes ses monnaies. La distinction n'avait donc lieu d'être que dans les territoires laissés à la tutelle des descendants de Muḥammad Tapar. Par ailleurs, certains ateliers ont varié les appellations, sans doute du fait de la faible importance de la nuance pour les personnels de l'atelier¹⁰⁷⁰.

- Le prince Sanğar

Le monnayage de Sanğar est non seulement intéressant en ce qu'il a d'abord frappé en tant que chef de famille puis en tant que chef de clan, mais aussi en ce que son monnayage montre l'évolution entre les conceptions du V^e/XI^e siècle et celle du VI^e/XII^e siècle. Ainsi durant le règne de son frère Barkyārūq, il fit battre monnaie au nom de son frère et du sien où il se qualifiait le plus souvent de « *malik al-muẓẓafar Sanğar b. Malikšāh* ». Il se qualifia de « *malik al-mašriq* » seulement sur les monnaies de Walwālīg¹⁰⁷¹.

Durant le règne de son autre frère, Muḥammad Tapar, Sanğar, tout en restant dans le cadre précédent, affirma une autorité plus forte sur les terres orientales de l'Empire en se qualifiant à Nīšāpūr, Balḡ et Merw de « *malik al-mašriq* »¹⁰⁷². Le titre de « *malik al-muẓẓafar* », peu affirmatif par lui-même, ne se maintient que dans le monnayage de Nīšāpūr¹⁰⁷³. L'évolution de la prépondérance de ce titre peut être mise en relation avec une évolution du statut des différentes branches issues de

¹⁰⁶⁹ Pour les sources, voir *Muğmal al-Tawariḡ*, 411-415 ; pour les historiens, voir M. Köymen, *Büyük Selçuklu...*, II, p. 24-27 et A. C. S. Peacock, *The Great Seljuk Empire*, p. 130.

¹⁰⁷⁰ Par exemple S İşf 9 où les deux sultans sont qualifiés d'*al-muʿazzam* alors qu'en ce qui concerne l'émission S İşf 9, l'adjectif *al-muʿazzam* qualifie uniquement Maḥmūd II.

¹⁰⁷¹ B Wal 3, 6 ; MT Wal 1-2.

¹⁰⁷² MT Bal 2, 9, 10, 20-22, 25 ; MT Mer 1 ; MT Nīš 11.

¹⁰⁷³ MT Nīš 1-5, 7-8, 10, 12-14, 16-18, 20-22, 24-27.

Malikšāh ; alors que Sanğar accroissait et affirmait son pouvoir sur le Ḥurāsān qu'il estimait devenir une propriété de sa lignée, il entendit ne pas élever de revendications sur les terres centrales, laissées à la descendance de Muḥammad Tapar qui était sorti victorieux de ses affrontements avec Barkyārūq, mort sans pouvoir imposer son fils au terme de la troisième guerre de succession¹⁰⁷⁴.

En dehors de cette évolution de titulature, on peut remarquer une grande stabilité du monnayage de Sanğar pendant la vingtaine d'années où il fut chef de famille.

Le monnayage du *malik* Sanğar est relativement stable quant aux lieux d'émission. Une fois la concurrence de son oncle Arslān Argūn éliminée, Sanğar fit frapper sur tous les ateliers orientaux et sembla même en réactiver certains, notamment celui de Walwālīg.

- Mahmūd II

La mort de Muḥammad Tapar en 511/1118 entraîna l'empire dans la quatrième guerre de succession, qui se conclut par une victoire rapide de Sanğar qui pouvait disposer d'une importante armée et d'une forte légitimité. Le monnayage qui nous est parvenu conserve les traces de ces conflits, notamment à Bağdād où l'important atelier califal nous permet de voir en 512/1118-19 la tentative de Maḥmūd II de s'affirmer comme sultan autonome, et l'obligation de mentionner son oncle comme sultan sur ses monnaies dès 514/1120-21 avec une période d'hésitation durant l'année 513/1119-20. La même chronologie se retrouve à Hamadān et Dārābğerd¹⁰⁷⁵, mais pas à Iṣfahān où les deux sultans sont nommés sur les monnaies¹⁰⁷⁶. Ces différences – outre les émissions perdues qui sont plus importantes pour Iṣfahān – nous montrent que Maḥmūd II, en lutte contre son oncle, avait

¹⁰⁷⁴ Sur la tentative de la descendance de Barkyārūq, voir Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, X, p. 382.

¹⁰⁷⁵ La situation est attestée pour 512/1118-19, seule année où l'atelier est attesté sous Maḥmūd II, ce qui fait penser à une émission de prestige.

¹⁰⁷⁶ En l'absence de monnaie conservée pour l'année 513/1119-20, nous sommes réduits à faire l'hypothèse que ce fut le cas puisque les deux sultans sont mentionnés pour les émissions de 512/1118-19 et 514/1120-21.

vu son autorité avant tout reconnue autour de Baġdād, et avait une autorité beaucoup plus importante sur les régions occidentales – ce qui rappelle ses jeunes années où il avait été gouverneur et où il avait fait frapper monnaie à son nom et à celui de son père¹⁰⁷⁷.

Une fois vaincu par Saṅġar et après avoir dû reconnaître l'autorité de son oncle, la frappe de Maḥmūd avec le titre de « *sulṭān* » connut trois grandes catégories.

Tout d'abord, la frappe baġdādienne, la mieux connue, affirmait non seulement le double niveau de tutelle, mais aussi la place de plus en plus secondaire des Seldjoukides dans la capitale califale. Ainsi, si le nom de Saṅġar et Maḥmūd II sont bien indiqués au revers de la pièce avec leur *laqab*, il est à noter que le titre de sultan n'apparaît jamais, et que la pièce étant trop petite, les noms des deux sultans sont rejetés en marge alors que les *alqāb* sont au centre de la pièce¹⁰⁷⁸. À Iṣfahān, le formulaire est plus aléatoire avec parfois, la reprise de la forme baġdādienne¹⁰⁷⁹.

La deuxième catégorie de monnaies de Maḥmūd II est la plus fréquente : un côté de la pièce, régulièrement l'avvers, mentionne Saṅġar avec le titre de « *sulṭān al-mu'aẓẓam* » et son *laqab* quand le revers évoque Maḥmūd II avec le titre de « *sulṭān al-mu'aẓẓam* » et son *laqab*. Nihāwand suit ce modèle, à la différence que Saṅġar est qualifié de « *sulṭān al-a'ẓam* ».

Rayy s'inscrit dans une troisième catégorie, encore plus empirique, bien que la constante se retrouve dans la volonté de citer les deux tutelles avec le titre sultanal. Ainsi en 517/1123-24, l'émission met au revers la mention des deux sultans, et sans doute pour faire apparaître la double tutelle, qualifie Saṅġar de « *sulṭān al-a'ẓam* » et Maḥmūd II de « *sulṭān al-mu'aẓẓam* »¹⁰⁸⁰ ; mais en

¹⁰⁷⁷ MT Ham 3.

¹⁰⁷⁸ Voir S Baġ 8, 10-21.

¹⁰⁷⁹ Par exemple S Iṣf 5 pour la non reprise de la formule baġdādienne et S Iṣf 10 pour la reprise du formulaire baġdādien.

¹⁰⁸⁰ S Ray 1.

525/1130-31, la possibilité de mettre une mention à l'avert et l'autre au revers permet au graveur de qualifier les deux sultans d' « *al-mu'azzam* »¹⁰⁸¹.

- Tuğril II

Frère cadet de Maḥmūd II, il chercha à s'emparer du pouvoir à la mort de son frère en 526/1132 et dut combattre son frère Mas'ūd et son neveu Da'ūd. Sa mort rapide après sa victoire (529/1134) lui laissa peu de temps pour émettre des monnaies qui nous parvinrent.

Nous connaissons deux émissions au nom de Tuğril II. La première a été émise à Nišāpūr en 528/1133-34 et la seconde à Rayy en 529/1134-35¹⁰⁸². Dans les deux cas, Tuğril ne se voit reconnaître aucun titre sultanal. Dans le premier cas, il semble que son nom soit accompagné de son seul *laqab*, « *rukṅ al-dunyā wa-l-dīn* » ; dans le second cas, seul son *nasab*, « *bin Muḥammad* » et la date permettent d'identifier avec une certaine certitude l'impétrant au sultanat.

- Mas'ūd

Troisième fils de Muḥammad Tapar¹⁰⁸³, c'est la mort de son frère Tuğril II qui lui ouvrit les portes du pouvoir, une fois la cinquième guerre de succession remportée (529/1134). Il se maintient à la tête de la famille irakienne jusqu'à sa mort en 547/1152.

Les premières monnaies au nom du prince remontent au temps où son père était sultan et qu'il était gouverneur¹⁰⁸⁴.

¹⁰⁸¹ S Ray 2.

¹⁰⁸² S Niš 11 et S Ray 3.

¹⁰⁸³ Voir C. E. Bosworth, « Mas'ūd b. Muḥammad b. Malik-shāh », *EI*².

¹⁰⁸⁴ MT AI 20-21.

Nous connaissons 51 émissions de Mas‘ūd alors qu’il est chef de la famille et où Sanġar est nommé à chaque fois. À bien des égards, son monnayage s’inscrit dans les pratiques en usage du temps de son frère Maḥmūd II. L’atelier de Baġdād reprit le formulaire de Maḥmūd II (l’évocation des deux sultans au revers, avec au centre les *alqāb* et sur les côtés les deux noms). L’atelier de Takrīt reprend le même modèle monétaire, sans doute sous l’influence de la capitale califale. À Nihāwand, les deux sultans sont nommés : à l’avers Mas‘ūd avant le titre d’ « *al-sultān al-mu‘aẓẓam* » et Sanġar au revers avec le titre d’ « *al-sultān al-a‘ẓam* » ; dans les deux cas, aucun *laqab* n’est donné en raison de la nécessité de laisser de la place aux émirs et gouverneurs. L’atelier de Rayy est peu révélateur en raison du très petit nombre de monnaies dont nous disposons pour cette période. Mais pour les deux émissions, les deux sultans sont nommés au revers et seul Sanġar est gratifié d’un titre, *al-sultān al-a‘ẓam*. Les pratiques monétaires sous le règne de Mas‘ūd restent cependant mal connues en raison du petit nombre de monnaies au regard du long règne, de la quasi-disparition d’importants ateliers occidentaux comme Iṣfahān et du nombre important de pièces non attribuables à un atelier. Dans cette catégorie, nous avons ainsi une série d’émissions non localisables – sans doute en Ġazīra ou au Bilād al-Šām – où Sanġar et Mas‘ūd sont nommés à travers leurs noms seulement au revers et à l’avers¹⁰⁸⁵.

- Malikšāh III

Malikšāh III est le deuxième fils de Maḥmūd II, qui ne resta pas longtemps sur le trône. Il obtint le bonnet sultanal grâce à l’appui des atabegs Ḥāṣṣ Beg Arslān et Eldigüz. Son règne marqua la fin de la domination seldjoukide sur Baġdād et il fut très vite déposé au profit de son frère Muḥammad II. Il obtint le gouvernement du Fārs mais mourut à Iṣfahān en 555/1160.

¹⁰⁸⁵ S AI Occ 13, 15, 19-21.

Son court règne, la perte d'influence sur l'important atelier baġdādien, les remous à l'Est suite aux premières défaites de Saṅġar concourent à un monnayage relativement limité (4 émissions¹⁰⁸⁶) et souvent au mieux localisé de manière incertaine, au pire non attribué à un atelier précis. La situation est d'autant plus confuse que les monnaies sont souvent très endommagées, de piètres factures et ne sont pas lisibles en entier ; il est donc difficile d'établir une règle sur la titulature qui semble de toute manière confuse. Sur une monnaie, peut-être de Balḥ¹⁰⁸⁷, il est qualifié de « *sulṭān dīn Allāh* » ; mais dans une autre monnaie, son titre est celui d' « *al-malik al-ʿādil* »¹⁰⁸⁸.

- Sulaymān Šāh

La position de Sulaymān Šāh au sein de la famille fut particulièrement complexe et son monnayage en porte la trace. Dernier fils de Muḥammad Tapar, il tenta une première fois de réclamer le sultanat pendant la captivité de son oncle Saṅġar en 548/1153 mais en vain. Il parvint à l'obtenir entre 555/1160 et 556/1161, date de sa mort.

Nous suivons G. Hennequin qui estime qu'il est nommé sur des émissions de Rayy en 529/1134-35 où il reconnaît la suzeraineté de Tuġril II et à une date inconnue sous Maḥmūd II¹⁰⁸⁹. Il réapparaît dans les sources numismatiques à l'occasion de son règne personnel avec des monnaies frappées à Rayy et dans un atelier non déterminé¹⁰⁹⁰. Dans tous les cas, il ne porte jamais de titre et semble avoir surtout eu une influence autour de Rayy. On peut expliquer le petit nombre d'émission par le fait que le numéraire de Rayy est perdu pour cette période ; sans doute s'il avait été plus abondant, le prince seldjoukide aurait été plus attesté.

¹⁰⁸⁶ S Bal 14, S AI 27-29.

¹⁰⁸⁷ La localisation est discutable, voir S Bal 14.

¹⁰⁸⁸ S AI Occ 29.

¹⁰⁸⁹ Voir G. Hennequin, *Catalogue des monnaies musulmanes de la Bibliothèque nationale...*, p. 118 ; cf. S Ray 1-2.

¹⁰⁹⁰ S AI Occ 8, 22-24.

B) La participation normale à la *sikka* dans un contexte de pouvoir clanique

1/ La mort de Malikšāh ne marque pas une rupture dans la pratique du partage du droit de *sikka* au sein du clan

Dans un article de 2005, Eric Hanne a cherché à démontrer que la mort de Malikšāh aurait entraîné une rupture fondamentale dans la pratique du pouvoir, changement qui se manifeste dans les monnayages. Il pense même pouvoir démontrer que la période des Grands Seldjoukides doit prendre fin avec la mort de Malikšāh en 485/1092, avec comme argument numismatique central que les sultans post-485/1092 n'auraient plus été reconnus dans l'entièreté de l'empire – autrement dit que les monnaies traduiraient une multiplicité de pouvoirs. Il en déduit que l'empire en tant qu'entité unique aurait alors disparu de fait¹⁰⁹¹. Dans le détail, il prend comme argument la double reconnaissance de Maḥmūd I^{er} et de Barkyārūq au début de la troisième guerre de succession, des monnaies qui peuvent nommer aussi un émir ou Arslān Argūn¹⁰⁹²; certaines émissions baġdādiennes qui ne reconnaissent aucun sultan¹⁰⁹³; la double-reconnaissance de Barkyārūq et Sanġar dans des monnaies de Nišāpūr¹⁰⁹⁴; enfin les monnaies frappées au nom de Muḥammad Tapar à Rayy ou Işfahān alors que son frère Barkyārūq était encore vivant¹⁰⁹⁵.

Nous pensons tout au contraire que la période allant de 485/1092 à 512/1118 se situe dans la parfaite continuité des évolutions du V^e/XI^e siècle. Le premier élément qui fausse, selon nous, l'analyse d'E. J. Hanne est qu'il ne prend pas en compte le phénomène des guerres de succession qui

¹⁰⁹¹ E. J. Hanne, « Death on the Tigris », p. 18.

¹⁰⁹² *Ibid*, p. 20-21.

¹⁰⁹³ *Ibid*, p. 23.

¹⁰⁹⁴ *Ibid*, p. 24.

¹⁰⁹⁵ *Ibid*, p. 25-26.

représentent un temps politique particulier pour l'empire seldjoukide. Comme nous y reviendrons dans la suite de ce travail, les monnaies reconnaissant comme sultan Barkyārūq et Maḥmūd I^{er} que nous étudierons plus tard en détail, doivent être replacées dans ce contexte¹⁰⁹⁶. Disons pour le moment que ces monnayages, très réduits du reste, traduisent avant tout une hésitation des cadres seldjoukides dans un contexte où personne ne pouvait se prévaloir d'une quelconque légitimité. Ils ne montrent rien du fonctionnement de l'empire en temps normal.

Concernant le monnayage baḡdādien qui ne reconnaît aucun sultan, nous avons déjà fait remarquer qu'il s'agissait avant tout d'une stratégie califale bien attestée d'attente de la fin des combats des guerres de succession avant de donner les insignes du pouvoir au sultan qui sortirait vainqueur de la bataille. Cette particularité baḡdādienne ne s'était pas manifestée dans les monnayages antérieurs car les deux premières guerres de successions avaient été brèves et que les vainqueurs – Alp Arslān et Malikšāh – avaient très vite pu se faire reconnaître comme sultans par le calife qui avait alors logiquement octroyé le droit de *sikka* et avait fait inscrire leurs noms sur les monnaies de la capitale irakienne. Nous n'insistons pas non plus sur les émissions ne portant que le nom de Muḥammad Tapar alors que Barkyārūq était en vie ; elles traduisent seulement une lutte entre les deux frères qui est bien connue et largement documentée par les sources.

Arrêtons-nous plus particulièrement sur l'argument principal d'une multiplicité de noms inscrits sur les monnaies, qui traduirait, selon E. J. Hanne un émiettement du pouvoir. Nous pensons que l'auteur confond ici deux situations très différentes. La première est celle d'une multiplicité de pouvoirs hiérarchisés qui reconnaissent une autorité suzeraine – le sultan. C'est le cas d'Arslān Argūn durant la troisième guerre de succession ou de tous les émirs cités par Hanne, qui prennent la suite des pratiques parfaitement attestées du V^e/XI^e siècle, comme nous l'avons montré. La

¹⁰⁹⁶ Voir *supra*, p. 272-275 et *infra*, p. 333-338.

seconde est l'existence de deux pouvoirs sultanaux, hiérarchisés d'un point de vue formel (sultan-chef de clan et sultan-chef de famille) mais sans que l'un impose concrètement sa domination, ce qui entraîne de fait une déconcentration du pouvoir, voire une division de celui-ci entre plusieurs branches. Notons toutefois que ce phénomène est non seulement ancien – que l'on se souvienne des Seldjoukides du Kirmān qui cessèrent de reconnaître un pouvoir suzerain dès la mort de Čaġrī Beg – mais qu'il ne se systématisa par ailleurs qu'avec la fin de la quatrième guerre de succession à la mort de Muḥammad Tapar. Cela nous fait donc retomber sur la chronologie classique que contestait E. J. Hanne, celle d'un ordre monétaire maintenu durablement jusqu'au milieu du VI^e/XII^e siècle, et reposant sur une pratique hiérarchisée du pouvoir dont nous allons maintenant décrire les principaux traits.

2/ L'affirmation du pouvoir des princes sur une région

- Une constante dans l'empire seldjoukide

L'étude du corpus monétaire montre que l'extension du droit de *sikka* aux princes dotés d'une autorité sur un territoire délimité resta une constante sur l'ensemble de l'empire et tout au long de la période. Aucun prince dont les chroniques nous affirment qu'il a été à la tête d'un territoire n'est absent de notre corpus, exception faite des derniers souverains.

Nous insistons sur la constance de cette pratique qui permet de relativiser une opposition entre un empire tendant à l'unification au V^e/XI^e siècle et un empire divisé au cours du VI^e/XII^e siècle. L'empire seldjoukide a été constamment décentralisé, jusque dans le droit de battre monnaie. Le

monnayage de Tekeš est à ce titre particulièrement intéressant¹⁰⁹⁷. Alors qu'une partie de l'historiographie voit dans le règne de Malikšāh une période de centralisation impériale¹⁰⁹⁸, son frère était doté d'un apanage et émit un monnayage en quantité non négligeable par lequel il reconnaissait la suzeraineté de son frère, y compris à des moments où il est réputé avoir été en révolte d'après les chroniques. Loin de rompre avec les pratiques de son père et de son grand-oncle, Malikšāh les a perpétuées, dans des formes qui différaient assez peu de celles qui furent reprises au VI^e/XII^e siècle.

L'appropriation du droit de *sikka* par tous les princes de la famille permet également de relativiser l'opposition établie dans l'historiographie entre les membres du clan qui auraient refusé une sédentarisation et l'adoption de pratiques étatiques (Ibrāhīm Yīnāl en premier lieu) et des membres qui auraient poussé pour l'adoption des mœurs arabo-persanes. L'ensemble des princes, même les plus liés aux Turcomans, ont adopté le même système monétaire reposant sur des codes hérités islamiques, montrant par là-même une réelle familiarité avec les outils du pouvoir sédentaire.

- Une manière de s'approprier un territoire dès les premières années de l'empire

Nous l'avons fait remarquer précédemment : les Seldjoukides faisaient battre monnaie à leur nom dès la conquête d'un territoire. On peut faire le même constat lors de l'attribution d'un territoire au sein de la famille. Cette rapidité des princes à faire battre monnaie montre l'importance du monnayage dans les stratégies d'appropriation d'un territoire qui devenu un apanage personnel ; il

¹⁰⁹⁷ Voir *supra*, p. 307-309.

¹⁰⁹⁸ Voir C.E. Bosworth, « The Political and Dynastic History... », p. 55.

s'agissait pour le prince de faire reconnaître par là son autorité auprès des populations mais aussi des autres membres du clan.

L'utilisation des monnayages dans cette perspective d'appropriation – notamment au V^e/XI^e siècle où seul le sultan semble avoir été nommé dans la *ḥuṭba* – est particulièrement évidente pour les Seldjoukides du Kirmān. En effet, le choix, peu attesté par ailleurs, d'un programme iconographique propre et d'une organisation du formulaire mentionnant rarement la puissance tutélaire, ce qui innovait par rapport aux autres traditions monétaires orientales, atteste une volonté de distinguer ce territoire du reste de l'empire sans toutefois rompre définitivement avec lui.

Cette appropriation du territoire est par ailleurs clairement exprimée dans les chroniques où, sauf exception, les terres données en apanage n'étaient pas reprises et ne faisaient pas l'objet de contestation aux descendants. S'il put y avoir une concurrence sur des parties frontalières du territoire, comme lorsque Malikšāh récupéra certains territoires du Fārs aux dépens de ses cousins du Kirmān¹⁰⁹⁹, il ne s'agissait pas pour autant de reprendre la totalité de l'apanage de Qāwurt Beg.

L'appropriation d'un territoire donnait le droit à son titulaire de contester la suprématie d'un membre du clan sur l'ensemble de ce dernier. Dans les premiers temps de la conquête, faire battre monnaie à son nom marquait ainsi le refus de se voir déposséder de son rang au sein du clan seldjoukide, face à d'autres branches qui avaient pris progressivement de l'importance, notamment celle de Tuğril Beg. La frappe de Čagrī Beg en fut l'expression la plus sobre¹¹⁰⁰. Les monnayages de tous les princes, par l'expression d'une titulature arabe ou plus rarement turque, parfois abondante, mais qui ne réclamait jamais le titre sultanal, participaient de cette dialectique subtile entre une affirmation de leur rang au sein du clan et la soumission au chef du clan. L'exemple sans doute le

¹⁰⁹⁹ Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, X, p. 115 ; Sibṭ ibn al-Ġawzī, *Mir'āt*, p. 206 ; voir aussi M. T. Houtsma, « Zur Geschichte des Selguqen... », p. 371-372.

¹¹⁰⁰ Voir *supra*, p. 292-296.

plus intéressant, parce que le plus subtil et venu d'un personnage complexe, est celui du monnayage de Tekeš. En effet, en ne reconnaissant dans aucune de ses monnaies le titre d'*al-sulṭān al-mu'azzam* à son frère, mais en ne lui refusant jamais celui de *sulṭān*, le maître des terres orientales montrait bien tout à la fois la reconnaissance de l'autorité propre de son frère mais tout en refusant de lui accorder un titre qui affirmait sa domination. Le remplacement du titre classique de *sulṭān al-mu'azzam* par celui plus abstrait – pour ne pas dire abscons – de *sulṭān dīn Allāh* montre la volonté de Tekeš de limiter la portée du titre sultanien de toute prérogative sur les autres chefs de famille au sein du clan. Il affirmait ainsi sa place de chef de famille autonome au sein du clan. Cette contestation est d'autant plus évidente qu'elle intervint à un moment où Malikšāh cherchait à limiter l'influence des autres membres notables de sa famille – à défaut de les supprimer –, et qu'elle se conclut par plusieurs luttes armées présentées par les sources comme des révoltes de Tekeš mais qui semblent avoir été en réalité une lutte pour la répartition des prérogatives entre les fils d'Alp Arslān, soldée par la victoire de Malikšāh.

- Une unité derrière la multiplicité des droits de *sikka*

Cette diversité des autorités dotées du droit de *sikka* ne doit cependant pas faire perdre de vue le fait que les monnayages montrent une réelle unité à l'échelle de l'empire et qu'elle ne s'oppose pas à l'affirmation d'une forte dimension impériale de la monnaie. En effet, si les princes avaient droit de battre monnaie et s'il semble que les ateliers aient conservé une certaine diversité quant aux motifs ornementaux, on constate que le modèle resta le même à l'échelle de l'empire.

Outre la mention de la *šahāda* et du nom du calife, les princes faisaient quasi-systématiquement figurer le nom du sultan de tutelle, signalant par là-même l'existence d'une unité religieuse et politique au-delà des différents apanages. Le cas particulier des Seldjoukides du Kirmān

– qui mentionnèrent malgré tout sur certaines émissions la tutelle qui pesait sur le Kirmān – trouve sans doute son explication dans l'histoire de l'apanage, notamment après la mort de ʿUğril Beg. Si Qāwurt Beg ne contesta pas l'autorité de son frère, il est probable qu'il s'estimait comme l'égal d'Alp Arslān sur son territoire.

Par ailleurs, nous pouvons constater que toutes les monnaies seldjoukides, sauf de rares exceptions qui relevaient sans doute d'émissions de prestige, répondent au même cadre épigraphique, soit un coufique qui tend à s'arrondir¹¹⁰¹.

C) Le monnayage des vassaux exogènes à la famille seldjoukide

Les liens de vassalité au sein de la famille seldjoukide ont pu donner lieu à une abondante littérature¹¹⁰² ; de la même manière, les liens de vassalité entre les groupes de turcomans et les Seldjoukides ont longuement été discutés par les historiens¹¹⁰³ ; le système de vassalité avec des pouvoirs locaux ou le processus de vassalisation des atabegs a par contre laissé relativement indifférent la recherche. Par « vassaux exogènes », nous désignons des pouvoirs qui reconnaissent le pouvoir seldjoukide, tout en conservant leur autorité sur un territoire sans être membre pour autant du clan seldjoukide.

Les sources sont pour le moins peu disertes sur ces questions. La première raison tient à ce que cela concernait souvent des territoires jugés relativement périphériques (Māzanderān, Aḍarbayğān, Ḥ̄wārezm, Asie centrale). La deuxième raison est l'apparent désintérêt des Seldjoukides

¹¹⁰¹ Voir *supra*, p. 192-197.

¹¹⁰² A. C. S. Peacock, *The Early Seljuq History*, p. 60-68.

¹¹⁰³ Cl. Cahen, « Les tribus turques d'Asie occidentale pendant la période Seljukide » ; A. C. S. Peacock, *The Early Seljuq History*, p. 47-71, 152-156.

eux-mêmes pour ces territoires, à l'exception du Ḥ̄wārezm qui a fait l'objet d'une attention particulière des sultans et notamment de Sanğar. Pour certains territoires, la tutelle seldjoukide était particulièrement lointaine ou temporaire (notamment Samarqand et Ġaznī). Sans doute la conservation d'un nombre important de documents de chancellerie nous donnerait-elle une autre idée du rapport entre les Seldjoukides et ces pouvoirs locaux ; en l'absence de telles sources, les monnaies forment l'une des seules manières d'appréhender ces modes de gouvernements de territoires soumis mais non administrés.

1/ Le monnayage des vassaux historiques

Quatre pouvoirs ont frappé monnaie tout en reconnaissant le pouvoir seldjoukide : les derniers maîtres d'Işfahān et du Ġibal (Kakouyides) ; le pouvoir des Bawandides au Māzandarān ; les derniers furent les maîtres de Samarqand et de Ġaznī. Nous avons déjà présenté et commenté les monnayages centrasiatiques¹¹⁰⁴. Nous nous arrêterons ici davantage sur les monnayages des vassaux du V^e/XI^e siècle, à savoir les Kakouyides et les Bāwandides, même si le monnayage sous la suzeraineté seldjoukides des premiers fut limité.

- Les Kakouyides.

Les Kakouyides¹¹⁰⁵ forment une dynastie originaire du Daylam. Le fondateur, 'Alā' al-Dawla, était le fils d'un officier bouyide qui fut nommé gouverneur d'Işfahān en 398/1007-08 au nom des

¹¹⁰⁴ Voir *supra*, p. 134-136.

¹¹⁰⁵ Sur les Kakouyides, voir C. E. Bosworth, « Kākūyids », *EIr* et « Dailamīs in Central Iran... »

Bouyides. Profitant de la faiblesse structurelle des émirs daylamites et de l'importance de la ville d'Iṣfahān, il devient un émir autonome de fait jusqu'à la conquête seldjoukide.

La mort de 'Alā' al-Dawla entraîna un conflit pour sa succession, finalement remportée par Farāmurz, alors que les Seldjoukides se présentaient dans la région. En 433/1051, Farāmurz reconnu ʿUğrīl Beg comme maître et fit battre à leurs deux noms, jusqu'en 440/1048-49. La titulature de ʿUğrīl Beg est assez constante : il est toujours appelé « *al-sulṭān al-mu'azzam* » ; seule l'émission de 436/1044-45 ne le qualifie que de « *šāhanšāh al-mu'azzam* » sans que l'on puisse donner à cette exception une signification¹¹⁰⁶. Farāmurz est quant à lui désigné par le titre d'émir, sauf dans les dernières émissions où il n'est nommé qu'avec sa filiation patrilinéaire « Farāmurz bin Muḥammad bin Dušmanziyār ». L'évolution est sans doute due à un retour de la pression seldjoukide à partir de 438/1046-47 du fait d'un énième retournement d'allégeance de Farāmurz l'année précédente¹¹⁰⁷. Ibn al-Aṭīr évoque un siège d'Iṣfahān en 439/1047-48 qui se solde par le retour des Kakouyides dans le giron seldjoukide, sans doute avec une autonomie moindre. La volonté de rester maître de la ville se lit néanmoins dans la longue filiation dont s'enorgueillit Farāmurz pour affirmer ses droits anciens sur la ville face à celui qui est présenté comme un pouvoir parvenu. La conquête d'Iṣfahān en 442/1051 mit fin à l'émirat kakouyide et leur droit de *sikka*, mais non à leur vassalité.

En effet, le fils de Farāmurz, Mu'ayyad al-Dawla, devint gouverneur de Yazd et épousa une fille de Čağrī Beg, Arslān Ḥātūn en 469/1076-77, tout en restant souvent dans l'entourage du sultan seldjoukide¹¹⁰⁸. Ses descendants continuèrent à régner sur Yazd, même si les sources sont peu loquaces sur la famille jusqu'à leur disparition dans la deuxième moitié du VI^e/XII^e siècle¹¹⁰⁹.

¹¹⁰⁶ Les années 430/1038-39 sont des années où la titulature de ʿUğrīl Beg est fluctuante et n'a pas encore pris le caractère réglé qu'on lui connaît dans la suite du monnayage.

¹¹⁰⁷ Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, IX, p. 530, 534.

¹¹⁰⁸ Voir Samarqandī, *Čahar maqāla*, p. 41-43.

¹¹⁰⁹ Voir C. E. Bosworth, « Dailamīs in Central Iran... », p. 84-95.

- Les Bāwandides

Les Bāwandides, également appelé Ispahbad du Ṭabaristān, forment une dynastie qui régna sur cette région pendant sept siècles¹¹¹⁰, tantôt en étant indépendants, tantôt en devant payer un tribut à un pouvoir extérieur.

La conquête du Ṭabaristān par les Seldjoukides est mentionnée en 433/1041-42¹¹¹¹. Après la conquête de Ġurġān par Ṭuġril Beg et l'imposition d'un tribut annuel, l'émir qui l'accompagnait, Mardawiġ ibn Bišū resta sur place et épousa la mère de l'Ispahbād Anuširwān. Malheureusement, nous n'avons pas de monnaie de cette période qui permettrait de compléter le récit des sources. Nous n'avons néanmoins aucune raison de remettre en doute le récit d'Ibn al-Aṭīr qui montre l'entourage seldjoukide se lier aux familles souveraines locales afin d'affirmer la suzeraineté turque sans pour autant exclure les élites locales.

Le monnayage nous est parvenu par la découverte d'un trésor¹¹¹². On y voit la frappe qui reconnaît autant la suzeraineté seldjoukide que la famille régnant localement sans que ce droit soit pour autant acquis, tant les Seldjoukides ont tenté au VI^e/XII^e siècle de s'approprier la région¹¹¹³. Ainsi en 500/1106-07, Aq-Sunqur al-Buḥārī tente de prendre le contrôle de la région au nom de Muḥammad Tapar et échoue. Les émissions d'Amol de 504/1110-11 citant l'atabeg Aq-Sunqur et le prince Aḥmad dont il était l'atabeg doivent être mises en relation avec les tentatives infructueuses de s'imposer au Ṭabaristān à travers un gouvernement qui comprend Rayy et le Ṭabaristān. Mais les émirs bāwandides, en la personne de Naġm al-Dīn Qārīn, parvinrent à conserver une certaine indépendance, notamment autour de Rūyān et Sārī, comme le montrent leurs monnaies où seul

¹¹¹⁰ Sur les Bawandides, voir R.N. Frye, « Bāwand », *EI*².

¹¹¹¹ Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, IX, p. 497-498.

¹¹¹² Voir A. H. Morton, « Dinars from Western Māzandarān... », voir *supra* p. 126-127.

¹¹¹³ *Ibid*, p. 82-84.

Muḥammad Tapar est reconnu, en plus de l'élite locale¹¹¹⁴. Cette indépendance locale était d'autant plus dure à affirmer que les sultans seldjoukides menaient une lutte contre les ismaéliens qui s'étaient répandus dans la région.

2/ La vassalisation, un mode de gouvernement qui se développa au VI^e/XII^e siècle

Les différents pouvoirs que nous venons de présenter présentaient la caractéristique d'avoir existé avant la conquête seldjoukide, et parfois d'avoir survécu à leurs suzerains. À partir du VI^e/XII^e siècle, un processus de vassalisation endogène se développa, notamment à travers la montée en puissance de l'atabegat, et certains émirs de territoires affirmèrent un lien nouveau avec le pouvoir central.

L'atabegat est une institution bien connue par laquelle un émir était nommé tuteur d'un prince dont il assurait les intérêts jusqu'à la majorité¹¹¹⁵. La tradition, suivie souvent par la recherche, estime que Nizām al-Mulk fut le premier atabeg chez les Seldjoukides et dans l'Orient abbasside¹¹¹⁶. La pratique se développa par la suite. Malgré les similitudes formelles, il faut bien noter que l'atabegat n'était pas l'équivalent de la régence européenne. En effet, ce système participait tout d'abord du système de légitimation en milieu turc¹¹¹⁷. En effet, un chef ne pouvait prétendre à gouverner la famille ou *a fortiori* le clan que s'il s'était imposé dans des faits guerriers. C'est là tout le sens de la tanistrie sanglante. Mais, ce principe imposait qu'en amont de la tanistrie, les dirigeants

¹¹¹⁴ MT Ruy 1 ; MT Sar 1-9.

¹¹¹⁵ Voir A. Levanoni, « Atabak », *EF*

¹¹¹⁶ Il n'est cependant pas impossible que le système ait existé en milieu turc bien avant. Voir A. K. S. Lambton, *Continuity and Change...*, p. 229-233 ; M. F. Köprülü 'Atabeg' in « Ata ».

¹¹¹⁷ Sur les sources de la légitimité royale chez les Turco-mongoles, voir Fletcher, « Turco-Mongolian Monarchic Tradition in the Ottoman Empire ».

devaient chercher à installer leur progéniture dans des positions de commandement qui les légitimaient. Čağrı Beg ne fit pas autre chose en nommant Alp Arslān à des positions de commandement militaire sur la fin de sa vie. Alp Arslān à son tour mit son fils Malikšāh à des postes où il fut amené à diriger une armée, accompagné de Nizām al-Mulk¹¹¹⁸. De nombreux atabegs furent ainsi nommés au VI^e/XII^e siècle non par faiblesse du pouvoir seldjoukide, mais au contraire parce que le pouvoir seldjoukide au sommet de son extension cherchait à installer les princes dans des positions qui les préparaient à commander l'empire à la mort de leurs pères. Loin d'être une marque d'instabilité, l'institution de l'atabegat était connexe à la conception du pouvoir turcoman, en même temps qu'elle montrait une volonté de stabilisation du pouvoir.

Si l'atabegat était intrinsèquement lié à la puissance du clan seldjoukide, l'institution impliquait également une mise en avant d'émirs qui recevaient non seulement un titre qui les mettait au sommet de la hiérarchie seldjoukide, mais aussi une double fonction de tuteur et de gouverneur, là où l'émir avait été seulement gouverneur au V^e/XI^e siècle. L'institution marquait donc une participation active de l'aristocratie turque à la vie politique seldjoukide. Cette participation, couplée à un affaiblissement de certains membres de la famille a permis l'évolution de l'atabegat vers la formation de principautés de plus en plus autonomes à partir du premier tiers du VI^e/XII^e siècle. Ce n'est qu'à partir de cette période que les Atabegs font figurer leurs noms et titre sur les monnaies, affirmant par là leur autonomie et leur contrôle du territoire dont ils étaient les gouverneurs. Cela explique d'ailleurs le fait que peu d'émirs se nomment atabegs sur les monnaies¹¹¹⁹.

L'apparition des Atabegs sur les monnaies est donc un marqueur de la transformation de la fonction

¹¹¹⁸ Notamment durant la campagne de 456/1063-64 où le prince héritier et son atabeg prirent une forteresse byzantine alors qu'Alp Arslān partait conquérir la Géorgie ; voir Ibn al-Atīr, *al-Kāmil*, X, p. 38-39.

¹¹¹⁹ Si l'on exclut les Atabegs qui furent les maîtres réels de certaines régions comme les Zenguides, Eldigüzides ou Atabegs de Būruğerd, seuls deux émirs sont connus pour avoir fait inscrire le titre d'atabeg sur leurs monnaies : Alp Lāğīn et Qutluğ Yurunquš. Sur ces deux émirs, voir *supra*, p. 353 et 355 ; sur les monnayages des autres atabegs, voir *infra*, p. 366-369.

traditionnelle de tuteur en gouverneur plus ou moins autonome d'une région pour le compte des Seldjoukides et de l'évolution de la fonction vers une vassalisation exogène.

D) Le numéraire de sécession

Par sa place centrale dans le processus de légitimation, la monnaie était également un enjeu évident en cas de contestation ou de rejet de l'autorité du souverain en place. Le fonctionnement du système seldjoukide, fortement inspiré par les pratiques de la steppe, nécessite cependant de distinguer deux situations. Nous évoquerons tout d'abord les guerres de succession où la redéfinition de la hiérarchie au sein du clan était en cause. La frappe de monnaie, si elle visait bien à se légitimer contre un autre pouvoir, était en l'occurrence un moyen normal de participer à la compétition au sein de la famille, identifié à la coutume turque de la taniestrie sanglante. Nous mentionnons ensuite le monnayage, plus classique, montrant une révolte contre le sultan ou tout du moins une concurrence en forme de défi au monopole de son pouvoir.

1/ Le monnayage durant les guerres de succession

- Les guerres de succession dans l'empire seldjoukide.

Le phénomène des guerres de succession, est récurrent dans l'empire seldjoukide, mais n'a attiré l'attention de la recherche qu'à une période relativement récente¹¹²⁰.

¹¹²⁰ Voir à ce sujet, Peacock, *The Great Seljuk Empire*, p. 131 ; J.-D. Richaud, « Le sultan est mort ! Vive le sultan ? ».

La régularité des guerres de succession tient à la transposition dans le monde seldjoukide de la conception monarchique héritée de la steppe, associée à la pratique de la « tanistrie sanglante »¹¹²¹. Le Grand Khan dans la steppe obtenait une légitimité par son charisme et sa capacité à conduire le clan et les tribus fédérées. L'unité des tribus était avant tout liée aux liens personnels que les chefs de clan entretenaient avec le Grand Khan. Si les chefs de clan lui étaient subordonnés, le Grand Khan était avant tout un *primus inter pares*. La conséquence en est que la légitimité ne se transmettait pas du monarque à ses descendants. À la mort du Khan, les différents chefs du clan royal se combattaient jusqu'à ce que l'un d'entre eux s'impose sur le champ de bataille. Ce combat d'où devait émerger un nouveau chef, mettait régulièrement aux prises les oncles avec les neveux. La désignation du nouveau Khan impliquait donc une période de luttes qui légitimaient et fédéraient les différentes tribus autour du nouveau monarque. C'est aussi une période où la hiérarchie du pouvoir héritée du précédent souverain était largement rebattue.

Cette période de luttes est très mal vue dans les sources arabes et persanes heurtées dans leurs habitudes de successions patrilinéaires et dans l'historiographie qui y a longtemps vu une incapacité des pouvoirs turcs à se conformer à des modes « ordinaires » de transmission du pouvoir¹¹²². De fait, la littérature scientifique a longtemps qualifié les oncles de « révoltés » contre les neveux, seuls dépositaires d'une légitimité dynastique. Ce n'est que récemment que la pratique turque a été mise en avant et expliquée comme un mode de régulation des groupes turco-mongols¹¹²³.

On distingue dans l'histoire seldjoukide cinq guerres de succession. De ʿUğrīl Beg à la disparition de la dynastie, aucun héritier présomptif ne put monter sur le trône sans que cela

¹¹²¹ Voir à ce sujet J. Fletcher, « Turco-Mongolian Monarchic Tradition... ».

¹¹²² C. Defréméry, « Recherches sur le règne du sultan Barkyarak... », p. 429 ; R. Grousset, *L'Empire des steppes*, p. 213 ; M. F. Sanallah, *The Decline of Saljuqid Empire*, p. 85 ; C. E. Bosworth, « Political and Dynastic History... », p. 108.

¹¹²³ M. Fletcher, « Turco-Mongolian Monarchic Tradition... », A. C. S. Peacock, *The Great Seljuk Empire*, p. 131 ; J.-D. Richaud, « Le sultan est mort ! Vive le sultan ? ».

n'entraînât un conflit, même bref. Ainsi, le décès de ʤuġril Beg en 455/1063 ouvrit la première guerre de succession (455/1063 – 456/1064) entre Alp Arslān, son frère Sulaymān et Qutlumuš. La mort imprévue d'Alp Arslān en 465/1072 obligea son vizir Niẓām al-Mulk à manœuvrer rapidement pour que Malikšāh s'impose face à son oncle Qāwurt Beg au cours de la deuxième guerre de succession (456/1072). Le trépas du fils d'Alp Arslān en 485/1092 plongea quant à lui l'empire seldjoukide dans la troisième guerre de succession, la plus longue, puisqu'elle prit fin avec la mort de Barkyārūq en 498/1104. La disparition de Muḥammad Tapar en 511/1118 entraîna le bref quatrième conflit de succession, opposant Sanġar aux fils du sultan défunt. Enfin, la mort de Maḥmūd II en 525/1131 posa à nouveau la question de savoir si les enfants de Maḥmūd II allaient hériter du trône à la place de son frère Mas'ūd au cours d'une cinquième guerre de succession.

À chaque fois, on retrouve deux types de protagonistes : les frères du sultan défunt et ses enfants. La lutte entre les frères et les fils du sultan, si elle était structurante n'était pas exclusive. Ainsi, les enfants tantôt s'unissaient contre leur oncle (voir leurs oncles), tantôt se combattaient entre eux. Si l'union des enfants de Čaġrī Beg ou d'Alp Arslān était manifeste dans les sources, la longue guerre fratricide que se livrèrent les enfants de Malikšāh fut l'une des causes du caractère interminable de la troisième guerre de succession. De même, Maḥmūd dut combattre en 513/1119-20 et en 511/1120-21 ses frères ʤuġril et Mas'ūd, en sus des combats contre son oncle Sanġar.

- Un monnayage de légitimation dans une période sans pouvoir légitime

Les guerres de succession avaient un coût qui pouvait rendre la frappe de monnaie stratégique. Cet élément peut expliquer la volonté des princes de battre rapidement monnaie alors qu'ils espéraient pouvoir s'imposer dans la lutte. L'armée du sultan défunt monnayait très souvent sous forme pécuniaire le renouvellement de son soutien à un jeune prétendant au sultanat.

Toutefois il faut prendre en compte le fait que les troupes devaient être levées vite, en utilisant le monnayage existant sans attendre que soit frappées de nouvelles monnaies au nom du prétendant. Seule la troisième guerre de succession, particulièrement longue, a rendu la question financière récurrente. Le deuxième élément à prendre en compte est le fait que les guerres de succession relevaient de ces moments où l'élément turcoman était central, quoi que rarement décisif. Or les Turcomans étaient avant tout à la recherche de butins et de raids. Faire frapper rapidement des monnaies en quantité n'était pas central dans la capacité à fédérer les Turcomans.

Il nous faut donc considérer d'autres facteurs. Derrière l'acte de faire inscrire son nom sur les monnaies, on retrouve une stratégie de légitimation au moment où aucun membre de la famille ne disposait réellement de cette légitimité à l'échelle de l'empire. Faire battre monnaie à son nom concourait, à côté de la mention du nom dans la *ḥuṭba* ou de la quête de reconnaissance califale à des stratégies de valorisation et de légitimation qui ne se jouaient pas que sur le champ de bataille entre groupes de Turcomans.

Cette pratique permettait également de mettre le reste du clan, l'armée et les populations devant un fait accompli qui ne pouvait pas être contesté. Lorsque Tutuṣ fit battre monnaie à son nom et avec le titre de sultan, alors que son neveu Barkyārūq lui contestait encore une partie importante du territoire, il cherchait avant tout à mettre l'ensemble des élites seldjoukides devant une réalité qui ne faisait pas l'unanimité¹¹²⁴. Un cas particulièrement emblématique de cette mise devant le fait accompli se trouve également pendant la troisième guerre de succession – observatoire intéressant pour étudier une multiplicité de stratégies de légitimation du fait de sa longueur inhabituelle – avec le monnayage d'Arslān Argūn. L'objectif du frère de Malikšāh n'était pas de

¹¹²⁴ Voir *supra*, p. 309-310.

réclamer le sultanat, qu'il laissa volontiers à Barkyārūq, mais de se faire attribuer en apanage le Ḥurāsān. Il était prêt à ce titre à reconnaître l'autorité de son neveu. Cet objectif est clairement exprimé par les chroniques, comme le refus de Barkyārūq¹¹²⁵. Il se retrouve également sur les monnaies où le nom de Barkyārūq est presque systématiquement inscrit pendant les quatre années d'émission jusqu'à la mort d'Arslān Argūn¹¹²⁶. Ce numéraire montre que le cas d'Arslān Argūn relevait effectivement d'une réactivation des pratiques de ses aïeux comme le dit Jürgen Paul dans son étude sur le prince seldjoukide. Mais, et en cela nous différons de J. Paul, ce « revival »¹¹²⁷ ne signifiait en rien un retour des pratiques nomades, mais bien des pratiques du pouvoir seldjoukide qui usaient de tous les outils à sa disposition – des Turcomans aux monnaies –, pour affirmer sa légitimité sur des territoires revendiqués comme apanages personnels, dans des moments où peu de gens pouvaient se prévaloir d'une grande légitimité.

- Une réponse de sédentaires à une pratique de nomades.

La légitimation par les monnaies ou la volonté d'inscrire dans la durée un fait accompli sur une pièce témoigne de l'adaptation de modes de rivalité, au départ liées aux pratiques des pouvoirs nomades steppiques, aux ressources qu'offrait un État sédentaire.

Ces adaptations rencontrèrent toutefois des limites. En effet, deux phénomènes doivent attirer notre attention. Tout d'abord, nous remarquons que les monnayages ne traduisent jamais – Bagdād exceptés – ce flottement du pouvoir. Les monnaies mentionnent toujours un sultan au moins. Par ailleurs, il convient de nous pencher sur le monnayage du sultan Maḥmūd I^{er}, qui

¹¹²⁵ Voir Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, X, p. 263.

¹¹²⁶ Voir *supra*, p. 310-312.

¹¹²⁷ J. Paul, « Arslān Arghūn – nomadic revival ? ».

reconnait également, sur plus de la moitié de ses émissions, le sultanat de Barkyārūq¹¹²⁸. Ce monnayage d'Iṣfahān est le seul à traduire l'embarras des élites seldjoukides dans une situation où aucune personnalité ne s'imposait comme une solution et où une opposition entre plusieurs groupes d'intérêts rendait les alliances évanescences ; il montre aussi la volonté de ne pas trancher tant que les armes et la mort n'aient réglé la question ; mais il est surtout révélateur du fait que ne nommer personne n'était pas concevable pour ces élites, alors même que la solution retenue ne pouvait contenter aucun des partis en jeu.

C'est dans la diversité des outils auxquels recouraient les Seldjoukides pour adapter ces mécanismes de succession directement hérités de la steppe que l'on peut constater une réelle acculturation de l'aristocratie turque aux pratiques du pouvoir dans les zones sédentaires de l'Orient abbasside, et ce dès les règnes des premiers sultans.

2/ Le monnayage de révolte

Il est intéressant de noter que, malgré la récurrence des épisodes identifiés comme des « révoltes » dans l'histoire des Seldjoukides, que ce soit dans les chroniques ou dans la littérature scientifique, le numéraire des princes ou émirs révoltés est relativement rare dans notre corpus, pour ne pas dire presque inexistant. Ce paradoxe apparent est bien évidemment d'abord lié au fait que nous ne considérons pas comme des révoltes les actions durant les guerres de succession, contrairement aux chroniques qui ne conçoivent pas cette pratique. Mais cela est dû également au fait que les émirs ou princes qui se révoltèrent se servirent rarement de la monnaie comme d'un

¹¹²⁸ Mah Iṣf 1-3, 5-6.

outils. La seule émission connue de nous qui corresponde à une révolte est celle d'Ibrahīm Yīnāl en 441/1049-50¹¹²⁹.

Le cas de Tekeš, autre grand révolté, est à ce titre emblématique du fait que les révoltés jouaient très peu sur le monnayage. Aucune émission de Tekeš ne conteste à son frère le titre de sultan ou n'affirme son indépendance par rapport à Malikšāh, même lorsque la pièce fut frappée pendant une période de lutte entre les deux frères. Cela nous renseigne également sur la nature du soulèvement de Tekeš qui chercha moins à contester l'autorité de son frère qu'à faire correspondre son apanage à celui de son père, à savoir l'ensemble du Ḥurāsān¹¹³⁰.

Comment expliquer cette rareté des monnayages en situation de révolte en dehors des biais liés aux processus de conservation ? Le premier élément à prendre en compte est que les révoltés cherchaient avant tout à se légitimer auprès des Turcomans ou de l'aristocratie militaire turque. La monnaie n'était alors qu'un outil secondaire en termes de légitimation. Les révoltés s'appuyaient avant tout sur l'élément turcoman pour lever une armée. Armée du révolté par excellence, les Turcomans recherchaient avant tout des avantages liés au butin et aux raids, plus qu'à du numéraire¹¹³¹. La frappe de monnaies en était d'autant plus secondaire. Cela rencontrait souvent le fait que le révolté disposait de peu de numéraire et de faibles moyens financiers.

*

Les élites seldjoukides (princes, émirs, vassaux) furent donc des acteurs et importants de la frappe monétaire. Dans la plupart des cas, y compris dans les premières années de la conquête, on remarque que les princes – souvent associés à la tradition steppique – s'emparèrent de manière

¹¹²⁹ Voir *supra*, p. 298.

¹¹³⁰ Voir *supra*, p. 307-309.

¹¹³¹ Voir à ce sujet D. Durand-Guédy, « Goodbye to the Türkmens ?... », p. 117-126.

subtile de l'outil monétaire pour affirmer une place au sein du clan. Les seules exceptions – Čağrı Beg et Alp Arslān durant son principat – nous montrent en négatif l'implication des autres princes. Cette participation des élites seldjoukides qui évolua parallèlement à l'évolution de l'organisation impériale, nous montre donc un droit de *sikka* largement partagé dans le clan. Il convient maintenant de voir si ce partage entraîna une dilution du pouvoir ou s'il respectait au contraire une hiérarchie très claire au sein du clan et de ses affidés.

II. *Les émirs turcs et la monnaie*

Il serait commode de distinguer deux moments dans le rapport que les élites non-membres de la famille seldjoukide ont entretenu avec la monnaie. Jusqu'à la mort de Malikšāh en 485/1092, les émirs sont totalement absents du monnayage, alors que la troisième guerre de succession et le développement de l'institution de l'atabegat, corollaire de l'affaiblissement de la famille, marquent l'irruption des émirs sur le numéraire¹¹³². L'histoire monétaire rejoindrait ainsi le découpage que les sources semblent indiquer¹¹³³. Une étude attentive et approfondie du corpus nous montre néanmoins une évolution plus complexe.

¹¹³² Voir par exemple E. J. Hanne, « Death on the Tigris », p. 261.

¹¹³³ Voir par exemple A. K. S. Lambton, « Internal structure of the Saljuq Empire », p. 237.

A) Les émirs nommés sur les monnaies

Il est indéniable que les noms d'émirs et d'atabegs sont beaucoup plus fréquents au VI^e/XII^e siècle qu'au V^e/XI^e siècle. Il est cependant important de noter que les émirs ne sont pas absents des monnaies des premiers sultans et que le VI^e/XII^e siècle s'inscrit à plusieurs égards dans la continuité du V^e/XI^e siècle.

1/ **Sous le règne de Malikšāh**

Sous ʿTuğril Beg et Alp Arslān, nous ne connaissons aucun émir qui ait fait inscrire son nom sur les monnaies – privilège accordé apparemment aux seuls membres de la famille. La situation semble avoir évolué sous Malikšāh, sans que l'on puisse réellement mesurer la portée de l'évolution. Cinq émirs sont mentionnés dans notre corpus entre 465/1072 et 485/1092. Mais sur ces cinq personnes, un premier (Qutluğ Beg Öner) est d'identification difficile et relève du Fārs, à savoir un territoire disputé entre les branches de la famille ; un autre, Tuğānšāh, n'est pas clairement identifié et pourrait en réalité faire partie de la famille ; enfin les deux autres, Inanğ Beg et Čağrī Tegīn, sont mentionnés dans les monnayages de Hamadān, ce qui peut amener à émettre l'hypothèse d'une particularité de l'atelier. Ces deux derniers personnages sont par ailleurs d'identification difficile et il est impossible d'établir leur place réelle dans le système seldjoukide. Le seul qui soit bien identifié est Atsiz.

- Ṭuġānšāh

Ce personnage a laissé une trace à travers les monnaies, mais est parfaitement inconnue des autres sources. Il est mentionné sur des monnaies de Herāt (en 465/1072-73, 470/1077-78 et deux émissions non datées)¹¹³⁴ ainsi que quatre émissions non localisées et datées de 470/1077-78, 471/1078-79, 472/1079-80 et 476/1083-84¹¹³⁵. Gilles Hennequin en déduit qu'il était gouverneur du Ḥurāsān sous Malikšāh¹¹³⁶. Tirkeš Khodzhanizov estime quant à lui qu'il s'agit d'un fils d'Alp Arslān et frère de Malikšāh¹¹³⁷. On peut cependant s'interroger quant au fait qu'un fils du sultan, qui plus est investi de la charge de gouverneur des régions les plus orientales de l'empire, ne soit jamais mentionné dans les chroniques. Si l'hypothèse de Ṭuġānšāh comme frère de Malikšāh nous semble faible – sans pouvoir être exclue –, il nous paraît, par contre, tout à fait possible qu'il ait été un membre du clan éloigné. L'abondance d'*alqāb* et l'importance des émissions évoquent en effet plus un membre du clan qu'un émir.

Son monnayage fait figurer son nom au droit, parfois accompagné du *laqab* « *Šams al-Ma'ālī* »¹¹³⁸.

- Čaġrī Tegīn

Aucun émir seldjoukide n'est connu sous ce nom dans les chroniques. Il est par contre bien attesté par les monnaies de Hamadān.

¹¹³⁴ MS Her 1, 3, 11, 12.

¹¹³⁵ MS AI 5, 6, 7, 9.

¹¹³⁶ G. Hennequin, *Catalogue des monnaies musulmanes de la Bibliothèque nationale...*, p. 65. Il est à noter que quelle que soit l'opinion sur la filiation de Ṭuġānšāh, il ne peut être gouverneur du Ḥurāsān, dans la mesure où des villes importantes de la région lui échappaient. Il serait plus juste de parler de gouverneur du Toḥarestān.

¹¹³⁷ T. Khodzhanizov, *Katalog monet gosudarstva Velikikh Sel'dzhukov*, p. 124.

¹¹³⁸ MS Her 3, 10.

Onze dinars portant la mention de Čaġrī Tegin Šams al-Ma‘ālī nous sont parvenues. Tous ont été émis à Hamadān. Outre quatre dinars non datés¹¹³⁹, ils remontent à 468/1075-76, 472/1079-80, 474/1081-82, 476/1083-84, 477/1084-85, 479/1086-87 et 481/1088-89¹¹⁴⁰. Sur ces monnaies qui reconnaissent la suzeraineté de Malikšāh, Čaġrī Tegin se fait désigner comme *al-amīr al-aġall*¹¹⁴¹. De cette désignation et de l'absence de mention dans les sources littéraires, on peut émettre l'hypothèse qu'il s'agissait d'un émir influent, peut-être lié au clan (encore que rien ne permette de l'affirmer), mais qui n'était pas un membre de la famille. En ce cas, il se serait plus vraisemblablement fait appeler « *malik* » et non « *amīr* » si l'on suit la tendance de la titulature après l'accession de Tuġril Beg au sultanat. La longue durée de son gouvernorat, 13 ans au moins, montre également son poids au sein du système seldjoukide.

Ses émissions sont assez régulières et inscrivent la mention de Malikšāh au droit afin de noter le nom de l'émir au revers dans le champ de la pièce. Seule l'émission de 474/1081-82 fait l'inverse. On peut noter enfin qu'une des deux émissions de 476/1083-84 présente comme ornementation une étoile à six branches¹¹⁴², motif assez rare dans les monnayages seldjoukides. Dans tous les cas, Malikšāh est désigné par son *ism*, sa *kunya* et le *laqab rukn al-islām*.

- Fūlād Arslān

Une monnaie d'or datée de 483/1090-91, frappée à Hamadān¹¹⁴³, mentionne au revers un certain « Fūlād Arslān » sans que ce nom soit précédé d'un quelconque titre. Gilles Hennequin, suivant Khodzhanizov estime qu'il s'agit du successeur de Čaġrī Tegin au gouvernorat de la ville¹¹⁴⁴.

¹¹³⁹ MS Ham 10-13.

¹¹⁴⁰ MS Ham 2-8.

¹¹⁴¹ MS Ham 2-3, 5-8, 10-13.

¹¹⁴² MS Ham 5-6.

¹¹⁴³ MS Ham 10.

¹¹⁴⁴ G. Hennequin, *Catalogue des monnaies musulmanes de la Bibliothèque nationale...*, p. 64.

Aucun Fūlād Arslān n'étant mentionné dans les sources, on ne peut que s'en remettre à ces hypothèses.

- Qutluğ Beg Öner

Il apparaît sur des monnaies de Šīrāz de 468/1075-76 à 491/1097-98. Les monnaies mentionnent systématiquement le sultan en exercice, Malikšāh ou Barkyārūq, qui est rejeté au droit afin de faire paraître le nom de l'émir au revers. On doit cependant relever quelques difficultés pour identifier cet émir.

Al-Ḥusaynī évoque un certain émir Rukn al-Dīn Qutluğ Tegīn qui obtint la charge du Fārs après la troisième guerre de succession¹¹⁴⁵, mais qui disparaît dans la suite de la chronique. Ibn al-Aṭīr mentionne quant à lui un émir « Unur » pendant la troisième guerre de succession, lié au Fārs¹¹⁴⁶. Partisan de Turkān Ḥātūn et de Maḥmūd I^{er}, il sembla disposer de commandements militaires et être un des hommes de confiance de la veuve de Malikšāh. En 487/1094-95, le chroniqueur syrien affirme que Turkān Ḥātūn envoya l'émir à la conquête du Fārs aux dépens de Tūranšāh, le fils de Qāwurt Beg¹¹⁴⁷. Cette campagne ne fut pas couronnée de succès car il perdit la confiance de ses troupes qui se rallièrent au prince déchu. Lié à d'autres émirs par des alliances matrimoniales, il semble avoir fait preuve d'une allégeance flottante envers Barkyārūq lorsque ses premiers maîtres décédèrent¹¹⁴⁸.

Gilles Hennequin¹¹⁴⁹, suivant Nicholas Lowick, propose que les monnayages de 468/1075-76 à 491/1097-98 mentionnent le même personnage et suggère que Rukn al-Dīn Qutluğ Tegīn et Öner

¹¹⁴⁵ Al-Ḥusaynī, *Aḥbār al-dawla al-salḡūqīyya*, p. 54

¹¹⁴⁶ Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, X, p. 239, 258, 266.

¹¹⁴⁷ Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, X, p. 239.

¹¹⁴⁸ *Ibid*, p. 258, 266.

¹¹⁴⁹ G. Hennequin, *Catalogue des monnaies musulmanes de la Bibliothèque nationale...*, p. 56.

ne forment qu'une personne. Plusieurs difficultés doivent être relevées concernant cette hypothèse, même si aucune n'interdit complètement de la formuler. Tout d'abord, les monnaies mentionnent un Qutluğ Beg et non un Qutluğ Tegīn. À cela il faut ajouter la variation importante du nom entre les deux chroniqueurs, qui n'est pas rédhibitoire, mais reste à expliquer. Par ailleurs, le *laqab* mentionné par al-Ḥusaynī, « *Rukn al-Dīn* », ne se retrouve pas sur les monnaies qui mentionne un « *Faḥr al-Dawla* ». Il n'est en outre pas aisé de comprendre pourquoi une région qui disposait d'un gouverneur répondant à Malikšāh devait être reprise à Ṭūrānšāh en 488/1094-95, à moins d'imaginer une reconquête de la région par les fils de Qāwurt Beg à l'occasion de la troisième guerre de succession – reconquête non mentionnée dans les sources.

Malgré ces réserves, plusieurs arguments peuvent être apportés pour soutenir une telle identité. Il ne serait pas étonnant que le nom d'une personne, connue par deux sources différentes, nous soit parvenu sous deux noms, *a fortiori* s'agissant de noms turcs sur lesquels les sources arabes peuvent être approximatives. L'importance d'un émir gouverneur d'une province est cohérente avec la place qu'il occupe auprès de Turkān Ḥātūn à la mort de Malikšāh. On peut par ailleurs noter qu'il n'est pas inenvisageable que la veuve du sultan ait envoyé, pour soumettre le Fārs, un émir qui avait eu des fonctions dans la région par le passé. Enfin, l'envoi d'Öner eut lieu en ġumādā II/juin-juillet et la mort de Maḥmūd I^{er} en šawwal/octobre-novembre. On peut donc imaginer que la campagne lancée au début au nom du plus jeune fils de Malikšāh finisse par une reconnaissance de Barkyārūq, ce qui explique la mention du sultan sur la monnaie. C'est pourquoi, malgré les difficultés mentionnées, nous suivons Hennequin, Merçil et Lowick.

- Atsiz

Le personnage d'Atsiz, actif dans le Bilād al-Šām, est bien documenté par les chroniques, notamment Ibn al-Aṭīr et Ibn al-Qalānisi¹¹⁵⁰. Il est également connu par une émission de 471/1078-79¹¹⁵¹. L'émir est connu sous le nom d'Atsiz ibn Uvaq al-Ḥ^wārizmi¹¹⁵². Il s'agit d'un émir proche d'Alp Arslān en charge de la conquête du Bilād al-Šām alors que le sultan dut interrompre sa campagne pour aller rencontrer l'armée de Romain III Diogène en Anatolie. Après la conquête de Ramla et Jérusalem, il échoua une première fois devant la capitale syrienne en 463/1070-71¹¹⁵³. En 468/1075-76, il profita d'une situation de crise à Dimašq pour prendre le contrôle de la ville et de là continuer à lutter contre les Fatimides. L'attribution du Bilād al-Šām à Tutuš par Malikšāh mit fin au règne d'Atsiz qui dut livrer Dimašq au prince seldjoukide. Ce dernier le fit mettre à mort aussitôt¹¹⁵⁴, ce qui le rendit immédiatement populaire auprès des Damasquins qui honnissaient Atsiz d'après Ibn al-Qalānisi¹¹⁵⁵.

La seule émission qui nous soit parvenue est un dirham où Atsiz reconnaît la tutelle de Malikšāh et se désigne comme son serviteur (« *ʿabduhu Atsīz* »). Le sultan est désigné comme « *al-sultān al-muʿazzam šāhanšāh al-aʿzam Malikšāh* ». Si les matériaux de la monnaie (un alliage d'argent et de cuivre) ainsi que le formulaire ne se distinguent pas par l'originalité, on doit cependant noter la disposition du texte qui rappelle les modèles monétaires du reste de l'empire seldjoukide, et non pas le modèle plus courant inspiré des monnaies fatimides qui se maintint par la suite. La date d'émission est à ce titre intéressante puisqu'elle intervint dans les derniers moments du règne

¹¹⁵⁰ Voir notamment Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, vol. X, p. 99-111 ; Ibn al-Qalānisi, *Ḍayl taʾrīḥ Dimašq* p. 108-112. Sur cet émir, voir aussi Cl. Cahen, « Atsīz b. Uvak », *EP*.

¹¹⁵¹ MS Dim 1.

¹¹⁵² Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, vol. X, p. 68 ; Ibn al-Qalānisi, *Ḍayl taʾrīḥ Dimašq*, p. 109.

¹¹⁵³ *Ibid*, vol. X, p. 68 ; Ibn al-Qalānisi, *Ḍayl taʾrīḥ Dimašq*, p. 98. Il est à noter que Šibt̄ in al-Ġawzī, *Mirʿāt*, p. 169, date la conquête de Jérusalem de 465/1073.

¹¹⁵⁴ Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, vol. X, p. 111-112 ; Ibn al-Qalānisi, *Ḍayl taʾrīḥ Dimašq*, p. 109-112.

¹¹⁵⁵ Ibn al-Qalānisi, *Ḍayl taʾrīḥ Dimašq* p. 112.

d'Atsiz, alors qu'il était pressé au Sud par les Fatimides et au Nord par l'armée de Tutuš. Le soin apporté à la frappe de ce dirham et la reprise parfaite du modèle impérial renvoie sans doute à un moment où l'émir cherchait à manifester sa soumission au clan seldjoukide auprès de Tutuš, après plusieurs années de semi-indépendance garantie par les remous de la seconde guerre de succession et les campagnes du sultan sur les terres orientales. Une fois encore, nous constatons que même un émir présenté comme le stéréotype du chef nomade avide de razzias maîtrise l'outil monétaire comme discours politique – en l'occurrence de soumission à la *dawla al-salġūqiyya*.

2/ Sous le règne de Barkyārūq et Muḥammad Tapar

- Aq-Būrī / Al-Būrī b. Bursuq

L'émir Aq-Būrī est attesté de manière certaine par un dinar d'al-Ahwāz de 495/1101-02¹¹⁵⁶ ; Gilles Hennequin estime qu'un *fals* non daté et non localisé mentionne le même émir, même si la lecture est très incertaine¹¹⁵⁷. Dans les deux cas, l'émir reconnaît le titre sultanal à Barkyārūq. Les pièces d'al-Ahwāz posent quelques soucis de lecture. Sans doute Aq-Būrī porte-t-il un titre, mais il n'est pas lisible sur les exemplaires que nous possédons. Il se désigne par contre de manière certaine comme « Aq-Būrī bin Bursuq ». Cette dénomination est intéressante en ce qu'elle montre qu'une partie des émirs affichaient un caractère familial aristocratique et tiraient une légitimité du fait de descendre d'un émir en vue à l'époque de Malikšāh. Malgré la pauvreté de l'information numismatique, le fait de l'assimiler à Aq-Būrī, fils de l'émir Bursuq ne pose pas de difficultés.

¹¹⁵⁶ B Ahw 6.

¹¹⁵⁷ B AI 11 : seule l'expression « amīr Aq » est clairement lisible. G. Hennequin suppose un « Būrī » en tête du champ, sans qu'il soit très clair qu'un mot y soit inscrit. L'hypothèse de Gilles Hennequin repose surtout sur le rapprochement avec les chroniques et la monnaie du British Museum, voir G. Hennequin, *Catalogues des monnaies musulmanes de la Bibliothèque nationale...*, p. 79.

- Arguŝ

Une monnaie d'or est frappée avec le nom de cet émir, émise à Amol en 487/1094-95 ou 489/1096. Il ne porte pas de titre, contrairement à Barkyārūq qui est cité avec son *ism*, sa *kunya* et son *laqab*¹¹⁵⁸.

« Arguŝ » est un nom bien attesté parmi les émirs à cette période, sans que nous soyons assuré qu'il s'agisse d'un seul émir ou de plusieurs. En effet, Ibn al-Aṭīr évoque un émir Arguŝ al-Nizāmi¹¹⁵⁹. Sa *nisba* laisse entendre qu'il s'agissait d'un mamelouk de Nizām al-Mulk qui choisit le parti de Barkyārūq, comme l'ensemble de la Nizāmiyya, à la mort du vizir et surtout de Malikšāh. Ibn al-Aṭīr ne l'évoque plus que pour annoncer sa mort en 490/1096-97 à Rayy à la suite d'un assassinat commandité par les ismaéliens¹¹⁶⁰ ; non seulement la mention de sa mort mais aussi ses causes nous indiquent qu'il occupait une place importante dans l'entourage de Barkyārūq. Al-Ḥusaynī évoque également un Arguŝ en précisant qu'il était un émir accompagnant le jeune Sanġar parti combattre la révolte de Ḥabašī en 493/1099-1100¹¹⁶¹. Il est à noter qu'Ibn al-Aṭīr nomme cet émir « Buzġuŝ » dans son compte rendu de la même campagne¹¹⁶², divergence qui peut relever d'une simple erreur de copiste ou d'un des deux chroniqueurs sur une petite diacritation et/ou la lettre initiale. On ne peut cependant associer les deux personnalités en raison de la date de mort du mamelouk de Nizām al-Mulk.

Des deux émirs évoqués par les sources, nous préférons voir dans l'émir qui a inscrit son nom sur le dinar le premier en raison d'un faisceau d'éléments, bien qu'aucun ne soit décisif. Tout d'abord, un émir de Sanġar aurait eu peu de raison de battre monnaie à Amol. Par ailleurs, l'incertitude quant

¹¹⁵⁸ B Amo 2.

¹¹⁵⁹ Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, X, p. 215.

¹¹⁶⁰ *Ibid*, X, p. 271.

¹¹⁶¹ Al-Ḥusaynī, *Aḥbār al-dawla al-salġuqiyya*, p. 87.

¹¹⁶² Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, X, p. 297.

au nom de l'émir qui commanda une partie de l'armée de Sanğar affaiblit l'identification. Le dernier argument est d'ordre numismatique. Nous possédons pour le règne de Barkyārūq une monnaie datée de 486/1093-94, qui ne mentionne pas d'émir, suivie de la monnaie qui mentionne Arğuš ; puis nous connaissons une émission par année entre 490/1097-98 et 495/1102-03. Or pour cette série qui suit 490/1097-98, Arğuš n'est pas mentionné et dès 491/1098-99, un nouvel émir, Ilāba, est mentionné. Cette évolution des monnaies correspondrait bien à un émir nommé après le ralliement de Barkyārūq en 485/1093-94 et mort en 490/1097-98. La possibilité que cette évolution traduise la nomination au Ḥurāsān pour accompagner Sanğar est moins probable car cela renverrait à un statut moindre que celui d'un gouverneur assez influent pour faire inscrire son nom sur la monnaie dans une région proche des capitales impériales et du pouvoir vassal des Bawandides¹¹⁶³. Le lieu du décès, Rayy, rapproche enfin d'un gouvernement à Amol.

- Arslān Beg

La forte popularité du nom d'« Arslān » et le caractère répandu du titre de « Beg » rendent relativement complexe l'étude des deux mentions « Arslān Bak » sur deux émissions qui reconnaissent Barkyārūq comme sultan¹¹⁶⁴ : l'une n'est ni datée ni localisée¹¹⁶⁵ et la seconde provient de l'atelier de Hamadān mais ne peut être datée plus précisément que la décennie 480/1087-88¹¹⁶⁶. Ces émissions posent tout d'abord le problème de l'identité des deux mentions. En effet, les évocations sont précédées d'*alqāb* différents. Dans le premier cas, l'émir se qualifie de « *Tāğ al-amīr* » et dans le second de « *Tāğ al-mulūk* » et de « *Qāsim al-Islām* ». Si un premier mouvement

¹¹⁶³ Etant donné que nous savons qui sont les émirs nommés comme atabeg et vizir de Sanğar par Barkyārūq.

¹¹⁶⁴ La mention proposée sur l'émission B Ham 2 étant très hypothétique et surtout appuyée sur la mention nette de B Ham 4, nous préférons réfléchir sans en tenir compte.

¹¹⁶⁵ B AI 10.

¹¹⁶⁶ B Ham 2.

amènerait à conclure qu'il s'agit de deux émirs différents, on ne peut pas exclure qu'il s'agisse du même émir dont la titulature évolue du fait d'une promotion au sein du pouvoir seldjoukide. Dans les deux cas, le nom de Barkyārūq est rejeté au droit avec le simple titre d' « *al-sulṭān al-muʿazzam* ».

Dans tous les cas, il est difficile de faire coïncider ces mentions avec un émir clairement identifié dans les chroniques. Ibn al-Aṭīr évoque bien un Arslān Taš, gouverneur de Siḡār, qui a participé à une première campagne musulmane contre les Croisés en 491/1097-98¹¹⁶⁷. Mais la localisation du gouvernorat d'Arslān Taš ne correspond pas à une émission à Hamadān. On peut tout au plus imaginer que l'émission non localisée provienne d'un atelier à Siḡār ou en Mésopotamie ; l'argument pour identifier les mentions des monnaies et le personnage du *Kāmil* reste cependant faible. Les autres chroniques n'évoquent pas d'Arslān pour la période et nous sommes réduits à l'hypothèse qu'il s'agit d'un émir qui occupa pour un temps le gouvernorat de Hamadān, et peut-être un autre gouvernorat par la suite.

- Bursuq ibn Bursuq

Dernier fils de l'émir Bursuq¹¹⁶⁸, il servit la famille seldjoukide à l'instar de son père et de ses frères (Zengī et Aq-Būrī). Les monnaies conservent la mémoire de ses services avec deux émissions à Hamadān en 503/1109-1110 et 504/1110-11¹¹⁶⁹. L'importance de l'émir au sein du clan se lit d'ailleurs dans le fait qu'il s'accorde le *laqab* « *Muʿtazz al-Islām* ». Par ailleurs, la première émission porte l'inscription « *Zahīr al-Dīn* » et la seconde émission celle de « *Aman rāha* ». Muḥammad Tapar est systématiquement reconnu comme le « *sulṭān al-muʿazzam* ».

¹¹⁶⁷ Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, X, p. 276.

¹¹⁶⁸ Voir Cl. Cahen, « Bursuk », *EI*².

¹¹⁶⁹ MT Ham 1-2.

Bien qu'ayant choisi le parti de Barkyārūq contre Muḥammad Tapar en 498/1105 lorsqu'il l'aide à reconquérir Rayy, il obtint de ce dernier le gouvernorat de Hamadān comme nous le montrent les monnaies et comme nous le signale Ibn al-Qalānisi¹¹⁷⁰. La disparition de son nom des monnayages s'explique par le fait qu'il est choisi par Muḥammad Tapar pour participer aux campagnes contre les Francs, d'abord en 505/1111-12, puis en 509/1115. Il est assassiné avec son frère en 510/1116¹¹⁷¹.

- Hāṣṣ Beg

L'émir n'est mentionné que dans un dinar frappé à Zanġān en 496/1102-03 où la suzeraineté de Barkyārūq est reconnue¹¹⁷². Contrairement aux habitudes d'émirs-gouverneurs, le nom de ce dernier est au revers avec le nom de Barkyārūq. Deux raisons, qui ne sont pas exclusives, peuvent être proposées pour rendre compte de cette anomalie. Tout d'abord, sur cette émission, l'obvers est saturé du fait d'une étoile à six branches comme ornement. Il est possible que le rejet au revers soit donc dû à un manque de place. On peut aussi faire l'hypothèse d'un rang relativement secondaire de l'émir – peu connu par ailleurs – qui prive le titulaire du gouvernorat de la volonté de s'affirmer de manière isolée.

Le nom de Hāṣṣ Beg n'est pas inconnu des sources¹¹⁷³. Cependant, il nous semble difficile de faire coïncider une de ces mentions avec l'émir évoqué sur le dinar de Zanġān, surtout en raison du temps qui sépare les deux mentions. Par contre, Ibn Al-Aṭīr mentionne la lutte entre Barkyārūq et Muḥammad Tapar pour le contrôle de Zanġān. Il précise qu'après une victoire à l'arrachée contre

¹¹⁷⁰ Ibn al-Qalānisi, *Dayl ta'rīḥ Dimašq*, p. 174.

¹¹⁷¹ Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, X, 485-488, 509-511.

¹¹⁷² B Zan 5.

¹¹⁷³ Voir al-Ḥusaynī, *Aḥbār al-dawla al-salġūqiyya*, p. 112 et suivant ; on n'en trouve pas de mention chez Ibn al-Aṭīr.

son frère, Barkyārūq s'est installé à Zanġān à la mi-496/1102-03¹¹⁷⁴. Nous pouvons faire l'hypothèse que cette reconquête de la ville a été immédiatement suivie d'une émission marquant la reconquête de la région, sous l'autorité d'un de ses émirs¹¹⁷⁵. Nous ne pouvons aller guère plus loin dans nos hypothèses, notamment car il s'agit de l'ultime émission que nous connaissons pour cette cité.

- Ilābā

Cet émir, vraisemblablement gouverneur d'Amol à la suite d'Arġuš, n'est pas connu dans les sources littéraires ; il est par contre bien attesté dans les monnaies de l'atelier avec 6 émissions qui portent son nom. Il faut noter que toutes les émissions connues entre 491/1098-99 et 499/1105-06 nomment cet émir qui a traversé les règnes de Barkyārūq et de Muḥammad Tapar. Son monnayage ne se distingue de celui d'Arġuš : l'émir est nommé au droit, sans titre et sans autre élément nominatif que le nom turc. La titulature des sultans au revers est classique.

- Inānġ Beg / Inānġ Yabġū

Le nom d'Inānġ apparaît sur 5 émissions sous les règnes de Barkyārūq et Muḥammad Tapar. Sur trois émissions, le nom est suivi du titre de « Beg »¹¹⁷⁶ ; sur deux, il est suivi de celui de « Yabġū »¹¹⁷⁷. Sur ces cinq émissions, deux proviennent de Hamaḍān (une non datée et une de 487/1094-95), une de Nihāwand (de 493/1099-1100) et deux ne sont pas localisées (une de 488/1095-96 et une non datée). Selon la tradition des émirs émettant des monnaies, le nom du sultan est au droit avec le nom du calife et le nom de l'émir, précédé du *laqab* « *Sayfal-Dawla* » est au revers. C'est

¹¹⁷⁴ Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, X, p. 360-361.

¹¹⁷⁵ La qualité de la frappe tend à nous confirmer dans l'idée d'une émission de prestige.

¹¹⁷⁶ B Ham 1 ; B AI 2, 9.

¹¹⁷⁷ B Ham 3 ; MT Nīh 1.

la constance de ce *laqab* ainsi que la proximité dans le temps des différentes émissions qui nous poussent à émettre l'hypothèse d'une identité de personne entre les différentes mentions, malgré le titre turc qui peut changer. Par ailleurs, les monnaies localisées proviennent d'ateliers relativement proches et il est tout à fait envisageable qu'Inānğ Beg ait été le gouverneur d'un territoire comprenant les deux villes, au moins entre 487/1094-95 et 493/1099-1100. Il est en effet difficile de dire si les mentions de Muḥammad Tapar renvoient à la période de lutte avec Barkyārūq ou celle de son sultanat incontesté.

Les sources ne documentent aucun Inānğ Beg qui pourrait être un émir ; Ibn al-Aṭīr évoque un Inānğ Yabğū lors de la nomination de Malikšāh comme successeur par son père¹¹⁷⁸. Nous sommes cependant portés à considérer que les deux personnes sont différentes en raison des trente années qui séparent les deux mentions. Al-Ḥusaynī évoque un émir Inānğ dont la fille Inānğ Ḥātūn avait épousé l'atabeg de Ṭuğril III, Pahlawān¹¹⁷⁹. Le maintien du souvenir de cet émir dans la chronique d'al-Ḥusaynī correspondrait bien à un gouvernorat d'une région importante, sans pour autant amener à une conclusion nette quant à l'identité des deux mentions.

3 / Sous le règne de Sanğar

- Alp Lāğīn

Cet émir, qui nous est connu par un dinar frappé en 512/1118-19 à Hamaḍān est difficile à identifier¹¹⁸⁰. La monnaie présente néanmoins quelques particularités. L'émir se qualifie d' « *atabak* », fait inscrire son nom turc dans les marges de la monnaie et s'accorde peut-être le *laqab*

¹¹⁷⁸ Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, X, p. 50.

¹¹⁷⁹ Al-Ḥusaynī, *Aḥbār al-dawla al-salğūqīyya*, p. 172.

¹¹⁸⁰ S Ham 1.

de « *naṣr al-dīn* »¹¹⁸¹. Par ailleurs la monnaie est émise dans le cadre de la quatrième guerre de succession, puisque Saṅḡar n'est pas nommé comme sultan et seul Maḥmūd II se voit reconnaître le titre *d'al-sulṭān al-a'ẓam*. Il est à noter qu'il est certain que l'émir n'était plus en poste en 516/1122-23, puisque c'est l'émission suivante qui nous est parvenue pour la ville et qu'aucun émire n'est mentionné.

Le nom d'Alp Lāḡīn n'est pas connu des chroniques. Par contre, nous connaissons par Ibn al-Atīr le nom du gouverneur de Hamaḡān durant la quatrième guerre de succession, qui par ailleurs avait pris le parti de Maḥmūd II et avait le titre d'atabeg : il est nommé Ġuzoḡlū ibn Bursuq. Après la défaite de Maḥmūd en 513/1119-20 face à son oncle, Ibn al-Atīr nous apprend que l'atabeg est capturé par Saṅḡar et mis à mort¹¹⁸², ce qui expliquerait la disparition de la documentation numismatique. La différence de nom reste un obstacle important à l'affirmation que l'atabeg nommé par Ibn al-Atīr est le même que celui de la monnaie de 512/1118-19. Une première possibilité est tout simplement une erreur d'Ibn al-Atīr qui s'expliquerait par la méconnaissance de l'onomastique turque par les sources arabes. Une autre possibilité serait la volonté de l'émire d'être nommé d'un nom turc plus familier au monde arabo-persan.

- Alp Sunqur Beg

Il semble être nommé sur les monnayages d'or de deux villes : Ruḡrawar (1 émission sous Muḡammad Tapar en 502/1108-09)¹¹⁸³ et Nihāwand (3 émissions sous Maḥmūd II entre 514/1120-21 et 517/1123-24)¹¹⁸⁴. On ne peut cependant pas être complètement assuré que les deux émires forment une

¹¹⁸¹ La lecture n'est pas sûre pour le *laqab*.

¹¹⁸² Ibn al-Atīr, *al-Kāmil*, X, p. 552.

¹¹⁸³ MT Ruḡ 1.

¹¹⁸⁴ S Nih 1-2, 4.

seule personne. Tout d'abord il y a une différence de 12 années entre les deux émissions. Par ailleurs, l'émir ne se nomme pas de la même manière dans les deux séries. Dans la première, il porte un *laqab* finissant en « *al-mulūk* ». Dans la deuxième série, il porte le *laqab* de « *'izz al-dīn* ». L'évolution dans la dénomination à une dizaine d'années de distance, *a fortiori* concernant la partie arabe de l'onomastique, n'est cependant pas un argument suffisant pour en faire deux personnes.

Dans tous les cas, aucun émir connu dans les sources ne porte ce nom. N. Lowick propose la possibilité, sans arrêter de position claire, d'une identification avec Aq-Sunqur al-Buḥārī, gouverneur d'al-Baṣra de 500/1106-07 à 513/1119-20¹¹⁸⁵. Cette proposition a le mérite de pouvoir correspondre avec la chronologie du numéraire ; il n'est par ailleurs pas impossible de voir dans l'évolution du nom « Alp » en « Aq » une erreur ou la volonté d'être connu sous un nom turc plus familier. Mais en l'état de la documentation, cela reste une hypothèse.

- Qutluğ Yurunquš

Le numéraire attestant le nom de cet émir est assez abondant (11 émissions), toujours situé à Nihāwand. Il est ainsi nommé comme « Atabak Qutluğ Yurunquš » en continu sur toutes les émissions qui nous sont parvenues de 521/1127-28 à 529/1134-35 ou 530/1135-36¹¹⁸⁶. On doit remarquer la grande constance de ce monnayage qui ne connaît comme variante que des décorations ou les années de frappe. Dans tous les cas, Saṅğar et Maḥmūd II sont désignés comme « *al-sultān al-a'ẓam* » pour le premier et « *al-sultān al-mu'aẓẓam* » pour le second.

L'émir est par ailleurs bien connu par les sources, bien qu'aucun des chroniqueurs ne lui accorde le titre d'atabeg¹¹⁸⁷. Désigné dans les chroniques comme Sa'd al-Dawla Yurunquš al-

¹¹⁸⁵ N. M. Lowick, « Seljuq coins », p. 247.

¹¹⁸⁶ S Nih 5-11.

¹¹⁸⁷ Voir N. M. Lowick, « Seljuq coins », p. 247.

Zakawī¹¹⁸⁸, il semble avoir été un eunuque arménien acheté à un marchand par l'entourage seldjoukide¹¹⁸⁹. Le début de sa carrière n'est pas très bien connu. Il servit d'intermédiaire entre Maḥmūd II et le frère de Dubays en 514/1120-21. Puis il devint *šihna* de Baġdād entre 518/1124 et 520/1126, date à laquelle il prévint Maḥmūd II des velléités d'indépendance du calife. Par les monnaies, on peut déterminer qu'il obtint le gouvernement de Nihāwand à la suite du conflit avec le calife et ce pendant au moins une décennie, ce qui ne devait pas l'empêcher de retourner à Baġdād au service du sultan par occasion. Il finit vers 536/1141 par être nommé gouverneur d'Iṣfahān.

- Qizil Arslān

L'émir est nommé sur un dinar émis dans la décennie 520/1126-27 et dont la provenance est inconnue. Outre l'incertitude quant à la date et au lieu de frappe, on peut également s'interroger sur le fait qu'en plus de Saṅġar et Maḥmūd II, la monnaie semble nommer deux émirs : Qizil Arslān et Inānġ Atabeg.

Gilles Hennequin ne se prononce pas sur l'identité des deux émirs. Al-Ḥusaynī évoque longuement la carrière d'un Qizil Arslān ; mais il semble avoir eu une influence sur la seconde moitié du VI^e/XII^e siècle et non dans la première¹¹⁹⁰. La multiplication des émirs sur la monnaie n'interdit cependant pas qu'il s'agisse de la même personne et qu'il fût alors très jeune et dans l'impossibilité d'imposer de faire inscrire son nom seul.

¹¹⁸⁸ Voir notamment Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, X, p. 626-628, 635-636; Ibn al-Ġawzī, *Muntaẓam*, XVII, 293, 305-306 ; XVIII, p. 18.

¹¹⁸⁹ Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, XI, p. 106.

¹¹⁹⁰ Al-Ḥusaynī, *Aḥbār al-dawla al-salġūqīyya*, p. 172 et suivant.

Suivant en cela une pratique assez répandue, les savants juristes de l'Orient islamique considéraient que le droit de *sikka* était un attribut du pouvoir sur lequel ce dernier exerçait un monopole. Accorder le droit de *sikka* revenait à accorder une autonomie au moins relative à un pouvoir en théorie subordonné. Comme nous venons de le voir, la participation aux émissions monétaires, si ce n'est le droit de *sikka*, impliquait une large partie de l'État seldjoukide, interrogeant par là-même la place que les élites seldjoukides occupaient au sein de ce pouvoir, thème qui a fait l'objet d'un vif débat dans la recherche.

B) Une participation au droit de *sikka* liée à une montée en puissance dans le système seldjoukide

La participation progressive des émirs aux opérations d'émissions monétaires atteste une importance croissante de l'aristocratie turque au sein de l'appareil seldjoukide, tenu originellement par les membres du clan.

1/ Une progressive montée en puissance des émirs

Comme nous avons pu le dire plus haut, les émirs n'ont pas laissé leurs noms sur les monnaies sous ʿUğrīl Beg et Alp Arslān. La pratique semble apparaître sous le règne de Malikšāh avant de se répandre au cours du VI^e/XII^e siècle.

Cette évolution lisible sur le numéraire seldjoukide est parallèle à une évolution visible dans que les chroniques, à savoir le rôle de plus en plus important des émirs turcs au sein du pouvoir seldjoukide. Cette importance croissante était d'abord due à une extension de l'empire qui

impliquait la nomination de gouverneurs extérieurs au clan seldjoukide dans les régions nouvellement conquises alors que la règle lors de la conquête était plutôt une division des territoires entre les membres du clan. À partir de Malikšāh – cela fut renforcé par l'issue de la troisième guerre de succession – la répartition des territoires entre les différentes branches de la famille devint stable sans que surviennent de nouvelles divisions au sein de la famille. L'aristocratie turque prit alors la place des princes dans l'exercice des fonctions de gouvernement local. Cette évolution se lit notamment dans les chroniques qui deviennent beaucoup moins avares en nom d'émirs à partir de 465/1072.

Le deuxième élément à prendre en compte dans cette montée en puissance des émirs pourrait être analysé à la lumière du processus de sédentarisation tel que défini selon un schéma ḥaldūnien. En effet, une quarantaine d'années après la prise du pouvoir, les souverains seldjoukides cherchèrent avant tout à désarmer les autres membres de la famille afin de faciliter une succession patrilinéaire. Alors que sous Ṭuğril Beg et Alp Arslān, l'ensemble des fils était associé au pouvoir du père et était soucieux d'asseoir une légitimité auprès des Turcomans ainsi qu'auprès des embryons d'armées professionnelles, les sultans seldjoukides évitèrent à partir de Malikšāh d'associer l'ensemble de la famille au pouvoir et déléguèrent plus volontiers certaines charges à des émirs et des atabegs plutôt qu'à des frères ou des cousins.

2/ La genèse du phénomène au V^e/XI^e siècle

Il est important de noter que cette évolution ne succéda pas au règne de Malikšāh mais commença durant celui-ci. Contrairement à une certaine tendance dans l'historiographie qui voit dans la montée des émirs une conséquence de la troisième guerre de succession et de

l'affaiblissement des sultans¹¹⁹¹, les monnaies montrent clairement que l'évolution était en germe sous le règne de Malikšāh. Sans doute la troisième guerre de succession a-t-elle accéléré et accentué un phénomène qui prévalut alors ; elle n'en était cependant pas à l'origine. Il est intéressant de constater que si le phénomène était relativement marginal avant la troisième guerre de succession, il fut constant dans au moins deux territoires : la région de Hamadān et le Fārs¹¹⁹². Peut-être retrouverions-nous le même phénomène en Syrie si le monnayage de la région s'était mieux conservé.

La constance de l'inscription du nom du gouverneur de Hamadān, malgré le changement de titulaire de la fonction, montre qu'il ne s'agit pas là du résultat de la position exceptionnelle d'un gouverneur en quête de pouvoir ou d'un émir particulièrement important, mais bien d'une pratique voulue par l'État seldjoukide concernant une ville où la présence d'un gouverneur était nécessaire mais qui était trop proche des centres impériaux pour que son gouverneur soit délégué à un cousin. Elle nous renseigne sur une volonté sous Malikšāh de pratiquer une gestion de l'empire affichée comme décentralisée. Enfin, elle montre le début d'une implication locale des élites turques qui se sédentarisent autour de territoires particuliers.

L'émission de monnaies au nom de Čaġrī Tegīn pendant treize années révèle une stabilité de la personne quant à son gouvernorat et peut laisser penser à une implication dans la région. On peut trouver dans les chroniques un phénomène similaire avec les émirs Aq-Sunqur à Ḥalab, Buzān à Édesse et Yaġī Siyān à Antioche, nommés lors de la conquête de la Mésopotamie en 479-1086-87¹¹⁹³. Même si une part de flatterie et la volonté de la légitimation des Zenguides jouent sans nul doute

¹¹⁹¹ Voir notamment C. E. Bosworth, « Political and Dynastic History... », p. 112, 114, 119, 200. Il est à noter que le rôle prépondérant des émirs dans l'empire seldjoukide sous Malikšāh a souvent été mis en relation avec le système de l'*iqṭā'*, voir notamment A. K. S. Lambton, « Internal Structure... », p. 267-268.

¹¹⁹² Voir supra 113 et 118.

¹¹⁹³ Ibn al-Atīr, *al-Kāmil*, X, p. 148-150. Les deux premiers émirs moururent au cours des combats de la troisième guerre de succession en 487/1094-95. Le troisième survécut et continua son service pour les Seldjoukides de Syrie.

lorsqu'Ibn al-At̄ir mentionne le bon souvenir laissé par Aq-Sunqur à la population alépine¹¹⁹⁴, on peut faire l'hypothèse que cela correspond aussi à une inscription réelle des élites turques dans les territoires centraux de l'empire, alors que sous ʿTuḡril Beg et Alp Arslān, les activités de ces nouvelles élites s'étaient plutôt concentrées sur les terres orientales. Cet investissement, dans le cas d'Aq-Sunqur, est par ailleurs attesté par les inscriptions qui nomment le gouverneur dans les travaux d'embellissement de Ḥalab¹¹⁹⁵. Cette dynamique des élites turques trouve par ailleurs un parallèle avec l'importante activité édilitaire des membres du clan seldjoukide, Malikšāh ou Tutuš, qui cherchent à marquer les territoires sous leur tutelle par leurs constructions.

Le fait que ce phénomène ait commencé sous Malikšāh est par ailleurs à mettre en relation avec l'importance croissante des mamelouks autour du sultan et avec l'émergence d'une aristocratie turque moins liée aux Turcomans¹¹⁹⁶. Le parcours d'Aq-Sunqur, très vraisemblablement mamelouk de Malikšāh, est à ce titre révélateur des évolutions dans l'entourage du souverain. Plus confiant dans son entourage turc qui lui était plus loyal, le sultan pouvait plus sûrement déléguer son pouvoir dans certaines cités qui n'avaient pas le statut de capitales sultanales (l'absence de participation d'Iṣfahān, Rayy, Nišāpūr et Baḡdād à ce le phénomène alors que la présence d'émirs importants y est attestée est à ce titre révélatrice).

Les monnaies mentionnant des émirs à l'époque de Malikšāh dénotent également une acceptation et une adaptation de l'aristocratie turque aux règles de l'État sédentaire arabo-persan. En premier lieu, il est intéressant de voir que ces émirs affichent presque systématiquement à côté de leur nom turc un *laqab* arabe. Là encore, les chroniques montrent une évolution similaire. Alors que de nombreux émirs sous les premiers règnes ne sont connus que par leurs noms turcs, les *alqāb*

¹¹⁹⁴ Ibn al-At̄ir, *Al-ta'riḫ al-bāhir fi al-dawla al-ātābakiyya...*, p. 5-9.

¹¹⁹⁵ Voir *RCEA* VII, n° 2764 (TEI n°6676).

¹¹⁹⁶ Voir à ce sujet, D. Durand-Guédy, « Goodbye to the Türkmēn ? ».

arabes sont mieux connus à partir de Malikšāh. En second lieu, en faisant inscrire leur nom au revers et le nom du calife et du souverain au droit, les émirs montrent une maîtrise de la langue des monnaies et des codes du pouvoir sédentaire tout autant qu'une volonté d'utiliser cette langue pour affirmer leur place au sein du monde seldjoukide.

2/ La place centrale des émirs au VI^e/XII^e siècle

Dans le phénomène général d'affirmation des émirs au VI^e/XII^e siècle, il est nécessaire de distinguer le cas des émirs-gouverneurs de celui des atabegs-gouverneurs. Dans le premier cas, nous remarquons que la plupart des gouverneurs attestés dans les monnaies datent du règne de Barkyārūq. Cet élément nous permet d'analyser cette augmentation non pas comme un symptôme de l'affaiblissement du pouvoir seldjoukide, mais comme la conséquence de la troisième guerre de succession qui opposa Barkyārūq et ses frères et empêcha de recourir à la délégation du gouvernement à des membres du clan comme cela fut pratiqué avant et après.

Mais c'est avant tout en tant qu'atabeg que les émirs s'imposèrent sur la scène seldjoukide après le règne de Malikšāh, ce qui donne cette impression d'accentuation au VI^e/XII^e siècle d'un rôle déjà important au V^e/XI^e siècle. La réalité nous semble néanmoins plus complexe, si l'on regarde les sources numismatiques. En effet, l'idée d'une accentuation du rôle des émirs est liée à l'institution de l'atabegat, qui devint pratique courante au cours du VI^e/XII^e siècle. Cette omniprésence des atabegs saute d'autant plus aux yeux des lecteurs contemporains que certains d'entre eux connurent une grande fortune, comme Zengī, et que de nombreux atabegs furent au cœur de la lutte contre les Croisés, lutte bien documentée dans les chroniques arabophones. Le biais offert par ces sources,

dont certains rédacteurs sont des partisans assumés de ces atabegs¹¹⁹⁷, ne doit pas faire oublier que de nombreux atabegs rendirent le pouvoir à leurs pupilles comme Muḥammad Tapar ou Sanğar, comme cela avait dû se faire au V^e/XI^e siècle, sans que les sources ne prennent le soin de mentionner leur existence. Sans nier le rôle croissant des atabegs et des émirs dans le système seldjoukide, les sources numismatiques nous indiquent plutôt une évolution progressive et mesurée de l'influence des émirs dont le rôle n'est pas radicalement différent dans l'émission de monnaie par rapport au V^e/XI^e siècle.

L'inscription du nom de l'atabeg répondait alors à une double stratégie. Il s'agissait tout d'abord du prolongement des motivations apparues au V^e/XI^e siècle. Investis d'un territoire au nom d'une tutelle sur un prince seldjoukide, ils affirmaient leur puissance sur ce territoire en reprenant les codes du pouvoir arabo-persan. Mais, leur pouvoir s'étant considérablement accru aux dépens de la famille de leur maître, les atabegs cherchèrent également par là à affirmer une puissance qui devenait de plus en plus la leur. La promotion par les monnaies s'intégrait dans une stratégie variée visant à conserver le pouvoir, si nécessaire aux dépens de leurs pupilles¹¹⁹⁸. On verra dans la suite du chapitre que cette appropriation du droit de *sikka* par certains atabegs amena à des monnayages qui se distinguèrent des monnayages seldjoukides.

*

¹¹⁹⁷ Notamment Ibn al-Aṭīr, voir F. Rosenthal, « Ibn al-Athīr », *EI*².

¹¹⁹⁸ Cette stratégie pouvait s'accompagner d'une politique matrimoniale avec la famille seldjoukide, la reconnaissance du pouvoir par le calife ou le sultan, ou encore de la sécession militaire.

Le partage du droit de *sikka* ne fut donc pas synonyme d'une dilution anarchique du pouvoir. Il marque une participation large aux structures étatiques, nécessaire non seulement en raison d'un empire qui avait la taille d'un continent, mais aussi du maintien des traditions steppiques de compétition au sein du système seldjoukide jusqu'à la fin de la dynastie. Cette participation se faisait selon des règles et une hiérarchie qui fut rarement contestée. Tout cela témoigne de l'existence d'un système monétaire parfaitement maîtrisé en tant qu'instrument de pouvoir, nourrissant des pratiques monétaires communes qui se transmirent aux gouverneurs-atabegs, mais qui n'eurent qu'une faible postérité, plaçant par la même le monnayage seldjoukide comme l'ultime étape des évolutions monétaires commencées à la fin du III^e/IX^e siècle, plus que comme les bases des monnayages des VII^e-IX^e/XIII^e-XV^e siècles.

III. *Épilogue : une frappe monétaire en héritage ?*

Il est usuel de considérer que la période seldjoukide fut la matrice des systèmes socio-économiques qui prévalurent dans l'Orient islamique par la suite¹¹⁹⁹. Si de nombreuses institutions datant de la période seldjoukide ou de celle qui précède immédiatement ont eu une large postérité, il est intéressant de noter que le domaine de la numismatique offre un constat différent. Tout d'abord, à partir du milieu du VI^e/XII^e siècle l'unité relative de l'espace monétaire seldjoukide éclata et chaque pouvoir local instaura un modèle monétaire qui lui fut propre – y compris dans des

¹¹⁹⁹ Cette idée est déjà exprimée par Houtsma en 1886 dans son introduction au *Recueil de textes...* p. VII : « L'histoire des Seljoucides est pour ainsi dire le premier chapitre de l'histoire de l'empire turc qui se continue encore aujourd'hui. Sortis des déserts du Turkestan, ces Seljoucides se soumièrent l'Orient musulman et fondèrent ensuite dans l'Asie mineure un nouvel empire, qu'ils laissèrent en héritage à leurs successeurs, les Ottomans ».

espaces dépourvus de traditions numismatiques antérieures (comme l'Anatolie). Par ailleurs, une continuité de la pratique de frappe ne signifia pas toujours la volonté de s'inscrire dans une tradition seldjoukide.

A) Dans les régions occidentales

Les régions occidentales de l'empire furent sans doute l'espace où le souvenir des Seldjoukides était le plus présent, mais aussi celui où le legs du point de vue de la numismatique fut le moins important. Le seul atelier qui maintint une pratique monétaire similaire à celle de la période seldjoukide à partir du milieu du VI^e/XII^e siècle fut l'atelier baġdādien. Outre le fait que cela ne signifiait pas une volonté de s'inscrire dans la continuité seldjoukide, cette conservation d'un modèle ancien peut apparaître paradoxale de la part de l'atelier qui avait le plus résisté aux innovations monétaires des sultans turcs.

1/ L'exception baġdādienne

L'atelier califal fut sans aucun doute l'atelier qui s'inscrivit le plus dans la continuité de la période seldjoukide – sans pour autant vouloir revendiquer une continuité avec la dynastie turque. Le monnayage post-seldjoukide, qui commença dans les années 550/1155-56, présente les mêmes caractéristiques formelles que la période seldjoukide, la mention sultanale en moins ce qui eut pour conséquence un allégement du revers qui ne portait que la deuxième partie de la *šahāda*. On retrouve par contre à l'obvers le terme *al-imām* en haut du champ¹²⁰⁰. Lorsqu'il fallait mentionner

¹²⁰⁰ Voir par exemple Lavoix, *Catalogue des monnaies musulmanes...*, vol. 1, p. 322

l'héritier, celui-ci était inscrit dans les marges du champ, de la même manière qu'à la période seldjoukide¹²⁰¹. Du point de vue graphique, nous retrouvons certains éléments que nous qualifions d'archaïsants avec l'écriture de Muḥammad avec un *dāl* allongé qui rappelait la période pré-seldjoukide. Le style paléographique n'en est pas moins le coufique arrondi qui caractérisait le monnayage irakien depuis la fin de la période bouyide¹²⁰². Il est intéressant de noter que les califes enfin libérés de toute tutelle et porteur d'un discours de refondation¹²⁰³ n'ont pas cherché par leurs monnayages à retrouver un style pré-bouyide ; ce choix ne doit pas cependant nous étonner, tant le coufique à lettres brisées où des monnaies complètement dépouillées ne devaient plus être familières aux contemporains, à un moment où le *nashī* commençait à s'imposer dans l'épigraphie. De la même manière, les ornements sont présents sur de rares monnaies, dans des proportions identiques à la période seldjoukide¹²⁰⁴.

Cette exception baḡdādienne à une époque marquée par l'abandon généralisé du style monétaire seldjoukide, si elle doit être relevée, n'est cependant pas étonnante. Les califes, depuis le V^e/XI^e siècle, avaient cherché à se maintenir comme une autorité autonome. La frappe de Madīnat al-Salām pendant la période seldjoukide était faite, nous l'avons vu, pour ne pas être un monnayage seldjoukide, mais un monnayage abbasside reconnaissant cette autorité étrangère qu'étaient les Seldjoukides. La disparition des fils de Selḡūq mit fin à la mention des sultans, mais n'appelait pas à l'évolution d'un monnayage revendiqué comme califal. Certes, les graveurs et maîtres d'atelier baḡdādiens n'avaient pas été hermétiques à l'évolution stylistique de la période seldjoukide, et cette évolution se lut aussi bien dans le monnayage de la période seldjoukide que post-seldjoukide ; mais

¹²⁰¹ Par exemple, *Ibid*, p. 324

¹²⁰² Voir *Ibid*, planche VII, n° 1272-1306.

¹²⁰³ Voir à ce sujet notamment A. Hartmann, *an-Nāṣir li-Dīn Allāh*, p. 109-135 et 198-232.

¹²⁰⁴ Voir *Catalogue des monnaies musulmanes...*, vol. 1, p. 328.

ce style ne servait pas à revendiquer un lien ou une filiation avec une dynastie toujours considérée comme subordonnée au calife, au moins dans le discours califal¹²⁰⁵.

2/ Les Atabegs et les dynasties turcomanes au Bilād al-Šām, Mésopotamie et Anatolie

Le Bilād al-Šām et les régions frontalières de part et d'autre du Taurus avaient été toujours marqués par l'importance du monnayage byzantin. En l'absence d'ateliers et dans une région fortement disputée, on remarque que le numéraire grec était en usage quel que fut le pouvoir souverain. La multiplication des monnaies byzantines contre-marquées l'atteste¹²⁰⁶. Pour les dynasties locales, notamment turcomanes il s'agissait donc de créer ex-nihilo des modèles monétaires qui identifient des pouvoirs en quête de reconnaissance et de légitimité mais qui ne s'appuyaient par une pratique monétaire courante.

- Les Zenguides (520-630/1127-1233)

Si les enfants de Zengī ne cherchèrent pas à s'affirmer comme des émirs liés aux Seldjoukides, ce ne fut pas le cas du fondateur de la dynastie¹²⁰⁷. Aussi une partie non négligeable de son monnayage s'inscrit pleinement dans les codes seldjoukides¹²⁰⁸. Mais dès Mawdūd et l'abandon

¹²⁰⁵ Voir *supra*, p. 269-272.

¹²⁰⁶ G. Hennequin, *Catalogue des monnaies musulmanes de la Bibliothèque nationale...*, p. 619-635.

¹²⁰⁷ Voir N. Elisséeff, *Nūr ad-Dīn*, vol. II, p. 293-388.

¹²⁰⁸ Voir par exemple G. Hennequin, *Catalogue des monnaies musulmanes de la Bibliothèque nationale...*, p. 173-175 et planche VI n° 242-243.

du rang de vassal seldjoukide, on retrouve l'influence des monnayages syriens et anatoliens avec le recours à des figures¹²⁰⁹, notamment de femmes¹²¹⁰.

Le lien entre les monnayages zenguides et les monnayages seldjoukides doit plutôt être recherché dans la paléographie, dont les styles sont assez similaires, notamment faits de monnaies surchargées de textes. Si le style de coufique arrondi se maintint dans les formes qui rappelaient la période seldjoukide, on remarque que les innovations venues des régions orientales sont absentes¹²¹¹. Outre l'éloignement et la moindre influence des graveurs orientaux le style de ces monnayages d'or de prestige reflétait la volonté de s'affirmer comme une dynastie à part entière à un moment où ce pouvoir à l'origine usurpateur était lui-même soumis à la pression ayyoubide, en quête de conquête des terres du Proche-Orient.

- Les Artuqides (fin V^e/XI^e – début IX^e/XV^e siècle)

Les Artuqides faisaient partie des dynasties d'émirs associés aux Seldjoukides, installés sur les frontières de l'empire au moment de la troisième guerre de succession¹²¹². Or le monnayage artuqide, contemporains de la fin des Seldjoukides, fut incontestablement à la croisée de la frappe chrétienne (croisée et/ou byzantine) et du monnayage centrasiatique.

On retrouve ainsi des monnaies avec un obvers représentant une figure de Christ trônant dont le prototype semble avoir été le monnayage de Manuel Comnène et dont le revers est organisé

¹²⁰⁹ Sur les types figuratifs turcomans, voir E. J. Whelan, *The public figure*, H. M. Brown, « Some reflection on the figured coinage of the Artuqids and Zengids » J. Hoffmann-Heyden, « Die Bronze-Münzen der Turkomanen im 12. Und 13. Jahrhundert ».

¹²¹⁰ G. Hennequin, *Catalogue des monnaies musulmanes de la Bibliothèque nationale...*, p. 180-181 et planche VII n° 250, 251, 264.

¹²¹¹ *Ibid*, p. 200-201 et planche VIII, n° 327, 328, 331.

¹²¹² Cl. Cahen, « Artukid », *ET*².

sur des formes carrées¹²¹³. On retrouve également les visages de femmes à l'obvers¹²¹⁴, avec des revers dont le style est très variable. Ce phénomène doit sans doute être mis en relation avec le renouvellement fréquent des graveurs dont certains étaient peut-être chrétiens et moins à l'aise avec les traditions épigraphiques musulmanes.

Ce monnayage, poursuivant la pratique des Byzantins plus que des Seldjoukides, émanait d'une dynastie pourtant impliquée dans la Contre-Croisade et présentée *a posteriori* comme héritière des Seldjoukides, nous montre la faible influence à l'Ouest des Seldjoukides et de leurs monnayages, qui avaient sans doute moins marqué les Turcomans. Il résulte également d'une culture des frontières qui était restée étrangère à des Seldjoukides, soucieux d'affirmer leur pouvoir impérial central. Ce numéraire signalait aussi l'affirmation d'une nouvelle culture monétaire, propre à cette région de contact avec les chrétiens et séparée de l'Orient abbasside baḡdādien depuis très longtemps.

- Les Danishmendides (fin V^e/XI^e siècle – 573/1178)

L'origine de la dynastie est relativement obscure et connue surtout par une geste légendaire¹²¹⁵. Le groupe de Turcomans s'illustra avant tout par la lutte contre les Croisés et s'installa dans le Nord de la Cappadoce. Rapidement divisé en plusieurs branches, ils furent progressivement au cours du VI^e/XII^e siècle, absorbés par les Seldjoukides de Rūm et disparurent complètement lors de la prise de Mélitène en 573/1178¹²¹⁶.

¹²¹³ G. Hennequin, *Catalogue des monnaies musulmanes de la Bibliothèque nationale...*, p. 391-392 et planche XIX, n°839, 841, 842.

¹²¹⁴ *Ibid*, p. 399-400 et planche XX, n°864, 865.

¹²¹⁵ La geste de Melik Dānišmend, éditée et traduite par Irène Mélikoff, voir *La Geste de Melik Dānišmend*.

¹²¹⁶ Sur les Danishmendides, voir I. Mélikoff, « Dānišmendides », *EI*².

Leur monnayage présente les mêmes caractéristiques que les Artuqides, en les accentuant significativement. Ils recoururent ainsi à des monnaies figuratives rappelant la symbolique turcomane dont il est presque sûr que certaines furent gravées par des Byzantins comme l'attestent des légendes grecques sur certaines pièces¹²¹⁷. Ces monnaies illustrent le caractère multiculturel de ces régions récemment dominées par les Turcs¹²¹⁸, mais restées largement de culture grecque. C'est de cette culture que venaient en outre les artisans à même de faire battre monnaie.

3/ Les Seldjoukides de Rūm

Les Seldjoukides de Rūm s'affirmèrent pleinement apparentés à la dynastie des Grands Seldjoukides, dont ils perdurèrent le souvenir à bien des aspects. La frappe des Seldjoukides de Rūm commença réellement avec Qiliğ Arslān II (r. 550-588/1155-1192) qui fut le premier à réunir les différents émirats et à fonder les bases d'un État des Seldjoukides de Rūm, légitimé par les victoires sur les Byzantins.

Il est difficile de comparer les monnayages des Seldjoukides de Rūm avec ceux de leurs aînés, car le support ne fut pas le même : alors que nous connaissons essentiellement des dinars des Grands Seldjoukides, les Seldjoukides de Rūm sont avant tout connus par leurs *fulūs* et quelques dirhams. Mais on remarque néanmoins que le monnayage des Seldjoukides de Rūm s'inscrit bien plus dans les monnayages anatoliens que dans la norme des monnayages seldjoukides, avec notamment

¹²¹⁷ G. Hennequin, *Catalogue des monnaies musulmanes de la Bibliothèque nationale...*, planche XLVIII, n° 1953 ; pour une vision globale du monnayage danishmendide, voir E. J. Whelan, « A contribution to Dānishmendid History... ».

¹²¹⁸ Sur cette thématique dans l'espace dānishmendide, voir O. Pancaroğlu, « The Itinerant Dragon-Slayer... ».

l'introduction de figures de cavaliers et un style qui s'arrondit nettement dès Qiliğ Arslān II¹²¹⁹ pour devenir un réel *nashī* au VII^e/XIII^e siècle¹²²⁰ ou se rapprocher du style mamelouk¹²²¹.

Cette reprise limitée, pour ne pas dire nulle, du monnayage d'une dynastie pourtant encensée peut s'expliquer par la création d'un monnayage local *ex nihilo*, fortement inspiré des monnayages en cours. Par ailleurs le décalage temporel renvoie aussi à de nouvelles pratiques épigraphiques abandonnent le coufique pour un nouveau style visuel.

B) Dans les régions orientales

L'histoire du Ḥurāsān durant la seconde moitié du VI^e/XII^e est relativement complexe du fait de la conjonction de catastrophes naturelles et d'une histoire politique tourmentée. Tout d'abord, Nīšāpūr est marquée à la fin du règne de Saṅğar par un tremblement de terre en 540/1145, puis une série de raids des Ġuzz à partir de 548/1153, suivi d'une *fitna* entre Hanafites et Chafrites ; la ville est alors désertée. Un ancien émir du sultan, al-Mu'ayyad Ay Aba reprend le contrôle de ce qui reste de la ville et se fortifie dans le quartier du Šāhdyāḥ. Commença ainsi le pouvoir de ceux qui furent appelés plus tard comme les « émirs de Nīšāpūr » et qui émirent quelques monnaies ; celui-ci fut cependant court, puisqu'en 583/1187, la capitale du Ḥurāsān passa sous le contrôle des Ḥwārezmšāh. En 605/1209, la ville est détruite par un nouveau tremblement de terre¹²²². D'une manière générale, le Ḥurāsān souffrit des raids Ġuzz qui conquièrent certaines villes et laissèrent la région à la merci

¹²¹⁹ G. Hennequin, *Catalogue des monnaies musulmanes de la Bibliothèque nationale...*, p. 676-677, planche XXIX, n° 1604-161.

¹²²⁰ ANS 1920.91.4 ou 1921.53.2.

¹²²¹ ANS 1928.27.20 ou 0000.999.7814.

¹²²² C. Melville, « Earthquakes in the History of Nishapur ».

des pouvoirs rivaux d'Asie centrale, Ghourides et Qarakhanides. La période d'instabilité prit fin avec la conquête de la région par les Ḥ^wārezmšāh à partir de 567/1172.

Cette période complexe entraîna un monnayage aussi épars que divers et en quantité bien moindre que celui de la période seldjoukide. On peut néanmoins constater une certaine continuité jusqu'à la fin du VI^e/XII^e siècle.

Les émirs de Nišāpūr et après eux, les différents pouvoirs contrôlant la ville, continuèrent de frapper selon les habitudes héritées des Seldjoukides¹²²³, quoi qu'en quantité bien moins grande.

En ce qui concerne les Ḥ^wārezmšāh, comme pour les Seldjoukides de Rūm, il paraît un difficile de comparer leur monnayage avec celui de Saṅḡar, tant les supports sont différents. Les Ḥ^wārezmšāh ont en effet peu produit de dinars, mais beaucoup de *fulūs*¹²²⁴. Le monnayage des nouveaux maîtres de l'Iran oriental représente deux évolutions par rapport aux Seldjoukides dont ils avaient été les vassaux. Tout d'abord, comme pour les dynasties turques d'Anatolie, on remarque la diffusion de représentations sur les monnaies de cuivre¹²²⁵. Le monnayage d'or s'inscrit par contre dans la parfaite continuité des pratiques seldjoukides. On y retrouve certains ornements bien connus dans la frappe des fils de Selḡūq¹²²⁶. Par ailleurs le monnayage continue l'évolution vers un style tendant toujours plus vers le *nashī*¹²²⁷. On remarque cependant une grande continuité dans les pratiques de la frappe, jusque dans la métrologie. On peut expliquer cette continuité par une certaine proximité des deux dynasties, la volonté de se légitimer par une inscription dans les

¹²²³ S. Lane Poole, *Catalogue of Oriental Coins...*, III, p. 116-117, planche VI, n° 313 ou ANS 1950.73.3.

¹²²⁴ Pour les dinars, voir notamment *SNAT Naysābūr, Sabzawār...*, p. 70 ; pour les fulūs, voir les collections de l'ANS.

¹²²⁵ ANS 1921.54.34.

¹²²⁶ Voir ainsi ANS 1967.21.6, ANS 1952.112.100 ou ANS 1971.14.5.

¹²²⁷ Voir ANS 1969.123.1.

traditions seldjoukides, mais surtout sans doute par une constance des personnels des ateliers qui furent à même de faire perdurer des pratiques associées au prestigieux monnayage d'or.

La conquête mongole marqua la fin définitive de ce monnayage hérité des Seldjoukides.

* *

*

Le partage du droit de *sikka* au sein des élites dirigeantes seldjoukides défiait de prime abord la logique impériale héritée du modèle Abbasside et à travers ce dernier, du modèle sassanide. Les remarques de Nizām al-Mulk avec lesquelles nous avons ouvert cette partie, comme celles de R. E. Darley-Doran nous montrent sans ambiguïté ce décalage supposé entre l'organisation politique seldjoukide et l'organisation de type impérial. Nous avons toutefois vu qu'il en allait bien autrement. Émirales ou princières, les élites seldjoukides turques, participèrent pleinement à la *sikka*, mais en respectant le cadre monétaire posé par les Seldjoukides ; inscrire son nom sur les monnaies était la plupart du temps corrélé à la reconnaissance de l'autorité du sultan sur l'ensemble du territoire seldjoukide et était même un des actes d'allégeance possible dans le répertoire à disposition des élites. Il faut attendre la fin du règne de Sanğar, au milieu du VI^e/XII^e siècle pour que ce geste se transforme en signe d'autonomie et d'abandon de l'allégeance à la famille Seldjoukide. Mais à ce moment, ce sont les fils de Selğūq qui n'ont plus les moyens de supporter cette prétention impériale. La large participation au droit de *sikka*, loin de remettre en cause la dimension impériale du pouvoir seldjoukide comme reprenant en grande partie le projet impérial abbasside, permettait au contraire

sa réalisation. Les modalités étaient certes différentes et relevaient avant tout de l'origine steppique des Seldjoukides et des conceptions du pouvoir propres aux Turcs. Mais elles ne s'en coulèrent pas moins dans le projet impérial qui se forma dès le règne de ʿTuğril Beg et donna lieu à la formation d'un système impérial aux influences tout aussi clairement turques qu'arabo-persanes.

Conclusion

Parlant de la monnaie, al-Māwardī (264-450/974-1058) écrivait à l'aube de la conquête seldjoukide : « C'est la norme autour de laquelle gravitent les actes de prendre et de donner, et d'habitude, il y a rarement une corruption affectant ces choses qui n'accompagne pas une corruption dans le pouvoir. C'est pour cela qu'elle est considérée comme un pilier de l'État¹²²⁸ ». Cette thèse est partie de ce principe et de l'idée que l'étude de ce « pilier » nous permettrait de mieux comprendre l'État qu'il soutenait. Cela nécessitait tout d'abord de mener un travail de collation des monnaies et la création d'un catalogue qui permettrait de mieux cerner un monnayage seldjoukide jusque là dispersé dans des catalogues de ventes ou de certaines institutions. Puis nous avons interrogé cette base de données afin de mieux comprendre les enjeux de la frappe du numéraire dans l'Orient seldjoukide des V^e/XI^e et VI^e/XII^e siècles, ce qui nous a permis d'établir quelques éléments importants pour la compréhension de leur pouvoir.

Un monnayage impérial sur l'ensemble de la période et de l'espace seldjoukide

Le monnayage seldjoukide fut produit sur un peu plus d'un siècle entre la conquête des premières cités du Ḥurāsān au début du V^e/XI^e siècle et le milieu du VI^e/XII^e siècle. Si l'histoire seldjoukide en Iran et en Irak se poursuivit pendant une quarantaine d'année après, leur monnayage cessa et passa dans les mains des différentes dynasties turcomanes qui avaient accompagné l'essor

¹²²⁸ Al-Māwardī, *al-Aḥkām al-sulṭāniyya*, p. 246, trad. de Makram Abbès, p. 450

des fils de Selğūq. Durant ce long siècle, les sultans émirent une frappe impériale qui se caractérisait par une qualité et une régularité qui devait dire le prestige de leur *dawla*. Celles-ci furent une constante sur l'ensemble de la période depuis Tuğril Beg jusqu'au début du règne de Sanğar, tant du point de vue métrologique que dans la forme. Loin de la vision décliniste portée par la seconde édition de *l'Encyclopédie de l'Islam*, le numéraire d'or et d'argent se maintint à un haut niveau de qualité et accompagna une période de relative prospérité économique, qui put connaître des variations selon les régions.

Les Seldjoukides ne bouleversèrent pas les structures de la production monétaire qui les avaient précédés et s'inscrivirent dans la continuité de leurs prédécesseurs bouyides et ghaznévides. L'organisation de la frappe se structurait autour des pôles impériaux de production de monnaies qui étaient en même temps des capitales politiques et économiques de l'empire : Nišāpūr, Bağdād, Işfahān en premier lieu, Rayy et Balḥ en second lieu. L'espace de production monétaire seldjoukide maintint une variation entre les régions anciennement bouyides, et celles qui avaient été autrefois ghaznévides : les premières restèrent marquées par une multitude d'ateliers de deuxième ou de troisième catégorie alors que les secondes se singularisaient par un nombre plus limité de lieux de frappe.

Les caractéristiques de cette monnaie impériale ne furent pas fixées une fois pour toute, avant tout parce que le statut du pouvoir seldjoukide entre l'avènement de Tuğril Beg et Čağrī Beg et les signes de leurs successeurs évolua. Alors que les deux frères devaient affirmer une puissance expansionniste née de rien, les sultans Alp Arslān, Malikšāh et les deux fils de ce dernier occupèrent la place de maîtres incontestés de l'Orient abbasside. Quand les fondateurs exprimaient par leur monnayage un pouvoir impérial en puissance, les successeurs affichèrent un État impérial en acte qui s'inscrivait aussi bien dans des traditions persano-islamiques que steppiques. Cette expression

variée dans le temps était liée à l'utilisation pragmatique de la monnaie comme un outil de légitimation en même temps qu'elle était une conséquence de leur pouvoir de fait.

Une politique monétaire active dans un souci de légitimation

L'idée que les sultans seldjoukides aient éprouvé la nécessité de se légitimer en se présentant comme les champions du sunnisme et du califat est une image d'Épinal dans les études seldjoukides. Comme tous les lieux communs, il a pu s'exprimer de différentes manières dans la recherche mais reste encore aujourd'hui un paradigme de l'historiographie seldjoukide.

Les monnaies nous ont montré une stratégie de légitimation plus complexe, qui a varié dans le temps. Tout d'abord, elles ont montré une compétition entre les sultans et les califes qui se manifesta à travers un monnayage baḡdādien s'insérant dans les pratiques de la frappe seldjoukide tout en présentant certaines particularités. Parmi les plus importantes, on trouve celle du refus de qualifier les souverains successifs de « sultan », ce qui renvoyait à une réticence à avaliser l'affirmation de cette nouvelle fonction dans le *dār al-islām* dans une forme de concurrence avec le califat.

Par ailleurs, l'étude des choix de titulature a fait ressortir à la fois des constantes et des variations qui renvoient à un programme cohérent de pouvoir de nature clairement impériale. Si les titulatures étaient particulièrement longues sur les monnaies, elles l'étaient moins dans sur les autres sources et manifestaient surtout la volonté d'affirmer une originalité seldjoukide dans le cadre d'un paysage politique que les fils de Selḡūq reconnaissaient et dans lequel ils cherchaient à s'intégrer. Malgré la variabilité de celles-ci, les titulatures témoignent sur l'ensemble de la période d'une grande réticence à s'associer à la *dawla al-'abbāsiyya* mais la volonté d'exprimer une

prétention impériale de gouvernement universel. Dans ce cadre, la référence à la religion tint une place moindre que l'on aurait pu l'imaginer en se basant sur les chroniques. L'ordre des titres dans le protocole monétaire et surtout son évolution nous révèlent la formalisation de cette dimension impériale à travers les différents règnes.

Un monnayage qui révèle un modèle impérial fortement hiérarchisé

La question de savoir où était la réalité du pouvoir dans l'État seldjoukide a fait l'objet d'une multitude de réponses, souvent liées au point de départ des historiens qui abordaient la question. Se trouvait-elle dans la classe des secrétaires ḥurāsāniens dont la Nizāmiyya fut le groupe le plus visible, nous laissant d'importantes œuvres, à défaut d'être le plus puissant ? La réalité du pouvoir se trouvait-elle, malgré toutes les tentatives des sultans et de Nizām al-Mulk pour les affaiblir, dans l'aristocratie turque qui connut son âge d'or au VI^e/XII^e siècle grâce à l'institution de l'atabegat renforcée par le système de l'*iqṭā'* ? N'était-elle en fait dans aucune des factions du pouvoir impérial, mais à l'échelon local dans les mains des patriciens, à savoir d'élites urbaines plus stables et plus durables malgré les turbulences de l'époque ?

La réouverture du dossier depuis les sources monétaires, outils par excellence de l'État sédentaire centralisé, porté par la classe des administrateurs civils, aurait dû constituer un biais qui nous amène à donner la prééminence aux secrétaires. Cette thèse se serait alors inscrite dans la longue série de travaux initiés par C. E. Bosworth et A. K. S. Lambton à partir de la publication du cinquième volume de la *Cambridge History of Iran*. Pourtant les monnaies nous ont amené à éclairer une toute autre réalité, qui n'invalide aucune des trois grandes orientations proposées par l'historiographie : elles nous ont montré plutôt un pouvoir impérial réel mais fortement partagé,

selon des hiérarchies en mouvement, dans un contexte de compétition quasi-permanente pour l'autorité.

Le partage du pouvoir se lit tout d'abord dans l'implication des échelons locaux, jusque dans l'atelier. Nous avons pu voir que la période seldjoukide s'inscrit dans le mouvement commencé au siècle précédent où les graveurs prirent une certaine forme d'autonomie, ce qui se manifesta par le fait que quelques-uns se permirent de signer leurs coins. Cette autonomisation se voit aussi dans la multiplication d'ornements sur les monnaies qui ne relevaient pas de politique d'ateliers. Les monnaies étaient également le fruit d'un échange entre les graveurs et les maîtres d'atelier dont on a pu voir qu'ils influençaient des éléments de détails, comme l'orthographe de certaines villes qui passa de la graphie arabe à la graphie persane. Ce couple du graveur et du responsable de l'atelier était lui-même sans doute l'objet de demandes des élites urbaines qui pouvaient s'impliquer sur ces questions. Les particularités des émissions des terres orientales, notamment l'inscription du verset du Trône, ont montré la volonté d'affirmer une identité régionale forte, sans doute en discussion avec les émirs et représentants du pouvoir central.

Le partage du droit de *sikka* au sein de l'appareil seldjoukide, ne doit toutefois pas être confondu avec une absence de hiérarchie. Au début de la période, les princes seldjoukides émirent des monnaies en reconnaissant dans la plupart des cas un des deux maîtres du clan, puis le sultan régnant. Ces émissions de princes nous éclairent sur les rapports de hiérarchie entre les membres de la famille régnante, au sein de laquelle le sultan était un *primus inter pares*. Cela ne remettait pas pour autant en cause le fait qu'il y ait une hiérarchie qui fut rarement contestée par les monnaies – et sans doute moins contestée que ne le disent les chroniques ou les historiens modernes. Ce partage trouva une formalisation pleine au VI^e/XII^e siècle avec l'apparition, à côté du sultan chef du clan seldjoukide – Sanğar – d'un sultan chef de famille. Les émirs ne commencèrent à apparaître dans

l'opération monétaire qu'à partir de Malikšāh. Cette évolution nous renvoie à une perte d'importance des branches les plus éloignées de la famille seldjoukide, dont la fonction était reprise par des gouverneurs turcs, souvent mamelouks du sultan. Si Malikšāh maintint le fonctionnement tribal en ne contestant pas à ses cousins du Kirmān leur apanage ou à ses frères le droit de diriger des provinces (le Bilād al-Šām pour Tutuš et la Transoxiane pour Tekeš), il renforça sa mainmise sur l'empire par l'intermédiaire de ses émirs. La dynamique fut poursuivie par ses fils, accentuée par la pratique de plus en plus courante de l'atabegat. Comme le montre cependant Zengī, cette institution ne remettait pas en cause la souveraineté seldjoukide, et tant les Atabegs se pensaient avant tout comme des émirs seldjoukides tant les fils de Selğūq restaient encore au VI^e/XII^e siècle la source principale de légitimité pour les Turcs.

Une source qui confirme la grande complexité de la *dawla al-salğūqiyya*

Les monnaies seldjoukides constituent une source abondante et présentent la particularité d'être une émission directe du pouvoir seldjoukide et un support sur laquelle les Seldjoukides se sont particulièrement investis. L'étude des monnaies a renforcé la vision d'un pouvoir complexe, soucieux d'affirmer une identité forte, mais qui replit un cadre contraint posé par leurs prédécesseurs immédiats – ghaznévides et bouyides – ou plus anciens – les Abbassides du III^e/IX^e siècle. Les problématiques liées au monnayage (la nécessité d'affirmer un pouvoir propre qui authentifie la monnaie mais qui doit rester dans un cadre qui donne confiance aux agents économiques) épousent parfaitement cette complexité qui fonde le caractère inépuisable des discussions sur la nature de la dynastie seldjoukide.

Du point de vue de la chronologie, les monnayages nous ont permis d'affiner les caractéristiques de la conquête seldjoukide, mais surtout nous ont donné une autre histoire de la succession des différents sultans. Ils mettent en évidence une période de formation de l'empire seldjoukide, allant des premières victoires face aux Ghaznévides (429/1037-38) à la mort de ʿUğrīl Beg (454/1062). En ce temps de formation impériale, les différents membres du clan montrèrent un intérêt réel pour les monnaies qui devaient les légitimer dans leurs conquêtes. Ce soin se lit aussi bien dans la métrologie que dans les titulatures. La mort de ʿUğrīl Beg et la victoire d'Alp Arslān après la première guerre de succession accélèrent non seulement la formalisation du caractère impérial et la formation de normes monétaires qui se maintinrent jusqu'à l'accession au titre sultanal de Saṅğar (511/1118). Les règnes d'Alp Arslān, Malikšāh, Barkyārūq et Muḥammad Tapar (454-511/1062-1118) forment un ensemble dont les monnaies présentent un pouvoir de même nature et basé sur la même organisation d'un impérialisme triomphant. Contrairement à ce qui a été très souvent affirmé et répété dans l'historiographie moderne, la vraie césure dans l'histoire seldjoukide n'est pas la troisième guerre de succession (485-495/1092-1105), mais la quatrième (511/1118), qui vit la victoire de Saṅğar contre Maḥmūd II. Cette dernière renforça la régionalisation du pouvoir impérial et produisit un monnayage qui se démarquait de l'ensemble précédent. Du point de vue des monnaies, l'histoire de l'Empire seldjoukide s'achève de façon beaucoup plus précoce que les chroniques, puisque celle-ci s'arrête avec les défaites de Saṅğar au milieu du VI^e/XII^e siècle. La fin de ce monnayage ne nous laisse que les chroniques pour seule documentation sur ces Seldjoukides tardifs.

Loin d'épuiser un débat maintenant plus que centenaire sur la nature d'un pouvoir et sur une époque de bouleversements socio-économico-politiques qui défièrent les grandes catégories historico-politiques de l'Orient abbasside, l'étude du monnayage seldjoukide a montré la nécessité

de développer de nouvelles études pour mieux comprendre les échelons régionaux et leurs interactions avec le pouvoir seldjoukide ou pour mieux saisir les évolutions sociales aux échelons locaux.

Bibliographie

I. Sources

1/ Sources arabes

- **Abū Šāma**, *Kitāb al-rawḍatayn fī aḥbār al-dawlatayn al-nūriyya wa l-šalāḥiyya*, éd. M.H Ahmad, vol. I et II, Le Caire, 1998 ; éd. Ibrahim al-Zaybaq, 4 vols, Beyrouth, 1997.
- **Anonyme**, *al-Bustān al-ǧāmiʿ*, éd. Claude Cahen, « Une chronique syrienne du VIe/XIIe siècle », *BEO*, vol. VII-VIII, 1937-1938, p. 113-158.
- **Anonyme**, *Ḥudūd al-ʿālam*, ed. M. Stotodeh, Téhéran, 1962 ; tr. V. Minorsky, *Ḥudūd al-ʿālam, The Regions of the World*, Londres, 1970.
- **Al-Azīmī**, *Taʾriḥ Ḥalab*, éd. Claude Cahen, « La chronique abrégée d'al-ʿAzīmī », *JA*, vol. CCXXX, 1938, p. 353-448 ; éd. I. Zaʾrur, Damas, 1984.
- **Al-Bīrūnī**, *Al-Ātār al-Bāqīya ʿan al-Qurūn al-Ḥālīya*, éd. C. E Sachau, Institut de Sciences pour l'histoire islamo-arabe, Francfort-sur-le-Main, 1998.
- **Al-Bundārī**,
 - *Zubdat al-nuṣra*, éd. M.T. Houtsma, *Textes relatifs à l'histoire des Seldjoukides*, vol. II, Leyde, 1889.
 - *Taʾriḥ dawlat al-Salǧūq*, éd. Beyrouth, 1980.
- **Al-Dahabī**
 - *Taʾriḥ al-islām*, éd. Ḥusām al-Dīn al-Qudsī, 5 vol., Le Caire, 1954
 - *Kitāb duwal al-islām*, Traduction partielle d'A. Nègre, *Les dynasties de l'Islam*, IFD, Damas, 1979.
- **Al-Ḥusaynī**, *Aḥbār al-dawlat al-salǧūqiyya*, éd. M. Iqbal, Lahore, 1933 ; trad. angl. C.E Bosworth, *The history of the Seljuq state*, Routledge, New-York, 2011.

- **Al-Iṣfahānī** ‘Imād al-Dīn, *Nuṣrat al-fatra*, Bibliothèque nationale, Paris, MS arabe 2145.
- **Al-Iṣṭahārī**, *Al-masālik wa-l-mamālik*, éd. M. J. de Goeje, Francfort, 1992.
- **Al-Kāšgarī**, *Diwān Luġāt al-turk*, éd. et trad. angl., Robert Dankoff, *Compendium of the Turkic Dialects*, Cambridge, 1982.
- **Al-Māfarraḥī**, *Kitāb Maḥāsin Iṣfahān*, éd. ‘Ā. M. ‘Abs al-Ghanī, Damas, 2010.
- **Al-Māwardī**, *Al-Aḥkām al-sulṭāniyya wa-l-wilāya al-dīniyya*, Dār al-Kutub al-‘ilmiyya, Beyrouth, 1982 ; traduction M. Abbès, *De l'éthique du Prince et du gouvernement de l'Etat*, Les Belles Lettres, Paris, 2015.
- **Al-Qazvīnī**, *Kitāb al-Naqd ma‘rūf bi-ba‘ḍ mathālib al nawāṣib fī naqḍ ba‘ḍ faḍā’ih al-Rawafīḍ*, éd. Jalāl al-Dīn Urmavī, Téhéran, 1371.
- **Barḥarzī**, *Dīwān*, éd. M. al Tūnjī, Beyrouth, Dār Ṣādir, 1994
- **Ibn al-‘Adīm**,
 - *Buġyat al-ṭalab fī ta’rīḥ Ḥalab*, éd. S. Zakkār, 11 vol., Damas, 1988 ; éd. partielle J. Sauvaget « Extraits du *Buġyat at Talab* », *REI*, VII, 1933, p. 395-
 - *Zubdat al-ḥalab fī ta’rīḥ Ḥalab*, éd. S. Dahhān, 3 vol., Damas, 1968.
- **Ibn al-Aṭīr**,
 - *al-Kāmil fī l-ta’rīḥ*, éd. Thornberg, Dar al-Ṣādir, Beyrouth, 1998, vol. IX et X ; Barbier de Meynard, *Kamel*, *RHC, Or.*, t. II, 1, 1876 ; Traduction partielle Donald S. Richards, *The Annals of the Saljuq Turks*, RoutledgeCurzon, Londres, 2002 ; Trad. partielle Donald S. Richards, *The chronicle of Ibn al-Athīr for the crusading period from al-Kāmil fī l-ta’rīkh*, 3 vol., Aldershot, Ashgate, 2006-2008
 - *Ta’rīḥ al-bāhir fī l-dawla al-Atābakiyya bi l-Mawṣil*, éd. ‘Abd al-Qādir Ahmad Tulaymat, Le Caire, 1963 ; éd. et traduction partielles Barbier de Meynard, *Histoire des Atabegs*, *RHC, Or.*, t. II, 2, 1876.
- **Ibn al-Bannā’**, *Journal*, éd. et trad. G. Makdisi en 4 parties, « Autograph Diary of an Eleventh-Century Historian of Baghdād », *BSOAS*, vol. 18 1/2 et vol. 19 1/2, 1956 et 1957 p. 9-31, p. 239-260, p. 426-443 et p. 281-303.
- **Ibn Faḍlān**, *Risalā*, éd. S. Dahan, Damas, 1959 ; trad. fr. P. Charles-Dominique in *Voyageurs arabes*, coll. « La Pléiade », Gallimard, Paris, 1995, p. 27-67.

- **Ibn al-Ġawzī**, *Kitāb al-muntaẓam fī ta'rīḥ al-mulūk wa l-Umam*, éd. M. et M. 'Abd al-Qādir 'Aṭā, Beyrouth, Dār al-kutub al-'ilmiyya, 1412/1992, vol. XVII et XVIII.
- **Ibn Hassūl**, *Tafdīl al-atrāk*, éd. 'Abbās 'Azzāwī in *Bellesten*, vol. 4, 1940 p. 1-51
- **Ibn Ḥaldūn**,
- *Al Muqaddima*, éd. 'Abd al-Wāhid Wāfī, 3 vols., Le Caire, 2006 ; traduction, Monteil V., *Discours sur l'Histoire universelle*, Sindbad, Paris, 1967-1968 ; traduction, Cheddadi A., *Le Livre des Exemples*, Gallimard, coll. « Pléiade », Paris, 2002.
- **Ibn Ḥallikān**, *Kitāb waḥyāt al-a'yān wa anbā' abnā' al-zamān* ; éd. I. 'Abbās, Beyrouth, 1968, 8 vol. ; traduction, De Slane, *Ibn Khallikan's Biographical Dictionary*, Beyrouth, 1945 ; traduction partielle, H. Fahndrich, *Die Söhne der Zeit*, 2004.
- **Ibn al-Qalānīsī**, *Dayl ta'rīḥ Dimašq*, éd. H.F. Amedroz, Leyde, 1908 ; éd. S. Zakkār, Damas, 1983 ; trad. H.A.R. Gibb, *The Damascus chronicle of the Crusades*, Londres, 1932 ; traduction partielle, R. Le Tourneau, *Damas de 1075 à 1174*, Damas, IFEAD, 1952.
- **Sibṭ ibn al-Ġawzī**, *Mir'āt al-zamān fī ta'rīḥ al-a'yān*, ms Turk Islma Eseleri 2141 ; éd. M. 'Abd al-Qādir 'Aṭā, t. I, Beyrouth, 1997 ; éd. critique par Sālim al-Ġāmidī, La Mecque, 2 vol., 1987.
- **Yāqūt**, *Muġam al-buldān*, Dār Sāder et Dār Beyrouth, 1957.

2/ Sources persanes

- **Abū al-Faḍl Bayhaqī**, *Tārīḥ-i Bayhaqī*, éd. A. A Fayyad, Machad, 1350š ; traduction anglaise C. E. Bosworth, *The History of Beyhaqi*, Boston, 3 vol., 2011.
- **Aḥmad b. 'Alī Kātib**, *Tārīḥ-i Ġadīd-i Yazd*, éd. Īrāj Afshār, Téhéran, 1386.
- **Fāmī Harawī**, *Tārīḥ-i Harāt*, Ed. facsimile de M.H. Mīr Ḥusaynī et M. R. Abūnī Mihrizī, Téhéran, 1387/2008.
- **Farrukhī Sistānī**, *Dīvān*, éd. M. Dabīrsiyāqī, Téhéran, 1349/1970.
- **Ferdowsi**, *Shāhnāmā*, éd. Beroukhim, Téhéran, 1934-1935 ; traduction, J. Mohl, *Le Livre des Rois*, 7 vol., Imprimerie Nationale, 1876-1878, Paris.

- **Gardīzī**, *Zayn al-Aḥbār*, (éd.) Raḥim Riḍa-Zadā, Anjuman-i Athār va Mafāḥir-i Farhangī, Téhéran, 1384š.
- **Gurgānī**, *Vīs u Rāmīn*, (éd.) M. Rawshan, Ṣadā-yi Mu‘aṣir, Téhéran, 1377š.
- **Ḥamdullah Mustawfī Qazwīnī**, *Tārīḥ-i-gūzideh*, éd. A. Nava‘i, Téhéran, 1339/1960 ; tr. fr., C. Defréméry, « Histoire des Seldjoukides et des Ismaéliens ou Assassins de l’Iran », *JA*, vol. 11, 1848, p. 419-462 et vol. 13, p. 15-55, 1849. ; tr. K.A. Luther, *The History of Seljuks Turks*.
- **Ibn Funduq Bayhaqī**, *Tārīḥ-i Bayhaq*, éd. Bahmanyar, Téhéran, 1317š/1939, 359 ; trad. Hillenbrand C., *A muslim principality in crusader times*, 1990.
- **Ibn Isfandiyyār**, *Tārīḥ-i Ṭabaristān*, éd. A. Iqbāl, Téhéran, 1366š/1987 ; trad. part. E. G. Browne, *An abridged translation of the History of Ṭabaristān*, Leyde/Londres, 1905.
- **Ġa‘far b. Muḥammad**, *Tārīḥ-i Yazd*, éd. Iraj Afshār, Téhéran, 1960.
- **Ġūzġānī**, *Tabaqāt-i Nāṣirī*, éd. ‘A. A. Ḥabībī, Kaboul, 2 vol., 1342 ; tr. H. G. Raverty, Londres, 1881.
- **Kirmānī**, *Saljūqīyān wa Ghuzz dar Kirmān*, ed. Bāstanī Pārīzī, Téhéran, 1373š/1994.
- **Mīrḥ^wānd**, *Tārīḥ-i Ravzatūs-Sefā*, éd. Mir Mohammed Seyyid Burhaneddin, Téhéran, 1339š.
- **Mu‘izzī Nišapurī**, *Kullīyāt-i dīwān*, éd. M.R Qanbarī, Téhéran, 1385š/2006.
- **Muntaġab al-Dīn**, *‘Atabat al-Katabā*, éd. ‘Abbās Iqbāl, Téhéran, 1960.
- **Nāṣir-i Ḥusraw**, *Safar Nāma*, éd. et trad. Ch. Schefer, Paris, 1881.
- **Nizām al-Mulk**, *Siyār al-Mulūk*, éd. H. Darke, Bungāh-i Tarġumah wa naṣr-i kitāb, Téhéran, 1962 ; éd. et traduction française, Ch. Scheffer, *Siassat Namé*, Paris, 1893.
- **Nizāmī ‘Arūdī Samarqandī**, *Čahār maqāla*, éd. M. Qāzwīnī et M. Mu‘īn, Kitābfurūshī-i Zavvār, Téhéran, 1388š/2009.
- **Al-Nīshāpūrī Zahīr al-dīn**, *Saljūqnāmā*, éd. A.H. Morton, *The Saljūqnāma of Zahīr al-Dīn Nīshāpūrī*, Gibb Memorial Trust, Warminster, 2004.

- Qaṭrān-i Tabrīzī, *Divān-i Qaṭrān-i Tabrīzī*, éd. M. Nahğawānī, Čāphāna-i Šafaq, Tabriz, 1333š.
- Qummī, *Tārīkh al-Wuzara'*, éd. M.T. Dāneshpazūh, Téhéran, 1363š/1984.
- Rašīd al-Dīn Fadl Allāh, *Jāmi' al-tawārīkh* ; éd. A. Ateş, Ankara, 1969 ; traduction K. A. Luther, *The history of the Seljuq Turks from the Jāmi' al-tawārīkh : an Ilkhanid adaptation of the Saljūq-nāma of Zahir al-Dīn Nishāpūrī*, Londres, 2001.
- Rāwandī, *Raḥāt al-şudūr wa ayāt al-surūr*, éd. M. Iqbal, Londres, 1921.
- Shīrāzī, *Shīraznāma*, éd. M.J Jiddī et I. Shuhkrallāhī, Téhéran, 1389š.
- Yazdī, *Al-'urāḍa fi'l ḥikāyat al-saljūqiyya*, éd. K. Süsseim, Leiden, 1909.

3/Sources grecques

- Michel Attaliates, *Historia*, éd. I. Bekker in *Corpus scriptorum historiae byzantinae*, Bonn, 1853, p. 144-169.
- Anne Commène, *Alexiade*, édité et traduit par Bernard Leib, Les Belles Lettres, 3 vol., Paris, 2006, [1937].
- Jean Cinname, *Epitome rerum ab Joanne et Alexio Comnenis gestarum*, éd. August Meineke, in *Corpus Scriptorum historiae byzantinae*, Bonn, 1836 ; éd. et trad. Jacqueline Rosenblum, *Chronique*, Les Belles Lettres, Paris, 1972
- Nicétas Choniates, *Chronikè diègèsis*, éd. Jean Louis Van Dieten, *Nicetae Choniatae Historia*, 2 vol., 1975
- Michel Psellos, *Chronographie ou Histoire d'un siècle de Byzance*, Les Belles Lettres, Paris, 1967.
- Nicéphore Bryennios, *Historia*, traduction P. Gautier, *Nicéphore Bryennios. Histoire*, Bruxelles, 1975.
- Nicéphore Phocas, *De velitatione*, éd. et trad. G. Dagron et H. Mihaescu, *Le traité sur la guérilla de l'Empereur Nicéphore Phocas*, Editions du CNRS, Paris, 1986.

- **Zonaras**, *Ioannis Zonaras epitomae historiorum*, éd. T. Büttner-Wobst, *Corpus Scriptorum historiae byzantinae*, Bonn, 1897, 696-703 ; trad. angl., Th. Banchich et E. Lane, *The history of Zonaras*, Routledge, Londres et New-York, 2009.

5/ Sources arméniennes

- **Anonyme Syriaque**, *Chronique*, éd. et trad. J.-B. Chabot, *Anonymi auctoris Chronicon ad annum Christi 1234 pertinens*, 2 vol., Paris, 1920-1937 ; trad. partielle J.-B. Chabot, « Un épisode de l'histoire des croisades », *Mélanges offerts à M. Gustave Schlumberger*, t. I, Paris, 1924, p. 169-179 ; trad. angl., A.S Tritton, « The First and Second Crusades from an anonymous Syriac chronicle », *JRAS*, p. 69-101 et 273-305.
- **Aristakes Lastiverttsi**, *History*, traduction française, M. Canard et H. Berberian, *Récit des Malheurs de la Nation arménienne*, Bruxelles, éd. De Byzantion, 1973 ; trad. angl., Robert Bedrosian, New-York, 1985.
- **Matthieu d'Edesse**, *Chronique*, éd. et trad. E. Dulaurier, *RHC, Arm.*, t. 1, Paris, 1869, p. 1-50 ; trad. A.E. Dostourian, *Armenia and the Crusades Tenth to Twelfth Centuries*, Lanham-New York-Londres, 1993
- **Michel le Syrien**, *Chronique*, éd. et trad. J-B Chabot, vol. III, Bruxelles, 1905 ; version arménienne dans *RHC, Arm.*, t. I, p. 311-409.
- **Bar Hebraeus** (Ibn al-'Ibrī), *Chronography*, éd. et trad. E.A.W. Budge, 2 vol., Londres, 1932 ; traduction française, Philippe Talon, *La chronographie de Bar Hebraeus*, E. M. E, Fernelmont, 3 vol. 2013.

II. Ouvrages de référence et outils de travail

1/ Dictionnaires et ouvrages généraux

BROWNE E. G., *A Litterary History of Persia*, 4 vols., London, 1902-24.

Le Coran, traduction Denise Masson, Gallimard, collec. "Pléiade", Paris, 1967.

Dictionnaire de sociologie, Le Robert – Seuil, Paris, 1999.

Encyclopédie de l'Islam, 2^e édition, Brill, Leyde, 1960-2007. 3^e édition en cours.

FLEET Kate (dir.), *The Cambridge history of Turkey*, vol. I, Cambridge University Press, Cambridge, 2010.

FRYE Richard Nelson (dir.), *The Cambridge history of Iran*, vol. 5, Cambridge University Press, Cambridge, 1968.

GOLDEN Peter B., in *Cambridge history of early Inner Asia*, Cambridge, 1990.

GÜSEL Hasan Celal, OGUZ C. Cem, KARATAY Osman (éd.), *The Turks*, vol. 2, Yeni Tükuye Publications, Ankara, 2002.

KALUS Ludvik et SOUDAN Frédérique, *Thesaurus d'épigraphie islamique*, ressource en ligne.

2/ Recueils de textes

Collectif, *Recueil des historiens des Croisades*, Académie des Inscriptions et des Belles Lettres, Paris, 1844-1906.

COMBE, SAUVAGET J., WIET G., *Répertoire chronologique d'épigraphie arabe*, Le Caire, 1937.

HOUTSMA M. Th., *Recueil de textes relatifs à l'histoire des Seldjoucides*, 4 vol., Leyde, 1896-1902.

3/ Publications de monnaies

AL-AKRA Hassan, *L'histoire de Baalbek à l'époque médiévale d'après les monnaies d'après les monnaies*, 636-1516, IFPO Press, Beyrouth, 2016.

ALBUM Stephen, *A checklist of popular Islamic coins*, Santa Rosa, 1993.

ALBUM Stephen, *Auction 10*, Santa Rosa, 22-23 avril 2011.

ALBUM Stephen, *Auction 11*, Santa Rosa, 16-17 septembre 2011.

ALBUM Stephen, *Auction 12*, Santa Rosa, 13-14 janvier 2012.

ALBUM Stephen, *Auction 13*, Santa Rosa, 18-19 mai 2012.

ALBUM Stephen, *Auction 15*, Santa Rosa, 18-19 janvier 2013.

ALBUM Stephen, *Auction 16*, Santa Rosa, 17-18 mai 2013.

ALBUM Stephen, *Auction 17*, Santa Rosa, 18-19 septembre 2013.

ALBUM Stephen, *Auction 18*, Santa Rosa, 16-18 janvier 2014.

ALBUM Stephen, *Auction 19*, Santa Rosa, 15-17 mai 2014.

ALBUM Stephen, *Auction 20*, Santa Rosa, 18-20 septembre 2014.

ALBUM Stephen, *Auction 21*, Santa Rosa, 15-16 janvier 2015.

ALBUM Stephen, *Auction 22*, Santa Rosa, 14-15 mai 2015.

ALBUM Stephen, *Auction 23*, Santa Rosa, 10-12 septembre 2015.

ALBUM Stephen, *Auction 24*, Santa Rosa, 14-16 janvier 2016.

ALBUM Stephen, *Auction 25*, Santa Rosa, 19-21 mai 2016.

ALBUM Stephen, *Auction 26*, Santa Rosa, 15-17 septembre 2016.

ALBUM Stephen, *Auction 27*, Santa Rosa, 19-22 janvier 2017.

ALBUM Stephen, *Auction 28*, Santa Rosa, 18-20 mai 2017.

ALBUM Stephen, *Auction 29*, Santa Rosa, 14-15 septembre 2017.

ALBUM Stephen, *Auction 30*, Santa Rosa, 18-20 janvier 2018.

ALBUM Stephen, *Auction 31*, Santa Rosa, 17-19 mai 2018.

ALBUM Stephen, *Auction 32*, Santa Rosa, 13-14 septembre 2018.

ALBUM Stephen, *Auction 33*, Santa Rosa, 17-19 janvier 2019.

ALBUM Stephen, *Auction 34*, Santa Rosa, 23-26 mai 2019.

ALBUM Stephen, *Auction 35*, Santa Rosa, 12-14 septembre 2019.

ALBUM Stephen, *Auction 36*, Santa Rosa, 23-25 janvier 2020.

ALBUM Stephen, *Auction 37*, Santa Rosa, 11-14 juin 2018.

ALBUM Stephen, *Auction 38*, Santa Rosa, 24-27 septembre 2020.

ALBUM Stephen, *Auction 39*, Santa Rosa, 21-25 janvier 2021.

ALBUM Stephen, *Auction 40*, Santa Rosa, 13-15 mai 2021.

ALBUM Stephen, *Auction 41*, Santa Rosa, 16-19 septembre 2021.

ALBUM Stephen, *Auction 42*, Santa Rosa, 20-23 janvier 2022.

ALBUM Stephen, *Auction 43*, Santa Rosa, 12-15 mai 2022.

ALBUM Stephen, *Auction 44*, Santa Rosa, 15-18 septembre 2022.

ALBUM Stephen, *Auction 45*, Santa Rosa, 26-29 janvier 2023.

ALBUM Stephen, *Auction 46*, Santa Rosa, 18-21 mai 2023.

ALBUM Stephen, *Internet Only Auction 2*, Santa Rosa, 20 janvier 2019.

ALBUM Stephen, *Internet Only Auction 8*, Santa Rosa, 1er mars 2021.

ALBUM Stephen, *Internet Only Auction 12*, Santa Rosa, 1 novembre 2021.

ALBUM Stephen, *Internet Only Auction 14*, Santa Rosa, 7-8 mars 2022.

ALBUM Stephen, *Internet Only Auction 18*, Santa Rosa, 7-8 novembre 2022.

ALPTEKIN Coşkun, « Selçuklu paraları », in *Selçuklu Araştırmaları Dergisi*, vol. 3, 1971, p. 435-591.

ARTUK Ibrahim et ARTUK Cevriye, *İstanbul Arkeoloji Müzeleri teşhirdeki İslâmî sikkeler katalogı*, 2 vols, Istanbul, 1970-1973.

Baldwin and sons et MARKOV Dimitry, *The New-York Sale, Auction XIV*, New-York, 10 janvier 2007.

BATES Michael, *Islamic coins*, American numismatic society, New-York, 1982.

Collectif, Yapi Kredi Sikke Koleksiyonu Sergileri, « *Doğu-Bati arasi bir gokkusagi* » *Selçuklu sikkeleri*, Istaju.

FEDOROV Michael et al (éd.), *Sylloge Numorum Arabicorum, vol. XV a, Bukhārā, Samarqand*, Ernst Wasmuth Verlag Tübingen, Berlin, 2008.

GERSON DA CUNHA J., *Catalogue of the Coins in the Numismatic Cabinet belonging to J. Gerson Da Cunha*, part II, Bombay, 1889.

GHOUCHANI Abdullah, *Rey Hoard of Nishabur Dinars*, Pejouheshkadehe Zaban va Gooyesh, 2004.

HEIDEMANN Stefan, « Die Fundmünzen von Harrān und ihr Verhältnis zur lokalen Geschichte », *BSOAS*, vol. 65, n°2, p. 267-299.

HENNEQUIN Gilles, *Catalogue des monnaies musulmanes de la Bibliothèque Nationale, Asie Pré-*

mongole, les Salġūqs et leurs successeurs, Bibliothèque nationale, Paris, 1985.

HENNEQUIN Gilles, « Macrodirhams sāmānides inédits », *Annales Islamologiques*, vol. XX, 1984, p. 197-221.

HENNEQUIN Gilles, « Grandes monnaies sāmānides et ghaznavides de l'Hindū Kush, 331-421 A.H. », *Annales islamologiques*, vol. IX, 1970, p. 127-178.

HENNEQUIN Gilles, « Monnaies Salġūqides inédites ou peu courantes », *Annales islamologiques*, vol. XIX, 1983, p. 67-115.

HENNEQUIN Gilles, « Monnaies islamiques d'une collection particulière » *Annales Islamologiques*, vol. XX, 1984, p. 223-283.

ILISCH Lutz (éd.), *Sylloge Numorum Arabicorum, vol. IVb1, Die Münzstätte Damaskus von den Umayyaden bis zu den Mongolen, ca. 660-1260 AD*, Ernst Wasmuth Verlag Tübingen, Berlin, 2015.

KAZAN William, *The coinage of Islam : Collection of William Kazan*, Beyrouth, 1983, p. 418-419.

KHODZHANIYAZOV Tirkeš, « K voprusu o nachale monetnogo chekana v gosudarstve velikikh Sel'dzhukov », *Numizmatika i Epigrafika*, vol. 10, 1972, p. 155-159.

KHODZHANIYAZOV Tirkeš, *Denezhnoe obrashchenie v gosudarstve Velikikh Sel'dzhukov (po dannym numizmatik)*, Askhabad, 1977.

KHODZHANIYAZOV Tirkeš, *Katalog monet gosudarstva Velikikh Sel'dzhukov*, Ashkhabad, 1979.

LANE-POOLE Reginald Stuart (éd.), *The coins of the Turkuman houses of Seljook, Urtuk, Zengee, in the British museum*, collec. « Catalogue of Oriental coins in the British museum, 3 », Forni, Bologne, 1967.

LANE-POOLE Stanley, « Fasti Arabici. VI. Arabian and other rare coins from the collections of Colonel Gosset, Marjor Trotter and J. Avent, Esq », *The Numismatic Chronicle*, 3^e série, vol. 12, 1892, p. 160-173.

LAVOIX Henri, *Catalogue des monnaies musulmanes de la Bibliothèque nationale. Khalifes orientaux*, vol. 1, Imprimerie nationale, Paris, 1887.

Leu Numismatik, *Auktion 56, Islamic Coins. Europäische Münzen*, Zurich, 30 octobre 1992.

Leu Numismatik, *Web Auction 18*, Zurich, 19 décembre 2021.

Leu Numismatik, *Web Auction 20*, Zurich, 16 juillet 2022.

Leu Numismatik, *Web Auction 23*, Zurich, 22 août 2022.

Leu Numismatik, *Web Auction 23*, Zurich, 3 décembre 2022.

LONGPERIER Adrien de, « Note sur un dinar de Barkiaroc », *JA*, 4^e série, vol. 6, 1845, p. 306-313.

LOWICK Nicholas, « Seljuq coins », *Numismatic chronicle*, 7^e série, vol. X, 1970, p. 250-251.

LOWICK Nicholas, « A Gold Coin of Rasūltegin Seljūq Ruler in Fārs », *The Numismatic Chronicle*, Seventh Series, Vol. 8, 1968, p. 225-230.

MORTON A.H., « Dinars from Western Mazandaran of Some Vassals of the Saljuq Sultan Muḥammad b. Malik-shāh », *Iran*, vol. 25, 1987, p. 77-90.

NAQŠABANDI N. AL, « Al-dīnar al-islāmi », in *Sumer*, vol. III, 1947, p. 270-311 et vol. V, 1949, p. 95-108.

NICOL Norman D., *A corpus of Fāṭimid coins*, Bernardi, Trieste, 2006.

NICOL Norman D., AL-NABARAWY R., BACHARACH J.L., *Catalog of the Islamic coins, glass weights, dies and medals in the Egyptian National Library*, Malibu-Le Caire, 1982.

RAMADAN Atef Mansour (éd.), *Sylloge Numorum Arabicorum, vol. XIV a, Naysābur, Sabzawār und di Münzstätten in Guwayn*, Ernst Wasmuth Verlag Tübingen, Berlin, 2012.

SAUVAIRE Henri, « Lettre de M. Henri Sauvaire à M.F. Soret sur quelques dinars inédits des Selgiouquides de Perse », *Revue de la Numismatique Belge*, 3^e série, vol. 6, 1862, p. 444-456.

SCHWARZ Florian (éd.), *Sylloge Numorum Arabicorum, vol. XIV d, Ġazna / Kabul*, Ernst Wasmuth Verlag Tübingen, Berlin, 1995.

SCHWARZ Florian (éd.), *Sylloge Numorum Arabicorum, vol. XIV c, Balh und die Landschaften am oberen Oxus*, Ernst Wasmuth Verlag Tübingen, Berlin, 2002.

Sotheby's Autumn Islamic and Iranian Sales, Londres, 12 octobre 1978.

Sotheby's Autumn Islamic Sales, Londres, 4 octobre 1979.

Sotheby's Spring Islamic Sales, Londres, 25 avril 1979.

Sotheby's Spring Islamic Sales, Londres, 23 avril 1980.

Sotheby's Autumn Islamic Sales, Londres, 15 octobre 1980.

Sotheby's Spring Islamic Sales, Londres, 29 avril 1981.

Sotheby's Autumn Islamic Sales, Londres, 14 octobre 1981.

Sotheby's Spring Islamic Sales, Londres, 28 avril 1982.

Sotheby's Autumn Islamic Sales, Londres, 12 octobre 1982.

Sotheby's Sales. Islamic Coins from two private collections, Londres, 18 février 1983.

Sotheby's Sales. Islamic Coins mainly in Gold, Londres, 7 avril 1983.

Sotheby's Sales. Islamic Coins, Londres, 17 avril 1984.

Sotheby's Sale. Ancient, Islamic, English and Foreign Coins, Bonds and Paper Money, Londres, 15-16 novembre 1984.

Sotheby's Sale. Islamic, Ancient, English and Foreign Coins, and Banknotes, Londres, 16-17 avril 1985.

Sotheby's Sale. Ancient and Islamic Coins, 20-21 mai 1986.

Sotheby's Sale. Coins and Paper Money, Londres, 3 octobre 1986.

Sotheby's Sale. Ancient, Islamic, English and Foreign Coins, Londres, 28 mai et 1^{er} juin 1987.

Sotheby's Sale. Ancient, Islamic, English and Foreign Coins, Commemorative Medals and Paper Money, Londres, 1-2 octobre 1987.

Sotheby's Sale. Coins, Medals and Numismatic Books, Londres, 24-25 octobre 1988.

Sotheby's Sale. Coins, Medals and Paper Money, Londres, 29-30 septembre et 5 octobre 1989.

Sotheby's Sale. Coins, Medals and Paper Money, Londres, 5-6 octobre 1989.

SOURDEL Dominique, « Un trésor de dinars Ġazniwides et sājūqides découvert en Afghanistan », *BEO*, vol. XVIII, 1963-1964, p. 197-219.

SOURDEL Dominique, *Inventaire des monnaies musulmanes anciennes du musée de Caboul*, IFD, Damas, 1953.

SIOUFFI N., *Supplément n^o 1 au catalogue de monnaies arabes publié en 1879*, Mossoul, 1891.

Spink Auction 31, Coins of the Islamic World in gold, silver and copper, Zurich, 20 juin 1989.

Spink Auction, English, Islamic and Foreign Coins and Commemorative Medals, Londres, 12 juillet 2001.

STERN M. S., « The Coins of Āmul », *The Numismatic Chronicle*, 7th series, vol. 7, 1967, p. 205-278.

THOMAS Edward, « On the Coins of the King of Ghazni ».

THOMAS Edward, « Note on Col. Stacey's Ghazni Coins ».

THOMAS Edward, « Supplementary Contributions to the Series of the Coins of the Kings of Ghazni ».

TIESENHAUSEN Wilhelm, « Mélanges de numismatique orientale », *Revue Belge de Numismatique*, vol. 31, 1875, p. 329-379. Réédité dans *Numismatics of the Islamic world*, vol. 55, 2004, p. 27-77.

TIESENHAUSEN Wilhelm, *Notice sur une collection de monnaies orientales de M. le Comte S.*

Stroganoff, Saint-Pétersbourg, 1880. Réédité dans *Numismatics of the Islamic world*, vol. 55, 2004, p. 79-142.

TIESENHAUSEN Wilhelm, « Novoje sobranije vostotchnych monet' A.V. Komarova », *Zapiski vostotchnago ot'delenija Imperatorskago Russkago Archeologitcheskago Obštchestva*, vol. 3, 1889, p. 51-84. Réédité dans *Numismatics of the Islamic world*, vol. 55, 2004, p. 143-178.

TIESENHAUSEN Wilhelm, « Vostotchnija monety N.P Lineviticha », *Zapiski vostotchnago ot'delenija Imperatorskago Russkago Archeologitcheskago Obštchestva*, vol. 4, 1889-1890. Réédité dans *Numismatics of the Islamic world*, vol. 55, 2004, p. 179-213.

YAHYA Ğa'far, *The Seljuq period in Baghdad, 447-552 H., A Numismatic and Historical study*, Spink, Londres, 2011.

ZAMBAUR E. von, « Nouvelles contributions à la numismatique orientale », *Numismatische Zeitschrift*, vol. XLVII, 1914, p. 115-190.

ZAMBAUR E. von, « Contributions à la numismatique orientale », *Numismatische Zeitschrift*, vol. XXXVI, 1904, p. 43-122 et vol. XXXVII, 1905, p. 113-198.

III. Études

ABBÈS Makram, *Islam et politique à l'âge classique*, PUF, Paris, 2009.

ABBÈS Makram, *De l'éthique du Prince et du gouvernement de l'Etat*, Les Belles Lettres, Paris, 2015.

ACEITUNO Antonio Jurado, « The Seljuk jihad against Fatimid Shi'ism : an observation on the Sunni Revival », in *Essays in Ottoman civilization*, Academy of Sciences of the Czech Republic, Pragues, 1998, p. 173-178.

ADAMS Robert McCorminck, *The Land behind Baghdad : A History of settlement on the Diyala Plains*, Chicago University Press, Chicago, 1965.

ADLE C., « Dāmġān », *EIr*.

AGADZHANOV Sergueï, *Selġükiden und Turkmenien im 11.-12. Jahrhundert*, Reinhold Schletzer Verlag, Hambourg, 1989.

AGADZHANOV Sergueï, *Der Staat der Seldschukiden und Mittelasien im 11.-12. Jahrhundert*, Reinold Schletzer, Berlin, 1994.

AIGLE Denise, « La conception du pouvoir en Islam. Miroirs des princes persanes et théories sunnites (XIe-XIVe siècles) », *Perspectives médiévales*, vol. 31, 2007, p. 14-44.

AKOPYAN Alexander, « Dvin in the eleventh and twelfth centuries. City history in the light of new numismatic materials », in M. C. Caltabiano et alii (éds), *XV International Numismatic Congress - Taormina 2015 Proceedings*, vol. I, Arbore Sapientiae, Rome-Messine, 2017, p. 1036-1039.

AKOPYAN Alexander et MOSANEF Farbod, « Billon coinage of Shams al-dīn Edligüz and his circle (531-622 H./1136-1225 CE.) », *Studia Iranica*, vol. 40/1, 2011, p. 69-98.

AL-AZMEH Aziz, *Muslim Kingship: Power and the Sacred in Muslim, Christian, and Pagan Politics*, IB Tauris, Londres, 2001.

AL-AZMEH Aziz, BAK Janos M. (dir.), *Monotheistic Kingship, medieval variants*, Central University Press, 2005.

AL-QADI Wadad, « Biographical dictionaries: Inner structure and cultural significance », in G. N. Atiyeh, (éd.), *The book in the Islamic world. The written word and communication in the Middle East*, State University of New York Press, Albany, 1995, p. 93-122.

ALLARD Michel, *Le problème des attributs divins dans la doctrine d'al-Ash'ari et de ses premiers grands disciples*, Beirut, 1965.

ALLEGIANZI Viola, *Aux sources de la poésie persane. Les inscriptions persanes de Ghazni, Afghanistan, XIe-XIIIe siècles*, Presses Sorbonne Nouvelle, Paris, 2019.

ALLSEN Thomas T., *The royal Hunt in Eurasian history*, University of Pennsylvania Press, Philadelphie, 2006.

AMEDROZ H. F., « Abbasid Administration in Its Decay, from the Tajarib Al-Umam », *The Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland*, 1913, p. 823-842.

AMIR-MOEZZI Mohammad Ali, « Persian, the other sacred language of Islam : Some brief Notes », in Omar Ali-de-Unzaga, *Fortresses of the Intellect, Ismaili and other islamic studies in Honour of Farhad Daftary*, IB Tauris, Londres & New-York, 2011.

AMSTRONG Pamela, « Seljuqs before the Seljuqs : nomads and frontiers inside Byzantium » in A. Eastmond, *Eastern Approaches to Byzantium*, Ashgate, 2001, p. 277-286.

ANEER Gudmar, « Kingship Ideology and Muslim Identity in the 11th Century as reflected in the Siyāsatnāma by Nizām al-Mulk and the Kutadgu Bilig by Yūsuf Khass Hajib », in B. Utas et K.S Vikor (éds.), *The Middle East viewed from the North*, Bergen, 1992, p. 38-48.

ANGOLD Michael, *The Byzantine Empire (1025-1204), A Political History*, 2nd édition, Longman, Londres et New-York, 1997.

ANOOSHAHR Ali, *The Ghazi sultans and the Frontiers of Islam, A comparative study of the late medieval and early modern period*, Routledge, New-York et Londres, 2009.

ANSART P., « Compétition », in *Dictionnaire de sociologie*, Le Robert/Seuil, Paris, 1999.

ARAFI Mahmoud, « A Rare Saljuki dinar Struck in Nisabur in 431 A.H in the Name of Tugril Beg », *Annales islamologiques*, vol. 38, 2004, p. 305-309.

ASHTOR Eliyahu, *A Social and economic history of the Near East in the middle ages*, University of California Press, Berkeley, 1976.

ĀSHTIYĀNĪ Abbas Iqbāl, *Vizārat dar 'ahd-i salāṭīn-i buzurġ-i saljūqī*, Intishārāt-i Dānishgh-i Tehran, Téhéran, 1339/1959.

AUBIN Jean, « L'aristocratie urbaine dans l'Iran seldjoukide : l'exemple de Sabzavār », in *Mélanges offert à René Crozet*, Société d'études médiévales, Poitiers, 1966.

AUBIN Jean, *Emirs mongols et vizirs persans dans les remous de l'acculturation*, *Studia Iranica*, n°15, Paris, 1995.

AUGÉ Isabelle, *Byzantins, Arméniens et Francs au temps de la Croisade, Politique religieuse et reconquête en Orient sous la dynastie des Comnènes, 1081-1158*, Geuthner, Paris, 2007.

AYALON David, « The Mamluks of the Seljuks », *JRAS*, 3^e série, vol. 6/3, 1996, p. 305-333.

AYALON David, *Eunuchs, Caliphs and Sultans. A study in Power Relationships*, Magnes Press, Jérusalem, 1999.

AYALON David, « Malik », *EI²*.

AZAD Arezou et KENNEDY Hugh, « The Coming of Islam to Balkh », A. Delattre, M. Legendre, M. M. Sijpesteijn (éds.), *Authority and Control in the Countryside. From Antiquity to Islam in the Mediterranean and Near East (Six-Tenth Century)*, Brill, Leyde – Boston, 2019, p. 284-311

AZZAM Abdel Rahman, « Sources of the Sunni Revival : Nizam u-Mulk and the Nizamiyya. An 11th Century response to Sectarianism », *Muslim World*, vol. 106-1, 2016, p. 97-108.

BABINGER Franz, « Der Islam in Kleinasien. Neuen Wege des Islamforschung », *ZDMG*, vol. 76, 1922, p. 125-152.

BACHARACH Jere L., *Islamic History through Coins. An Analysis and Catalogue of Tenth-Century Ikhshidid Coinage*, American University Press in Cairo, 2006.

BACHARACH Jere L., « Early Islamic Mint Output: A Preliminary Inquiry into the Methodology and Application of the "Coin-die Count" Method », *JESHO*, vol. 9, n°3, 1966, p. 212-241.

BALOG Paul, « Apparition prématurée de l'écriture naskhy sur un dinar de l'Imam fatimite Al Moustaly-Billah », *Bulletin de l'institut d'Égypte*, 1948, vol. 31, p. 181-185.

BALIVET Michel, *Romanie Byzantine et pays de Rûm turc, Histoire d'un espace d'imbrication gréco-turque*, Isis, Istanbul, 1994.

BALIVET Michel, « Normands et Turcs en Méditerranée médiévale : deux adversaires « symétriques » ? », *Turcica*, vol. 30, 1998, p. 309-329.

BALIVET Michel, « Un peuple de l'An Mil : les Turcs vus par leurs voisins », in C. Carozzi (éd.), *An 1000 – An 2000 : Mille ans d'histoire médiévale*, Aix en Provence, 2002, p. 25-50.

BALIVET Michel, « Entre Byzance et Konya : l'intercirculation des idées et des hommes au temps des Seldjoukides » in M. Balivet, *Mélanges byzantins, seldjoukides et ottomans*, Isis, Istanbul, 2005, p. 47-79.

BALL Warwick, *The monuments of Afghanistan, History, Archeology and Architecture*, IB Tauris, Londres & New-York, 2008.

BARTHOLD Vassili, *Turkestan down to the Mongol invasion*, Londres, Luzac, 1968 [1928].

BARTHOLD Vassili, *12 Vorlesungen über die Geschichte der Türken Mittelasiens*, Brill, 1935. Ouvrage traduit et remanié en français par M. Donskis sous le titre *Histoire des Turcs d'Asie centrale*, Maisonneuve, 1945.

BARTHOLD Vassili, *Four studies on the history of Central Asia. III. A history of the Turkman people*, Leyde, 1962, p. 99-102.

BASAN Aziz, *The great Seljuqs, a history*, Routledge, Londres, 2010.

BASTAV Serif, « La bataille rangée de Malazgirt et Romain Diogène », in *Cultura Turcica*, 9-10, 1971, p. 132-152.

BAYPAKOV Karl, « La culture urbaine du Kazakhstan du sud et du Semiretchie à l'époque des Karakhanides », *Cahiers d'Asie centrale*, vol. 9, 2011, p. 141-175.

BAZIN Louis, « Qui était Alp Er Tonga, identifié par les Turcs à Afrâsyâb ? », in C. Balaÿ, C. Kappler et Z. Vesel, *Pand-o Sokhan, Mélanges offerts à Charles-Henri de Fouchécour*, IFRI, Téhéran, 1995, p. 37-42.

BAZMEE ANSARI A. S., « al-Djūzdjānī », *EI*².

BECKWITH Christopher I., *Empires of the Silk road, A history of Central Eurasia from the Bronze Age to the Present*, Princeton University Press, Princeton, 2009.

BERNHEIMER Teresa, « The revolt of ‘Abdallah b. Mu‘āwiya, AH 127-130. A Reconsideration through the Coinage », *BSOAS*, vol. 69, n° 3, 2006, p. 381-393.

BERNARD Paul et GRENET Frantz (dir.), *Histoire et cultes de l'Asie centrale préislamique, Sources*

écrites et documents archéologiques, Editions du CNRS, Paris, 1991.

BERNARD Paul, BESEVAL Roland, MARQUIS Philippe, « Du « mirage bactrien » aux réalités archéologiques : nouvelles fouilles de la Délégation archéologique française en Afghanistan (DAFA) à Bactres (2004-2005) », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 150^e année, N. 2, 2006, p. 1175-1248.

BLAIR Sheila, *The monumental inscriptions from early Islamic Iran and Transoxiana*, Brill, Leyde, 1992.

BLAIR Sheila, *Islamic Calligraphy*, Edinburgh University Press, Édimbourg, 2006.

BLAKE Robert P., "The circulation of Silver in the Moslem East down to the Mongol Epoch", in *Harvard Journal of Asiatic Studies*, vol. 2, 1937, p. 291-328.

BLANCHARD Ian, *Mining, metallurgy and minting in the Middle Ages*, vol. 1, Franz Steiner Verlag, Stuttgart, 2001.

BLOIS F. C. de, « Shāhanshāh », *EI*².

BOMBACI Alessio, « The army of the Saljuqs of Rum », *Annali del Istituto orientale di Napoli*, vol. 38, 1978, p. 343-369.

BONNER Michael, « The Naming of the frontier: 'Awāṣim, Thughūr, and the Arab geographers », *BOAS*, vol. 57, n^o1, 1994, p. 17-24.

BONNER Michael, *Aristocratic violence and Holy war, Studies in the Jihad and the Arabo-Byzantine Frontier*, American Oriental Society, New Haven, 1996.

BOUVAT, L., *Les Barmécides d'après les historiens arabes et persans*, Ernest Leroux, Paris, 1912.

BOSWORTH Clifford Edmund, « The development of Persian culture under the Early Ghaznevids », *Iran*, vol. 6, p. 33-44.

BOSWORTH Clifford Edmund, « Ghaznevid military organization », *Der Islam*, vol. 36, 1960, p. 37-77.

BOSWORTH Clifford Edmund, « The titulature of the Early Ghaznevids », *Oriens*, vol. 15, 1962, p. 210-233.

BOSWORTH Clifford Edmund, « Early sources for the History of the First four Ghaznevid Sultans (997-1041) », *Islamic culture*, vol. 7, 1963, p. 3-22.

BOSWORTH Clifford Edmund, *The Ghaznavids, their empire in Afghanistan and eastern Iran 994-1040*, Librairie du Liban, Beyrouth, 1973 [1963].

BOSWORTH Clifford Edmund, « Barbarian invasions : the coming of the Turks into Islamic world », in D.S Richards, *Islamic civilization, 950-1150. Papers on Islamic History III*, Oxford, 1973, p. 1-16.

BOSWORTH Clifford Edmund, *The Later Ghaznevids: Splendour and Decay; the Dynasty in Afghanistan and Northern India, 1040-1186*, Columbia University Press, New York, 1977.

BOSWORTH Clifford Edmund, « Sistan and its local histories », *Iranian Studies*, vol. 33, 2000, p. 31-43.

BOSWORTH Clifford Edmund, « Notes on some turkish names in Abu 'l-Faḍl Bayhaqī's *Tārīkh-i Mas'ūdī* », *Oriens*, vol. 36, 2001, p. 299-313.

BOSWORTH Clifford Edmund, « An Oriental Samel Pepys ? Abu 'l-Faḍl Bayhaqī's memoirs of court life in eastern Iran and Afghanistan 1030-1041 », *JRAS* 3^e série, 14, 2004, p. 13-25.

BOSWORTH, Clifford Edmund, « Towards a Biography of Nizām al-Mulk: Three Sources from Ibn al-'Adīm », in G. Khan, *Semitic Studies in Honour of Edward Ullendorff*, Leiden, 2005, p. 299-308.

BOSWORTH Clifford Edmund, *The Turks in the early Islamic world*, Aldershot, 2007.

BOSWORTH Clifford Edmund et al., « Saldjūkids », *EI*².

BOSWORTH Clifford Edmund et al., « Sikka », *EI*².

BOSWORTH Clifford Edmund, « Azerbaijan IV. Islamic History to 1941 », *EIr*.

BOSWORTH Clifford Edmund, « Bānīdjūrīds », *EI*².

BOSWORTH Clifford Edmund, « Čaġrī Beg Dāwūd », *EIr*.

BOSWORTH Clifford Edmund, « Ebrāhīm Ināl », *EIr*.

BOSWORTH Clifford Edmund, « al-Ḥusaynī », *EI*².

BOSWORTH Clifford Edmund, « Ildeñizides ou Eldigüzides », *EI*².

BOSWORTH Clifford Edmund, « Kākūyids », *EIr*.

BOSWORTH Clifford Edmund, « Ḳāwurd », *EI*².

BOSWORTH Clifford Edmund, « Mas‘ūd b. Muḥammad b. Malik-Shāh », *EI*².

BOSWORTH Clifford Edmund, « Menhāj-e Serāj », *EIr*.

BOSWORTH Clifford Edmund, « Nīshāpūrī », *EI*².

BOUCHARLAT Rémy et LECOMTE Olivier, *Fouilles de Tureng Tepe sous la direction de Jean Deshayes*, vol. 1, *Les périodes sassanides et islamiques*, Editions Recherche sur les civilisations, Paris, 1987.

BOWEN Henry, « The sar-gudhasht-i sayyidnā, the “Tale of the Three Schoolfellows” and the wasaya of the Nizām al-Mulk », in *JRAS*, 1931, p. 771-82.

BOWEN Henry, « Notes on some early Seljuqid vizirs », *BSOAS*, XX, 1957, p. 105-110.

BIANQUIS Thierry, « La fortune politique du cavalier turc en Syrie au XI^e siècle. Eléments pour l’élaboration d’un *war game* », in BAZZANA A. (éd.) *Castrum 3 : Guerre, fortification et habitat dans le monde méditerranéen au Moyen Âge*, Colloque de la Casa de Velázquez et l’École française de Rome, Madrid, 24-27 novembre 1985, Collection de l’École française de Rome, 105, 1988.

BIANQUIS Thierry, « Pouvoirs arabes à Alep aux X^e et XI^e siècles », in *Revue des mondes musulmans* n°62, 1991.

BIANQUIS Thierry, « Les frontières de la Syrie au XI^e siècle », in J.-M. Poisson (dir.), *Castrum 4. Frontière et peuplement dans le monde méditerranéen au Moyen Âge*, ÉFR-Casa de Velázquez,

Rome-Madrid, 1992, p. 135-149.

BIANQUIS Thierry « Les frontières de la Syrie au XIe siècle », in *Frontière et peuplement dans le monde méditerranéen au Moyen Âge*, Rome-Madrid, 1992, p. 135-148.

BIANQUIS Thierry, « Cavaliers turcs et civils sunnites dans l'historiographie arabe classique », in Bouilli et Servan-Schreiber (éds.), *De l'Arabie à L'Himalaya : chemins croisés : en hommage à Marc Gaborieau*, Maisonneuve et Larose, Paris, 2004, p. 335-355.

BIERMAN Irene A., *Writing Signs. The Fatimid Public Text*, University of California Press, Berkeley, 1998.

BIRAN Michal, « True to their ways : why the Qara Khitai did not convert to Islam », in R. Amitai & Michal Biran (éds.), *Mongols, Turks and Others, Eurasian nomads and the sedentary world*, Brill, Leyde, 2005, p. 175-200.

BIVAR A.D.H. et FEHERVARI G., « The Walls of Tammīsha », *Iran*, vol. IV, 1966, p. 35-50.

BIVAR A.D.H., « The Saljuq Sign Manual Represented on a Sgraffiato Potsherd », *JRAS*, 2nd série, vol. 1, 1979, p.9-15.

BREGEL Y., « Barthold », *EIr*.

BROADBRIDGE, Anne F., *Kinship and Ideology in the Islamic and Mongol Worlds*, Cambridge University Press, Cambridge, 2008.

BROCKELMANN Carl, *Das Verhältnis von Ibn-el-Aṭīrs Kâmil Fit-Ta'rih zu Ṭabarīs Aḥbâr Errusul Wal Mulūk*, K. J. Trübner, Strasbourg, 1890.

BROWN H. Mitchell, « Some Reflections on the Figured Coinage of the Artuqids and Zengids », in D. K. Kouymijian, *Near Eastern Numismatics, Iconography, Epigraphy and History. Studies in Honor of George C. Miles*, American University in Beirut Press, Beyrouth, 1974, p. 353-358.

BRENTJES Buchard, « Bemerkungen zur historischen Stellung des Seldschukischen Architektur in Mittelasien », in L. Rathmann (dir.), *Asien in Vergangenheit und Gegenwart, Beiträge des Asienwissenschaftler des DDR zum XXIX Internationalen Orientalistenkongress 1973 in Paris*, Akademie Verlag, Berlin, p. 347-354.

BRENTJES Buchard, « Signaltüme und Ribats am Ostrand des Ustiurplateaus », *Archeologische Mitteilungen aus Iran*, vol. 26, 1993, p. 227-234.

BRESC Cécile, *Monuments numismatiques du Bilād al-Šām. Monnaies, politique et circulation (132-368/750-978*, sous la direction de Ludvik Kalus, Thèse de l'université Paris-Sorbonne soutenue en 2008, non publiée.

BRESC Cécile, « Listes des titulatures des Ghaznavides et des Ghurides », *Eurasian Studies*, vol. III, n°2, 2004, p. 161-243.

BROWN Edward G., « Account of a rare if not unique Manuscript History of the Seljuqs contained in the Schefer Collection acquires by the Bibliothèque Nationale in Paris », *JRAS*, 1902, p. 849-887.

BRÜGGEMANN Thomas, « Territorium oder Lebensraum ? Asia Minor zwischen Byzantinern und Selğūqen (10.-13. Jh. n. Chr.) », in R. Kath et A.K Rieger, *Raum – Landschaft – Territorium, Zur Konstruktion physischer Räume als nomadischer und sesshafter Lebensraum*, Reichert Verlag, Wiesbaden, 2009, p. 173-204.

BRUNSCHVIG Robert, « Conceptions monétaires chez les juristes musulmans (VIIIe-XIIIe siècles) », *Arabica*, vol. 14, n°2, 1967, p. 113-143.

BRUIJN J. T. P. de, « Hammer-Purgstall », *Elr*.

BULLIET Richard, « A Mu'tazilite Coin of Maḥmūd of Ghazna », *Museum Notes*, vol. 15, 1969, p. 119-129.

BULLIET Richard, « Local Politics under the Ghaznevids and Seljuks », *Paper delivered at conference on structure of power in Islamic Iran*, University of California, 1969.

BULLIET Richard, *The pratician in Nishapur, A study in medieval Islamic social history*, Harvard University Press, Harvard, 1972.

BULLIET Richard, « The Sunni 'Revival' ? », in D.S Richards, *Islamic civilization, 950-1150. Papers on Islamic History III*, Oxford, 1973.

BULLIET Richard, « Numismatic evidence for the relationship between Tughril Beg and Charghri Beg » in D. K. Kouymjian (éd.), *Near eastern Numismatics, Iconography, Epigraphy and History :*

Studies in Honor of George C. Miles, American University of Beirut, Beyrouth, 1974, p. 289-296.

BULLIET Richard, « Medieval Nishapur : a topographic et demographic reconstruction », *Studia Iranica*, vol. 5, 1976, p. 67-89.

BULLIET Richard, *Islam. The view from the Edge*, Columbia University Press, New-York, 1993.

BULLIET Richard, *Cotton, Climate and Camels in Early Islamic Iran. a moment in world history*, Columbia University Press, New-York, 2009.

BULLIET Richard, « Economy and Society in early Islamic Iran : a moment in World History », in V. S. Curtis et S. Stewart (éds.), *The Rise of Islam*, IB Tauris, Londres et New-York, 2009, p. 44-60.

BULLIET Richard, « al-Māfarrūkhī », *EI*².

BURBANK Jane et COOPER Frederick, *Empire in World History. Power and the Politics of Difference*, Princeton University Press, Princeton, 2010.

BUSSE Heribert, *Chalif und Grosskönig. Die Buyiden im Irak (945-1055)*, Beyrouth et Würzburg, Ergon Verlag, 2004.

BUSSE Heribert, « The Revival of Persian Kingship under the Buyids », in D. S. Richards (dir.), *Islamic Civilisation, 950-1150*, Oxford, Cassirer, 1973, p. 47-69.

BUSSE Heribert, « Iran under the Būyids », in R. Frye, *CHI*, vol. 4, Cambridge University Press, Cambridge, 1975, p. 250-304.

CAHEN Claude, « La bataille de Mantzikert d'après les sources musulmanes », *Byzantion*, IX, 1934, p. 613-642.

CAHEN Claude, « Le Diyar Bakr au temps des premiers Urtükides », *JA*, vol. CCXXVII, 1935, p. 219-276.

CAHEN Claude, « La Tughra seljukide », *JA*, vol. 234, 1945, p. 167-172.

CAHEN Claude, « La première pénétration turque en Asie mineure », *Byzantion*, XVIII, 1948, p. 5-67.

CAHEN Claude, « Les tribus turques d'Asie occidentale pendant la période Seljukide », *WZKM*, 51, 1948-1952, p. 178-187.

CAHEN Claude, « Le Malik nâmé et l'histoire des origines Seljukides », *Oriens*, vol. 2, 1949, p. 31-65.

CAHEN Claude, « Notes sur l'histoire des Croisades et de l'Orient ». *Bulletin Faculté des Lettres de Strasbourg*, 1950-1951.

CAHEN Claude, « Seljukides de Rûm, Byzantins et Francs d'après le Seljuk-nāme anonyme », *Mélanges à Henri Grégoire*, 1951, p. 97.

CAHEN Claude, « L'évolution de l'*iqta'* du IX^e au XIII^e siècle », *Annales ESC*, VIII, 1953, p. 25-52.

CAHEN Claude, « A propos de quelques articles du Köprülü Armagani », *JA*, 1954, p. 275-279.

CAHEN Claude, « L'histoire économique et sociale de l'Orient musulman médiéval », *Studia islamica*, 1955.

CAHEN Claude, « Mouvement populaires et autonomie urbain dans l'Asie musulmane du Moyen Age », *Arabica*, vol. 5, 1958, p. 225-250 et vol. 6, 1959, p. 25-55 et p. 233-260.

CAHEN Claude, « The historiography of the Seljuqid period », in B. Lewis et P.M. Holt (éd.), *Historian of the Middel East*, Londres, 1962, p. 59-78.

CAHEN Claude, « Qutlumush et ses fils avant l'Asie mineure », *Der Islam*, n°39, 1964, p. 14-27.

CAHEN Claude, « La diplomatie orientale de Byzance face à la poussée Seldjoukide », *Byzantion*, vol. 35, 1965, p. 10-15.

CAHEN Claude, « Nomades et sédentaires dans le monde musulman du milieu du Moyen Age », in D. S. Richards, *Islamic civilisation, 950-1150*, Oxford, 1973 p. 93-104.

CAHEN Claude, « Les Ĥazars et la Tuğrā des Seljūqides. Suppléments à un vieil article », *JA*, 273, 1981, p. 161-162.

CAHEN Claude, « L'historiographie arabe : des origines au VIIe s. H. », *Arabica*, vol. 33, n° 2, 1986,

p. 133-198.

CAHEN Claude, *La Turquie pré-ottomane*, Institut français d'études anatoliennes, Istanbul, 1988.

CAHEN Claude et HOUTSMA M. Th., « al-Bundārī », *EI²*.

CAHEN Claude, « Alp Arslān », *EI²*.

CAHEN Claude, « Atsız b. Uvak », *EI²*.

CAHEN Claude, « Bayghu », *EI²*.

CAHEN Claude, « Bursuk », *EI²*.

CAHEN Claude, « Čaghri-Beg », *EI²*.

CAHEN Claude, « Sibṭ ibn al-Djawzī », *EI²*.

CALLATAY François de, « Calculating Ancient Coin Production: Seeking a Balance », *The Numismatic Chronicle*, vol. 155, 1995, p. 298-311.

CALMARD Jean, « Le chiisme imamite en Iran à l'époque seldjoukide d'après le *Kitab al-Naqd* », in J. Aubin, *Le monde iranien et l'islam : sociétés et cultures* 1, Droz, Genève, 1971, p. 43-66.

CALMARD Jean, « Kāshān », *EI²*.

CANARD Marius, « La campagne arménienne du sultan saljuqide Alp Arslān et la prise d'Ani en 1064 », *Revue d'Etudes Arméniennes NS* 2, 1965, p. 239-259.

CANFIELD Robert L. (éd.), *Turko-persian in historical perspective*, Cambridge University Press, Cambridge, 1991.

CARTER Giles F., « A simplified Method for Calculating the Original Number of Dies from Die Link Statistics », *Museum Notes (American Numismatic Society)*, vol. 28, 1983, p. 195-206.

CHEYNET Jean-Claude, « Mantzikert, un désastre militaire », *Byzantion*, vol. 50, 1980, p. 410-438.

CHEYNET Jean-Claude, *Pouvoirs et contestations à Byzance (963-1210)*, Publications de la Sorbonne, Paris, 1990.

CHEYNET Jean-Claude, « La résistance aux Turcs en Asie Mineure entre Mantzikert et la Première Croisade », in *Mélanges à Hélène Ahrweiler*, Paris, 1998, p. 131-147.

CHEYNET Jean-Claude, « L'Asie mineure d'après la correspondance de Psellos », *Byzantinische Forschungen*, vol. 25, 1999, p. 233-241.

COHN-WIENER Ernst, *Turan, Islamische Baukunst in Mittelasien*, Ernst Wasmuth Verlag, Berlin, 1930.

CRONE Patricia, *Medieval islamic political thought*, Edinburgh University Press, Édimbourg, 2004.

CURTA Florin, *Borders, Barriers, and Ethnogenesis, Frontiers in Late Antiquity and the Middle Ages*, Brepols, 2005.

DABASHI Hamid, « Historical conditions of Persian Sufism during Seljuk period », in L. Lewisohn (éd.), *The Heritage of Sufism : classical Persian Sufism from its Origins to Rumi (700-1300)*, Oneworld, Oxford, 1999, p. 153-169.

DAFTARY Farhad, *The Ismā'īlīs: Their History and Doctrines*, Cambridge University Press, Cambridge, 1990.

DAGRON Gilbert, « Apprivoiser la guerre, Byzantins et Arabes ennemis intimes », *To empovlemo Buzavntio (90"-120" ai.)*, *Byzantium at War (9th-12th c.)*, The National Hellenic Research Foundation, Institute for Byzantine Research, International Symposium 4, Athènes, 1997, p. 37-49.

DAGRON Gilbert, « Byzance entre le djihad et la croisade, Quelques remarques », *Le concile de Clermont de 1095 et l'appel à la croisade, Actes du Colloque Universitaire International de Clermont-Ferrand (23-25 juin 1995)*, Collection de l'École française de Rome 236, École française de Rome, 1997, p. 325-337.

DAGRON Gilbert, « Byzance et le modèle islamique au Xe siècle : à propos des *Constitutions tactiques* de l'empereur Léon VI », *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, avril-juin

1983, p. 219-243.

DAGRON Gilbert, « Ceux d'en face. Les peuples étrangers dans les traités militaires byzantins », *Travaux et mémoires* 10, Centre de recherche d'histoire et civilisation byzantines, 1987, p. 207-232.

DAGRON Gilbert, « Guérilla, places fortes et villages ouverts à la frontière orientale de Byzance vers 950 », in A. Bazzana (éd.) *Castrum 3 : Guerre, fortification et habitat dans le monde méditerranéen au Moyen Âge*, Colloque de la Casa de Velázquez et l'École française de Rome, Madrid, 24-27 novembre 1985, Collection de l'École française de Rome, 105, 1988, p. 43-48.

DAGRON Gilbert, « Le combattant byzantin à la frontière du Taurus : guérilla et société frontalière », *Le combattant au Moyen Âge, XVIIIe Congrès de la Société des Historiens médiévistes de l'Enseignement supérieur public*, Montpellier, 1991, p. 37-43.

DAGRON Gilbert, « Minorités ethniques et religieuses dans l'Orient byzantin à la fin du Xe et au XIe siècle : l'immigration syrienne », *Travaux et mémoires*, 6, Centre de recherche d'histoire et civilisation byzantines, 1976, p. 177-216.

DANKOFF Robert, « Kashgari on the tribal and kinship organization of the Turks », *Archivum Ottomanicum*, vol. 4, 1972, p. 23-43.

DANKOFF Robert, « Kāšgarī on the Beliefs and Superstitions of the Turks », *Journal of the American Oriental Society*, vol. 95, 1975, p. 68-80.

DARLEY-DORAN R. E., 'Numismatic' in « Saldjukides », *EI*².

DAVIDSON Olga M., « The Text of Ferdowsi's *Shâhnâma* and the Burden of the Past », in *Journal of American Oriental Society*, vol. 118, 1, 1998, p. 63-68.

DAVIDSON Olga M., *Comparative literature and classical persian poetics*, Mazda publishers, Costa Mesa, 2000.

DAVIS Dick, « Vīs o Rāmin », *EIr*.

DECKER Michael, « Frontier settlement and economy in the Byzantine east », *Dumbarton Oaks Papers*, Washington, vol. 61, 2007, p. 217-267.

DECKER Michael, « Plants an Progress : Rethinking the Islamic Agricultural Revolution », *Journal of World History*, vol. 20, n°2, 2009, p. 187-206.

DEDEYAN Gérard, « L'immigration arménienne en Cappadoce au XIe siècle », *Byzantion*, vol. 45, 1975.

DEDEYAN Gérard, *Les Arméniens entre Grecs, Musulmans et Croisés, Etude sur les pouvoirs arméniens dans le Proche-Orient méditerranéen (1068-1150)*, 2 vol., Fundação Calouste Gulbenkian, Lisbonne, 2003.

DEFREMERY Charles, « Recherches sur le règne du sultan seldjoukide Barkiarok (485-498 de l'Hégire, 1092-1104 de l'ère chrétienne », *JA*, série 5, vol. 1, 1853, p. 425-458 et vol. 2, 1853, p. 217-322.

DEYELL John S., *Living Without Silver. The Monetary History of Early Medieval North India*, Oxford University Press, Oxford, 1990.

DJAPARIDZE Gotcha, « Nouvelles additions à l'ouvrage de Zambaur, "Die Münzprägungen des Islams" », *BEO*, vol. 32-33, 1980-1981, p. 89-97.

DOERFER G., *Türkische und Mongolische Elemente im Neupersischen*, F. Steiner Verlag, Wiesbaden, 1963.

DOMINGUEZ-CASTRO Fernando et al., « How Useful could Arabic Documentary Sources be for Reconstructing Past Climate ? », *Weather*, vol. 62, n°3, 2012, p. 76-82.

DONOHUE John J., *The Buwayhid dynasty in Iraq 334/945 to 403/1012. Shaping Institutions for the future*, Leyde et Boston, Brill, 2003.

DULEBA Waldyslaw, « The Epos and history on the example of the story of Feridun in Šāhnāme », *Folia Orientalia*, vol. XXIV, 1987, p. 159-172.

DURAND-GUEDY David, « Un fragment inédit de la chronique des Salguqides de 'Imad al-Din al-Isfahani : le chapitre sur Tag al-Mulk », *Annales islamologiques*, vol. 39, 2005, p. 205-222.

DURAND-GUEDY David, « Mémoires d'exilés : Lectures de la chronique des Salguqides de Imad al-Din al Isfahani », *Studia Iranica*, vol. 35, 2006, p. 181-202.

DURAND-GUEDY David, « Diplomatic practice Saljuq in Iran », in *Quaderni di oriente moderno* n° 88, 2008, p. 271-296.

DURAND-GUEDY David, *Iranian Elites and Turkish Rulers : a history of Isfahān in the Saljūq period*, RoutledgeCurzon, Londres, 2010.

DURAND-GUEDY David, « Where Did the Saljuqs Live ? A case study based on the Reign of Mas'ud b. Muhammad (1134-1152) », *Studia Iranica*, vol. 40, 2011, p. 211-258.

DURAND-GUEDY David (éd.), *Turko-Mongol Rulers, Cities and City Life*, E.J. Brill, Leyde, 2013.

DURAND-GUEDY David, « The tents of the Saljuqs », in D. Durand-Guédy (dir.) *Turko-mongol rulers, cities and city Life*, Leyde, Brill, 2013, p. 149-189.

DURAND-GUEDY David, « Goodbye to the Türkmens ? The Military Role of Nomads in Iran after the Saljūq Conquest », in K. Franz et W. Holzwarth (éd.), *Nomad Military Power in Iran and Adjacent Areas in the Islamic Period*, Reichert Verlag, Wiesbaden, 2015, p. 107-136.

DURAND-GUEDY David, « Maḥāsen Eṣfahān », *EIr*.

DURI Khidr Jasmin, *Society and Economy of Iraq under the Seljuqs (1055 - 1160 A.D.) with special reference to Baghdad*, Thèse de doctorat de l'université de Pennsylvanie non publiée, 1970.

DUVERGER Maurice (dir.), *Le concept d'empire*, PUF, Paris, 1980.

EDDÉ Anne-Marie, *Saladin*, Flammarion, Paris, 2000.

EDDÉ Anne-Marie, « Ibn al- 'Adīm », *EI*.

EGHBĀL 'Abbās, *Vezārat dar 'ahd salāṭīn bozorq Saljūqhī*, Université de Téhéran, Téhéran, 1959.

EHLERS E., « Borūjerd », *EIr*.

EHRENKREUTZ Andrew S., « The Standard of Fineness of Gold Coins Circulating in Egypt at the Time of the Crusades », *Journal of American Oriental Society*, vol. 74, n° 3, 1954, p. 162-166.

EHRENKREUTZ Andrew S., « Studies in the Monetary History of the Near East in the Middle Ages II. The Standard of Fineness of Western and Eastern Dinars before the Crusades », *JESHO*, vol. 6, n°3, 1963, p. 243-277.

EHRENKREUTZ Andrew S., « Numismato-Statistical Reflections on the Annual Gold Coinage Production of the Ṭūlūnid Mint in Egypt », *JESHO*, vol. 20, n°3, 1977, p. 267-281.

EHRENKREUTZ Andrew S. et al., « Contributions to the Knowledge of the Standard of Fineness of Silver Coinage Struck in Egypt and Syria during the Period of the Crusades », *JESHO*, vol. 31, n°3, 1988, p. 301-304.

EL HIBRI, « Coinage reform under the 'Abbāsid caliph al-Ma'mūn », *JESHO*, vol. 36, n°1, 1993, p. 58-83.

ELISSÉEFF Nikita, *Nūr ad-Dīn, un grand prince musulman de Syrie au temps des croisades*, IFD, Damas, 1967.

ELISSÉEFF Nikita, « La titulature de Nūr ad-Dīn d'après ses inscriptions », *BEO*, vol. 14, 1952-1954, p. 155-196.

ELLENBLUM Ronnie, *The Collapse of the Eastern Mediterranean. Climate Change and the Decline of the East, 950-1072*, Cambridge University Press, Cambridge, 2012.

EPHRAT Daphna, *A Learned Society in a Period of Transition*, New-York University Press, Albany, 2000.

EPHRAT Daphna, « The Seljuq and the Public Sphere in the Period of Sunni Revivalism. The View from Baghdad », C. Lange et S. Mecit, *The Seljuqs. Politics, Society and Culture*, Edinburgh University Press, Edimbourg, p. 139-156.

ETSY Warren W., « How to estimate the original number of dies and the coverage of a sample », *The Numismatic Chronicle*, vol. 166, 2006, p. 359-364.

FEDOROV Michael, « The phases of coin circulation in State of the Great Seljuq », *ONS Newsletter*, vol. 166, 2001, p. 12-15.

FEDOROV Michael, « Qarakhanid Coins of Tirmidh and Balkh as a Historical Source: New

Numismatic Data on the History of the Qarakhanid Dominion of Tirmidh and Balkh », *The Numismatic Chronicle*, 2003, vol. 163, p. 265-285.

FEDOROV Michael, « Qarākhānid Coins as a Source for the History of Şaghāniyān », *The Numismatic Chronicle*, 2004, vol. 164, p. 201-208.

FEDOROV Michael, « Qarākhānid Coins as a Source for the History of Barskhān », *The Numismatic Chronicle*, 2009, vol. 169, p. 269-286.

FEDOROV Michael, « Early Medieval Chachian Coins with Lyre and Ram Horns Tamghas », *American Journal of Numismatics*, vol. 23, 2011, p. 189-208.

FEDOROV Michael, « Early Mediaeval Chachian Coins with Trident-Shaped Tamghas, and Some Others », *American Journal of Numismatics*, vol. 26, 2014, p. 317-337.

FINDLEY Carter Vaughn, *The Turks in World History*, Oxford University Press, New-York, 2005.

FINLEY Moses, *Economie et société en Grèce ancienne*, La Découverte, Paris, 1984.

FLETCHER John, 1979-1980, « Turco-Mongolian Monarchic Tradition in the Ottoman Empire », *Harvard Ukrainian Studies*, vol. 3-4, partie 1, p. 236-251.

FLOOD Finbarr B., « A group of reused byzantine Tables as evidence for Seljuq architectural patronage in Damascus », *Iran*, vol. XXXIX, 2001, p. 145-154.

FOSS Clive, « The defense of Asia Minor against the Turks », *The Greek Orthodox Theological Review*, vol. 27, 1982, p. 145-205.

FOUCHECOUR Charles-Henri de, *Le Sage et le Prince en Iran médiéval, Morale et politique dans les textes, p. littéraires persans, X^e-XIII^e siècle*, Harmattan, Paris, 2009 [1986].

FRAGNER Bert G., *Geschichte der Stadt Hamadān und ihrer Umgebun g in den ersten sechs Jahrhunderten nach der Hiğra*, Reichert Verlag, Wiesbaden, 1972.

FRAGNER Bert B., *Die „Persophonie“, Regionalität, Identität und Sprachkontakt in der Geschichte Asiens*, ANOR, Berlin, 1999.

FRAGNER Bert G., « Wem gehört die Stadt ? Raum konzept in einer Chronik des Seldschukenzeit », in A. Haag-Higuchi et C. Szyska (éd.), *Erzählter Raum in Literaturen der islamischen Welt*, Wiesbaden, 2001, p. 95-111.

FRANCFORT Henri-Paul, *Nomades et sédentaires en Asie centrale, Apports de l'archéologie et de l'éthnologie, Actes du colloque franco-soviétique Alma Ata (Kazakhstan), 17-26 octobre 1987*, Editions du CNRS, Paris, 1990.

FRENKEL Yehoshua, « The Turks of the Eurasian steppes in Medieval Arabic Writing », in R. Amitai & Michal Biran (éds), *Mongols, Turks and Others, Eurasian nomads and the sedentary world*, Brill, Leyde, 2005, p. 201-241.

FRENKEL Yehoshua, *The Turkic Peoples in Medieval Arabic Writings*, Routledge, Londres – New-York, 2015.

FRIENDLY Alfred, *The dreadful day : the battle of Manzikert, 1071*, Londres, 1981.

FRYE Richard Nelson, « The Turks in Khurassan and Transoxiana at the Time of the Arab conquest », *Muslim world*, vol. 35, 1945.

FRYE Richard Nelson, « The New Persian Renaissance in Western Iran », in G. Makdisi (éd.), *Arabic and Islamic Studies in Honor of H.A.R Gibb*, E.J Brill, Leiden, 1965.

FRYE Richard Nelson, *Bukhara, The Medieval Achievement*, University of Oklahoma Press, Norman, 1965.

FRYE Richard Nelson, *The Golden Age of Persia. The Arabs in the East*, Weidenfeld and Nicolson, Londres, 1975.

FRYE Richard Nelson, « The Iranization of Islam », in *Islamic Iran and Central Asia (7th-12th centuries)*, Richmond, 1979.

FRYE Richard Nelson, *Islamic Iran and central Asia (7th-12th centuries)*, Londres, 1980.

FRYE Richard Nelson, *The Heritage of Central Asia, From Antiquity to the Turkish Expansion*, Markus Wiener Publishers, Princeton, 1996.

FRYE Richard Nelson, « Bāwand », *EI*².

FÜCK J. W., « Ibn Khallikān », *EI*².

GABRIELI Francesco, « 'Adjam », *EI*².

GANJEÏ Tourkhan, « Turkish in pre-Mongol Persian poetry », *BSOAS*, vol. 49, 1986, p. 67-75.

GAREIL Rémy, *Savoirs rationnels, pouvoir et construction de l'universel au IVe/Xe siècle : le modèle bagdadien en question*, thèse de doctorat soutenue à Paris I – Panthéon-Sorbonne, sous la direction de Françoise Micheau, 2019.

GELPKE R., *Sultān Mas'ūd I. von Gazna. Die drei ersten Jahre seiner Herrschaft (421/1030-424/1033)*, Munich, 1957.

GIBB Hamilton Alexander Rosskeen, *The Arab conquests in Central Asia*, AMS Press, New-York, 1970 [1923].

GIERLICHS Joachim, « A Victory Monument in the Name of Sultan Malikshah in Diyarbakir : Medieval Figural Reliefs used for Political Propaganda ? », in E. Grube et E. Sims (éd.), *Islamic Art*, vol. 6, 2009, p. 51-79.

GLASSEN Erika, *Der mittlere Weg : Studien zur Religionspolitik und Religiosität der späteren abbasiden Zeit*, Steiner Verlag, Wiesbaden, 1981.

GODARD André, « Le Nizāmīyē de Khargird, » *Atār-e Irān* 4, 1949, p. 68-83.

GODARD André, *The Art of Iran*, New York, 1965.

GOITEIN Shlomo D., « The Origin of the Vizierate and its True Character », in S.-D. Goitein (éd.), *Studies in Islamic and History Institutions*, Brill, Leyde, 1968, p. 168-196.

GOLDEN Peter, « The Migrations of the Oğuz », *Archivum Ottomanicum*, vol. 4, 1972, p. 45-84.

GOLDEN Peter, « Imperial ideology and the sources of political unity amongst the Pre-Cinggisid nomads of Western Eurasia », *Archivum eurasiae Medii Aevi*, vol. 2, 1982, p. 37-76.

GOLDEN Peter, « Nomads and their sedentary neighbors in Pre-Cinggisid Eurasia », *Archivum eurasiae Medii Aevi*, vol. 7, 1987-1991, p. 41-82.

GOLDEN Peter, « The Karakhanids and early Islam », in D. Sinor, *Cambridge History of Inner Asia*, vol. 1, Cambridge University Press, Cambridge, 1994, p. 343-370.

GOLDEN Peter, *Introduction to the History of Turkic peoples*, Harrassowitz, Mouton, 1992.

GOLDEN Peter, « Ethnogenesis in the tribal zone : the shaping of the Türks », *Archivum eurasiae Medii Aevi*, vol. 16, 2008/2009, p. 73-112.

GIUNTA Roberta, *Les inscriptions funéraires de Ġaznī (IVe/IXe /Xe-XVe siècles)*, Università Degli Studi di Napoli « L'orientale », Naples, 2003.

GRENET Frantz et RAPIN Claude, « De la Samarkand antique à la Samarkand islamique : continuités et ruptures », in R-P Gayraud, *Colloque international d'archéologie islamique*, IFAO, Le Caire, 1998, p. 387-402.

GROUSSET René, *Histoire des Croisades et du Royaume franc de Jérusalem*, 3 vol., Perrin, collec. Tempus, Paris, 2006 [1934-1936].

GROUSSET René, *L'Empire des steppes, Attila, Gengis-Khan, Tamerlan*, Payot, Paris, 1965 [1939].

GRIERSON Philip, *Byzantine Coins*, Methuen et California University Press, Londres et Berkeley, 1982.

GRUENDLER Beatrice et MARLOW Louise (éds.), *Writers and Rulers, Perspectives on their relationship from Abbasid to Safavid Times*, Reichert Verlag, Wiesbaden, 2004.

GUBAEV A., KOŠELENKO G., NOVIKOV S., « Archeological Exploration of the Merv Oasis », *Mesopotamia*, vol. XXV, 1990, p. 51-60.

GUIGNES Joseph de, *L'Histoire générale des Huns, des Turcs, des Mogols et des autres Tartares occidentaux*, Paris, 1756-1758.

GUSSEINOV Rauf A., « Relations entre Byzance et les Seldjoukides », in M. Berza et S. Stănescu (éd.), *Actes du XIVe Congrès International des Etudes Byzantines*, Bucarest, 1974, p. 337-344.

HALLAQ Wael B., « Caliphs, jurists, and the Saljuqs in the political thought of al-Juwayni », *Muslim World*, vol. 74, 1984, p. 26-41.

HALM Heinz, « Der Wesir al-Kunduri und die Fitna von Nishapur », *Die Welt des Orients*, vol. 6, 1970-1971, p. 205-233.

HAMMER-PURGSTALL Joseph von, *Geschichte des Osmanischen Reiches*, vol. I, C.A. Hartlebens Verlag, Pest, 1827.

HANNE Eric J., « Death on the Tigris: a Numismatic Analysis of the Decline of the Great Saljuqs », *American Journal of Numismatics*, ser. 2, vol. 16-17, 2004-2005, p. 157-170.

HANNE Eric J., *Putting the Caliph in his Place. Power, Authority and the Late Abbasid Caliphate*, Farleigh Dickinson University Press, Madison, 2007.

HANNE Eric J., « The Banu Jahīr and their Role in the 'Abbasid and Saljuq Administration », *Al-Masaq*, vol. 20-1, 2008, p. 29-45.

HARTMANN Angelika, *an-Naṣīr li-Dīn Allāh (1180-1225). Politik, Religion, Kultur in der späten 'Abbāsidenzeit*, De Gruyter, Berlin, 1975.

HAUG Robert Joseph, *The Gate of Iron: the making of eastern frontier*, PhD Dissertation, Université du Michigan, 2010.

HAVEMANN Axel, « The Vizier and the Rais in Saljuq Syria : The Struggle for Urban Self-Representation », *IJMES*, vol. 21, 1989, p. 233-242.

HEIDEMANN Stefan, « Islamische Numismatik in Deutschland », in S. Heidemann, *Islamische Numismatik in Deutschland. Eine Bestandsaufnahme*, Harrassowitz Verlag, Wiesbaden, 2000, p. 1-15.

HEIDEMANN Stefan, *Die Renaissance der Städte in Nordsyrien und Nordmesopotamien : Städtische Entwicklung und wirtschaftliche Bedingungen in ar-Raqqa und Harran von der Zeit des beduinischen Vorherrschaft bis zu den Seldschuken*, Leiden, Brill, 2002.

HEIDEMANN Stefan, « Arab Nomads and the Seljūq Military », in S. Leder et B. Streck (éd.), *Shifts and Drifts in Nomad-Sedentary Relations*, Wiesbaden, 2005, p. 289-305.

HEIDEMANN Stefan, « The Citadel of Al-Raqqa and Fortifications in the Middle Euphrates Area », in H. Kennedy (éd.), *Muslim Military Architecture in Greater Syria*, Brill, Leyde, 2006, p. 122-150.

HEIDEMANN Stefan, « Numismatics », in Chase F. Robinson (éd.), *New Cambridge History of Islam*, vol. 1, 2010, p. 648-779.

HEIDEMANN Stefan, « How to Measure Economic Growth in the Middle East », in D. Talmon-Heller et K. Cytryn-Silverman (éds), *Material Evidence and Narrative Sources*, Brill, Leyde-Boston, 2015, p. 30-57.

HEIDEMANN Stefan, « Unislamic Taxes and an Unislamic Monetary System in Seljuq Baghdad », in I.S. Üstün (éd.), *Islam Medeniyetinde Bağdat Uluslararası Sempozyumu*, Istanbul, 2011, p. 493-506.

HEIDEMANN Stefan, « Calligraphy on Islamic Coins », in J. Wasim Frembgen (éd.), *The Aura of Alif. The Art of Writing in Islam*, Prestel, Munich, p. 161-171.

HEIDEMANN Stefan, « Das Orientalische Münzkabinett Jena. Islamische Numismatik in Jena vom 18. bis zum 21. Jahrhundert », in N. Nebes (éd.), *Das Orientalische Münzkabinett und die Alphons-Stübel-Sammlung früher Orientphotographien: Orientalische Sammlungen an der Universität Jena*, Harrassowitz Verlag, Wiesbaden, 2019, p. 9-42

HEN Yitzhak et MATTHEW Ines (éds.), *The Uses of the Past in the Early Middle Ages*, Cambridge University Press, Cambridge, 2000.

HERBELOT-MOLAINVILLE Barthélémy (d'), *La Bibliothèque orientale*, Paris, 1776.

HERMANN Georgina et alii., « The International Merv Project. Preliminary Report on the Ninth Year (2000) », *Iran*, vol. XXXIX, p. 9-52.

HERMANN Georgina et KENNEDY Hugh, *Monuments of Merv, Traditional buildings of the Karakum*, The society of Antiquaries of London, Londres, 1999.

HERZIG Edmund, STEWART Sarah (éd.), *The Age of the Seljuqs*, IB Tauris, Londres-New-York, 2015.

HODGSON Marshall G. S., *The venture of Islam*, Chicago Press, Chicago, 1974.

HOEXTER Miriam, EISENSTADT Shmuel N., LEVTZION Nehemia (éd.), *The public sphere in Muslim*

societies, State University of New-York Press, Albany, 2002.

HOFFMANN-HEYDEN Jürgen, « Die Bronzemünzen der Turkomanen im 12. und 13. Jahrhundert. Die Bronzemünzen der Ayyubiden von Meiyafarikin », *Geldgeschichte Nachrichten*, vol. 13, 1976, p. 209-218.

HOGGA Mohamed, *Orthodoxie, subversion et réforme en Islam, Gazali et les Seljuqides*, Vrin, Paris, 1993.

HORST Heribert, *Die Staatsverwaltung der Grosselgūgen und Hūrazmšāhs (1038-1231)*, F. Steiner, Wiesbaden, 1964.

HOUTSMA Martijin Th., « Zur Geschichte des Selguqen von Kermân », *ZDMG*, XXXIX, 1885, p. 362-402.

HOUTSMA Martijin Th., « Die Ghuzzenstämme », *WKMZ*, vol. III, 1888, p. 219-233.

HOUTSMA Martijin Th., « The death of Nizam al-Mulk and its consequences », *Journal of Indian History*, vol. II, 1924, p. 147-160.

HOUTSMA Martijin Th., « Some remarks on the history of the Seljuks », *Acta Orentalia*, vol. III, 1925, p. 142-151.

HILLENBRAND Carole, « The career of Najm al-Dīn Il-Ghāzī », *Der Islam*, vol. LVIII, 1981, p. 250-292.

HILLENBRAND Carole, « Ibn al-'Adim's biography of the Seljuq sultan, Alp Arslan' », in V. De Benito et M.A Manzano Rodriguez (éd.), *Actas XVI Congreso Union Européene des Arabisants et Islamisants*, Salamanque, 1995, p. 237-242.

HILLENBRAND Carole, « The power struggle between the Saljuqs and the Isma'ilis of Alamut, 487-518/1094-1124 : the Saljuq perspective », in F. Daftary (éd.), *Medieval Isma'ili History and Thought*, Cambridge University Press, Cambridge, 1996, p. 205-220.

HILLENBRAND Carole, « Islamic orthodoxy or Realpolitik ? Al-Ghazali's views on Government », *Iran*, vol. 26, 1998, p. 81-94.

HILLENBRAND Carole, *The Crusades. Islamic perspectives*, Edinburgh University Press, Édimbourg,

2000.

HILLENBRAND Carole, « Some Reflections on Seljuq Historiography », A. Eastmond (éd.), *Eastern Approaches to Byzantium*, Aldershot, Londres, 2000, p. 73-88.

HILLENBRAND Carole, « Women in the Seljuq Period », in G. Nashat et L. Beck (éd.), *Women in Iran from the Rise of Islam to 1800*, Urbana, 2003, p. 103-120.

HILLENBRAND Carole, *Turkish myth and muslim symbol : the battle of Manzikert*, Edinburg University Press, Édimbourg, 2007.

HILLENBRAND Carole, « What's in a Name ? Tughtegin : "The minister of the Antichrist" », in O. Ali-de-Unzaga (éd.), *Fortresses of the Intellect : Ismaili and Other Islamic Studies in Honour of Farhad Daftary*, Londres, 2011, p. 459-471.

HILLENBRAND Carole, « Rāwandī », *EI²*.

HILLENBRAND Robert (éd.), *The Art of the Saljuqs in Iran and Anatolia*, Mazda, Édimbourg, 1994.

HILLENBRAND Robert, PEACOCK A.C.S. et ABDULLAEVA Firuza (éd.), *Ferdowsi, the Mongols and the History of Iran : Studies on Art, Literature and Culture from Early Islam to the Qajars*, Londres, 2013.

HIRSCHLER Konrad, « Islam : The Arabic and Persian Traditions », in S. Foot et C. F. Robinson (éd.), *The Oxford History of Historical Writings*, vol. 2, p. 267-286.

HUMPHREYS R. Stephen, *Islamic History. A framework for inquiry*, I.B. Tauris, Londres & New-York, 1995.

HURLET Frédéric et TOLAN John (dir.), *Les empires. Antiquité et Moyen Âge. Analyse comparée*, Presses universitaires de Rennes, Rennes, 2008.

HUSEYNNOV R., « La conquête de l'Azerbaïdjan par les Seldjucides », *Bedi Karthlisa*, vol. XIX-XX, 1965, p. 99-109.

ISTI'LĀMĪ Muhammad, *Siyar al-mulūk : bāzšīnāsī, naqd va taḥlīl*, Zavvar, Téhéran, 2006.

IZ Fahîr, « Köprülü », *EI*².

JOHANSON Lars et BULUT Christiane (éds), *Turkic-Iranian Contact Areas : Historical and Linguistic Aspects*, Harrassowitz, Wiesbaden, 2006.

JOYE Sylvie et LE JAN Régine, *Genre et compétition dans les sociétés occidentales du haut Moyen âge, IV^e-XI^e siècle*, Brepols, Turnhout, 2018.

KAFESOĞLU Ibrahim, « Selçuklular », in *İslâm Ansiklopedisi*, vol. 10, Milli Rğitim Basımevi İstanbul, p. 353-416 ; trad anglaise dans G. Leiser, *A History of the Seljuks*, Southern Illinois University Press, 1988, p. 21-134.

KAFESOĞLU Ibrahim, *Sultan Melikşah devrinde Büyük Selçuklu imparatorluğu*, İstanbul 1953.

KANPURI 'Abd al Razzaq, *Zindigānī Khwāja Nizām al-Mulk*, trad. Sayyid Mustafa Tabatabai, Hur Monthly Magazine Press, Téhéran, 1970.

KASĀ'Ī Nūr Allāh, *The Nizāmiyyah Schools and their Scientific and Social Effects*, Amir Kabir Publications, Téhéran, 1980.

KAUR Daljit, « Iqtadari system and Growth of Towns in Medieval India », *India Quarterly*, vol. 46, n°2/3, p. 188-196.

KEHR Georg Jacob, *Monarchiae Asiatico-Saracenicae Status*, Leipzig, 1724.

KHALIDI Tarif, *Arabic historical thought in the classical period*, Cambridge University Press, Cambridge, 1994.

KHAZANOV A.M, « The spread of world religion », in Gervers et Schlepp (dir.), *Nomadic diplomacy, Destruction and Religion from Pacific to Adriatic*, 1994, p.

KHORASANI Manoutchehr Moshtagh, *Arms and armor from Iran : the Bronze Age to the end of the Qajar period*, Legat Verlag, Tübingen, 2006.

KHISMATULIN Alexei, « Two Mirros for Princes Fabricated at the Seljuq Court : Nizām al-Mulk's *Siyar al-muluk* and al-Ghazālī's *Nasihāt al-muluk* », in E. Herzig et S. Stewart (éds.), *The Age of the Seljuqs*, I.B. Tauris, Londres, 2015, p. 94-130.

KIANI M. Yūssuf, *The Islamic city of Gurgan*, Verlag von Dietrich Reimer, Berlin, 1984.

KLAUSNER Carla, *The Seljuk vezirate, a study of civil administration, 1055-1194*, Harvard University Press, Harvard, 1973.

KLOPPER Helmut, *Das Dogma der Imām al-Ḥaramayn al-Djuwainī und sein Werk*, Otto Harrassowitz, Wiesbaden, 1958.

KLÜSSENDORF Niklot, « Rostock als Standort des orientalischen Numismatik », in S. Heidemann, *Islamische Numismatik in Deutschland. Eine Bestandsaufnahme*, Harrassowitz Verlag, 2000, p. 27-45.

KOČNEV Boris D., « La chronologie et la généalogie des Karakhanides du point de vue de la numismatique. Annexes. Les cours monétaires des Karakhanides », *Cahiers d'Asie Centrale*, vol. 9, 2001, p. 49-75.

KOČNEV Boris D., « Numismatische Geschichte Choresms (Ḥwārazm) », in M. Szuppe, *Iran, Questions et connaissances*, vol. II, Peeters – Association pour l'avancement des études iraniennes, Paris, 2002, p. 255-266.

KOČNEV Boris D, *Numizmaticheskaia istoriia karakhanidskogo kaganata, 991-1209*, Sofia, Moscou, 2006.

KÖHLER Michael A., *Allianzen und Verträge zwischen fränkischen und islamischen Herrschern im Vorderen Orient*, Berlin, 1991.

KÖPRÜLÜ Mehmed Fuat, « Les origines du Bektachisme. Essai sur le développement historique de l'hétérodoxie musulmane en Asie mineure », in *Actes du Congrès international d'Histoire des religions tenu à Paris en octobre 1923*, vol. II, Honoré Champion, Paris, 1925, p. 391-411.

KÖPRÜLÜ Mehmed Fuat, *Early Mystics in Turkish Literature*, traduction de G. Leiser et R. Dankoff, Routledge, Londres et New-York, 2006.

KÖPRÜLÜ Mehmed Fuat, *Les Origines de l'Empire Ottoman*, E. de Boccard, Paris, 1935.

KÖPRÜLÜ Mehmed Fuat, 'Atabeg', in « Ata », *Islam Ansiklopedisi*, vol. I, Istanbul, 1978, p. 711-718.

KÖPRÜLÜ Mehmed Fuat, *The Seljuks of Anatolia. Their history and culture according to local Muslim*

sources, traduction de G. Leiser, Salt Lake City, 1992.

KORN Lorenz, « The Sultan stopped at Ḥalab. Artistic exchange between Syrian and Iran in the late 5th/11th century », in L. Korn, E. Orthmann, F. Schwarz, *Die Grenzen der Welt*, Wiesbaden, Reichert Verlag, 2008, p. 105-117.

KOROBENIKOV Dimitri, « 'The King of the East and the West' : The Seljuk Dynastic Concept and Titles in the Muslim and Christian Sources », in A. C. S. Peacock et Sar Nur Yıldız, *The Seljuks of Anatolia. Court, Society in the Medieval Middle East*, I. B. Tauris, Londres et New-York, 2015.

KOUYMJIAN D.K., « Mxitar of Ani on the rise of the Seljuqs », *Revue d'Etudes Arméniennes NS*, vol. 6, 1969, p. 331-351.

KOWALSKI Tadeusz, « Les Turcs dans le *Shahname* », *Rocznik Orientalistyczny*, vol. XV, 1939-1949, p. 89-99.

KÖYMEN Mehmet Altay, « The importance of Malazgirt victory (sic) with special reference to Iran and Turkey », *Journal of the Regional Cultural Institute*, 5/1, 1972, p. 5-12.

KÖYMEN Mehmet Altay, « Einige Bemerkungen zur Geburt der Neuen Türkei », *Cultura Turcica*, vol. 8-10, 1971-1973, p. 10-14.

KRAEMER Joel L., *Humanism in the Renaissance of Islam. The cultural Revival during the Buyid Age*, Brill, Leyde, 1986.

KRAMERS, « Sulṭān », *EI*².

KRAWCZYK Jean-Luc, « The Relationship between Pastoral Nomadism and Agriculture: Northern Syria and the Jazira in the Eleventh Century », in M. Morony (éd.), *Production and the Exploitation of Resources*, Aldershot, 2002 [1985].

KUCUR Sadi, « A Study on the Coins of Tughrl Beg, The Sultan of the Great Seljuqs », in A. et M. Carmen et P. Otero, *XII Congreso Internacional de Numismática, Madrid, 2003, Actas*, vol. I, Madrid, 2005, p. 1599-1608.

LALEH Haedeh et alii, « Le paysage urbain de Nishapur », in R. Rante (éd.), *Greater Khorasan. History, Geography, Archaeology and Material Culture*, De Gruyter, 2015, p. 115-123.

LAMBTON Ann-Katherine Swynford, « The Administration of Sanjar's Empire as illustrated in the 'Atabat al-kataba », *BSOAS*, vol. 20, 1957, p. 367-388.

LAMBTON Ann-Katherine Swynford, « Aspects of Saljuq-Ghuzz Settlement in Persia », in D.S Richards (éd.), *Islamic civilisation, 950-1150, Papers on Islamic History III*, Oxford, 1973, p. 105-125.

LAMBTON Ann-Katherine Swynford, *State and Government in Medieval Islam*, Oxford University Press, Oxford, 1981.

LAMBTON Ann-Katherine Swynford, « The Dilemma of Government in Islamic Persia : the *Siyasat-nâme*h of Nizâm al-Mûlk », *Iran*, vol. 22, 1984, p. 57-66.

LAMBTON Ann-Katherine Swynford, *Continuity and Change in Medieval Persia : Aspects of Administrative, Economic and Social History, 11th-14th Century*, New York, 1987.

LAMBTON Ann-Katherine Swynford, « Kirmân », *EI*².

LANDREY DERON I., « Guignes, Joseph de », in F. de Pouillon (éd.), *Dictionnaire des orientalistes de langue française*, Karthala, Paris, 2012.

LANE George, *Early Mongol Rule in Thirteenth-Century Iran. A Persian Renaissance*, RoutledgeCurzon, Londres, 2003.

LANGE Christian-Robert et MECIT Songul (éd.), *The Seljuqs, politic, society and culture*, Edinburg University Press, Edimburgh, 2011.

LAOUST Henri, « Les agitations religieuses à Baghdâd aux IV^e et V^e siècles de l'Hégire », in D.S Richards (éd.), *Islam civilisation, 950-1150, Papers on Islamic History III*, Oxford, 1973, p. 169-185.

LAOUST Henri, « Ibn al-Djawzî », *EI*².

LAPIDUS Ira, *A history of Islamic Societies*, Cambridge University Press, Cambridge, 1988.

LARZUL S., « Herbelot, Barthélémy de », in F. de Pouillon (éd.), *Dictionnaire des orientalistes de langue française*, Karthala, Paris, 2012.

LAURENT Joseph, « Byzance et les origines du Sultanat de Roum », in *Mélanges Charles Diehl*, vol. I,

Librairie Ernest Leroux, Paris, 1930, p. 177-182.

LAURENT Joseph, *Byzance et les Turcs Seldjoucides dans l'Asie occidentale jusqu'en 1081*, Nancy, 1913.

LAZARD Gilbert, *La langue des plus anciens monuments de la prose persane*, Klincksieck, Paris, 1963.

LAZARD Gilbert, « The Rise of the New Persian Language », in R. N. Frye (dir.) *The Cambridge History of Iran*, vol. 4, Cambridge University Press, Cambridge, 1975, p. 595-632.

LAZARD Gilbert, « Pârsi et dari: Nouvelles remarques », *Bulletin of the Asia Institute*, 1990, New Series, vol. 4, p. 239-242.

LAZARD Gilbert, *La formation de la langue persane, Travaux et mémoires de l'Institut d'Etudes Iraniennes*, vol. 1, Peeters, Paris, 1995.

LEISER Gary (ed.), *A History of the Seljuks, Ibrahim Kafesoglu's Interpretation and the Resulting Controversy*, Southern Illinois University Press, 1988.

LERICHE Pierre, « Termez antique et médiévale », in P. Leriche, Ch. Pidaev, M. Gelin, K. Abdoullaev (dir.), *La Bactriane au carrefour des routes et des civilisations de l'Asie centrale*, Maisonneuve & Larose, Paris, 2001, p. 75-100.

LE STRANGE Guy, *The Lands of the Eastern Caliphate. Mesopotamia, Persia, and Central Asia from the Moslem conquest to the time of Timur*, F. Cass, Londres, 1966.

LEUTHOLD Enrico, *Un dinaro del 486 H./1093 A.D di Arslan-Arghū, re saljūqide con il versetto del kursī*, Sady Francinetti, Milan, 2004.

LEVANONI Amalia, « Atabak », *EF*.

LIEBER Alfred E., « Did a 'silver crisis' in Central Asia affect the flow of Islamic coins into Scandinavia and eastern Europe? » in K. Jonsson, B. Maimier (éds) *Sigtuna papers. Proceedings of the Sigtuna symposium on Viking-age coinage, 1-4 June 1989*, Spink and son, Londres, 1990, p. 207-212.

LIEBERMAN Victor, *Strange Parallels. Southeast Asia in Global Context*, Cambridge University Press, Cambridge, 2003.

LILIE Ralph-Johannes, « Twelfth-Century Byzantium and the Turkish States », *Byzantinische Forschungen*, vol. 16, 1991, p. 35-51.

LORAIN Thomas, « A Contribution to Middle East Military Architecture : Medieval Fortifications of Southeastern Turkey (11th-13th centuries) », in G. David et I. Gerelyes (éd.), *Thirteenth International Congress of Turkish Art : Proceedings*, Hungarian National Museum, Budapest, 2009, p. 449-464.

LUTHER, Kenneth Allin, « A new source for the History of the Iraq Seljuqs : the *Tārīkh al-Vuzarā* », *Der Islam*, vol. 45, 1969, p. 117-128.

MADELUNG Wilferd, « The Assumption of the Title Shāhanshāh by the Buyids and the "Reign of the Daylam" », *Journal of Near Eastern Studies*, 28/2 et 28/3, 1969, p. 168-183 et p. 84-108.

MAKDISI George, « Muslim institutions of learning in eleventh century Baghdad », *BSOAS*, vol. 24, 1961, p. 1-56.

MAKDISI George, « The marriage of Tughril Beg », *International Middle East Studies*, vol. 1, N° 3, 1970, p. 259-275.

MAKDISI George, « Les rapports entre calife et sultan à l'époque saljuqide », *International Middle East Studies*, vol. 6, N°2, 1975, p. 228-236.

MAKDISI George, *The rise of colleges*, Edinburgh University Press, Édimbourg, 1988.

MAKDISI George, *History and Politics in Eleventh century Baghdad*, Aldershot, Londres, 1990.

MAKDISI George, SOURDEL Dominique, SOURDEL-THOMINE Janine (éd.), *La notion d'autorité au Moyen-âge, Islam, Byzance, Occident, Actes du colloque international de La Napoule, 23-26 octobre 1978*, PUF, Paris, 1982.

MARSHAK Boris, *Legends, Tales and Fables in the Art of Sogdiana*, Bibliotheca Persica Press, New-York, 2002.

MARTINEZ A.P., « Gardīzī's two chapters on the Turks », *Archivum eurasiae Medii Aevi*, vol. 2, 1983, p. 109-218.

MASSÉ Henri, « 'Imād al-Dīn », *ET*.

MASSÉ Henri, « Niẓāmī ‘Arūḏī Samarḳandī », *EI*².

MASSIGNON Louis, « Les Medresehs de Baghdad », *BIFAO*, vol. VII, 1909, p. 77-86.

MAUSS Marcel, *Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*, Flammarion, Paris, 2021 [1920].

MEINECKE M. « Zur sogenannten Anonymität der Künstler im islamischen Mittelalter », in A. J. Gail, *Künstler und Werkstatt in den orientalischen Gesellschaften*, Graz, 1982, p. 31-45.

MEISAMI Julie, « Rāvandī's *Raḥat al-ṣudur*. History or Hybrid ? », *Edebiyat*, vol. 5, n^o2, 1994, p. 183-215.

MEISAMI Julie, « The Šāh-Nāme as mirror for princes. A study in reception », in C. Balaÿ, C. Kappler et Z. Vesel, *Pand-o Sokhan, Mélanges offerts à Charles-Henri de Fouchécour*, IFRI, Téhéran, 1995, p. 265-273.

MEISAMI Julie, *Persian historiography to the end of 12th century*, Edinburgh University Press, Édimbourg, 1999.

MELIKIAN-CHIRVANI Assadullah Souren, « L'archéologie en terrain littéraire », in C. Balaÿ, C. Kappler et Z. Vesel, *Pand-o Sokhan, Mélanges offerts à Charles-Henri de Fouchécour*, IFRI, Téhéran, 1995, p. 155-190.

MELIKOFF Irène, *Abū Muslim, Le « Porte-Hache » du Khorassan dans la tradition épique turco-iranienne*, Maisonneuve, Paris, 1962.

MELIKOFF Irène, *La Geste de Melik Dānīshmend, Etude critique du Dānīshmendnāme*, 2 vols, Maisonneuve, 1960.

MELVILLE Charles, « Earthquakes in the History of Nishapur », *Iran*, vol. 18, 1980, p. 103-120.

MOLE Marijan, « "Vis u Ramin" et l'histoire Seldjoukide », *Annali : Istituto Orientale di Napoli*, vol. 9, 1960, p. 1-30.

MORRISSON Cécile, *Byzance et sa monnaie (IVe-XVe siècle) : précis de numismatique byzantine*, Lethielleux, Paris, 2015.

MORGAN David, *Medieval Persia*, Longman, Londres, 1988.

MORTON Nicholas, « The Saljuq Turks' conversion to Islam : The Crusading sources », *Al-Masāq*, vol. 27, n°2, 2015, p. 109-118.

MOTTAHEDEH Roy, « The Transmission of Learning: The Role of the Islamic Northeast », in N. Grandin et M. Gaborieau (éd.), *Madrassa: La transmission du savoir dans le monde musulman*, Paris, 1997, p. 63-72.

MOTTAHEDEH Roy, « Administration in Būyid Qazwīn », in D. S. Richards (éd.), *Islamic civilisation 950-1150*, Oxford, 1975, p. 33-45.

MOTTAHEDEH Roy, *Loyalty and fidelity in an early Islamic society*, IB Tauris, Londres, 2001.

MOUTON Jean-Michel, *Damas et sa principauté sous les Saljoukides et les Bourides (1076-1154), Vie politique et religieuse*, IFAO, Le Caire, 1994.

MICHEAU Françoise, « Le *Kitāb al-kāmil fī l-tā'rikh* d'Ibn al-Athīr. Entre chronique et histoire », *Studia islamica*, vol. 104/105, 2007, p. 81-101.

MILES George Carpenter, « Note on a Die Engraver of Işfahān », *Ars Islamica*, vol. 5, n°1, 1938, p. 100 et 103-103.

MILES George Carpenter, « Tutush, Ephemeral sultan », in *Studies in the history of culture*, G. Banta, Menasha, 1942, p. 98-102.

MILES George Carpenter, « Numismatics », in R. Frye, *CHI*, Cambridge University Press, Cambridge, vol. 4, 1975, p. 364-377.

MILES George Carpenter, « Additions to Zambaur's "Münzprägungen des Islams" », *Museum notes*, vol. 17, 1971, p. 229-233.

MINORSKY Vladimir, *Studies in Caucasian History*, Taylor's Foreign Press, Londres, 1953.

MINORSKY Vladimir, *History of Sharvan and Darband in the 10th-11th centuries*, Cambridge, 1958.

MIQUEL André, *Géographie humaine du monde musulman jusqu'au milieu du XI^e siècle*, Paris, 1967.

MIQUEL André, « La perception de la frontière aux approches de l'an mil de notre ère », *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, 48-49, 1988, p. 22-25.

MIQUEL André, *La littérature arabe*, PUF, Paris, 2007 [1969].

MUIR William, *The Caliphate : Its Rise, Decline and Fall*, The religious tract society, Londres, 1891.

NAGEL Tilman, *Staat und Glaubensgemeinschaft in Islam*, Artemis Verlag, Munich 1981.

NAJI A. J. et ALI Y. N., « The Suqs of Basrah: Commercial Organization and Activity in a Medieval Islamic City », *JESHO*, vol. 24, N°3, 1981, p. 298-309.

ODDY W. A., « The Gold content of Fāṭimid Coins Reconsidered », in *Metallurgy in Numismatics*, vol. 1, Londres, 1980 p. 99-118.

OMRANI REKAVANDI Hamid et alii, « Sasanian walls, Hinterland fortresses and abandoned ancient irrigated Landscapes : the 2007 season on the Great wall of Gorgan and the wall of Tammishe », in *Iran*, vol. XLVI, 2008, p. 151-178.

PAGDEN Anthony, *Peoples and Empire. A Short History of European Migration, Exploration and Conquest from Greece to the present*, The Modern Library, New-York City, 2003.

PANCAROĞLU Oya, « The Itinerant Dragon-Slayer: Forging Paths of Image and Identity in Medieval Anatolia », *Gesta*, vol. 43, n°2, 2004, p. 151-164.

PANCAROĞLU Oya, « The House of Mengüjek in divriği : Constructions of Dynastic identity in the Late twelfth century », in A.C.S Peacock et Sara Nur Yıldız (éd.), *The Seljuks of Anatolia, Court and Society in the Medieval Middle East*, IB Tauris, Londres et New-York, 2013, p. 25-67.

PAUL Jürgen, *Herrscher, Gemeinwesen, Vermittler. Ostiran und Transoxianen in vormongolischer Zeit*, Franz Steiner Verlag, Stuttgart, 1996.

PAUL Jürgen, « Histories of Isfahān », *Iranian studies*, vol. 33, 2000, p. 117-132.

PAUL Jürgen, « The Histories of Herat », in *Iranian studies*, vol. 33, 2000, p. 93-115.

PAUL Jürgen, « Perspectives nomades : Etat et structures militaires », *Annales. Histoire, Sciences sociales*, 2004, p. 1069-1093.

PAUL Jürgen, « The Conquest of Nishapur, a reappraisal », *Iranian studies*, vol. 38, 2005, p. 575-585.

PAUL Jürgen, « The role of Ḥwārazm in Seljuq Central Asian Politics, Victories and Defeats : Two Case Studies », *Eurasian Studies*, vol. 6, 2007-2008, p. 1-17.

PAUL Jürgen, « Sanjar and Atsiz : Independence, Lordship, and Literature », in J. Paul (éd.), *Nomad Aristocrats in a World of Empires*, Reichert Verlag, Wiesbaden, 2013, p. 81-129.

PAUL Jürgen, « Balkh, from the Seljuqs to the Mongol Invasion », *Eurasian Studies*, vol. 16, n° 1-2, 2018, p. 313-351.

PAUL Jürgen, « Arslān Arghūn – Nomadic Revival ? », in C. Lange et S. Mecit, *The Seljuqs. Politics, Society and Culture*, Edinburgh University Press, Édimbourg, p. 99-116.

PAUL Jürgen, *Lokale und imperiale Herrschaft im Iran des 12. Jahrhunderts. Herrschaftspraxis und Konzepte*, Reichert Verlag, Wiesbaden, 2016.

PAUL Jürgen, « Karakhanids », *EF*.

PEACOCK Andrew C. S., « Nomadic society and the Seljuq campaigns in Caucasia », *Research papers from the Caucasian Centre for Iranian studies*, vol. 9, 2005, p. 205-230.

PEACOCK Andrew C. S., *Early Seljuq history, a new interpretation*, Routledge, Londres, 2010.

PEACOCK Andrew C. S., « From the Balkhān-Kūhīyān to the Nāwakiya : Nomadic Politics and the Foundations of Seljūq Rule in Anatolia », in J. Paul, *Nomad Aristocrats in a World of Empires*, Reichert Verlag, Wiesbaden, 2013, p. 55-80.

PEACOCK Andrew C. S., « Court Historiography of the Seljuq Empire in Iran and Iraq : Reflections on Content, Authorship and Language », *Iranians Studies*, vol. 47, 2014, p. 327-345.

PEACOCK Andrew C. S., *The Great Seljuk Empire*, Edinburgh University Press, Édimbourg, 2015.

PELLI Audrey, *Monnaies, métal et pouvoir : frappes et techniques monétaires au Yémen (IIe-VIe/VIIIe-XIIIe siècles)*, thèse de doctorat de Paris 1 sous la direction de Paule Benoit, 2008.

PLESSNER M., « Mulk », *EI*².

POTTS D.T., *Nomadism in Iran. From the Antiquity to the Modern Period*, Oxford University Press, Oxford, 2014.

POURSHARIATI Parvaneh, « Local historiography in Early Medieval Iran and the *Tārīkh-i Bayhaq* », *Iranian studies*, vol. 33, 2000, p. 133-164.

PIACENTINI Valeria Fiorani, « The eleventh—twelfth centuries: an ‘Umān-Kīy-Kirmān/Harmuz axis? », *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies*, vol. 43, 2013, p. 261-276.

PRITSAK Omeljan, « Der Untergang des Reiches des Oghuzischen Yabghu », in *Fuad Köprülü Armağanı, Mélanges Fuad Köprülü*, Isman Yalçın Matabaası, Istanbul, 1953, p. 397-410.

PYNE Nanette-Marie, *The impact of the Seljuq invasion on Khuzestan : an inquiry into the historical, geographical, numismatic, and archaeological evidence*, PhD, Washington, 1982.

QADI Wadad al-, « Biographical Dictionaries as the Scholars' Alternative History of the Muslim Community », in G. Endress, *Organizing knowledge : encyclopaedic activities in the pre-eighteenth century Islamic world*, Brill, Leyde – Boston, 2006, p. 23-75.

QUATREMÈRE Etienne Marc, *Histoire des sultans d'Égypte par Makrizi*, Paris, 1840-1842.

RANTE Rocco et COLLINET Annabelle, *Nishapur Revisited : Stratigraphy and Ceramics of the Qohandez*, Oxford, 2013.

RANTE Rocco, « The iranian city of Rayy : Urban model and military architecture », *Iran*, vol. 46, 2008, p. 189-211.

RANTE Rocco, *Rayy : from its Origins to the Mongol Invasions*, Leyde, 2014.

RANTE Rocco (éd.), *Greater Khorasan, History, Geography, Archeology and material culture*, De Gruyter, Berlin, 2015.

RHONE Camille, *La défense du territoire en Iran nord-oriental (Khorassan-Transoxiane) IX^e-XI^e siècle*. Thèse de doctorat sous la direction de C. Picard, Panthéon-Sorbonne (Paris I), 2013.

RICHARDS Donald S., « ‘Emād-al-Dīn Kāteb, Abū ‘Abd-Allāh Moḥammad », *EIr*.

RICHAUD Jean-David, « Une légitimité marginale : de la pièce au sultan », *JA*, vol. 305, 2017, p. 239-247.

RICHAUD Jean-David, « Le sultan est mort ! Vive le sultan ? », *JA*, vol. 306, 2018, p. 173-185.

RICHAUD Jean-David, « Quelques remarques sur la titulature seldjoukide au V^e/XI^e siècle », A. Caire, E. Collet, N. Lucas (éds), *Autour de la Syrie médiévale. Etudes offertes à Anne-Marie Eddé*, Peeters, Leuven – Paris, 2022, p. 249-270.

RICHAUD-MAMMERI Jean-David, « Alp Arslān et la construction de la figure du sultan-muḡāhid », *à paraître*.

RICHTER-BERNBURG Lutz, Amīr-Malik-Shāhānshāh: ‘Aḡud ad-Daula’s Titulature Re-Examined », *Iran*, vol. 18, 1980, p. 83-102.

RICHTER-BERNBURG Lutz, *Der Syrische Blitz. Saladins Sekretär zwischen Selbstdarstellung und Geschichtsschreibung*, Franz Steiner Verlag Stuttgart, Beyrouth, 1998.

RIPPE Karl, « Über den Sturz Nizām-ul-Mulks », *Fuad Köprülü Armağani, Mélanges Fuad Köprülü*, Isman Yalçın Matabaasi, Istanbul, 1953, p. 423-435.

RISPLING G., « Names of die engravers on 10th century Islamic coins », in *Festschrift till Lars O. Lagerqvist*, Svenska Numismatika Föreningen, Stockholm, 1989, p. 329 – 335.

RIZVI S.A.A., *Nizam al-Mulk Tusi, his contribution to statecraft, political theory and the art of government*, Lahore, 1978.

ROSENTHAL Franz, *Political thought in medieval Islam*, Cambridge, 1972.

ROSENTHAL Franz, « Ibn al-Athīr », *EI*².

ROSENTHAL Franz, « Dawla », *EI*².

ROUX Jean-Pierre, « Quelques objets numineux des Turcs et des Mongols, L'arc et les flèches », *Turcica*, vol. IX – 1, 1977, p. 7-28.

SABARI Simha, *Mouvements populaires à Bagdad à l'époque 'abbasside, IX^e-XI^e siècles*, Paris, 1981.

SAFI Omid, *The Politics of knowledge in Premodern Islam, negotiating ideology and religious inquiry*, Chapel Hill, Caroline du Nord, 2006.

SAKLY Mondher, « Wāsiṭ », *EI*².

SANAULLAH Mawlawi Fadil, *The Decline of the Saljūqid Empire*, Calcutta, 1938.

SAUVAGET Jean, « Observations sur quelques mosquées seldjoukides », *Annales de l'Institut d'Etudes orientales*, vol. IV, 1938, p. 81-120.

SAUVAGET Jean, *Quatre décrets Seldjoukides*, IFD, Beyrouth, 1947.

SCHNYDER Rudolf, « Political centre and artistic powers in Saljūq Iran », in D.S Richards, *Islamic civilization, 950-1150, Papers on Islamic History III*, Oxford, 1973, p. 201-209.

SEGAL Jean-Baptiste, « Ibn al-ʿIbrī », *EI*².

SHAKED Shaul, *From Zoroastrian Iran to Islam. Studies in Religious History and Intercultural Contacts*, Ashgate Variorum, Aldershot, 1995.

SHANI Raya, « On the stylistic idiosyncrasies of a Saljūq stucco workshop from the region of Kāshān », *Iran*, vol. 27, 1989, p. 67-82.

SHATZMILLER Maya, « Economic Performance and Economic Growth in the Early Islamic World », *JESHO*, vol. 54, 2011, p. 132-184.

SHIMIZU Kosuke, « The Bow and Arrow on Saljuqid Coins », *Memoirs of the Toyo Bunko*, vol. 56,

1998, p. 85-106.

SINOR Denis, *Studies in Medieval Inner Asia*, Ashgate Variorum, Aldershot, 1997.

SOMMER Andreas Urs, *Die Münzen des Byzantinischen Reiches (491 – 1453)*, Regenstauf, Battenberg, 2010.

SNEATH David, *The Headless State. Aristocratic Orders, Kinship Society and Misrepresentations of Nomadic Inner Asia*, Columbia University Press, New-York, 2007.

SNEATH David (éd.), *Imperial Statecraft. Political forms and Techniques of Governance in Inner Asia, Sixth-Twentieth Centuries*, Bellingham, 2006.

SNEATH David, « Ayimag, uymaq and baylik : Re-examining Notions of the Nomadic Tribe and State », in J. Paul, *Nomad Aristocrats in a World of Empires*, Reichert Verlag, Wiesbaden, 2013, p. 161-186.

SOURDEL-THOMINE Jeannine, « Inscriptions seljoukides et salles à coupoles de Qazwin en Iran », *Revue des Etudes Islamiques*, vol. XLII, 1974, p. 3-43.

SOURDEL-THOMINE Jeannine, « Renouveau et tradition dans l'architecture saljūqide », in D.S Richards (éd.), *Islamic civilization, 950-1150, Papers on Islamic History III*, Oxford, 1973, p. 251-263.

SIMIDCHIEVA Marta, « Siyasat-name Revisited: The Question of Authenticity », B. Fragner et al. (éds.), *Proceedings of the Second European Conference of Iranian Studies*, ISMEO, Rome, 1995, p. 657-674.

SIMIDCHIEVA Marta, « Kingship and Legitimacy in Nizam al-Mulk's *Siyastanama*, Fifth/Eleventh Century », in B. Gründler et L. Malrowe (éds.), *Writers and Rulers. Perspectives on Their Relationship from Abbasid to Safavid Times*, Reichert Verlag, Wiesbaden, 2004, p. 97-132.

SPULER Berthold et al. (éds.), *Iran in the Early Islamic Period. Politics, Culture, Administration and Public Life between the Arab and the Seljuk Conquests, 633-1055*, Brill, Leyde, 2015.

SPULER Berthold, « Atābakān-e-Fārs », *EIr*.

STARK Sören, « Nomaden und Sesshafte in Mittel- und Zentralasien : Nomadische

Adaptionsstrategien am Fallbeispiel der Alttürken », in M. Schuol, U. Hartmann, A. Luther (éds.), *Grenzüberschreitungen, Formen des Kontakts zwischen Orient und Okzident im Altertum*, Franz Steiner Verlag, Stuttgart, 2002, p. 363-404.

STERN S. M., « The Coins of Amul », *NC*, 7th series, vol. 6, 1967, p. 205-278.

STROHMEIER Martin, *Seldschukische Geschichte und türkische Geschichtswissenschaft, Die Seldschuken im Urteil moderner türkischer Historiker*, Klaus Schwarz Verlag, Berlin, 1984.

STRONACH D. et CUYLER YOUNG T., « Three octogonal Seljuq Tom Towers from Iran », *Iran*, vol. IV, 1966, p. 1-20.

SUBLET Jacqueline, *Le voile du nom. Essai sur le nom propre arabe*, PUF, Paris, 1991.

SUBTELNY Maria, *Le Monde est un jardin. Aspects de l'histoire culturelle de l'Iran médiéval*, Les Cahiers de Studia Iranica n°28, Paris, 2002.

TABATABAI Sayyid Java, *Khwaja Nizām al-Mul Tūsī. Guftār dar tadāwum-i farhangī-i Iran*, Minuy Khirad, Téhéran, 2013.

TABATABAI Sayyid Java, *Khwāja Nizām al-Mulk*, Tarh Naw, Téhéran, 1996.

TABBAA Yasser, *The Transformation of Islamic Art During the Sunni Revival*, Seattle, 2001.

TALAS Asad, *La madrasa Nizamiyya et son histoire*, Paris, 1939.

TALBOT RICE Tamara, *The Seljuks in Asia Minor*, Thames and Hudson, Londres, 1961.

TAMPOE Moira, *Maritime trade between China and the West. An archaeological study of the ceramics from Siraf (Persian Gulf), 8th to 15th centuries A.D.*, B.A.R Oxford, 1989.

TETLEY Gillies, *The Ghaznevid and Seljuq Turks, a poetry as source for Iranian history*, Routledge, Londres, 2009.

TOR Deborah Gerber, *Violent order, Religious Warfare Chivalry and the 'Ayyār Phenomenon in the Medieval Islamic World*, Orient Institut, Istanbul, 2007.

TOR Deborah Gerber, « A Tale of Two Murders : Power Relations between Caliph and Sultan in the Saljuq Era », *ZDMG*, vol. 159, 2009, p. 279-297.

TOR Deborah Gerber, « *Mamlūk Loyalty : Evidence from the Late Saljūq Period* », *Asiatische Studien*, vol. 45/III, 2011, p. 767-796.

TOR Deborah Gerber, « 'Sovereign and Pious'. The Religious Life of the Great Seljuq Sultans », C. Lange et S. Mecit, *The Seljuqs. Politics, Society and Culture*, Edinburgh University Press, Edimbourg, p. 39-62.

TOUATI Houari, « Dawla. La politique au miroir de la généalogie », in P. Bonte, E. Conte et P. Dresch (éds.), *Émirs et présidents. Figures de la parenté et du politique dans le monde arabe*, CNRS Éditions, Paris, 2001, p. 163-186.

TREADWELL Luke, *Buyid Coinage. A die corpus (322-445 A.H.)*, Ashmolean Museum Oxford, Oxford, 2001.

TREADWELL Luke, *Craftsmen and Coins. Signed Dies in the Iranian World (Third to the Fifth centuries AH)*, Verlag der österreichischen Akademie der Wissenschaften, Vienne, 2011.

TREADWELL Luke, « Qur'anic Inscriptions on the Coins of the *ahl al-bayt* from the Second to Fourth Century AH », *Journal of Qur'anic Studies*, vol. 14, n°2, 2012, p. 47-71.

TSUGITAKA Sato, *State and Rural Society in Medieval Islam. Sultans, Muqta's and Fallahun*, Brill, Leyde, 1997.

TULARD Jean (dir.), *Les empires occidentaux de Rome à Berlin*, PUF, Paris, 1997.

TURAN Osman, « Le droit terrien sous les Seldjocides de Turquie », *Revue des Etudes Islamiques*, vol. 16, 1948, p. 25-49.

TURAN Osman, « Les souverains seldjocides et leurs sujets non-musulmans », *Studia islamica*, vol. I, 1953, p. 65-103.

TURAN Osman, « The idea of world domination among the medieval Turks », *Studia islamica*, IV, 1955, p. 77-90.

VAISSIERE (de la) Etienne, *Samarcande et Samarra : élites d'Asie central dans l'empire Abbasside*, Association pour l'avancement des Etudes iraniennes, Paris, 2007.

VAISSIERE (de la) Etienne (éd.), *Islamisation de l'Asie centrale, Processus locaux d'acculturation du VII^e au XI^e siècle*, Studia iranica cahier 39, Avancement pour l'avancement des études iraniennes, Paris, 2008.

VALLET Éric, *L'Arabie marchande. Etat et commerce sous les sultans Rasūlides du Yémen, 626-858/1229-1454*, Publication de la Sorbonne, Paris, 2010.

VAN RENTERGHEM Vanessa, « L'accès à l'information et les méthodes de travail d'un lettré bagdadien du Ve/XIe siècle », *Studia islamica*, vol. 104/105, 2007, p. 133-149.

VAN RENTERGHEM Vanessa, « Controlling and developing Baghdad. Caliphs, Sultans and the Balance of Power in the Abbasid Capital (mid-5th/11th to late 6th/12th centuries) », in C. Lange et S. Mecit, *The Seljuqs. Politics, Society and Culture*, Edinburgh University Press, Edimbourg, 2011, p. 117-138.

VAN RENTERGHEM Vanessa, *Les élites bagdadiennes au temps des Seldjoukides, Etude d'histoire sociale*, IFPO, Beyrouth, 2015.

VONDROVEC Klaus, *Coinage of the Iranian Huns and their successors from Bactria to Gandhara, 4th to 8th century CE*, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, Vienne, 2014.

VIGOUROUX Michel, « Périphérie », in R. Brunet, R. Ferras, H. Théry (éds.), *Les mots de la géographie*, 3^e édition, Reclus – La Documentation française, 1993, p. 379.

VRYONIS Speros, « Seljuks ghulams and Ottomans devshirme », *Der Islam*, vol. XLI, 1965, p. 224-252

VRYONIS Speros, *The Decline of Medieval Hellenism in Asia Minor and the Process of Islamization from the Eleventh through the Fifteenth Century*, University of California Press, Berkeley, 1971.

VRYONIS Speros, « Nomadization and Islamization in Asia Minor », *Dumbarton Oaks Papers*, vol. 29, 1975, p. 41-71.

VRYONIS Speros, « A personal history of the history of the battle of Mantzikert », *E Vyzantine Mikra Asia*, Athènes, 1998, p. 225-244.

WALKER J., « A unique medal of the Seljuk Tughrilbeg », in G. Ingholt (éd.), *Centennial Publication of the American Numismatic Society*, New York, 1958, p. 691-695.

WATSON Andrew M., *Agricultural innovation in the early Islamic world : the diffusion of crops and farming techniques, 700-1100*, Cambridge University Press, Cambridge, 1983.

WEIL Gustav, *Geschichte der Chalifen*, vol. 3, Verlag von Friedrich Bassermann, Mannheim, 1851.

WELIN U. L. S., « Some rare Samanid dirhams and the origin of the word 'Mancusus' », *Congresso internazionale di Numismatica*, vol. 2, Rome, 1961, p. 499-508.

WOOD H., « The Toughra as found upon coins », *Whitman Numismatic Journal*, vol. V-1, 1968, p. 25-29.

WHELAN Estelle J., « A Contribution to Danishmendid History : the Figured Copper Coins », *Museum Notes*, vol. 25, 1980, p. 133-166.

WHELAN Estelle J., *The public figure. Political iconography in medieval Mesopotamia*, Melisende, Londres, 2006.

WHITTING Philip, *Monnaies byzantines*, Office du Livre, Fribourg, 1973.

WHITEHOUSE David, *Siraf: history, topography and environment*, Oxbow Books, Oxford, 2009.

WILBER Donald N., « Le Masğid-i ġāmi' de Qazwin », *Revue des Etudes Islamiques*, vol. XLI/2, 1973, p. 199-245.

WILLIAMS Tim et al, « The Ancient Merv Project, Turkmenistan. Preliminary Report on the first season (2001) », *Iran*, vol. 40, 2002, p. 15-42.

WILLIAMS Tim, « The city of Sultan Kala, Merv, Turkmenistan », in A.K. Bennisson et A.L Gascoigne, *Cities in the Pre-modern islamic world*, Routledge, Londres et New-York, 2007, p. 42-62.

WITTEK Paul, « Deux chapitres de l'histoire des Turcs de Roum », *Byzantion*, vol. XI, 1936, p. 285-319.

YAVARI Neguin, « Niżām al-Mulk and the Restoration of Sunnism in Eleventh Century Iran »,

Tahqiqāt-e Eslāmi 10/1-2, 1996, p. 551-70.

YAVARI Neguin, « Polysemous Texts and Reductionist Readings », in *Views from the Edge: Essays in Honor of Richard W. Bulliet*, eds. Neguin Yavari et al., New York, 2004, p. 322-46.

YAVARI Neguin, « Mirror for Princes or a Hall of Mirrors ? Nizam al-Mulk's *Siyar al-Mulūk* Reconsidered », *al-Masaq*, vol. 20/I, 2008, p. 47-69.

YAVARI Neguin, « Nizam al-Mulk », in Andrew Rippin (éd.), *The Islamic World*, Londres, 2008, p. 351-59.

YAVARI Neguin, *Advice for the Sultan*, Hurst & Company, Londres, 2014.

YAVARI Neguin, *The future of Iran's past : Nizam al-Mulk remembered*, Hurst & Company, Londres, 2018.

YAVARI Neguin, « Nedham-al-Molk », *EIr*.

YUSOFI Ġolām-Ĥosayn, « Čahār maqāla », *EIr*.

ZABADĀNĪ 'Umar Anwar, *al-Wazīr al-Salġūqī al-Ĥasan ibn 'Alī ibn Ishāq al-Ṭūsī (Nizām al-Mulk) : qiwām al-dīn wa-qāmi' al-mubtadi'in (408-485 H)*, Dar al-Hikmat, 2015.

ZAMBAUR Eduard von, *Die Münzprägungen des Islams. Zeitlich und örtlich geordnet*, F. Steiner, Wiesbaden, 1968.

ZOUACHE Abbès, *Armées et combats en Syrie de 491/1098 à 569/1174*, IFPO, Damas, 2008.

ZOUACHE Abbès, « Dubays b. Šadaqa (m. 529/1135), aventurier de légende. Histoire et fiction dans l'historiographie arabe médiévale (VI/XIIe – VII/XIIIe siècle) », *BEO*, vol. 58, 2008-2009, p. 87-130.

Index

- Abhar, 124, 126
- Ađarbayğān, 143
- Ađarbāyğān, 125
- ‘adli*, 93, 95, 193, 195
- Al-Ahwāz, 94, 113, 132, 133, 145, 167, 168, 185, 347
- Al-Başra, 94, 132, 168, 185
- Al-Başrah, 185, 355
- Al-Māwardī, 85, 374, 383
- Al-Muqtadī, 101, 122
- Alp Arslān, 301
- Alp Arslān, 8, 20, 21, 28, 51, 56, 58, 63, 65, 68, 69, 74, 75, 101, 112, 114, 121, 122, 129, 130, 132, 133, 134, 138, 146, 149, 154, 159, 161, 162, 176, 183, 184, 185, 203, 204, 206, 208, 218, 221, 222, 233, 236, 237, 238, 241, 243, 244, 245, 247, 248, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 260, 266, 270, 273, 278, 283, 284, 285, 291, 296, 299, 300, 301, 302, 305, 307, 310, 311, 312, 313, 326, 327, 332, 335, 340, 341, 342, 357, 358, 360, 375, 380
- Alp Lāğīn, 353, 354
- Alp Sunqur Beg, 354
- Al-Qā’im, 89, 94, 266, 280
- Amol, 94, 124, 125, 127, 185, 272, 330, 348, 352
- Andarāba, 91
- Aq-Būnī, 347, 350
- Ardabil, 124, 125
- Arguš, 348, 352
- Arménie, 100, 101, 143, 295
- Arslān Argūn, 117, 150, 226, 257, 310, 311, 316, 337
- Arslān Beg, 118, 301, 302, 349
- Arslānšāh, 135, 304, 305, 312, 313
- Astarābād, 124, 125
- Atabegs, 29, 43, 56, 100, 105, 287, 366, 379, 383
- Atsiz, 157, 341, 346, 431
- Awāh, 128, 132
- Bağdād, 8, 25, 32, 34, 83, 89, 93, 94, 108, 109, 110, 113, 115, 133, 137, 138, 139, 149, 152, 154, 155, 156, 157, 166, 167, 177, 180, 185, 190, 200, 210, 212, 214, 224, 233, 243, 253, 258, 264, 266, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 278, 279, 280, 284, 310, 316, 319, 356, 360, 375
- Bahrāmšāh, 135
- Balh, 91, 109, 110, 113, 118, 148, 149, 150, 155, 166, 167, 173, 198, 200, 202, 217, 224, 225, 226, 234, 272, 293, 306, 307, 308, 311, 313, 315, 320, 375
- Bam, 118, 235, 272, 283, 292, 293, 302
- Bardasīr, 118, 272, 301, 305
- Barkyāruq, 8, 16, 35, 106, 116, 124, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 144, 146, 150, 161, 162, 204, 207, 237, 239, 242, 248, 257, 258, 259, 262, 271, 278, 285, 286, 291, 308, 310, 311, 315, 316, 335, 337, 344, 345, 347, 348, 349, 351, 352, 361, 380
- Bawandides, 328, 330, 349
- Biğār, 116

Bilād al-Šām, 24, 62, 88, 96, 98, 99, 100, 102, 103,
104, 105, 106, 141, 142, 143, 177, 178, 182, 286,
319, 379

Bouyide, 8, 33, 25, 56, 67, 70, 88, 89, 90, 93, 94,
99, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 125, 126, 127, 129,
130, 131, 133, 134, 147, 148, 164, 181, 183, 184, 185,
193, 194, 198, 200, 202, 207, 210, 211, 214, 230,
234, 235, 236, 241, 265, 279, 280, 281, 328, 329,
365, 375, 379

Bursuq ibn Bursuq, 350

Burūğerd, 128, 129

Byzantins, 18, 20, 28, 95, 100, 143, 368, 369, 399,
407, 409

Čağrī Beg, 34, 135, 149, 179, 217, 222, 235, 241,
254, 270, 282, 291, 292, 293, 294, 296, 297,
298, 300, 301, 307, 325, 329, 332, 335, 340, 375

Čağrī Tegīn, 341, 342, 343, 359
Coufique, 92, 94, 192, 194, 195, 196, 327, 365,
367, 370

Crise de l'argent, 35, 96, 169, 170, 171, 172, 173

Damğān, 124, 125

Darabğerd, 118, 119, 120, 183

Darāh, 106

Daylamites *Voir* Ghaznévides

Dimašq, 8, 60, 96, 103, 104, 105, 149, 180, 226,
228, 242, 247, 248, 249, 309, 310, 351, 384

Dvin, 101, 172, 397

Farāmurz, 329

Fārs, 93, 94, 118, 121, 123, 140, 141, 158, 183, 184,
299, 304, 319, 325, 341, 344, 345, 359, 393, 435

Farwān, 91

Fasā, 118, 119, 120, 183

Fatimides, 8, 33, 88, 95, 143, 282

Fūlād Arslān, 343

Furğ, 185

Ġazālī, 35, 276

Ġazīra, 100, 101, 106, 107, 143, 319

Ġazīrah, 99, 106, 183

Ġaznī, 88, 90, 91, 135, 151, 152, 156, 192, 280, 417

Ghaznévides, 15, 22, 50, 71, 85, 88, 89, 90, 91, 92,
98, 110, 117, 118, 135, 136, 138, 140, 148, 150, 151,
164, 171, 185, 192, 194, 200, 202, 203, 204, 205,
206, 207, 216, 218, 219, 230, 232, 238, 241, 242,
243, 276, 279, 280, 281, 282, 292, 295, 297,
300, 312, 375, 379, 380

Ġibāl, 94, 103, 109, 128, 130, 138, 140, 145, 158,
163, 166, 183, 208, 214, 232

Ġiroft, 118, 141, 301

Ġiroft, 120, 305

Ġurbadaqān, 128, 129

Gurgān, 124, 125, 126, 185, 208

Gūrgān, 94

Hamađān, 145

Hamađān, 113, 114, 115, 128, 129, 130, 153, 167, 168,
298, 299, 316, 341, 342, 343, 349, 350, 351, 352,
353, 354, 359, 414

Ĥarrān, 107

Ĥāşş Beg, 319, 351

Herāt, 91, 109, 110, 112, 148, 149, 166, 185, 203,
224, 272, 296, 308, 311, 342

- Ḥurāsān, 257, 301
- Ḥurāsān, 8, 17, 66, 74, 75, 79, 109, 116, 134, 136, 137, 138, 140, 145, 148, 149, 150, 163, 178, 180, 202, 206, 214, 226, 258, 287, 296, 300, 302, 311, 316, 337, 339, 342, 349, 374
- Ḥ^warezm, 156, 157, 327
- Ibrahīm Yināl, 114, 154, 295, 296, 298
- Ilābā, 352
- Ilyās ibn Čaġrī Beg, 305
- Inanġ Beg, 341
- Inānġ Beg, 352, 353
- Iqtā'*, 18, 140, 170, 181, 186, 377
- Irānšāh, 304
- Işfahān, 8, 17, 26, 32, 34, 61, 67, 108, 113, 115, 123, 129, 130, 137, 138, 140, 145, 153, 154, 155, 158, 166, 167, 168, 176, 177, 200, 207, 208, 224, 231, 258, 270, 272, 274, 280, 311, 316, 317, 319, 328, 329, 356, 360, 375, 383, 412, 429
- Iştahr, 118, 120, 299
- Kabūl, 135, 203
- Kakuyides, 129, 140, 232, 328, 329
- Karaġ, 128, 130, 207
- Kāzerūn, 118, 121
- Kāzirūn, 184
- Kirmān, 19, 77, 83, 94, 114, 118, 119, 122, 138, 141, 142, 183, 186, 214, 221, 235, 283, 292, 293, 295, 301, 302, 303, 304, 325, 326, 379, 385, 425, 432
- Kuġū, 124, 126
- Kūrat Badahşān, 91
- Laqab*, 197, 203, 204, 214, 228, 229, 203, 237, 238, 239, 241, 242, 246, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 297, 299, 300, 301, 306, 308, 310, 317, 318, 319, 342, 343, 345, 348, 349, 350, 352, 353, 354, 355, 360
- Madīnat al-Salām, 232, 269, 270, 272, 273, 365
- Maḥmūd Burhān al-Dawla, 313
- Maḥmūd I^{er}, 233, 236, 256, 274, 344, 345
- Maḥmūd II, 61, 119, 120, 144, 243, 249, 292, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 335, 354, 355, 356, 380
- Malikşāh, 14, 16, 19, 22, 32, 34, 43, 51, 58, 62, 65, 67, 71, 72, 74, 101, 103, 104, 106, 111, 112, 113, 114, 116, 117, 122, 123, 124, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 133, 134, 139, 140, 142, 146, 147, 151, 155, 156, 157, 159, 161, 162, 163, 177, 183, 184, 203, 204, 207, 214, 222, 223, 233, 234, 236, 237, 238, 241, 243, 246, 248, 249, 255, 257, 261, 268, 270, 278, 283, 284, 285, 291, 304, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 319, 324, 325, 326, 332, 335, 337, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 347, 348, 353, 357, 358, 359, 360, 361, 375, 379, 380
- Malikşāh II, 125
- Mas'ūd, 107, 125, 133, 139, 144, 146, 226, 249, 261, 318, 319, 335, 416
- Mawşil, 55, 107, 383
- Merw, 8, 109, 110, 111, 112, 113, 116, 117, 118, 135, 149, 150, 157, 161, 167, 178, 185, 224, 227, 234, 293, 311, 312, 315
- Merw al-Rud, 116, 234
- Muḥammad Tapar, 61, 73, 101, 107, 110, 116, 119, 123, 125, 127, 128, 129, 130, 133, 134, 144, 146, 162, 178, 204, 207, 237, 239, 243, 248, 249, 257,

- 258, 271, 278, 285, 286, 292, 315, 316, 318, 320, 330, 335, 347, 350, 351, 352, 354, 380
- Nashrī*, 61, 194, 195, 365, 370, 371
- Nihāwand, 130, 165, 166, 185, 317, 319, 352, 354, 355, 356
- Nisā, 116, 117
- Nīšāpūr, 8, 15, 34, 42, 63, 91, 94, 108, 109, 110, 112, 113, 117, 137, 138, 140, 148, 150, 153, 157, 167, 168, 176, 187, 194, 200, 202, 203, 206, 218, 231, 276, 279, 280, 281, 282, 293, 294, 295, 311, 315, 318, 360, 371, 375
- Nizām al-Mulk, 15, 22, 23, 29, 32, 39, 50, 71, 72, 74, 90, 138, 148, 215, 218, 228, 240, 241, 275, 280, 283, 289, 331, 335, 348, 377, 402, 439, 440
- Oman, 94
- Paygū, 221, 293, 295, 296, 297
- Qarakhanides, 11, 216
- Qarmīsīn, 128, 130
- Qašān, 128
- Qāwurt Beg, 121, 142, 301, 302, 303, 304, 305, 325, 327, 335, 344, 345
- Qazwīn, 124, 185, 224, 429
- Qizil Arslān, 356
- Qumm, 128, 131, 185
- Qutluğ Beg Öner, 341, 344
- Qutluğ Yurunquš, 355
- Rasūl Tegīn, 121, 299, 300
- Rayy, 11, 34, 35, 91, 94, 111, 113, 115, 129, 130, 131, 138, 140, 145, 146, 149, 153, 154, 155, 166, 167, 176, 180, 231, 280, 310, 317, 318, 319, 320, 330, 348, 351, 360, 375, 432
- Ribā*, 35, 277
- Rudrawar, 354
- Rūyān, 124, 330
- Sabūrhwast, 128
- Samanides, 22, 85, 92, 138, 171, 194, 202, 206, 281
- Samarqand, 134, 151, 152, 156, 287, 313, 328
- Saṅğar, 257
- Saṅğar, 14, 16, 19, 22, 28, 36, 74, 75, 108, 110, 112, 117, 119, 125, 126, 133, 134, 135, 146, 149, 151, 155, 157, 162, 163, 164, 168, 173, 178, 190, 204, 215, 227, 237, 239, 242, 243, 245, 246, 247, 249, 258, 259, 261, 271, 278, 287, 292, 311, 314, 315, 316, 317, 319, 320, 328, 335, 348, 349, 353, 354, 355, 356, 371, 375, 378, 380
- Saraḥs, 116, 117, 150, 155, 179, 311
- Sāriyya, 124, 127
- Saweh, 128, 131, 185, 310
- Signatures de coins, 196, 197, 209
- Silver famine Voir* crise de l'argent
- Šīrāz, 93, 94, 118, 119, 121, 140, 141, 145, 167, 168, 301, 303, 344
- Sīrğān, 118, 122
- Sulaymān b. Da'ūd, 307
- Sulṭānšāh, 303
- Sūmayram, 118, 123
- Tamja*, 215, 216, 217, 218, 219
- tanistrie sanglante, 142, 331, 333, 334, 337

Tekeš, 63, 149, 234, 307, 308, 309, 313, 324, 326,
339, 379

Toḡarestān, 116, 117, 305, 308, 342

Tuḡānšāh, 341

Ṭuḡrā, 24, 35, 142, 191, 201, 205, 215, 218, 219,
220, 221, 222, 223, 297, 303, 304

Ṭuḡril Beg, 8, 34, 35, 58, 64, 65, 69, 108, 109, 113,
114, 116, 124, 129, 130, 132, 133, 135, 138, 140, 146,
149, 153, 154, 159, 162, 163, 164, 173, 176, 178,
179, 180, 183, 195, 196, 203, 204, 206, 215, 216,
218, 221, 222, 230, 231, 233, 236, 237, 238, 241,
243, 247, 248, 252, 253, 254, 255, 260, 273,
278, 279, 280, 281, 282, 283, 285, 292, 293,
294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 307, 325,
327, 329, 330, 335, 341, 343, 357, 358, 360, 375,
380

Ṭuḡril II, 123, 318, 320

Ṭuḡril III, 33, 42, 64, 262, 268, 353

Ṭūrānšāh, 304

Turcomans, 13, 14, 25, 100, 112, 147, 157, 158, 159,
180, 181, 219, 222, 283, 289, 294, 324, 336, 337,
339, 358, 360, 368, 379

Tutuš, 43, 103, 104, 127, 131, 143, 146, 149, 178,
233, 236, 241, 242, 248, 256, 257, 308, 309, 310,
336, 360, 379

Walwālīḡ, 91, 116, 117, 150

Wāsiṭ, 132, 133, 185, 244

Yazd, 118, 123, 329, 384, 385

Zanḡān, 124, 127, 128, 310, 351

Table des matières

Résumé	3
Sommaire	4
Remerciements.....	5
Notes sur les translitérations et abréviations.....	7
Introduction	11
Les Seldjoukides dans l'Histoire	12
<i>Les Seldjoukides, oubliés de la recherche ?</i>	<i>12</i>
Les études pionnières	13
Un relatif oubli au XIX ^e siècle.....	16
L'autonomisation des études seldjoukides au début du XX ^e siècle	17
Les Seldjoukides : un sujet périphérique d'une histoire plus vaste	21
Les Seldjoukides dans la recherche occidentale de la fin du XX ^e siècle.....	25
<i>La question débattue des bases de la cohésion élitaires dans le système seldjoukide</i>	<i>28</i>
Les élites dans la perspective d'un empire seldjoukide islamisé	28
Les élites dans la perspective d'un empire seldjoukide où l'élément turc dominait	30
Les élites dans la perspective d'un empire seldjoukide où l'élément persan voulait s'imposer face à l'élément turc	31
Les travaux les plus récents	32
<i>La numismatique seldjoukide, un champ encore peu exploité.....</i>	<i>33</i>
Une étude de l'empire seldjoukide à partir des monnaies.....	36
Bornes chronologiques et limites spatiales	42
Plan.....	43

Chapitre 1 : Les monnaies, une source essentielle pour l'histoire des Grands Seldjoukides 45

<i>I. L'écriture de l'histoire seldjoukide au Moyen Âge</i>	45
A) Écrire l'histoire à la période médiane	46
B) Les Seldjoukides et la production historiographique	49
 <i>II. Les sources textuelles</i>	53
A) Les sources extérieures au pouvoir seldjoukide	53
1/ Les sources irako-syriennes	53
? Les chroniques irako-syriennes	54
? Les dictionnaires biographiques	59
2/ Les sources venues des milieux persans	60
? Les chroniques du milieu des secrétaires	61
? La descendance du <i>Salġūqnāma</i>	64
3/ <i>L'adab</i> persan	66
B) Les sources issues du pouvoir seldjoukide	67
1/ <i>L'adab</i> seldjoukide	68
? Le <i>Maliknāma</i>	68
? Le <i>Kitāb tafđil al-atrāk 'alā sār al-aġnād</i>	70
? Le <i>Siyar al-mulūk</i>	71
2/ La littérature de chancellerie	74
 <i>III. Les collections numismatiques et le corpus monétaire seldjoukide</i>	76
A) Les collections occidentales	76
1/ La Bibliothèque nationale de France	76
2/ Les collections anglaises : le British Museum et l'Ashmolean Museum	77
? Le British Museum	77
? L'Ashmolean Museum	78
3/ Tübingen	78
4/ L'American Numismatic Society	79
5/ Les collections russes	79
? La collection de l'Ermitage	80
? Le Musée Histoire d'Etat	80

B)	Les collections orientales	81
1/	La collection du Caire	81
2/	Les collections afghanes et iraniennes.....	81
3/	Le musée archéologique d'Istanbul	82
C)	Les collections privées.....	82
1/	Les grandes collections.....	82
?	La collection Da Cunha.....	82
?	La collection Yahya	83
3/	Les ventes privées	83
D)	Présentation du corpus monétaire.....	84

Chapitre 2 : La frappe seldjoukide dans le temps et dans l'espace85

I.	<i>La situation monétaire au V^e/XI^e siècle</i>	87
A)	Une multitude d'autorités de frappe	88
B)	Les monnayages bouyides et ghaznévides.....	90
1/	Le monnayage ghaznévide.....	90
2/	Le monnayage bouyide.....	93
C)	Les monnayages non-abbassides : les Fatimides et les Byzantins	95
1/	Les monnaies fatimides.....	95
2/	Les monnaies byzantines.....	96
II.	<i>Répartition de la frappe</i>	98
A)	Cartographie de la frappe seldjoukide	99
1/	Les régions peu ou pas représentées dans le corpus (Anatolie, Bilād al-Šām, Ğazīra)	100
?	L'Anatolie et l'Arménie	100
?	Le Bilād al-Šām	102
?	La Ğazīra.....	106
2/	Les ateliers de premier rang.....	108
3/	Les ateliers de second rang.....	109
?	Les ateliers orientaux : Balḥ, Merw et Herāt	110
?	Les ateliers occidentaux : Hamaḍān, Rayy et al-Ahwāz.....	113
4/	Les ateliers de troisième rang.....	115
?	Ateliers du Ḥurāsān-Toḥarestān : Biḡār, Saraḥs, Walwālīḡ, Nisā et Merw al-Rūd	116

☐ Ateliers du Kirmān et du Fārs : Bamm, Bardasīr, Darabġerd, Fasā, Ģiroft, Iřtaġr, Kāzerūn, řīrāz, řirġān, řūmayram, Yazd.....	118
☐ Ateliers du Nord : Abhar, Amol, Ardabil, Astarābād, Damġān, Gurgān, Kuġū, Rūyān, řārīyya et Zangġān.....	124
☐ Ateliers du Ģibāl : Awāh, Burūġerd, Ģurbaġaqān, Karaġ, Qařān, Qarmīsīn, Qumm, Sabūrġ ^w ast Saweh.....	128
☐ Ateliers de l'Irak-Ĥūzestān : al-Bařra, Wāsiř, Ayġaġ, Balġān, Takrīt.....	132
5/ Les ateliers d'influence.....	134
B) Une gėographie de l'empire seldjoukide.....	136
1/ Le cœur impėrial.....	137
2/ Des rėgions pėriphėriques de l'empire : Kirmān, Anatolie et Bilād al-řām.....	141
3/ Un espace en cours d'intėgration : l'ensemble Ģazīra-Armėnie-Adarbayġān.....	143
4/ Un espace multipolaire fortement quadrillė : Ģibāl, řabaristān, Ĥuzistān et Mazandarān.....	145
5/ Un espace multipolaire à quadrillage relāchė : le grand Ĥurāsān.....	148
6/ En regardant vers l'Orient.....	151
III. <i>ėvolution de la frappe</i>	152
A) <i>ėvolution de la masse monėtaire</i>	153
1/ Une frappe constante jusqu'à la deuxiėme moitiė du VI ^e /XII ^e siėcle.....	153
2/ Une rėduction notable de la frappe dans la deuxiėme moitiė du VI ^e /XII ^e siėcle.....	156
B) Une frappe d'inėgale qualitė au cours des siėcles ?.....	159
1/ Mėtrologie du monnayage des Grands Seldjoukides à l'ėchelle de l'empire.....	161
2/ Mėtrologie des monnayages seldjoukides à l'ėchelle des ateliers.....	165
☐ Les ateliers produisant de petits modules.....	165
☐ Les ateliers de production des dinars de poids standard.....	166
☐ Des ateliers produisant de gros modules.....	167
C) Une crise de l'argent aux V ^e -VI ^e /XI ^e -XII ^e siėcles ?.....	169
1/ Une question largement dėbattue dans l'historiographie.....	169
2/ Peu d'ėlėments tendent à confirmer une crise de l'argent sous les Seldjoukides.....	172
D) Masse monėtaire et ġconomie.....	174
1/ La dėlicate question de la masse monėtaire.....	175
☐ L'impossible calcul de la masse monėtaire.....	175
☐ Masse monėtaire, archėologie et sources littėraires.....	176
2/ Un renouveau ġconomique dans la seconde moitiė du V ^e /XI ^e siėcle ?.....	179
☐ L'impact de la conquėte sur l'Orient abbasside.....	179

? L'apport de la numismatique.....	182
------------------------------------	-----

Chapitre 3 : Un numéraire qui doit légitimer les Seldjoukides face aux autres pouvoirs orientaux..... 188

I. <i>Le monnayage seldjoukide : une unité dans la diversité</i>	190
A) Une réelle diversité entre les ateliers.....	191
1/ Une diversité des pratiques de graveurs	192
? Une calligraphie en pleine évolution	192
? La question des signatures de graveurs	197
2/ Une pratique entre l'initiative du graveur et la commande de l'atelier : les ornements	201
? Une ornementation variée.....	201
? Une pratique qui s'inscrit dans l'histoire numismatique de l'Orient abbasside	202
? Une pratique signifiante.....	204
3/ La fin du monopole de l'arabe dans la dénomination des villes	206
4/ La question des lettres isolées	209
? Quelques remarques sur le monnayage seldjoukide	210
B) Un cadre impérial souple	213
1/ Le cadre impérial	214
2/ La <i>tuğrā</i> et la symbolique turque au cœur de l'Orient abbasside	215
? Le sceau des Seldjoukides, une symbolique complexe.....	215
? La <i>tuğrā</i> sur les monnaies : unité dans la diversité	220
? Un symbole qui perdit de son importance	222
3/ Un dialogue entre les différents échelons	224
II. <i>Nommer la dawla al-salğūqiyyā</i>	228
A) Les titres seldjoukides sur les monnaies.....	229
1/ Panorama des principaux titres	229
? <i>Sulṭān</i>	230
? <i>Šāhanšāh</i>	234
? <i>Malik al-Islām / Malik al-Islām wa-l-Muslimīn</i>	237
? <i>Rukn al-Dīn / Rukn al-Islām / Mu'izz al-Dīn / Mu'izz al-Islām</i>	238
? <i>Rukn al-Dīn wa-l-Dunyā / Mu'izz al-Dīn wa-l-Dunyā / Nāṣir al-Dunyā wa-l-Dīn / Ġiyāṭ al-Dunyā wa-l-Dīn</i>	239

?	<i>ʿAdud al-Dawla / Ğalāl al-Dawla / Sayf al-Dawla / Tāġ al-Dawla / Muʿizz al-Dawla</i>	240
?	<i>Malik al-maġrib wa-l-mašriq / Malik al-ʿarab wa-l-ʿaġam</i>	242
?	Les titres en rapports avec le calife : <i>Zahīr al-imām / Muʿīn ḥalīfat Allāh</i>	245
	2/ La titulature monétaire confrontée aux sources littéraires et épigraphiques	247
?	Une titulature monétaire en miniature de la titulature épigraphique ou littéraire.	247
?	Une évolution de la titulature monétaire en miroir de la titulature épigraphique.....	250
B)	L'organisation des titres.....	251
	1/ De ʿUġrīl Beg à la troisième guerre de succession	252
?	Sous ʿUġrīl Beg	252
?	Sous Alp Arslān	253
?	Sous Malikšāh	255
?	La troisième guerre de succession.....	256
	2/ Barkyārūq et Muḥammad Tapar : le retour aux pratiques seldjoukides après les tourments de la troisième guerre de succession	257
?	Barkyārūq	257
?	Muḥammad Tapar, dans la continuité de Barkyārūq.....	258
	3/ Saṅġar	258
C)	Une onomastique polymorphe.....	260
	1/ Une arabisation de plus en plus poussée	260
	2/ La persistance de l'élément turc	261
III.	<i>S'affirmer face aux autres pouvoirs</i>	264
A)	Face au calife	264
	1/ Les Seldjoukides et le calife : bilan historiographique	265
	2/ Le calife et les monnaies à Baġdād	269
	3/ Le calife et les monnaies hors de Baġdād	272
B)	Face aux oulémas.....	275
C)	La <i>dawla salġūqīyya</i> face aux autres dynasties.....	279
	1/ L'affirmation d'un pouvoir naissant sous le règne de ʿUġrīl Beg	279
	2/ L'expression de la puissance impériale sous les règnes d'Alp Arslān et Malikšāh	283
	3/ Un monopole du pouvoir de fait durant les règnes Barkyārūq et Muḥammad Tapar	285
	4/ La reconfiguration du pouvoir impérial sous le règne de Saṅġar	287

Chapitre 4 : Le monnayage, attribut du pouvoir en partage au sein de l'appareil seldjoukide289

<i>I. Les princes seldjoukides et la monnaie</i>	291
A) Les émissions des princes.....	291
1/ La génération de ʿUğrīl Beg	292
? Da'ūd ibn Mikā'il Čağrī Beg	292
? Payğū ibn Mikā'il Faḥr al-Mulk	296
? Ibrahīm Yināl	298
? Rasūl Tegīn	299
? Alp Arslān.....	300
2/ Les Seldjoukides du Kirmān	301
? Qāwurt Beg b. Čağrī Beg ou Qarā Arslān Beg.....	301
? Sulṭānšāh.....	303
? ʿUūrānšāh.....	304
? Irānšāh	304
? Arslānšāh.....	305
3/ Les frères et fils d'Alp Arslān	305
? Ilyās ibn Čağrī Beg	305
? Sulaymān b. Da'ūd.....	307
? Tekeš.....	307
? Tutuš.....	309
? Arslān Argūn	310
? Arslānšāh.....	312
? Maḥmūd Burhān al-Dawla	313
4/ Au VI^e/XII^e siècle, le renouvellement de la pratique	314
? La poursuite et la formalisation d'une évolution.....	314
? Le prince Saṅğar.....	315
? Maḥmūd II	316
? ʿUğrīl II	318
? Mas'ūd.....	318
? Malikšāh III.....	319
? Sulaymān Šāh.....	320
B) La participation normale à la <i>sikka</i> dans un contexte de pouvoir clanique.....	321

1/ La mort de Malikšāh ne marque pas une rupture dans la pratique du partage du droit de <i>sikka</i> au sein du clan.....	321
2/ L'affirmation du pouvoir des princes sur une région	323
? Une constante dans l'empire seldjoukide	323
? Une manière de s'approprier un territoire dès les premières années de l'empire	324
? Une unité derrière la multiplicité des droits de <i>sikka</i>	326
C) Le monnayage des vassaux exogènes à la famille seldjoukide	327
1/ Le monnayage des vassaux historiques	328
? Les Kakouyides	328
? Les Bāwandides	330
2/ La vassalisation, un mode de gouvernement qui se développa au VI ^e /XII ^e siècle.....	331
D) Le numéraire de sécession.....	333
1/ Le monnayage durant les guerres de succession	333
? Les guerres de succession dans l'empire seldjoukide.....	333
? Un monnayage de légitimation dans une période sans pouvoir légitime	335
? Une réponse de sédentaires à une pratique de nomades.	337
2/ Le monnayage de révolte	338
 II. Les émirs turcs et la monnaie	340
A) Les émirs nommés sur les monnaies	341
1/ Sous le règne de Malikšāh.....	341
? ʤugānšāh	342
? Čagrī Tegīn.....	342
? Fūlād Arslān	343
? Qutluġ Beg Öner.....	344
? Atsiz	346
2/ Sous le règne de Barkyārūq et Muḥammad Tapar	347
? Aq-Būrī / Al-Būrī b. Bursuq.....	347
? Arġuš.....	348
? Arslān Beg	349
? Bursuq ibn Bursuq.....	350
? Ilābā	352
? Inānġ Beg / Inānġ Yabġū.....	352
3 / Sous le règne de Saṅġar.....	353
? Alp Lāġīn	353

☐ Alp Sunqur Beg.....	354
☐ Qutluğ Yurunquš.....	355
☐ Qizil Arslān	356
B) Une participation au droit de <i>sikka</i> liée à une montée en puissance dans le système seldjoukide	357
1/ Une progressive montée en puissance des émirs.....	357
2/ La genèse du phénomène au V ^e /XI ^e siècle	358
2/ La place centrale des émirs au VI ^e /XII ^e siècle.....	361
 III. <i>Épilogue : une frappe monétaire en héritage ?</i>	363
A) Dans les régions occidentales	364
1/ L'exception baġdādienne	364
2/ Les Atabegs et les dynasties turcomanes au Bilād al-Šām, Mésopotamie et Anatolie.....	366
☐ Les Zenguides (520-630/1127-1233)	366
☐ Les Artuqidés (fin V ^e /XI ^e – début IX ^e /XV ^e siècle).....	367
☐ Les Danishmendides (fin V ^e /XI ^e siècle – 573/1178).....	368
3/ Les Seldjoukides de Rūm.....	369
B) Dans les régions orientales	370
 Conclusion	374
 Bibliographie	382
I. Sources	382
II. Ouvrages de référence et outils de travail	387
III. Études.....	396
 Index	441